HISTOIRE

DES ARABES

PAR

L. A. SÉDILLOT

Professeur d'histoire au lycée Saint-Louis
conseil de la Société asiatique et de la commission
centrale de la Société de géographie, etc., etc.

(621)

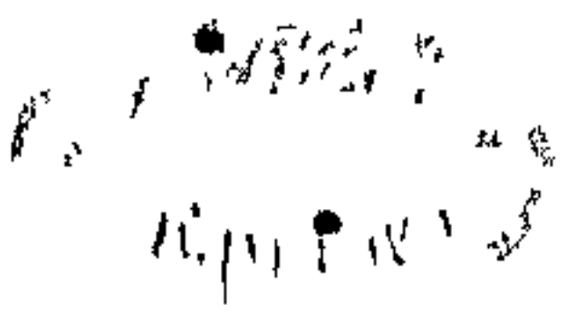
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de Médecine)

1854



PRÉFACE.

En cherchant depuis plus de vingt ans à mettre en lumière les services que les Arabes ont rendus aux sciences et à la civilisation pendant l'intervalle de plusieurs siècles, qui sépare les Grecs d'Alexandrie des modernes, j'ai dû considérer dans leur ensemble les annales de ce peuple si longtemps dédaigné, comparer les matériaux que j'avais moi-même assemblés, à ceux qu'on avait deja fait connaître, et jeter les premières bases d'une histoire générale des Arabes, vaste travail qui dépasserait peut-être les forces d'un seul homme.

Le livre que nous publions aujourd'hui, en offre le plan.

Avant de tracer l'esquisse rapide des documents de toute espèce que nous avons consultés, il est nécessaire d'appeler un instant l'attention sur cette race arabe, quelquefois conquérante, jamais subjuguée, qui, depuis quatre mille ans, n'a pas cessé de présenter les mêmes traits distinctifs, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes qualités. A l'époque où se forment les plus anciens empires, elle est déjà debout, et prête à envahir les territoires voisins; elle donne

des rois à l'Égypte et à la Babylonie dix-neuf siècles avant J. C. Plus tard, rentrée dans ses limites naturelles, elle lutte avec succès contre les Pharaons, contre les monarques assyriens; elle échappe à la domination de Cyrus et d'Alexandre, elle conserve son indépendance en présence des Romains, les maîtres du monde; et lorsque, Mahomet resserrant les liens qui brisent ses diverses tribus, dirige vers une idée commune toutes les forces vitales de l'Arabie, on voit se lever un grand peuple qui étend son empire depuis le Tage jusqu'au Gange et qui porte le flambeau de la civilisation en Orient et en Occident, tandis que l'Europe, plongée dans les ténèbres du moyen âge, semble avoir oublié complétement les traditions de la Grèce et de Rome.

Le démembrement des États musulmans n'arrête point le mouvement scientifique et littéraire produit par les Arabes; les khalifes de Bagdad, de Cordoue et du Caire n'épargnent rien pour le propager de plus en plus : s'ils perdent leur puissance politique, l'influence morale qu'ils ont exercée continue de se faire partout sentir; les chrétiens d'Espagne qui chassent les Arabes de la Péninsule leur empruntent leurs connaissances, leur industrie, leurs découvertes; les Turcs et les Mongols, qui tour à tour dominent en Asie, deviennent, sous le rapport intellectuel, les tributaires de ceux qu'ils ont vaincus. La race arabe, proprement dite, refoulée dans la Péninsule et dans les déserts de l'Afrique, reprend sa vie indépendante; comprimée plus tard par les Ottomans, elle n'attend qu'une occasion favorable pour secouer le joug qui pèse sur ses enfants; et si les Wahabis ont échoué au commencement de ce siècle dans leur tentative d'affranchissement, ils sont encore prêts à se soulever au

premier signal. Il pourrait bien en être de même des Arabes d'Afrique répandus dans nos possessions de l'Algérie, à Tunis, au Maroc, et qui ne sont que trop disposés à écouter la voix de leurs chefs, dès qu'ils prêchent la rébellion ou la guerre sainte.

Quand on examine la série des auteurs qui ont écrit sur l'Arabie, on voit qu'ils ont traité pour la plupart certaines périodes de l'histoire de ce pays sans jamais la considérer dans toute son étendue. Les uns, comme Pococke, Schultens, Eichhorn, Silvestre de Sacy, Quatremère, Jomard, Caussin de Perceval, etc., ont cherché à éclaircir les époques qui ont précédé l'islamisme; d'autres, Prideaux, Maracci, Sales, Gagnier, Boulainvilliers, Savary, Pastoret, etc., se sont contentés d'apprécier Mahomet et le Coran. D'autres enfin, en bien plus grand nombre, ont étudié les changements survenus dans les diverses contrées que les Arabes ont soumises à leur domination et nous ont laissé sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe musulmanes d'intéressants matériaux: aussi trouvera-t-on leurs noms souvent cités dans le cours de cet ouvrage. Il y a bien eu des essais d'histoire générale, mais ils sont demeurés incomplets. Ockley s'est arrêté en 705; Marigny et M. N. Desvergers en 1258. Conde, fort durement traité par M. Dozy dont les critiques ont tout récemment donné lieu à une polémique très-vive, ne s'est préoccupé que des Arabes d'Espagne; Mills a compris dans son résumé les peuplades turques et tartares et il a passé beaucoup trop rapidement sur les khalifes d'Orient et d'Occident; l'ouvrage de Weil enfin n'est point terminé; cependant ces publications nous ont fourni d'utiles secours.

Nous avons eu aussi à nous louer du zèle de M. Gustave Hubbard, notre ancien élève et notre ami, qui, par un premier

travail, a rendu notre tâche plus facile, et qu'un important écrit, publié en 1852, sur *l'Organisation des sociétés de secours mutuels et de prévoyance* a placé très-haut dans l'estime publique.

Jusqu'à présent les sources originales qui renferment les traditions arabes, n'ont pas été toutes explorées; si nous connaissons Aboulféda, El-Macin, Aboulpharage, nous ne possédons encore que des fragments d'Ebn-Khaldoun, de Makrizi, d'Ebn-al-Athir, et de tant d'autres historiens arabes et persans, dont il serait à désirer qu'on fût enfin la traduction complète; *ce qu'on nous en a transmis* suffit néanmoins pour rectifier bien des idées fausses, et l'on peut discerner sous son véritable jour le caractère de Mahomet qu'on s'est plu à travestir d'une singulière façon. Les uns représentent le fils d'Abdallah comme un enthousiaste, un *fourbe*, un *ambitieux*, dont il serait difficile d'énumérer toutes les faiblesses et les erreurs; pour les autres, c'est un homme d'un génie incomparable, un de ces rares météores qui apparaissent de loin en loin pour changer la face du monde. Il faut écarter ces jugements extrêmes et en revenir à celui de M. Oelsner qui, dans un mémoire couronné en 1809 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a parfaitement apprécié l'apôtre des Arabes et l'influence exercée par l'islamisme sur les diverses contrées où il s'est répandu.

Le récit des conquêtes des premiers khalifes, l'histoire des Ommiades de Damas et de Cordoue, des Abbassides de Bagdad et des Fathimites d'Égypte, le démembrement des États musulmans d'Orient, envahis par les Turcs et les Mongols, ont été exposés avec beaucoup de soin; nous y avons joint une partie nouvelle et originale. Le tableau de

cette civilisation arabe qui a jeté de si profondes racines dans l'ancien monde et dont on retrouve encore aujourd'hui les traces lorsqu'on recherche attentivement les premiers germes de nos connaissances. A la fin du VIII^e^ siècle de notre ère, à l'enthousiasme guerrier succède chez les musulmans l'amour des lettres; Cordoue et Tolède, le Caire, Fez et Maroc, Racca, Ispahan, Samarcande rivalisent bientôt avec la capitale des Abbassides; les livres grecs traduits et commentés sont étudiés dans les écoles; l'activité merveilleuse des esprits s'étend à toutes les branches de l'intelligence humaine; des créations remarquables, de précieuses inventions font sentir leur action jusque sur l'Europe chrétienne et montrent que les Arabes ont été vraiment nos maîtres. D'un côté, des matériaux d'un prix inestimable pour l'histoire du moyen âge, des relations de voyage, l'heureuse idée des dictionnaires biographiques et des encyclopédies; de l'autre, une industrie sans égale, des édifices d'une pensée et d'une exécution grandioses, d'importantes découvertes dans les arts, voilà ce qui doit relever à nos yeux un peuple trop longtemps méconnu. Si par l'application de la méthode expérimentale; la médecine et l'histoire naturelle, la chimie et l'agriculture se sont enrichies entre ses mains d'une foule de notions utiles, pourrait-on croire qu'il n'en soit pas été de même pour les sciences exactes qui furent cultivées avec tant de persévérance et d'ardeur du IX^e^ au XV^e^ siècle.

Sellfegel, en 1832, mettait les Indiens et les Chinois fort au-dessus des Arabes et annonçait la révélation de trésors inespérés; vingt ans se sont écoulés et ce sont les manuscrits arabes qui ont fourni soit en astronomie, soit en mathématiques, soit en géographie, les résultats les plus

considérables ; les indianistes ont beaucoup écrit et n'ont point fait un seul pas en avant ; les sinologues et leurs adhérents se sont efforcés d'exhumer quelques notions scientifiques des annales du Céleste Empire ; ils n'ont réussi qu'à faire passer les Chinois pour les plus ignorants des hommes et à confirmer le fameux passage d'Aboulpharage qui les met sur la même ligne que les Turcs et les brutes. Non-seulement l'école de Bagdad a contribué au réveil de l'Europe en comblant l'intervalle qui sépare les Grecs d'Alexandrie des modernes, mais c'est elle qui a porté la lumière dans l'Asie tout entière. La science arabe pénètre dans l'Hindoustan avec Albirouni vers 1016, sous les auspices de Mahmoud le Gaznévide ; chez les Seldjoukides, avec Omar Kheiam vers 1076 ; chez les Mongols, avec Nassir-Eddin-Thousi, fondateur de l'observatoire de Méragah, en 1260 ; chez les Ottomans vers 1337 ; elle est introduite à la Chine par Co-Chéou-King, élève de Djemal-Eddin, sous le règne de Kublai-Khan, chef de la dynastie des Yuen, vers 1280, et le tartare Oloug Beg lui élève à Samarcande un nouveau et impérissable monument en 1437.

Là se termine la période des travaux scientifiques des Orientaux ; mais ces travaux auxquels l'Europe occidentale s'est peu à peu initiée, ne doivent pas rester condamnés à un injuste oubli ; ils ont préparé chez nous la Renaissance ; et encore à présent l'examen des manuscrits arabes nous révèle des découvertes dont on faisait honneur bien à tort aux modernes. La conquête de l'Algérie et nos rapports avec les populations musulmanes de l'Afrique ajoutent un nouveau prix aux recherches que les orientalistes dirigent dans cette mine si mal explorée ; l'étude de la langue et de la littérature arabes se répand chaque jour davantage, et sans

aucun doute cette branche importante des études portera ses fruits.

Heureux si, retraçant l'histoire d'une nation qui a marqué d'une manière si éclatante dans les annales du monde, nous attirons de plus en plus l'attention sur l'héritage qu'elle nous a légué.

CARTES ET GRAVURES

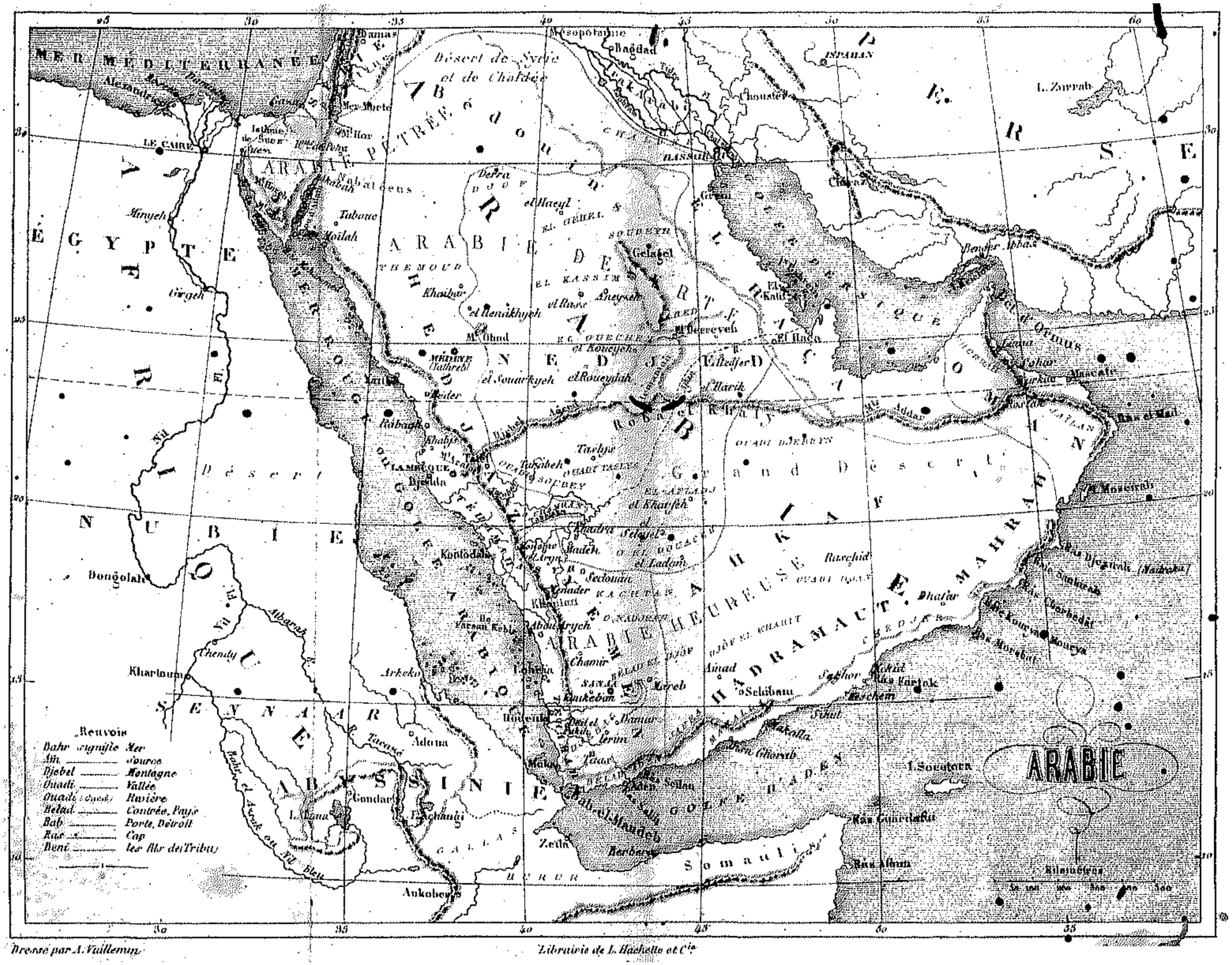
CONTENUES DANS L'HISTOIRE DES ARABES

CARTES.

L'Arabie..... Page 1
L'Empire des Arabes à l'époque de sa plus grande extension. 84
L'Espagne au temps du khalifat de Cordoue..... 117

GRAVURES.

Le Temple de la Mecque 46
La Mosquée de Médine 59
La Mosquée de Thoulom. 106
La Mosquée de Cordoue..... 272
La Cour des lions à l'Alhambra 317



Imprimé par A. Vuillemin.
Librairie de L. Hachette et Cie

cette civilisation arabe qui a jeté de si profondes racines dans l'ancien monde et dont on retrouve encore aujourd'hui les traces lorsqu'on recherche attentivement les premiers germes de nos connaissances. A la fin du VIIIe siècle de notre ère, à l'enthousiasme guerrier succède chez les musulmans l'amour des lettres; Cordoue et Tolède, le Caire, Fez et Maroc, Racca, Ispahan, Samarcande rivalisent bientôt avec la capitale des Abbassides; les livres grecs traduits et commentés sont étudiés dans les écoles; l'activité merveilleuse des esprits s'étend à toutes les branches de l'intelligence humaine; des créations remarquables, de précieuses inventions font sentir leur action jusque sur l'Europe chrétienne et montrent que les Arabes ont été vraiment nos maîtres. D'un côté, des matériaux d'un prix inestimable pour l'histoire du moyen âge, des relations de voyage, l'heureuse idée des dictionnaires biographiques et des encyclopédies; de l'autre, une industrie sans égale, des édifices d'une pensée et d'une exécution grandioses, d'importantes découvertes dans les arts, voilà ce qui doit relever à nos yeux un peuple trop longtemps méconnu. Si par l'application de la méthode expérimentale, la médecine et l'histoire naturelle, la chimie et l'agriculture se sont enrichies entre ses mains d'une foule de notions utiles, pourrait-on croire qu'il n'en eût pas été de même pour les sciences exactes qui furent cultivées avec tant de persévérance et d'ardeur du IXe au XVe siècle.

Schlegel, en 1832, mettait les Indiens et les Chinois fort au-dessus des Arabes et annonçait la révélation de trésors inespérés; vingt ans se sont écoulés et ce sont les manuscrits arabes qui ont fourni soit en astronomie, soit en mathématiques, soit en géographie, les résultats les plus

considérables ; les indianistes ont beaucoup écrit et n'ont point fait un seul pas en avant ; les sinologues et leurs adhérents se sont efforcés d'exhumer quelques notions scientifiques des annales du Céleste Empire ; ils n'ont réussi qu'à faire passer les Chinois pour les plus ignorants des hommes et à confirmer le fameux passage d'Aboulpharage qui les met sur la même ligne que les Turcs et les brutes. Non-seulement l'école de Bagdad a contribué au réveil de l'Europe en comblant l'intervalle qui sépare les Grecs d'Alexandrie des modernes, mais c'est elle qui a porté la lumière dans l'Asie tout entière. La science arabe pénètre dans l'Hindoustan avec Albîrouni vers 1016, sous les auspices de Mahmoud le Gaznévide ; chez les Seldjoukides, avec Omar Kheiam vers 1076 ; chez les Mongols, avec Nassir-Eddin-Thousi, fondateur de l'observatoire de Méragah, en 1260 ; chez les Ottomans vers 1337 ; elle est introduite à la Chine par Co-Chéou-King, élève de Djemal-Eddin, sous le règne de Kublai-Khan, chef de la dynastie des Yuen, vers 1280, et le tartare Oloug Beg lui élève à Samarcande un nouveau et impérissable monument en 1437.

Là se termine la période des travaux scientifiques des Orientaux ; mais ces travaux auxquels l'Europe occidentale s'est peu à peu initiée, ne doivent pas rester condamnés à un injuste oubli ; ils ont préparé chez nous la Renaissance, et encore à présent l'examen des manuscrits arabes nous révèle des découvertes dont on faisait honneur bien à tort aux modernes. La conquête de l'Algérie et nos rapports avec les populations musulmanes de l'Afrique ajoutent un nouveau prix aux recherches que les orientalistes dirigent dans cette mine si mal explorée ; l'étude de la langue et de la littérature arabes se répand chaque jour davantage, et sans

aucun doute cette branche importante des études portera ses fruits.

Heureux si, retraçant l'histoire d'une nation qui a marqué d'une manière si éclatante dans les annales du monde, nous attirons de plus en plus l'attention sur l'héritage qu'elle nous a légué.

CARTES ET GRAVURES

CONTENUES DANS L'HISTOIRE DES ARABES.

CARTES.

L'Arabie..... Page 1
L'Empire des Arabes à l'époque de sa plus grande extension .. 83
L'Espagne au temps du khalifat de Cordoue..... 117

GRAVURES.

Le Temple de la Mecque..... 30
La Mosquée de Médine 60
La Mosquée de Thouloun. 105
La Mosquée de Cordoue..... 272
La Cour des lions à l'Alhambra 317

HISTOIRE

DES ARABES.

LIVRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE. — LES ARABES AVANT MAHOMET.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE.

OPINIONS DES ANCIENS SUR LA PÉNINSULE ARABIQUE. — DIVISIONS ADOPTÉES PAR LES ARABES : PRESQU'ÎLE DU SINAÏ ; DÉSERTS DE SYRIE, DE CHALDÉE, ETC. ARABIE PROPREMENT DITE. — DESCRIPTION DE L'HEDJAZ. — L'YÉMEN. — L'HADRAMAUT ; LE MAHRAH ET L'OMAN ; L'HAÇA, L'AHKAF ET LE NEDJED. — ASPECT GÉNÉRAL DE L'ARABIE ; LE SIMOUN ET LES SABLES DU DÉSERT ; ROSÉE, PLUIES PÉRIODIQUES ; VIE NOMADE.

Opinions des anciens sur la péninsule arabique.

L'Arabie est une vaste contrée dont la superficie est près du double de celle de la France ; les calculs les plus récents lui donnent cent vingt six mille lieues carrées. Entourée d'eau de trois côtés, elle touche par le quatrième à l'Afrique et à l'Asie, dont elle est en quelque sorte isolée. Le golfe Persique, la mer des Indes, la mer Rouge forment ses limites à l'est, au sud et à l'ouest ; l'isthme de Suez la borne au nord-ouest. Quant à la ligne frontière du nord, elle commence à Gaza, ville de Palestine située sur les bords de la Méditerranée, passe au sud de la mer Morte, à l'est du Jourdain et

puis va de Damas gagner l'Euphrate dont elle suit le cours jusqu'au golfe Persique[1].

L'intérieur du pays n'était pas connu des anciens, les Grecs et les Romains n'eurent même jamais une idée bien nette des divisions géographiques de l'Arabie. Hérodote, qui avait beaucoup voyagé et qui sut réunir sur les mœurs des Égyptiens et des Mèdes tant de renseignements utiles, dit seulement quelques mots de la péninsule arabique. Après lui Ératosthène et Agatarchide, Pline et Arrien, Strabon et Diodore de Sicile, nous fournissent des indications plus étendues; mais ils attribuent souvent au sol qu'ils décrivent des produits de l'Inde importés par le commerce.

De tous les écrivains anciens, Ptolémée est celui qui paraît avoir le mieux apprécié la situation de l'Arabie; il lui était facile de recueillir des informations authentiques sur un pays qui, par sa proximité avec l'Égypte, restait ouvert aux explorations des habitants des rives du Nil. Cependant les divisions qu'il nous a transmises sont tout à fait arbitraires, et les géographes arabes n'en ont point tenu compte. Il partageait l'Arabie en trois grandes régions : l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte et l'Arabie Heureuse, noms qui expliquent d'ailleurs la nature du climat avec une exactitude suffisante pour une description générale; la première comprenait la presqu'île située entre les deux golfes que forme la mer Rouge à son extrémité septentrionale; la seconde s'étendait depuis la limite orientale de ces golfes jusqu'aux frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, et le long du golfe Persique jusqu'à la mer des Indes; le reste, ou la partie méridionale, composait l'Arabie Heureuse, où Ptolémée énumérait de son temps cinquante-six peuples différents, cent soixante-six villes, ports et bourgs, dont six métropoles et cinq villes royales[2]. Les auteurs dans leurs

1. Sur la géographie générale de l'Arabie, consultez Carl Ritter, qui a donné, dans le XIII[e] volume de son grand traité, l'indication exacte de tous les auteurs qui ont écrit avant lui sur le même sujet, Niebuhr, *Description de l'Arabie*, Büsching, *Introduction à la géographie de l'Asie*; Gl. Forster, *Géographie de l'Arabie ancienne* (en anglais). — Les *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, de M. Jomard (Paris, 1839), résument très exactement les travaux des modernes. Voy. aussi de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 218 de la traduction française.

2. Comparez Ptolémée, *Géographie*, livres V et VI, et Strabon, livre XVII.

ancients ne s'accordent pas sur l'étendue de cette dernière région ; les uns l'agrandissent d'une manière démesurée ; les autres la resserrent entre les montagnes voisines de l'océan Indien, et l'on conçoit aisément cette divergence d'opinions, dès que les fantaisies de l'imagination prennent la place de la réalité. Les divisions adoptées par les Arabes sont bien préférables ; elles conviennent à toutes les époques de l'histoire et s'adaptent parfaitement à la configuration du pays. Pour les limites générales, ce sont celles que nous avons déjà indiquées ; seulement elles n'embrassent point la presqu'île du Sinaï et les déserts de Chaldée et de Syrie, ainsi qu'on peut le voir dans la géographie d'Édrisi [1].

Divisions adoptées par les Arabes : presqu'île du Sinaï ; déserts de Syrie, de Chaldée, etc. Arabie proprement dite.

La presqu'île du Sinaï est formée par les golfes de Suez et d'Akaba ; elle s'étend au nord jusqu'à la mer Morte ; ses vastes déserts furent le séjour des Hébreux après leur sortie de l'Égypte, et formèrent plus tard, sous le nom de *troisième Palestine*, une province de l'empire romain, dont la capitale était Pétra [2]. Les monts Sinaï, Hor et Horeb ont été le théâtre de plusieurs des grandes scènes de la Bible. Quant aux déserts de Syrie, de Mésopotamie et de Chaldée (aujourd'hui déserts de Damas, d'Alep, de Bagdad, de Bassorah), ils forment aux habitants de l'Asie Mineure et de la Perse l'entrée de la péninsule arabique ; la stérilité du sol en aurait éloigné tous les conquérants, s'il n'avait servi de route de commerce. La traversée de ces plaines sablonneuses abrége considérablement le chemin des marchands qui portent en Occident les produits de l'Inde, et réciproquement chez les peuples de l'Orient, les denrées de la Grèce et de

1. Édrisi, traduction d'Amédée Jaubert, t. Ier, p. 130, 147 et suiv.

2 On trouve une description très-pittoresque de Pétra dans l'*Histoire des sultans mamlouks* de Makrizi dont M. Quatremère a donné la traduction (t. II, 2e partie, p. 236 et suiv.). C'était la clef de la route du désert ; les caravanes qui se rendaient de Damas à la Mecque, ou qui en revenaient, toutes les troupes de marchands, toutes les armées qui intéressaient le voyage de la capitale de la Syrie à celle de l'Égypte, devaient forcément passer sous les murs de cette ville ou dans les environs ; si un seul homme se place au milieu d'un des passages qui existent dans ces terrains abrupts, il peut fermer le chemin à cent cavaliers ; consultez aussi sur cette contrée Burckhardt, *Descriptio terræ sanctæ* ; Irby et Mangles, *Travels in Egypt and Nubia* ; Burckhardt, *Travels in Syria*, etc.

l'Italie. En effet, si de l'embouchure de l'Euphrate on se rend directement à Damas, on arrive de la facilement aux ports de la Méditerranée, tandis qu'en remontant le fleuve jusqu'aux montagnes de l'Arménie qu'on est obligé de franchir, on a encore à traverser l'Asie Mineure tout entière, et les frais sont bien plus considérables; voilà pourquoi l'ancienne Palmyre ou Tadmor située dans le désert même, avait acquis une si grande importance; elle protégeait les caravanes et assurait la sécurité des transports; lorsqu'elle eut succombé sous les armes romaines, les Arabes redevinrent peu à peu les maîtres absolus de ces voies de communication; habitués à la vie nomade, connaissant le secret de leurs forces, ils disposèrent en souverains d'un territoire qui ne leur était plus contesté. C'est dans ces régions que nous verrons successivement apparaître le royaume de Hira et d'Anbar, la puissante tribu des Nabatéens[1] et les Ghassanides.

Au delà, vers le sud, nous entrons dans l'Arabie proprement dite, qui se diviso en huit provinces :

1° L'Hedjaz, au sud-est de la presqu'île du Sinaï, le long de la mer Rouge;

2° L'Yémen, au sud de l'Hedjaz;

3° L'Hadramaut, sur la mer des Indes, à l'est de l'Yémen;

4° Le Mahrah, à l'est de l'Hadramaut;

5° L'Oman, baigné au nord par les eaux du golfe Persique, au sud et à l'est par la mer des Indes, borné au sud-ouest par le Mahrah.

6° L'Haça, appelé aussi *Bahrein* à cause de l'importance des îles qui l'avoisinent, et s'étendant le long du golfe Persique, depuis la frontière de l'Oman jusqu'à l'Euphrate.

7° Le Nedjed, au sud des déserts de Syrie, occupant toute la partie centrale de la péninsule, entre l'Hedjaz et l'Haça avec la province d'Iemamah, ou d'El-Aroud, où se trouvait la ville d'Hedjer, et composé principalement de collines sablonneuses.

1. M. Quatremère, dans son mémoire sur les Nabatéens (1835), fournit les documents les plus complets sur cette nation, d'après Makrizi, Masoudi, Ibn Khaldoun, etc.

L'Akkaf entre l'Oman, l'Hacça, le Nedjed, l'Hadramaut et le Mahrah.

Ces diverses provinces ne nous sont pas également connues : si quelques-unes ont été en partie décrites par des voyageurs[1], d'autres sont restées fermées à leurs explorations ; il y a plus, les travaux qui ont été entrepris jusqu'à ce jour sur l'Hedjaz et l'Yémen, dont on s'est surtout préoccupé, offrent encore de nombreuses lacunes ; c'est à peine si les limites de ces provinces ont été exactement déterminées ; on ignorait encore, dans ces derniers temps, l'existence d'un vaste pays nommé Asyr, qui tient à la fois aux deux contrées, et où se conserve une population énergique et belliqueuse[2]. S'il en est ainsi du littoral de la mer Rouge qui, par sa position même, est d'un accès facile, que penser de l'intérieur de l'Arabie, qui n'a été qu'une fois visité dans toute son étendue d'un golfe à l'autre par un Européen, ou des côtes méridionales et orientales, dont les Anglais commencent à peine à faire lever le plan[3] ?

Description de l'Hedjaz.

L'Hedjaz attire en première ligne l'attention, parce qu'il renferme les deux villes principales de l'Arabie : la Mecque et Medine ou Iathreb. La Mecque, où naquit Mahomet, l'ancienne *Macoraba*, était depuis des siècles un lieu de pèlerinage où l'on allait se prosterner dans le temple de la Kaaba, fameux par une pierre noire qu'on disait avoir été apportée du

1. Voy. M. Jomard, *Études géographiques*, etc., p. 94, et l'*Arabie* de Burckhardt; l'Arabie, en possédant la traduction de ce dernier ouvrage, cite plus de trente volumes d'auteurs européens, en portugais, en italien, en français, en allemand et en anglais, etc., sur la péninsule arabique. Parmi les voyageurs les plus intrépides de ces derniers temps, on peut compter Seetzen, qui n'avait pas craint d'embrasser l'islamisme pour pénétrer dans l'intérieur du pays ; le capitaine Sadlier, qui se rendit d'un golfe à l'autre, Vincenzo, Rüppell, Burckhardt enfin, qui adoptèrent les noms de Scheik Mansour, d'Ali Bey et de Sheik Ibrahim, etc.

2. C'est M. Jomard qui nous a fait connaître l'Asyr, dans ses *Études géographiques*, et qui en a dressé la carte, on peut la comparer à celle que M. Flaudin a donnée dans l'Atlas relatif à la relation de son voyage en Orient. Voy. aussi B. Moorcroft, *A Journ. to the Red sea along Jeddah*, etc., et Jamard, *Voyage en Arabie*, 1840.

3. Le Journal de la Société géographique de Londres, t. V, VII, VIII et IX a publié d'intéressantes explorations sur les explorations de quelques officiers de la marine britannique ; nous ne citerons ici pour mémoire que la description des côtes méridionales de l'Arabie depuis l'embouchure de la mer Rouge jusqu'à celle du golfe Persique, par le capitaine Stafford Haddock, dans les Indes. — Voy. aussi Cruttenden, *Voyage de Bahrein à Sanaa*; Wellsted, *Voyage à la côte d'Oman*, etc.

ciel au temps d'Abraham par les serviteurs du Dieu tout-puissant. Médine devait être la rivale de la Mecque; ces deux cités, bâties dans l'intérieur des terres, ne trouvent pas sur le sol qui les entoure de quoi suffire à la subsistance de leurs habitants; elles tirent leurs provisions de deux autres villes situées sur la mer Rouge et qui leur servent de ports: Yambo est le port de Médine et Djedda celui de la Mecque. — L'Hedjaz est entrecoupé de dunes et de collines fertiles, qui sont la demeure ordinaire des tribus; à l'entour se forment des villages. Au sommet, une citadelle offre une retraite assurée en cas d'attaque; les versants fournissent du grain, quelques fruits, de l'herbe pour les troupeaux et des sources d'eau vive; près d'une de ces collines, s'élève la ville de Tayef, le jardin de la Mecque, dont les fruits sont très-renommés.

A l'Hedjaz se rattache le *Tihamah*, ou pays qui s'étend des montagnes vers la mer; c'est là qu'on place Kondofah; mais les géographes comprennent en général sous la dénomination de *Tihamah* tout le littoral, par opposition au *Nedjed*, lieu élevé, reculé dans les terres, et ils distinguent du Tihamah de l'Hedjaz, le Tihamah de l'Asyr et celui de l'Yémen depuis Khoulan jusqu'à Aden[1].

L'Yémen.

L'Yémen répond à la partie de l'Arabie méridionale qui a reçu le nom d'*Heureuse*; au nord est le pays d'Asyr; les habitants, en relations continuelles avec les Égyptiens, les Éthiopiens, les Perses et tous les peuples qui navigunt sur la mer des Indes, ont adopté de bonne heure un gouvernement régulier. Connus des anciens sous le nom d'Homérites, ils se sont adonnés constamment à l'agriculture et au commerce, et n'ont trouvé que fort tard le véritable produit

1. Aden nous est représentée par les Anglais, qui en ont aujourd'hui les maîtres, comme un village ayant à peine quelques centaines d'habitants (Haynes, *Inc. Journ.*, p. 14). On l'aperçoit après avoir contourné la cap Mandaleh; elle est entourée, du côté de la terre, par des hauteurs à sommets pointus; la partie est de la ville donne sur la mer, et directement en face est une île rocheuse et inhabitée nommée Shah qui protége la baie. Aden commande l'entrée de la mer Rouge: c'est une position excellente, et il serait facile de relever les fortifications qui la défendaient, au XVIe siècle, contre les entreprises des Portugais. Voy. Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais* (Paris, 1733, in-4, t. Ier, p. 181 et t. II, p. 71, 141, etc.

de leur sol, le café, dont ils fournissent tous les marchés du monde; s'ils employaient plus habilement les machines et les instruments de travail, s'ils savaient se créer un meilleur système d'irrigation, ils pourraient encore accroître cette source de leurs richesses; une température égale, l'élévation et l'humidité des terres favorisent le développement de cette plante plus que partout ailleurs; plusieurs villes doivent encore aujourd'hui leur prospérité au seul commerce du café, Moka, Hodeida, Loden, Aden. L'or et l'encens étaient aussi exportés des ports de la péninsule, mais c'est de l'archipel indien que les Arabes tirent la plus grande partie des métaux précieux et des aromates qu'ils expédient par les golfes d'Arabie et de Perse.

Au nombre des villes les plus célèbres de l'Yémen, nous mentionnerons Saba, appelée aussi Mareb, et Saanâ, qui pendant longtemps disputa à la Mecque le titre de capitale de l'Arabie. Les rois de l'Yémen ou Tobbas, et après eux, les gouverneurs persans ou abyssins, avaient fixé leur résidence dans cette dernière place; c'est là que règne encore aujourd'hui le prince le plus puissant de la contrée.

L'Hadramaut, le Mahreh et l'Oman; l'Hasa, l'Ahkaf et le Nedjed.

L'Hadramaut, où se trouve Dhafar et Schibam, touche à l'Yémen, jouit à peu près du même climat et participe aux mêmes avantages: son aloès était recherché des anciens. Le Mahreh est moins fertile, ses habitants empruntent leurs ressources du dehors; la mer, en cet endroit, est si poissonneuse, qu'elle fournit même à la nourriture des bestiaux. L'Oman, placé en face de l'Inde, en aurait attiré tous les produits s'il avait eu quelque chose à lui donner en échange; malheureusement le pays n'offre qu'un peu de cuivre et de plomb, des dattes et quelques légumes: aussi n'a-t-il pas joué le rôle commercial que sa position aurait si bien justifié. L'Hasa comprend toute la côte du golfe Persique, depuis l'Oman jusqu'à Bassorah; il présente l'aspect le plus triste et le plus désolé à ceux qui naviguent en vue de ses bords. Mais quand la saison de la pêche des perles est

d'Alep à l'Euphrate, s'étend entre l'Égypte et la Syrie, offrait de vastes espaces aux hordes vagabondes des *Bédouins* et des bergers, et dès les temps les plus reculés, il fut occupé par des Arabes errants; le genre de vie de ce peuple, qui regarde une ville comme une prison; son orgueil fondé sur l'antiquité de sa race, sur son dieu, sur la richesse et la poésie de son idiome, sur la légèreté de ses chevaux, sur ses chameaux étincelants, sur ses javelots qu'il croit possédés comme un dépôt sacré, vous diriez que tout cela l'a préparé de loin au rôle qu'il devait remplir un jour dans les trois parties du monde d'une manière si différente des Tartares du Nord. »

CHAPITRE II.

LES ARABES AVANT MAHOMET.

CARACTÈRE ET MOEURS DES ARABES; DIVISION EN TRIBUS. — ANCIENNES TRADITIONS (XV^e^-V^e^ SIÈCLE AV. J. C.). — LES ARABES SONT MENACÉS PAR LES CONQUÉRANTS DE L'ASIE (970-323 AV. J. C.). — LES NABATÉENS. — LA LUTTE DES ROMAINS ET DES PARTHES OU PERSES LUI FAVORABLE AUX ARABES. — DE L'ARABIE SEPTENTRIONALE DU III^e^ SIÈCLE AV. J. C. AU VII^e^ SIÈCLE APR. J. C.; ROYAUME DE HIRA ET D'ANBAR; GHASSANIDES. — ARABIE MÉRIDIONALE (DE 107 AV. J. C. A 607 APR. J. C.); TOBBAS DE L'YÉMEN; LES ABYSSINS. — ARABIE CENTRALE (200-620 APR. J. C.); LA MECQUE ET LA KAABA; PUISSANCE DES CORÉISCHITES. — TENDANCES DE L'ARABIE VERS L'UNITÉ POLITIQUE; ASSEMBLÉES D'OCAZH; LUTTES DE POÉSIE. — MOUVEMENT RELIGIEUX DE L'ARABIE.

Caractère et mœurs des Arabes; division en tribus.

« Déjà, dit Herder, dans les jours d'ignorance, comme ils appellent les premiers temps de leur histoire, les Arabes s'étaient répandus au delà de leur péninsule, et avaient fondé de petits royaumes dans l'Irak et en Syrie; quelques-unes de leurs tribus habitaient en Égypte; les Abyssins descendaient de leur race, et toute l'étendue des déserts d'Afrique semblait être leur héritage : séparés de la haute Asie par des mers

de sable, protégés contre les attaques des conquérants, rien ne troubla ni leur liberté, ni l'orgueil qu'ils tiraient de leur origine, de la noblesse de leur famille, de leur valeur indomptable, de leur langue encore pure et native; joint à cela que, placés au centre du commerce du midi et de l'orient, ils réfléchissaient les lumières de tous les peuples voisins, et partageaient avec eux une activité mercantile que leur heureuse situation leur rendait naturelle; ainsi, dès l'origine, se développa au milieu d'eux une forme de culture intellectuelle qui jamais n'eût apparu sur les monts Ourals ou Altaï. A la fois subtile et naïve, la langue des Arabes se forma aux discours figurés et aux sentences morales longtemps avant qu'on eût songé à l'écrire. C'est sur leur mont Sinaï que les Hébreux reçurent les tables de la loi, et le peuple de Moïse habita presque toujours avec leurs tribus.

« Les Arabes ont conservé les mœurs patriarcales de leurs ancêtres; ils sont, par un singulier contraste, sanguinaires et obséquieux, superstitieux et exaltés, avides de croyances et de fictions; ils semblent doués d'une éternelle jeunesse, et sont capables des plus grandes choses lorsqu'une idée élevée les domine. Libre, généreux et fier, l'Arabe est en même temps irascible et plein d'audace; on peut voir en lui le type des vertus et des vices de sa nation; la nécessité de pourvoir lui-même à ses besoins le rend actif; il est patient à cause des souffrances de toute nature qu'il est obligé de supporter, il aime l'indépendance comme le seul bien dont il lui est donné de jouir; mais il est querelleur par haine de toute domination. Dur envers lui-même, il devient cruel et se montre trop souvent avide de vengeance.

« L'analogie de situation et de sentiment inspirait à tous les mêmes points d'honneur; la glaive, l'hospitalité, l'éloquence faisaient leur gloire; l'épée était l'unique garantie de leurs droits; l'hospitalité embrassait pour eux le code de l'humanité, et l'éloquence, au défaut d'écriture, servait à terminer les différends qui ne se vidaient pas par les armes. »

La division des Arabes en tribus est encore une conséquence de cette vie nomade; des usages tenaient lieu de lois et chaque famille se réunissait autour d'un chef dont

l'autorité toujours paternelle résidait ordinairement dans le droit d'ainesse. Ce chef portait le nom de *Scheik* ou seigneur; les principales familles représentaient assez bien les patriciens de Rome et les nobles de l'Europe; un des scheiks était placé au-dessus des autres; c'était le général de cette petite armée; quelquefois il prenait le titre d'émir (commandant ou prince), mais son autorité était très-limitée; il n'était même pas à l'abri du talion, loi barbare qui voulait que le sang versé fût racheté par le sang ou par la composition[1]. Tous les intérêts lui étaient confiés, mais il ne pouvait en séparer les siens; car la tribu était sa famille et portait son nom. Quoique décidant par lui-même toutes les grandes affaires, l'émir devait écouter l'avis des scheiks avant de rien entreprendre. Toutes les tribus étaient organisées de même : plusieurs d'entre elles se réunissaient quelquefois pour former une seule masse : l'autorité était alors déférée au schoik de la plus puissante. Souvent aussi lorsqu'une tribu avait vu ses ressources épuisées par une guerre malheureuse, elle venait se fondre dans une autre en état de la protéger, et ces alliances expliquent comment les noms d'un grand nombre de tribus ne se sont pas perpétués.

Tant que le peuple arabe resta attaché à la vie nomade, cette organisation de la tribu qui en était le résultat immédiat ne subit aucun changement; elle existe encore aujourd'hui, modifiée toutefois; partout où des villes ont été fondées, le pouvoir des scheiks a pu se changer en despotisme, mais la tribu comme aux premiers jours est le véritable élément de cette société si curieuse à étudier.

Anciennes traditions (XX^e-X^e siècle av. J.-C.).

Les Arabes rapportent leur origine aux descendants d'Abraham : Kahtan ou Joctan et Ismaël, sont les souches des deux grandes races qui ont peuplé la péninsule l'une au midi, l'autre au nord. Ces races sont ordinairement désignées sous les noms de *Moutearriba* et de *Mousturiba*, par opposition aux *Ariba* ou Arabes primitifs, au premier rang des-

1. Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*. — Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. X.

quels on place les Adites et les Amalica (Amalécites) descendants de Sem, selon les uns, de Cham selon les autres[1]. Les *Mouteârriba* ou *Jectanides* s'établirent dans l'Yémen et y fondèrent deux dynasties : la dynastie sabéenne et la dynastie hémyarique; la langue des *Arâba* ou l'arabe proprement dit, usitée dans l'Hedjaz et le Nedjed, continua d'être parlée par les habitants des campagnes; mais les villes de l'Yémen se servirent de l'idiome hémyarique que les Jectanides avaient appris de leurs ancêtres. Les *Moustarriba* étaient de beaucoup postérieurs aux Jectanides. Abraham ayant reçu, dit-on, la mission divine de bâtir à la Mecque un temple saint, quitta la Syrie pour obéir aux ordres de Dieu tout-puissant, et descendit en Arabie où il fonda la Kaaba, qui fut longtemps l'objet exclusif de la vénération des Arabes. Les travaux du temple retinrent le patriarche dans l'Hedjaz durant de longues années, et il fut aidé dans ses travaux par son fils Ismaël, né sur le territoire même de la Mecque. La source découverte par Agar, est celle du puits de Zemzem; c'est à Ismaël que fut portée par l'ange Gabriel la fameuse pierre noire, longtemps enfermée dans la Kaaba, qui au jour du jugement doit rendre témoignage en faveur de ceux qui se seront prosternés devant elle. Les traditions des Arabes comptent encore plusieurs signes de la protection céleste, qui prouvent, à leurs yeux du moins, que leur race comme celle des Juifs, a été privilégiée.

A peine les descendants d'Ismaël commencèrent-ils à se multiplier qu'ils se séparèrent : au lieu d'une seule tribu, il s'en forma plusieurs, toutes organisées de même, mais aussi toutes indépendantes. Quelques-unes choisirent un emplacement pour s'y fixer : la plupart allèrent vivre dans le désert sous des tentes et adoptèrent la vie nomade. Lorsqu'un chef prenait possession d'un pâturage, il n'employait d'autre formalité que de faire aboyer sa meute; le rayon sonore de cette étrange proclamation traçait aussitôt celui d'un domaine interdit aux troupeaux d'alentour[2].

1. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t.
2. Pelsner, p. 6; Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 81.

Les Joctanides de leur côté semblèrent préférer la vie sédentaire : cependant un grand nombre de tribus quittèrent la fertile province d'Yemen pour aller chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que les Beni-Djorhom vinrent à la Mecque, dont Ismael était en possession, et contractèrent alliance avec lui ; mais la rivalité des deux grandes familles des *Montecrabe* et des *Moustarabe* n'en subsista pas moins ; il s'agissait de déterminer quel serait le chef sous lequel, en cas d'attaque, tous les autres viendraient se ranger, et de fixer le centre de la nationalité arabe. Chacun des deux partis avait sa métropole : les Ismaélites, pour assurer à la Mecque la prééminence, s'appuyaient sur l'origine sacrée des monuments qu'elle renfermait ; les Joctanides faisaient valoir la richesse de l'Yémen, son antique population, et demandaient pour Sanâ le titre de capitale de l'Arabie. La lutte ne devait se terminer qu'au VIe siècle de l'ère chrétienne, à l'avantage de la Mecque, au moment même où Mahomet se proposait d'établir dans son pays l'unité de religion.

Outre les Joctanides et les Ismaélites, l'Arabie conserve quelques débris des races primitives, dont les traditions sont couvertes d'obscurité ; on sait seulement ou du moins on suppose que les Adites sous Cheddad et Loqman, parcoururent en vainqueurs l'Irak et l'Inde plus de deux millénaires avant notre ère, qu'ils régnèrent à Babylone en 2218 et qu'ils envahirent l'Égypte, à la même époque, sous le nom de *Pasteurs* ou Hycsos ; on présume que chassés plus tard de l'Yémen par les Joctanides, ils allèrent peupler l'Éthiopie et l'Abyssinie ; mais ils avaient laissé des traces de leur passage en Arabie, où l'on montre encore des monuments attribués comparables aux constructions *cyclopéennes*[1]. Les *Amalica* ou Amalécites, que l'on met également au nombre des Pasteurs ou *Hycsos*, paraissent s'être répandus de bonne heure dans toutes les parties de l'Arabie, et avoir donné plusieurs Pharaons à l'Égypte ; toutefois ils ne fondent aucun établissement durable ; ils finissent par se concentrer au

[1] Voy. Coran, chap. LXXXIX, p. 6 ; Tabari, trad. de M. Dubeux, p. 11.

nord de la péninsule, avec les Iduméens, les Moabites, les Ammonites ; occupant les plaines de l'Arabie Pétrée et celles de l'Arabie Déserte, voisines de la Palestine et de la Syrie de Damas, ils s'opposent longtemps à l'entrée des Hébreux dans la terre de Chanaan, et ne cessent de leur faire une guerre acharnée. Vaincus par Saül, ils sont soumis par David qui reste maître du pays situé entre la mer Morte et le golfe Élanitique. Bientôt Salomon porte ses vues plus loin encore ; il ne se contente pas de dominer sur la mer Rouge, et de la faire parcourir en tous sens par des flottes construites aux ports d'Ailath et d'Asiongaber : au commerce de l'Arabie Heureuse, il veut joindre celui de l'Inde, et le conserver à son peuple en rendant tributaires les Arabes errants des déserts de la Chaldée. Il y parvient, mais sa mort (976) entraîne la séparation des royaumes de Juda et d'Israël; les communications sont interrompues entre Jérusalem et les villes d'Assyrie ; les tribus arabes cessent de payer l'impôt et les différents peuples, Moabites, Amalécites, Iduméens, recouvrent leur indépendance.

La règne de Salomon est néanmoins une date importante dans l'histoire des Arabes ; la gloire du grand roi s'était répandue dans toute la péninsule ; une reine de Saba (ville de l'Yémen) s'était rendue à Jérusalem pour vérifier ce qu'on disait de sa puissance, et la splendeur de la cour, qu'elle avait trouvée au-dessus des rapports de la renommée, avait encore accru son admiration pour le fils de David. Si les Arabes avaient craint un instant pour leur liberté, ils furent bientôt rassurés par la faiblesse et l'incapacité des successeurs de ce prince ; le péril devait venir d'un autre côté.

Les Arabes sont menacés par les conquérants de l'Asie (970-330 av. J. C.).

Placés entre l'Égypte et la Chaldée, les plaines de l'Arabie Déserte et de l'Arabie Pétrée semblent devoir être la proie de toutes les grandes dominations établies dans ces riches contrées ; elles sont nécessaires aux conquérants qui veulent régner à la fois sur les bords de l'Euphrate et du Nil, et elles tentèrent les rois de Ninive et de Babylone, dési-

roux de se rapprocher des côtes de la Méditerranée. Ce fut à ces ennemis redoutables que les Arabes durent résister tout d'abord ; ils le firent avec succès; leurs troupes nombreuses affranchirent plus d'une fois les Hébreux du joug assyrien. Cyrus, instruit par les malheurs des rois qui l'avaient précédé, ne les attaqua point ; il se contenta de repousser ceux qui menaçaient de trop près les frontières de ses États. Cambyse, marchant contre l'Égypte, traita avec les habitants de l'Arabie Pétrée ; ses successeurs suivirent son exemple, et jusqu'à la fin de l'empire des Mèdes, les Arabes, exempts de toute redevance, restèrent pour eux des alliés fidèles. Lorsque Alexandre vint attaquer Darius Codoman, ils se déclarèrent pour ce dernier ; plusieurs d'entre eux, à la solde de Bétis, arrêtèrent la marche du héros macédonien sous les murs de Gaza ; d'autres voulurent l'empêcher de pénétrer en Égypte. Mais Alexandre, soutenu par sa flotte qui lui fournissait les provisions nécessaires, passa sans peine de Phénicie en Égypte, en longeant les rivages de la mer. Il n'oublia pas néanmoins la conduite des Arabes, et s'il ne les châtia pas tout de suite, c'est qu'il ne voulait pas retarder d'un instant l'exécution de ses grands projets contre le monarque persan. Il y songea quand il fut de retour à Babylone, après s'être avancé au delà de l'Indus; un autre motif que la vengeance le poussait alors. La conquête de l'Arabie lui semblait le complément indispensable de ses victoires ; privé de la péninsule, il ne pouvait se dire avec vérité maître de l'Asie occidentale : son ambition irritée voulut se satisfaire. Il envoya donc plusieurs des officiers de sa flotte visiter les côtes du golfe Persique et de la mer Rouge [1], tandis que ses lieutenants disposaient une armée en Égypte et en Syrie. La mort qui le surprit à trente-quatre ans à peine, sauva les Arabes; ses généraux, trop occupés de leurs propres intérêts, ne pensèrent plus à les attaquer. L'Arabie Pétrée était alors au pouvoir de la tribu des Nabatéens ; quelques tentatives isolées d'Anti-

1. On peut consulter, sur ce point, le journal de Néarque qui nous a été conservé dans les *Indiques* d'Arrien ; Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre* ; D. Vincent, *The voyages of Nearchus*, etc., London, 1797.

gone et de Démétrius n'eurent aucun succès. Lorsque les Ptolémées et les Séleucides se furent solidement assis sur le trône, ils entreprirent de soumettre les pays qui séparaient les frontières de leur empire, sans pouvoir y parvenir; Pompée ne fut pas plus heureux, et les Romains recherchèrent l'alliance d'un peuple qu'ils n'avaient pu réduire.

Les Nabatéens.

Les Nabatéens, que l'on ne rencontre pas durant les guerres des Hébreux contre les Arabes, paraissent pour la première fois sur la scène après l'expédition d'Alexandre. On croit cependant qu'ils s'étaient établis à Pétra, du temps de Nabuchodonosor II. M. Quatremère, dans le mémoire que nous avons cité, leur attribue une origine araméenne ou syrienne, et les fait venir des rives de l'Euphrate et du Tigre. Diodore de Sicile nous donne une haute idée de leur caractère en citant quelques-unes des lois qui les régissaient, et de leur intelligence en racontant la manière de combattre de leurs guerriers. Ils avaient défendu sous peine de mort de semer du blé, de planter des arbres à fruit, de construire des maisons, disant que pour garder de tels biens, on sacrifiait trop aisément sa liberté. Ils n'avaient point d'autre demeure que le désert, point d'autre occupation que le commerce. Recevant sur la mer Rouge la myrrhe, l'encens et d'autres aromates, ils les portaient dans les ports de la Méditerranée. Etaient-ils menacés par un ennemi supérieur en nombre, ils l'attiraient adroitement dans leurs solitudes, se retiraient sur un rocher inaccessible, et forçaient à la paix le général téméraire qui avait mal pris ses précautions contre la faim et la soif. Ce rocher est célèbre; c'est là que devait s'élever la ville de Pétra. Les Nabatéens, par leur habile tactique, résistèrent à tous leurs ennemis. Lorsque Élius Gallus entreprit par ordre d'Auguste (vers 24 ans av. J. C.) son expédition contre l'Yémen, il prit un guide nabatéen; égaré au milieu des déserts, il fut obligé de renoncer à ses projets, après quelques succès militaires tristement compensés par les fatigues de la route; sur son avis, les Romains abandonnèrent toute idée de con-

quête sur la péninsule, et c'est à peine si nous devons mentionner l'expédition de Cassius en 170 sous Marc Aurèle, la défaite des troupes de Commode, la tentative de Sévère sur l'Arabie Heureuse en 195 ou 199; la victoire de Macrin si chèrement achetée en 217, etc. Un résultat important avait été, toutefois, obtenu; l'Arabie Pétrée avait été incorporée dans l'empire romain et Cornélius Palma, lieutenant de Trajan, en avait fait la *troisième Palestine*. La ville de Pétra, ornée d'édifices magnifiques, théâtres, cirques, temples, aqueducs, devint l'entrepôt d'un grand commerce; vers la même époque, les Nabatéens tombèrent peu à peu dans l'obscurité, et leur nom finit même par disparaître de l'histoire.

La lutte des Romains et des Parthes au profit est favorable aux Arabes.

Les empereurs, maîtres de la navigation de la mer Rouge, loin de porter atteinte à l'indépendance de l'Arabie, la protégèrent d'une manière indirecte, en engageant une guerre acharnée contre les Parthes; tandis que les deux peuples s'épuisaient dans des expéditions sans résultat, les Arabes surent profiter des circonstances pour fonder sur leurs frontières septentrionales deux États puissants, les royaumes de Hira ou d'Anbar (vers 105), et de Ghassan (vers 202). Mais afin de bien faire comprendre la situation de la péninsule avant Mahomet, nous allons considérer séparément les principales révolutions survenues dans l'Arabie septentrionale, méridionale et centrale.

De l'Arabie septentrionale du IIe siècle av. J.-C. à la VIe siècle apr. J.-C.; royaume de Hira et d'Anbar; Ghassanides.

Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à leur soumission par les Romains et les Parthes, les pays voisins de l'Arabie manquèrent d'un gouvernement fort. Travaillé par des discordes intérieures, l'empire des Séleucides, sous une apparence brillante, cachait une excessive faiblesse. Il ne put s'opposer ni à la formation des royaumes indépendants de l'Asie Mineure, ni au triomphe des Macchabées, ni aux ravages des tribus arabes. Celles-ci s'étaient habituées à ne point respecter les frontières des grands rois. Retenues du côté

de l'Euphrate par la proximité de Séleucie, elles se vengeaient du côté de la Syrie par des incursions périodiques; chaque année, profitant à propos des moments où les troupes ennemies étaient occupées dans des courses lointaines, elles allaient recueillir, le fer à la main, un butin considérable, et rentraient impunément dans le désert. Ces brigandages, qui ne méritent pas le nom d'invasions, durèrent jusqu'à la destruction de l'empire des Séleucides. La politique et les armes des Romains et des Parthes les firent cesser. Ces deux peuples commencèrent par élever des forteresses sur les frontières; puis ils établirent des corps de troupes pour surveiller le mouvement des peuplades voisines, qu'ils cherchèrent à diviser. Attirés par les offres des Romains, plusieurs chefs s'engagèrent à contenir les tribus errantes, et sous le nom de phylarques garantirent leurs nouveaux alliés des attaques continuelles qui menaçaient leur territoire; d'autres se déclarèrent pour les Parthes. On les vit souvent intervenir au milieu de la lutte des deux nations. C'est ainsi que le principal auteur du désastre de Crassus fut un chef arabe nommé Ariamnes, qui, feignant le plus grand attachement pour la cause romaine, parvint à détourner le général des pays montueux dans lesquels il voulait se renfermer, et attira les légions au milieu de plaines immenses où l'on ne trouvait, dit Plutarque, ni arbres, ni eau, et où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. Les Parthes, qui étaient d'intelligence avec lui, et dont toute la force consistait en cavalerie, purent alors assaillir les Romains avec tous leurs avantages, et, grâce à cette trahison, triomphèrent facilement d'un ennemi qui, déjà épuisé par de longues marches, avait encore à lutter contre la faim et la soif.

Les Arabes ne se montrent pas seulement dans la guerre des Romains et des Parthes; si nous avions une connaissance approfondie de l'histoire des Arsacides, il est probable que nous les retrouverions mêlés à leurs révolutions et à leurs luttes intérieures, comme ils le furent aux discordes civiles de Rome, malgré leur éloignement de cette capitale. On sait que Pescennius Niger, élu césar en Orient (193),

s'appuyait principalement sur eux, et qu'un Arabe saisit la pourpre impériale en 246 ; c'était Philippe, qui devenu maître du trône, oublia sa patrie et ne fit rien pour elle. Ils paraissent aussi sur la scène à la suite de Zénobie, et menaçaient l'Asie Mineure, quand l'arrivée d'Aurélien et la destruction de Palmyre leur portèrent un coup terrible dont ils ne se relevèrent pas (271).

Au nombre des phylarques qui possédèrent la Syrie orientale et une partie de la Mésopotamie, il faut placer les Odheyna (Odenat), contemporains des premiers princes de Hira et d'Anbar. Les Odheyna commandaient, selon toute apparence, aux débris de ces anciennes tribus amalica, qui avaient encore une fois abandonné leurs demeures. On suppose que le dernier de ces chefs n'était autre que Septimius Odenat, époux de Zénobie, mort assassiné en 267.—Les Arabes le font périr dans un combat livré à Djodhaima, roi Tenoukhite de Hira, qui est victime, à son tour, d'une ruse de la reine *Zebba* (Zénobie)[1]. Ils racontent ensuite la vengeance que le successeur de Djodhaima, Amr fils d'Adi, de la dynastie des Lakhmites ou Nasrites, tira de cette princesse ; Zebba, trompée par un nouveau Zopyre (Cossayr fils de Sad), et surprise dans son palais, est frappée par son vainqueur, au moment où elle cherche à s'échapper, en traversant un souterrain pratiqué sous le lit de l'Euphrate. Ces récits ont tout à fait le caractère de légendes composées à plaisir, et nous ne nous y arrêterons pas. Il suffit de dire qu'après la chute de Zénobie, vers 272 de J. C., le gouvernement des Arabes de Syrie fut confié, par les Romains, à des chefs Tenoukhites, puis aux Salihites, qui furent renversés, en 202, par la tribu de Ghassan.

L'avénement des Sassanides, et la translation du siége de l'empire romain dans la ville de Constantinople, ne devaient point suspendre la fureur des peuples qui se disputaient l'Euphrate ; les Perses et les Grecs continuèrent la rivalité

1. Caussin de Perceval, t. II, p. 107: *Histoire des Arabes avant Mahomet*. Scriptores *historiæ Augustæ*. R. Wood, *The ruins of Palmyra and Baalbec*, London, 1753 et 1757. Les articles Odenath et Zenobie dans la *Biographie universelle* de Michaud, etc.

des Parthes et des Romains avec une obstination qui servit merveilleusement les intérêts des Arabes.

Les rois de Hira, dont les possessions s'étendaient sur les deux rives du Iouve, devinrent les éclaireurs de l'armée des Perses, tandis que les chefs ghassanides, revêtus de la dignité de phylarques, se rangèrent du côté des Romains et s'enrichirent à leurs dépens. Hira avait été fondée à trois milles du lieu où fut bâtie plus tard la ville de Koufah par les tribus qui, sous le nom de Tenoukhites, avaient envahi l'Irak en 192 de J. C. et s'étaient emparées d'Anbar. Les Tenoukhites appartenaient à la grande famille des Codhaites, originaire de l'Yémen, dont la branche principale s'était fixée successivement dans le Tehamah et le Bahrein ; en 228, leur chef Djodhaimah se reconnaissait vassal d'Ardchir, fils de Sassan, et après lui, Amr, fils d'Adi, commençait la dynastie lakhmite ou nasrite, qui devait se prolonger jusqu'en l'année 605 de J. C.

Amr ou Amron, fils d'Adi, ne fit aucun effort pour soutenir les Arabes de *Hadhr* ou d'Atra, ville située entre le Tigre et l'Euphrate dans le désert de Sindjar, qui avait résisté à Trajan (116) et à Sévère (201), aux Sassanides (231) et dont Sapor Ier s'empara en 240 ; mais après la ruine de Palmyre, par Aurélien (272), les rois de Hira dominèrent sans contestation sur les tribus de la Mésopotamie ; ils étendirent peu à peu leurs frontières et pénétrèrent plusieurs fois jusqu'à Antioche. Ils avaient le génie de la guerre, et non celui de l'administration et du gouvernement ; il leur fut impossible de garder leurs conquêtes, et ils s'en tinrent alors à leur véritable rôle en combattant seulement pour le pillage. Opérant devant l'ennemi des retraites que la mollesse des Grecs rendait presque toujours heureuses, ils laissaient ensuite aux Perses le soin de continuer la guerre. Ces expéditions accumulèrent dans leur capitale tous les trésors de l'Asie Mineure, et permirent aux souverains de Hira de rivaliser de luxe avec les monarques de Ctésiphon et de Constantinople. En même temps elles excitèrent au plus haut degré la haine des Romains qui cherchèrent plus d'une fois à se venger. Dioclétien, en 289, Constance en 353 combattirent les Sarrasins ; c'était le nom que les Romains donnaient aux Arabes septentrionaux. Julien

prit et détruisit Anbar (363). Valens en 373, Théodose le jeune en 411, ordonnèrent de nouvelles attaques; le roi Moundhir Ier ou Mondar, qui avait contribué à replacer Bahram-Gour sur le trône de Perse, essuya un sanglant échec (421); l'historien Socrate prétend que cent mille Sarrasins périrent dans les flots de l'Euphrate en 448. Anastase fut moins heureux (498): en renouvelant les hostilités contre les Perses, il faillit perdre la Mésopotamie tout entière (502). Noman III, qui prit une part active à cette guerre, eut à repousser l'année suivante une invasion des tribus de l'Arabie centrale que J. Stylites appelle *Thalabites* ou Racrites; leur chef Harith (Arethas), fils d'Amr-el-Macsour, fut maître un instant du royaume de Hira; il s'était montré favorable aux doctrines du manichéen Mazdac, protégé par Kobad ou Cabadès et il chassa du trône Moundhir III en 518; mais cinq ans plus tard Mazdac était mis à mort par ordre de Khosrou ou Chosroès, et Moundhir III était rétabli dans tous ses droits. « Ce prince, dit Procope, fut pendant quarante-neuf ans (513-562) l'adversaire le plus redoutable qu'aient eu les Grecs. Exerçant une autorité souveraine sur les Sarrasins vassaux de la Perse, il faisait irruption de tous côtés sur nos terres, et personne ne pouvait lui résister, soit parmi nos généraux grecs, soit parmi ceux qui commandaient à nos Arabes. » Ce fut l'époque la plus brillante du royaume de Hira; après Moundhir, il tomba complétement sous la domination des Sassanides qui ne se contentèrent plus d'un tribut ou de quelques signes de vassalité. Noman V fut le dernier prince de la dynastie lakhmite (583-606)[1]. La tribu des Racrites, victorieuse des Perses à la bataille de Dzou-Car en 611, maintint son indépendance dans le Bahreïn; mais Hira devint une satrapie persane administrée par des vice-rois. Mahomet paraissait alors sur la scène.

Les Arabes de l'Irak et de la Mésopotamie avaient reconnu dès l'année 272 l'autorité des rois de Hira et d'Anbar; ceux de Syrie se soumettaient vers le même temps aux Ghassanides. La peuplade des Azalites, originaire de l'Yémen, était

1. Voy. l'appendice, n° 1.

venue s'établir vers l'année 118 de J. C. à Bath-Marr, près de la Mecque; cent ans plus tard cette colonie se dispersa, et plusieurs des tribus qui la composaient s'arrêtèrent près de l'étang de *Ghassan*, situé sur les frontières de l'Hedjaz; de là le nom de Ghassanides, sous lequel elles prennent rang dans l'histoire. Après des alternatives de succès et de revers, elles s'avancèrent jusqu'au Horra, et en 202 leur chef Thalaba recevait des Romains l'investiture de la charge de phylarque. Son successeur Djafna Ier est la tige d'une dynastie qui doit se prolonger jusqu'en 637, époque à laquelle Djabala VI, dernier roi de Ghassan, embrassa l'islamisme. Pendant cette longue période, les Ghassanides secondent les empereurs de Constantinople dans leurs expéditions contre les Perses, et, devenus chrétiens vers le milieu du IVe siècle de J. C., ils soutiennent contre les rois de Hira une guerre incessante, qui n'amène aucun résultat décisif. Harith V el-Aradj, fils d'Abou-Chammir, obtient de Justinien les titres de patrice et de roi; il est présent en 531 à la bataille de Callinique perdue par Bélisaire; mis en déroute en 539 par Moundhir III, il répara peu d'années après cet échec et fait une expédition heureuse en Arabie contre les Juifs de Khaïbar; il entreprend en 562 un voyage à Constantinople et meurt en 572; les légendes arabes et les chroniques grecques font aussi mention de deux reines ghassanides très-célèbres, l'une, Mavia, qui en 377 secourut la veuve de Valens, assiégée par les Wisigoths dans sa capitale; l'autre, Maria, surnommée *Dzat-el-Courtaa* (aux pendants d'oreilles), parce qu'en se convertissant au christianisme, elle fit présent au temple de la Mecque de deux perles d'une valeur inappréciable. — Les Ghassanides, alliés de Maurice (584-588) et d'Héraclius (610-641), contribuent aux victoires de ces deux empereurs; ils combattent à Muta en 629, partagent la défaite de l'Yarmouk en 634 et ne se soumettent aux khalifes que trois ans plus tard[1].

L'Arabie septentrionale était donc au commencement du VIIe siècle resserrée entre les Perses et les Grecs, maîtres de l'Égypte, de la Palestine et de la presqu'île du Sinaï;

1. Voy. l'appendice, n° 2.

et entre deux États tributaires, l'un de Constantinople, l'autre de Ctésiphon, qui exerçaient sur les déserts de la Syrie, de l'Irak et de la Mésopotamie une prépondérance marquée.

Arabie méridionale (de 115 av. J. C. à 525 apr. J. C.); Yahbas de Yémen; les Abyssins.

Le midi de la péninsule ne s'était pas soustrait aussi longtemps au joug étranger; les Joctanides y avaient formé de nombreux établissements à la suite de la dynastie sabéenne, qui avait fondé Mareb, Dhafar, Aden, Nadjran, etc.; des conjectures récentes dont il nous est impossible d'admettre la parfaite exactitude, ne font pas remonter ces établissements au delà de l'année 704 av. J. C.; les Hémyarites ou Homérites, appartenant à la même famille, auraient commencé en 107 seulement la dynastie des *Tobbas*[1], qui ne doit succomber qu'en 525 de J. C., sous les armes des Abyssins. Harith Errâich, premier Tobba, devait réunir toute l'autorité entre ses mains et soumettre l'Hadramaut, le Mahrah et l'Oman.

Les habitants de l'Yémen s'adonnèrent, sous les Tobbas, aux travaux de l'agriculture et du commerce; un vaste système d'irrigation distribua l'eau dans toute la province. L'encens et les parfums transportés au dehors augmentèrent leurs richesses. « Les Hemyarites, dit Masoudi, jouissaient de toutes les aisances de la vie; ils avaient en abondance tous les moyens de subsistance, une terre fertile, un air pur, un ciel serein, des sources nombreuses, une puissance bien affermie. » Suivant Makrizi, l'ancienne écriture hémyarite appelée *Mousnad* était composée de lettres isolées ou détachées, et plusieurs inscriptions découvertes par MM. Wollsted et Cruttenden paraissent offrir des échantillons de cette écriture; mais l'opinion des savants n'est pas encore fixée à cet égard.

Un événement peu important en apparence vint porter, vers 120 de J. C., un coup funeste à l'autorité des Hémyarites. Il existait près de Mareb une digue immense, desti-

[1] Voy. l'appendice, n° 3.

ée à contenir l'eau qui s'amassait au pied de deux montagnes, et qui resserrée comme dans un puits entre leurs versants élevés, ne pouvait s'échapper que par une seule issue. En fermant cette issue, on avait un vaste réservoir qui permettait d'arroser les champs selon les besoins de la culture. Une crue subite vint détruire la digue; délivrées des entraves que l'art des hommes leur avait imposées, les eaux se précipitèrent dans les campagnes et ravagèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. L'accident n'aurait pas eu de suites si les habitants avaient voulu recommencer les anciens travaux; mais ils craignirent les fatigues et les dangers d'une semblable entreprise, et attribuèrent à la vengeance divine cette catastrophe, qui devint pour eux le point de départ d'une ère nouvelle[1]. Exposés par leur incurie à des inondations périodiques, la plupart d'entre eux abandonnèrent la province d'Yémen et allèrent fonder, les uns le royaume de Hira, les autres celui de Ghassan. Quant aux Tobbas, ils s'agitèrent dès lors en inutiles efforts pour recouvrer leur antique splendeur, et loin de s'étendre au dehors de la péninsule, ils eurent beaucoup de peine à maintenir l'intégrité de leurs frontières. Lorsqu'au VI^e^ siècle de Jésus-Christ les étrangers envahirent l'Yémen, on ne leur opposa aucune résistance sérieuse : ils trouvèrent le pays livré à une effroyable anarchie, privé de ses principales richesses par l'émigration des cultivateurs, et s'y établirent sans difficulté. Ce fut vers l'année 525 que la domination nationale des Tobbas fit place au despotisme des Abyssins et des Perses; elle avait eu ses périodes de gloire, car les anciens arabes se sont plu à en faire le type et le modèle des grands empires; s'il fallait en croire leur récit, elle aurait même compris une partie des contrées de l'Asie; les Tobbas auraient soumis l'Inde, combattu les souverains de la Chine, tel d'entre eux se serait avancé dans le Maghreb (Afrique occidentale) jusqu'aux rivages mêmes de l'océan Atlantique; tel autre aurait renouvelé l'expédition d'Alexandre

1. M. Fournel, *Études historiques et géographiques sur l'Arabie*. Voy. aussi la notice que nous avons donnée de cet ouvrage, et notre traité du calendrier arabe (*Manuel de chronologie universelle*, t. II, p. 840).

Mais il est impossible d'accorder ces traditions avec celles que nous possédons sur les autres peuples de l'Orient ; il faut donc les repousser comme des fictions, et se contenter de reconnaître que l'Yémen a été de bonne heure le théâtre d'un gouvernement régulier. D'ailleurs l'existence de ces légendes est facile à expliquer. L'histoire des Arabes n'a commencé pour eux qu'après Mahomet, à l'époque de leur grandeur et de leur puissance. Étonnés eux-mêmes de la rapidité de leurs triomphes, ils se sont persuadés qu'ils devaient avoir pour ancêtres des conquérants célèbres, et afin de rehausser leur origine, ils ont donné de grandes proportions au seul État de quelque importance dont leur pays ait conservé la mémoire ; de là ce Tobba Dzou'l-Carnaïn qui n'est autre que le fils de Philippe de Macédoine ; cet *Afrikous*, vainqueur des Berbères (50 ans av. J. C.) ; cette reine Balkis, qui règne longtemps après Afrikous et que les Arabes confondent avec la reine de Saba, contemporaine de Salomon ; ce Schammar ou Chammir, fondateur de Samarcande, etc. On attribua les plus vastes conquêtes à des Tobbas qui ne sont peut-être jamais sortis de la péninsule, et comme à l'intérieur leur histoire n'est qu'une suite de guerres et d'usurpations, on y a ajouté le récit d'événements extraordinaires et fort incertains. On n'est pas non plus d'accord sur les faits qui séparent la rupture des digues de Mareb de l'invasion des Abyssins ; nous indiquerons seulement les plus considérables. On raconte que vers 206 de J. C., le Tobba Abou-Carib fit une expédition en Perse et revint chargé de dépouilles ; qu'à son retour il s'empara de l'Hodjaz, assiégea Iathreb révoltée, visita la Kaaba et embrassa le judaïsme qu'il introduisit dans l'Yémen. Le christianisme y fut ensuite prêché vers 348 par Théophile, envoyé de l'empereur Constantin ; mais l'idolatrie resta la religion dominante du pays. — Abou-Nowas, qui régnait à la fin du Vᵉ siècle sur les Hémyarites, ayant adopté la foi de Moïse, fit massacrer, en 524, la colonie chrétienne de Nadjran, qui refusait d'imiter son exemple. Justin Iᵉʳ, informé de cet acte de cruauté, engagea le Négusch d'Abyssinie, qui professait le christianisme, à tirer vengeance d'Abou-Nowas, et une

armée de soixante et dix mille hommes envahit l'Yémen. Aryat, chargé du commandement, n'eut pas de peine à soumettre un peuple épuisé par la guerre civile. Abou-Nowas vaincu se précipita dans la mer (525), et après la mort de son successeur Ali-Dzou-Djadan dernier prince himyarite, Aryat gouverna sans opposition au nom du Négusch. Un de ses officiers, Abrahah-el-Aschram jaloux de son autorité, le tua par trahison, réunit tous les Abyssins sous son commandement, et prit le titre de vice-roi; il eut plusieurs guerres à soutenir pour conserver le pouvoir qu'il avait usurpé; il les termina toutes heureusement. Par ses ordres, l'évêque de Dhafar, Grégentius, rédigea un code de lois dont l'original, écrit en grec, se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne. Une église fut construite à Sanaa avec la plus grande magnificence; elle devait détrôner la Kaaba; mais les efforts d'Abrahah, pour faire du christianisme la seule religion de l'Arabie, furent inutiles. Vaincu devant la Mecque dont il avait voulu détruire le temple, il mourut bientôt après, et ses fils par leurs exactions rendirent insupportable la tyrannie des Abyssins. Les habitants de l'Yémen n'ayant pu réussir à secouer le joug avec leurs propres forces, demandèrent la protection de princes étrangers. L'empereur de Constantinople ne pouvait embrasser le parti d'un peuple idolâtre, il refusa; Chosroès Parviz, sollicité par le roi de Hira, fit moins de difficultés. Il envoya en 575, à Aden, une flotte qui débarqua des troupes aguerries. Les Abyssins furent défaits, et chassés définitivement de l'Yémen vers 597. Le sort des habitants resta le même; ils durent obéir aux Perses comme ils obéissaient à leurs prédécesseurs; seulement ils ne furent pas violentés dans leurs pratiques religieuses. Quant aux nouveaux vice-rois, ils ne se contentèrent pas de régner dans l'Yémen, ils s'établirent aussi dans l'Hadramaut, l'Oman et le Bahreïn.

Arabie centrale (600-630 ap. J. C.) : la Mecque et Médine; puissance des Coreïschites.

L'Arabie, au VII^e^ siècle, courait donc de grands dangers. Deux voisins puissants s'étaient fortement assis sur ses fron-

et réduit Tobala et Taef; mais la Mecque, vaillamment défendue par les Corâischites, avait échappé au sort dont rien ne semblait devoir la préserver, et sa délivrance, attribuée par la superstition à la protection des dieux, avait encore accru le respect universel dont elle était l'objet. C'était bien la vraie capitale de l'Arabie; cependant les Arabes du Nedjed et de l'Hedjaz ne reconnaissaient pas l'autorité politique des Corâischites; ils se gouvernaient tous eux-mêmes, sans souci des intérêts communs; ils ne pouvaient ignorer, toutefois, ce qui s'était passé autour d'eux; le sort des Nabatéens et des Himyarites était suspendu sur leur tête et une parfaite union leur offrait seule des chances de salut.

Tendances de l'Arabie vers l'unité politique; assemblées d'Okazh; luttes de poésie.

Plusieurs causes devaient favoriser la réalisation de l'unité arabe : 1° la communauté d'origine : la rivalité des Ismaéliens et des Joctanides avait disparu; l'invasion du Négusch d'Abyssinie avait rapproché ces deux grandes familles, et elles n'avaient plus qu'un pas à faire pour se trouver sous un même drapeau; 2° l'identité de mœurs et d'habitudes : si l'on excepte quelques tribus chrétiennes ou juives, la masse de la nation restait attachée aux superstitions de l'idolâtrie et aux anciennes coutumes; l'usage de la circoncision était général; partout on voyait le triste sacrifice d'un sexe à l'autre, l'esclavage de la femme, la polygamie autorisée, les filles enterrées vives par le père pauvre qui craignait de voir un jour son nom déshonoré; une liberté féroce, mais aussi, avec le sentiment exagéré de l'honneur, ces idées chevaleresques qui produisent l'héroïsme, inspirent le courage et la générosité, font prendre la défense de l'opprimé au nom de la justice, et placent au-dessus de la vie même l'accomplissement d'une promesse verbale. D'un côté l'amour de la vengeance et ses excès, la loi du talion imposée à tous, le besoin d'égalité, la rapine et le brigandage justifiés par la victoire, l'adresse et la force substituées au droit; de l'autre, l'hospitalité pratiquée avec une admirable abnégation, une soif ardente de renom-

née, ce mobile des plus belles actions et des plus grands crimes, tel était le spectacle que présentait l'Arabie ; la passion y jouait le principal rôle, et l'on pouvait aisément prévoir que le jour où ces esprits bouillants et aventureux se porteraient vers un objet unique, ils prendraient un élan irrésistible. Pour arriver à un tel résultat, deux conditions étaient encore nécessaires, l'uniformité de langage et l'unité de religion; la première était en partie obtenue. En effet, les Arabes, en obéissant à leurs seuls instincts, avaient préparé la fusion en une seule langue des dialectes de leurs nombreuses tribus. Jaloux de transmettre à leurs descendants le souvenir de leurs exploits, ils aimaient la poésie, qui leur en fournissait le moyen, et voulaient que leur gloire pût se répandre dans toute la péninsule. Mais les auteurs du Nedjed et de l'Hedjaz n'étaient pas compris par ceux de l'Yémen; les tribus d'un même pays elles-mêmes ne faisaient pas toujours usage de termes identiques. Les poëtes reçurent la mission de créer une langue plus générale. Leurs vers, récités partout, fixèrent les mots destinés à représenter irrévocablement les idées; lorsque plusieurs familles appliquaient deux expressions différentes à la même pensée, on adoptait celle que le poëte avait choisie, et la langue arabe se forma peu à peu. On comprit en même temps les avantages de la civilisation ; l'on rendit aux travaux de l'esprit l'estime qui leur est due et qu'on n'avait accordée jusqu'alors qu'aux triomphes de la force physique. Il y eut des assemblées générales où l'on apprenait à se connaître et à s'aimer. Ces assemblées, qui se tenaient à Ocazh, petite ville située entre Taïf et Nakhla, à trois journées de la Mecque, à Mnejna, et à Dzou'l-Medjaz, derrière le mont Arafat[1], n'étaient véritablement que des congrès de poésie; du reste, malgré la simplicité qui y régnait, rien n'était plus imposant : c'était comme aux jeux olympiques. Devant un auditoire silencieux et recueilli, se levait un guerrier à la

1 Elchorn, *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, p. 9 et 15; Assémani, *Saggio sull'origine degli Arabi*, p. 15; le Camous au mot Ocazh. Nowaïri ap. Ituslin ibsen. *Hist. prem. des rag.*, p. 70; Kitab-al-agani, t. IV, fol. 255; le Marasid-el-ittila, cité par M. Caussin de Perceval, t. I, p. 290, et *l'Histoire des Arabes avant Mahomet* de M. Rochie de Johnston, Berlin, 1836.

démarche fière : aucune dignité, aucun ornement n'indiquait qu'il eût un rang supérieur, et pourtant tous les yeux étaient tournés vers lui. Il montait sur un tertre, et là, d'une voix sonore, sans autre secours que celui de l'inspiration ou d'une mémoire prodigieuse, il récitait un poëme entier. Tantôt il chantait ses hauts faits, la noblesse de sa tribu; tantôt il dépeignait les plaisirs de la vengeance, tantôt les douceurs de l'hospitalité, tantôt le courage, toujours l'honneur. D'autres fois il s'arrêtait à peindre les merveilles de la nature, les solitudes du désert, les oasis si désirées, la légèreté de la gazelle. Suspendus à ses lèvres, les auditeurs se laissaient aller à tous les sentiments que le poëte voulait leur inspirer : sur leur figure attentive se peignaient l'admiration pour le héros patient dans l'adversité, et le mépris pour le lâche. Ils ne dissimulaient point leurs sentiments, et le poëte, puisant une énergie plus vive encore dans cet aveu de sa puissance, reprenait son récit avec un nouvel enthousiasme. Doués d'une autorité sans égale, les poëtes arabes devaient être les historiens de leur pays avant Mahomet; maîtres de l'opinion, ils élevaient ou abaissaient à leur gré les différentes tribus; aussi étaient-ils craints et respectés. Leurs œuvres, quand elles avaient été accueillies au congrès d'Ocazh, étaient écrites en lettres d'or sur des toiles d'une étoffe précieuse, et suspendues dans la Kaaba pour être conservées à la postérité.

Grâce à ce soin sept poëmes ou *moallakas*[1] sont parvenus jusqu'à nous, et le nom de leurs auteurs est encore célèbre. Ce sont Imrouleays (m. en 540), Tarafa (m. en 564), Amrou (m. en 622), Harith (né en 540), Lebid (m. en 662), Zohéyr, (m. en 627), et Antara (m. en 615), Antara surtout, qui personnifie très-bien toute cette poésie anté-islamique. Les Arabes, le soir, sous la tente, écoutent avec délices ces compositions merveilleuses, qui joignent aux charmes d'un récit touchant et dramatique une mélodie douce et passionnée; ils y trouvent réunis tous les sentiments, toutes les passions qui peuvent les animer, dans une langue qui semble avoir

1. On appelait aussi ces poëmes *mouthahhabat*, poëmes dorés; Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 161; Caussin de Perceval, t. I, p. 207.

été créée uniquement pour les exprimer. Ces poëtes, aussi bien que quelques autres fort estimés, les deux Mourrakisch (v. 495 et 530[1]), Nabigha Dhobyani (v. 615), Dourayd, fils de Simma (v. 610), Hatim (v. 620) et Acha (m. v. 629), etc., font tous allusion, dans leurs vers, à des événements survenus dans le Nedjed au milieu des tribus indépendantes de l'Arabie centrale; c'est d'abord la journée d'Al-Bayda qui, en 354, arrête les irruptions des souverains de l'Yémen; les conquêtes des premiers princes de la tribu de Kinda, celles de Harith, qui devint roi de Hira en 518; les victoires de Soullam (481) et de Khazaz (492), remportées par Rabia et son fils Colayb sur les Arabes hémyarites; la guerre de Baçous entre les Bacrites et les Taghlibites, qui se prolongea de 494 à 534; les victoires de Zohéir, chef des Ghatafan, sur les Hawazin (v. 567), et la longue guerre de *Dahis* entre les Benou-Abs et les Dhobyan, principales tribus des Ghatafan, de 568 à 608, avec l'épisode de la guerre des Temim et des Amir vers 579; la lutte des Benou-Abs réunis aux Dhobyan contre les Hawazin et quelques autres tribus de la race de Khacafa, marquée par les combats de Rakm, de Nouhaa, de Liwa, de Sala et de Haura, de 609 à 615, et enfin celle des Temin et des Bacrites, qui ne se termina qu'en 630 de J. C., époque de la conversion de ces derniers à l'islamisme. Nous retrouvons dans le récit des poëtes qui brillèrent pendant cette période une peinture fidèle de la vie des Arabes du désert dont le temps n'a jamais altéré les mœurs héroïques; à la suite d'actions sanglantes, il n'est pas rare de voir s'engager des luttes de gloire et de générosité appelées *moundjera*; celle qui a lieu en 620 chez les Benou-Amir peut nous en donner une idée: le commandement de la tribu devait être confié au plus digne; Alcama et Amir-ben-Zofaïl, tous deux poëtes et guerriers, y prétendent et soumettent leur contestation au chef vénéré d'une autre famille. Le juge leur fait jurer de se soumettre sans réclamation à la décision qu'il prononcera et

1. Voy. sur Mourrakisch l'article inséré par M. Quatremère dans le *Journal asiatique*, novembre 1838, p. 501-521, et M. Caussin de Perceval, qui analyse dans son tome II la plupart de leurs écrits.

qu'il ajourne à un an ; en attendant l'époque fixée, les deux rivaux cherchent à se signaler par des actes de courage et de vertu ; il semble que nous sommes au temps de la chevalerie. Déclarés tous deux dignes du commandement, ils partagent l'autorité et restent étroitement unis. Ces sortes de jugements se rendaient avec un grand appareil et laissaient dans les esprits une impression profonde ; on n'est plus étonné, après de tels exemples, des traits si admirables de Hatim et de Zaïd-el-Khail, de la tribu de Benou-Tay, dont la libéralité était devenue proverbiale au commencement du VII^e^ siècle dans toute l'Arabie.

Mouvement religieux de l'Arabie.

Tandis que les poëtes par leurs récits imprimaient à la langue un caractère plus uniforme, il s'opérait dans les esprits un autre travail qui devait contribuer à fonder la nationalité arabe d'une manière plus tranchée ; on ne croyait plus aux idoles qui avaient remplacé de bonne heure le dieu unique, Allah ; le sentiment religieux faisait irruption de toutes parts. Déjà des scissions profondes s'étaient manifestées ; des tribus entières avaient abandonné l'ancien culte. On comptait, outre l'idolâtrie, plusieurs religions en Arabie. Les Juifs, chassés de leur pays par les Assyriens, les Romains et les Grecs, y avaient été accueillis avec empressement par les enfants d'Ismaël, qui retrouvaient dans les traditions des proscrits un respect profond pour le Dieu d'Abraham ; au moyen de ces souvenirs évoqués adroitement, le judaïsme avait fait des prosélytes ; on le voyait surtout répandu dans l'Hedjaz, aux environs de Khaïbar et d'Iathreb, où de puissantes tribus, celles des Coraïzha et des Nadhirites, étaient depuis longtemps naturalisées ; une fraction considérable des tribus de l'Yémen l'avait aussi adopté ; et l'on a fait observer plus haut que des Tobbas avaient favorisé l'introduction dans leurs États de la foi de Moïse, notamment vers 225, 310 et 495 de J. C. Le sabéisme ou magisme était également pratiqué par les Himyarites et sur les côtes du golfe Persique ; quelques sectateurs du

brahmanisme se faisaient même remarquer au milieu des habitants de l'Oman [1].

Le christianisme, prêché avec succès dans plusieurs parties de l'Arabie, était professé par les Ghassanides dès l'année 330, et par diverses tribus arabes de l'Irak et de la Mésopotamie, du Bahreïn, du désert de Faran et de Daumat-Djandal. Les efforts combinés du Négusch d'Abyssinie et de l'empereur de Constantinople avaient contribué à propager l'Évangile dans l'Yémen. La colonie chrétienne de Nadjran avait eu les honneurs de la persécution sous Abou-Nowas vers 523; cinquante ans plus tard, Abrahah cherchait à faire de l'église de Sanaa le but du pèlerinage des Arabes. Enfin plusieurs rois de Hira s'étaient montrés favorables à la religion du Christ (v. 305, 513 et 582).

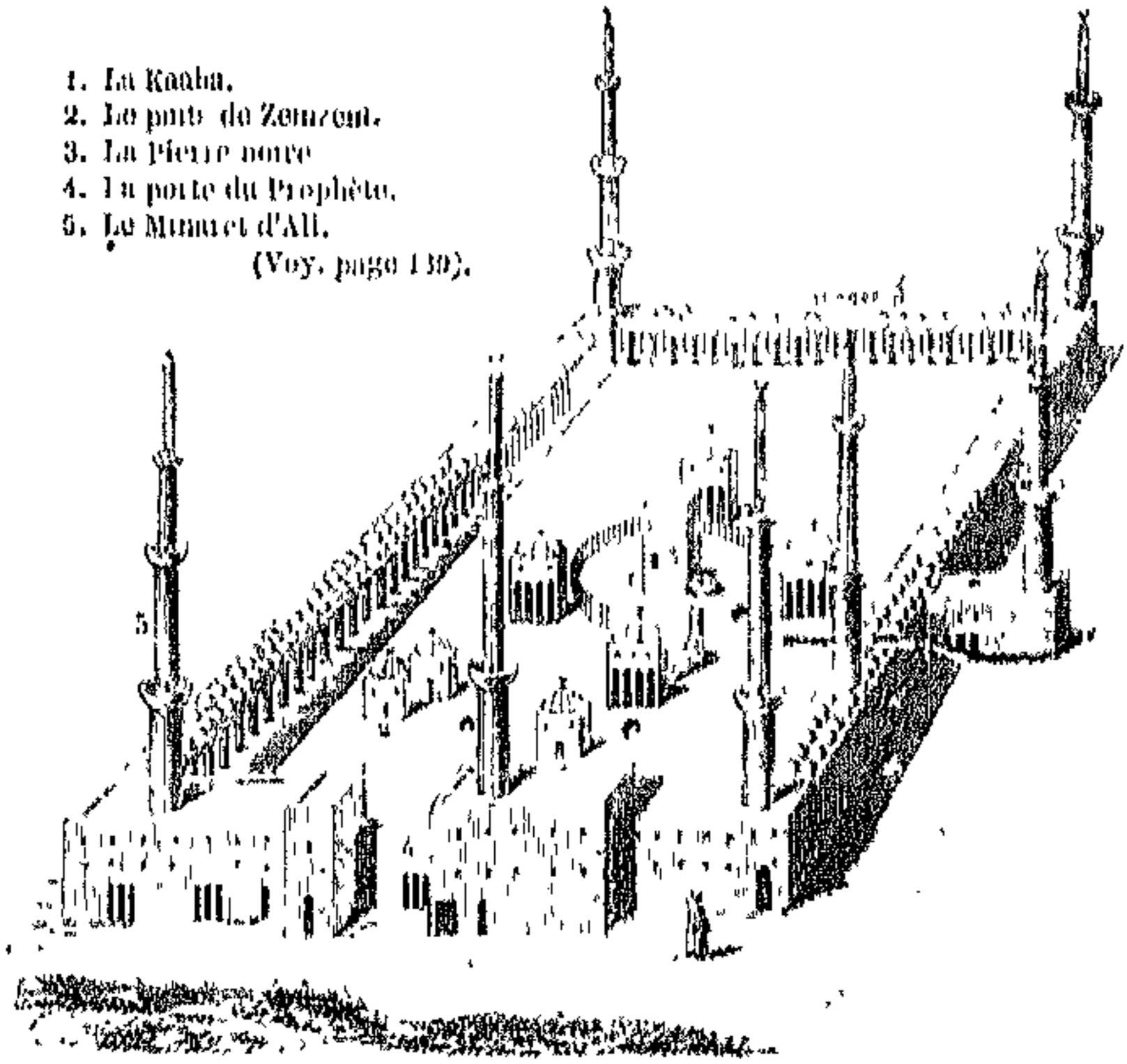
Au milieu des idées nouvelles que les prédications avaient répandues dans la péninsule, l'idolâtrie était néanmoins restée la religion dominante. Les divinités intermédiaires que certaines tribus révéraient ne ressemblaient point à ces créations des Grecs et des Romains qui adoraient des êtres moraux revêtus de formes corporelles; c'étaient, comme chez les anciens Égyptiens, des animaux et des plantes, la gazelle, le cheval, le chameau, des palmiers, des végétaux, ou des corps inorganiques, des rochers, des pierres, etc. Tous les Arabes admettaient un dieu suprême, *Allah*; mais quelques-uns, sous la figure de leurs idoles, adoraient les anges *Benat-Allah* (les filles de Dieu); d'autres les planètes ou les étoiles telles que Aldebaran, Sirius, Canope, etc. On croyait aux génies *Djinn*, aux ogres *Ghoul*, à la magie *Shir*, à la divination *Kehana*, aux sacrifices, aux oracles; on consultait le sort au moyen de *flèches sans pointes*, kidah ou azlam, et les superstitions les plus condamnables étaient encore acceptées presque généralement; un grand nombre de tribus avaient leurs idoles particulières, Hobal, Lat, etc., qu'on honorait par de riches offrandes, et auxquelles on égorgeait des victimes; aucun temple toutefois n'avait le prestige de la Kaaba, dont la prééminence était universellement admise.

1. *Notices et extraits des manuscrits*, t. II, p. 307; Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, t. II, p. 401.

Ce temple, qu'avait voulu détruire Abraham-el-Aschram, avait été de tout temps l'objet de la plus grande vénération; on le regardait comme un présent fait par Jéhovah à la race arabe pour témoigner qu'elle était privilégiée entre toutes. C'était l'oratoire d'Abraham et d'Ismael, la maison d'*Allah*; en recevant les trois cent soixante idoles, puissances subalternes acceptées par les Arabes, il comprenait toutes leurs divinités et devenait le Panthéon de la nation; les traditions qui s'y rapportaient étaient chères à tous. Ils faisaient de la Kaaba un lieu de pèlerinage (*haddj*). Ils s'efforçaient de la parer, de l'embellir; ils auraient voulu qu'elle surpassât en richesse tous les monuments de l'univers; ils

1. La Kaaba.
2. Le puits de Zemzem.
3. La Pierre noire
4. La porte du Prophète.
5. Le Minaret d'Ali.

(Voy. page 130).



LE TEMPLE DE LA MECQUE, D'APRÈS MILBIG.

y avaient mis les moallakas, comme pour y rattacher tous les genres d'illustration. Les Sabéens, les adorateurs du feu,

y envoyaient leurs offrandes; les Juifs mêmes manifestaient pour cet endroit révéré un profond respect. Les gardiens du temple, les Coréischites, avaient une sorte d'autorité religieuse que tous reconnaissaient sans difficulté : ainsi ils avaient le droit de désigner les mois sacrés pendant lesquels, à la suite du pèlerinage, devait régner, dans toute l'Arabie, une suspension d'armes. Ainsi, ceux qui pouvaient assister à la foire d'Ouzh remettaient leurs armes entre leurs mains avant d'entrer dans le congrès, qui, sans cette sage précaution, aurait souvent dégénéré en luttes sanglantes. C'était donc sur la Mecque et sur les Coréischites qu'il fallait agir, si l'on voulait fonder une religion uniforme et nationale en Arabie, et Mahomet le devina parfaitement.

Abd-el-Mottaleb, fils de Haschem, né en 497, avait exercé l'autorité suprême à la Mecque, de 520 à 579; il avait eu la gloire de délivrer sa patrie de l'invasion des Abyssins, et il avait vu, avant de mourir, un prince himyarite chasser les étrangers de l'Yémen avec les secours du roi de Perse. Père de dix-huit enfants, il se crut engagé, par un vœu imprudent, à immoler un de ses fils, en 569, devant les idoles de la Kaaba; le sort désigna celui qu'il aimait le plus, Abdallah, âgé d'environ vingt-quatre ans. Au moment du sacrifice, des Coréischites s'élevèrent contre une action aussi barbare et d'un si funeste exemple; sur leur avis, on consulta une devineresse, *arrafa*, qui déclara la vie d'Abdallah rachetable au moyen de la *Dia* (prix du sang humain), et du tirage au sort. La *Dia* étant de dix chameaux, on inscrivit le nombre *dix* sur une flèche *sans pointe*, et sur une autre, le nom d'Abdallah; neuf fois le nom d'Abdallah apparut, et ce ne fut qu'à la dixième que les chameaux furent condamnés. On en tua donc cent à la place d'Abdallah, et ce nombre devint désormais parmi les Coréischites le taux de la *Dia*.

Quelques jours après, Abdallah épousait Amina, fille de Wahb, chef de la famille des Zohri, et de cette union devait naître Mahomet (Mohammed ou *le Glorifié*), vers le mois d'août 570.

LIVRE II.

MAHOMET ET LE CORAN.

CHAPITRE PREMIER.

ETAT DE L'ARABIE A LA FIN DU VI^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

PREMIERS RÉFORMATEURS. — DÉCADENCE DES EMPIRES VOISINS DE L'ARABIE.

Premiers réformateurs.

A l'époque où nous sommes arrivés de l'histoire des Arabes, tout était préparé pour de grands changements dans la péninsule. L'antagonisme des races, les rivalités de familles ou de peuplades s'effaçaient de plus en plus, ainsi que nous l'avons exposé, devant le danger commun. Menacés au nord par les Grecs, à l'est par les Perses, au sud par les Abyssins, les Arabes sentaient le besoin de s'unir, et les derniers événements avaient développé chez eux au plus haut degré les idées de nationalité. Les habitants de l'Yémen avaient été bien inspirés en opposant les Perses aux Abyssins, alliés des Grecs; ils affaiblissaient ainsi leurs ennemis les uns par les autres; mais il était à craindre qu'ils ne fissent que changer de maîtres. Les empereurs de Constantinople étaient en possession de l'Arabie Pétrée; la cour de Ctésiphon exerçait une sorte de suzeraineté sur tous les pays qui bordent le golfe Persique, et sur l'Yémen. Contre cette double pression, il fallait organiser des éléments de résistance, et, fort heureusement, les circonstances vinrent au secours des Arabes.

L'Hedjaz avait donné un grand exemple en repoussant l'invasion d'Abrahah; la Mecque avait glorieusement reconquis le titre de métropole, qu'on avait voulu lui enlever. Abd-el-Mottaleb cherche à rattacher à ce centre commun toutes les tribus indépendantes; il se rend à Sanaa, après

la déroute des Abyssins, pour complimenter, au nom des Coréischites, le prince himyarite, rétabli par l'armée des Perses. Ce sont les enfants de la même patrie qui se rapprochent et s'entendent; déjà les poètes ont imprimé à la langue arabe un caractère de fixité qui la fera prévaloir sur les dialectes particuliers en usage dans les diverses parties de la péninsule; si l'unité religieuse manque encore, les anciennes croyances s'écroulent de toutes parts; on s'élève contre les sacrifices humains; on repousse le culte de vaines idoles; on demande l'interdiction des mariages entre beaux-fils et belles-mères; on attaque l'odieuse coutume qui permet aux parents pauvres d'enterrer leur fille vivante. Les superstitions grossières qui dominent encore disparaîtront devant les lumières d'une foi nouvelle. Le christianisme aurait eu cette puissance; mais la morale si pure de l'Évangile, fondée sur l'*abstention*, ne pouvait satisfaire un peuple trop docile à la voix des passions matérielles; quelques hommes inspirés s'érigent en réformateurs et appellent leurs compatriotes à la vraie religion; lorsque Waraca, Othman fils de Houwarith, Obeidollah, Zaid fils d'Amr, etc., puisent une instruction supérieure dans leurs rapports avec des juifs et des chrétiens, combattent le paganisme et invoquent le nom d'Abraham, dans leur impuissance de rien édifier, ils annoncent qu'un envoyé du ciel paraîtra bientôt sur la terre et triomphera du démon.

Dépendance des empires voisins de l'Arabie.

Tandis qu'à l'intérieur cette tendance vers une fusion générale se manifeste dans les esprits, l'indépendance de l'Arabie se trouve assurée par les guerres sanglantes qui éclatent entre les Grecs et les Perses; la lutte des deux peuples prend même, au commencement du VII^e siècle, des proportions colossales; Chosroès soumet un instant à sa domination la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte; plus tard la fortune est ramenée à Constantinople par les exploits d'Héraclius. Toutefois les deux empires sont épuisés; les villes restent démantelées; les populations sont écrasées d'impôts; elles supportent avec peine des gouvernements

qui ont employé jusqu'à leurs dernières ressources pour des entreprises sans résultats; bien loin de pouvoir encore jouer le rôle de nations conquérantes, elles ont perdu le sentiment de leurs forces, et seront incapables de résister à l'orage formidable que la voix de Mahomet va soulever contre elles.

En effet, une puissance nouvelle venait de se former, et elle allait se révéler pour la première fois au moment même où Héraclius et Chosroès Parviz signaient un traité de paix, qui, en maintenant l'intégrité de leurs frontières, et en laissant sans solution leurs prétentions respectives, ne faisait que suspendre une lutte fatale aux deux peuples. Chosroès donnait audience dans son palais de Dastagerd aux ambassadeurs étrangers. Ebloui par sa propre magnificence, il regardait avec pitié les adorations serviles de ses sujets. On lui annonce que l'envoyé d'un chef arabe a une mission à remplir près de lui; il ordonne qu'il soit admis, et prenant la lettre qui lui est présentée, il s'arrête à la suscription. Quoique vaincu par Héraclius, Chosroès se croyait encore le roi des rois, et il venait de reconnaître qu'un petit scheik arabe avait placé son nom avant le sien, ce qui, dans les usages orientaux, était considéré comme une marque de supériorité. Sans vouloir en lire davantage, il déchira la missive et la foula aux pieds. Mais l'effet de cette scène fut interprété diversement. On s'informa des projets et des actions de ce chef inconnu, qui avait osé écrire au plus grand souverain de l'Asie: « Mohammed, fils d'Abdallah, prophète de Dieu, à Kosra, fils d'Hormouz, roi de Perse. » On apprit avec étonnement, mais sans croire encore à l'approche du danger, les rapides progrès du fils d'Abdallah [1].

1. Voy. l'appendice, n° 1.

CHAPITRE II.

MAHOMET (570-632).

SON ENFANCE, SES COMMENCEMENTS. — SON CARACTÈRE, SES PROJETS. — MAHOMET ANNONCE SA MISSION ET SE POSE COMME APÔTRE DE DIEU (611) — MAHOMET SUPPORTE AVEC COURAGE LES PERSÉCUTIONS DES CORÉISCHITES (614-622).

MIRACLES ATTRIBUÉS PAUSSI MENT A MAHOMET ET ATTAQUE L'IDOLATRIE; CONVERSION D'OMAR. — LES HABITANTS D'YATHRIB SE MONTRENT FAVORABLES A LA NOUVELLE DOCTRINE. VIOLENCES EXERCÉES PAR LES CORÉISCHITES; FUITE DE MAHOMET OU HÉGIRE (622); IL SE REND A MÉDINE. — LES HOSTILITÉS COMMENCENT ENTRE MAHOMET ET LES CORÉISCHITES; RIVALITÉ COMMERCIALE DE MÉDINE ET DE LA MECQUE; COMBAT DE BEDR (624). — LES CORÉISCHITES SONT VAINQUEURS SUR LE MONT OHOUD; MAHOMET FAIT VENGEANCE DES TRIBUS JUIVES; GUERRE DU FOSSÉ OU DES NATIONS (626-627) — MAHOMET MARCHE SUR HODAIBIA, SERMENT DU L'ACACIA; TRÊVE DE DIX ANS (628); GUERRE DE KHAIBAR, PUISSANCE DE MAHOMET, SES AMBASSADES. — PÈLERINAGE DE MAHOMET (629); BATAILLE DE MUTA, PRISE DE LA MECQUE (630), GUERRE DE HONAIN, SIÉGE DE TAÏF. — EXPÉDITION DE TABOUC, ANNÉE DES AMBASSADES; L'ARABIE TOUT ENTIÈRE RECONNAÎT LES LOIS DE MAHOMET. SOULÈVEMENTS PARTIELS; MORT DE MAHOMET (632).

Son enfance, ses commencements.

Les premières années de Mahomet avaient été obscures, son père était mort deux mois avant sa naissance. Confié aux soins de sa mère Amina, il l'avait perdue à l'âge de six ans, et il avait recueilli pour tout héritage une vieille esclave noire appelée Oumm-Aiman et cinq chameaux.

Recueilli par son aïeul Abd-el-Mottaleb, qui semblait avoir le pressentiment de sa grandeur future (576-579), soumis en dernier lieu à la tutelle de son oncle Abou-Taleb, investi de la charge *Rifada*, il s'était vu obligé de demander au travail les moyens de subvenir aux nécessités de la vie. Doué de qualités aimables, il se conciliа l'affection de tous, et pendant les guerres de Fidjar qui prirent naissance à la foire d'Okazh, en 580, entre les Hawazin et les Coréischites et qui durèrent neuf ans, il assista à la journée de Nakha et à celle de Samta (v. 586); il avait fait un premier voyage en Syrie avec Abou-Taleb en 583, et, arrivé sur le territoire de Bostra, il avait rencontré un moine nommé Bahira, qui le prit en amitié; ce moine était appelé par les chrétiens

Djerdjis, Georgos, et c'est de Djerdjis ou Sergis qu'on a fait Sergius.

A vingt-cinq ans, Mahomet avait mérité, par la régularité de sa conduite, le surnom d'Al-Amin (l'homme sûr). Engagé au service d'une riche veuve nommée Khadidjah, qui faisait un commerce étendu, il entreprit dans l'intérêt de sa maison un voyage en Syrie, et réalisa de très-grands bénéfices; Khadidjah reconnaissante lui offrit sa main; et devenu chef de famille, il acquit une haute considération par l'habileté avec laquelle il gérait ses biens, et par l'influence qu'il exerçait sur ses nombreux parents. Khadidjah descendait d'une des premières familles de la tribu des Coréischites; lui-même appartenait à une branche non moins respectable, celle des Haschemites qui comptait dans ses rangs, ainsi que nous l'avons vu, plusieurs pontifes du temple de la Kaaba.

Son caractère, ses projets.

Mahomet s'appliqua à se faire considérer par tous ceux qui l'entouraient, comme leur meilleur conseil et leur plus digne chef. Toutefois il avait déjà atteint l'âge de quarante ans que son nom n'était pas sorti de l'enceinte de la Mecque; aucun événement remarquable ne l'avait encore désigné aux yeux des Arabes. Il avait bien formé en 593 avec les principaux membres de la tribu des Coréischites, une association appelée *hilf-el-Fodhoul* (fédération des *Fodhoul*), pour réprimer les injustices qui se commettaient parmi eux; il avait pris part à la reconstruction du temple de la Kaaba en 605; il avait contribué à faire échouer à la même époque une tentative d'Othman fils de Honwaïth, qui, après avoir embrassé le christianisme, avait voulu placer la Mecque sous la domination romaine. Toutefois sa conduite n'avait rien présenté d'extraordinaire. Plus tard en se chargeant de l'éducation d'Ali (600), en adoptant et affranchissant Zeid, jeune Codhaïte enlevé par des Arabes d'une tribu ennemie et vendu comme esclave, il avait fait preuve d'une générosité dont les exemples n'étaient pas rares dans les autres branches de sa famille; enfin il avait montré de la bravoure

pendant la guerre de Fidjar; mais cette vertu était trop commune pour le signaler d'une manière particulière. Ignorant comme ses compatriotes, il ne savait même pas lire. Son imagination brillante n'avait encore rien produit qui pût faire deviner en lui le genie poétique; ce qui le distinguait seulement, c'était l'expérience qu'il avait acquise pendant ses voyages et une connaissance très-remarquable de la nature humaine, qui lui permettait d'apprécier en un instant la valeur morale d'un individu. On observait à la vérité, que tous les ans il se retirait avec sa famille sur la montagne de Hirà, située non loin de la Mecque, et que là, dans le silence de la solitude, il passait des nuits entières plongé dans une profonde méditation. Nul n'avait jamais su quel était l'objet de ses réflexions; aucune parole imprudente de sa part n'avait pu même le laisser soupçonner. Il agitait dans son esprit les destinées futures de sa patrie et voulait lui donner force et grandeur. Rêvant pour elle une autre organisation que celle à laquelle il la voyait presque irrévocablement condamnée, il se demandait comment il pourrait tirer les esprits de l'état de barbarie où ils étaient plongés. Il s'indignait du culte public rendu aux idoles et cherchait les moyens de le renverser; initié aux principaux dogmes des religions juive et chrétienne, et jugeant qu'aucune de ces religions ne pouvait réaliser les projets de regénération politique qu'il méditait, il résolut d'en fonder une nouvelle. C'était une œuvre immense; mais la résolution une fois prise, rien ne l'arrêta plus (614).

Mahomet annonce sa mission et se pose comme apôtre de Dieu (611).

Ses premières démarches furent toutes individuelles; il parla à Khadidjah, à son cousin Ali, à son affranchi Zeid, à son ami Abou-Bekre, de la nécessité de rendre à l'antique religion d'Abraham sa pureté primitive; il leur annonça sa mission. Tous y ajoutèrent foi, et le reconnurent pour l'envoyé de Dieu. Ils admirent ses entretiens avec l'ange Gabriel et reçurent, comme dérivant d'une source divine, les versets d'un livre (*el-Coran*, la lecture), que Mahomet se pro-

posait de répandre pour le succès de son entreprise. Il désigna sa nouvelle religion par les mots : *islam*, qui indique un entier abandon à la volonté de Dieu, et *iman*, qui signifie croyance (d'où sont dérivés les adjectifs *moslim*, musulman, et *moumin*, fidèle), et Waraca, près de mourir, le proclama le prophète des Arabes.

Ce n'étaient là que de faibles commencements. Abou Bekre (le père de la vierge), qui était généralement aimé et estimé, conquit à l'islamisme l'adhésion de quelques hommes recommandables, parmi lesquels était Othman fils d'Affan. Au bout de trois ans (614), le nombre des initiés trahit le mystère dont ils s'environnaient, et Mahomet voulut précipiter le dénoûment. Il assemble sa famille et lui expose sa doctrine. Pour la première fois, il lève hautement l'étendard contre les pratiques superstitieuses de ses compatriotes; il demande, au nom de la raison, la destruction des idoles aux pieds desquelles on venait de si loin se prosterner. On l'écoute avec étonnement, et Ali, dans un moment d'enthousiasme, se déclare son vizir. « Qui de vous, s'était écrié Mahomet, veut être mon frère, mon lieutenant, mon vicaire? » Et comme chacun gardait le silence, « c'est moi, dit Ali, qui serai cet homme; apôtre de Dieu, je te secon-derai, et si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre et je lui casserai les jambes. » D'autres sont émus par l'éloquence du novateur et adorent le dieu qu'il annonce; mais le plus grand nombre s'offense de son impiété. Il est signalé comme l'ennemi de la religion, et l'on presse à plusieurs reprises Abou-Taleb de réprimer son audace. Abou-Taleb le supplie de renoncer à ses projets; il le trouve inébranlable : « Quand on viendrait à moi, disait Mahomet, le soleil dans une main, et la lune dans l'autre, on ne me ferait pas reculer. » Tout en refusant d'ajouter foi à ses prédications, Abou-Taleb ne peut oublier qu'il est le fils de son frère et il le protége avec les Haschémites contre ses ennemis.

Mahomet supporte avec courage les persécutions des Coréischites (614-622).

Après ces vaines tentatives, les Coréischites, restés fidèles

à l'ancien culte, n'osant attaquer à force ouverte une famille illustre à laquelle ils sont attachés par tant de liens, se contentent de décrier Mahomet, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font qu'étendre ainsi sa renommée. Ils l'accablent d'outrages, et persécutent ses disciples. Toutes les fois qu'il vient accomplir autour de la Kaaba le *tawaf* (tournée pieuse), il entend des injures ou des menaces. Un jour il rentre chez lui désespéré, mais le lendemain il a retrouvé tout son courage, et continue ses exhortations. La conversion de son oncle Hamza rend ses adversaires plus circonspects, sans rien changer à leurs sentiments hostiles; ils accusent le prophète de se faire dicter ses prétendues révélations par un chrétien de la Mecque, nommé Djaber; Mahomet leur répond : « Un homme, dites-vous, m'endoctrine. Le langage de celui que vous supposez être l'auteur du Coran est un langage barbare, et le Coran est de l'arabe le plus pur. » (S. XVI, p. 105.) Ils le soumettent à des épreuves, et défendent de prêter l'oreille à ses discours sous des peines sévères; chaque famille fait subir les plus durs traitements à ceux de ses membres qui embrassent l'islamisme, et la colline Ramdha devient le lieu des tortures qu'on inflige à ces malheureux. Plusieurs musulmans se décident à quitter la Mecque et à fuir en Abyssinie; leur nombre s'élève à cent un, quatre-vingt-trois hommes et dix-huit femmes. Les Coréischites envoient aussi une ambassade au négusch pour l'engager à repousser les partisans de Mahomet; mais le négusch se fait expliquer la nouvelle religion; satisfait du sentiment exprimé par les réfugiés sur Jésus-Christ, il leur accorde sa protection, et, suivant même les auteurs arabes, embrasse secrètement leur foi.

Mahomet ne se maintenait dans sa ville natale que par la bienveillante protection d'Abou-Taleb. Sept ans se passent encore (615-622), pendant lesquels il travaille avec un zèle infatigable à la propagation de ses idées, rien ne peut l'arrêter, ni les menaces des Coréischites, qui mettent sa famille au ban de la tribu entière et l'obligent de se retirer, de 616 à 619, dans les montagnes voisines de la Mecque, ni la perte d'Abou-Taleb, son généreux tuteur (619), ni la mort de Kha-

didjah, son épouse chérie (620). Il chercha sa consolation dans les progrès de sa doctrine. Le retour de quelques-uns des réfugiés en Abyssinie, et surtout la conversion d'Omar, jusqu'alors son plus redoutable ennemi, avaient accru son ascendant. Ces succès effrayent les Coréischites, qui lui tendent des embûches pour le faire périr. Il essaye d'abord de s'y soustraire et va s'établir à Taïef. Chassé de cette ville par les habitants, qui refusent d'écouter sa parole, il retourne à la Mecque, espérant que le temps aura un peu amorti les haines, et met plus de prudence dans toute sa conduite. C'est à cette époque qu'il épouse Sauda, veuve de Sokran, et Aïescha, fille d'Abou-Bekre, qui n'était encore qu'une enfant. Il avait eu de Khadidjah trois fils, morts en bas âge, et quatre filles, Zeinab mariée à Aboul-As, Rocaia et Oumm Kolthoum, qui épousèrent successivement Othman fils d'Affan, et Fathime, née en 606, qui devint, en 621, la femme d'Ali, fils d'Abou-Taleb.

Miracles attribués faussement à Mahomet; il attaque l'idolâtrie; conversion d'Omar.

On rapporte aussi à cette année l'ascension merveilleuse de Mahomet sur le Borac, animal mystérieux, qui l'avait conduit en présence du Très-Haut; mais ce fameux voyage est considéré par la plupart des docteurs musulmans comme un simple rêve ou comme une vision; du reste, ces récits qui convenaient à l'ardente imagination des Arabes, n'étaient pas un des moyens d'influence recherchés par le nouvel apôtre; on avait bien souvent réclamé de lui quelques miracles qui attestassent sa mission. « Dieu, répondait-il, ne m'a pas envoyé vers vous pour cela, il m'a envoyé seulement pour prêcher sa loi; si vous acceptez ce que je vous apporte, ce sera votre félicité dans ce monde et dans l'autre. » (S. XXV, 8.) C'était surtout par le prestige de la parole qu'il agissait sur les esprits, et l'on peut se faire une idée de l'impression qu'il produisait, lorsque, s'adressant à des idolâtres, il exprimait dans un langage harmonieux et rempli d'images, les pensées les plus élevées. « Voici, disait-il, (S. XLI) ce qu'a révélé le Dieu clément, le Dieu miséricor-

dieux ; un livre dont les versets distincts forment un Coran arabe pour les hommes qui ont de l'intelligence ; un Coran qui contient des promesses et des menaces ; mais la plupart s'en éloignent et ne veulent pas l'entendre. Nos cœurs, répondent-ils, sont fermés, nos oreilles sont sourdes à tes paroles ; un voile s'élève entre nous et toi ; fais à ta guise, nous à la nôtre. Dis-leur, je suis un homme comme vous, mais un homme à qui il a été révélé que le Dieu, votre maître, est un Dieu unique ; marchez droit à lui ; implorez son pardon. Malheur à ceux qui lui associent d'autres dieux ! Malheur à ceux qui rejettent le précepte de l'aumône et nient la vie future ! Ceux qui auront eu la foi et qui auront pratiqué la vertu, jouiront d'une récompense éternelle. Refuserez-vous de croire au Dieu qui a créé la terre en deux jours ! lui donnerez-vous des égaux ! Il est souverain de l'univers... Il a dit au ciel et à la terre : Venez, obéissez à ma voix ; le ciel et la terre ont répondu : Nous obéissons.... Nous ferons subir aux infidèles un châtiment terrible ; nous leur rendrons le mal qu'ils ont fait. La récompense des ennemis de Dieu, c'est le feu. Ils y demeureront éternellement, parce qu'ils ont nié nos signes. Seigneur, s'écrieront les réprouvés, montre-nous ceux qui nous ont égarés ; hommes ou génies, nous les jetterons sous nos pieds ; nous les chargerons d'opprobres.... Des anges portent à l'adorateur du Dieu unique, au juste mourant, ces paroles consolantes : Bannis la crainte et le chagrin. Nous t'annonçons le jardin de Délices. Nous fûmes tes protecteurs sur la terre, nous le serons dans le ciel ; va goûter des plaisirs éternels ; forme des vœux, ils seront accomplis. Le miséricordieux a préparé ce séjour pour ses élus. »

Les auditeurs étaient frappés d'étonnement en entendant des paroles auxquelles ils étaient si peu accoutumés, et l'on voyait fréquemment des conversions instantanées. Omar, qui avait toujours été un des plus fougueux ennemis de Mahomet, ayant saisi violemment entre les mains de sa sœur un fragment du Coran (S. XX), le lit, et, frappé d'admiration, va trouver Mahomet et lui déclare qu'il croit en Dieu et en son prophète..

Les habitants d'Iathreb se montrent favorables à la nouvelle doctrine.

En 620, pendant les fêtes du pèlerinage, six habitants d'Iathreb, ayant entendu Mahomet développer les principes de l'islamisme, le reconnurent pour l'envoyé du ciel et lui promirent de travailler à répandre ses enseignements parmi leurs compatriotes. L'année suivante (621), douze musulmans d'Iathreb prêtent serment d'obéissance à la personne du prophète et de fidélité à sa religion, sur la colline *Acaba*, près de la Mecque; ils emmènent avec eux Mossab, fils d'Omayr, qui fait de nouveaux prosélytes et qui parvient à réunir sous une loi commune les deux puissantes tribus des Khazradjites et des Aus, si longtemps divisées; en 622, soixante-quinze habitants d'Iathreb tiennent pendant la nuit, sur la colline *Acaba*, une nouvelle conférence avec Mahomet; ils lui offrent un asile dans leur ville et lui demandent si, rappelé par ses concitoyens, il abandonnera ses alliés pour revenir dans sa patrie. « Jamais, leur dit-il; je vivrai et je mourrai avec vous; votre sang est mon sang, votre ruine serait la mienne; je suis dès à présent votre ami et l'ennemi de vos ennemis. - - Mais si nous sommes tués pour toi, quelle sera notre récompense? - - Le paradis. » Cette entrevue fut appelée le *second* ou le *grand serment d'Acaba*. Mahomet choisit parmi les personnes présentes douze chefs qui, sous le nom de *nakib*, devaient être ses *délégués dans les tribus d'Iathreb*, comme *les apôtres* avaient été les délégués de Jésus.

Violences exercées par les Coréischites; fuite de Mahomet ou hégire (622); il se fixe à Médine.

Les Coréischites instruits de ce pacte d'alliance, redoublèrent de violence, et l'émigration des musulmans continua. Mahomet semblait braver le péril qui le menaçait; l'arrêt de sa mort fut prononcé; la maison où il se cachait ayant été entourée par ses adversaires, il chercha son salut dans la fuite et partit avec Abou-Bekre, tandis qu'Ali, revêtu de sa robe verte, détournait par un généreux dévouement l'attention des assaillants.

Mahomet et Abou-Bekre avaient pris un chemin opposé à Iathreb. Ils restèrent trois jours dans une caverne du mont Thour, situé à trois milles au sud de la Mecque; ils dépistèrent adroitement les recherches, gagnèrent le bord de la mer, et après avoir échappé à ceux qui les poursuivaient, arrivèrent, six jours après, sur le territoire de Iathreb, au village de Coba, où l'on fonda la première mosquée de l'islamisme, mosquée qui subsiste encore aujourd'hui. L'hégire ou fuite de Mahomet est devenue l'ère des musulmans; elle est fixée généralement au 16 juillet (622 de J. C.)[1]. Le calife Omar l'institua, à l'imitation des chrétiens qui faisaient usage de l'ère des *martyrs* (284 de J. C.), époque de la persécution de Dioclétien.

Après être resté quatre jours à Coba où Ali vint le rejoindre, Mahomet fit son entrée à Iathreb escorté d'un nombreux cortége; il accepta l'hospitalité d'Abou-Aioub, et bientôt il acheta un vaste emplacement où son intention était de construire une mosquée et une habitation pour sa famille et pour lui-même. Iathreb prit le nom de *Medinet-el-nabi*, la ville du prophète, et les deux tribus qui s'étaient ralliées sous l'étendard de l'islamisme, se confondirent sous le nom d'*El Iasdr* ou auxiliaires; les musulmans de la Mecque étaient appelés Mohadjir (émigrés); Mahomet voulut établir entre les uns et les autres un ordre de fraternité qui les réunit tous dans un même sentiment: chaque mohadjir choisit un frère parmi les Ansars; quelques conversions remarquables impriment un nouveau lustre à l'islamisme; Selman, le Persan, les docteurs Moukhaik et Abdallah-ben-Sellam reconnurent Mahomet comme l'apôtre de Dieu; mais les tribus juives étaient ennemies des musulmans et elles devaient trouver un appui dans le parti des *Monaficonn* ou hypocrites, parti qui se composait de quelques *Iasars* mécontents. Aussi, le moment où commence réellement le triomphe de Mahomet fut peut-être le temps le plus difficile de sa vie; il avait besoin de la plus grande circonspection, afin de ménager tous ses

[1] Voy. l'appendice, n° 6

prosélytes. Obligé de traiter avec autant d'affection ceux qui avaient embrassé sa cause par intérêt que ceux qui l'avaient fait par dévouement, mis en demeure par des questions insidieuses de prouver la vérité de sa mission, toujours en vue, il lui fallait satisfaire tout le monde sans oublier un instant son rôle. A tous-moments on venait lui demander conseil, et il devait avoir sans cesse sur les lèvres des versets de son livre divin pour indiquer les règles de conduite qu'imposait la nouvelle religion. Tous ses actes étaient contrôlés. Sa vie publique, commentée par tous, ne devait laisser percer aucune contradiction ; une seule aurait suffi pour détourner à jamais ceux qui, frappés de son assurance, hésitaient encore à voir en lui un être supérieur au reste des hommes. Sa vie privée n'était un secret pour personne, et ses faiblesses étaient aussitôt dévoilées. Et comme si cette tâche n'était pas suffisante, il avait encore à s'occuper de la direction de ses plus zélés disciples, Ali, Zeid, Abou-Bekre, Omar, Othman; tous prenant leurs inspirations dans la société intime du prophète, devaient montrer à l'univers le type des vrais musulmans.

Les hostilités commencent entre Mahomet et les Coréischites : rivalité commerciale de Médine et de la Mecque; combat de Neder (624).

Un an s'écoula au milieu de ces épreuves; ce temps passé, Mahomet comprit que sa doctrine périrait, s'il laissait se consumer dans l'inaction l'ardeur de ceux qui s'étaient attachés à sa cause. La guerre était le meilleur moyen de nourrir le fanatisme qu'il avait allumé; elle devait attirer sur lui l'attention dont il avait besoin; enfin ses succès militaires étaient la seule preuve miraculeuse qu'il pût offrir de la protection divine dont il se disait l'objet. Il s'y résolut donc, et elle devint son plus grand moyen de propagation. Jusque-là il avait exigé des nouveaux convertis une formule de serment toute pacifique; on jurait de n'adorer qu'un seul dieu, de ne point dérober, de ne point tuer ses enfants, de ne pas commettre d'adultère, de s'abstenir de propos calomnieux et d'être docile à tout ce que le prophète ordonnerait de juste; il y ajouta l'engagement de

combattre ses ennemis. Il avait à venger les injures qu'il avait souffertes pendant son séjour à la Mecque, et à demander compte aux Coréischites de l'exil auquel ils l'avaient condamné. De plus, la rivalité commerciale de Médine et de la Mecque pouvait être très-habilement exploitée. Après avoir dicté une charte qui réglait les rapports des musulmans entre eux, qui assurait aux juifs la liberté de religion et la paisible jouissance de leurs biens, en les assujettissant toutefois à payer une partie des frais de la guerre, il se mit en campagne avec son oncle Hamza et fit plusieurs courses infructueuses; Abdallah, fils de Djahch, ayant pillé une caravane pendant le mois sacré de redjeb, fut blâmé par le prophète (S. II, 214). Les Coréischites ne négligeaient aucune occasion de critiquer les musulmans; leurs poetes ne cessaient de les attaquer dans des satires d'une violence extrême; trois Khazradjites, Hassan fils de Thabit, Cab fils de Malek, et Abdallah fils de Rewaha, furent chargés de leur répondre; mais cette guerre de plume ne faisait qu'irriter les esprits. Mahomet préparait une nouvelle expédition; avant de l'entreprendre, il régla le jeûne du ramadhan, la dîme aumônière, *zecat*; la kéblah ou direction des oratoires musulmans vers le temple de la Mecque et l'*adhan*, formule d'annonce pour les heures de la prière; puis, ayant su que les Coréischites ramenaient de Syrie mille chameaux chargés de marchandises précieuses, il partit avec trois cent quatorze hommes pour les attaquer; cette petite troupe se composait de trois cavaliers et de trois cent onze fantassins. Abou-Sophian, fils de Harb, était à la tête de la caravane; instruit de la marche de ses ennemis, il parvint à les éviter; il avait demandé du secours à la Mecque; mille Coréischites commandés par Abou-Djah, s'étaient dirigés vers la vallée de Bedr; les musulmans les y avaient devancés; Abou-Djah apprend d'un message d'Abou-Sophian que la caravane est sauvée; au lieu de rebrousser chemin, il se croit sûr de la victoire, engage le combat et perd la vie dans une action dont le fugitif de la Mecque recueille toute la gloire. Placé avec Abou-Bekre sur un trône de bois construit à la hâte et hors de la portée des javelines, Mahomet animait les siens

par ses discours. Trois Coréischites étant sortis des rangs provoquent les partisans du prophète; Hamza, Ali et Obeidah répondent à ce défi et sont vainqueurs. L'engagement devient général; tout à coup Mahomet voit ses partisans faiblir; il s'élance à cheval, et jetant dans les airs une poignée de sable : « Que la face de nos ennemis, s'écrie-t-il, soit couverte de confusion. » Ses troupes, animées d'une nouvelle ardeur, reprennent l'offensive et la bataille est gagnée. Rien n'est décisif dans les guerres de religion comme un premier succès, tant les hommes sont disposés à confondre le droit et la force. Le combat de Bedr fit plus pour l'islamisme que les plus éloquentes prédications; les croyants furent affermis dans leur foi; ceux qui hésitaient se prononcèrent; les incrédules furent ébranlés.

Les Coréischites sont vainqueurs sur le mont Ohud; Mahomet tire vengeance des tribus juives; guerre du fossé, ou des nations (620-627).

L'année suivante, Mahomet réussit à mettre sur pied mille soldats; ce n'était pas encore assez pour égaler les Coréischites qui venaient avec trois mille hommes ravager les environs de Médine; néanmoins il pouvait espérer un nouveau triomphe grâce à l'enthousiasme qu'il avait su inspirer à ses prosélytes; il avait répondu à une incursion d'Abou-Sophian par le pillage d'une riche caravane dans le Nedjed; au combat d'Ohud il ne fut pas aussi heureux : une défection des *Mounafiqoun* (les hypocrites) et la désobéissance d'un corps de cinquante archers qui se débandèrent pour courir au butin avant d'avoir assuré la victoire, lui firent courir les plus grands dangers; il n'échappa à une mort certaine qu'en payant de sa personne; frappé au visage, couvert de sang, il parvint avec peine à se réfugier dans un défilé du mont Ohud; Ali, qui s'était signalé au commencement de la bataille par un exploit chevaleresque, Abou-Bekre et Omar étaient blessés; Hamza avait perdu la vie. Les femmes des Coréischites qui avaient suivi leurs époux et qui excitaient par des cris de guerre leur fureur belliqueuse, se livrèrent à des atrocités sans exemple sur les cadavres qui jonchaient le champ de bataille.

Dans cette journée Abou-Sophian commandait les idolâtres ; mais c'était Khaled, fils de Walid, qui avait habilement profité de la fausse manœuvre des archers pour reprendre l'avantage ; les circonstances qui avaient amené la défaite de Mahomet, lui permirent de la faire considérer comme le juste châtiment d'une infraction à ses ordres ; rentré à Médine, il réunit autour de lui tous les hommes qui avaient pris part à l'action et s'avança à leur tête jusqu'à *Hamra-el Açad*, pour montrer que l'échec d'Ohud n'avait pas abattu son courage.

Le résultat de la victoire des Coréischites fut de donner à la guerre un caractère de plus en plus sanguinaire. Après Bedor, Mahomet avait rendu la liberté aux prisonniers ; deux hommes dont il avait reçu les plus sanglants outrages, avaient seuls été mis à mort ; à la suite du combat d'Ohud, les musulmans résolurent de ne plus faire de quartier aux idolâtres, et les meurtres isolés se multiplièrent ; tantôt des envoyés du prophète étaient massacrés ou condamnés à d'affreux supplices ; tantôt des Coréischites payaient de leur vie les crimes de leurs alliés. Cependant Mahomet évitait de recommencer les hostilités avec les habitants de la Mecque et cherchait d'un autre côté des triomphes plus faciles ; les juifs n'avaient pas montré des dispositions favorables à son égard : ils prétendaient que le nouveau culte n'avait rien de particulier, que le dieu de l'islamisme n'était autre que leur Jéhovah défiguré ; leur contenance équivoque attestait un mauvais vouloir et une inimitié cachée. Déjà Mahomet avait attaqué les Cainocaa et après les avoir réduits et dépouillés de leurs richesses, il les avait bannis du territoire de Médine ; le même sort atteignit la tribu des Nadhirites dont les biens furent distribués aux émigrés de la Mecque, sur la demande des Ansars eux-mêmes ; effrayés de ces deux exemples et des meurtres commis par des musulmans fanatiques qui allaient frapper au milieu de leurs familles les adversaires déclarés du prophète, les autres tribus juives se coalisèrent pour résister à un ennemi qui voulait les détruire toutes séparément ; elles obtinrent sans peine le concours des Coréischites et des Ghatafan qui

voyaient avec inquiétude les musulmans pousser leurs excursions dans le Nedjed, aux environs de Bedr et jusqu'à Daumat-Djandal. Mahomet avait fait creuser un large fossé au-devant de Médine, et lorsque les alliés voulurent forcer le passage, leurs efforts furent inutiles. Le temps ne tarda pas à dissoudre la confédération à laquelle s'étaient joints les Coraizha ; la division fut adroitement semée entre les chefs, et à la suite de quelques escarmouches signalées par de nouveaux faits d'armes du courageux Ali, le siége fut levé. Mahomet reprit alors l'offensive et parvint à écraser successivement ceux qui, réunis, auraient pu anéantir sa puissance. Il vainquit d'abord les Cainoca qui furent, dit-on, égorgés au nombre de sept cents et fit ensuite diverses expéditions contre les Corzha, les Lahyan et les Mostalik, tandis que ses lieutenants châtiaient d'autres tribus ennemies.

Mahomet marche sur Hodaïbia; serment de l'acacia; trêve de dix ans (628); guerre de Khaïbar; puissance de Mahomet; ses ambassades.

Mahomet s'avança en 628 jusqu'à Hodaïbia sous prétexte d'accomplir le pèlerinage de la Kaaba consacré par le Coran, mais en réalité avec l'intention secrète de former à la Mecque des relations qui puissent lui en ouvrir l'entrée. Il reconnut bientôt que l'entreprise était prématurée et il se contenta après un nouveau serment de fidélité que ses partisans lui prêtèrent sous un acacia, de signer une trêve de dix ans avec les Coréischites en se réservant le droit de visiter le temple l'année suivante.

De retour à Médine, il envoya des ambassadeurs aux souverains étrangers pour les convertir à l'islamisme et marcha contre les juifs de Khaïbar, qui, maîtres d'une position formidable à cinq lieues de la ville du prophète, attiraient à eux la plus grande partie du commerce de l'Hedjaz et du Nedjed; la valeur irrésistible d'Ali renversa tous les obstacles et l'occupation des châteaux fortifiés où se trouvaient entassés leurs trésors, détruisit pour jamais la puissance politique des juifs; la soumission de Fadak, de Wadi'l-Cora et de Tayma compléta leur ruine; dès ce moment, ils durent reconnaître sinon la mission, du moins la supériorité de Mahomet, qui préleva sur leurs dépouilles l'héritage qu'il

voulait laisser à sa famille. Un autre résultat de cette expédition fut d'étendre l'islamisme au delà de l'Hedjaz ; un grand nombre de tribus du Nedjed vinrent saluer dans le fils d'Abdallah le chef de l'Arabie ; elles lui donnèrent sur elles-mêmes une autorité absolue et demandèrent à le suivre dans les guerres qu'il lui restait encore à terminer.

Mahomet venait d'échapper au poison qu'une femme de Khaïbar lui avait fait prendre ; il recevait de tous les musulmans des marques multipliées d'un dévouement à toute épreuve, et réunissait véritablement les attributions royales et sacerdotales. « J'ai admiré, disait un Coréischite, César et Chosroès dans toute la pompe de leur puissance, mais je n'ai jamais vu de souverain vénéré comme l'est Mahomet par ses compagnons. » A la mosquée, le dos contre un palmier, ou dans une chaire sans ornements, le prophète dicte ses lois, et ses paroles excitent l'enthousiasme ; il ne néglige aucune occasion d'annoncer la grandeur de sa destinée ; lorsqu'il fait creuser un fossé devant Médine, lui-même saisit la pioche et fait jaillir du roc des étincelles. La première de ces étincelles, s'écrie-t-il, m'apprend la soumission de l'Yémen ; la seconde, la conquête de la Syrie et de l'Occident, la troisième, la conquête de l'Orient ; ceux qui l'entendaient croyaient à ces prédictions que l'avenir devait justifier. De nouveaux messages furent adressés aux *rois de la terre*. Lorsque Mahomet sut que Chosroès avait déchiré sa lettre : « Qu'ainsi son royaume soit déchiré, » dit-il. Héraclius lui fit une réponse gracieuse ; Mokawkas, gouverneur de l'Égypte et le négusch d'Abyssinie lui envoyèrent des présents ; Badhan, vice-roi de l'Yémen embrassa l'islamisme ; mais Harith, prince ghassanide et Haudha, prince de la tribu chrétienne des Hanifa dans l'Iémamah, repoussèrent les propositions qui leur étaient faites.

Pèlerinage de Mahomet (629) ; bataille de Muta ; prise de la Mecque (630) ; guerre de Honain ; siége de Taïef.

Cependant une année s'était écoulée depuis le traité de Hodaïbia. Mahomet, suivi de deux mille musulmans, visita la Kaaba (629), et ce voyage pacifique produisit un grand

effet sur les esprits ; plusieurs conversions importantes eurent lieu ; celles de Khaled et d'Amrou fils d'El-As, annoncèrent la chute prochaine de l'idolâtrie.

Un chef ghassanide, tributaire d'Héraclius, Chourahbil, ayant mis à mort un envoyé de Mahomet qui se rendait à Bostra, provoque une sanglante collision entre les Arabes et les Grecs. Trois mille hommes, dirigés par Zaïd, vont attaquer les armées romaine et assyrienne, près de Mota, au sud de Damas, dans le Balca (l'ancien pays des Moabites). Zaïd est tué. Djafar, fils d'Abou-Taleb le remplace ; il a les deux mains coupées, serre l'étendard de l'islamisme entre ses bras mutilés, et meurt couvert de cinquante blessures toutes reçues par devant. Abdallah succombe à son tour ; Khaled, plus heureux, repousse l'ennemi et regagne Médine avec les honneurs de la guerre.

La Mecque manquait encore au triomphe de Mahomet ; il lui fallait cette ville, le sanctuaire de l'idolâtrie, la capitale de l'Arabie, pour établir solidement son nouveau culte sur les débris de l'ancien. Une occasion se présente ; les Mecquois rompent la trêve en attaquant les Khozaa ses alliés : renforcé des tribus bédouines, nouvellement converties, il se dirige vers la Mecque à la tête de dix mille hommes. Cette démonstration en impose à ses ennemis qui ne font aucune résistance au prophète ; Abbas et Abou-Sophian se rendent sans combat (11 janv. 630).

Le vainqueur marcha aussitôt vers le temple et détruisit toutes les idoles en disant : « La vérité est venue, que le mensonge disparaisse. » Toutes les dignités d'institution païenne furent abolies ; les fonctions du hidjaba et du siqaya furent seules conservées.

L'œuvre n'était pas achevée, quelques tribus dissidentes refusaient même dans l'Hedjaz d'adopter la religion nouvelle ; leur soumission devint la grande affaire de Mahomet ; Khaled réduisit les Djadhima ; les Hawazin réussirent à rallier tous les mécontents ; la victoire de Honain chèrement achetée, et le combat d'Aubas terminèrent la guerre des idoles. Les Thakifs, alliés des Hawazin, obstinément attachés au culte du dieu Lat, soutinrent avec succès un siége

de vingt jours dans la ville de Taïef, et Mahomet espérant que le temps amènerait leur conversion, opéra sa retraite, et après avoir visité de nouveau la Kaaba, rentra à Médine.

La prise de la Mecque, la conversion des Coréischites, la défaite des Hawazin, et la destruction des temples consacrés aux idoles avaient porté le dernier coup à l'ancien culte des Arabes; des députations venaient chaque jour annoncer au prophète de nouvelles adhésions à ses doctrines; le poëte Caab, qui l'avait attaqué violemment dans ses vers, obtint son pardon par la *Cacidat el Borda* (le poëme du Manteau), et les Tamim, à la suite d'une *lutte de gloire*, firent profession de foi musulmane.

Expédition de Tabouc; année des ambassades; l'Arabie tout entière reconnaît les lois de Mahomet.

Cependant un cri de guerre allait encore retentir. Sur la fausse nouvelle que les Romains et les Arabes chrétiens rassemblaient leurs forces sur les frontières de la Syrie, la guerre sainte est prêchée, et tous les musulmans aisés veulent par le sacrifice de leurs biens contribuer au triomphe de l'islamisme; on réunit dix mille cavaliers, vingt mille fantassins, douze mille chameaux; le prophète, revêtu de sa robe verte, monté sur sa mule blanche, part à la tête de cette armée; mais on ne rencontre d'autre ennemi que les vents pestilentiels et les sables du désert, une chaleur accablante et les tourments d'une soif ardente. Mahomet soutenait vainement le courage de ses compagnons en leur disant : « L'enfer est plus brûlant que les feux de l'été. » Arrivé à Tabouc, à mi-chemin entre Médine et Damas, il ordonne la retraite et se contente de réduire sous ses lois les villes de Djerba, d'Adhroh, d'Aïlath et de Daumat-Djandal.

Le reste de l'année (630-631), appelée par les historiens l'*année des ambassades*, est marqué par de nouvelles et importantes conversions. Les habitants de Taïef, les Thakifs, les chefs himyarites de l'Yémen et du Mahrah, les princes de l'Hadramaut, de l'Oman, du Bahreïn et de l'Yémamah, envoient des députés chargés d'offrir à Mahomet leur serment d'obéissance; quelques tribus retardataires, les Tay dans le

Nadjed, les chrétiens de Nadjran, les Nakha, etc., dans l'Yémen, sont réduites par Khaled et Ali, ou font leur soumission.

Soulèvements partiels; mort de Mahomet (632).

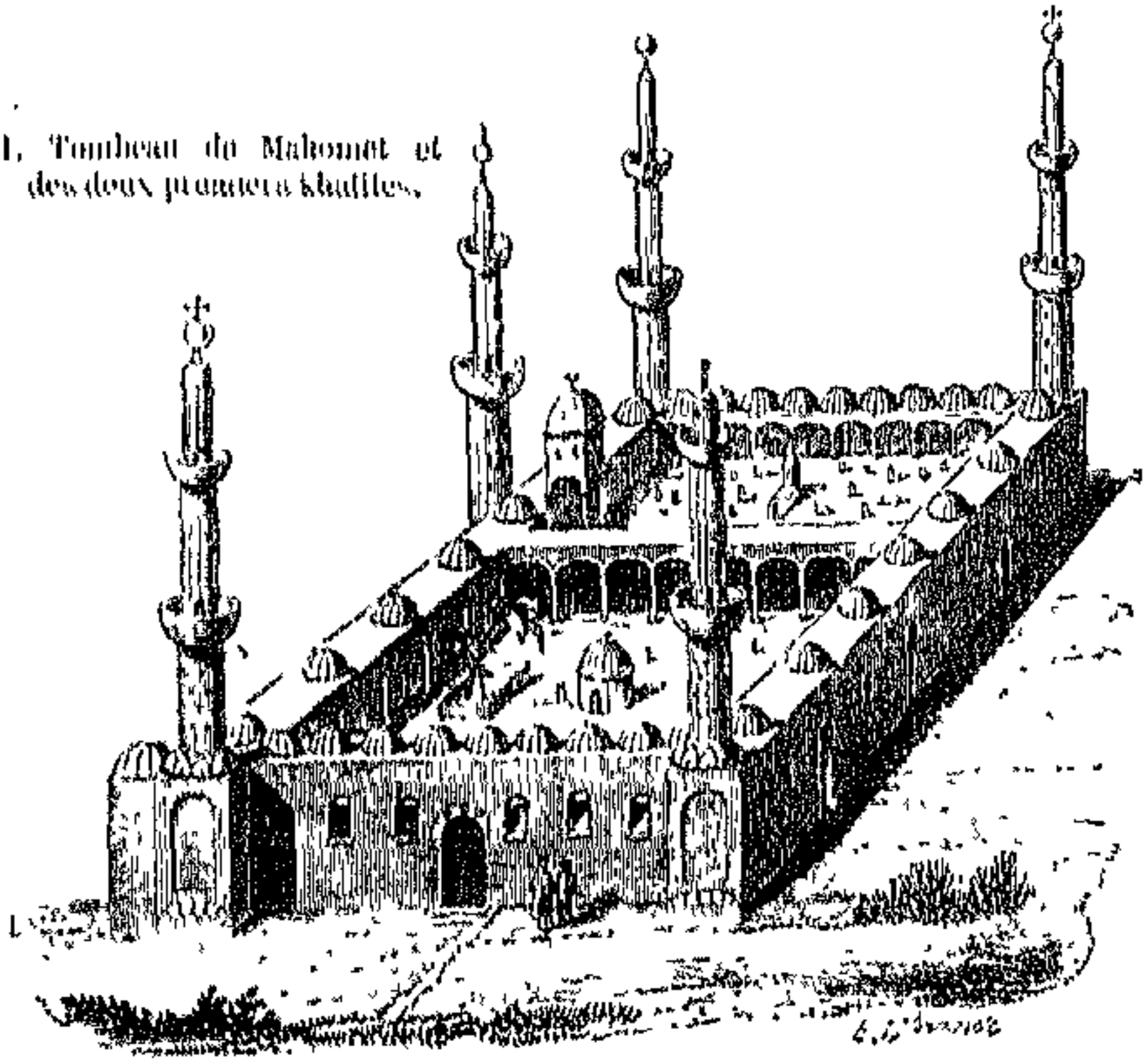
L'Arabie était conquise à l'islamisme; les lieutenants de Mahomet, répandus dans les provinces, percevaient les dîmes et maintenaient l'autorité de son nom. Cependant quelques hommes ambitieux devaient bientôt aspirer à l'indépendance : Mosseilamah, habitant de l'Iémamah; Toulaïah, dans le Nadjed; El-Aswad, dans l'Yémen, s'érigèrent en prophètes. Des expéditions bien dirigées devaient anéantir ces tentatives de rébellion; la mort ne permit pas à Mahomet d'en connaître le résultat.

Plus souffrant depuis quelques mois, il avait résolu au commencement de 632 de couronner son œuvre par un pèlerinage solennel; deux fois depuis l'hégire, il avait accompli la visite des lieux saints appelée *omra*, qui pouvait se faire à toutes les époques de l'année; suivi de cent quatorze mille musulmans, il entreprit le grand pèlerinage *el-Hadj*, prescrit par le Coran, et fixé d'après l'usage aux premiers jours de dzoul-hidjeh; il fit ensuite au peuple, sur le mont Arafat, une allocution éloquente : « O mon Dieu, dit-il en terminant, ai-je rempli ma mission? » Mille voix s'élevèrent pour lui répondre : « Oui, tu l'as remplie. » Et il ajouta : « Mon Dieu, entends ce témoignage. »

De retour à Médine, il vit sa santé décliner de jour en jour; il avait alors soixante-trois ans; il hâta les préparatifs d'une nouvelle expédition en Syrie, et il en confia le commandement à Ousama, fils de Zéid. Il comprit, bientôt que sa dernière heure était venue; jusqu'au troisième jour avant sa mort il récita la prière publique : « Est-il quelqu'un, s'écriait-il en chaire, que j'aie frappé injustement, je me soumets au fouet des représailles; si j'ai outragé un musulman, qu'il me fasse subir la peine du talion; si je l'ai dépouillé de son bien, qu'il reprenne ce qui lui est dû. » Une femme réclama trois drachmes d'argent qui lui furent payées sur-le-champ. Mahomet s'affaiblissant de plus en plus, chargea son beau-père, Abou-Békre, de faire la prière à sa

place. Le 8 juin 632, il se rendit à la mosquée et adressa encore aux musulmans de sages conseils. Quelques heures après il expirait entre les bras d'Ayescha.

Telles furent les principales vicissitudes de la vie de cet homme extraordinaire. L'impulsion qu'il donna par son génie aux peuples de l'Orient fut si puissante, qu'après douze siècles le mouvement dure encore. Certes, tout n'est pas à louer dans l'œuvre immense qu'il avait entreprise; mais quand on songe aux obstacles de tout genre qu'il devait rencontrer, aux profondes racines que les pratiques barbares de l'idolâtrie avaient jetées au milieu de ses compatriotes, aux améliorations sans nombre dont le triomphe fut assuré par l'autorité de sa parole, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en présence des grands résultats qui lui sont dus.



1. Tombeau de Mahomet et des deux premiers khalifes.

La Mosquée de Médine, d'après Niebuhr.

CHAPITRE III.

LE CORAN.

MAHOMET CONSIDÉRÉ COMME LÉGISLATEUR. — DÉFINITION DE L'ISLAMISME ; MAHOMET CROIT A L'EXCELLENCE DE SA DOCTRINE ; IL APPELLE LES HOMMES A L'UNITÉ DE DIEU. — TOUTE PUISSANCE DE DIEU ; LES ANGES ET LES PROPHÈTES ; MAHOMET N'A PAS LE DON DES MIRACLES, IL LES APPELLE A LA RAISON HUMAINE. — LE FATALISME DES MUSULMANS. — LE PARADIS ET L'ENFER DE MAHOMET. — LA PRIÈRE ; LES ABLUTIONS ; LE JEUNE ; L'AUMÔNE. — PRÉCEPTES DE MORALE ; CONTRADICTIONS APPARENTES. — LA VIE DE MAHOMET OFFRE DE NOMBREUX EXEMPLES DE GÉNÉROSITÉ, DE COURAGE, DE SIMPLICITÉ. — MOTIFS QUI DÉTERMINENT MAHOMET A MAINTENIR CERTAINES COUTUMES DES ARABES ; LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE ; MOIS SACRÉS, ETC. — PRÉCEPTES D'HYGIÈNE RECOMMANDÉS PAR MAHOMET ; PROHIBITIONS DIVERSES. — LA POLYGAMIE AUTORISÉE. — AMÉLIORATION DU SORT DE LA FEMME, HÉRITAGES ; MARIAGE ET DIVORCE ; PUNITION DE L'ADULTÈRE ET DU CÉLIBATAIRE. — DROIT DE REPRÉSAILLES, JEUX CONTRE L'ALCOOL, CONTRE L'USURE ET LA BANQUE ; DEVOIRS DES TÉMOINS ; DE L'ESCLAVAGE. — DE LA GUERRE CONTRE LES INFIDÈLES ; ORGANISATION MILITAIRE DES ARABES ; PARTAGE DU BUTIN. — LE CORAN, CODE CIVIL ET RELIGIEUX DES ARABES, NE POUVAIT ÊTRE ACCEPTÉ SANS MODIFICATIONS PAR TOUS LES PEUPLES ET DANS DE TOUTES LES CIRCONSTANCES.

Mahomet considéré comme législateur.

Il faut bien le reconnaître, dans Mahomet, c'est l'idée politique qui domine. Pour lui, le moment est arrivé de réunir en un corps de nation les différentes peuplades de l'Arabie par un code à la fois religieux, civil et guerrier. « Incroyable mélange de tout ce que peut produire son pays et son temps : marchand, prophète, orateur, poète, législateur, et sous chaque forme toujours fidèle au type arabe, il comprend qu'aucune des croyances qui se partagent les esprits, ne pouvait suffire d'une manière générale des hommes imbus de préjugés et d'erreurs ; il choisit avec une merveilleuse habileté dans ces croyances diverses tout ce qui satisfait la raison des Arabes sans heurter leurs préventions ou leurs faiblesses ; le livre qu'il leur présente est un miroir moral où se reflechissent les vertus et les vices, les passions et les fautes, les chimères et les réalités dont se compose leur propre nature.

Le Coran n'a pas été écrit de suite : des motifs de circonstance dictaient à Mahomet les avertissements qu'il adressait à ses compatriotes, et déjà à sa mort on était fort embarrassé de retrouver l'ordre chronologique des révélations du prophète ; Abou-Bekre entreprit ce travail, qui ne fut véritablement achevé que par le troisième Khalife Othman. Le Coran, tel qu'il nous a été transmis [1], se compose de cent quatorze chapitres ou *sourates*, subdivisés en versets et de longueur inégale. Dix-huit chapitres seulement sont datés de Medine ; les autres ont été donnés à la Mecque, et les quarante derniers ne contiennent que trois à cinquante versets, tous portent des titres différents ; quelques-uns de ces titres ne se composent que de lettres initiales dont le sens n'a jamais été expliqué. Les plus anciens manuscrits connus du Coran sont sur parchemin et écrits en caractères coufiques ; ceux que l'on rencontre en caractères naskhi ne remontent pas au delà du troisième siècle de l'hégire [2]. Les musulmans professent la plus grande vénération pour le Coran ; ils ne l'ouvrent qu'après certaines ablutions et y puisent une grande partie de leurs prières ; ils en inscrivent les versets sur les murs de leurs mosquées, sur leurs bannières, sur leurs monuments, et ces sentences, dictées presque toujours par la morale la plus pure, leur rappellent sans cesse leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes.

Définition de l'islamisme ; Mahomet croit à l'excellence de sa doctrine ; il s'appuie sur l'unité de Dieu.

La religion prêchée par Mahomet est d'une simplicité remarquable. « En quoi consiste l'islamisme ? lui demande un ange déguisé en bédouin. — A professer, répond le fils d'Abdallah, qu'il n'y a qu'un seul dieu, et que je suis son prophète ; à observer strictement les heures de la prière,

1. Voy. l'appendice, n° 6.

2. Les caractères coufiques se rapprochent beaucoup du syriaque ; usités pendant les trois premiers siècles de l'hégire, ils furent remplacés, en Orient par le caractère naskhi, qui n'acquit sa forme définitive qu'au temps de Mostasem, dernier khalife abbasside ; ils continuèrent d'être employés en Afrique et appliqués aux inscriptions sur pierre et sur métal.

donner l'aumône, jeûner le mois de ramadhan et accomplir, si l'on peut, le pèlerinage de la Mecque.- -C'est cela même, » dit Gabriel, en se faisant connaître.

Pour donner plus d'autorité à son enseignement, Mahomet parle toujours au nom de Dieu ; il suppose que l'envoyé céleste lui apporte perpétuellement les ordres du Très-Haut. Il y a évidemment de la fraude dans ses extases, et l'histoire de la colombe apprivoisée prouve que son zèle enthousiaste n'excluait pas toujours la fourberie ; on doit cependant admettre qu'il avait foi dans l'excellence de sa doctrine, et qu'en général il ne croyait pas avoir besoin, pour le succès de sa mission prophétique, de recourir à l'imposture. Ses compagnons lui obéissaient avec soumission et respect, mais ils n'étaient pas sous sa main des instruments passifs : une scène qui précéda sa mort, et qui nous est rapportée par le meilleur de ses biographes, Aboulfeda, en est la preuve. La maladie qui devait le conduire au tombeau était arrivée à son dernier période ; tout à coup il s'écrie : « Apportez-moi de l'encre et du papier, je veux écrire quelque chose qui vous empêchera de tomber à jamais dans l'erreur. » Au lieu de lui donner ce qu'il désire, les assistants hésitent et restent immobiles. Mahomet, irrité de se voir si mal obéi, leur ordonne de se retirer et renonce à son projet. — Qui donc aurait songé à repousser sa demande, si tous avaient cru réellement à l'autorité divine du prophète? L'auraient-ils empêché d'écrire son testament? Évidemment non. Omar n'accepte le Coran à l'exemple d'Abou-Bekre et d'Othman, que parce qu'il approuve les réformes qui s'y trouvent prescrites, et qu'il le juge bon pour l'avenir du peuple auquel il est destiné. Lorsque, emporté par la douleur, quelques jours après, il s'écrie : « Non, Mahomet n'est pas mort, il est allé visiter le Seigneur comme autrefois Moïse, qui reparut quarante jours plus tard aux yeux de sa nation ; » Abou-Bekre s'étonne. « Musulmans, dit-il, si vous adoriez Mahomet, sachez que Mahomet n'est plus ; si c'est Dieu que vous adoriez, Dieu est vivant, il ne meurt point ; rappelez-vous ce verset du Coran : « Mahomet n'est qu'un homme « chargé d'une mission ; avant lui sont morts d'autres hommes

« qui avaient aussi reçu des missions célestes. » Et cet autre verset : « Tu mourras, Mahomet, et eux aussi mourront. » (S. XXIX, v. 31.)

A ceux qui réclamaient de lui des miracles, le prophète n'avait-il pas répondu constamment : « Suis-je donc autre chose qu'un homme et un apôtre? » (S. XVII, v. 95; XVIII, 110, etc.)

Composé de fragments épars, offerts aux fidèles comme des révélations du ciel, selon les besoins du moment, le Coran, rédigé feuille par feuille, et pouvant s'adapter, comme le testament de César, aux circonstances, offre naturellement des contradictions; mais il faut considérer l'œuvre dans son ensemble, avant de songer à faire la critique des détails [1].

L'idée sublime d'un seul Dieu, retrouvée au milieu d'un peuple idolâtre, était bien propre à embraser une âme élevée et ardente; elle domine le Coran dans toute son étendue, et consacre son originalité. Mahomet fait de ce principe la base de sa religion et la raison de la supériorité qu'il réclame pour son culte sur tous les autres : ce déisme pur tranchait vivement avec la théologie embrouillée des sectes chrétiennes que les hérésies avaient si malheureusement multipliées. La grandeur de l'Être suprême, de sa providence, de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté, devait frapper des esprits imbus de superstitions grossières; déjà, au combat de Beder, le cri de guerre des musulmans était *Ahadoun! ahadoun!* (*il n'y a qu'un seul Dieu*). Il n'est pas un seul chapitre du Coran où Mahomet ne prêche l'unité de Dieu.

1. L'appréciation du Coran, par M. Œlsner (*Des effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie*, mémoire couronné par l'Institut en 1809), est faite avec un remarquable esprit d'impartialité; on peut aussi consulter Herder, *Philosophie de l'histoire :* de Pastoret, *Zoroastre, Confucius et Mahomet :* Montesquieu, *Esprit des Lois*; Michaelis, *Commentaires sur la loi mosaïque*; l'ouvrage du chevalier d'Ohsson; Forster, *Mahometism unveiled*, Weil, *Historisch kritische Einleitung in den Koran*, Bielefeld, 1844; voy. aussi Roland, *de Religione mahammedicâ*, Cotta, *Excerpt. de rel. moh.*; Pococke, *Sp. hist. ar.*; Hottinger, *Hist. orient.* — de Pato, *Merh. diss. hist. critica*, Lipsiæ, 1750 : Pitt, *Exposé de la religion de Mahomet*; la dissertation de W. Jones sur les Arabes; Garcin de Tassy, *Exposition de la foi musulmane* et l'ouvrage de C. Mills, etc. Voy. aussi l'appendice, n° 6.

Voulant se concilier les juifs et les chrétiens, il proclame leurs révélations authentiques; il ne donne la sienne que pour la continuation et l'achèvement de celles qui l'ont précédée; mais il rejette le mystère de la Trinité qu'il ne paraît pas comprendre, et proteste contre l'essence divine de Jésus, qu'il place cependant au premier rang des prophètes (S. II, v. 254), il entoure du plus profond respect la Vierge, qu'il nomme *immaculée* (S. III, v. 3; XIX, 20, etc.); politique habile, il apporte le bienfait de la tolérance aux dissidents répandus en si grand nombre dans les provinces de l'empire romain (S. II, v. 257; V, 73, etc.).

Envoyé par le souverain Créateur, Mahomet enseigne à tous que Dieu ne saurait avoir ni fils, ni filles; qu'il est seul, unique dans l'univers; qu'à lui appartient toute la puissance, et qu'il saura en faire usage contre ceux qui refusent d'entendre sa voix. Les chrétiens et les juifs sont déjà dans le chemin de la vérité, puisque le Pentateuque et l'Évangile sont de source divine; il leur suffira de reconnaître que ces deux livres ont besoin d'un dernier complément, qui est le Coran. Mais les idolâtres, les sabéens et les mages doivent rompre entièrement avec le passé; il faut qu'ils abjurent leurs anciennes croyances. A ce prix seulement, ils entreront dans la religion de l'islam. On voit donc que la pensée du nouvel apôtre se trouvait parfaitement exprimée par ce formulaire: « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Toute-puissance de Dieu; les anges; les prophètes; Mahomet n'a pas le don des miracles, et fait appel à la raison humaine.

Il n'est pas une page du Coran qui ne respire un ardent amour de la Divinité; voulant attirer sans intermédiaire, à l'auteur de toutes choses, une adoration exclusive, Mahomet s'efforce de donner une haute idée de sa toute-puissance, en rappelant les merveilles de la création. « C'est lui qui a produit des couples de toute espèce; c'est lui qui fait descendre du ciel l'eau bienfaisante; par elle, il fait germer les plantes et les palmiers élevés, dont les branches retom-

lônt avec des dattes, en grappes suspendues; il est le dispensateur de tout bien; il n'a créé les mortels et les génies qu'afin d'être glorifié; il sait ce qui est passé, ce qui doit arriver, ce que renferme le cœur de l'homme et les secrets de l'avenir. » (S. XVI, v. 2-30; 4, 7-30; LXIV, 4, etc.)

D'abord on le présente comme un Dieu de paix; il est clément et miséricordieux pour ceux qui se repentent. A mesure que l'islamisme s'étend, il est le très-haut, le très-fort, prêt à anéantir les peuples impies qui ne veulent pas reconnaître dans les paroles du prophète des signes ardents de sa mission, et de nombreux exemples justifient les terribles effets de la colère céleste.

Les ordres du souverain maître de l'univers sont transmis par les anges, dont Mahomet reconnaît l'existence (S. XIII, v. 12; XXXV, 1, etc.).

Au premier rang se trouvent Gabriel ou l'esprit saint, Michel, l'ange de la révélation; Azariel, l'ange de la mort; Israfil, l'ange de la résurrection. Après eux viennent les djins (génies), qui seront jugés à la fin du monde. L'*Iblis* des musulmans, ou le chef des démons, est le satan des juifs et l'ahrimn des mages (S. II, v. 32; XV, 31; XVI, 101; XVIII, 48; etc.).

Mahomet admet des révélations successives depuis le commencement du monde; parmi les prophètes et les apôtres qui ont fait entendre la parole de Dieu, il distingue Adam, Noé, Abraham, Moïse et le Christ; lui-même ne se considère que comme le dernier envoyé du Tout-Puissant. Il déclare que Jésus, fils de Marie, avait le don des miracles, don qui lui a été refusé, et souvent il proteste contre certains actes merveilleux que le zèle trop ardent de ses disciples lui attribue.

C'était là, du reste, un grand sujet de peine pour les vrais musulmans, qui auraient voulu que Mahomet attestât sa mission par *des signes évidents*; pour atténuer l'effet que devait produire sur les auditeurs du prophète l'aveu de son impuissance, ils ne se faisaient pas faute de découvrir dans le Coran des prédictions qui s'étaient vérifiées, ou de donner pour des faits réels les rêves d'une imagination exaltée.

C'est ainsi que Mahomet aurait prévu les victoires d'Héraclius sur les Perses, parce qu'il dit, au commencement de la 30e sourate : « Les Grecs ont été défaits dans un pays très-rapproché du nôtre, mais ils triompheront à leur tour de leurs ennemis; avant comme après, les chefs dépendent de Dieu; ce jour-là les croyants se réjouiront d'un succès obtenu avec l'aide du maître des hommes. » Et sur ce verset isolé de la 17e sourate : « Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple sacré de la Mecque au temple éloigné de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte pour lui faire voir nos miracles, » on a bâti la fable de ce singulier voyage de Mahomet au milieu des sept cieux, c'est-à-dire des sept sphères célestes dont nous avons déjà parlé.

Dans le même chapitre du Coran (v. 95), Mahomet semble détruire à l'avance tous ces vains récits : « Les infidèles disent : Nous ne te croirons pas, à moins que tu ne fasses jaillir de la terre une source d'eau vive; qu'un fragment du ciel ne tombe sur nous ou que tu n'amènes Dieu et les anges comme garants de ta parole; que tu n'aies tout d'un coup un jardin planté de palmiers et de vignes et que tu ne fasses sortir des torrents du milieu de ce jardin; que tu ne montes aux cieux au moyen d'une échelle et que tu ne nous en rapportes un livre que nous puissions lire tous; réponds-leur; louanges à Dieu; suis-je donc autre chose qu'un HOMME, qu'un APÔTRE? »

Mahomet en s'adressant principalement à la raison humaine, comprenait la nécessité de faire entendre une voix *plus puissante que la sienne; il menaçait de la colère* divine ceux qui refusaient de se convertir, et rappelait sans cesse l'exemple des peuples de Noé, d'Add et de Thamoud, punis de leur impiété aussi bien que les Sodomites et les Madianites (S. XXII, v. 42; XLI, 12; etc.); et lorsque ses ennemis répétaient que le Coran était l'œuvre du fils d'Abdallah : « *Composez donc, leur disait-il*, un seul chapitre semblable, et convoquez pour cette œuvre tous ceux que vous voudrez, hormis Dieu, si vous êtes sincères. » (S. II, v. 21.)

Le fatalisme des musulmans.

On a reproché à Mahomet d'avoir admis la doctrine des décrets éternels ; mais le principe qui domine dans son livre n'est pas le *fatum* des anciens ni la prédestination de quelques sectes modernes. Le destin du musulman n'a rien qui puisse amortir ou glacer son courage, car ce n'est simplement que cette loi universelle qui plane sur toutes les têtes et qui met un terme à nos travaux. « O prophète, disaient quelques musulmans, puisque Dieu a marqué nos places d'avance, nous pouvons avoir confiance et négliger nos devoirs moraux et religieux. — Non, répondait Mahomet, non, parce que les gens heureux feront de bonnes œuvres et les malheureux de mauvaises. » (S. II, v. 23; 4, 25; X, 27, 28, etc.) A chaque instant, il recommande à ses compagnons de persister dans le droit chemin, et de mériter, par leurs actes, la miséricorde de Dieu (S. XXVIII, v. 91, 92, etc.). Il est certaines idées qui, mal comprises, entraînent aux plus tristes abus ; avec quelle différence le dogme du destin ne doit-il pas influer sur un peuple dégradé par la servitude, ou sur des hommes, qui, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, ne respirent que guerre et conquêtes.

De ce que le Coran donne à Dieu le pouvoir de choisir ici-bas ses élus, et de marquer dans les combats ceux qui doivent vaincre ou périr, on a conclu qu'il niait entièrement la liberté et la volonté humaines, et qu'il restreignait l'homme à une indifférence passive. De ce qu'il plaçait pour les récompenses de la vie future la foi sur la même ligne que les bonnes œuvres, on a conclu qu'il prononçait l'inutilité de la vertu. Ces considérations ne sont pas justes. Mahomet admet au contraire, dans tout son livre, et la liberté de l'homme et l'action toute-puissante de sa volonté pour le bien et pour le mal. On doit aussi lui savoir gré, comme le dit très-bien M. Œlsner, d'avoir consacré, quoique à sa manière, la croyance de l'immortalité de l'âme. Peu d'hommes sont appelés à vivre dans la mémoire de l'univers. Notre existence paraît bien méprisable lorsqu'elle ne se rattache pas à quelque grande pensée d'avenir. Certai-

nement on a raison de chasser les vaines terreurs, mais celui-là nous rendrait un bien triste service qui essayerait de nous démontrer que le principe qui sent, qui veut et qui juge, est dissoluble comme la substance de nos organes. L'instinct même de l'humanité plaide en faveur du spiritualisme; quand nous voyons le génie maître avec le sentiment confus de ses destinées particulières, qui souvent tardent à s'accomplir, mais qui s'accomplissent à la fin, pourquoi regarder le pressentiment, en quelque sorte universel, d'une *prolongation d'existence*, comme absolument trompeur? Gardons-nous de le combattre; l'idée de l'avenir est une des plus puissantes en morale, et il est glorieux pour Mahomet de l'avoir fait ressortir avec plus de *force qu'aucun autre législateur*. (S. II, v. 26, 15; VI, 32; XII, 57; XVI, 62, 112: XVII, 22, etc.)

Le paradis et l'enfer de Mahomet.

En attendant le jour de la résurrection et du jugement dernier (S. LXIX, v. 13; LXXV, 6; etc.), les hommes sont destinés aux joies du paradis, ou bien au feu de l'enfer; deux anges noirs aux yeux bleus, Mounkir et Nokir, les interrogent; Gabriel pèse leurs actions dans une balance assez vaste pour contenir le ciel et la terre; le dogme des représailles est admis, à défaut d'autre réparation; le musulman doit donner à celui qu'il a offensé une partie de ses bonnes œuvres, et, s'il n'en a pas, il est chargé d'une partie des crimes de l'autre (S. LXV, LXVI, LXXVI, 12, etc.). Le sort qui lui sera réservé dépendra de la prépondérance du vice ou de la vertu; mais pour les infidèles le châtiment sera éternel; il sera moindre toutefois pour les chrétiens et les juifs que pour les sabéens, les mages et les idolâtres, et surtout les hypocrites, qui subiront les supplices les plus affreux. Les coupables sont conduits vers le pont *Al-Sirat*, plus étroit qu'un cheveu, plus affilé que le tranchant d'une épée et tombant dans l'enfer, qui s'étend au-dessous, et dans lequel les moins criminels ont aux pieds des souliers de feu qui font bouillir leurs crânes comme des chaudières. Pour les vrais croyants, ils traversent l'abîme

aussi vite que l'éclair et vont habiter les jardins du septième ciel ou le paradis. C'est là que l'imagination orientale se donne ample carrière dans la description de ce lieu de délices.

« Le musulman s'y trouve servi par quatre-vingts esclaves ; il y dispose de richesses et de possessions immenses ; un printemps éternel entretient la verdure de ses jardins, dont les arbres donnent au gré du maître la fraîcheur des ombrages et toutes sortes de fruits exquis ; des bosquets odoriférants vous invitent à rêver au bruit d'une fontaine, si l'on n'aime mieux se reposer dans un pavillon de nacre, de rubis et d'hyacinthes, orné de tous les raffinements de la mollesse. Soit qu'on se promène, soit qu'on s'étende négligemment au bord d'un ruisseau qui roule ses ondes sur un lit d'ambre jaune, de diamants et d'émeraudes, ni la chaleur du jour ni les vapeurs humides de la nuit ne sauraient vous importuner. Couvert de soie et les jambes croisées sur un beau tapis, au milieu des fleurs, le serviteur de Dieu commande ; à l'instant on lui apporte un repas splendide dans des plats d'or massif ; trois cents plats à chaque service ; trois cents jeunes pages qui, en défilant, semblent un collier de perles fines, portent des tasses et des vases de cristal de roche et lui versent les breuvages du paradis, liqueurs délicieuses qui réjouissent l'âme sans égarer la raison ; soixante-douze nymphes immortelles, houris aux yeux noirs, semblables à des perles dans leur conque, obéiront à la voix du croyant, et, par leurs chants, augmenteront ses délices. »

On a beaucoup reproché à Mahomet les plaisirs sensuels qu'il annonce dans son paradis, mais il ne faut ni leur attribuer une influence qu'ils n'ont pu avoir, ni en faire pour sa religion une cause de mépris. En promettant une félicité suprême aux gens vertueux qui avoueraient sa mission, il ne pouvait oublier qu'il s'adressait à des Arabes, à des orientaux ; il devait définir le bonheur par les divers éléments qui le constituaient pour eux ici-bas. D'autres religions regardant la mort comme une dissolution purement corporelle, et supposant que l'âme seule revivra, ne pouvaient admettre

que les sens fussent pour quelque chose dans les souffrances ou les joies futures. Il n'en était pas de même du mahométisme, qui, le jour du jugement dernier, reconstruisait l'homme *tout entier avec les deux principes qui le composent*. Le musulman croit que Dieu, qui a tout créé, peut bien aussi faire tout revivre : il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il regarde les instruments de notre bonheur terrestre comme ceux du bonheur auquel nous sommes appelés dans une autre vie. Du reste, il faut bien dire que Mahomet n'avait pas consulté sa seule imagination dans le plan de son *paradis*; *la plupart de ses tableaux sont empruntés aux* Persans, aux Juifs, aux Hindous; ses houris ne sont autre chose que les *Hoozani Behest*, dont les mages peuplent le séjour de la béatitude. S'il énumère avec complaisance les délices promises au vrai croyant, c'est surtout à la multitude qu'il s'adresse, et toutes ces merveilles avaient pour lui un sens allégorique. Il met en première ligne les jouissances spirituelles. « *Le plus favorisé de Dieu, dit-il, sera celui qui* verra sa face soir et matin, félicité qui surpassera tous les plaisirs des sens, comme l'Océan l'emporte sur une perle de rosée. »

Les femmes n'étaient pas, comme on l'a prétendu, exclues de la vie future; Mahomet, après avoir amélioré leur sort sur la terre par des lois dont il sera question un peu plus loin, *les déclare immortelles et responsables*. « Ceux qui croient et font de bonnes œuvres, *quel que soit leur sexe*, seront certainement élevés par nous à une destinée heureuse, et nous les récompenserons d'après leur mérite. » (S. XVI, v. 99; XXXIII, 29, etc.) Les plaisirs spirituels sont réservés aux femmes comme à l'élite des fidèles.

La prière; les ablutions; le jeûne; l'aumône.

Nous venons d'exposer les principaux dogmes de la foi musulmane; nous allons maintenant dire quelques mots des préceptes contenus dans le Coran.

La prière ou *namaz* est le plus important devoir des croyants (S. II, v. 239; XX, 130; IV, 104, etc.), elle a lieu cinq fois par jour, dès l'aurore (*alfadjr*), à midi (*alzhor*), à

trois heures après midi (*alasr*), au coucher du soleil (*almagreb*), à la nuit close (*alacha*), et se compose de plusieurs *reka*; c'est le nom qu'on donne aux huit attitudes différentes que prennent les musulmans en priant; ils récitent d'abord le *tekbir* : Dieu est grand, Dieu est grand; il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Dieu est grand, louange à Dieu. — Ils ajoutent : Que ton nom soit exalté, ô mon Dieu; je te sanctifie, je te loue; il n'y a pas d'autre Dieu que toi; j'ai recours à ton aide contre les embûches du démon; — puis ils répètent le premier chapitre du Coran :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,
Louange à Dieu maître de l'univers,
Le clément, le miséricordieux,
Le souverain au jour du jugement,
Nous t'adorons et nous implorons ton secours,
Dirige-nous dans le droit chemin,
Dans la voie de ceux que tu as comblés de tes bienfaits,
Et non de ceux qui ont encouru ta colère et de ceux qui s'égarent.

Après quelques autres versets pris dans le Coran, le *reka* se termine par deux *tekbir* que séparent ces mots : « Dieu écoute celui qui le loue, les louanges n'appartiennent qu'à Dieu. » Les fidèles prononcent jusqu'à cent *reka* par jour.

Une ablution avant la prière, de la décence dans ses vêtements, un profond recueillement sont imposés au musulman, dont la figure doit toujours être tournée du côté de l'*kibleh*, c'est-à-dire vers le temple de la Mecque (S. v. 130, 141, etc.). Cinq fois par jour le *muezzin* annonce haute voix que l'heure de la prière est venue; lorsqu'on élevé des tours ou minarets au-dessus des mosquées, à partir du règne du khalife Walid, le muezzin montait au sommet de l'édifice et faisait de là son appel aux fidèles; toutefois le musulman pouvait élever son âme au ciel en tous lieux, par une courte invocation; Mahomet ne voulait pas que les pratiques de la forme extérieure absorbassent tout le culte; « la chair et le sang des victimes, disait-il, ne montent pas jusqu'à Dieu, c'est votre piété qui monte jusqu'à lui. » (S. XXII,

v. 38.) « Être juste, dit-il ailleurs, ce n'est point tourner le visage pendant la prière vers l'orient ou l'occident, mais croire en Dieu et au dernier jour, aux anges, aux écritures et aux prophètes; c'est donner pour l'amour de Dieu, de l'argent à ses parents, aux orphelins, aux nécessiteux; racheter les captifs, être assidu aux prières, faire l'aumône, tenir à ses engagements, se conduire avec patience dans les circonstances difficiles, dans les temps de violence et d'adversité, être sincère et craindre Dieu. » (S. II, v. 172.)

Les femmes ne devaient pas assister à la mosquée; « elles sont mieux placées dans leur maison pour accomplir leurs devoirs religieux. » Le vendredi devint le jour de repos, le jour où l'on offrait à Dieu des prières solennelles, où le prédicateur désigné commentait le Coran; l'observation du sabbat n'interdisait pas toute occupation mondaine le reste de la journée, ou les amusements admis par l'usage.

« La prière nous conduit à moitié chemin vers la Divinité; le jeûne nous mène à la porte de son palais; les aumônes nous y font entrer. »

L'abstinence, à certaines époques de l'année, était obligatoire : « O croyants, le jeûne vous est prescrit, de même qu'il a été prescrit à ceux qui vous ont précédés; craignez le Seigneur; vous jeûnerez pendant le mois de ramadhan, où le Coran vous fut envoyé du ciel; qu'il jeûne pendant ce mois, celui d'entre vous qui se trouvera au logis; ceux qui seront en voyage ou malades le feront plus tard, pendant autant de jours. » (S. II, v. 179, 181, etc.)

Les charités qu'impose la loi musulmane à chaque individu sont du dixième de ses biens en terres, troupeaux ou marchandises s'il en a la possession depuis un an; il doit exercer l'aumône envers son prochain, sans reproches ni mauvais procédés (S. II, v. 265, 260, 273, etc.). « Ceux dont les largesses sont faites par ostentation, ceux-là ne tireront aucun produit de leurs œuvres; ils ressemblent à une colline rocailleuse couverte de poussière; qu'une averse fonde sur cette colline, elle n'y laissera qu'un rocher. » (S. II, v. 266.) Ceux qui dépensent leur avoir pour plaire à Dieu et affermir leurs âmes, ressemblent à un jardin planté sur un

coteau dont les fruits arrosés par une pluie abondante sont portés au double (S. II, v. 267). Les croyants doivent donner aux pauvres les meilleures choses qu'ils ont acquises, celles-là mêmes qu'ils voudraient recevoir, s'ils étaient dans l'indigence (S. II, v. 269, 270). Louables s'ils exercent publiquement la charité, ils le seront encore plus toutes les fois qu'ils l'exerceront en secret (S. II, v. 273, 275, etc.). L'avarice est condamnée par Dieu, qui n'aime pas voir cacher les biens qu'il a accordés (S. IV, v. 41). »

préceptes de morale; contradictions apparentes.

Indépendamment de ces règlements spéciaux de conduite morale, le Coran multiplie les exhortations à la vertu (S. II, v. 85, 176, 191; V, 11, 12, etc.); les sentiments de bienveillance mutuelle, le mérite des intentions, le pardon des injures sont sans cesse invoqués; l'orgueil et la colère font horreur; le vice peut être dans la pensée, dans le regard. Il faut garder sa foi, même avec les infidèles; avoir de la douceur dans les manières, de la modestie dans la tenue; les hommes doivent prier pour ceux qui les ont offensés et non les maudire.

« Ils doivent témoigner de la bonté à leur père, à leur mère, à leurs parents, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs, à leurs compagnons, à leurs clients (S. II, v. 77, 40, etc.). Le bien de l'orphelin est sacré. Il faut observer strictement la justice, témoigner et juger toujours d'après les règles, même contre soi-même et contre ses proches (S. IV, v. 134; VI, 153, etc.). Dieu voit toutes les actions et en tient compte à ceux qui les font; il accueille avec joie toutes les bonnes œuvres et pardonne les mauvaises à ceux qui se repentent, car il est indulgent et miséricordieux. Toutefois le repentir n'est d'aucune utilité à ceux qui commettent constamment de mauvaises actions, et qui s'écrient seulement à l'approche de la mort : Je me repens. Dieu ne châtiera pas ceux qui manqueront à un serment inconsidéré, mais ceux qui manqueront à un engagement réfléchi (S. III, v. 129; V, 22, 110; VI, 132, etc.). Dieu n'aime pas qu'on divulgue le mal, à moins qu'on ne soit victime de l'oppression

(S. IV, 147). Malheur à ceux qui faussent la mesure ou le poids, qui en achetant exigent une mesure pleine et qui, quand ils mesurent ou pèsent aux autres, les trompent (S. LXXXIII, v. 1, 2, 3). L'hypocrisie est un crime; il faut s'éloigner aussi bien des dehors que de l'intérieur des turpitudes (S. VI, v. 152; IX, 68, etc.). Celui qui n'empêche pas le péché quand il le peut, en devient complice, et celui qui dirige les autres vers le bien reçoit une récompense aussi grande que celui qui leur en a fait. Aimez-vous les uns les autres, dit le prophète, ne vous calomniez pas, ne vous donnez point de qualifications infamantes, ne recherchez point avec curiosité les fautes de vos semblables, et qu'aucun de vous ne parle mal d'un absent. »

Toutes ces maximes, pleines de sagesse et de bon sens, suffisent pour montrer la pureté de la morale du Coran; aucune n'est en contradiction avec celles de l'Évangile; mais on ne trouve pas dans le Coran cette résignation angélique, si utile dans les angoisses de la vie, et au milieu de contradictions nombreuses, on voit Mahomet permettre de rendre le mal pour le mal, comme si les hommes n'y étaient pas déjà trop disposés.

C'était évidemment une concession faite aux mœurs et aux habitudes vindicatives de ses compatriotes, car à côté de ce verset: « quiconque agira violemment à votre égard agissez de même contre lui, » un autre exprimait une idée contraire (S. II, v. 190): « le mal et le bien ne sauraient marcher de pair; rends le bien pour le mal et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et en ami. » (S. XLI, v. 34.) Mahomet portait le joug des préjugés de son temps et de sa nation en maintenant la peine du talion (S. II, v. 173) admise d'ailleurs par les Juifs; c'est au reste ce qui explique les opinions si diverses que certains critiques ont émises sur le Coran; les uns en ont fait un recueil d'impostures mêlées à quelques idées sublimes; les autres, sans tenir compte au prophète des entraves de toute espèce qui gênaient sa marche, lui ont reproché des actes que sa raison réprouvait, mais que le caractère passionné et les préventions de ceux qui l'entouraient ne lui permettaient pas de proscrire.

La vie de Mahomet offre de nombreux exemples de générosité, de courage, de simplicité.

Les écrivains qui ont accusé Mahomet de barbarie et de lâcheté, ont failli à la vérité de l'histoire. Ils oubliaient certainement qu'il n'avait rien négligé pour abolir l'exécrable usage des vengeances héréditaires (S. II, v. 78, 79; XVI, 127, etc.) en vogue chez les Arabes comme les duels l'ont été en Europe. Ils n'avaient pas lu à coup sûr ces versets du Coran, où Mahomet condamne la coutume horrible qui autorisait le père et la mère à enterrer vives leurs filles (S. VI, v. 152; LXXX, 8, etc.); ils ne pensaient pas au généreux pardon qu'il octroya, après la prise de la Mecque, à ses plus mortels ennemis, à la clémence avec laquelle il exerça envers plusieurs tribus les droits rigoureux de la guerre, aux regrets qu'il manifesta de quelques condamnations trop précipitées. Ils ne réfléchissaient pas que le peuple arabe faisait de la vengeance un devoir, et donnait à chacun le droit d'immoler à sa propre sûreté ceux qui pouvaient la mettre en danger; ils ne savaient pas que Mahomet, qui avait entre les mains une immense puissance, loin d'en abuser pour satisfaire des sentiments d'une basse cruauté, s'efforça souvent de modérer ceux de ses compagnons qui se montraient coupables d'un abus de la force. Après le combat de Beder, il repousse l'avis d'Omar qui demandait la mort des prisonniers; lorsqu'il s'agit de punir les Coraidhites, il laisse Sad fils de Moadz, leur ancien allié, prononcer sur leur sort; il pardonne au meurtrier de son oncle Hamza, et ne refuse jamais les grâces qui lui sont demandées. Un de ses plus braves généraux, le fougueux Khaled, n'avait pas su abjurer, en se convertissant à l'islamisme, l'esprit féroce et indomptable des temps de l'idolâtrie; il lui arriva, pour venger la mort d'un de ses parents, de désarmer une tribu entière, la tribu des Djadhima. Son action fut blâmée par tous les musulmans. Mahomet, quand il l'apprit, se hâta de désavouer hautement son lieutenant: « Grand Dieu, dit-il en levant les mains au ciel, je te prends à témoin que je suis innocent d'une action si indigne. » Les compagnons de

Khaled se détournèrent de lui ; ils lui reprochèrent tous, par la bouche de l'un d'entre eux, de déshonorer leur cause et de les ramener à l'état sauvage. Tant le prophète était loin de cette cruauté froide dont il voulut inspirer l'horreur et le mépris à ceux qui l'entouraient.

Il n'est pas plus exact de dire qu'il avait souvent donné des preuves de lâcheté, parce qu'au commencement de la journée de Beder on raconte qu'il fut saisi d'un léger tremblement; que de fois n'avait-il pas exposé sa vie pour le triomphe de sa cause pendant son premier séjour à la Mecque! A l'affaire du mont Ohud, renversé de cheval dans un trou profond, blessé au front, à la joue, les dents de devant brisées, il combat encore; renversé une seconde fois, le visage déchiré par les anneaux de son casque, il conserve son sang-froid, soutient par ses paroles le courage de ses amis et échappe ainsi à une mort certaine; au combat d'Honain sa voix et son exemple décident la victoire. Tout le monde, il est vrai, a su rendre hommage à la force de sa volonté, à la puissance de son caractère, à son éloquence, à son talent poétique et à sa simplicité. On sait que jusqu'à la fin de ses jours il ne se départit point du genre de vie et de la frugalité que la pauvreté du désert impose à ses habitants. Malgré ses richesses, malgré son immense autorité, il ne prit jamais le ton d'un souverain. Entouré de ses amis et de ses parents qui lui servaient à la fois de gardes et de courtisans, il fut toujours le vrai scheik arabe. Le sceau du prophète imposait l'obéissance aussi bien que les décrets du roi des Perses ou l'édit de l'empereur de Constantinople.

Affable, égal avec tous, Mahomet amenait dans sa maison des pauvres pour partager ses repas. Tous ceux qui voulaient l'interroger trouvaient près de lui un accueil bienveillant et facile. Sa figure mâle et colorée prenait alors un air de douceur qui enchantait ses interlocuteurs. Ne se lassant jamais des discours qui lui étaient adressés, il parlait peu, à son tour, sans que ses paroles respirassent l'orgueil ou la supériorité. Toutefois, il inspirait le respect et savait mériter la considération que sa

qualité d'apôtre de Dieu lui assurait de la part de tous les croyants.

Motifs qui déterminent Mahomet à maintenir certaines coutumes des Arabes; pèlerinage de la Mecque; mois sacrés, etc.

Mahomet se montra politique très-adroit en conservant quelques usages anciens auxquels la multitude n'aurait point renoncé sans opposition. Il admit certaines cérémonies sabéennes, comme le pèlerinage de la Kaaba, et, relativement au rit extérieur, il se rapprocha plus des juifs que des chrétiens. Le maintien d'institutions répandues depuis longtemps en Arabie était nécessaire à la réalisation de ses projets.

L'homme dont le spectacle de la nature forme la raison, et qui apprend en la considérant à s'élever jusqu'à son créateur, sent naître en lui, avec le sentiment religieux, le besoin d'exprimer au dehors par des actes et des paroles, la pensée qui a mûri au fond de son cœur. Quiconque aspire à créer une religion, doit donc en même temps créer des symboles pour la rendre visible et palpable : celui-là surtout est appelé à le faire, qui s'adresse à un peuple distingué des autres par des traits tout à fait caractéristiques. Il doit lui donner certaines formes originales que celui-ci est intéressé à garder, parce qu'elles deviennent ainsi le signe de sa nationalité.

« L'établissement des mosquées, la voix du *muezzin*, les génuflexions, l'observation des mois sacrés, le pèlerinage de la Mecque et d'autres prescriptions qui touchent de plus près à l'hygiène publique, devaient trouver un assentiment général parmi les Arabes. Le retour si fréquent de la prière, souleva seul des résistances ; cette institution pénible, mais infiniment importante, puisque jour et nuit et sans relâche elle ramène le musulman au sentiment de sa religion, excita des rébellions très-violentes ; puis l'on se fit à ce régime comme le soldat s'habitue à la discipline. Établissant un rapport soutenu avec une divinité abstraite et sévère, qui n'accordait rien aux sens mais beaucoup à

l'imagination, la prière imprima à l'islamisme l'ardeur fanatique, l'austérité sombre et la morgue religieuse qu'on remarque dans ses sectateurs. Cette institution le maintient sans autels, et le dispense de prêtres pour garantir sa durée. »

Les mois sacrés étaient de véritables trêves de Dieu ; ils avaient de tout temps épargné bien du sang en interrompant des guerres sanglantes. Mahomet devait-il paralyser pour l'avenir ce que cette coutume avait d'utile ? Certainement non. Il eut donc raison de ne pas la détruire et de lui donner une nouvelle force par sa consécration. Il fit toutefois une exception au sujet des idolâtres : « Le nombre des mois, disait-il, est de douze devant Dieu ; quatre de ces mois sont sacrés, c'est la croyance constante. Pendant ces mois (schoual, dzoul-cadèh, dzoul-hadjeh et mohurrem), n'agissez point avec iniquité envers vous-mêmes, mais combattez les idolâtres dans tous les mois, de même qu'ils vous combattent à toutes les époques de l'année, et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent. » (S. IX, v. 36.) La conservation du pèlerinage de la Mecque eut aussi une raison politique. Les anciens temples chez les Sabéens n'étaient, à proprement parler, que des places de commerce où l'on attirait la foule par toutes sortes d'indulgences. Le pèlerinage de la Kaaba rapportait beaucoup d'argent aux Mecquois, et il ne fallait pas les indisposer. Omar interdit l'approche du temple aux infidèles, mais des fêtes religieuses continuèrent d'y faire affluer les négociants comme jadis ; elles les appelaient à Siwah et à Axum. Mahomet n'eut garde de proscrire un usage qui servait ses desseins secrets. « Nous t'avons donné, fait-il dire à Dieu, la révélation, un livre arabe, afin que tu avertisses la mère des cités (c'était le nom de la Mecque) et les peuplades d'alentour du jour de la réunion. » (S. XLII, v. 5.) Si Mahomet, qui avait besoin d'une capitale pour rattacher à un centre commun tous ceux qui appartenaient à la race arabe, s'était établi dans une autre ville, à Médine, par exemple, il eût mis face à face dans la péninsule deux intérêts opposés dont la lutte eût été éternelle. Il comprit que, sous peine d'insuccès, il fallait ral-

lien, la Mecque à sa religion. C'est pourquoi, malgré le danger qu'il y avait pour lui à tromper ainsi les habitants de Médine, qui en l'accueillant chez eux avaient compté qu'il assurerait à leur ville le rang de métropole, il fit du temple de la Kaaba un point de ralliement universel et maintint le pèlerinage avec toutes les observances rituelles que le temps avait consacrées. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que chaque peuple a ses goûts et ses penchants, et l'Arabe aime toute espèce de cérémonial; il suffit, pour s'en assurer, de lire les récits des voyageurs qui parlent de la manière dont il exerce l'hospitalité et reçoit les étrangers dans sa demeure.

On a vu plus haut que Mahomet distinguait la visite des lieux saints, *omrah*, qui pouvait se faire dans tous les mois de l'année, du grand pèlerinage *al-haddj*, dont un usage immémorial avait fixé la célébration au dixième jour de dzoul-hodjah, douzième mois de l'année. (S. II, v. 192, 193, etc.)

Le récit du pèlerinage qu'il accomplit en 632, tel que le rapporte M. Caussin de Perceval, fait très-bien connaître les rites imposés au vrai croyant. Mahomet partit le 25 de dzoul-cadeh (23 février 632), suivi de quatre-vingt-dix mille hommes, quelques-uns disent de cent quatorze mille; il menait avec lui ses femmes, renfermées dans des litières, et un grand nombre de chameaux destinés aux sacrifices et ornés de festons.

Il passa la première nuit à Dzoul-Holayfa. Là, comme il avait fait en deux occasions précédentes, il se constitua dans l'état pénitentiel d'*ihram*, opposé à l'état d'*ihlal*, qui consistait à reprendre les habitudes ordinaires de la vie. Tous les musulmans l'imitèrent et prononcèrent avec lui la prière *telbiyo* : « Me voici devant toi, ô mon Dieu ! à toi appartiennent la louange, la grâce, la puissance; tu n'as pas d'associé. » Il continua ensuite sa route vers la Mecque. Il était vêtu de deux pièces d'étoffe, dont l'une, *izar*, lui enveloppait la partie inférieure du corps; l'autre, *rida*, lui couvrait la poitrine et les épaules.

Arrivé à la Mecque le matin du quatrième jour de dzoul-hodjeh (3 mars 632), il se rendit immédiatement à la

Kaaba, baisa respectueusement la pierre noire, et fit les sept tournées (*tawaf*) autour du temple; les trois premières d'un pas précipité, et les autres plus lentement. Après avoir récité une prière près du *mahan-ibrahim*, il revint baiser de nouveau la pierre noire; puis, sortant de l'enceinte du temple, il alla prier sur la colline de Safa, et termina la journée par le *sai*, c'est-à-dire en parcourant sept fois l'espace compris entre cette colline et celle de Marwa. S'adressant ensuite à tous les musulmans qui avaient formé son cortége, il leur dit : « Que ceux d'entre vous qui n'ont point amené de victimes, reprennent l'état d'*ihlal* et fassent de leur voyage une simple visite, *omrah*. » On obéit, quoiqu'à regret, et les femmes elles-mêmes durent renoncer au grand pèlerinage; le prophète et un petit nombre de ses disciples, qui avaient conduit avec eux des victimes, demeurèrent seuls en état d'*ihram*.

Sur ces entrefaites, Ali, revenant de l'Yémen, parut à la Mecque; il était en état d'*ihram*, et avait amené quelques chameaux destinés à être sacrifiés pour le prophète; mais il ne s'était point pourvu de victimes pour lui-même. Mahomet partagea avec lui les chameaux qu'il devait immoler, et lui permit de faire le *hadj*.

Le 8 de dzoul-hodjeh (7 mars) Mahomet, entouré de la foule du peuple qui se pressait autour de lui, se transporta dans la vallée de Mina, où une tente lui fut dressée; il y fit les cinq prières, c'est-à-dire qu'il s'y arrêta jusqu'au lendemain matin, 9 de dzoul hedjeh; puis, lorsque le soleil fut levé sur l'horizon, il monta la chamelle *Cosma*, et s'achemina vers le Djebel-Arafât.

Placé sur une plate-forme de cette montagne, et sans descendre de sa chamelle, il adressa au peuple une allocution. Après chaque phrase, il faisait une pause, et les mots qu'il avait prononcés étaient répétés d'une voix retentissante par le Coréischite Rabia, fils d'Ommiah, fils de Khalaf. Lorsqu'il eut achevé son discours, il mit pied à terre, fit la prière de midi, puis celle de l'*asr*, et, remontant sur sa chamelle *Cosma*, il alla faire une station dans un autre endroit du mont Arafât, nommé *Essakharat*. Ce fut là qu'il

annonça le verset du Coran, où Dieu dit : « Aujourd'hui, j'ai terminé l'édifice de votre foi religieuse. » Au coucher du soleil, il se rendit à *Mouzdélifa*, où il fit la prière du *maghreb*, et passa la nuit.

Le lendemain, 10 de dzoul-hedjeh (9 mars 632), après la prière de l'aurore, il fit une station au lieu nommé *Al-Mechar-al-Haram*; puis il traversa à la hâte le vallon appelé *Batha-Mohassar*, et entra dans la vallée de Mina. En passant près de certains endroits, où le démon s'était, dit-on, montré à Abraham, il lança contre chacun de ces endroits (*Djamra*) sept petits cailloux, et gagna la tente qui était dressée pour lui depuis l'avant-veille. Alors il se fit amener les chameaux destinés au sacrifice; il en immola de sa main soixante-trois, et donna la liberté à soixante-trois esclaves, nombre égal aux années de son âge, comptées en années lunaires; trente-sept autres chameaux furent immolés par Ali.

Après ce pompeux sacrifice, le prophète appela un barbier qui lui rasa la tête, en commençant par le côté droit : ses cheveux, à mesure qu'ils tombaient sous le rasoir, étaient répartis entre ses disciples. Pendant ce temps, une partie de la chair des victimes avait été apprêtée; Mahomet en mangea avec Ali, en envoya à ses femmes, et ordonna de distribuer le reste aux assistants. Enfin, il retourna à la Mecque, récita la prière de midi, et fit ensuite le *tawaf* autour de la Kaaba, ayant de rentrer dans son logis.

Telle est la relation que les historiens nous ont laissée de ce pèlerinage; ils le nomment *pèlerinage de l'enseignement* (hadidjet-al-belagh), parce que le prophète, par son exemple et ses discours, enseigna et fixa tous les rites dont cet acte de dévotion doit se composer : on l'appelle aussi *hadjdjet-al-islam*, comme ayant été le seul que Mahomet ait accompli après la propagation de sa doctrine, et comme ayant complété l'œuvre de l'institution de la religion musulmane. Enfin, on le nomme plus communément le pèlerinage d'adieu, *hadidjet-al-widh*, parce que Mahomet sembla, en cette occasion, faire ses adieux aux musulmans et à la Mecque, sa patrie, qu'il voyait en effet pour la dernière fois.

Chaque année, de tous les pays musulmans, des caravanes de pèlerins se dirigent vers la Mecque; dès qu'ils ont atteint le territoire sacré, ils se purifient par une ablution, prennent l'*ihram*, et prononcent à haute voix cette prière : « Mon Dieu! c'est ici la région sainte; j'accomplis les prescriptions de ton culte; ta parole est la vérité même; celui qui entre dans ton temple y trouve son salut : ô mon Dieu! préserve du feu ma chair et mon sang, et sauve-moi de ta colère au jour de la résurrection de tes serviteurs. » Ils se rendent ensuite à la Kaaba, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, et s'arrêtant devant la pierre noire enchâssée dans la muraille, ils disent : « O mon Dieu! je crois en toi et en ton livre; je crois en ta parole; je crois en ta promesse; j'observe les pratiques et les œuvres de ton prophète. Ce temple est ta maison, ta demeure, ton sanctuaire; c'est le séjour du salut; j'ai recours à toi; sauve-moi des feux de l'éternité. » Ils baisent alors la pierre noire, et commencent les *tawafs*, comme Mahomet leur en a donné l'exemple.

Préceptes d'hygiène recommandés par Mahomet; prohibitions diverses; la polygamie autorisée.

Nous avons parlé des ablutions exigées par la loi musulmane, avant la prière, pendant le pèlerinage de la Mecque, etc. En traversant les déserts, où l'eau manque, l'Arabe devait se répandre sur le corps du sable fin; Mahomet recommandait ces différentes lustrations, parce qu'elles sont essentielles à la santé dans les pays chauds, et en faisant d'un précepte d'hygiène une règle invariable, il rendait un service véritable à sa nation (S. IV, v. 46; V, 8, 9).

Le même esprit de sagesse le portait à défendre certaines viandes malsaines et les liqueurs fermentées. « Les animaux morts, le sang, la chair de porc, tout ce qui a été tué sous l'invocation d'un autre nom que celui de Dieu, les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne, ceux qui ont été atteints par une bête féroce, à moins que vous ne les ayez purifiés, ce qui a été immolé aux autels des idoles : tout cela vous est interdit.

Dans le vin comme dans le feu, il y a du mal et des avantages pour les hommes; mais le mal l'emporte sur le bien qu'ils procurent; abstenez-vous-en, vous serez heureux. » (S. II, v. 168, 216; V, 1, 4, 6, 90; VI, 146; XVI, 116, etc.) On a beaucoup disserté sur ces textes du Coran, et l'on a dit avec raison que l'interdiction du vin était une loi du climat de l'Arabie. Mahomet ne faisait que consacrer un usage déjà ancien dans la péninsule. Il était seulement difficile de l'introduire chez des peuples que la conquête soumettait à l'islamisme, et qui devaient conserver leurs habitudes et leur manière de vivre. C'est sur de semblables questions que s'exerçait particulièrement la subtilité des docteurs musulmans; ils allèrent jusqu'à prétendre que le prophète avait condamné uniquement l'abus du vin; n'avait-il pas dit : « Mangez et buvez, mais sans excès, car Dieu n'aime point ceux qui commettent des excès? » (S. V, v. 94; VII, 29.) Certes, pour des gens qui ne voulaient point se conformer à ce sage précepte, il valait mieux une prohibition absolue.

Il en était de même du jeu qui engendre les violences et qui ruine les familles; le législateur avait raison de le proscrire. Il était fait une exception pour les amusements qui délassent l'esprit, et l'iman le plus rigide n'aurait pas osé proscrire les *échecs* (S. II, v. 216; V, 92, 93).

On voit, par ce qui précède, que le Coran donne souvent lieu à des interprétations très-diverses et qu'il faut se garder de prendre à la lettre certaines prescriptions de Mahomet, ou de lui attribuer de prétendues innovations dont il n'était pas l'auteur; la plupart du temps, il ne faisait que maintenir des usages tellement enracinés dans son pays, qu'il eût été insensé de vouloir les détruire; c'est ainsi que le rit de la circoncision, qu'on trouve établi dans les temps les plus anciens, continua d'être une règle obligatoire pour tous les musulmans. C'est ainsi que la polygamie resta généralement admise (S. II, v. 226 et suiv.; IV, 3 et suiv.); ce serait une très-grande injustice que d'accuser Mahomet de la triste condition des femmes de l'Orient; il s'attacha, au contraire, à l'adoucir; les femmes arabes sont complète-

ment développées avant d'avoir atteint l'âge de raison ; elles dépérissent rapidement et semblent condamnées par la nature elle-même à un état d'infériorité et de dépendance qu'on ne saurait contester; Mahomet réduisit à quatre le nombre des femmes légitimes ; c'était déjà un progrès ; il conseilla même, comme un acte louable, de se borner à une seule; s'il dérogea lui-même à la loi qu'il venait d'établir, ce fut surtout par des raisons politiques; ses alliances lui assuraient l'obéissance de nombreuses tribus.

Amélioration du sort de la femme; héritages; mariage et divorce; punition de l'adultère et du libertinage.

Le Coran, véritable code civil des musulmans, relova l'état de la femme, bien loin de l'amoindrir; au temps du paganisme, les filles n'héritaient point de leurs parents ; Mahomet leur assigna la moitié de la part de leur frère. Il maintint l'autorité du mari, mais en déclarant que la femme avait droit à des égards et à la protection de son époux ; il voulut que les veuves ne fissent plus partie de la succession du père de famille; elles devaient recevoir tout ce qui leur était nécessaire pendant un an, reprendre leur *mahr* ou don nuptial, et obtenaient une partie des biens laissés par le défunt (S. IV, v. 8, 14, etc.).

Rien n'est plus touchant que les soins dont Mahomet entourait l'enfance; il avait proscrit l'affreuse coutume qui permettait aux parents d'enterrer leurs filles vivantes, et se préoccupait sans cesse du sort des orphelins (S. II, v. 77 ; IV, 2; VI, 153; XC, 14 et 15, etc.); il trouvait, dans les caresses des petits enfants, la plus douce jouissance qu'il est donné à l'homme d'éprouver. Un jour, pendant la prière, Hossein, fils d'Ali, monta sur son dos. Sans s'inquiéter des regards des assistants, il attendit patiemment qu'il plût à l'enfant de descendre. D'un autre côté, quelle délicatesse de sentiment lorsque Mahomet parle de l'amour maternel et de la piété filiale; quel hommage pour les femmes que ces simples paroles : *Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère !* Il y aurait, sur ce sujet, un charmant chapitre à extraire de la vie de Mahomet.

Le mariage des musulmans n'était point accompagné d'actes solennels; il suffisait du consentement mutuel devant témoins. Le mariage était prohibé à certains degrés; on lit dans le Coran : « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de votre père; n'épousez pas votre mère, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, ni les mères et les filles de vos femmes, ni les épouses de vos fils, ni les deux sœurs. » (S. II, v. 220, 235; IV, 26, 27, etc.)

Le divorce était autorisé (S. II, v. 226 et suiv.), mais assujetti à des formalités qui permettaient de revenir sur une résolution irréfléchie ou précipitée; il fallait, pour qu'il fût irrévocable, trois déclarations successives à un mois de distance; de plus, une femme divorcée ne pouvait être rappelée par son mari qu'après avoir épousé un autre homme et divorcé de nouveau; mesure très-sage qui rendait les séparations plus rares. La femme n'avait droit de recourir au divorce que dans le cas de mauvais traitement; elle n'obtenait pas alors les avantages que la loi lui accorde lorsqu'elle est répudiée par son mari (S. II, v. 226, 227, 230).

L'adultère était sévèrement puni (S. IV, v. 19, 30; XVII, 34) chez les anciens Arabes, on élevait autour des coupables une enceinte de mur et on les laissait mourir de faim. Mahomet décida que la femme serait lapidée, que l'homme, s'il était marié, subirait le même supplice, et dans le cas contraire serait banni ou condamné à recevoir cent coups de fouet; il fallait quatre témoins pour constater le crime. Mahomet ne négligeait rien d'ailleurs pour arrêter les progrès du libertinage. Dans le vingt-quatrième chapitre du Coran, intitulé *la lumière*, il donne aux croyants d'excellents conseils; il leur recommande une tenue pleine de réserve, il règle leur maintien en présence de leurs serviteurs, de leurs enfants, de leurs père et mère, et cela avec une bienveillance patriarcale qui se mêle heureusement au ton ferme et imposant du législateur.

Droit de représailles; lois contre le vol, contre l'usure et la fraude; devoirs des témoins; de l'esclavage.

On a dit que Mahomet consacrait en quelque sorte les

vengeances héréditaires, en admettant le droit de représailles (S. II, v. 77; IV, 94). Sans contredit la substitution de la justice privée à la justice publique, est un terrible fléau; les anciens Arabes considéraient la ruse, la trahison, le meurtre même comme *légitimes lorsqu'il s'agissait de venger* le sang versé. Mahomet ne dut songer qu'à combattre l'excès du mal; il essaya d'introduire l'usage de la compensation en argent, et ne fut point écouté. La famille offensée conserva seule le droit de punir ou de pardonner.

Les peines portées contre le vol (S. V, v. 42) peuvent aussi paraître exagérées. *Les coupables avaient les mains coupées*, et lorsqu'il s'agissait d'une attaque sur le grand chemin, la main droite et le pied gauche. Les docteurs musulmans créèrent à cette règle de nombreuses exceptions, et cherchèrent à adoucir ce qu'une semblable législation avait de barbare. Mahomet voulait inspirer une terreur salutaire à ceux *qui convoitaient le bien d'autrui; il se montrait sans pitié* pour toute espèce de fraude et de prévarication; il condamnait expressément l'usure (S. II, v. 270; III, 125, etc.); il avait ordonné, comme on l'a vu plus haut, que le débiteur ne rendrait jamais que le capital reçu; le Coran ne voit dans le prêt à intérêt qu'un abus indigne fait de sa richesse par l'homme opulent. « *L'argent, y est-il dit, que vous donnez à usure pour* le grossir avec le bien des autres, ne grossira pas auprès de Dieu; ceux qui dévorent le produit de l'usure se lèveront au jour de la résurrection comme celui que Satan a touché de son contact, et cela parce qu'ils disent : l'usure est la même chose que la vente. Dieu a permis la vente et *il a interdit l'usure.* »

Il ne faudrait pas croire cependant que Mahomet favorisât les débiteurs d'une manière exclusive et contraire aux lois de la justice. Il veut qu'ils remplissent fidèlement leurs engagements, et non-seulement il refuse de prier pour ceux qui ne se sont pas acquittés de leur vivant, mais il les menace des *peines éternelles* (S. II, v. 280; III, 68, 71, etc.). Il ordonne que les contrats soient faits par écrit et devant témoins, déclare nulles les ventes entachées de fraude, et défend expressément le monopole et les accaparements.

« Il n'y a pas de plus grand crime, avait dit avant lui Zoroastre, que d'acheter du grain et d'attendre qu'il soit devenu cher pour le vendre à un prix plus élevé. »

Les témoins sont obligés de faire leur déposition dès qu'elle est requise; lorsqu'il s'agit de peines corporelles, ils peuvent s'abstenir : « Dieu, dit le Coran, dans ce monde et dans l'autre, tirera un voile sur les fautes de celui qui cachera les vices de son frère. » (S. IV, v. 134; V, 11, etc.) Deux témoins suffisent pour constater le fait en matière criminelle, excepté pour le cas d'adultère; en matière civile, deux hommes ou un homme et deux femmes peuvent décider la question. Le faux témoignage est justement flétri.

Ce qu'on peut avec raison reprocher à Mahomet, c'est d'avoir maintenu l'esclavage en Arabie. Nul n'aurait enfreint sa loi, à l'époque de sa puissance, s'il avait déclaré libres ceux qui faisaient profession de foi musulmane; il dit bien quelque part : « Les croyants sont tous frères, » mais ailleurs il parle d'hommes et de femmes esclaves, et règle même les devoirs que leur possession impose à leurs maîtres; sa bonté, toutefois, s'efforce d'alléger leur sort. L'affranchissement est, de la part des croyants, une des réparations les plus agréables à Dieu (S. XVI, v. 73; XXIV, 33, etc.).

De la guerre contre les infidèles; organisation militaire des Arabes; partage du butin.

Mahomet ne s'est pas contenté de régler dans le Coran les rapports des musulmans entre eux, il a réglé aussi ceux qu'ils devaient avoir avec les infidèles. Ces derniers sont séparés en deux classes : d'un côté ceux qui croient en Dieu et au jugement dernier tout en refusant d'ajouter foi à la mission du prophète; de l'autre ceux qui adorent les idoles et révoquent en doute la résurrection des morts. Pour ceux-ci comme pour les apostats et les schismatiques, il est du devoir de tout bon musulman, de les combattre jusqu'à ce qu'ils embrassent l'islamisme et de les tuer s'ils refusent de se convertir. Quant aux autres, il n'est pas besoin d'user de violence à leur égard; il suffit de n'avoir aucune liaison de famille et de ne pas contracter avec eux d'alliance trop

étroite. Du reste, s'ils menacent, il faut leur faire la guerre. Toute guerre est sainte contre les ennemis de Dieu et du prophète, autant qu'elle est impie entre les peuples croyants; quand elle est déclarée, on doit la poursuivre avec ardeur et courage, car la religion est en péril, et Dieu veut avant tout que ses serviteurs assurent son triomphe. « Les fidèles qui resteront dans leurs foyers sans y être contraints par la nécessité ne seront pas traités comme ceux qui combattront dans le sentier de Dieu, avec le sacrifice de leurs biens et de leurs personnes. Dieu a assigné à ceux-ci un rang plus élevé qu'à ceux-là. » (S. IV, v. 97.) Ces paroles avaient pour but d'exciter le fanatisme guerrier des Arabes. Comme les armes étaient devenues pour Mahomet le plus puissant moyen de propagation, et que les vicissitudes de la guerre devaient être celles de sa religion, il était pour lui de la plus urgente nécessité d'y engager tous ceux qui se joignaient à lui et à qui l'espoir d'un riche butin ne suffisait pas. Plus tard quand sa religion fut assise dans l'Hedjaz, il lui fallut trouver un emploi à l'esprit guerrier dont il avait animé les tribus; s'il ne les avait poussées contre l'étranger, elles se seraient fournées contre elles-mêmes, et Mahomet, au lieu d'être le bienfaiteur de son pays, en eût été le plus funeste ennemi. Il fut donc forcé, dans l'intérêt même de sa cause, d'exciter l'ardeur belliqueuse des Arabes; cela lui fut toujours facile, car il savait manier les ressorts du cœur humain. Crainte, espérance, courage, désir de vaincre, ardeur de mourir, il inspirait à tous ces divers sentiments selon les besoins du moment. Si les chapitres du Coran révélés à la Mecque respirent le langage de la tolérance, il n'en est plus de même à Médine : « Le musulman devient un soldat au service de Dieu qui lui a donné le monde en partage, et s'enrôle par conscience; le maniement des armes est pour lui un acte de religion qu'il ne saurait bien remplir sans s'y dévouer entièrement; une fois sous les drapeaux, il ne peut refuser de combattre, même en duel lorsque le chef l'ordonne; la désertion ou le refus de contribuer aux frais de la guerre sainte est mis au rang des crimes les plus odieux (S. IV, v. 73, 79, 103; IX, 38, 39, etc.). En

cas d'attaque de la part des infidèles, il est du devoir d'un musulman de quitter à l'instant ses affaires particulières, et sans attendre aucun ordre de venir de la distance de trente lieues secourir le point menacé ; il n'y a que les enfants, les fous et les furieux qui soient dispensés de combattre ; tous les autres individus libres ou esclaves, hommes ou femmes, sains ou malades, aveugles ou estropiés sont obligés de concourir de leur mieux à la défense commune et de résister individuellement jusqu'à la dernière extrémité à un ou plusieurs ennemis ; une femme est coupable si elle ne préfère pas la mort au sacrifice de son honneur.» La sévérité de ces ordonnances n'est adoucie par aucun privilége, car pour avoir le droit de rejoindre l'armée, il faut auparavant payer ses dettes, pourvoir au sort de sa famille, être approvisionné et équipé pour la campagne. L'extrême frugalité des Arabes, qui n'ont besoin que de quelques livres de dattes ou d'orge grillée pour leur subsistance de deux mois, fut une des causes de leur supériorité. Chez eux, la vie des camps prend un caractère grave et sérieux; les jeux de hasard, les passe-temps frivoles, les conversations oiseuses et profanes sont défendus au soldat ; un sujet de morale, la probité, la piété, la crainte de Dieu doivent être la base de tous les entretiens; au milieu du fracas des armes on se livre aux exercices du culte ; les intervalles de l'action sont employés dans les prières, dans la méditation et dans l'étude du Coran. La dévotion armée de ces braves exclut toute idée d'excès ; l'usage du vin est puni avec rigueur. Un jour des soldats qui se sont enivrés en secret, sollicitent eux-mêmes la correction que la loi leur inflige. On n'admettait pas indistinctement tout volontaire ; la conduite et les sentiments de chacun étaient scrutés avec soin ; quelle peine Abou-Sophian se donne pour obtenir la faveur de marcher contre les Grecs ; il déplore ses erreurs passées. La gloire qui doit s'attacher aux drapeaux musulmans convertira les plus incrédules.

L'enthousiasme guerrier s'empare même des femmes ; non-seulement ces nouvelles Amazones contribueront au triomphe de l'islamisme, mais elles auront encore le devoir

de percer de leurs flèches et de passer au fil de l'épée tout musulman qu'elles verraient fuir.

« Le paradis est devant vous et l'enfer derrière. » Avec ces seuls mots on obtenait des troupes des prodiges de valeur. Elles savaient de leur prophète qu'on n'évite pas sa destinée, et qu'on ne meurt pas pour la foi ; que c'est vivre dans l'éternité que de périr pour elle. La loi du butin contribuait aussi à entretenir l'esprit militaire (S. VIII, v. 1 et suiv.; LIX, 6, etc.); les quatre cinquièmes étaient attribués à l'armée, le dernier cinquième était réparti de manière à intéresser à la guerre les individus d'ailleurs les plus pacifiques. Il en revient quelque chose aux juges, aux moralistes, aux poètes, aux gens de lettres, aux maîtres d'école, aux veuves, aux orphelins, et même aux étrangers manquant des moyens nécessaires pour retourner dans leur pays, et qui dès lors n'y reviennent que pour célébrer la gloire et la munificence des Arabes.

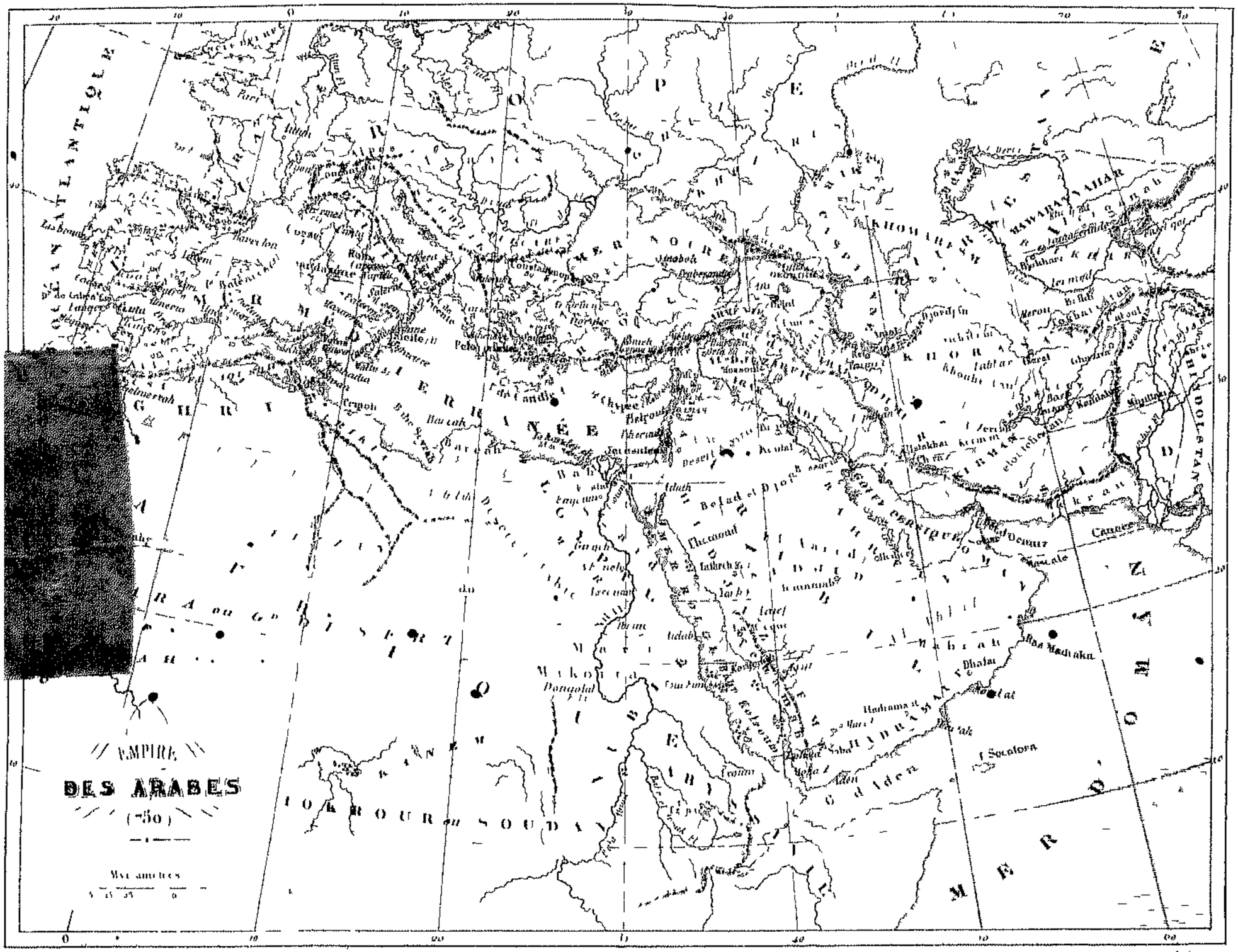
Le Coran, code civil et religieux des Arabes, ne pouvait être accepté sans modifications par tous les peuples et dans des climats différents.

On voit par le tableau qui précède que le Coran semble avoir tout prévu ; affaires religieuses, questions civiles, organisation militaire, rien n'est omis dans l'œuvre de Mahomet. L'autorité de chef politique et celle de grand prêtre se trouvent réunies dans la même main ; au-dessous, point de hiérarchie, point de caste sacerdotale, aucune classe privilégiée. C'est là un caractère fort remarquable de la nouvelle société inaugurée par le fils d'Abdallah et qu'on ne saurait trop faire ressortir. Le gouvernement n'a d'autre devoir que d'appliquer la loi écrite ; toute personne peut être appelée à dire les prières publiques et à faire des prédications dans la mosquée. Les hommes les plus éclairés sont chargés, sous différents titres, de rendre la justice en prenant le Coran et les traditions pour base de leurs décisions ; ils ne doivent jamais accepter ces fonctions délicates que comme contraints et forcés ; c'est la plus grande preuve de dévouement à la chose publique que de remplir

la charge de cadi (juge), et Mahomet, en traçant les devoirs attachés à cette magistrature, complète admirablement la nouvelle législation des Arabes.

Nous avons exposé les caractères principaux qui font du Coran une œuvre originale, quoi qu'en aient dit plusieurs historiens qui pour y avoir lu des préceptes et des récits de la Bible, se sont empressés d'affirmer qu'il n'en était qu'une ébauche imparfaite. En le composant, le but de Mahomet n'était ni de donner à l'humanité une morale supérieure à celle de l'Évangile ou d'imposer un code uniforme à toutes les nations de l'Orient, ni de restreindre le sentiment religieux dans des limites immuables et éternelles ; ce n'est donc pas d'après ces divers points de vue qu'il faut l'apprécier. Il devait rattacher à un centre commun toutes les tribus de l'Arabie, les unir sous une même domination, créer entre elles une solidarité d'intérêts assez forte pour leur faire abandonner leur esprit égoïste d'indépendance locale, les habituer à obéir aux mêmes lois, de sorte qu'elles déposassent facilement leurs haines privées et travaillassent ensemble à hâter leur civilisation. Ainsi considéré, le Coran diffère entièrement du Nouveau et de l'Ancien Testament, auquel on s'est efforcé de le comparer. Il peut sans plagiat emprunter à l'un sa morale, à l'autre sa législation ; il sera à coup sûr une œuvre utile, si ses préceptes et ses lois satisfont les peuples de l'Arabie, pourvu toutefois qu'ils ne violent aucune des grandes vérités rationnelles. Or, bien loin qu'on puisse reprocher à Mahomet d'avoir manqué à aucune de ces grandes vérités, il les proclame hautement et y rappelle tous ceux qui semblent s'en écarter. Ensuite dans tous les dogmes, dans tous les préceptes, dans toutes les cérémonies, dans toutes les menaces, dans toutes les espérances que renferme son livre, il n'y a rien qui ne soit en parfaite harmonie avec les instincts de la race arabe. Le Coran devait donc atteindre le résultat auquel il était destiné; répondant à la fois aux besoins moraux, religieux, sociaux d'une nation à demi barbare, résumant toutes les institutions de nature à la rendre puissante et éclairée, il fut accueilli par elle avec empressement. Émerveillée du génie

qui l'avait dicté, elle l'adopta, mais commit une grande faute en se privant du droit d'y apporter les changements que le temps rend toujours nécessaires. Elle se condamnait ainsi à rester plus tard en arrière, et en forçant les peuples de l'Occident de se soumettre à des règles antipathiques à leurs idées et à leurs habitudes, elle devait trouver des barrières insurmontables et se heurter vainement contre un mur d'airain; cette conséquence de l'application fâcheuse des lois du Coran à des nations si diverses ne pouvait apparaître que plus tard, et Mahomet ne l'avait pas pressentie.


EMPIRE
DES ARABES
(750)
Mers ancrées
Dressé par A. Vuillemin
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par L. George

LIVRE III.

LES ARABES, PEUPLE CONQUÉRANT, DEPUIS LA MORT DE MAHOMET JUSQU'A LA LUTTE DES OMMÏADES ET DES ABBASSIDES.

632-713 (ère chrétienne) — 11-125 (ère musulmane)

CHAPITRE PREMIER.

LES ARABES S'ORGANISENT POUR PORTER LA GUERRE AU DEHORS. — PREMIERS KHALIFES[1].

INTRODUCTION; AUTORITÉ TOUTE-PUISSANTE DES COMPAGNONS DE MAHOMET. — SUCCESSEURS DE MAHOMET. — ABOU-BEKR, OMAR ET OTHMAN. — ALI; SA RIVALITÉ AVEC MOAWIAH; AVÈNEMENT DES OMMÏADES (650-661).

Introduction; autorité toute-puissante des compagnons de Mahomet.

Un mouvement inusité s'était manifesté en Arabie pendant la vie de Mahomet; les tribus, jusqu'alors si jalouses de leur indépendance et si fières de leur existence individuelle, s'étaient soumises à une domination unique, et groupées les unes à côté des autres, n'allaient plus former qu'un seul peuple. Ce mouvement cesserait-il avec l'homme qui l'avait suscité, ou bien les Arabes donneraient-ils un successeur à leur premier maître pour s'élancer à sa suite vers les hautes destinées qui leur étaient promises? Telle était l'alternative posée en 632 par la mort du prophète. Des raisons puissantes faisaient présumer le retour à l'ancien ordre de choses; d'abord les penchants et les goûts instinctifs des habitants, qui, contents de l'antique simplicité de leurs mœurs, ne paraissaient point disposés à en faire le sacrifice; puis leur haine de toute supériorité, haine qu'ils avaient pu oublier pour un envoyé de Dieu; enfin les faibles

1 Voy. l'appendice, n° 7

racines que semblait avoir prises dans la péninsule la nouvelle religion. La dissolution qui était à craindre n'eut pas lieu; elle fut empêchée par les hommes éminents qui avaient soutenu Mahomet dans sa longue et difficile mission, et qui s'en proclamèrent hautement les continuateurs. Ils montrèrent à tous le Coran qui était entre leurs mains; et, en se choisissant un chef chargé de faire respecter la loi, ils créèrent un pouvoir suprême auquel les Arabes se plièrent sans discussion. Ce n'était pas toutefois le despotisme d'un seul qu'ils acceptaient ainsi; un code d'institution divine servait de base à un gouvernement populaire, administré par un monarque électif et limité dans son autorité; la prérogative du prince se réduisait à des ordonnances concernant la police, les charges, les emplois de l'État et à des règlements pour la milice; il n'avait pas de lois à dicter; le Coran, mettant l'ordre social dans un rapport intime avec la religion, imposait un joug salutaire aux souverains musulmans; lorsque plus tard ils voulurent se soustraire à la rigueur des formes établies par l'islamisme, ils ne purent le faire impunément. Ils se trouvèrent toujours arrêtés par le corps des jurisconsultes qui constitua peu à peu une sorte de clergé; dans les premiers temps ce furent les compagnons du prophète qui exercèrent ce droit de censure sur celui qu'ils avaient proclamé khalife.

Successeurs de Mahomet.

Abou-Bekre (632-634), Omar (634-644), Othman (644-655), Ali (655-660), qui occupèrent tour à tour le premier rang, loin de s'enivrer de leur puissance et de rechercher le luxe et les richesses, restèrent opiniâtrément fidèles à la vie austère et frugale dont Mahomet leur avait donné l'exemple. Comme lui, ils allaient prêcher et prier à la mosquée; comme lui, ils accueillaient dans leurs maisons le pauvre et l'opprimé. Omar, allant prendre possession de Jérusalem, fit le voyage de Médine en Palestine, sans suite et sans escorte. Abou-Bekre, en mourant, laissait pour tout bien à ses héritiers un habit, un esclave et un chameau. Ali distribuait tous les vendredis aux malheu-

reux l'argent qui lui restait. Rappellerons-nous les cinq drachmes par jour qu'Abou-Bekre s'était alloué sur le trésor public; Omar dormant sur les degrés du temple parmi les indigents, et la poignée de dattes d'Ali; ces traits, et bien d'autres semblables sont assez connus. Le khalife était responsable de ses actes; Othman est obligé de rendre compte des deniers de l'État; on pouvait l'appeler en justice; Ali ne dédaigne pas de comparaître devant les tribunaux comme accusateur contre un chrétien soupçonné de lui avoir volé son armure. Les décisions des juges étaient souveraines; sous ces quatre premiers khalifes appelés khalifes Rachedis, aucun d'eux n'osa faire grâce à ceux qui avaient été condamnés. Le droit était le même pour le pauvre et pour le riche, pour l'homme en place et pour le simple particulier; lorsque Djabalah, roi chrétien des Ghassanides, vient trouver Omar après sa conversion à l'islamisme, frappe un Arabe qui le heurte par mégarde, le khalife exige qu'il se fasse pardonner l'outrage dont il s'est rendu coupable, ou qu'il se soumette à la peine du talion. « Je suis roi, dit Djabalah, et cet Arabe n'est qu'un homme du peuple. — Cela ne fait rien à la question, reprend Omar, vous êtes l'un et l'autre musulmans, et comme tels, vous êtes égaux devant la loi. » Djabalah s'enfuit auprès de l'empereur grec; mais le khalife ordonne que le récit de ce qui vient de se passer soit lu devant toute l'armée. Personne à la ville ni dans les camps ne reste ainsi étranger aux affaires publiques[1].

Abou-Bekre, Omar et Othman.

Mahomet n'avait point réglé l'ordre de sa succession; toutes les ambitions, en l'absence de la volonté expresse du législateur, s'étaient donné libre carrière. Chacun avait interprété en sa faveur le silence du prophète; plusieurs, pourtant, s'étaient accordés à dire qu'en ne mentionnant pas d'une manière spéciale la transmission du pouvoir, il avait implicitement déclaré qu'Ali, son cousin, et époux de sa fille Fathime, serait héritier de sa puissance. Si ce principe

1. Ockley's *the History of the Saracens*, p. 171. Mentelle, *Anecdotes arabes*, etc.

eût été admis, il eût empêché de naître les prétentions funestes qui ensanglantèrent le premier siècle de l'islamisme; mais Ali, craignant peut-être qu'on ne lui opposât sa jeunesse, ne se montra point, et les compagnons de Mahomet, apprenant que les principaux des *ansars* se disposaient à élire le Khazredjite Sad fils d'Obada, se hâtèrent de reconnaître Abou-Bekre, que Mahomet avait chargé de dire la prière à sa place; Omar, en lui jurant solennellement obéissance et fidélité, entraîna à sa suite tous les musulmans.

Abou-Bekre, après avoir reçu les serments, s'exprima en ces termes : « Me voici chargé du soin de vous gouverner; si je fais bien, aidez-moi; si je fais mal, redressez-moi; dire la vérité au dépositaire du pouvoir est un acte de zèle et de dévouement; la lui cacher est une trahison; devant moi l'homme faible et l'homme puissant sont égaux; je veux rendre à tous impartiale justice; si jamais je m'écarte des lois de Dieu et de son prophète, je cesserai d'avoir droit à votre obéissance. »

Lorsqu'il mourut, deux ans plus tard, il désigna Omar pour son successeur, et ce choix, dicté par l'intérêt public, fut unanimement accepté. Omar ne suivit pas l'exemple d'Abou-Bekre ; il chargea une commission, composée des six principaux personnages de l'islamisme, du soin de nommer celui qui devait le remplacer. Une intrigue écarta encore Ali du *khalifat, et on ne choisit pas le plus méritant (644).* Othman, quoique vertueux et honnête, n'avait pas assez de fermeté, pas assez d'initiative personnelle pour diriger l'empire, dont les conquêtes augmentaient chaque jour l'importance. Son élection était l'ouvrage des Ommiades, ces chefs des Coréischites qui s'étaient opposés, pendant vingt ans, à la mission de Mahomet, et qui ne s'étaient attachés à la nouvelle religion que par intérêt. Unis étroitement entre eux, les Coréischites s'étaient introduits dans tous les emplois; Abou-Sophian avait fait de son fils, Moawiah, le secrétaire de Mahomet; contenus par le gouvernement sage et ferme d'Omar, les Coréischites avaient espéré exercer un entier ascendant sur l'esprit d'Othman ; mécontents de ce khalife, ils lui suscitèrent des ennemis; à Koufah, à Bassorah, en

Égypte, des orateurs prêchaient la révolte contre un prince indulgent et faible ; Othman ne sut pas employer la puissance dont il était investi, et ses propres fautes précipitèrent la catastrophe qui termina son règne et sa vie, en 655.

Les Arabes, à cette époque, n'étaient pas encore formés à l'obéissance passive et suivaient avec attention les moindres actions de ceux qui les dirigeaient. Les prodigalités d'Othman pour ses parents, ses préventions en faveur de gens qui n'étaient doués d'aucun mérite, le peu d'égards qu'il témoignait aux héros de l'islamisme, avaient d'ailleurs mécontenté les esprits; Médine devint le théâtre de l'anarchie; chassé de la chaire du prophète, le malheureux khalife, mal défendu par le Coran, dont il avait fait un rempart pour sa poitrine, reçut le coup mortel. Les suites de cet événement ne répondirent pas au vœu des ambitieux qui l'avaient provoqué; la guerre civile éclata de tous côtés. Ali, qui n'avait pris aucune part à cette sédition, fut proclamé sans opposition; il avait toujours conservé une noble indépendance de caractère, assistant aux conseils de Médine, mais livré surtout aux paisibles occupations de la vie domestique; avec sa simplicité ordinaire, appuyé sur son grand arc, il reçut le serment des chefs de tribus, en déclarant qu'il était prêt à résigner le pouvoir à un plus digne.

Ali; sa rivalité avec Moawiah; avénement des Ommïades (656-661).

L'époux de Fathime réunissait en sa personne les droits de l'hérédité et ceux de l'élection; on devait croire que tous s'inclineraient devant cette gloire si pure et si grande; mais il n'en fut point ainsi. Le refus que fit le khalife de donner à Telha et Zobéir, amis de la maison de Moawiah, les gouvernements de Koufah et de Bassorah, suffit pour changer l'amitié incertaine de ces chefs en haine implacable; Ayescha, fille d'Abou-Bekre et veuve de Mahomet, devint l'âme de toutes ces intrigues. — On court aux armes; un lieutenant d'Ali est surpris et accablé; celui-ci se porte aussitôt vers la Mésopotamie, où s'étaient retirés les meurtriers d'Othman: Telha et Zobéir sont vaincus à Khoraiba et périssent dans le

combat, appelé *la journée du chameau* (656).—Ayescha tomba entre les mains d'Ali, qui la traita avec respect et la fit accompagner à Médine par ses deux fils, Hassan et Hossein. Pour lui, il établit sa résidence à Koufah, où il reçut la soumission de l'Irak, de l'Arabie, de la Perse et du Khorasan. On y reconnut la supériorité de ses droits sur ceux des trois khalifes qui l'avaient précédé et qui furent regardés comme des usurpateurs. Encore aujourd'hui les Persans le mettent dans leurs prières au même niveau que Mahomet. Les musulmans leur donnent le nom de *schiites* (schismatiques, séparatistes), prenant pour eux-mêmes celui de *sonnites*, par lequel ils veulent indiquer leur estime pour Abou-Bekre, Omar et Othman, et leur respect pour la tradition ou *sonna*.

Ali espérait avoir brisé l'épée de la rébellion, mais en Syrie veillait l'ennemi de la famille des Haschémites, le fils d'Abou-Sophian, Moawiah, qui, réuni à un homme justement célèbre dans les annales de l'islamisme, Amrou, conquérant de l'Égypte, disputa le souverain pouvoir au gendre de Mahomet à la tête de quatre-vingt mille hommes et lui opposa une résistance invincible; dans l'espace de cent dix jours il y eut quatre-vingt-dix combats ou escarmouches; quarante-cinq mille des amis de Moawiah et vingt-cinq mille des soldats d'Ali succombèrent dans cette guerre civile; le khalife, avec cette générosité chevaleresque qui l'avait toujours distingué, commandait à ses troupes d'attendre l'attaque, d'épargner les fuyards, de respecter les captives; il offrit vainement à son rival de vider leur querelle dans un combat singulier. Après une bataille indécise livrée dans les plaines de Seffeïn, les deux compétiteurs furent forcés, par leurs armées, de soumettre leur différend à des arbitres qui se prononcèrent contre l'époux de Fathime, et proclamèrent Moawiah khalife. Cet arrêt ne décida rien. Ali ne pouvait accepter un tel jugement; il se plaignit avec raison de la trahison de son mandataire et reprit les hostilités. C'est alors que trois fanatiques, de la secte des kharégites, résolurent de mettre fin à cette lutte impie en frappant à la fois Ali, Amrou et Moawiah; celui-ci ne fut que blessé; le secrétaire d'Amrou reçut le coup réservé à son maître. Ali seul

succomba. Hassan, son fils, fut salué khalife par les habitants de Koufah; mais Moawiah restait maître de la Syrie, de l'Égypte et de l'Arabie, et avec lui s'assit sur le trône la dynastie des Ommiades. Dès lors, dit OElsner, « le régime populaire, qui n'avait d'autre base que la simplicité patriarcale, s'évanouit pour ne plus reparaître chez aucun peuple musulman; la jurisprudence et les usages qui dépendent du Coran survécurent à la chute du gouvernement électif. Quelque chose de ces passions républicaines qui donnent de la grandeur aux petits États et aux grands un excès de force, se conserva cependant dans la nation ainsi que dans les armées jusque sous l'empire des usurpateurs. »

CHAPITRE II.

ETAT POLITIQUE DE L'ARABIE A LA MORT DE MAHOMET; RÉPRESSION DES FAUX PROPHÈTES; INVASION DE L'ASIE OCCIDENTALE (632-690).

SOULÈVEMENTS PARTIELS; EXPLOITS DE KHALED, D'IKRIMA, ETC.; PREMIÈRE COPIE DU CORAN. — DE L'ESPRIT DE PROSÉLYTISME ET DU GÉNIE MILITAIRE DES ARABES. — INVASION DE L'IRAK (633-634). — CONQUÊTE DE LA SYRIE (633-638).—PRISE DE BOSRA; SIÉGE DE DAMAS; BATAILLE D'AIZNADIN (633).—DISGRACE DE KHALED; BATAILLE DE L'YERMOUK; SOUMISSION DES GHASSADINES (636). — PRISE DE JÉRUSALEM, D'ALEP, D'ANTIOCHE ET DES VILLES MARITIMES; CONQUÊTE DE LA MÉSOPOTAMIE. — L'ARMÉNIE ET L'ASIE MINEURE SONT MENACÉES; GUERRE MARITIME; SIÉGE DE CONSTANTINOPLE; FAUSSE POLITIQUE DES EMPEREURS GRECS A L'ÉGARD DES MARDAÏTES.

Soulèvements partiels; exploits de Khaled, d'Ikrima, etc.; première copie du Coran.

Pendant cette période de vingt-huit ans (632-660), l'islamisme avait fait de grands progrès; le vrai croyant n'était plus dans l'Hedjaz ou dans les déserts du Nedjed; il campait sur les bords du Nil, du Tigre et du Jourdain. Continuateurs de la politique de Mahomet, ses successeurs avaient compris que le meilleur moyen d'assurer la gloire de leur religion et la puissance de la nation arabe, était de

la lancer contre les peuples voisins et d'exciter en elle l'ardour du prosélytisme et de la conquête; le premier soin d'Abou-Bekre, à peine promu au khalifat, avait été d'appeler aux armes tous les musulmans; mais l'Arabie était loin d'être soumise.

Toulayha dans le Nedjed, Mosseïlamah dans l'Iémamah; Cays, meurtrier d'El-Aswad, dans l'Yémen, formaient des partis redoutables. A peine le prophète eut-il fermé les yeux que la révolte s'étendit rapidement, même parmi les tribus de l'Oman, du Bahrein, du Mahrah et de l'Hadramaut. Des mouvements éclatèrent dans l'Hedjaz, à la Mecque et à Taïef; ils furent aisément comprimés. Abou-Bekre avait envoyé un corps de troupes en Syrie sous le commandement d'Ouçama, fils de Zéid, pour se conformer aux dernières volontés de Mahomet; il n'avait pas près de lui une armée suffisante pour commencer l'exécution du projet qu'il avait formé de réduire les rebelles; les Ghatafan, à la tête des tribus du Nedjed, profitèrent de ces circonstances pour tenter un coup de main sur Médine; repoussés deux fois par le khalife, ils se retirèrent auprès de Toulayha, après avoir égorgé ceux de leurs frères qui avaient embrassé l'islamisme.

Sur ces entrefaites, la division se mit dans les rangs des ennemis du successeur de Mahomet. Aux chefs redoutés, Toulayha et Mosseïlamah, se joignait la prophétesse Thejiah, qui, partie de la Mésopotamie avec les Taghlibites, enchaînait à sa cause les Benou-Temim, et se dirigeait vers l'Iémamah, dont elle se promettait de faire la conquête. Mosseïlamah vit avec inquiétude l'orage prêt à fondre sur lui; dans une entrevue avec Thejiah, il lui persuada de l'épouser, et obtint ensuite sa retraite moyennant une somme d'argent considérable.

Le moment était venu où Khaled, placé à la tête des musulmans, allait enfin réduire les faux prophètes. Ouçama était revenu de son expédition chargé de butin, mais sans avoir réduit la ville de Daumat-Djandal, refuge des mécontents. En ordonnant à Khaled d'attaquer d'abord les tribus du Nedjed, Abou-Bekre lui donna les mêmes instructions qu'au fils de Zoid; il devait exiger trois choses des

ennemis de l'islam : la profession de foi musulmane, la prière et la *zécat* ou impôt. « Combattez bravement et loyalement, ajoutait le khalife; ne mutilez pas les vaincus; ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes; ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers, respectez les champs en culture; si vous trouvez sur votre route des hommes vivant en solitude et adorant le Seigneur, ne leur faites point de mal. »

A peine Khaled paraît-il dans le Nedjed que les Tay se joignent à lui. Toulayha, défait à Bouzakha, fuit vers les déserts de Syrie. Les Benou-Asad, les Ghatafan, les Hawazin, les Soulaym, se soumettent et livrent aux vainqueurs ceux qui ont pris part au massacre des musulmans à la suite de leur tentative malheureuse sur Médine; les uns sont lapidés ou précipités du haut des rochers; les autres brûlés ou noyés dans des puits, et ces cruelles représailles frappent les esprits de terreur.

Khaled marche ensuite contre les Hanzhala, l'une des branches des Benou-Temim, qui avaient embrassé avec ardeur le parti de la prophétesse Thejiah. Tous se dispersent ou font des démonstrations d'obéissance; leur chef, Malik, fils de Nowaira, est mis en pièces sur un ordre de Khaled, qui épouse sa veuve; cet acte de barbarie soulève les vrais croyants contre lui; le poète Moutemmem, frère de Malik, vient demander justice au khalife, et Omar appuie sa réclamation. Abou-Bekre reçoit la justification de Khaled et paye lui-même le prix du sang répandu.

Cependant Mosseïlamah était toujours maître de l'Iémamah. Il avait battu deux corps de musulmans commandés par Icrima, fils d'Abou-Djahl, et par Chourahbil, et inspirait aux Hanifa une confiance sans bornes; Khaled s'avance contre Hedjer, et rien ne résiste à ses armes; Mosseïlamah perd la bataille et la vie à la journée d'Acrabâ; Hedjer capitule, et les Hanifa rentrent dans le devoir.

Jusque-là le Coran était resté dans la mémoire des compagnons de Mahomet ou de personnages revêtus du titre de *courrâ*, lecteurs, ou de *hamalat-al-Coran*, porteurs du Coran, qui conservaient précieusement, par tradition, la

manière dont chaque passage devait être lu. On ne possédait que des fragments du livre, écrits sur des peaux ou sur des branches de palmier. Plusieurs des *coura*, les plus instruits, ayant perdu la vie au combat d'Acrabà, Abou-Bekre jugea prudent de former un corps d'ouvrage des divers chapitres de la loi musulmane; une commission s'acquitta de ce soin sans retard, et la première copie du Coran ainsi complétée, fut confiée à la garde de Hafsa, fille d'Omar, et l'une des veuves de Mahomet.

Les soulèvements qui avaient éclaté dans le Bahrein, l'Oman et les autres parties de l'Arabie furent rapidement comprimés; El-Ala traversa le désert de Dahnâ, défit devant Djowatha les Bacrites qui, à la voix de leur chef Hotam, avaient proclamé roi un prince de la famille Almoundhir, le Hira, et par la prise de l'île de Davayne, éteignit les dernières lueurs de la rébellion.

Icrima, qui cherchait à faire oublier son échec dans l'Iémamah, s'empare de Daba, capitale de l'Oman, et dispersa les partisans du faux prophète Lakit-Dzou-Hadj; il soumet ensuite le Mahrah et pénètre jusqu'à Aden; puis, réuni à un chef, El-Mohadjir, qui venait de détruire les derniers débris du parti d'Aswad dans l'Yémen, il fait rentrer dans l'obéissance les Kinda de l'Hadramaut; l'Arabie proprement dite reconnaissait les lois d'Abou-Bekre; le khalife entreprit aussitôt la guerre sainte.

De l'esprit de prosélytisme et du génie militaire des Arabes.

Mahomet s'était appliqué à développer le génie militaire des Arabes, en leur inspirant l'esprit de prosélytisme. La persuasion intime que Dieu avait donné aux fidèles le monde en partage, doublait leurs forces; une sorte d'exaltation religieuse s'était emparée de toutes les âmes; avec ces mots : le paradis est devant vous, l'enfer derrière, les chefs entraînaient leurs soldats au milieu d'une mêlée furieuse, et ce délire superstitieux, cette véhémence de sentiment et d'action renversaient les plus grands obstacles. En toute occasion les généraux payaient de leur personne; avant d'engager la bataille, ils provoquaient au combat le plus

vaillant de leurs ennemis, et presque toujours vainqueurs dans ces luttes homériques, ils étaient constamment les premiers dans le chemin de l'honneur.

Étrangers à toute idée de tactique savante, les Arabes n'avaient pour eux que la foi, le courage et l'audace; mais ils étudiaient avec soin les dispositions de leurs adversaires et les imitaient; c'est ainsi qu'ils donnèrent peu à peu à leurs troupes une organisation régulière, et surent tirer parti de leur cavalerie en la plaçant sur les ailes. A l'exemple de Mahomet, qui combattait vers le soir pour se couvrir de la nuit, en cas d'un échec, ils évitaient l'engagement avant les prières de midi, ou maintenaient l'équilibre de la bataille jusqu'au soir, pour renouveler l'action avec des troupes fraîches tenues en réserve, profitant ainsi de la fatigue de l'ennemi qui ne s'attendait pas à une nouvelle attaque; mais inhabiles dans l'art des siéges, ils auraient échoué dans leurs entreprises contre les Grecs et les Perses, si ces peuples n'avaient pas épuisé dans leurs guerres continuelles ce qui leur restait de séve et de vie; affaiblis par leurs succès comme par leurs revers, ils offraient, à qui saurait la prendre, une proie aussi riche que facile. Les Grecs, divisés en factions ennemies par des sectes inconciliables, accoutumés à confier le soin de leur défense à des mercenaires, ne comprirent pas à quels adversaires ils avaient affaire; ils crurent que c'était une de ces guerres ordinaires où l'on finit par s'entendre et s'accorder, et perdirent un temps précieux à négocier avec des hommes qui, vainqueurs ou vaincus, répétaient sans se déconcerter : *Devenez musulmans ou soyez tributaires.* D'un autre côté, les populations acceptaient sans murmurer la domination de leurs nouveaux maîtres, qui montraient de la loyauté dans leurs engagements et n'étaient point oppresseurs; une simple profession de foi les assimilait à ceux-là mêmes qui venaient de conquérir leur territoire, et la fusion devenait plus complète par la liberté laissée à l'Arabe de contracter des alliances dans plusieurs familles [1].

1. Consultez Œlsner et Caussin de Perceval.

Invasion de l'Irak (633-634).

La vigueur avec laquelle Abou-Bekre avait détruit autour de lui les rebelles et les faux prophètes n'avait pas permis à l'ardeur guerrière des musulmans de se refroidir; il reprit l'exécution des plans de Mahomet, qui, on se le rappelle, avait marché vers la Syrie, puis à la nouvelle des troubles survenus dans l'intérieur, avait bientôt commandé la retraite. L'expédition d'Ouçanna n'avait été qu'une simple reconnaissance; cette fois l'entreprise devint plus sérieuse. Munis des instructions du khalife, instructions où respirait l'âme d'un peuple pasteur, Iyadh et Khaled furent dirigés vers l'Irak occidental, le premier devait y entrer pàr Moucaiak, après la réduction de 'Daumat-Djandal; le second, parti de l'Iémamah, se porter sur Obollah, ville voisine du golfe Persique, et se réunir à son collègue sous les murs de Hira.

On pouvait croire que les tribus arabes de la Mésopotamie s'empresseraient de secouer le joug des Perses; elles n'en firent rien; les musulmans ne trouvèrent que des ennemis dans ces régions; trois victoires conduisirent Khaled sous les murs d'Anghichia, qu'il détruisit de fond en comble. Les exécutions sanglantes qu'il ordonnait contre tous ceux qui lui opposaient de la résistance répandaient au loin la terreur de son nom; Hira, Anbar et Aïn-Tamr capitulèrent; la cour de Ctésiphon restait indécise; les dissensions qui avaient suivi la mort du parricide Siroes prenaient de nouveaux développements, et préparaient la chute de l'empire.

Khaled se détourne un instant de la route qui lui est tracée; il marche au secours d'Iyadh qui se trouve arrêté devant Daumat-Djandal, et se rend maître de cette ville; de retour à Hira, il reprend l'offensive, défait près de Firadh, sur la rive orientale de l'Euphrate, les Grecs qui se sont joints aux Perses et aux Arabes taghlibites; et, après avoir accompli, à l'insu de son armée, en 634, le pèlerinage de la Mecque, il se dispose à franchir les frontières persanes, lorsqu'un ordre d'Abou-Bekre l'appelle en Syrie.

Conquête de la Syrie (633-638).

C'était de ce côté que le khalife avait dirigé ses plus grands efforts ; plusieurs corps d'armée s'étaient avancés jusque dans l'Ordounn (Tyr, Ptolémaïs et le cours supérieur du Jourdain), et dans la Palestine proprement dite. Un premier succès avait ouvert heureusement la campagne ; mais un combat livré à une journée de Damas fut fatal aux Arabes, et Abou-Obeïda vint avec des renforts prendre le commandement des troupes avec Yézid, fils d'Abou-Sophian et Chourahbil.

La Syrie à laquelle les Arabes donnent le nom de Barr-el-Scham (pays de la gauche), ne comprend pas seulement pour eux le territoire qui s'étend au sud du Taurus et à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux sources du Jourdain ; elle renferme tout l'espace qui s'étend entre les déserts de l'Arabie et de l'isthme de Suez au sud, la Méditerranée à l'ouest, le Taurus au nord, et l'Euphrate à l'est en suivant ce fleuve depuis sa source jusqu'au lieu où, après avoir couló du nord au sud dans la plaine de Sennaar, il tourne brusquement vers le golfe Persique.

Abou-Obeïda menaçait à la fois Bosra, Damas et Tibériade ; en divisant ses troupes, il s'ôtait les moyens de vaincre ; Khaled, à la voix du khalife, quitte Hira à la tête de neuf mille hommes. Il occupe presque sans coup férir les deux points de Tadmor et d'Hauran, qui lui donnent accès jusqu'aux rives du Jourdain et de l'Oronte. Ce premier pas fait, il s'arrête pour attendre de nouveaux renforts, et paraît enfin sous les murs de Bosra.

Prise de Bosra ; siége de Damas ; bataille d'Aiznadin (633).

Après un combat où le courage des assiégés ne put tenir contre l'ardeur fanatique des Arabes, la ville, trahie par son gouverneur Romanus, qui se convertit au mahométisme, tomba entre les mains de Khaled. Le droit de la guerre autorisait le pillage ; le vainqueur le fit cesser dès que les habitants eurent demandé quartier, et il se contenta de les soumettre au tribut, en leur laissant le libre

exercice de leur religion. Bosra prise, les Arabes se portèrent aussitôt sur Damas; cinq mille hommes y avaient été envoyés par Héraclius, alors établi à Antioche. L'empereur ne pouvait comprendre le danger dont il était menacé. Quel avantage ne devait-il pas conserver sur ces tribus misérables, avides de butin, « par la tenue des troupes, l'expérience des officiers, la qualité des armes, la richesse des arsenaux, la force des places, par la facilité des communications et des approvisionnements; » les Grecs connaissaient le pays, tenaient la mer et avaient à leur disposition des provinces peuplées et fertiles; les Arabes étaient ignorants, pauvres, dénués de tout, ne sachant faire la guerre qu'en Bédouins et en fuyant; leur armée offrait au premier coup d'œil des groupes de gens rassemblés pêle-mêle, les cavaliers au milieu des fantassins, les uns mal couverts, les autres nus, armés chacun à sa fantaisie d'un arc, d'une pique ou d'une massue, tirant le sabre ou brandissant la lance; leur expédition ne pouvait être qu'une incursion passagère. Héraclius changea de sentiment quand il reçut de Damas une lettre portant que la ville était bloquée de tous côtés par l'ennemi. Passant alors d'un excès à un autre, il leva une de ces grandes armées à la tête desquelles il avait combattu les Perses victorieux, et se priva maladroitement des ressources que la Syrie lui offrait pour une guerre défensive; si du moins il voulait en agir avec les Arabes comme avec les Perses, il aurait dû se mettre lui-même à la tête des troupes; la vieillesse glaça son courage, et il se fit remplacer par un de ses généraux nommé Werdan ou Bahan. Celui-ci, plein de confiance dans les forces dont il disposait, ne crut pas nécessaire d'entrer en communication avec les habitants de Damas; il était persuadé qu'à la nouvelle de son approche les Arabes abandonneraient le siége. Ils le firent, en effet, mais ce fut pour venir au-devant des Grecs. Khaled avait détruit les dernières espérances des assiégés repoussés dans une funeste sortie, et le sort de Damas ne dépendait plus que du résultat de la bataille qui allait s'engager.

A ne considérer que le nombre et la discipline, ce résultat ne semblait pas douteux : Khaled avait tout au plus;

vingt mille hommes à opposer à l'armée d'Héraclius, forte de soixante mille, et malgré tous ses efforts, il n'avait pu plier les Arabes à une complète obéissance. Tous ceux qui dans ses troupes s'étaient signalés par quelque acte de courage, se croyaient le droit d'agir à leur guise, et de combattre à part. Mais l'enthousiasme était général; excités par l'héroïsme d'une troupe d'Amazones qui avaient reçu l'ordre d'atteindre de leurs flèches tout musulman qu'elles verraient fuir, et par l'exemple de leurs chefs, dont les hauts faits se trouvent exactement retracés dans les descriptions de l'Arioste, ils ne songèrent qu'à s'illustrer par leurs exploits. Au cri de : *Allah-Akbar* (Dieu est grand), ils se jetaient dans la mêlée et leur choc était irrésistible. Aussi la lutte ne fut pas longtemps indécise : les Grecs plièrent, et si l'on en croit les récits des Arabes, cinquante mille hommes périrent dans la bataille d'Aiznadin; le reste se sauva avec peine sous les murs de Damas ou d'Émèse. Quelques-uns ne s'arrêtèrent dans leur fuite qu'à Antioche (633).

L'armée arabe après le premier élan de la victoire se reforma avec rapidité et reprit le chemin de Damas dont Khaled voulait s'emparer à tout prix. Les habitants comprirent que cette fois c'en était fait d'eux. Vainement essayèrent-ils, sous la conduite de Thomas, gendre de l'empereur, d'échapper à leur redoutable ennemi. Vaincus dans toutes les sorties qu'ils tentèrent, ils reconnurent bientôt qu'il leur faudrait succomber avant qu'Héraclius pût leur envoyer du secours, et ouvrirent des négociations avec Abou-Obeidah dont ils avaient entendu vanter la douceur et la bienveillance à l'égard des chrétiens, et dont le caractère élevé aurait fait honneur au siècle le plus policé, à la nation la plus éclairée du globe. Abou-Obeidah leur accorde la vie sauve; il permet à ceux qui préféreront s'expatrier, d'emporter une partie de leurs richesses, avec l'engagement qu'ils ne seront point poursuivis ayant trois jours et trois nuits écoulés; à ces conditions les portes de la ville lui sont ouvertes; mais lorsqu'il arrive sur la place publique, il rencontre les soldats de Khaled qui viennent de prendre d'assaut une des portes opposées et massacrent tout sur leur

passage; la fermeté d'Abou-Obeïdah fait prévaloir les conseils de la clémence et de la justice; et son collègue se contente, après les délais convenus, de se mettre à la poursuite des habitants fugitifs. Rapide comme l'éclair, il les atteint, les disperse, les dépouille et revient victorieux à Damas.

Disgrâce de Khaled; bataille de Yermouk; soumission des Ghassanides (636).

Là Khaled apprend la mort d'Abou-Bekre, l'avénement d'Omar, qui a toujours été son ennemi, et sa destitution du titre d'*émir*. Il se soumet sans murmurer à cette disgrâce qu'il ne croit pas avoir méritée, et continue de servir sous les ordres d'Abou-Obeidah, qui apprécie sa vaillance, estime ses services, le consulte en toute occasion, et ne cesse de le considérer comme son égal.

Cette abnégation, ce respect de la discipline s'alliant à la grandeur des sentiments étonnent de la part des Arabes, si mal à propos traités de barbares. Omar ne peut pardonner à Khaled les actes de cruauté dont il a souvent terni ses victoires; il montre contre ce général une animosité que ses compagnons lui reprochent; mais ce même Omar n'hésite pas à veiller la nuit pour que le repos de riches étrangers arrivés à Médine ne soit point troublé, et recevant les réclamations d'un juif contre un gouverneur de province, il adresse à celui-ci ces mots tracés sur une simple brique : *Faites cesser les plaintes qu'on me fait de vous ou quittez votre gouvernement.*

Khaled ne répond au coup qui l'a frappé que par de nouveaux exploits. Une troupe de cinq cents cavaliers s'était imprudemment aventurée à la foire d'Abyla qui leur promettait un riche butin; il assure leur retraite. Bientôt après il contribue à la prise de Homs (Èmèse), et tandis qu'Abou-Obeïdah soumet par sa modération Aréthuse sur l'Oronte, Hamah ou Épiphania, Antartous, etc., Khaled après avoir défait dans une nouvelle rencontre les Romains et les Arabes ghassanides, emporte d'assaut Kinnesrin. Les Arabes prennent Baalbek ou Héliopolis, et sur l'ordre d'Omar se dirigent vers Antioche en suivant le cours de l'Oronte. Sur ces entrefaites, ils apprennent les nouveaux préparatifs

d'Héraclius, qui vient de lever deux armées pour chasser enfin les Sarrasins (nom que les Grecs donnaient aux Arabes) des belles provinces qu'ils occupent. L'une de ces armées devait partir d'Antioche et arrêter l'ennemi dans sa marche; l'autre venant de Palestine le prendre à revers (635).

Ce plan était bien conçu : il échoua par la mésintelligence des généraux grecs et par la prudence des Arabes, qui devinant le danger dont ils étaient menacés reculèrent vers le Jourdain pour s'opposer au passage de l'armée de Palestine; Constantin, fils d'Héraclius, qui la commandait, se retira dans Césarée et se contenta de disséminer ses troupes dans les villes de la côte, de Gaza à Tripoli. Khaled et Abou-Obeidah s'établirent alors sur les bords de l'Yermouk, qui se jette dans le Jourdain, au-dessous du lac de Tibériade, et ce fut là que les Grecs virent se décider le sort de la Syrie. Cent quarante mille hommes composaient, selon les rapports les moins exagérés, l'armée d'Héraclius; en tête marchaient les Arabes de Ghassan, dont le chef, Djabalah, converti d'abord au mahométisme, avait apostasié pour se venger, comme on l'a vu plus haut, du khalife. Héraclius comptait beaucoup sur leur secours : « Le diamant, disait-il, ne se coupe qu'avec le diamant. » Khaled, auquel Abou-Obeidah avait resigné le commandement en chef, inspirait aux musulmans une confiance sans bornes; il la justifia encore une fois. La lutte dura plusieurs jours; les Arabes furent trois fois mis en fuite. Trois fois ils furent ramenés au combat par les femmes qui s'étaient placées à l'arrière-garde. La victoire finit par se déclarer en leur faveur; elle eut pour principal resultat la soumission des Ghassanides qui se convertirent à l'islamisme. Djabalah persista dans son opposition, et regretta, plus tard, de s'être séparé de ses frères; il mourut à Constantinople et ses descendants devaient, au XV^e^ siècle, se réfugier en Circassie pour échapper à la domination des Turcs ottomans.

Prise de Jerusalem, d'Alep, d'Antioche et des villes maritimes; conquête de la Mesopotamie.

Cependant le chemin d'Antioche et d'Alep était ouvert

aux Arabes; Amrou était devant Jérusalem que le patriarche Sophronius défendait vigoureusement. La prise de cette ville que Mahomet révérait presqu'à l'égal de la Mecque et de Médine, importait beaucoup aux musulmans. Abou-Obeïdah l'investit avec toute son armée et la réduisit à la dernière extrémité. Sophronius consentit à capituler, à la condition qu'il traiterait avec le khalife en personne. Omar se rendit aux désirs du patriarche malgré les représentations d'Othman; il affecta pendant ce voyage une extrême simplicité et se montra généreux. Les habitants de Jérusalem obtinrent liberté entière de conscience; leurs églises furent respectées; un tribut seulement leur fut imposé. Le khalife rechercha l'emplacement du temple de Salomon et il y fit bâtir une mosquée superbe qui reçut le nom de mosquée d'Omar. Ces soins accomplis, il reprit la route de Médine, emmenant avec lui Amrou, qu'il destinait à la conquête de l'Egypte (637). Il avait reçu la soumission de Ramlah et rendu à Khaled le titre d'émir. L'armée traversa les plaines de Damas pour gagner Alep et Antioche; on laissa en Palestine les fils d'Abou-Sophian, Yézid et Moawiah, avec ordre de presser dans Césarée le prince Constantin et de réduire promptement les villes de la côte. Les défaites d'Aiznadin et de l'Yermouk avaient porté le découragement parmi les Grecs qui n'opposèrent nulle part de résistance sérieuse; Abou-Obeidah et Khaled recouvrèrent les places que dans leur course rétrograde vers le lac de Tibériade, il leur avait fallu abandonner, et arrivèrent devant Alep. Là ils furent arrêtés quatre mois par un brave soldat, Youkinna, qui se maintint dans un château voisin de la ville jusqu'à ce qu'enfin un esclave sarrasin, se traçant un chemin au milieu de rochers jugés impraticables, leur en ouvrit les portes. La prise d'Alep donna aux Arabes un vaste territoire; elle leur permit d'apercevoir les plaines de la Mésopotamie dont le cours de l'Euphrate allait seul maintenant les séparer. Il leur manquait Antioche pour tenir toutes les frontières de la province; seulement il était difficile de croire qu'Héraclius laisserait prendre cette ville qu'il venait à peine de quitter, sans tenter un dernier effort. Aussi Abou-Obeidah

trouva sous ses murs une armée organisée à la hâte et rangée en bataille. La défaite des Grecs et la surprise de la forteresse d'Avrar, défendue par Youkinna, qui embrassa la religion et la politique des musulmans, déterminèrent les habitants à capituler. Ils promirent de payer trois cent mille pièces d'or, et à ce prix les Arabes leur laissèrent la vie sauve et leur épargnèrent le pillage (638).

Maître d'Antioche, Abou-Obeidah voulut s'emparer sans aucun retard des villes où les Grecs tenaient encore garnison. Khaled fut envoyé vers les bords de l'Euphrate pour occuper Hiéropolis, tandis que d'autres généraux étaient chargés de soumettre les villes de la Phénicie. Le succès fut facile; il accompagna partout les armes de l'islamisme. Hiéropolis accepta le tribut que lui imposait Khaled; Tyr et Tripoli furent surpris par Youkinna, l'ancien défenseur du château d'Alep. Césarée, abandonnée par Constantin, dont les troupes étaient décimées par les escarmouches, les maladies et les désertions, ouvrit elle-même ses portes à Yézid et à Moawiah. Ascalon, Gaza, Naplouse, Tibériade traitèrent avec l'ennemi dès qu'il fut en présence de leurs murs. Acre, Joppé, Béryte, Sidon suivirent leur exemple, bien que leur position maritime facilitât pour elles l'arrivée des secours de la métropole. La réduction de Gabalah et de Laodicée acheva enfin l'occupation entière de la Syrie.

Quelques auteurs placent en cette même année 638 une tentative d'Héraclius pour recouvrer cette riche province; une flotte débarque sur les rivages voisins d'Antioche une armée tirée d'Égypte, tandis que les Romains de la Mésopotamie, unis aux tribus arabes répandues entre l'Euphrate et le Tigre, paraissent tout à coup devant Émèse; Abou-Obeidah se hâte de concentrer ses forces; Antioche se soulève; Kinnesrin, Alep et les deux *Hadhirs* de ces villes (c'était le nom qu'on donnait à des bourgades d'Arabes établis dans les environs) imitent son exemple. Césarée appartenait encore aux Grecs. Omar, à la nouvelle du danger qui menace sa conquête, ordonne que deux détachements soient dirigés sur la Mésopotamie, afin d'opérer une utile diversion; lui-même se dispose à rejoindre Abou-Obeidah; mais

déjà les Arabes de la Mésopotamie et les tribus des *Hadhirs* avaient ouvert des négociations secrètes avec Khaled, et les Romains, hors d'état de tenir seuls la campagne, se retirèrent en désordre; les musulmans reprirent sans peine Kinnesrin, Alep et Antioche; la conversion des Tonoukhites, des Djorhoms et des Kelb errants jusqu'aux environs de Palmyre compléta la soumission des tribus arabes de la Syrie[1].

Les musulmans avaient été séduits par la beauté du pays; la plupart des conquérants s'y fixèrent. A quelque temps de là (639) une peste cruelle se répandit sur toute la contrée; plus de vingt-cinq mille personnes succombèrent; Abou-Obeidah, Chourachbil et Yézid furent du nombre des victimes; Khaled échappa au fléau; mais il avait subi, de la part du khalife, une nouvelle disgrâce; accusé de s'être approprié une partie du trésor public, accablé d'outrages, il opposa aux attaques de ses ennemis une noble fermeté, et à sa mort, arrivée en 642, on trouva que son cheval, ses armes et une seule esclave composaient toute sa richesse.

Omar avait confié le gouvernement de Hems et de la Syrie septentrionale à Iyadh, fils de Ganem, et l'avait chargé de la conquête de la Mésopotamie; cette province ne fit aucune résistance. Les nombreuses villes qui la couvraient jadis avaient toutes été démantelées pendant les longues luttes entre les Perses et les Grecs, dont elle venait d'être le théâtre; une seule expédition suffit pour soumettre Racca, Seroudje, Harran, Édesse, Constantine, Dara-Rhesena, Nisibe, Mossoul et Amida (640). La Mésopotamie conquise reçut des Arabes le nom de Djezireh (l'île), et fut divisée par eux en quatre parties. La première, appelée Diar-al-Djezireh, eut pour capitale Mossoul, bâtie sur le Tigre, en

1. La conquête de la Syrie est très-diversement racontée par les écrivains grecs ou arabes, et l'on aura encore bien des questions à résoudre avant d'arriver à des résultats positifs et satisfaisants sur l'ensemble des opérations militaires des musulmans. Nous avons suivi le récit d'Ockley (p. 253 et suiv.), qui est généralement adopté; M. Caussin de Perceval a fait ressortir (t. III, p. 421-518) les contradictions des auteurs, sans toutefois éclaircir suffisamment le sujet qu'il avait à traiter. Ce n'est que par une comparaison attentive des historiens arabes entre eux et des chroniqueurs grecs, qu'on peut jeter quelque jour sur cette période encore fort obscure, et, à cet égard, il faudrait faire un appel à l'érudition et au zèle des jeunes orientalistes.

face des ruines de l'ancienne Ninive; la seconde s'étendit sur les bords de l'Euphrate, et sa capitale, l'ancienne Amida des Grecs, prit le nom de Diar-Békir; les deux autres, Diar-Modhar, capitale Racca, et Diar-Rabiah, capitale Nisibe, comprirent l'ancienne Osliroène, et les districts situés entre l'Euphrate et le Tigre supérieur. La population arabe de ces contrées embrassa l'islamisme; les Taghlibites seuls gardèrent la foi chrétienne, en payant un impôt considérable; les Benou-Iyad, n'ayant pu obtenir du faible Héraclius un asile en Cappadoce, se firent musulmans, et à la fin de l'année 640 toutes les tribus arabes sans distinction se trouvèrent réunies en un seul corps de nation, sous la domination du même chef.

L'Arménie et l'Asie Mineure sont menacées; guerre maritime; siége de Constantinople; fausse politique des empereurs grecs à l'égard des Mardaïtes.

A la suite de la réduction de la Mésopotamie, les Arabes attaquèrent l'Arménie, qui semblait ne pas devoir s'opposer à leurs armes; mais dans ce pays de hautes montagnes, ils rencontrèrent une population fière et belliqueuse qui avait toujours gardé une sorte d'indépendance à l'égard de ses puissants voisins. Habitués à se défendre eux-mêmes, sans compter, comme les Syriens, sur les armées grecques, les Arméniens soutinrent courageusement l'invasion des sectateurs de Mahomet, et peut-être avec plus d'union les auraient-ils repoussés, si les seigneurs du pays avaient su, au moment du danger, sacrifier leurs rivalités personnelles; ils n'eurent pas ce patriotisme, et les Arabes profitèrent de leurs divisions intestines pour surmonter toutes leurs résistances et s'avancer jusqu'au Caucase à travers l'Ibérie et la Géorgie. Là seulement ils se trouvèrent face à face avec les Turcs Khozars, devant lesquels ils furent contraints de s'arrêter. L'Arménie toutefois resta leur tributaire (646), et les avantages qu'ils avaient obtenus de ce côté leur permirent de pénétrer dans l'Asie Mineure par la Cappadoce et la Phrygie. C'était s'ouvrir le chemin de Constantinople. Ils firent de vains efforts pour le franchir. Une seule fois, ils

parurent en Galatie et s'emparèrent d'Amorium sans pouvoir la conserver (667), et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard qu'ils renouvelèrent leurs incursions de ce côté. La mer leur offrait une voie plus directe vers la capitale de l'empire grec. Moawiah, chargé du gouvernement de la Syrie, se créa bientôt une marine redoutable. Dès l'année 647, il avait imposé à l'île de Chypre un tribut qui égalait la moitié de ses revenus; en 649, il s'était emparé des îles de Crète, de Cos et de Rhodes[1]; en 655 il osa se mesurer contre la marine grecque et détruisit une partie des vaisseaux de l'empereur Constantin II dans le golfe Issalucke, sur les côtes de la Lycie, au pied du mont Phénix. Encouragé par ce succès, il résolut d'équiper une flotte considérable, et de l'envoyer devant Constantinople; il était maître du khalifat, lorsque l'entreprise fut mise à exécution.

Au printemps de 672, une troupe considérable d'Arabes fut débarquée sur les rives de la Propontide (mer de Marmara), et vint camper vers le couchant de Constantinople, à la base du triangle que forme la place, tandis que les deux autres côtés et le sommet qui regarde le Bosphore étaient occupés par une flotte nombreuse. Les musulmans combattirent avec la plus grande ardeur; ils étaient stimulés par la présence de trois compagnons du prophète, qui, malgré leur âge avancé, avaient voulu contribuer à une si belle conquête; un d'eux, nommé Abou-Aioub, l'hôte de Mahomet à Médine au temps de l'hégire, ayant été tué en combattant, fut enseveli par les Arabes au lieu même où il avait succombé; plus tard on éleva sur son tombeau une mosquée, et c'est là que les sultans ottomans viennent ceindre l'épée lorsqu'ils prennent possession du trône. Le siége dura six ans : chaque année, au mois de novembre, la flotte se retirait dans le port de Cyzique, dont elle s'était emparée; puis elle revenait au commencement du printemps; les Grecs qui avaient eu le temps de réparer leurs portes, se défendaient avec bravoure : ils étaient alors gouvernés, contre la coutume, par un empereur habile et courageux; c'était Constantin IV, surnommé

1. Œlsner, p. 70, d'après Théoph., p. 285, et Rizara, *Reg. pers. Hist.*, p. 207.

Pogonat. Il se servit avec avantage d'une invention nouvelle, le feu grégeois [1], qui embrasait les vaisseaux ennemis d'un incendie qu'on ne pouvait éteindre. Irrités de cet obstacle, contre lequel la vaillance ne pouvait rien, épuisés par des travaux inutiles, assaillis par des maux de toute sorte, les Arabes abandonnèrent enfin leur entreprise (679). Les troupes, ramenées à Cyzique, revinrent, non sans peine, en Syrie, continuellement harcelées par l'armée que Constantin avait mise à leur poursuite. Quant à la flotte, battue par la tempête en entrant dans le golfe d'Antioche, elle se perdit presque complétement sur les côtes de la Pamphylie.

Quelques auteurs (Théophane, Cédrénus, etc.) prétendent qu'à la suite de ce désastre Moawiah aurait été réduit à implorer la paix, et se serait engagé à payer à la cour de Byzance un tribut de dix mille pièces d'or, à rendre cent esclaves, et à fournir cinquante chevaux de la meilleure race. Mais dans cette circonstance, la vanité grecque a transformé en contribution de guerre les présents que le khalife avait envoyés à son nouvel allié.

Constantinople, aussi bien que l'Asie Mineure, se trouva dès ce moment à l'abri de l'agression des Arabes; on ne vit pas davantage leur marine inquiéter les possessions grecques de la Méditerranée. Les empereurs byzantins voulurent profiter des querelles intestines qui troublaient le khalifat pour recouvrer une partie de la Syrie. Ils se montrèrent, vers 686, sur les frontières des musulmans. Abd-el-Malek, quatrième successeur de Moawiah, qui se trouvait pressé par trois rivaux, aima mieux acheter la retraite de l'ennemi que de s'exposer à une action douteuse. Justinien II accepta ses offres, au lieu de saisir habilement une occasion qui ne devait plus se représenter. Il ne tarda pas à s'en repentir, car dès qu'Abd-el-Malek eut consolidé son

1. Du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon, d'après MM. Reinaud et Favé, *Histoire de l'artillerie*, 1845, t. I, p. 89-97, 201 et 211; M. de Humboldt, dans son *Cosmos*, t. II, p. 269 et 530, ne discute pas les questions soulevées dans ces derniers temps. Voy. aussi M. Quatremère, p. 65, sur le feu grégeois, *Journal asiatique*, 1850, t. XV, p. 214.

autorité, il oublia ses engagements, et se montra plus fier que jamais,

Les Grecs avaient perdu la Syrie ; avec une politique moins aveugle, ils auraient pu en conserver une partie. Quelques chrétiens fervents, irrités de voir le triomphe d'une religion nouvelle, s'étaient retirés, sous le nom de Mardaïtes, dans les montagnes du Liban, où ils essayaient de sauver leur indépendance, et de rappeler à leur première foi les Syriens qui l'avaient abandonnée. De l'asile qu'ils avaient choisi, ils harcelaient continuellement les Arabes et s'avançaient même jusqu'à Damas. Incapables, quoi qu'en aient dit certains chroniqueurs, de faire une guerre ouverte aux Arabes et de forcer les khalifes de payer tribut, ils pouvaient, en s'aidant des localités, leur causer beaucoup de mal. Leur refus de suivre la même communion que les Grecs, et leur rapprochement de l'Église latine, irritèrent les empereurs de Constantinople, qui, loin de s'en servir comme d'utiles auxiliaires, s'appliquèrent à les détruire. Justinien II y parvint en employant la ruse et la trahison. Un de ses généraux, feignant d'entrer en négociation avec leur chef, l'assassina au mépris des lois de l'hospitalité. Ce crime épouvanta les Mardaïtes, qui se laissèrent surprendre ; douze mille d'entre eux furent enlevés de la Syrie et conduits par les Grecs en Asie Mineure. Dès lors le pays qu'ils occupaient fut ouvert aux musulmans et reconnut leur autorité (600).

CHAPITRE III.

CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE ET DE LA PERSE; INVASION DE L'AFRIQUE ET DE LA TRANSOXIANE (632-680).

LES ARABES ENTRENT EN ÉGYPTE; ÉTAT DU PAYS A L'ARRIVÉE D'AMROU. — PRISE D'ALEXANDRIE (640). — EXPÉDITION EN NUBIE ET DANS LA CYRÉNAÏQUE; LES ARABES S'AVANCENT JUSQU'A SUFETULA. — NOUVELLE INVASION DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE; BEN-NADIDJE; AKBAH. — ÉTAT DE LA PERSE; CONQUÊTE DE CE PAYS. — IEZDEDJERD VEUT PRENDRE L'OFFENSIVE; BATAILLE DE CADESIAH. — FONDATION DE KOUFAH ET DE BASSORAH; PRISE DE CTÉSIPHON; BATAILLE DE DJALOULAH ET DE NEHAVEND; FUITE D'IEZDEDJERD; RÉSISTANCE DU SATRAPE HERMOZAN. — SOUMISSION DE LA CARAMANIE ET DE LA GÉDROSIE; INVASION DU KHORASAN; FIN DE L'EMPIRE DES PERSES; LES CONQUÊTES DES ARABES SE TROUVENT INTERROMPUES A LA FIN DU VII^e^ SIÈCLE.

Les Arabes entrent en Égypte; état du pays à l'arrivée d'Amrou.

Ce n'était pas seulement en Syrie que les Grecs, en proie aux dissensions religieuses, se faisaient des ennemis de ceux dont l'alliance leur était le plus nécessaire. Chacune de leurs provinces avait sa secte, son hérésie particulière; on y voyait *toujours en présence deux partis irréconciliables. Ces partis* n'étaient souvent, comme à Constantinople, que de simples factions cachant des projets d'ambition sous le voile des controverses théologiques; mais ils avaient un tout autre caractère dans les pays que la force des armes avait soumis aux Romains, et qui transformait leur dissidence en une question de nationalité. L'Égypte donnait, en 632, ce singulier spectacle : d'un côté se trouvaient les Grecs conquérants, presque tous orthodoxes; de l'autre les descendants de l'ancienne population maîtresse du sol sous les Ptolémées, qui avaient généralement embrassé l'hérésie d'Eutychès ou des monophysites. A la voix de Jacques Baradée, mort évêque d'Édesse en 578, ils s'étaient organisés et armés pour résister à leurs adversaires, sans que les empereurs de Constantinople eussent compris la portée politique de cette association, *et ils avaient été assez loin pour se choisir* un chef dans la personne de Mokawkas, homme habile et rusé, qui avait été gouverneur de l'Égypte au temps de l'in-

vasion de Chosroès, et qui s'était approprié le tribut tout entier de la province, au lieu de l'envoyer à Constantinople ou à Ctésiphon. Possesseur de richesses considérables, il s'était montré très-libéral envers ses compatriotes, et sa générosité avait accru son influence. Nul ne lui contestait le droit de représenter la race entière des Coptes, *Al-Copti* (nom que donnèrent les Arabes aux Égyptiens, par une altération évidente du mot grec Αἰγύπτιοι). Mahomet lui avait envoyé un ambassadeur et n'avait pas dédaigné ses présents; les Arabes devaient trouver plus tard en lui un utile allié.

Omar, après la prise de Jérusalem, avait détaché de l'armée de Syrie Amrou qu'il se proposait de diriger contre l'Égypte. Amrou, poète et guerrier, s'était illustré dans les premiers combats de l'islamisme; il avait pris une part active à la conquête de la Syrie, et c'était combler ses vœux que de le charger d'une entreprise pleine de périls, mais glorieuse; sur un ordre équivoque du khalife, il part de Gaza à la tête de quatre mille hommes et s'avance sur Péluse.

Les Grecs n'avaient pas eu la précaution de mettre la province sur un pied de défense respectable. Leur fierté s'était révoltée à l'idée de payer le tribut auquel s'était engagé en leur nom le patriarche d'Alexandrie Cyrus; aucun acte n'avait, il est vrai, suivi et légitimé leurs paroles arrogantes; l'empereur s'était contenté de nommer un nouveau gouverneur de l'Égypte. Quand Amrou parut, les Grecs n'étaient pas en état de tenir la campagne; battus dans un premier combat non loin d'El-Misr, à l'entrée de l'isthme de Suez, ils durent se retirer dans les places fortes qui n'étaient pas suffisamment approvisionnées.

Amrou, ne rencontrant pas de résistance, traversa l'isthme de Suez et se présenta devant la ville de Famiah, l'ancienne Péluse, qui commande l'entrée du delta. Malgré l'inexpérience des Arabes dans l'attaque des places, la ville ne tint qu'un mois : au bout de ce temps, elle se soumit et ils eurent accès dans la plus belle partie de la province. Famiah prise (639), deux routes s'ouvraient aux musulmans. Ils pouvaient suivre le littoral, emporter toutes les places

fortes jusqu'à la ville d'Alexandrie, puis alors seulement pénétrer dans l'intérieur du pays, dont les communications avec la mer eussent été coupées. C'était la voie la plus rationnelle ; ils en adoptèrent une autre qui leur eût été fatale, s'ils avaient marché au milieu d'une population ennemie. Prenant leur direction par les déserts qui s'étendent du Nil à l'isthme de Suez, ils s'avancèrent vers la capitale de la moyenne Égypte, et en commencèrent immédiatement le siége. Memphis avait deux sortes de défenseurs : d'une part, les Grecs maîtres du château, de l'autre les Coptes, *qui habitaient la ville et qui s'étaient rangés sous les ordres* de Mokawkas. Tant que les deux partis furent d'accord, Amrou s'épuisa en vains efforts, et pendant sept mois il vit *tous ses assauts repoussés ; mais Mokawkas, par des rap*ports trompeurs, fit abandonner aux Grecs la forteresse et traita aussi avec Amrou. De la négociation il résulta que les Coptes durent reconnaître dans toute l'étendue de l'Égypte la domination musulmane, qu'ils payeraient chaque année deux ducats par tête [1], et pourraient pratiquer librement leur religion. Quand tout fut réglé, Amrou entra dans la ville qui devint le siége de son gouvernement (640).

Prise d'Alexandrie (640).

Cet habile capitaine savait que dans une guerre d'invasion, l'activité est le premier élément du succès ; aussi s'empressa-t-il de reprendre les hostilités. De Mesrah il revint vers le nord, défit à Kéram'l-Shoraik les Grecs qui s'étaient un instant ralliés, et les rejeta dans Alexandrie. Sans se mettre en peine des hautes murailles de cette capitale, il n'hésita pas à l'assiéger. Les habitants de leur côté ne négligèrent aucun moyen de défense, et quoique abandonnés à leurs seules ressources, ils tinrent quatorze mois (640-641). Enfin le fanatisme l'emporta, et une attaque furieuse permit aux musulmans de prendre la ville le 21 décembre (641). Les Grecs vaincus se réfugièrent sur leurs vaisseaux ; un parti cepen-

1 Ce tribut produisit, la première année, douze millions de ducats ; un recensement de tous les Coptes avait donné six millions d'individus, parmi lesquels n'étaient comptés ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants au-dessous de seize ans.

dant se retira dans l'intérieur des terres, et tenta encore une fois la fortune; Amrou ne lui laissa pas le temps de se fortifier; il quitta sa nouvelle conquête et courut l'écraser. A son retour, il trouva Alexandrie entre les mains des Grecs débarqués, qui avaient massacré la garnison musulmane. Un dernier assaut les obligea d'abandonner pour jamais la capitale de l'Egypte. Sitôt qu'il se vit maître de la province, Amrou écrivit au khalife pour lui demander s'il devait livrer la ville au pillage et à la destruction; Omar lui reprocha d'en avoir eu un seul moment l'idée, et un système de sage et prudente administration fut aussitôt mis en pratique. L'impôt établi d'abord sur les Coptes fut étendu à tous les habitants : puis en sus de cette capitation uniforme, ceux qui possédaient des fermes et des métairies furent soumis à une taxe proportionnelle à la valeur de leur fonds. La perception fut confiée aux Coptes eux-mêmes, mieux placés que les musulmans pour diriger ces diverses branches de l'administration sous le rapport des relations et du langage. Les impôts rapportèrent bientôt des sommes considérables dont le khalife employa la plus grande partie à des travaux utiles pour le pays. C'est par ses ordres qu'on rétablit l'ancien canal de Colzoum qui joignait le Nil à la mer Rouge. Amrou aurait voulu percer l'isthme de Suez, mais Omar s'y opposa pour ne pas ouvrir aux Grecs le chemin des villes saintes. Mesrah se releva sous le nom d'Al-Fostat (aujourd'hui l'ancien Caire). Lorsque les eaux du Nil, au moment de sa crue périodique, n'atteignaient pas une certaine hauteur, le peuple s'effrayait, et l'ordre était souvent troublé ; Amrou fit changer la longueur des coudées du nilomètre, de manière à pouvoir toujours présenter un chiffre rassurant, et les esprits ne se laissèrent plus aller à de vaines frayeurs. Sous un gouvernement éclairé, de grands travaux furent entrepris, et en quelque temps l'Égypte se trouva entièrement régénérée [1].

1 Aboul-Farage, *Hist. dynast.*, p. 112, 114, 170, 185; *Voyage de Norden*, t. III; notes et éclaircissements de Langlès, p. 240; d'Herbelot, *Biblioth. orient.*; Gibbon, t. X, p. 262; Heeren, *Geschichte der studiums der classischen litteratur*, t. I, p. 41 et 72; Abdellatif, *Relation de l'Égypte*, trad. par S. de Sacy, p. 240; Parthey, *der Alexandrinische museum*, p. 106, et de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 262 et 526.

Suivant quelques auteurs[1], la prise d'Alexandrie aurait été suivie de l'incendie de la fameuse bibliothèque du Sérapion ; mais si l'on songe que la ville même ne fut pas saccagée dans le premier élan de la victoire, on croira difficilement qu'un tel acte de barbarie ait été ordonné de sang-froid. Cependant on ne saurait passer sous silence une anecdote dont la plupart des écrivains modernes ont fait usage, et qui semble au premier abord acquise à l'histoire ; on suppose qu'Amrou ayant consulté le khalife sur la destination à donner aux livres trouvés dans la ville, Omar répondit : « Si ces livres sont contraires au Coran, ils sont nuisibles ; s'ils lui sont conformes, ils sont inutiles ; ainsi détruis-les. » Or, aucun historien contemporain ne raconte ce fait, qui, fût-il vrai, n'aurait porté que sur un petit nombre de livres, la bibliothèque ayant été détruite en 390, sous Théodose. Il n'y eut à Alexandrie que les murailles de sacrifiées ; et encore Amrou ne les fit abattre qu'à la suite d'un soulèvement des habitants. Il avait été rappelé d'Égypte par Othman aussitôt que ce dernier avait pris en main les rênes du khalifat, et sa disgrâce avait irrité les Égyptiens dont il s'était fait aimer. Sur ces entrefaites, les Grecs s'étant présentés devant Alexandrie reprirent le château, et cherchèrent à rétablir leur autorité sur une grande partie de la contrée. Les Coptes, qui craignaient d'avoir à rendre compte de leur lâche conduite, si jamais les empereurs de Constantinople recouvraient leur puissance, demandèrent à grands cris le rappel d'Amrou. Othman l'accorda, et le grand capitaine revint assiéger une ville que déjà deux fois il avait prise de vive force. Furieux de voir répandre à l'attaque de ces hautes murailles le sang le plus généreux de l'Arabie, il jura alors de les renverser et de ne pas laisser une seule pierre debout. Il tint sa parole, mais en même temps il fondait une mosquée sur l'emplacement où il avait arrêté ses soldats ivres de vengeance, et donnait à cette mosquée le beau nom de Djami-el-Rahmet (mosquée de la miséricorde).

1. Aboul-Farage, qui vécut de 1220 à 1286 de l'ère chrétienne, et Aboul-Féda, de 1273 à 1331.

Expédition en Nubie et dans la Cyrénaïque; les Arabes s'avancent jusqu'à Sufétula.

Rien ne montre mieux l'ardeur des Arabes dans ces guerres terribles que la rapidité avec laquelle ils poursuivent leurs expéditions aventureuses; maîtres des pays les plus riches et les plus fertiles, ils méprisent les tranquilles jouissances que leur offre la paix, et courent à de nouveaux succès, le Coran d'une main et le sabre de l'autre.

L'Égypte est à peine subjuguée que déjà une armée musulmane descend en Nubie (643) et impose un tribut au souverain de cette contrée [1]. Amrou renforce ses troupes d'esclaves noirs d'une vigueur peu commune, et voulant montrer à ses successeurs le chemin qu'il vient de leur ouvrir, il pénètre dans la Cyrénaïque. Cette province était bien déchue de son ancienne splendeur. Jadis, sous le nom de Pentapole, elle avait mérité d'être distinguée au milieu des déserts de l'Afrique; la destruction de ses grandes cités lui avait fait rendre celui de Libye, sous lequel elle était comprise dans le diocèse d'Égypte. Le chef arabe n'eut qu'à imposer un tribut à la ville de Barcah pour pouvoir se dire maître de toute la contrée. Il n'alla pas plus loin, parce qu'avant d'entrer dans la Tripolitaine, il lui aurait fallu des approvisionnements suffisants pour une longue et difficile campagne. Il revint en Égypte avec l'intention de disposer tout pour que l'islamisme se répandît rapidement dans l'Afrique septentrionale; mais la jalousie d'Othman devait l'enlever du poste qu'il occupait si bien, et confier à d'autres généraux le soin d'opérer de ce côté de nouvelles conquêtes (644).

Le premier qui en fut chargé, Abdallah-ben-Saad, n'était pas en état de supporter le parallèle avec son prédécesseur. Secrétaire de Mahomet, il ne s'était signalé dans sa jeunesse que par son esprit rusé, reproduisant d'une manière peu fidèle les versets du Coran que le prophète lui faisait écrire, et les altérant de sa propre autorité pour se donner ensuite

1. El-macin, *Hist. Sarac.*, t. I, p. 27; *Eutych.*, t. II, p. 318.

le droit de railler leur origine divine, et de mépriser la crédulité des fidèles. Plus tard, il avait reconnu sa faute ; mais ce souvenir avait porté une atteinte profonde à sa considération, et s'il n'eût été beau-frère du nouveau khalife, il n'eût jamais été nommé gouverneur de l'Égypte. Sous ses ordres, les Arabes parurent dirigés bien moins par l'ardeur du prosélytisme que par la cupidité. Leur marche vers l'ouest fut d'abord incertaine; ils assiégèrent Tripoli, puis Cabès, et levèrent le siége de ces deux villes (647); ils retrouvèrent bientôt, en présence de l'ennemi, leur ancienne valeur, et à la voix d'un vrai musulman, nommé Zobéir, auquel Abdallah avait cédé le commandement, ils marchèrent contre le patrice Grégoire, qui s'avançait avec une armée considérable. Cette armée, qui aurait monté suivant quelques récits jusqu'à cent vingt mille hommes, n'était pas exclusivement composée de Grecs; les naturels du pays, Maures ou Berbères, en formaient la plus grande partie. Grégoire gouvernait toutes les possessions grecques de l'Afrique occidentale, la Byzacène alors menacée, le proconsulat ayant pour capitale Carthage, la Numidie, les Mauritanies césarienne et sitifienne qui comprenaient les provinces actuelles d'Alger et de Tlemcen, et enfin la partie de la Mauritanie Tingitane qui n'était pas occupée par les Wisigoths d'Espagne. Depuis le désert de Barcah jusqu'au détroit de Gibraltar, il n'y avait pas une ville qui ne dût obéir à ses ordres, et lui envoyer l'impôt fixé par l'empereur. En revanche, il protégeait les habitants contre les excursions des Maures indépendants, qui descendaient tout à coup de l'Aurasius, s'élançaient dans la plaine, pillaient les places ouvertes, massacraient les soldats isolés, emportaient les moissons et les troupeaux, et retournaient ensuite dans leurs montagnes, où les généraux grecs ne pouvaient les suivre. En vain les successeurs de Bélisaire s'étaient-ils efforcés de mettre obstacle à ces invasions périodiques ; après d'inutiles combats ils avaient préféré les négociations pacifiques à ces luttes éternelles, et avaient cherché à se faire des alliés de ceux qu'ils n'avaient pu soumettre. Aussitôt que le patrice Grégoire apprit l'arrivée des Arabes, il

ordonna à toutes les troupes dont il disposait de se réunir au plus vite, afin de chasser les insolents barbares qui venaient troubler son repos. Il ne s'inquiéta pas s'il valait mieux placer ses soldats dans les forteresses et se contenter de harceler ses adversaires par de perpétuelles attaques ; sa présomption, malgré tant d'échecs éprouvés par les Grecs, ne lui permettait pas de croire que vingt mille Arabes triompheraient de cent mille hommes rangés sous ses étendards. On en vint aux mains près d'Yacouba ; comme sur les rives de l'Yermouk, le combat dura plusieurs jours, et il se termina à l'avantage des Arabes, grâce à Zobéir, dont la Bravoure et l'habileté excitèrent l'admiration générale. L'austère musulman ne montra pas moins de désintéressement ; il avait tué le patrice Grégoire, et dédaigné sa fille, prix de la victoire, ne voulant pas laisser supposer que ses actions eussent un autre mobile que le désir de faire triompher la foi musulmane. Après la bataille, toutes les villes de la Tripolitaine et de la Byzacène ouvrirent leurs portes. Sufétula seule pouvait à l'aide de ses fortifications essayer quelque résistance ; la fortune lui fut contraire ; les Arabes y entrèrent en vainqueurs et s'emparèrent des immenses richesses qu'elle contenait ; chaque cavalier eut pour sa part trois mille pièces d'or, et chaque fantassin mille. A la nouvelle de ce désastre l'effroi se répandit dans toutes les provinces grecques de l'Afrique. Les Arabes envoyaient déjà des éclaireurs sur la route de Carthage. On ouvrit des négociations ; Abdallah s'engagea à ne pas s'avancer plus loin si les Grecs lui payaient deux millions cinq cent mille dinars. La somme fut immédiatement comptée, et l'Arabe, fidèle à sa parole, se hâta de rentrer en Égypte, sans même occuper les pays qu'il avait envahis. Il sembla prouver par cette conduite qu'il n'avait eu d'autre but que de recueillir un riche butin. Ce n'était pas ainsi qu'auraient agi Khaled, Amrou et Zobéir lui-même ; mais ce dernier n'était déjà plus à l'armée ; il avait été envoyé à Médine pour annoncer le succès de l'expédition. Othman voulut qu'il proclamât lui-même du haut de la chaire du prophète les détails du combat, acte impolitique qui de-

vait exalter plus tard l'imagination de Zobéir, et le porter à prétendre au khalifat.

La cour de Constantinople apprit avec étonnement de quelle taxe énorme les Grecs d'Afrique avaient payé la retraite des Arabes. Elle se dit trahie par ses lieutenants et résolut d'exiger des contributions plus fortes. Vers 663, Constant II fit réclamer du gouverneur de la province une somme égale à celle qu'Abdallah avait obtenue. Le gouverneur ne put ou ne voulut pas obéir, se retira auprès de Moawiah, devenu khalife, et l'excita à faire la conquête de l'Afrique, lui montrant d'un côté la faiblesse des Grecs, de l'autre la richesse et la fertilité du pays. Moawiah savait avec quelle ardeur les Arabes accueillaient les guerres saintes. Il n'était pas fâché de donner un aliment à leur activité guerrière, et d'entourer son administration de quelque gloire, afin d'assurer le pouvoir dans sa famille. L'expédition fut donc résolue.

Nouvelle invasion de l'Afrique septentrionale; Ben-Hadidje; Akbah.

Le nouveau gouverneur de l'Égypte, Ben-Hadidje, se mit en marche pour la Byzacène; l'entreprise n'eut pas de très-grands résultats : elle se borna à l'occupation de tout le littoral, jusqu'à El-Korn, à la défaite d'une armée grecque, qui se rembarqua précipitamment après une courte apparition, et enfin à la prise de plusieurs places, Djeloula, entre autres, dont le pillage rapporta trois cents pièces d'or à chaque soldat. Ce ne fut pas toutefois une simple incursion; les Arabes s'établirent dans le pays, marquant par là leur ferme volonté de ne pas abandonner l'Afrique avant de l'avoir entièrement subjuguée (665).

On donna un chef aux nouvelles provinces, moins pour s'occuper de l'intérieur que pour arborer aussi loin que possible dans les villes grecques et chez les Maures l'étendard des croyants. Akbah-ben-Nasi, auquel cette mission fut spécialement confiée, avait toutes les qualités désirables : bravoure à toute épreuve, désintéressement, générosité, grandeur d'âme. Il avait de plus une foi inébranlable. Aussi

osa-t-il, à la tête d'un faible corps d'armée, traverser toute l'Afrique septentrionale et s'avancer jusqu'à l'Atlantique, au milieu de peuples ennemis. Lançant son cheval au milieu de la mer : « Dieu de Mahomet, s'écria-t-il dans son enthousiasme, si je n'étais retenu par les flots, j'irais porter la gloire de ton nom jusqu'aux confins de l'univers. » Les Berbères étaient étonnés de tant d'audace ; Akbah leur paraissait un être supérieur ; ils admiraient sans la connaître encore cette religion qui faisait entreprendre de si grandes choses. Nul ne résistait aux armes du courageux musulman. Pour contenir les tribus dont il redoutait l'inconstance, Akbah crut nécessaire de bâtir une ville ; il choisit, à quelques lieues de la mer, non loin de Carthage, un emplacement favorable, et posa les premières pierres de Cairowan, qui succéda à la rivale de Rome comme métropole de l'Afrique. Une fois maître de ce point d'appui, il recommença ses incursions, et sous ses puissants efforts l'œuvre de la conquête avançait rapidement, lorsqu'une trahison enleva aux Arabes le fruit de ses victoires. Akbah revenait d'une longue expédition ; son armée avait pris les devants ; lui-même, plein de sécurité, était à l'arrière-garde avec ses principaux officiers, et une petite troupe d'environ trois cents hommes. Tout à coup il voit apparaître une nuée de Berbères, commandés par un chef autrefois son prisonnier et dont il avait irrité l'orgueil ; enveloppé de tous côtés, il cherche à sauver quelques-uns des siens : une chance leur est offerte, mais ils abandonneront leur chef prêt à se dévouer pour eux ; tous veulent partager son sort et mourir martyrs de la foi ; ils récitent donc la prière, tirent leurs épées, en brisent le fourreau, se précipitent tête baissée dans les rangs ennemis et y trouvent la mort.

A la nouvelle de ce désastre les Arabes perdirent courage ; les Maures, au contraire, exaltés par le succès, vinrent assiéger Cairowan. Ils furent assez heureux pour en chasser leurs ennemis démoralisés, qui se retirèrent jusqu'à Barcah (681).

Malgré cet échec, les expéditions d'Akbah n'en furent pas moins très-utiles à la cause de l'islamisme ; il avait fait

retentir le nom du prophète jusque sur les bords de l'Atlantique; il avait tracé la route pour la conquête de l'Afrique; enfin il avait détruit toutes les ressources des Grecs qui devaient uniquement leur salut aux Maures soulevés. Ceux-ci devaient plus tard reconnaître chez les Arabes leurs mœurs, leurs habitudes, leurs idées même et devenir les auxiliaires d'un vainqueur généreux.

État de la Perse; conquête de ce pays.

Pendant que l'islamisme se répandait ainsi vers l'Occident, il avait fait à l'Orient de grands et rapides progrès. En 634 il n'avait pas encore dépassé les bords de l'Euphrate; quarante ans ne s'étaient pas écoulés que déjà le Gihon (l'Oxus) et l'Indus le voyaient triompher sur leurs rives.

On put croire un moment après la prise de Hira et d'Anbar que les Arabes n'attaqueraient pas l'empire des Perses, dont Mahomet avait pourtant prédit la chute; Khaled avait bien écrit à la cour de Ctésiphon une lettre menaçante; mais appelé au siége de Daumat-Djandal, et de là en Syrie, il avait été obligé de ne laisser dans l'Irak qu'un petit corps de troupes sous le commandement de Mothanna, fils de Haritha.

En Perse l'anarchie était au comble; depuis la mort du parricide Siroes, plusieurs princes s'étaient succédé sur le trône; l'un d'eux, Schahriran avait envoyé vers Hira dix mille hommes qui avaient été taillés en pièces par les Arabes sur l'emplacement de l'ancienne Babylone; les troubles qui avaient suivi l'avénement des deux filles de Chosroès, Dokht-Zenan et Arzemidokht, avaient empêché les Perses de tenter de nouveaux efforts pour enlever aux musulmans leurs conquêtes; Mothanna n'ayant pas de ressources suffisantes pour garder le vaste territoire envahi par Khaled, sollicita des renforts à Médine, au moment même de la mort d'Abou-Bekre.

La première province qui s'offrait aux yeux des Arabes, l'ancienne Assyrie ou Chaldée, réunissait dans son sein toutes les richesses de l'Asie que les Séleucides et les Perses s'étaient plu à y accumuler; arrosée par des fleuves

majestueux pour lesquels ils ne trouvaient dans leur pays aucun terme de comparaison, elle frappait leurs sens par son faste, et leur imagination par les ruines immenses qu'elle étalait à leurs regards. Mais s'ils étaient victorieux cette impression ne devait pas durer longtemps. En marchant vers l'Indus le pays change entièrement d'aspect; au lieu de plaines fertiles, de vallées délicieuses et de jardins riants, on ne rencontre plus qu'un terrain ingrat, des populations clair-semées, des montagnes inhabitables et des sables arides.

A peine Omar a-t-il été proclamé khalife, qu'il imprime à la guerre de Perse une activité sans égale; par ses ordres, Abou-Obeid se met à la tête de l'armée, et, guidé par Mothanna, il obtient des avantages signalés à Nemarik, à Saccatiyà et à Cosyatha; Rousteni, tout-puissant à la cour de Ctésiphon, lui oppose Rahman; un terrible combat s'engage à Coss-Ennatif; Abou-Obeid, confiant dans sa fortune, passe l'Euphrate à la vue de l'ennemi qu'il attaque dans une position désavantageuse; après des prodiges de valeur, il est écrasé sous les pieds d'un éléphant, et les Arabes sont mis en pleine déroute; Mothanna sauve avec peine les débris de l'armée, et il n'échappe à de nouveaux désastres que par suite de troubles survenus parmi les seigneurs perses. Roustem, qui exerçait l'autorité au nom de Bourah, autre fille de Chosroes Parviz, voit son influence s'affaiblir, il est obligé de partager la souveraine puissance avec son collègue Firouzan, et pendant ce temps Mothanna reprend l'offensive; vainqueur de Mihran, près de l'emplacement où fut élevée depuis la ville de Koufah, il rentre à Hira, passe l'Euphrate, pénètre en Mésopotamie et défait devant Tekrit les tribus de Namir et de Taghlib restées fidèles aux Perses, tandis que ses lieutenants dévastent la contrée en tous sens. Ses succès provoquent une réaction violente; Roustem et Firouzan, accusés de sacrifier à leurs passions l'intérêt de leur patrie, oublient leurs divisions et reconnaissent pour roi Iezdedjerd III, fils de Schahriar, fils de Chosroës Parviz; les factions s'éteignent, l'unité est rendue à l'empire; des mesures vigoureuses sont

prises pour chasser les Arabes de l'Irak, et Mothanna se retire vers le désert, où il prend une position défensive [1].

Iezdedjerd veut prendre l'offensive; bataille de Cadesiah.

Ces événements avaient lieu en 634; Iezdedjerd qui devait faire remonter son avénement au 16 juin 632, jour initial de l'ère qui porte son nom, ordonne à Roustem de marcher contre les musulmans, et cent vingt mille hommes sont placés sous son commandement. Saïd, fils d'Abou-Wacas, avait été nommé par le khalife général en chef des troupes de l'Irak; privé des conseils de Mothanna qui venait de mourir de ses blessures reçues à la journée de Coss-Emnatif, il avait réorganisé l'armée et pris position près de Cadesiah; c'est là que devait se décider le sort de l'empire des Perses. Trois batailles sont livrées coup sur coup : la première, appelée journée d'*Armat*, reste indécise; la seconde, ou journée d'*Aghwat*, se termine à l'avantage des Arabes; dans la troisième, ou journée d'*Amas*, Roustem est tué et les Perses sont mis en pleine déroute.

Le butin fut immense; Saïd, après en avoir réservé le cinquième pour le trésor public, donna la valeur de six mille dirhems à chaque cavalier et celle de deux mille dirhems à chaque fantassin; Omar voulut que tout fût distribué aux vainqueurs, et accorda une part plus considérable à ceux qui pouvaient réciter de mémoire de longs passages du Coran.

Fondation de Koufah et de Bassorah; prise de Ctésiphon; bataille de Djalulah et de Nehavend; fuite d'Iezdedjerd; resistance du satrape Hormozan.

Saïd, poursuivant ses succès, prit possession de Hira, qui allait déchoir de son importance; les musulmans, un an plus tard, élevaient, à trois milles de distance vers le sud-est, la ville de Koufah, qui devint le chef-lieu de la province et le siége du gouvernement; d'un autre côté, Otba, fils de Ghazwan, s'étant emparé d'Obollah, voisine du

1. Nous trouvons, sur les affaires de Perse, la même incertitude que pour les faits relatifs à la guerre de Syrie; M. Caussin de Perceval, t. III, p. 456, 466, etc., a essayé de soulever un coin du voile qui couvre encore cette obscure période.

golfe Persique, avait jeté à quatre lieues de là les fondements de Bassorah, qui prit de rapides accroissements et servit d'entrepôt au commerce de l'Inde et de l'Asie orientale.

Cependant Saïd soumettait tout le pays situé en deçà du Tigre; maître de Babel, de Sabât et de Nahr-Chir, il vint mettre le siége devant Ctésiphon.

Iezdedjerd avait pris la fuite à la nouvelle de la bataille de Cadesiah et s'était retiré à Holwan, prêt à rentrer dans sa capitale si elle résistait courageusement aux Arabes; mais Ctésiphon [1] ouvrit ses portes et livra aux musulmans toutes les richesses qui s'y trouvaient accumulées; la ville fut détruite de fond en comble; c'était une rivale de moins pour les deux nouvelles colonies (637). Le khalife reçut la couronne du grand Chosroës et l'étendard de l'empire.

Le malheureux Iezdedjerd avait réuni une armée à la hâte pour arrêter la marche des Arabes; vaincu à Djalulah, à l'est du Khat-el-Arab (nom du Tigre et de l'Euphrate réunis), il va s'enfermer à Istakhar, l'ancienne Persépolis; tandis que le vainqueur, maître de la Babylonie ou Irak-Arabi, envahit l'Assyrie ou Kurdistan le long du Tigre, s'empare de Tekrit, de Mossoul et enfin d'Holwan, qui conduisait de Madan dans la Médie ou Irak-Adjemi par le défilé du mont Zagros; le jeune prince fait un appel désespéré aux défenseurs de son trône et veut tenter encore une fois la fortune des armes; une bataille sanglante et décisive est livrée à Nehavend, au sud d'Ecbatane; la *victoire des victoires*, c'est le nom que lui donnent les Arabes, est suivie de la conquête de l'Irak-Adjemi et de l'Adorbidjan ou Médie atropatène, sur la côte sud-ouest de la mer Caspienne; Ispahan, Hamadan, Caswin et Tauris sont prises successivement. L'Albanie ou Khirvan et l'Arménie voient leurs frontières envahies. Les Arabes se trouvent arrêtés par la concentration de la population chrétienne émigrée de la Syrie dans l'Arménie romaine, et au nord de l'Ader-

1. Les Arabes appelaient Ctésiphon, Madaïn ou les deux villes, parce qu'ils comprennent sous ce nom Ctésiphon et Séleucie, séparées seulement par le Tigre à l'est de l'ancienne Babylone.

Bidjan par les Khozars, qui ont détruit les fortifications du Caucase et dévasté la Géorgie et l'Arménie persane; ils reviennent vers le Kurdistan, franchissent le Tigre à Mossoul et donnent la main à l'armée de Syrie qui, victorieuse des Grecs, avait achevé de son côté la conquête de la Mésopotamie ou Djezireh. Ainsi renforcés, ils pénètrent dans la Suziane ou Khouzistan et dans la Perside ou Farsistan, s'emparent d'Ahwaz, au sud-est des ruines de l'ancienne Suze, de Chouster et de Djondischabour; Iezdedjerd, chassé de Persépolis, renonce à défendre ses provinces occidentales, et, après quelques tentatives, s'enfuit à Mérou dans le Khorasan, où il porte le feu sacré.

Le satrape Hermozan s'était montré le digne adversaire des Arabes; ayant habilement distribué ses troupes dans les places fortes de la Suziane, il avait longtemps soutenu tout le poids de la guerre; réduit enfin à la dernière extrémité, il se rendit et embrassa l'islamisme. Conduit à Médine, il trouve le khalife endormi parmi les pauvres de la ville, sur les marches de la grande mosquée; surpris de cette simplicité de mœurs associée à la puissance royale et n'attendant aucune grâce du vainqueur, il se plaint de la soif et cherche à profiter de la coutume des Orientaux, qui placent sous la sauvegarde de l'hospitalité celui dont les lèvres ont touché leur coupe. Omar devine son dessein et lui déclare que sa vie ne sera en danger que quand il aura pris le breuvage qui lui est présenté; aussitôt le rusé Perse brise le vase, et le khalife, observateur scrupuleux de sa parole, respecte les jours du prisonnier. La résistance de ce satrape avait seule tenu les Arabes en échec; sa soumission décida la conquête de l'empire des Perses; les lieutenants d'Omar n'eurent plus à compter qu'avec des peuples disposés à accepter sans murmurer le tribut qui leur était imposé.

Soumission de la Caramanie et de la Gédrosie; invasion du Khorasan; fin de l'empire des Perses; les conquêtes des Arabes se trouvent interrompues à la fin du VII^e^ siècle.

Ne voulant point laisser d'ennemis derrière eux, les musulmans, avant de se diriger vers le nord, commencent par

réduire à l'obéissance les habitants du Kerman (Caramanie), du Mekran (Gédrosie), le long de la mer des Indes, et rejettent au delà du Sind les Indiens venus au secours des provinces menacées. Libres de ce côté, ils se dirigent alors vers Rei, considérée avec raison comme la clef du Khorasan, c'est-à-dire de l'Arie, de l'Hyrcanie, de la Margiane, de la Bactriane, du Paropamisus et de l'Arachosie; Iezdedjerd s'était porté de Persépolis dans le Kerman, et de là dans le Sedjestan (ancienne Drangiane); l'alliance des Turcs de la Transoxiane lui avait permis de reprendre un moment l'offensive; Tai-Tsong, premier empereur des Tang, régnait alors en Chine, et son empire s'étendait jusqu'à la mer Caspienne; il était reconnu par les hordes du Turkestan, qu'il mit au service du roi des Perses; cinquante mille hommes vont s'opposer aux progrès de l'islamisme; mais la fierté des Turcs s'irrite de la vanité présomptueuse d'Iezdedjerd, ils se laissent corrompre et battre; le Sedjestan est occupé; Mérou, Hérat, Balkh, Nischabour tombent au pouvoir d'Ahnaf, chargé par le khalife de la conquête du Khorasan, et une lutte de deux mois suffit pour achever la ruine de l'ancienne religion des Perses et du dernier Sassanide (652); Iezdedjerd se rend auprès de Taï-Tsong; sur les bords du Margal, il est mis à mort par un hôte perfide, et, avec lui, finit la dynastie d'Ardeschir, fils de Babek, qui avait régné trois cent vingt-neuf ans. La Perse tout entière reconnaît l'autorité des khalifes[1].

Jusqu'alors, la marche des Arabes n'avait à peu près été qu'une suite de victoires; leurs progrès allaient devenir plus difficiles. Le passage de l'Oxus fut vivement disputé, et si les musulmans, vainqueurs des cavaliers turcs dans leurs premières rencontres, traversant les plaines de la Bokharie et de la Sogdiane, aperçurent Bokhara et Samarcande, ils n'occupèrent qu'une très-faible partie du pays, et une seule ville, Tarmud, tomba en leur pouvoir (673-674).

Ils furent plus heureux à l'ouest de la Transoxiane et

1. L'itinéraire des Arabes dans leur conquête de la Perse est fort bien indiqué par M. Duruy dans son *Précis géogr. du moyen âge*. Il faut aussi consulter Gunther Wahl, *Altes, neues Vorder und Mittel-Asien*, S. 725.

sur les bords de la mer Caspienne, dans le Kharizme ou Khowaresm. La capitale de cette province et les villes de Cath et de Zumakshar furent mises à contribution (680), et les Arabes occupèrent le Djordjan et le Mazandéran ; mais ces derniers avantages devaient passer inaperçus en présence des magnifiques triomphes qui les avaient précédés ; ce ralentissement dans la marche envahissante des musulmans apparut d'une manière plus frappante encore, lorsqu'en 681, à l'autre extrémité de leur empire, ils furent chassés de Cairowan par les Berbères et réduits à se concentrer en deçà de la Tripolitaine ; c'est que, dans la moitié du VII^e^ siècle, les Arabes avaient dépensé, dans des guerres civiles, cette activité qui, portée au dehors, leur avait valu de si éclatants succès.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE INTÉRIEURE DU KHALIFAT DEPUIS L'AVÉNEMENT DES OMMIADES (660-705).

LE PARTI DES ALIDES SUCCOMBE.—SOULÈVEMENT D'ABDALLAH PROCLAMÉ KHALIFE A LA MECQUE ; NOUVEAUX PRÉTENDANTS ; HÉGIAGE RÉTABLIT LA TRANQUILLITÉ DANS L'EMPIRE MUSULMAN. — CONSÉQUENCES DES GUERRES CIVILES.

Le parti des Alides succombe.

Déjà, à la mort d'Othman, le sang avait coulé pour un autre but que le but sacré de la propagation du Coran ; le Khalifat d'Ali n'avait été qu'une longue série de guerres intestines ; les Coréischites, ces fiers rivaux de Mahomet, que sa clémence avait ramenés à la cause de l'islamisme, formaient, parmi les Arabes, une sorte de noblesse généralement acceptée et s'étaient rendus maîtres insensiblement de toutes les avenues du pouvoir ; contenus par Omar, ils avaient contribué à l'élévation d'Othman, s'en étaient délivrés dès qu'il avait voulu se soustraire à leur influence ;

puis, sous prétexte de venger un meurtre qui était leur ouvrage, ils avaient prêché la révolte sur tous les points de l'empire, et ne pouvant triompher d'Ali que personne n'égalait en bravoure et en magnanimité, ils l'avaient vaincu par la ruse et l'avaient désigné au poignard d'un fanatique.

Le fils d'Abou-Sophiam, une fois maître de l'autorité souveraine, devint un excellent chef d'État; il récompensa Amrou de l'appui qu'il lui avait prêté, en lui rendant le gouvernement de l'Égypte; sans crainte du côté d'Hassan, fils aîné d'Ali, qui avait abdiqué solennellement en 661 et dont l'ambition se bornait à jouir d'une retraite paisible à Médine, il réprima la secte turbulente des Kharégites, et fit de la Syrie, le siége de son empire; jusque-là le khalifat avait été électif; Moawiah voulut le rendre héréditaire dans sa famille; il trouva une opposition constante dans son frère adoptif, Ziad, qui faisait planer sur l'Orient une sombre terreur. La mort de ce tyran cruel leva tous les obstacles, et Yézid fut reconnu comme héritier du trône; mais son avénement (679) devait être le signal de nouveaux troubles.

Les Ommïades avaient trouvé dans l'Hedjaz et dans l'Irak une opposition qu'ils avaient eu grand'peine à surmonter. Les habitants de la Mecque et de Médine prétendaient conserver le droit de proclamer les khalifes, droit qu'Abou-Bekre, Omar, Othman et Ali avaient respecté; ceux de Koufah et de Bassorah arguaient de leur nombre, de leur courage et du séjour d'Ali parmi eux, pour s'attribuer ce privilége qui constituait une véritable suprématie. Ces deux partis avaient vu avec peine Damas devenir la capitale de l'empire; comprimés par Ziad et son lieutenant Sambah, qui, durant l'espace de moins de six mois, avaient fait périr plus de huit mille personnes dans la seule ville de Bassorah; torrifiés par l'exécution sanglante d'Hejer, le plus vertueux citoyen de Koufah, dont le seul crime était de vénérer la mémoire d'Ali, par la mort violente de Hassan, empoisonné à Médine en 661; d'Ayescha, mise à mort par trahison en 675, d'Abderrahman, fils de Khaled, que son mérite faisait redouter, etc.; ils se continrent pendant le règne de Moawiah, et n'éclatèrent qu'au moment où il s'agit de lui-

donner un successeur. Tandis que les musulmans de Syrie reconnaissaient son fils Yézid, en faisant ressortir les avantages qui devaient résulter pour l'empire d'une succession héréditaire, l'Irak dévoué aux intérêts des Alides s'appuyait du même principe pour réclamer la couronne en faveur des enfants de Fathime comme étant les vrais héritiers de Mahomet; le gouverneur nommé par Yézid fut repoussé, et Hossein, second fils d'Ali, appelé par les hommes les plus considérables de la province, quitta le fond de l'Arabie, comptant se mettre à la tête des mécontents; il était digne du poste élevé qu'on lui offrait; il avait la bravoure et le courage de son père; plus ambitieux que son frère Hassan qui, en abdiquant, avait porté aux siens un coup funeste, il avait su garder sa dignité, même dans l'abaissement. La seule chose qui lui manquait, c'était l'esprit d'intrigue qui caractérisait les enfants d'Ommiah; pendant qu'il s'approchait du désert, le lieutenant d'Yézid, Obeidollah, avait étouffé dans son germe, par des mesures vigoureuses, l'incendie qui, de Koufah, menaçait de se propager dans toute la contrée; Hossein arriva sur les bords de l'Euphrate, ignorant encore ces fâcheux événements; toute sa famille l'avait accompagné. Sa caravane se composait en tout de soixante-dix personnes. Grande fut son inquiétude quand, au lieu des auxiliaires qu'il attendait, il rencontra, près de Kerbelah, une armée ennemie tout entière. Le farouche Schamer avait reçu l'ordre de ne faire aucun quartier; toute résistance était impossible; le petit-fils du prophète voulut pourtant imposer ses conditions; il demanda trois choses: d'être conduit en sûreté devant Yézid, de retourner à Médine, ou d'être employé dans une ville de la frontière opposée aux Turcs; sur le refus de Schamer, il préféra dans un sublime désespoir la mort à la captivité. Enveloppé de toutes parts, il tomba couvert de blessures sur les corps de ses amis expirants. Ses sœurs, et un de ses fils qui n'avait pas encore la force nécessaire pour combattre, furent seuls épargnés, et le khalife les renvoya en Arabie. Les Koufiens furent indignés du meurtre d'Hossein, dont leurs avances directes et leur lâcheté avaient été pour-

tant l'unique cause ; ils crurent racheter cette tache ineffaçable en rendant à sa mémoire les plus grands honneurs. Encore aujourd'hui c'est pour les Schiites le plus vénéré des *martyrs de l'islamisme* ; *chaque année, au 10 du mois* de moharrem, ils célèbrent sa mort par une fête funèbre, où leur haine contre les Sonnites s'exhale dans de tristes lamentations. Cette terrible catastrophe ne détruisit pas le parti des Alides qui essayèrent encore de saisir le pouvoir ; mais elle les priva pour longtemps d'un chef capable et les força d'ajourner leurs espérances (680).

Soulèvement d'Abdallah proclamé khalife à la Mecque ; nouveaux prétendants ; Moawiah rétablit la tranquillité dans l'empire musulman.

L'Hedjaz ressentit profondément l'impression pénible que la journée de Kerbelah avait produite dans le cœur des mahométans sincères. A la voix d'Abdallah, déjà renommé pour son éloquence et ses talents militaires, et dont le père, Zobéir, avait été l'adversaire d'Ali, les Coréischites se soulevèrent ; Médine l'appela dans ses murs, et chassa le gouverneur que lui avait envoyé Yézid ; la Mecque et les villes voisines suivirent son exemple, et Abdallah se crut autorisé à prendre le titre de khalife ; Yézid dirigea aussitôt contre lui un corps de troupes qui battit les Coréischites, força l'entrée de Médine et mit le siége devant la Mecque. C'était une entreprise bien hardie, car il était à craindre qu'un tel sacrilége ne soulevât tous les esprits. Quoi qu'il en soit, la prise de la ville était imminente, lorsque la mort d'Yézid, arrivée le 4e jour de rébi 1er, 64 de l'hégire (683 de J. C.) à Hauwarin, sur le territoire de Hems, changea tout à coup la face des choses. L'armée assiégeante se replia vers la Syrie, tandis que l'Arabie, l'Égypte, l'Irak et le Khorasan se déclaraient pour Abdallah. C'en était fait du khalifat ommiade de Damas, si le fils de Zobéir était venu réclamer les armes à la main l'obéissance des Syriens, mais il ne voulut pas quitter l'Hedjaz ; il laissa à ses ennemis le temps de se concerter pour choisir un chef. Le fils d'Yézid, Moawiah II, refusait le pouvoir ; et malgré les instances de sa famille, il

rentrait dans la vie privée, six semaines après avoir été proclamé. Merwan Ier, fils de Hakem, le remplaça, à la condition qu'il désignerait pour son successeur, Khaled, autre fils d'Yézid, jeune prince de grande espérance. Sans perdre un instant, il attaqua les partisans d'Abdallah, et annonça par ses victoires qu'on avait trop tôt compté sur la chute de la maison d'Ommiah. Ayant reçu la soumission d'Émèse et d'une partie de la Mésopotamie, il se tourna du côté de l'Égypte, battit le gouverneur de cette province, la réduisit, et chargea un de ses fils de recevoir les contributions du pays. Les villes saintes se trouvèrent privées du blé qu'on leur envoyait par le canal de Colzoum, et la position d'Abdallah fut complétement changée. Son frère Musab s'étant avancé avec une armée contre Damas, fut mis en déroute et revint à Bassorah.

Merwan venait de consolider sa puissance par ce nouveau triomphe, mais ce fut son dernier succès; une mort subite l'enleva en 684. Abdelmalek, son fils, méprisant les droits de Khaled fils d'Yézid, s'empara du gouvernement de la Syrie et de l'Égypte, et fut inauguré khalife le 3 ramadhan, 65 de l'hégire (avril 685). Voyant la Mecque fermée à ses partisans, il ordonna que le pèlerinage se ferait à Jérusalem, et s'occupa activement de réunir l'empire arabe sous sa seule domination. Ses premiers efforts se portèrent sur l'Irak où régnait le plus grand désordre depuis la mort d'Hossein. Les uns avaient reconnu Abdallah, les autres restaient obstinément fidèles aux Alides et refusaient d'obéir à quiconque n'avait pas été accepté par les chefs de cette famille, appelés imams. Un parti avait à sa tête Soliman, fils de Sorad, qui avait repoussé Obeidollah, fils de Ziad; un second était dirigé par Almokhtar, qui après avoir défendu à la Mecque la cause d'Abdallah, mécontent de voir ses services mal récompensés, s'était jeté au milieu des rebelles, espérant profiter des événements et s'élever à la puissance souveraine. Enfin, des sectes religieuses contribuaient encore à diviser les habitants de l'Irak et à leur ôter cet esprit d'ensemble qui avait toujours fait la force des premiers musulmans. Abdelmalek laissa ces factions se combattre et s'entre-détruire. Soliman s'étant porté in-

considérément sur les frontières de la Syrie, fut taillé en pièces par Obeidollah. Al-Moktar rassembla les débris de l'armée vaincue, prit le titre de khalife et vengea la mort d'Hossein par le massacre de tous ceux qui s'étaient signalés à la funeste journée de Kerbelah; Schamer entre autres, tua Obeidollah, qui fier de sa récente victoire, s'avançait vers Koufah et *restait maître de tout l'Irak babylonien. Mais Mu*sab commandait toujours à Bassorah au nom de son frère Abdallah; il reparut alors sur la scène, et plus heureux qu'Obeidollah, vainquit Al-Moktar. Celui-ci se retira dans le château de Koufah et après une défense héroïque périt de la mort des braves (686). Ses partisans au nombre de sept mille, s'étant rendus à discrétion, furent passés au fil de l'épée. Tristes effets des guerres civiles! Al-Moktar, indépendamment des hommes tués dans les combats, avait immolé près de cinquante mille personnes, sous prétexte de venger la mémoire d'Ali et de ses fils.

Abdelmalek voyait avec joie les divisions des partis qui assuraient son prochain triomphe; il venait de punir à Damas la rébellion d'Amrou, fils de Saïd, et n'avait plus qu'un seul ennemi devant lui. Vainqueur de Musab à la bataille de Maskon, il fut reçu à Koufah sans opposition. On lui apporta, dans le château de la ville, la tête du frère d'Abdallah qui avait préféré la mort à une fuite honteuse. « Chose étrange, dit un des assistants, j'ai vu dans cette forteresse la tête d'Hossein présentée à Obeidollah; celle d'Obeidollah à Al-Moktar; celle d'Al-Moktar à Musab; celle de Musab à Abdelmalek. » Le khalife, frappé de cette sinistre coïncidence, *ordonna que le château serait rasé de fond en comble.*

Les lieutenants que Musab avait laissés à Bassorah, à Mausel et en Perse, firent leur soumission. L'un d'eux, Al-Mohallod, homme de courage et d'expérience, dispersa les Azarakites ennemis jurés de tout gouvernement établi, spirituel et temporel, qui s'étaient répandus dans les environs d'Ahwaz; et dès ce moment l'autorité d'Abdelmalek fut reconnue dans toutes les provinces orientales de l'empire musulman. Toutefois son ambition ne pouvait être satisfaite tant qu'il n'aurait pas entre les mains les villes saintes occupées par Abdallah;

il envoya donc dans l'Hedjaz le meilleur de ses généraux, Hégiage, fils de Joseph, dont l'éloquence persuasive devait exercer sur les esprits une salutaire influence. Hégiage eut bientôt réduit Abdallah à se renfermer dans la Mecque, et il n'hésita pas à en commencer le siége. Le fils de Zobéir y avait placé toutes ses ressources. La ville était bien approvisionnée, ses murailles réparées, ses défenseurs braves et habiles. Hégiage avait peine à calmer les scrupules de conscience de ses soldats, qui n'osaient attaquer les portes de la cité sainte. Il y réussit cependant, et après huit mois de siége, la Mecque fut emportée d'assaut. Abdallah et ses principaux officiers périrent sur le seuil même de la Kaaba; le vainqueur s'empressa d'envoyer leurs têtes au khalife, puis il s'occupa de rétablir l'ordre dans la Mecque. Il avait intérêt à montrer, par des actes solennels, que la piété des musulmans était toujours respectée; aussi le vit-on réparer avec le plus grand soin tous les dégâts que les machines de guerre avaient causés dans la ville. Pendant le premier siége que la Mecque avait soutenu en 683, la Kaaba avait déjà été renversée, et Abdallah avait dû la réédifier complétement. Hégiage, en la relevant une seconde fois, imprima un nouveau lustre à sa gloire. Maître absolu de l'Arabie, il se montra barbare à l'égard des habitants de Médine, qui s'étaient les premiers soulevés contre les Ommïades. De nouveaux mouvements provoqués par les azarakites déterminèrent Abdelmalek à le rappeler et à lui confier le gouvernement de l'Irak, du Khorasan et du Sedjestan. Dans ces nouvelles fonctions, Hégiage servit puissamment la cause de l'islamisme, en resserrant les liens si faibles qui existaient entre ces diverses provinces; il sévit avec une excessive rigueur contre les habitants de l'Irak, sans cesse disposés à se révolter, et il enveloppa dans ses sanglantes exécutions les Coréischites qui avaient pris part au meurtre d'Othman. Les azarakites reparurent en force. Deux Kharégites, Shébib et Saleh, tinrent longtemps la campagne; à la tête de leurs partisans appelés safriens, ils livrèrent près d'Amide une bataille qui resta indécise, et se signalèrent par plusieurs actions d'éclat. Bientôt après

Saleh fut surpris et tué près de Mausel. Shéhib, plus heureux, s'empara de Koufah pendant qu'Hégiage était à Bassorah; mais, assailli par des troupes supérieures en nombre, traqué de retraite en retraite jusque dans la Perse et le Kerman, il finit par succomber près de Dojail-el-Ahwaz (696). A partir de cette époque, l'empire arabe ne vit plus qu'un dernier soulèvement, provoqué en 701 par un ennemi d'Hégiage, Abderrahman, fils de Mohammed. Un instant l'Orient fut en feu. Abderrahman, vainqueur dans un premier combat, s'empara de Bassorah et de Koufah; puis la fortune se déclara contre lui et il se donna la mort pour ne point tomber vivant entre les mains de son rival.

Conséquences des guerres civiles.

Hégiage[1] avait assuré le triomphe des Ommïades, dont l'autorité ne fût plus contestée. La Syrie conserva une sorte de supériorité sur toutes les autres provinces; Damas resta la capitale des États musulmans, et l'Arabie rentra dans une obscurité que le pèlerinage de la Mecque venait seul interrompre par ses solennités. Les habitants du Nedjed et de l'Hedjaz commencèrent à reprendre leur ancienne vie indépendante, et cessèrent de former l'élément principal des armées de l'islamisme.

Ce ne fut pas là le seul résultat des guerres civiles. Elles modifièrent, sinon la nature, du moins la forme du pouvoir des khalifes. Ce pouvoir resta bien ce qu'il avait été dès l'origine, un despotisme à la fois civil et religieux. Mais en séjournant à Damas, les successeurs de Mahomet prirent les goûts et les mœurs des souverains qu'ils avaient vaincus; la bassesse de leurs nouveaux sujets leur inspira l'orgueil des empereurs byzantins et des rois de Perse, en même temps qu'elle fit perdre aux Arabes leur fierté native.

On peut encore attribuer à ces guerres l'atténuation qui se manifesta déjà dans le respect des peuples pour les préceptes

1. Hégiage a été jugé très-différemment par les historiens arabes; voy. Ockley, p. 841, 402 et suiv. L'ouvrage d'Ockley s'arrête à la mort d'Abdelmalek, en l'année 702.

de Mahomet. Le Coran est toujours invoqué, il est toujours le code unique des musulmans, et cependant l'on ne craint pas de violer ses commandements. Les khalifes eux-mêmes en donnent l'exemple : Yézid boit du vin malgré la défense expresse du prophète ; Abdelmalek frappe des monnaies où il est représenté ceint d'une épée.

Ces penchants exagérés par les courtisans furent suivis du plus grand nombre ; on en vint à mépriser des pratiques trop sévères, et l'exaltation religieuse qui avait été un mobile si puissant dans les armées, devint le partage de quelques sectes qui prétendirent ramener les musulmans au véritable esprit de l'islamisme. Parmi celles qui se signalèrent pendant cette période, on peut citer les kharégites, les motazélites ou séparatistes, les cadoniens, les azarakites et les safriens. Les hommes qui en faisaient partie se distinguaient tous par une grande énergie ; ils voulaient le bien, disaient-ils, et souffraient plus que personne des troubles qui désolaient l'empire. Prêts à donner leur vie pour leur foi, ils poussèrent le fanatisme jusqu'a chercher dans l'assassinat les moyens de faire triompher leurs idées.

Ali avait été poignardé par un kharégite qui croyait par là assurer la paix du monde ; les motazélites s'annoncèrent comme les vengeurs du khalife Othman ; les azarakites, autre secte de séparatistes, exercèrent les plus affreuses cruautés, sans distinction d'âge ni de sexe, en invoquant toujours le nom de Dieu. Les autres musulmans se sentaient sans force contre ces hommes audacieux pour qui la mort n'était rien ; ils les voyaient souvent au nombre de cent ou de deux cents, défier au combat des milliers d'ennemis et quelquefois sortir vainqueurs de ces luttes disproportionnées. Un tel spectacle excitait l'admiration, mais ne faisait point accepter des réformes qui se présentaient sous un jour aussi sombre. De part et d'autre on se livrait aux plus terribles excès ; Hégiago, dont les historiens arabes vantent la grandeur et le génie, la bienveillance et la libéralité, avait fait égorger cent vingt mille personnes, et à sa mort, plus de cinquante mille languissaient encore dans les prisons.

C'était surtout dans la Mésopotamie, l'Aderbidjan, l'Irak

Adjemi, qu'affluaient les sectes dont nous venons de parler; leur persistance et leur indomptable courage expliquent les arrêts cruels portés par les lieutenants des khalifes de Damas, qui s'efforçaient à éteindre dans des flots de sang l'incendie qui les menaçait. En Occident au contraire, rien de semblable ne s'était manifesté, et là le prosélytisme ravivé marchait déjà à de nouveaux succès.

CHAPITRE V.

NOUVELLE PÉRIODE DE CONQUÊTES; INVASION DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, DE L'ESPAGNE, DE LA GAULE, DE L'ASIE MINEURE, DE LA TRANSOXIANE ET DES BORDS DE L'INDUS.

LES OMMIADES SONT PLUS PUISSANTS QUE JAMAIS. — CONQUÊTE DÉFINITIVE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE (704-708). — INVASION DE L'ESPAGNE (711). — MOUSA PASSE EN ESPAGNE ET REÇOIT LA SOUMISSION DES HABITANTS; ORGANISATION DE LA CONQUÊTE; DISGRACE DE MUSA; MORT TRAGIQUE DE SON FILS ABDELAZIS (713). — DIVISION POLITIQUE DE L'ESPAGNE; SON ÉTAT PROSPÈRE; PREMIERS GERMES DE DÉCADENCE PARMI LES ARABES. — LES ARABES DANS LA GAULE (719-739). — CHARLES MARTEL VAINQUEUR DES MUSULMANS A LA BATAILLE DE POITIERS (732). — GUERRES EN ORIENT; NOUVEAU SIÉGE DE CONSTANTINOPLE (717). — CONQUÊTE DE LA TRANSOXIANE ET DE L'INDE OCCIDENTALE; LA MAUVAISE POLITIQUE DU KHALIFE SOLIMAN ARRÊTE LES PROGRÈS DES ARABES (707-712).

Les Ommiades sont plus puissants que jamais.

Les victoires d'Hégiage avaient délivré Abdelmalek de ses plus dangereux ennemis; aussi à la mort de ce prince, en 705, n'y eut-il aucun mouvement dans l'empire. Walid Ier, son fils aîné, prit les rênes de l'État sans opposition; après un règne qui dura dix ans (705-715), on vit ses trois frères, Soliman, Yézid et Hescham, se succéder presque immédiatement de 715 à 743, ne laissant entre eux qu'un intervalle de trois ans, rempli par le règne d'un de leurs cousins, Omar II (717-720). Conformément aux désirs exprimés

par Soliman, Omar II avait été proclamé khalife ; il montra des dispositions favorables aux Alides et mourut empoisonné; il fut remplacé par Yézid II, dont la courte domination (720-724) fait contraste avec le long règne d'Hescham (724-743). Il ne faudrait pas supposer cependant que les partis et les sectes, qui tout à l'heure encore troublaient si profondément l'État, eussent entièrement disparu; leur silence n'était qu'un témoignage de leur faiblesse; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour renouveler leurs prétentions; les Alides crurent l'avoir trouvée en 739; mais leur tentative, mal conçue et mal exécutée, n'eut pour eux d'autre avantage que d'appeler l'attention sur leurs menées clandestines. Ils n'avaient même pu s'entendre sur le choix d'un prince digne du khalifat. Ils reprochaient aux Sonnites d'avoir trahi la vraie religion, lorsqu'ils avaient écarté du trône Ali, Hassan, Hossein; et eux-mêmes après avoir choisi pour chef Zéid, petit-fils d'Hossein, l'abandonnèrent avec leur légèreté ordinaire. Les uns étaient entièrement dévoués à la descendance de Fathime; les autres réclamaient le pouvoir pour les enfants qu'Ali avait eus d'un second lit; une troisième faction, enfin, prétendait que ces derniers avaient renoncé à leurs droits en faveur de la postérité d'Abbas, oncle de Mahomet, qui avait été un des fermes soutiens de la politique du prophète, et un des plus fervents adeptes de sa doctrine. Une fusion était nécessaire entre ces divers partis; tant qu'elle n'aurait pas lieu, les Ommiades n'avaient rien à redouter. Aussi leur politique se borna-t-elle à fomenter les jalousies et les haines dans les rangs des dissidents. Cependant les Abbassides devaient finir par attirer sous leurs drapeaux les familles qui avaient jusque-là soutenu les Alides, et ce fut là, plus tard, le secret de leur force.

Une autre cause encore, le prestige de la victoire, explique la facilité avec laquelle les fils d'Abdelmalek se transmirent l'autorité souveraine. On leur savait gré des triomphes nouveaux des armées musulmanes. C'était en quelque sorte la preuve que la Providence se déclarait en leur faveur, et que la prospérité de l'empire était liée à la domination

de leur famille. Aussi, loin de ralentir l'ardeur sans égale des musulmans, qui ne voyaient nulle part de barrières qu'ils ne pussent franchir, ils les poussèrent eux-mêmes en avant. L'étendue de l'empire, déjà si vaste, ne les effraya point ; inhabiles ou trop généreux dans l'administration des provinces dont ils auraient pu faire une source intarissable de richesses, et auxquelles ils ne demandaient qu'un tribut très-modique, ils cherchaient dans la guerre étrangère les trésors qui leur étaient indispensables pour acheter des partisans et récompenser le zèle de leurs amis. Les expéditions lointaines occupaient en même temps les esprits les plus entreprenants et les détournaient des questions de politique intérieure.

L'Europe était devenue cette fois le principal théâtre de la conquête ; sans abandonner entièrement les deux continents, dont ils ne possédaient qu'une partie, les Arabes allaient se diriger vers le nôtre. Déjà en 672, la résistance de Constantinople les avait empêchés d'y pénétrer par l'Orient ; ils furent plus heureux du côté de l'Occident ; aussitôt qu'ils eurent atteint le détroit de Gibraltar, ils envahirent l'Espagne et la Gaule, et les disputèrent aux peuples de race germanique qui y dominaient depuis trois siècles.

Conquête définitive de l'Afrique septentrionale (706-708).

Déjà, sous la conduite d'Akbah, les Arabes avaient aperçu les lointains rivages de l'Atlantique. Et sans aucun doute si les guerres civiles leur avaient permis de recevoir les renforts nécessaires, ils auraient pénétré, avant le VIIIe siècle, dans la péninsule ibérique. Mais, chassés de Cairowan par les Maures et les Grecs réunis, dénués de ressources, ils s'étaient retirés à Barcah, et désespéraient presque de la fortune, lorsque Abdelmalek, vainqueur de tous ses rivaux, envoya au gouverneur de l'Egypte l'ordre de rétablir dans l'Afrique septentrionale l'honneur de l'étendard du prophète, compromis par les derniers événements. Hassan, chargé de cette glorieuse entreprise, se dirigea d'abord sur la cité d'Akbah, où il entra sans difficulté. Avant d'attaquer les Maures dont il devait tirer une vengeance éclatante, il ré-

solut de chasser les Grecs de l'Afrique ; il assiégea Carthage, qu'aucun chef arabe n'avait encore osé attaquer, et qui, grâce à ses puissantes fortifications, présentait une ligne de défense formidable. Rien ne résista à l'impétuosité des troupes musulmanes ; la ville fut emportée de vive force ; ses richesses passèrent entre les mains du vainqueur. Hassan n'hésita pas à la détruire pour enlever à Cairowan une rivale redoutable. Quant aux Grecs la plupart avaient cherché leur salut sur les vaisseaux rassemblés dans le port de Carthage ; les uns allèrent s'établir en Sicile, les autres en Andalousie ; un très-petit nombre eut le courage de continuer la lutte, et forma, en dehors de l'Afrique consulaire, à Setfoura et à Bizerte, un point de rassemblement où l'on attendit quelque temps des secours de Constantinople. Une flotte grecque parut en effet. Mais après avoir débarqué plusieurs fois sur la côte des troupes dont le plus bel exploit fut de visiter les ruines de Carthage, elle remit à la voile, et consacra, par sa retraite, l'abandon définitif que les empereurs faisaient de la contrée (704).

Il ne restait plus que les Maures à soumettre ; leurs tribus, ordinairement divisées, étaient alors réunies en confédération, et toutes groupées autour de la prophétesse Kahina. Cette femme se disait revêtue d'une puissance surnaturelle ; elle avait pris, à la suite de quelques prédictions qui s'étaient réalisées, un ascendant marqué sur les Berbères du mont Aurès ; sa renommée s'était ensuite répandue rapidement, et son courage au milieu de dangers de toute espèce, aussi bien que sa haine pour les Arabes en qui elle ne voyait que des spoliateurs, avait rendu le soulèvement général. Telles étaient les forces dont elle disposait qu'Hassan, conquérant de Carthage, craignant d'exposer les dépouilles dont il s'était emparé, ne voulut même pas s'enfermer dans Cairowan, et revint en Égypte, afin de les déposer en lieu de sûreté. Pendant son absence, les Berbères avaient dévasté tout le pays, s'attaquant indifféremment aux Arabes et aux Grecs ; ils formaient une masse compacte dont le choc était irrésistible. Hassan comprit qu'il fallait détruire avant tout le lion qui unissait cette vaste confédé-

ration; dès qu'il eut réuni des forces suffisantes, il se mit à la poursuite de Kahina, qui, de son côté, voulait à tout prix éviter les hasards d'une bataille. Elle essaya d'échapper à son ennemi en faisant un désert de l'Afrique et en affamant les Arabes; par ses ordres les moissons furent détruites, les villes rasées et les côtes de la mer changées en véritables solitudes; mais Hassan continua hardiment sa marche, atteignit la prophétesse et la contraignit d'accepter le combat. Kahina, vaincue et tuée, laissa aux musulmans la possession définitive du littoral et de l'intérieur du pays, et les Maures de l'Atlas, que les successeurs de Bélisaire n'avaient jamais pu soumettre au tribut, payèrent le *kharadj*, que de hardis cavaliers vinrent exiger au fond de leurs retraites les plus secrètes (708).

Il serait difficile de fixer aujourd'hui avec exactitude jusqu'où s'étendit la domination arabe en Afrique; on ne sait rien ni sur le nombre des tribus vaincues, ni sur le chiffre de leur population, ni sur celui des sommes qu'elles eurent à payer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le *Magreb* (nom que les Arabes donnèrent à toute la contrée qui s'étend de Barcah à l'Atlantique) fut toujours à leurs yeux une de leurs possessions les plus importantes. Le khalife Walid l'éleva à un très-haut rang dans la hiérarchie des provinces en lui donnant un vice-roi, et en la dégageant de toute dépendance à l'égard du gouvernement de l'Égypte. Les riches dépouilles rapportées par Hassan provoquèrent un mouvement d'émigration considérable; tandis que trois cent mille Berbères étaient transportés en Asie, on vit un grand nombre d'Arabes quitter leur pays pour aller chercher fortune en Afrique, où ils répandirent le code religieux de l'islamisme. Les Berbères étaient comme eux indépendants et pasteurs nomades; ils avaient les mêmes instincts et les mêmes sentiments, la fierté hautaine, l'amour de la liberté, l'esprit de rapine, le respect de l'hospitalité. L'analogie de leurs passions et de leurs mœurs renversa les barrières que n'avaient pu franchir les Romains, les Vandales, et les Grecs, et les Berbères devinrent les plus fermes appuis des armes musulmanes. Lorsque la guerre fut portée

ESPAGNE
AU TEMPS
DU KHALIFAT DE CORDOUE



Dressé par A. Vuillemin.
Librairie de L. Hachette et Cie
Gravé par E. Geaytz.

en Espagne, quelques-uns cependant refusèrent de se mêler à la population arabe, et leurs descendants, sous le nom de Kabyles, vivent aujourd'hui dans les montagnes de l'Algérie, conservant leur caractère de nationalité et la haine de l'étranger.

Le successeur d'Hassan, Mousa-ben-Noséir, par une conduite habile, sut inspirer aux principaux chefs berbères une confiance sans bornes; il les attira près de lui, les incorpora dans ses troupes, et, affectant à leur égard une grande bienveillance, il les détermina à le suivre partout où il voudrait les conduire (709-711). Son plan était déjà arrêté; il voulait franchir le détroit de Calpé, envahir l'Espagne, et y faire triompher la religion qui s'acclimatait si bien sur le sol africain[1].

Invasion de l'Espagne (711).

Les Visigoths, qui possédaient la péninsule depuis le commencement du Vᵉ siècle de notre ère, paraissaient un peuple aussi courageux que puissant. Ils avaient défendu contre Mousa la Mauritanie tingitane et Ceuta, qu'il avait assiégée plusieurs fois inutilement. Son orgueil s'irritait de deux défaites que Wamba (683) et un lieutenant du roi Vitiza (709) avaient fait subir sur mer aux Arabes; il se souvenait aussi que la flotte des Visigoths s'était jointe à celle des Grecs pour surveiller les côtes de l'Afrique consulaire après la destruction de Carthage. Aussi quand le gouverneur de Ceuta, le comte Julien, vint lui proposer, au nom d'un parti considérable, de l'introduire dans la péninsule, accepta-t-il avec empressement.

Au moment de s'engager dans cette périlleuse entreprise, il crut devoir toutefois en informer la cour de Damas. Il écrivit donc au khalife, et lui peignit sous les couleurs les plus séduisantes la magnificence et les richesses de l'Espagne. Walid approuva les projets de son lieutenant, en lui recommandant de se tenir à l'égard des traîtres dans une prudente réserve, et de ménager surtout les vrais mu-

1. Notices et extraits des manuscrits, lor laud, p 157, sur le *Kitab-al-Djumman*, par de Sacy.

sulmans. C'était lui dire d'employer les Berbères tant qu'il n'y aurait pas apparence de succès. Mousa le comprit, et prépara un corps expéditionnaire principalement composé d'indigènes, commandé même par un Berbère nommé Tarik, dont il avait éprouvé le mérite, et qui s'était voué au triomphe de l'islamisme. Tarik, dans une exploration maritime, avait déjà visité la côte méridionale qui regarde le détroit. Guidé par le comte Julien, dont les immenses domaines étaient situés dans cette partie de l'Espagne, et qui lui livra le château d'Algéziras, il opéra heureusement le débarquement de sa petite armée, composée à peine de douze mille hommes. Le lieu où il établit son camp a gardé des traces de son nom : c'est aujourd'hui Gibraltar, mot formé par corruption de *Djebel Tarik*, montagne de Tarik.

Le général berbère, pour exciter le courage des siens, avait brûlé ses vaisseaux. Ses premiers pas furent marqués par des succès ; la défaite d'Edeco apprit à la cour de Tolède qu'il était temps d'agir avec vigueur, et le roi Roderic appela cent mille hommes à la défense de la patrie. La puissance du royaume des Visigoths ne répondait nullement à son étendue et au nombre de ses habitants. Il n'y avait pas, il est vrai, comme en Gaule, opposition et lutte de peuple à peuple : nulle part la fusion des Romains et des barbares ne s'était accomplie plus intimement. Les éléments de faiblesse se trouvaient dans l'organisation de la société divisée en classes ennemies, dans l'absence de tout esprit militaire et dans les exigences d'un clergé intolérant. La couronne était élective, et le *forum judicum*, composé dans les conciles de Tolède, offrait un singulier mélange de la loi romaine et des coutumes germaniques. Les villes où régnait encore l'ancienne organisation municipale conservaient une sorte d'indépendance locale, sauf les *dons volontaires* que réclamaient impérieusement les conciles et les prélats.

La servitude de la glèbe avait éteint dans les masses tout sentiment national ; la foi religieuse n'était plus aussi vive ; les persécutions contre les juifs, forcés de choisir entre l'esclavage et l'apostasie, avaient semé dans une partie de la po-

pulation des ferments de haine prêts à éclater et devaient donner aux Arabes de nombreux alliés. Enfin la politique des derniers rois, qui cherchaient à rendre absolue et héréditaire une autorité émanant de l'élection et resserrée dans d'étroites limites, avait irrité la noblesse et le clergé, jaloux de leurs prérogatives Roderic venait de ravir la couronne à Witiza ; il avait outragé le comte Julien. Celui-ci, animé par le ressentiment, n'hésita pas à trahir son pays. L'archevêque de Séville, Oppas, était entré dans la conjuration, et Tarik put compter sur de puissants auxiliaires. Ces renforts lui donnèrent la victoire dans la bataille qui allait décider du sort de l'Espagne. L'action s'engagea dans une plaine du Guadalète, située non loin de la ville de Xérès. Les Visigoths étaient commandés par Roderic, qui s'était empressé d'accourir avec toutes ses troupes et qui avait fait appel à ses propres ennemis, ne les croyant pas capables de sacrifier leur patrie à des idées de vengeance ou d'ambition. Il montrait une grande fermeté, mais il n'avait pas abdiqué entièrement la mollesse et le luxe dont il donnait à la cour un funeste exemple. Ses vêtements couverts d'or, son char d'ivoire, sa selle toute garnie de pierreries, cachaient sous leur éclat le fer, qui seul, en ce moment, avait de la valeur. Les nobles qui l'entouraient, équipés magnifiquement, se fiaient bien moins à leur courage qu'au nombre des soldats, esclaves abrutis, et ne combattant qu'à regret. Pour les Berbères, habitués à la lutte, dirigés par un chef intelligent, prêts à accepter la mort comme un bienfait, puisqu'elle devait leur assurer le ciel, ils semblaient avoir oublié leur infériorité numérique. « Mes amis, s'écrie Tarik, l'ennemi est devant vous et la mer derrière, où fuiriez-vous? suivez votre général ; il périra ou foulera aux pieds le roi des Goths. » Pendant sept jours, les deux armées s'épuisent en escarmouches et en combats singuliers ; les Arabes ne peuvent rompre des bataillons qui se recrutent et se reforment sans cesse. Enfin Tarik, à la tête de sa cavalerie, charge impétueusement l'armée des Visigoths et parvient à la traverser tout entière. Aussitôt l'archevêque de Séville se range sous sa bannière avec les troupes qu'il commande, et dès ce moment Roderic est

vaincu. En vain cherche-t-il à rallier ses escadrons éperdus et mis en fuite, lui-même est entraîné et va périr dans les eaux du Guadalquivir (711).

En grand capitaine, Tarik sut mettre à profit l'effroi qu'il avait répandu sur le champ de bataille et dans toute la péninsule. Il marcha vers la capitale; mais, craignant qu'il ne se formât au loin une nouvelle armée, il dirigea de divers côtés des corps isolés avec ordre de s'emparer des principales villes. C'est ainsi qu'Ecija, Malaga, Elvira, Grenade et Cordoue se soumirent ou furent emportées d'assaut. Tarik approchait de Tolède, lorsqu'un envoyé de Mousa vint lui enjoindre d'attendre au lieu où il se trouvait l'arrivée du vice-roi. L'ordre était formel. Tarik néanmoins eut la généreuse audace d'achever la conquête en intéressant l'armée à sa propre désobéissance; s'arrêter, c'était laisser aux Visigoths le temps de se reconnaître, d'élire un nouveau roi et de fortifier la capitale où les fuyards de Xérès avaient porté le trouble et le désordre. Dès que le vainqueur parut, Tolède capitula et se soumit sans murmure. Tarik y laissa, pour appuyer les juifs, une faible garnison chargée spécialement de la surveillance des habitants, continua sa route vers le nord, et tout le pays de Gibraltar à Gihon sur les bords de la baie de Biscaye reconnut ses lois [1].

Mousa passe en Espagne et reçoit la soumission des habitants; organisation de la conquête; disgrâce de Mousa; mort tragique de son fils Abdelazis (713).

Cependant Mousa jaloux des succès de son lieutenant, venait de débarquer en Espagne avec de nouvelles troupes et pénétrant dans l'Andalousie qui n'était pas entièrement subjuguée, avait réduit Carmona et Séville; il avait ensuite assiégé Merida place forte, ville florissante, pleine de monuments romains dont les traces existent encore aujourd'hui, et n'avait pu vaincre d'abord l'héroïque résistance des Visigoths qui s'y étaient réfugiés. Mais son fils Abdelazis lui avait amené

1. Almakkari, trad. par de Gayangos, t. I. Dans l'appendice, p. 43, on trouve d'intéressants détails sur Mousa.

d'Afrique sept mille hommes de renfort et la ville en proie à la famine s'était enfin rendue. L'Estrémadure et la Lusitanie, avaient fait leur soumission, lorsque Mousa prit le chemin de Tolède où il trouva le reste de l'armée expéditionnaire et manifesta hautement l'intention de punir son lieutenant. N'osant devant les murmures des soldats enlever à l'islamisme un de ses plus habiles capitaines, il le frappa de son fouet et le condamna à un emprisonnement auquel un ordre exprès du khalife mit bientôt fin. Walid rendit même à Tarik son commandement ; il craignait les talents et l'ambition de Mousa dont la famille nombreuse et distinguée pouvait aspirer à l'indépendance; il voulait aussi que la gloire de la conquête restât partagée. Déjà le jeune Abdelazis méritait l'amour des musulmans par les qualités les plus brillantes; *excellent général, adroit politique, chargé après la prise de* Merida de pacifier Séville révoltée, il avait su, en alliant avec habileté la rigueur et la clémence, maintenir les droits du vainqueur et s'attirer l'affection des habitants. De là il s'était porté dans le royaume de Murcie où le prince goth Théodemir avait créé en quelque sorte une principauté indépendante, et il s'était contenté de lui imposer tribut en signe de vassalité, témoignant sans ostentation pour sa belle défense une estime et une admiration qui les honoraient tous deux également. C'était le meilleur moyen pour les chefs arabes de faire aimer leur domination.

Mousa et Tarik, après avoir reçu les instructions du khalife, qui les plaçait presque au même niveau, se remirent en marche, *le premier pour les Asturies où il refoula les derniers* défenseurs de l'Espagne réunis par Pélage, le second vers les pays situés au delà de l'Ebre. Cette double expédition soumit aux musulmans toute la péninsule jusqu'aux Pyrénées qui ne furent pas encore franchies. La longue résistance de Saragosse avait réclamé le concours des deux armées et affaibli momentanément les Arabes. Il fallait d'ailleurs régler l'organisation de l'Espagne, et Mousa suspendit l'exécution de ses projets contre la Gaule.

En changeant de maîtres, la péninsule retrouva bientôt son ancienne prospérité; le tribut exigé ne dépassait pas la

taxe annuelle payée sous les rois visigoths, on s'y soumit avec empressement; cependant le pays différait trop par sa constitution physique des déserts de l'Arabie et de l'Afrique pour accepter les mœurs et les lois que leurs habitants lui apportaient. Déjà les khalifes de Damas avait fait, bien à regret, subir au mahométisme certaines modifications imposées par le climat de la Syrie et de la Perse; en Europe la lettre du Coran devait avoir encore moins d'autorité. Mais les concessions qu'il était indispensable de faire s'accordaient mal avec une loi d'une inflexible rigueur; il était à craindre que les délégués de la puissance souveraine ne rompissent peu à peu les liens qui les rattachaient à la mère-patrie; c'est ce qui explique l'instabilité du gouvernement dans la péninsule de 715 à 743; les *walis* ou émirs envoyés par la cour de Damas arrivaient avec l'intention de briser toutes les résistances, d'imposer l'islamisme dans toute sa pureté; puis en présence des difficultés qui les attendaient, éclairés sur les véritables intérêts de l'Espagne, ils établissaient des règles incompatibles avec leur mandat, et dénoncés aux khalifes, recevaient aussitôt l'ordre de résigner leurs pouvoirs. Mousa fut la première victime de cette politique ombrageuse. Il lui fut enjoint de se rendre avec Tarik auprès de leur souverain; ils obéirent tous deux et arrivèrent séparément. Tarik était pauvre; aucune malversation ne pouvait lui être imputée. On accorda des éloges à ses succès; seulement comme dans le Magreb sa gloire eût pu attirer autour de lui des Berbères enthousiastes, on le garda en Asie. Quant à Mousa il était suivi d'un nombre immense de captifs, et son entrée triomphale à Damas indisposa contre lui Soliman qui venait de succéder à son père Walid (715); condamné à une amende de deux cent mille pièces d'or, à l'exposition publique et au fouet pour la sévérité qu'il avait montrée à l'égard de son lieutenant, il fut ensuite exilé à la Mecque où il mourut de douleur en apprenant la mort tragique de ses enfants. Tandis, en effet, qu'il subissait ces indignes traitements, ses fils Abdallah et Abdolazis étaient les maîtres de l'Afrique et de l'Espagne. On craignit qu'ils ne se servissent de leur pouvoir pour venger l'injure

de leur père, et Soliman les fit massacrer (716). Abdélazis était surtout redoutable par l'affection qu'il avait généralement inspirée. Clément pour les vaincus dont il avait amélioré la condition, il avait satisfait également les Arabes et les Mauros conquérants, par des établissements convenables et il laissait l'Espagne dans la situation la plus florissante [1].

Division politique de l'Espagne; son état prospère; premiers germes de décadence parmi les Arabes.

La péninsule se trouvait partagée en quatre grands arrondissements ayant chacun leur gouverneur particulier chargé de veiller sur les caides (administrateurs des cités), les gouverneurs avaient été placés eux-mêmes sous la direction immédiate d'Abdelazis qui était instruit à temps de toutes les tentatives de troubles, et qui avait su conserver à l'Espagne une tranquillité inespérée.

Le premier arrondissement comprenait l'Andalousie, province située entre la mer et le Guadalquivir, de sa source à son embouchure, et les terres qui s'étendent entre ce fleuve et la Guadiana, avec les villes de Cordoue, Séville, Malaga, Ecija, Jaen et Ossuna.

Le deuxième arrondissement comprenait toute la partie centrale du pays, depuis la Méditerranée à l'est jusqu'aux frontières de la Lusitanie à l'ouest, et s'étendait au nord jusqu'au Duero, avec les villes de Tolède sur le Tage, Cuenca sur le Xucar, Ségovie sur un affluent du Duero, Guadalaxara, Valence, Denia, Alicante, Carthagène, Murcie, Lorca, Baëza.

Le troisième arrondissement comprenait la Galice et la Lusitanie avec les villes de Merida, Evora, Beja, Lisbonne, Coimbre, Lugo, Astorga, Zamora, Salamanque.

Le quatrième s'étendait des bords du Duero jusqu'aux Pyrénées sur les deux rives de l'Ebre, et se trouvait borné, à l'ouest, par la Galice. Il comprenait les villes de Saragosse, Tortose, Tarragone, Barcelone, Girone, Urgel, Tudela, Valladolid, Huesca, Jacca, Barbastro.

1. Consultez Viardot, *Essai sur les Arabes d'Espagne*, t I, Almakkari, t II, dans l'appendice, *Mort d'Abdelazis*; Murphy, *History of the Mahommedan empire in Spain*, etc.

Il y eut plus tard, au delà des Pyrénées, un cinquième arrondissement formé de la Septimanie, dont les villes étaient Narbonne, Nîmes, Carcassonne, Béziers, Agde, Maguelonne et Lodève.

Toutes les conditions faites à l'époque de la conquête avaient été religieusement observées; les armes et les chevaux avaient été livrés; on avait accordé à ceux des habitants qui voulaient se retirer, la libre sortie en renonçant à tous leurs biens; à ceux qui préféraient rester, la conservation de leurs propriétés, de leurs magistrats, de leurs lois, de leurs églises avec défense d'en construire de nouvelles, et le payement d'une redevance qui n'excédait pas généralement le dixième du revenu. Les vainqueurs s'étaient réservé les terres abandonnées dont une grande partie ne fut occupée que longtemps après. Les Arabes et les Maures préféraient le séjour des villes où ils se groupaient en tribus; par là ils n'offraient point aux Espagnols l'occasion d'attaques isolées; mais un esprit de rivalité funeste devait les diviser eux-mêmes profondément et préparer insensiblement le triomphe de l'Espagne chrétienne. La légion de Damas s'établit à Cordoue, celle de Hems à Séville et à Niebla; celle de Kinnesrin (l'ancienne Chalcis) à Jaen; celle de Palestine à Medina-Sidonia et à Algéziras; celle de Perse à Xérès de la Frontera; celle de l'Yémen à Tolède; celle de l'Irak à Grenade; celle d'Égypte à Murcie et à Lisbonne, etc. Enfin dix mille cavaliers de l'Hedjaz se partagèrent les plaines les plus fertiles de l'intérieur. Abdelazis, loin de s'ériger en musulman fanatique, avait constitué un conseil ou divan pour adapter au pays les lois du Coran et faciliter ainsi la fusion des deux peuples. A son instigation, des mariages s'étaient formés contre les proscriptions du prophète entre des individus de religion différente, et lui-même avait épousé la veuve de Roderic. Les habitants de Tolède prirent le titre de Mozarabes, et virent sans se plaindre Séville puis Cordoue (720) élevées au rang de capitale.

Venus de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse, pays essentiellement agricoles; doués comme les juifs, qui les sui-

virent dans toutes leurs colonies, du génie commercial, et portés vers l'industrie par la loi du prophète, qui fait un devoir du travail, autant que par la double nécessité de mettre en œuvre les riches produits d'un sol fertile et de satisfaire aux besoins nombreux du luxe oriental, les nouveaux conquérants de l'Espagne y apportèrent des procédés agronomiques fondés sur l'expérience et l'observation; ils défrichèrent ses campagnes incultes, repeuplèrent ses villes désertes, les ornèrent de monuments magnifiques et les unirent entre elles par des relations commerciales multipliées. L'Espagne ainsi fécondée et affranchie de la servitude de la glèbe, devint la plus populeuse et la plus industrieuse des contrées européennes [1].

Cependant des dissensions intestines troublèrent de bonne heure son repos et dévoilèrent dans la domination musulmane l'existence du mal qui devait entraîner sa ruine. Les Arabes et les Maures avaient vu renaître en eux une haine amortie quelque temps par la communauté de foi et d'intérêts. Des jalousies réciproques amenèrent des collisions sanglantes qu'éternisèrent le droit de représailles inscrit dans le Coran, et l'esprit de vengeance qui animait les deux peuples. Lorsqu'un Berbère recevait un outrage, la tribu à laquelle il appartenait prenait sa défense. Si le gouverneur envoyait pour la réduire des troupes venues de l'Asie, les Maures faisaient appel à leurs compatriotes; les Orientaux oubliaient aussitôt leurs propres divisions et la lutte menaçait de devenir générale. D'autres fois, c'étaient des Syriens émigrés en Espagne qui ne recevant pas un établissement en rapport avec leurs prétentions, avaient recours à la force des armes, et s'emparaient d'une cité dont ils faisaient leur propriété. En 742, une bande de ces étrangers après avoir longtemps fait la guerre en Afrique, à la solde du vice-roi, contre des Berbères révoltés, descendit en Espagne et ravagea l'Andalousie. Victorieuse de l'émir qui lui fut opposé, elle remplit la péninsule d'affreux désordres

1. Casiri, t. II, p. 32, 252, Ortanger, Duruy, *Geographie du moyen âge*, et sur la charte donnée à Coimbre en 734 (Idatii chronicon). Desmichels, *Histoire générale du moyen âge*, Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. II, etc

qui ne cessèrent que trois ans après, à l'arrivée d'un délégué du khalife (742-746).

Il n'y avait qu'un moyen d'arrêter ces fermonts de discorde, c'était de proclamer la guerre sainte et de porter au dehors l'activité des nouveaux conquérants. Il fut employé avec succès par les premiers successeurs d'Abdelazis ; et c'est ce qui explique l'état paisible de l'Espagne pendant les quinze premières années qui suivirent la mort de ce chef illustre.

Les Arabes dans la Gaule (719-732).

Du sommet des Pyrénées, Mousa, *suspendu sur l'Europe*, se préparait à subjuguer les peuples placés entre la Gaule narbonaise et le Bosphore, lorsque sa disgrâce vint arrêter en Occident les progrès de l'islamisme. Les Arabes, énervés par la politique dissolvante de la cour de Damas, ne devaient plus porter dans leurs entreprises cette ardeur et cet enthousiasme qui les rendaient invincibles ; ils allaient d'ailleurs trouver dans la Gaule un peuple animé aussi d'une foi sincère, pouvant se recruter à son berceau même, et que de récentes victoires avaient rendu confiant en ses propres forces. Les Francs austrasiens avaient, en 687, à la suite de la bataille de Testry, imposé leur joug aux Gallo-Romains qui formaient l'élément principal de la population neustrienne; le rappel de Mousa leur donna le temps de se reconnaître et d'opposer au flot de l'invasion une barrière infranchissable. Les Arabes s'étaient emparés presque sans résistance d'une partie du midi de la Gaule qui formait une dépendance du royaume des Visigoths; dès l'année 710, la Septimanie fut occupée par l'émir Alsamah. Narbonne qui, par son admirable position, offrait un point d'appui formidable, reçut une colonie musulmane et devint le centre d'opérations importantes. Ambizah, successeur d'Alsamah, s'empara de Carcassonne, de Nîmes, et s'avança jusqu'en Bourgogne où il pilla la ville d'Autun (725); mais l'Aquitaine fit une résistance inattendue. Elle était gouvernée par un descendant de Clovis, le duc Eudes, qui avait rallié un grand nombre de guerriers francs et était en état de tenir la campagne. Quand les Arabes se présentèrent devant Toulouse,

sa capitale en 721, il leur fit essuyer une déroute complète. Ceux-ci durent se contenter d'exiger des contributions des villes secondaires, et dirigeant d'un autre côté leurs courses aventureuses, ils s'avancèrent sans obstacle sur les bords du Rhône et de la Saône; Beaune fut prise et saccagée; Sens se racheta par un tribut. L'Albigeois, le Rouergue, le Gévaudan, le Velay furent aussi exposés à de fréquentes incursions, et, si l'on s'en rapportait à la tradition, il faudrait les peindre des plus noires couleurs; encore aujourd'hui c'est aux Sarrasins, nom adopté de préférence par les Occidentaux, qu'on attribue toutes les ruines, toutes les dévastations dont on aperçoit des traces dans les provinces qu'ils ont parcourues; et pourtant loin de combattre avec la fureur et la barbarie des Huns ou des Northmans, ils étaient généralement modérés dans la victoire. Ne serait-ce pas l'effet de l'impression qu'ils ont dû produire sur l'imagination du peuple? leur figure hâlée, leurs regards farouches, l'allure précipitée de leurs chevaux, la singularité de leur costume, les récits exagérés des fuyards, jetaient dans les esprits une terreur profonde; ils venaient avec une langue inintelligible, et le fer à la main, apporter une religion nouvelle à des hommes pleins de foi dans les enseignements de leurs évêques, et le clergé ne pouvait avoir que des paroles de haine contre les ennemis du Dieu des chrétiens.

En 730, les Arabes surprirent Avignon; jusque-là ils n'avaient fait que des expéditions passagères; l'émir Abderrahman résolut de tenter la conquête de la Gaule entière. Renommé par son courage, dont il avait donné une preuve éclatante, en arrêtant, après la défaite de Toulouse, tous les efforts du duc d'Aquitaine, il vit accourir sous ses étendards des troupes considérables de volontaires. Il commença par attaquer un gouverneur de la Tarraconaise, Munuza, qui aspirait à l'indépendance, et avait épousé la princesse Lampagie, fille du duc d'Aquitaine, l'assiégea dans Puycerda, et le contraignit à se donner la mort. Puis, à la tête d'une belle et nombreuse armée, il envahit l'Aquitaine. Le duc Eudes, battu sur les bords de la Garonne, ne put défendre Bordeaux, qui fut emporté d'assaut. Après ce succès, Ab

derrahman, vainqueur de nouveau au passage de la Dordogne, se dirigea vers Tours, dans le but de s'emparer de l'abbaye de Saint-Martin, dont on vantait les trésors immenses. Charles, fils de Pépin d'Héristal, était alors le véritable roi des Gaules; il résolut de sauver la chrétienté menacée; il appela les leudes aux armes et exigea de tous les Francs le service militaire pour cette guerre nationale[1].

Charles Martel vainqueur des musulmans à la bataille de Poitiers (732).

Abderrahman avait quitté les bords de la Loire, et il attendait son ennemi entre Tours et Poitiers; c'est là qu'allait se décider le sort de l'Occident; les Arabes comptaient sur une seconde bataille de Xérès et furent déçus dans leurs espérances. Les Francs austrasiens ne ressemblaient pas aux Goths dégénérés; ils ne portaient point d'or sur leurs vêtements et se présentaient au combat tout bardés de fer. Là, point d'esclaves combattant pour des maîtres détestés, mais de braves compagnons entourant un chef qui se disait leur égal; pendant les six premiers jours, il n'y eut que des engagements partiels où les musulmans eurent l'avantage; le septième l'action devint générale; elle fut sanglante et solennelle. Les Orientaux furent accablés par la force et la stature des Germains; leur déroute fut causée par l'impétuosité de Charles, qui gagna dans cette bataille le nom de *Martel*, *et par la mort d'Abderrahman. Pendant la nuit*, le désordre et le désespoir portèrent les différentes tribus de l'Yémen et de Damas, de l'Afrique et de l'Espagne, à tourner leurs armes les unes contre les autres, et les débris de cette armée se dispersèrent; le duc d'Aquitaine s'était empressé de retourner sur ses pas, pour intercepter aux fugitifs le passage des montagnes; les Arabes compriront le danger; au lieu de se diriger vers l'Aquitaine, ils prirent le chemin de la Septimanie, et se trouvèrent bientôt en sûreté, à l'abri des places fortes de Narbonne et de Carcassonne (732).

Quelques années après (735-739), les lieutenants de l'émir

1. Œlsner, p. 73; voy. aussi M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France.*

Abdelmalek firent des incursions en Provence, où ils étaient appelés par des seigneurs mécontents; Charles Martel et son frère Childebrand reprirent Avignon et battirent les musulmans sur la Berre, mais ne purent s'emparer de Narbonne; pour empêcher les Arabes de s'établir au nord de l'Aude, ils démantelèrent Nîmes, Agde, Béziers, et firent du pays un véritable désert; en 737, Maurontc, gouverneur de Marseille, livra la Provence aux infidèles, qui assiégèrent et occupèrent la ville d'Arles; Charles, réuni à Luitprand, roi des Lombards qui était lui-même menacé sur la côte ligurienne, força l'ennemi à la retraite (739); une heureuse expédition contre la Sicile racheta pour les Arabes la honte de ces échecs répétés qui consacraient la fortune et la puissance des Francs carlovingiens[1].

Guerres en Orient; nouveau siége de Constantinople (707).

La victoire de Poitiers avait fermé aux musulmans l'Europe du côté de l'Occident; ils pouvaient néanmoins la prendre à revers et y pénétrer par Constantinople; déjà, en 672, ils avaient assiégé la capitale de l'empire grec, et leurs tentatives avaient échoué; ils l'attaquèrent de nouveau par mer, sous Soliman et Omar II (717-719), et virent encore une fois leurs flottes détruites par le feu grégeois. Léon III, l'Isaurien, qui venait de monter sur le trône, déploya dans cette circonstance un courage à toute épreuve; dirigeant lui-même les brûlots incendiaires, il ruina une partie des bâtiments ennemis, et força les autres à la retraite. Les troupes de débarquement qui avaient pris terre à la hauteur d'Abydos s'étaient emparées des villes qui bordent la Propontide jusqu'à Constantinople; la résistance de Léon, un hiver rigoureux, la famine et la peste triomphèrent de leurs efforts.

Les Arabes ne réussirent pas mieux sur terre, quoique Justinien II eût, par une mesure impolitique, obligé les Mardaïtes à descendre du Liban et du mont Taurus. En 692, le khalife Abdelmalek avait obtenu quelques avantages dans

1. Eginhart, édition publiée par la Société de l'Histoire de France; Fauriel, *Histoire de la France méridionale*, compilation plus que médiocre.

la Cilicie; une bataille livrée près de l'île d'Élouse avait été fatale aux Grecs par la trahison d'un corps d'Esclavons mercenaires; sous Absimare Tibère, les hostilités prirent un caractère de férocité sans exemple. Héraclius, frère de l'empereur, remplit la Syrie de désolation et de carnage. Les habitants de la petite Arménie ayant massacré les garnisons musulmanes répandues sur leur territoire payèrent bientôt le prix du sang; une armée de Sarrasins vint fondre sur eux, égorgeant les populations sur son passage, et les seigneurs de la province furent brûlés vifs. En 703, la Cilicie était le théâtre de nouveaux combats : les succès des généraux romains sauvèrent les empereurs héraclides des dangers qui les menaçaient.

Cependant Justinien II, déposé en 695, avait ressaisi la couronne dix ans plus tard, et ne songeait qu'à satisfaire ses implacables vengeances. Moslemah, frère de Walid Ier, qui s'était déjà signalé par ses excursions en Asie Mineure, s'empara de Tyane, capitale de la seconde Cappadoce. Tel était le mépris qu'inspirait l'empereur qu'un parti de trente Arabes osa traverser toute la contrée, pénétra jusqu'à Chrysopolis, vis-à-vis de Constantinople, mit le feu aux vaisseaux réunis dans le port, et revint sans avoir perdu un seul homme. En 711, sous le règne de Philépique Bardane, Moslemah envahit le Pont et la Lycaonie, prit Antioche de Pisidie, et fit plusieurs campagnes glorieuses, sans obtenir toutefois de résultats bien importants. Maîtres d'une grande partie de l'Arménie, les Arabes fortifièrent les défilés de Derbend contre les Turcs khozars, dont les incursions s'étendaient quelquefois jusqu'à Mossoul; ils assiégèrent successivement Amorion, Pergame, Nicée, en Bithynie, et après s'être avancés jusqu'aux rives de la Propontide et du Bosphore, ils finirent par renoncer à des entreprises pour lesquelles il eût fallu plus d'ensemble et la réunion de forces considérables; les Grecs, en défendant les murs de leur capitale et les places fortes de l'Asie Mineure, si souvent menacées, avaient ou du moins la gloire de sauver l'Europe du côté de l'Orient.

Conquête de la Transoxiane et de l'Inde occidentale; la mauvaise politique du khalife Soliman arrête les progrès des Arabes (707-712).

Dans l'Asie centrale, les progrès de l'islamisme avaient été plus remarquables; l'Indus et l'Oxus avaient été franchis; les Arabes ne s'étaient arrêtés que sur les frontières du grand empire chinois. Maîtres de Tarmidz, ils s'étaient plusieurs fois approchés de Bokhara et de Samarcande, mais sans occuper ces deux villes. Kotaibah, un de leurs meilleurs généraux, placé sous le commandement immédiat d'Hégiage, qu'Abdelmalek avait chargé de gouverner toutes les provinces situées à l'est de l'Euphrate, s'avança contre les Turcs, les battit complétement, et réduisit le Khowaresm ou Kharizme et le Mawarannahar où Salem-ben-Ziad et Mohalleb n'avaient fait que des incursions passagères; la grande partie du pays connu dans nos cartes sous le nom de Tartarie indépendante, se soumit à l'autorité des khalifes; non content d'avoir brûlé les idoles de Ferganah, de Nakscheb, de Baikend, de Bokhara et de Samarcande (712), Kotaibah prit Kaschgar, Aksou, Jerkhen, Khotan, et envoya douze ambassadeurs à l'empereur de la Chine, qui détourna l'orage dont il était menacé en rassasiant d'or leur cupidité.

A l'est du Sedjestan, on se contenta d'imposer un tribut au roi de Caboul. L'effort des conquérants se porta principalement sur la vallée de l'Indus, où régnaient des chefs puissants. Une flotte remonta le fleuve bien avant dans l'intérieur des terres, en même temps qu'une armée venait à travers le Mekran et se répandait dans les plaines de Caschmir. Des villes opulentes et magnifiques couvraient les bords du fleuve; plusieurs d'entre elles essayèrent vainement de résister; il leur fallut reconnaître la puissance des khalifes, adopter une langue nouvelle et tolérer la propagation de l'islam qui remplaça peu à peu le bouddhisme.

Les entreprises des Arabes contre les peuples de l'Inde avaient commencé près d'un siècle auparavant; dès 637 une flotte sortie de l'Oman avait fait une descente dans l'île de Tanah, non loin de la ville actuelle de Bombay; une au-

tre flotte partie du Bahrein avait attaqué dans le golfe de Cambaye, la ville de Baroud; enfin une troisième expédition avait été dirigée vers les bouches de l'Indus. En 643, Abdallah, fils d'Ammer, après avoir envahi le Kerman et le Sedjestan, avait vaincu le gouverneur persan du Mekran et le roi du Sinde réunis; quelques années plus tard Abderrahman, fils de Samrah, avait attaqué la province de Daver, détruit l'idole Zour et occupé la ville de Bost. Les royaumes de Caboul et du Sinde formèrent alors la frontière des possessions arabes; en 664, Mohalleb, fils d'Abou-Sopha, rendit le souverain de Caboul tributaire; les territoires de Cosdar près de Kelath et de Candabyl furent dévastés et les musulmans s'approchèrent de plus en plus de la vallée de l'Indus; les troubles qui éclatèrent sous les premiers Ommiades permirent à quelques princes de l'Inde de reconquérir leur indépendance; mais du vivant même de Moawiah; Abderrahman entrait en vainqueur dans Caboul et en 683 Abdelazis, fils d'Abdallah-ben-Ammer, faisait respecter au loin l'étendard du prophète. Lorsqu'en 707, par les ordres d'Hégiage, Mohammed-ben-Cassem s'avança sur les bords de l'Indus, il attaqua d'abord le roi Daher, le défit, et prit la ville de Daybal, Byroun, Bahman-Abad, Alor et Moultan qui devint le boulevard de l'islamisme[1]; il se rapprochait de l'Himalaya et se disposait à envahir l'empire dégénéré de Canoge; la mort d'Hégiage le rappela du côté de l'Euphrate et il expia bientôt après dans les supplices le tort d'avoir pris un trop grand ascendant sur les populations indigènes par la sagesse de son gouvernement et la hauteur de son génie.

Les musulmans s'étaient montrés un instant sur les rives du Gange; mais ils ne conservèrent pas ces contrées qu'ils n'avaient fait que parcourir.

Ici s'arrêtent les conquêtes des Arabes; les successeurs de Mahomet n'avaient déjà plus cet esprit de prosélytisme qui, soixante ans auparavant, renversait tous les obstacles. Les khalifes redoutaient même un accroissement de territoire,

1. Voy. le Mémoire sur l'Inde de M. Reinaud et le Rapport que nous avons fait sur cet ouvrage (*Bulletin de la Société de géographie, année 1851*).

dans la pensée qu'au milieu des divisions des partis, de nouvelles conquêtes n'auraient fait que favoriser les idées ambitieuses de leurs généraux, qu'ils regardaient déjà d'un œil jaloux.

La disgrâce qui frappait Mousa sur les bords du Tage atteignait, à trois mille lieues de distance, Kotaibah, qui venait d'ajouter d'immenses provinces à la monarchie des khalifes, et Mohammed fils de Cassem, dont la sage politique faisait accepter des Hindous la domination musulmane. On ne pouvait prévoir ce qu'auraient fait ces trois hommes à la tête d'armées victorieuses et pleines d'enthousiasme, si le khalife Soliman pour se venger d'Hégiage, qu'il considérait comme son plus cruel ennemi, n'avait fait porter le poids de sa colère sur les généraux choisis par cet habile ministre. Mais les fils d'Abdelmalek étaient arrivés à l'apogée de leur puissance; désormais ils ne pouvaient plus que déchoir, car ils n'avaient pas cette main ferme et vigoureuse qui seule pouvait maintenir l'unité dans leurs vastes États; ils n'avaient pas, à l'exemple des compagnons du prophète, le sentiment de leur force, et en s'abandonnant à d'injustes soupçons contre leurs propres partisans ils rallumèrent eux-mêmes le feu de la guerre civile.

LIVRE IV.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN ORIENT.

742-1258 et 1538 (ère chrétienne) — 125-656 et 915 (ère musulmane)

CHAPITRE PREMIER.

LIMITES DE L'EMPIRE ARABE EN 743; LUTTE DES OMMIADES ET DES ABBASSIDES; KHALIFATS D'ORIENT ET D'OCCIDENT.

PUISSANCE DES OMMIADES. — ETAT DES PARTIS; LES ALIDES; LES ABBASSIDES — DERNIERS KHALIFES OMMIADES; ABOUL-ABBAS TRIOMPHE DE MERVAN II. — ABOUL-ABBAS PREMIER KHALIFE ABBASSIDE; ALMANZOR LUI SUCCÈDE; FONDATION DE BAGDAD.

Puissance des Ommiades.

L'empire arabe, en 743, est parvenu à ses limites extrêmes. Les successeurs de Mahomet ont tracé le cercle au delà duquel leur action ne se fera point sentir. A partir de cette époque, les déchirements vont commencer.

Trois continents, l'Asie, l'Afrique et l'Europe ont été successivement envahis. En Europe, les Arabes possèdent toute la péninsule ibérique, à l'exception de quelques défilés dans les Asturies, où les compagnons de Pélage font une résistance opiniâtre. La Septimanie, l'île de Chypre, les Baléares, la Crète et Rhodes, le nord de l'Afrique leur appartiennent également. Leur domination est partout reconnue, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'isthme de Suez. Ils ont divisé les côtes en deux gouvernements : à l'ouest, le Magreb, comprenant les anciennes provinces grecques de la Byzacène, de l'Afrique consulaire, de la Numidie, des Mauritanies césarienne et sitifienne, et de la Maurîtanie tingitane; à l'est, l'Égypte et la Cyrénaïque dont le gouverneur reçoit les tributs imposés par Amrou aux peuples de la Nubie.

La plus grande partie de l'Asie est soumise aux khalifes; on leur obéit des déserts du Sinaï aux steppes du Turkestan, et de la vallée de Caschmir aux versants du Taurus. Si l'Asie Mineure a échappé à leurs lois, les provinces frontières (la Cilicie, la Cappadoce et le Pont) sont devenues leurs tributaires. Aucune partie de l'empire des Perses n'a pu se soustraire à leur autorité. Bien plus, ce que les princes sassanides n'avaient jamais pu faire, ils l'ont accompli avec une rapidité sans exemple; leurs généraux ont conquis, au delà du Gihon et de l'Indus, la Bukharie, la Sogdiane, dont ils ont formé une seule province, et le Mawarannahar. Du côté de la mer Caspienne, le Khowaresm leur est soumis; au delà du Sedjestan, le roi de Caboul paye tribut; enfin, dans la vallée de l'Indus, ils envoient fièrement réclamer l'impôt des principaux chefs du pays.

En 743, cet immense empire, plus grand que celui d'Alexandre, presque égal à celui des Romains, avait pour capitale Damas, embellie de monuments magnifiques : elle avait vu s'élever, sous le règne de Walid Ier, cette mosquée célèbre mise au rang des merveilles du monde, et que Tamerlan devait détruire sept siècles plus tard. C'était une révolution qui avait élevé Damas, autrefois simple chef-lieu de la Syrie, au rang où elle se trouvait alors. Une révolution nouvelle allait l'en faire déchoir et déplacer en même temps le centre de l'empire.

État des partis; les Alides; les Abbassides.

Les Syriens, nous l'avons vu, s'étaient, dès l'origine, dévoués au triomphe de la famille d'Ommiah, qui, par reconnaissance, aussi bien que par une sage politique, avaient fixé leur résidence au milieu d'une population fidèle, toujours prête à les soutenir les armes à la main. Mais la prééminence de la Syrie n'avait pas été acceptée sans murmure. La Mecque et Médine avaient montré en plusieurs circonstances une opposition violente. Dans l'Irak, qui s'était peuplé, plus que toute autre province, de familles arabes parties du désert, on disait hautement que les Ommiades avaient usurpé la souveraine puissance; Bassorah et Kouſah,

devenues des villes importantes, avaient été plusieurs fois le théâtre de rébellions sanglantes, et les habitants de l'Asie orientale étaient disposés à embrasser comme elles la cause des descendants d'Ali [1]. Mais le malheur et la trahison semblaient s'attacher aux pas des Alides; leurs tentatives avaient été étouffées dans des flots de sang, et, il faut le dire, ils devaient, en grande partie, s'attribuer à eux-mêmes le mauvais succès de leurs efforts. Cette famille s'était partagée en plusieurs branches dont chacune réclamait pour un de ses membres le titre de khalife ou d'iman; les prétentions de l'une étaient, aux yeux des autres, complétement illégitimes; lorsqu'un des Alides prenait les armes, *il était soutenu par ses parents, ses alliés* et un certain nombre de musulmans, pour qui un descendant de Mahomet était toujours un digne héritier du trône; mais on ne voyait pas la famille d'Ali tout entière se lever comme un seul homme pour défendre les droits du prétendant, armer en sa faveur les bras des nombreux partisans qu'elle comptait dans tous les pays soumis à l'islamisme; aussi on n'obtenait que des succès partiels, et, après quelques instants d'une existence brillante, on finissait par succomber devant des forces supérieures.

D'un autre côté, les descendants d'Ali s'élevèrent rarement à la hauteur du rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Parmi ceux qui, à différentes époques, revendiquèrent le titre de khalifes, il n'en est pas un qui ne se distinguât par ses qualités morales et quelquefois même par son courage personnel; mais aucun d'eux n'eut en partage cette prudence, cette énergie, cette volonté ferme qui maîtrise les événements, et ils ne firent jamais que retarder la catastrophe terrible qui ne pouvait manquer de terminer des entreprises mal conçues et conduites avec plus d'entraînement que de sagesse [2].

Les fils d'Abbas, plus adroits et plus heureux, préparèrent de très-loin leur grandeur future; pour colorer d'une appa-

1. Voy l'appendice, n° 8.
2 M. Quatremère, *Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes abbassides*, 1837.

'ence de justice leurs prétentions ambitieuses, ils avaient supposé qu'Abou-Haschem-Abdallah, petit-fils d'Ali, empoisonné par ordre du khalife Soliman, leur avait délégué, avant de mourir, la dignité d'iman; Abou-Haschem ne descendait pas de Fathime, la fille du prophète. Son père, Mohammed, surnommé Ebn-Hanefiah, parce qu'il avait eu pour mère une femme de la tribu de Hanef, avait mérité l'estime générale par ses vertus; mais il n'avait pu disputer le rang d'iman au fils de Hosein, arrière-petit-fils de Mahomet; aussi, les véritables titres des Abbassides se fondèrent exclusivement sur l'intrigue et la force. Leur audace détermina la plupart des Alides, qui désiraient avant tout la ruine de la maison d'Ommïah, à se déclarer pour eux, et l'Iran tout entier se disposa à prendre les armes.

Les Ommiades ne pouvaient ignorer le danger de leur position; déjà ils avaient aboli l'usage d'excommunier la mémoire d'Ali, et le pieux Omar II avait même songé à se choisir un successeur dans la famille du gendre de Mahomet. Cette disposition avait causé sa perte; après lui (720) la division n'avait pas cessé de troubler la famille régnante; et les revers de Zéid qui, en 740, avait disputé le sceptre à Hescham n'avaient servi qu'à mettre plus en évidence le parti des Abbassides.

Derniers khalifes ommiades; Aboul-Abbas triomphe de Mervan II.

Le successeur désigné d'Hescham, Walid II, se montra, dès son avénement, par ses mœurs et son caractère, si peu digne d'être le chef d'une religion et d'un grand empire, que la ville de Damas méconnut son autorité et proclama khalife un autre Ommiade, Yézid II (743). Walid essaya vainement de rentrer à Damas; vaincu dans un combat où il trouva la mort, il laissa à d'autres le soin de punir son parent et la ville rebelle; ses partisans, réfugiés à Émèse, tentèrent une seconde fois la fortune sans plus de succès, et un autre parent d'Yézid ayant soulevé la Palestine, ne fut pas plus heureux. Un membre de leur famille, doué d'un mérite incontestable et gouverneur de la

Mésopotamie, Merwan, petit-fils de Merwan Ier, jugeant que l'autorité d'Yézid était mal assise au moment même où il fallait à la tête de l'État un homme ferme et énergique, crut pouvoir aspirer à la puissance suprême. Soutenu par les habitants du Djezireh; dont il avait su se faire aimer, il marcha sur Damas, recevant sur la route l'hommage des villes qui, comme Émèse, ne s'étaient soumises qu'avec peine aux armes d'Yézid, et à son arrivée il ne trouva plus que des adversaires en désarroi. Yézid II venait de mourir (744); un de ses frères chercha inutilement à continuer la lutte; Merwan resta maître du khalifat en 746. Les Abbassides ne demeurèrent pas inactifs au milieu de ces dissensions, qui détournaient tous les gouverneurs des soins de l'administration. Ils mirent le temps à profit pour organiser une ligue redoutable, et rallièrent autour d'eux les mécontents de tous les partis. Des émissaires adroits parcoururent le Khorasan et cette province donna le signal de l'insurrection en proclamant khalife Mohammed, arrière-petit-fils d'Abbas, et à la mort de Mohammed, son fils Ibrahim. L'auteur principal de cette révolution était le farouche Abou-Moslem, qui s'était élevé d'une condition infime aux plus hautes dignités, et qui avait été nommé gouverneur du Khorasan; il fit arborer à Mérou, sur son palais, le drapeau noir, emblème du parti des Abbassides (750), qui avaient proscrit le blanc, couleur des Ommïades, et la guerre civile recommença.

Merwan, à la première nouvelle de ces événements, s'était assuré de la personne d'Ibrahim qui affectait le goût de la retraite. Pour effrayer ses ennemis par une résolution violente, il ordonna la mort de l'Abbasside; ce fut un acte de mauvaise politique; le frère d'Ibrahim, Aboul-Abbas, en apprenant cette cruelle exécution, se hâta d'accourir à Mérou et se fit proclamer khalife, suivant les cérémonies ordinaires. Du palais du gouverneur il se rendit en grande pompe à la mosquée, où il récita tout haut la kothah ou prière publique, et se mettant à la tête de ses partisans, il se disposa à consacrer son usurpation par la victoire. Merwan s'avançait dans le Khorasan avec une nombreuse armée. Il avait pour

lui la supériorité du nombre et des talents militaires. On en vint aux mains sur les bords du Zab. Un accident imprévu causa la perte des Ommïades ; Merwan ayant quitté son cheval au moment où son triomphe semblait assuré, l'animal effrayé se précipita au milieu des combattants, qui crurent que le khalife avait été tué ; le désordre se mit aussitôt dans les rangs des Syriens et Merwan fut réduit à fuir. Poursuivi par l'émir Abdallah son vainqueur, il traversa rapidement le Djezireh, la Palestine, et se croyait en sûreté sur les frontières de l'Égypte, lorsqu'il fut surpris et tué dans une église copte. Les meurtriers lui coupèrent la tête, qui, portée à Koufah, et exposée, suivant la coutume orientale, aux regards de la population, apprit à tous la chute définitive de la maison d'Ommiah (752). Ceux qui s'étaient séparés de Merwan et n'avaient pas su combattre pour soutenir sa cause eurent bientôt lieu de s'en repentir. Aboul-Abbas se promettait de punir d'un seul coup et la mort de son frère et les longues souffrances que sa famille avait supportées ; sa vengeance surpassa tout ce que la haine peut inventer de plus terrible. Les Ommïades et leurs adhérents furent poignardés par milliers ; il y eut en un seul jour à Damas quatre-vingt-dix de leurs chefs qui périrent victimes de leur crédulité ; on les avait invités à un festin de réconciliation ; tout à coup, au milieu de la fête, des soldats apostés vinrent se ranger derrière chacun d'eux ; à un signal donné ils déchargèrent sur leur tête un coup de massue et les renversèrent. Puis sur les morts et les mourants on fit placer des planches qu'on recouvrit de riches tapis, et tous les officiers de l'armée furent appelés à un nouveau repas. Aboul-Abbas, qui mérita si bien le surnom d'*El-saffah* (le sanguinaire), voulait exterminer tous les Ommïades ; un d'eux, échappé au massacre général, allait faire porter aux Arabes d'Orient la peine de tant de crimes.

Aboul-Abbas premier khalife abbasside; Almanzor lui succède fondation de Bagdad.

La révolution qui avait élevé les Abbassides au khalifat peut être regardée comme une réaction de l'Asie orientale contr.

l'Asie occidentale; elle avait été faite par les habitants du Khorasan et de l'Irak : ce furent eux aussi qui en profitèrent. Les khalifes cessèrent de résider en Syrie; ils allèrent s'établir dans la Babylonie. Aboul-Abbas, qui ne régna que deux ans (752-754), fixa son séjour à Anbar; Almanzor, son frère et son successeur, chercha une résidence plus convenable et plus imposante. Il arrêta d'abord son choix sur Koufah : mais l'esprit de la population, mieux disposée pour les Fathimites que pour sa propre famille, lui déplut. Il songea à créer lui-même une ville nouvelle qui lui fût toute dévouée; et en 762 il fonda Bagdad, dont la renommée éclipsa bientôt celle de toutes les cités de l'Orient. Bagdad fut construite au bord du Tigre, près de l'ancienne Séleucie, autour d'une colline que dominait le pavillon des khalifes ; une enceinte en briques, défendue par cent soixante-trois tours, la protégeait contre les attaques du dehors[1]. Des sommes immenses furent consacrées à ses embellissements.

Le changement de capitale fut accueilli avec satisfaction par tous les Orientaux, qui voyaient se rapprocher d'eux le siége du gouvernement. Il n'en fut pas de même des pays de l'extrémité occidentale du khalifat, l'Espagne et le Magreb, qui se plaignaient déjà de leur isolement et qui, ne se considérant en quelque sorte que comme des provinces tributaires de l'empire, n'attendaient qu'une occasion favorable pour devenir indépendants.

Rien sans doute ne pouvait être plus funeste à la grandeur de l'islamisme qu'une semblable scission, mais elle était tellement dans la force des choses qu'elle s'accomplit sans effusion de sang et comme par un accord tacite.

Dès que l'Espagne apprit l'avénement des Abbassides et la chute des Ommiades, elle se sépara de la mère patrie; puis ayant su qu'un membre de la famille d'Ommiah se trouvait dans le Magreb, elle n'hésita pas à le proclamer khalife (755). L'Afrique, sans aller aussi loin, parut approu-

1. Marigny, *Histoire des Arabes sous le gouvernement des khalifes*, ouvrage médiocre, Gibbon, déjà cité, etc.

ver l'acte de son gouverneur Abderrahman-ben-Habid, qui hésitait à reconnaître la souveraineté d'Almanzor. Les peuples de cette contrée avaient depuis longtemps compris que leurs intérêts n'étaient point les mêmes que ceux des peuples de l'Asie ; toutefois ils ne voulurent point se rallier au khalifat de Cordoue, et se partagèrent en plusieurs groupes distincts avec des chefs particuliers ; les faibles liens qui les rattachaient à la dynastie des Abbassides disparurent bientôt complétement.

C'est pour cela qu'au point où nous en sommes arrivés, il faut scinder l'histoire des Arabes en deux parties ; nous étudierons d'abord les révolutions du khalifat d'Orient et les événements accomplis en Égypte qui se lient intimement à ces révolutions ; puis nous traiterons dans un livre spécial des Arabes de l'Espagne et de l'Afrique proprement dite.

CHAPITRE II.

GRANDEUR DES ABBASSIDES; TENTATIVES DE CENTRALISATION.

752-846 (de J. C.). — 137-232 (de l'hégire).

GRANDEUR DES ABBASSIDES ; HAROUN-AL-RASCHID ; ALMAMOUN. — LES ABBASSIDES SE PRÉOCCUPENT EXCLUSIVEMENT DE LA CIVILISATION DE L'ORIENT. — GOUVERNEMENT ; FINANCES. — TRAVAUX PUBLICS ; ADMINISTRATION INTÉRIEURE. — AGRICULTURE ; INDUSTRIE. — LETTRES, SCIENCES ET ARTS. — MAGNIFICENCE DES ABBASSIDES. — PREMIERS GERMES DE DÉCADENCE.

Grandeur des Abbassides ; Haroun-al-Raschid ; Almamoun.

Le règne des premiers Abbassides est l'époque de la plus grande splendeur des Arabes d'Orient. Le temps des conquêtes est passé ; celui de la civilisation commence. Aboul-Abbas n'avait régné que deux ans ; son frère, Abou-Giafar Almanzor, ouvre la série de ces khalifes éminents, dont le nom, resté toujours populaire en Asie, l'est devenu également dans nos pays par le recueil célèbre des *Mille et une*

Nuits. Il avait combattu, jeune encore, avec les chefs de sa famille, et il mérita le surnom de Victorieux; mais son principal titre de gloire est d'avoir créé un système de gouvernement qui atteste la profondeur de ses vues. Dans les riches provinces de son vaste empire, les gouverneurs disposaient de la force militaire et des finances; ils appliquaient une partie du produit des impositions aux besoins des localités, et n'envoyaient que le surplus aux khalifes. Almanzor, n'osant modifier un état de choses si favorable aux administrés, érigea en principe d'opérer de fréquents changements dans le personnel des délégués de la puissance souveraine et d'écarter les familles distinguées du maniement des affaires; la plus dangereuse de ses maximes fut de se jouer de la foi donnée et de perdre, sans égard pour d'anciens services, tout homme dont la grandeur devenait suspecte; Abdallah, le destructeur des Ommiades, Abou-Moslem lui-même, et plus tard, sous Haroun-al-Raschid, les Barmécides furent sacrifiés à une politique ombrageuse et impitoyable.

Almanzor employa une partie de sa vie à augmenter ses richesses; il amassa un trésor immense, que quelques historiens ont évalué à sept cent cinquante millions de francs. Ce défaut ne l'empêcha pas de se montrer libéral à l'égard des gens instruits; il donna lui-même l'exemple d'un amour éclairé des sciences et des lettres, et nous le retrouverons lorsqu'il sera question de l'histoire de l'astronomie chez les Arabes.

On s'habitua, sous son règne, à considérer le khalife comme l'image de la Divinité sur la terre. Il exigea toujours de ses sujets le respect le plus profond, et il l'obtint. L'autorité absolue de ses successeurs ne rencontra pas plus d'opposition; la génération qui les entourait était façonnée à l'obéissance. Le seul écueil qu'ils eussent à éviter, c'était l'excès de leur propre despotisme. Les premiers successeurs d'Aboul-Abbas qui, sous bien des rapports, ont été, à juste titre, comparés aux Antonins et aux Médicis, ne font servir leur suprême puissance qu'à l'amélioration intellectuelle et au bien-être des Arabes.

Respectés de leurs voisins, à l'abri des troubles que le fanatisme a si souvent excités, ils cherchent par une administration active et libérale, par des entreprises grandes et utiles, à mériter l'estime de tous. A côté de Bagdad, d'autres cités s'élèvent; on construit des routes, des caravansérails, des marchés, des canaux, des fontaines; on forme un grand nombre d'établissements d'instruction et de bienfaisance; le gouvernement excite et protége l'étude des lettres, le commerce et tous les arts de la paix. — Les règnes d'Almahadi et d'Alhadi (775-786), dont la magnificence a été si vantée, furent effacés par celui d'Haroun-al-Raschid ou Haroun le Juste (786-809).

Cet homme célèbre, en qui peut se personnifier le génie de la race arabe parvenue à son plus haut développement, mérite une mention particulière dans l'histoire des vicaires de Mahomet. Doué des meilleures qualités, brave, généreux, magnanime, il eut souvent la force de résister aux entraînements du despotisme pour n'écouter que la voix de la raison. Chargé de gouverner, sans aucune espèce de contrôle, un empire immense dont les habitants exécutaient sans murmure les moindres décisions de sa volonté, il ne fut pas écrasé du fardeau des affaires publiques, et sut faire du bonheur de ses sujets le principal mobile de ses actions. Ami sincère de la vertu, prêt à reconnaître ses torts, cherchant toujours à s'assurer par lui-même de la situation et des vœux de ses peuples, il ne négligeait aucune occasion de faire le bien. S'il se montra si différent de lui-même en ordonnant le meurtre des Barmécides, il faut croire qu'il fut trompé par de faux rapports sur cette famille, qui lui avait donné ses meilleurs ministres, Fadhl et le grand vizir Giafar. Les Barmécides, d'origine persane, avaient brillé pendant près d'un siècle auprès des khalifes, d'abord comme précurseurs des Abbassides, ensuite comme promoteurs du mouvement littéraire et scientifique des Arabes. Ce fut principalement à leur instigation qu'Haroun-al-Raschid protégea les arts, le commerce et l'industrie; il reconnut plus tard leur innocence, et regretta sa cruelle décision. Aussi charitable que religieux, Haroun accomplit scrupuleusement

tous les devoirs d'un musulman sincère; ses qualités supérieures firent une profonde impression sur les Arabes, et sa gloire brille encore en Orient du plus vif éclat[1]. Par un singulier contraste, Amin, fils aîné d'Haroun, n'avait aucune des vertus paternelles. Dès les premières années de son règne, il s'aliéna les esprits, tandis que son frère, Almamoun, montrait la plus grande sagesse dans le gouvernement du Khorasan. Le vœu unanime des musulmans porta ce dernier au khalifat, et Amin, en 813, dut résigner l'autorité.

Almamoun, surnommé l'Auguste des Arabes, surpassa les espérances qu'il avait fait concevoir. Moins brillant qu'Haroun, il lui fut supérieur par les connaissances et la hauteur de son génie. La seule faute politique qu'on ait à lui reprocher fut un acte de reconnaissance et de bonté; il donna à Thaher, en récompense des services qu'il en avait reçus, le gouvernement héréditaire du Khorasan; ce fut le premier démembrement du khalifat d'Orient, non pas que les Thahérites dussent abuser de leur indépendance et méconnaître les bienfaits que le chef de leur famille avait reçus des Abbassides; mais un funeste exemple avait été donné, et l'on vit les gouverneurs des provinces chercher à se soustraire insensiblement à l'autorité de leur souverain légitime.

Almamoun considérait l'instruction comme le vrai salut des peuples; il ne voulut pas que le progrès des lumières dépendît de la munificence accidentelle du chef de l'État, et mit la dignité des lettres à l'abri des événements par des dotations permanentes; de tous côtés des écoles furent ouvertes, « et l'on vit, pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde, un gouvernement religieux et despotique s'allier à la philosophie, préparer et partager ses triomphes. » Pénétré des idées d'une sage tolérance, et réunissant autour de lui des savants grecs, persans, coptes, chaldéens, il ne voulut pas admettre de distinction en matière de religion. Il fut établi que chaque fois qu'il y aurait dix chefs de famille, chrétiens, juifs ou mages, ils pourraient se constituer en Église; tous furent déclarés susceptibles d'exercer

[1] L'Arabie, de M. N. Desvergers, 1847, p. 681 et suiv.

des fonctions publiques, et les préjugés qui repoussaient les dissidents de la société des fidèles parurent un instant s'effacer. Ils devaient renaître plus violents que jamais sous le khalife Motawakkel, troisième successeur d'Almamoun. Lui-même ne fut pas toujours à l'abri d'injustes attaques. Les théologiens de Bagdad avaient déjà provoqué des persécutions contre le zendikisme, qui, né dans le Khorasan, n'offrait en réalité qu'un amalgame d'idées mages et islamites. Almanzor s'était servi de leurs écrits pour rendre odieuse la mémoire d'Abou-Moslom, et Alhadi avait ordonné de sanglantes exécutions contre les novateurs. Almamoun fut accusé de zendikisme ; pour réduire ses adversaires au silence, il aggrava les peines portées contre les séparatistes, et fidèle cependant à ses principes de tolérance il évita soigneusement de les appliquer.

Les deux successeurs d'Almamoun, Motassem (833-842) et Wathek (842-840), furent dignes du trône ; le premier, prince charitable et généreux, eut le seul tort de former sa garde particulière de jeunes Turcs qui devaient plus tard renouveler, auprès des khalifes, les excès des prétoriens de Rome auprès des empereurs. Pour Wathek, son règne ne fut troublé que par des querelles de doctrines. La divergence des opinions religieuses était grande, puisque l'on a compté chez les Arabes jusqu'à soixante-treize sectes principales ; ajoutez à cela les cent treize sciences coraniques, et vous aurez une idée de la confusion où devaient tomber souvent les esprits. Wathek, pour avoir apprécié avec les lumières de sa raison le dogme de l'éternité du Coran, soutenu avec véhémence par le docteur Ahmed-ben-Nassar, se vit au moment d'être détrôné et remplacé par ce rude adversaire. Jugé très-sévèrement par des historiens prévenus, il fut cependant un excellent prince ; protecteur des lettres qu'il cultivait lui-même, il encouragea l'industrie, et sous son gouvernement il n'y eut pas de mendiants dans ses États ; brave et rempli de bienveillance pour tous, il mourut avec la résignation pieuse d'un caractère ferme et éclairé.

Ce qui distingue surtout les règnes des premiers Abbassi-

des, c'est l'absence complète d'expéditions entreprises dans des vues d'agrandissement. Ces princes soutinrent plusieurs fois la guerre contre leurs voisins, mais sans songer à de nouvelles invasions. Ce fut surtout avec les Grecs que, durant cette époque, les Arabes d'Orient eurent des démêlés. La ligne de frontières qui les séparaient était fréquemment le théâtre de collisions sanglantes. Les Grecs regrettaient la perte de leurs plus belles provinces, et d'un autre côté ils étaient fiers d'avoir opposé, à Constantinople et dans l'Asie Mineure, une heureuse résistance à l'islamisme. Leurs généraux, souvent battus, cherchaient cependant une occasion de gloire au milieu d'hostilités partielles. Un succès flattait à tel point la vanité de ces Grecs dégénérés, que celui qui l'avait obtenu était presque sûr de la couronne. Cette guerre d'escarmouches se prolongea sous la plupart des successeurs d'Aboul-Abbas.

Pendant le règne d'Almanzor, les empereurs de Byzance perdirent Mélitène, ville très-importante de la Cappadoce ; ils eurent la douleur de voir toute la Cilicie ravagée et une de leurs armées vaincue sur les bords du Mélas, en Pamphylie. Le khalife Almahadi leur fit éprouver de nouveaux revers (775-785). Ils avaient cru d'abord un instant que la fortune allait favoriser leurs armes ; l'ennemi s'était présenté devant Dorylée, ville de Phrygie, et après une attaque de plusieurs semaines, il avait été forcé de se retirer (771). L'année suivante, il avait été chassé de toutes les places fortes qu'il occupait en Cilicie. Mais les Arabes, irrités de ces défaites successives, se préparèrent à prendre une revanche éclatante. Ils organisèrent une expédition sur une plus grande échelle, entrèrent dans l'Asie Mineure par la Cappadoce, battirent toutes les troupes qu'Irène, tutrice de Constantin Copronyme, envoya contre eux, et parurent devant les murs de Constantinople. Réduite aux abois, l'impératrice aima mieux se soumettre à un tribut que d'exposer sa capitale aux horreurs d'un siége. Elle rendit les villes de Cilicie et s'engagea à payer annuellement soixante mille dinars. C'était Haroun-al-Raschid que son père Almahadi avait mis à la tête de l'armée ; il rentra en

Syrie avec un butin considérable et traînant à sa suite plus de six mille prisonniers.

Irène, en 792, se crut assez forte pour pouvoir rompre le traité et se soustraire à ses obligations ; des deux côtés on se prépara aux hostilités. Haroun était devenu khalife, Il ne se contenta pas d'envoyer des troupes dans l'Asie Mineure, il fit équiper des vaisseaux pour ravager les îles de la Méditerranée. Irène paya cher ses velléités belliqueuses. D'abord la Phrygie, la Bithynie, la Lydie furent dévastées ; puis la marine grecque fut entièrement détruite dans le golfe de Satalieh. Les Arabes, maîtres de la mer, allèrent ravager l'Archipel, qu'ils mirent à feu et à sang. En présence de ces revers, qui constataient si évidemment son impuissance, Irène se résigna de nouveau à payer le tribut ; elle stipula de plus un échange de captifs. Cet échange eut lieu sur les bords d'un petit fleuve de Cilicie, et dans la suite cet usage prévalut toutes les fois qu'une trêve avait lieu entre les parties belligérantes. Irène avait reçu de trop dures leçons pour songer désormais à recommencer la lutte. Nicéphore son successeur, se fiant à son courage, n'hésita pas à tenter de nouveau la fortune. Il adressa une missive orgueilleuse au khalife, qui lui fit cette courte réponse : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Haroun-al-Raschid, commandeur des croyants, à Nicéphore, chien de Romain. J'ai lu ta lettre, fils d'une infidèle ; tu n'entendras pas ma réponse, tu la verras ; » et il l'écrivit en caractères de feu dans les plaines de l'Asie Mineure. Non-seulement Nicéphore ne put se dégager du tribut imposé, mais encore il exposa ses provinces à des invasions réitérées qui leur enlevèrent leurs dernières richesses. On ne peut toutefois méconnaître ses grandes qualités, comme l'ont fait les historiens grecs. Il y a quelque chose de noble et de touchant dans la conduite de cet empereur qui, toujours battu, ne voulut jamais reconnaître son infériorité, et qui, réduit plusieurs fois à la dernière extrémité, ne déposa jamais les armes. On l'a accusé d'avarice et d'avidité ; les blessures qu'il reçut en s'exposant dans les combats le montrent sous un jour plus avantageux ; ses efforts, du reste, furent inu-

tiles; Haroun demeura constamment vainqueur. Le Pont fut dévasté, et la ville d'Héracléo assiégée, prise et réduite en cendres. Les côtes de la Pamphylie, de la Mysie, de la Lydie furent saccagées; l'île de Rhodes eût passé tout entière sous la domination musulmane, sans la vigoureuse résistance de la capitale. Ces guerres prouvent d'ailleurs que si les Arabes n'avaient pas encore perdu leur science militaire, ils étaient loin de ces temps d'héroïsme où le moindre revers excitait l'ardour enthousiaste de la nation tout entière; les généraux d'Omar ne se seraient arrêtés qu'à Constantinople.

En 829, la guerre recommença sous un singulier prétexte. Almamoun, qui aimait avec passion les mathématiques, ayant appris qu'il existait à Constantinople un savant nommé Léon auquel nul ne pouvait être comparé, désira le voir à Bagdad. L'empereur, refusa de laisser partir Léon. C'en fut assez pour déterminer le khalife à reprendre les armes; il ne poussa point, il est vrai, la guerre avec activité. Quelques avantages obtenus par les Grecs enflèrent le cœur de Théophile; il crut le moment venu de ressaisir tout ce qui avait été enlevé à Constantinople au delà des anciennes limites, et il prit l'offensive (833). Motassem venait de monter sur le trône; il était capable de repousser vigoureusement son ennemi. Les succès furent longtemps balancés; l'empereur s'étant emparé, en 836, de Sozopetra, ville natale du khalife, la traita, malgré les représentations de ce prince, avec la plus grande rigueur; il détruisit tous les monuments, passa les habitants au fil de l'épée et réduisit les femmes et les enfants en esclavage. Motassem jura de tirer de cet acte de barbarie une vengeance éclatante. A la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Amorion, patrie de Théophile, l'emporta d'assaut et lui fit subir le même sort que Sozopetra (840). Pendant deux ans encore, il resta sous les armes sans vouloir écouter aucune proposition de paix; il entrait chaque année sur les terres de l'empire, mettait à contribution les villes ouvertes (840-842) et revenait chargé de butin. Wathek, son successeur, se montra moins acharné; mais ce furent les Grecs qui voulu-

rent alors continuer la lutte. Commandés par l'empereur Basile, ils furent plus heureux, et recouvrèrent en Cilicie toutes les places qu'Haroun leur avait enlevées (842-846).

Les Arabes eurent encore, pendant cette période, à repousser les incursions des Turcs khozars. Ce peuple envahit l'Arménie pendant le khalifat d'Haroun-al-Raschid, et enleva près de cent mille captifs (787). Les Arabes se contentèrent de fermer à l'ennemi les défilés du Caucase [1].

Les Abbassides se préoccupent exclusivement de la civilisation de l'Orient.

Les Abbassides ne firent point voir une sollicitude très-vive pour leurs provinces occidentales; c'est à peine s'ils cherchèrent à rattacher l'Espagne à leur empire, et ils abandonnèrent l'Afrique à elle-même; bien plus, ils contribuèrent eux-mêmes à l'élévation de la famille des Aglabites en la déliant de toute obéissance à leur égard, sous la seule restriction de reconnaître leur souveraineté, comme s'ils étaient las d'exercer leur autorité temporelle dans cette partie du monde, et qu'il leur suffit de savoir leur nom répété dans les mosquées. Ibrahim-ben-Aglab, accepta ces conditions d'Haroun-al-Raschid; il s'empara du gouvernement de tout le Magreb, et l'investiture qu'il avait reçue lui servit à donner à sa dynastie une sorte de consécration religieuse. Toutefois ses successeurs ne purent empêcher qu'un représentant de la famille des Alides ne détachât définitivement du khalifat de Bagdad la Mauritanie occidentale, où les Édrissites s'établirent.

Les Abbassides espérèrent peut-être que les divisions, qui ne pouvaient manquer de s'élever en Espagne, ramèneraient la péninsule sous leur domination; ce qui expliquerait leur politique d'expectative et leurs négociations avec les rois francs. On connaît les relations d'Haroun al-Raschid avec Charlemagne, les ambassades qu'ils s'envoyèrent, les présents qu'ils échangèrent. Cependant les Abbassides ne firent aucun armement contre les khalifes de Cordoue, et eurent même à souffrir des entreprises des

1. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, donne les récits des écrivains grecs.

Maures de la péninsule. Une escadre, montée par des pirates andalous, vint piller, en 820 les côtes d'Égypte. Les assaillants entrèrent dans la ville d'Alexandrie, qu'ils mirent à feu et à sang. Almamoun ne tira aucune vengeance de cette attaque; il ne songea même pas à occuper l'île de Crète (Candie), que ces pirates avaient conquise sur les Grecs, après avoir brûlé leurs vaisseaux pour s'imposer la nécessité de vaincre ou de mourir.

En renonçant aux entreprises guerrières, les khalifes abbassides ne faisaient que céder à l'esprit de leur temps; les Arabes de l'Orient commençaient à comprendre les bienfaits de la civilisation; et les maîtres de Bagdad répondirent aux vœux de leurs peuples en leur donnant un système d'administration régulier, en établissant une justice sévère, en répandant partout l'instruction, en favorisant par le commerce l'union plus intime des différentes provinces de l'empire musulman.

Gouvernement; finances.

On avait d'abord institué une chambre des finances et une chancellerie d'État: la première devait acquitter toutes les dépenses des khalifes, et recevoir leurs revenus; la seconde, imprimer un caractère d'authenticité aux ordres qui émanaient de leur volonté; elles avaient fonctionné quelque temps toutes seules: puis, leur insuffisance s'étant fait sentir, on avait remplacé la chambre des finances par quatre diwans, dont l'un était chargé spécialement de la solde des troupes; le second de la perception des impôts; le troisième de la nomination des fonctionnaires subalternes, et dont le quatrième enfin contrôlait la comptabilité.

A cette organisation, ils s'étaient contentés d'ajouter la création de la charge d'*hadjed*, espèce de chambellan, qui avait pour mission d'introduire les ambassadeurs, et d'un grand juge, qui les débarrassa du soin de décider dans les affaires importantes, en cas d'appel, du jugement des cadis.

Les Abbassides, dès leur arrivée au pouvoir, résolurent de donner plus d'unité et de force à l'administration. Comme le poids des affaires était réellement trop lourd pour

une seule tête, ils appelèrent auprès d'eux un vizir (*porteur de fardeaux*), non pas qu'ils voulussent abdiquer entre ses mains toute l'autorité; mais afin que celui-ci, espèce de premier ministre, préparât leurs décisions par un travail préliminaire. Ils fixèrent ensuite, d'une manière régulière, les contributions que les différentes provinces devaient payer, de sorte qu'ils savaient d'avance de quelles ressources ils pouvaient disposer. Le total des revenus d'Haroun-al-Raschid, sans compter les prestations en nature, s'éleva, en une année, à deux cent soixante-douze millions trois cent cinq mille huit cents dirhems (pièces d'argent) et à quatre millions quatre cent vingt mille dinars (pièces d'or[1]). C'est sur le Coran que les khalifes s'appuyaient pour exiger l'impôt. Un verset du chapitre IX leur ordonnait d'exiger le *djézieh* de tous les infidèles qui résidaient sur le territoire musulman; le montant de cette capitation fut fixé à un taux différent, suivant la fortune des individus; le riche devait payer quarante-huit dirhems; celui qui n'était qu'aisé, vingt-quatre; le pauvre, douze seulement. Il y avait, en outre, une contribution foncière, diversement appelée, suivant qu'elle s'appliquait aux juifs et aux chrétiens, ou aux musulmans : pour la première catégorie, c'était le *kharadj*; pour la seconde, la dîme. Le *kharadj*, comme la capitation, eut un maximum qu'on ne pouvait pas dépasser; quant à la dîme, elle s'appliquait à trois sortes de biens fonds : 1° les terres vagues, que les musulmans avaient mises en culture; 2° les terres dont les possesseurs étaient convertis à l'islamisme, sans y avoir été contraints par la force des armes; 3° les terres prises sur les infidèles, et possédées à titre de butin. On voit par-là que les biens antérieurs à la conquête étaient exempts de tout impôt. En présence de ces catégories, on comprend aussi combien, dans l'empire arabe, il y avait de voies ouvertes à l'exaction des gouverneurs, et l'extrême nécessité d'un pouvoir vigilant pour empêcher les abus et les confusions. En dehors de la capitation, du *kharadj* et de la dîme,

1. Voyez l'appendice, N° 8.

les khalifes avaient encore d'autres sources de revenus dans les droits de douane, l'exploitation des mines, la location des terres vagues, l'appropriation des biens de ceux qui mouraient sans héritiers, etc.

Travaux publics, administration intérieure.

Le bon état des finances permit aux Abbassides d'entreprendre de grands travaux. C'est ainsi qu'Almahadi fit construire des caravanserails, creuser des citernes dans le long trajet de Bagdad à la Mecque afin que les pèlerins et les caravanes trouvassent un abri dans les mauvais temps et des secours contre les souffrances de la soif, qu'il perça une route entre la Mecque et Médine, qu'il établit enfin entre l'Hedjaz et l'Yémen des relais de chevaux et de chameaux, pour faciliter les communications entre ces deux importantes provinces. Déjà, depuis Moawiah, un service de courriers reliait les chefs-lieux des différents gouvernements de l'empire arabe.

Ce n'est pas tout : les Abbassides instituèrent en divers lieux un grand nombre de fondations pieuses, en faveur de mosquées et d'écoles qui grâce à ces biens de main-morte *subsistèrent sans peine au milieu des révolutions politiques*. Ils réunirent à Bagdad les archives du khalifat, afin qu'on pût consulter les ordonnances de leurs prédécesseurs, créèrent dans cette même ville une excellente police, dont la mission n'était pas seulement de protéger les personnes, mais aussi d'assurer le respect des propriétés, et organisèrent un guet nocturne pour empêcher les attaques à main armée. Les marchands eux-mêmes durent se constituer en syndicats responsables, chargés de surveiller les transactions et de réprimer les fraudes en matière de commerce. Ce fut Almahadi qui créa la charge si utile de *mohtesib*, espèce d'intendant des marchés à qui se trouve confiée toute la police municipale. Le mohtesib parcourt de temps en temps la ville à la tête d'un certain nombre de soldats, s'assure de l'exécution des ordonnances de police, et vérifie les poids et mesures dont les marchands font usage ; sa justice est sommaire : il fait immédiatement châtier les coupables par ses soldats.

Les *Bédouins*, depuis que les expéditions guerrières avaient cessé, recommençaient déjà dans leurs déserts une vie de pillage et de déprédations. Le *miradje* eut pour mission spéciale de protéger les pèlerins et les caravanes qui se rendaient à la Mecque.

C'est ainsi que les khalifes abbassides s'efforcèrent d'assurer la prospérité de leur empire; préférant les travaux de la paix à la gloire des armes, ils imprimèrent une vive impulsion à l'activité des esprits. Les Arabes atteignirent rapidement un haut degré de civilisation : on les vit entreprendre avec cette même ardeur qui avait caractérisé leurs succès militaires, de surpasser les Grecs dans le commerce, l'industrie, dans les arts et même dans les lettres et les sciences, où les habitants de Constantinople croyaient au milieu de leur décadence être restés sans rivaux.

Agriculture; Industrie.

L'agriculture fut surtout en honneur; une culture habile accrut le mérite et la réputation des fruits de la Perse, des fleurs du Mazanderan. Les vins de Schiraz, d'Yezd et d'Ispahan se répandirent dans toute l'Asie et devinrent l'objet d'un commerce très-suivi : on exploita les mines de fer du Khorasan, les mines de plomb du Kerman; de belles étoffes furent dès cette époque fabriquées dans les villes de l'Irak et de la Syrie, à Mossoul, à Alep, à Damas; le bitume, le naphte, la terre à porcelaine, les marbres de Pauris, les dépôts de sel gemme, le soufre furent exploités avec intelligence; les arts mécaniques firent de remarquables progrès. On sait qu'Haroun-al-Raschid envoya à Charlemagne une horloge dont la perfection étonna les seigneurs de la cour, parmi lesquels il ne se trouva personne capable d'en comprendre et d'en expliquer les ressorts.

Lettres, sciences et arts.

L'industrie et le commerce ne marchèrent point seuls en avant; on s'occupa aussi activement des arts, des lettres et des sciences. L'architecture et la musique furent cultivées avec zèle; la peinture et la sculpture étaient arrêtées

dans leur essor par le Coran qui interdit la représentation soit des figures humaines, soit des images de la divinité; mais elles reçurent d'autres applications. Un nombre considérable de monuments magnifiques s'élevèrent dans les principales villes, à Bagdad, à Bassorah, à Mossoul, à Racca dans la Mésopotamie, à Samarcande dans le Mawarannahar. Quant aux études littéraires, la passion avec laquelle les Arabes s'y adonnèrent dépasse même celle que manifesta l'Europe à l'époque de la renaissance. Les meilleurs écrits de la langue grecque apportés de Constantinople furent immédiatement traduits; une école d'interprètes s'ouvrit à Bagdad sous la direction d'un médecin nestorien; un revenu de quinze mille dinars fut affecté à un collége où six mille élèves de toute condition puisèrent une instruction gratuite; des bibliothèques furent fondées, l'accès en fut ouvert à tout le monde, et ces établissements furent agrandis de siècle en siècle par des princes dont quelques-uns, à l'exemple d'Almamoun, assistaient aux cours publics des professeurs; la langue arabe se propagea dans toutes les parties de l'Asie, et détrôna définitivement les idiômes anciens; elle se plia aux exigences d'une nomenclature nouvelle; les mathématiques brillèrent d'un éclat sans égal; l'astronomie s'enrichit de découvertes importantes; on construisit des observatoires munis d'instruments dont la grandeur étonne l'imagination. Il y eut des hôpitaux pour l'instruction des médecins qui avant d'exercer leur profession devaient subir plusieurs examens; il y eut également des laboratoires pour les pharmaciens, qui découvrirent de nouvelles plantes médicinales et des remèdes inconnus jusque-là.

Les Arabes enfin créèrent la chimie, et s'ils tombèrent dans de grandes erreurs en accordant trop de confiance aux données astrologiques et aux problèmes de l'alchimie, ces erreurs mêmes contribuèrent indirectement au progrès des sciences d'observation. Nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, nous réservant de tracer séparément un tableau plus complet des travaux des Arabes; rappelons seulement que les Abbassides, auteurs de ce mouvement intellectuel si merveilleux, virent l'école de Bagdad briller du plus vif

éclat pendant près de deux cents ans, plus fortunés que Charlemagne, qui voulut tirer ses peuples de la barbarie en s'appuyant sur les plus savants hommes de l'Occident mais dont l'œuvre périt avec lui.

Magnificence des Abbassides.

Si le siècle littéraire des Abbassides forme un heureux contraste avec l'ignorance profonde de l'Europe au moyen âge, le luxe et la magnificence qu'ils déployèrent ne présentent pas un spectacle moins curieux; seuls dépositaires des richesses de tant de provinces, sans armées permanentes, ils avaient la libre disposition des énormes revenus dont on vient d'indiquer la source. Ce furent souvent des profusions sans règle, des dons prodigieux, l'or et les perles répandus à pleine main dans les palais, dans les jardins, dans les mosquées. Almahadi, pendant un seul pèlerinage à la Mecque, dépensa six millions de dinars. Zobéide, la femme d'Haroun, ne se servait jamais que de vases d'or rehaussés de pierres précieuses et d'étoffes tissues avec des fils d'argent; elle portait des vêtements de soie doublés d'hermine, et ses pantoufles étaient brodées de perles fines. Elle fit bâtir à la Mecque un aqueduc afin de conduire dans la ville l'eau des montagnes voisines, et pour ce seul objet il fut dépensé un million sept cent mille dinars. Almamoun en distribua un jour à ses courtisans quatre cent mille, et organisa en même temps une loterie où le nombre des lots correspondait à celui des invités qui montait à plus de deux cents, et où chaque lot rapportait une terre considérable avec tout un personnel d'esclaves. Il comptait, dit-on, dans son palais trente-huit mille pièces de tapisserie dont douze mille cinq cents brochées en or, et vingt-deux mille tapis de pied; à la réception d'un ambassadeur grec, il fit élever dans la salle d'audience un arbre d'or massif couvert de perles en guise de fruits. Sa maison se composait de sept mille eunuques dont trois mille noirs; sept cents gardes étaient distribués dans les appartements, et des soldats d'élite défendaient les abords du palais. Les écuries que Motassem fit bâtir non loin de Bagdad dans la

ville de Samara, auraient pu contenir, au rapport des historiens arabes, jusqu'à cent mille chevaux; et lorsque le khalife fonda cette ville, il avait fait exhausser le terrain destiné aux constructions, sans tenir compte des dépenses immenses de cette œuvre gigantesque.

Charlemagne avait entendu parler de la puissance des souverains qui résidaient à Bagdad. Il voulut entrer en communication avec les khalifes; un juif et deux députés francs se rendirent par ses ordres dans l'Irak, et portèrent des présents au commandeur des croyants; le prétexte de cette ambassade était de réclamer la protection du vicaire de Mahomet pour les chrétiens qui allaient à Jérusalem. Haroun, qui redoutait une alliance entre le roi franc et les Ommïades d'Espagne, répondit avec bienveillance à cette demande, et pour ne pas demeurer en reste de libéralités, adressa à Charlemagne des étoffes précieuses, des parfums, des bois aromatiques, un éléphant, une vaste tente disposée à la manière arabe, et enfin, comme cela a déjà été dit, une horloge mécanique.

Premiers germes de décadence.

Si la grandeur des Abbassides avait fait impression sur l'esprit du maître de l'Occident, à plus forte raison devait-elle agir sur les Chinois, les Hindous et les Tartares. Partout les khalifes étaient considérés comme les princes les plus opulents de la terre, et l'on se faisait illusion sur leur puissance réelle. On croyait que la centralisation avait uni les diverses provinces de leur immense empire, et qu'un long avenir lui était assuré; cependant, pour un œil attentif, les germes d'une prochaine décadence apparaissaient de toutes parts.

Dans l'ordre matériel, le droit absolu du souverain sur les propriétés de ses sujets devait détruire les pensées d'émulation et de progrès; les peuples n'ayant aucune garantie pour la conservation des fruits de leur travail, ne pouvaient que s'éteindre au milieu de la mollesse et du découragement. Sous les premiers khalifes, ils n'eurent point sans doute à redouter la spoliation; mais lorsque les Turcs, race

inintelligente et brutale, se furent emparés des avenues du pouvoir; la loi du Coran, confirmée par les décisions des jurisconsultes, qui rapportait tout à un seul individu représentant Dieu sur la terre, ne pouvait manquer de produire les plus funestes effets.

Dans l'ordre moral, le même vice se faisait sentir; les esprits, enchaînés à la lettre du livre de Mahomet, mais attirés par les lumières de la science, avaient besoin d'être affranchis du joug de principes trop absolus. Il fallait qu'on reconnût la nécessité de modifier selon les temps et selon les lieux des institutions faites primitivement pour de certains hommes et pour un certain but; il fallait, en un mot, fonder la société sur une base nouvelle; ce fut une des tentatives d'Almamoun, auquel se joignirent ses deux successeurs Motassem et Watek; toutefois leurs efforts échouèrent contre l'aveugle obstination des docteurs de la foi musulmane. Le fils d'Haroun-al-Raschid protégeait la secte des Motazélites, dont les doctrines se résument par les propositions suivantes : 1° on ne peut séparer les attributs de Dieu de son essence; 2° le Coran a été créé et n'est point éternel; 3° la foi ne se perd point; cependant on ne peut donner le nom de fidèle à celui qui pèche grossièrement; 4° Dieu n'a qu'une influence générale sur les actions des hommes; il leur laisse une entière liberté, et c'est par là qu'ils méritent d'être récompensés ou punis. Ces principes étaient approuvés par les khalifes; le fanatisme les fit rejeter; les jurisconsultes de Bagdad triomphèrent d'Almamoun, de Motassem et de Watek et ce triomphe fut la première cause de la chute de l'empire. En maintenant que le Coran était incréé, et qu'il n'était point permis d'y rien changer on laissa à l'autorité suprême, contre l'avis de ceux-là même qui en étaient revêtus, toutes les prérogatives d'un despotisme sans frein. La société continua de se concentrer tout entière entre les mains d'un seul auquel chacun dut le sacrifice de ses pensées, de sa fortune et de sa vie[1]. Si les princes abbassides avaient toujours été des hommes d'une vertu éprouvée,

1. OElsner, déjà cité; Hammer Purgstall, *Galerie biographique des souverains mahométans*, etc.; en all., Leipzig. 1837.

d'un talent supérieur, sans aucun doute ils n'auraient fait usage de leur puissance absolue que pour le bien de leurs peuples, et ils eussent ramené l'âge d'or des Antonins; malheureusement on ne voit plus sur le trône, dans la seconde moitié du IXe siècle, que des esclaves couronnés. Le mépris qu'ils inspirent détruit tous les ressorts du gouvernement; l'anarchie est au comble, et les partis, un instant comprimés, reprennent les armes et répandent partout le désordre et l'effroi.

Les Alides avaient plusieurs fois fait revivre leurs prétentions; sous Alhadi, en 785, sous Haroun, en 702, et même sous Almamoun. Ce dernier, pour mettre fin à des divisions qu'il déplorait, avait même un instant songé à remettre sa couronne entre les mains des Alides, reconnaissant ainsi la légitimité de leurs droits; c'était renouveler les projets de l'Ommïade Omar II, et susciter les mêmes protestations; une révolte éclata immédiatement à Bagdad. Les membres de la maison d'Abbas et leurs partisans, au nombre de trente-trois mille, forcèrent Almamoun de renoncer à l'idée de déposséder sa propre famille. Quoique sans résultat, cette disposition du khalife devait cependant inspirer aux Alides une nouvelle confiance dans leur fortune; au lieu de se soumettre sans murmure à la domination des Abbassides, ils ne négligèrent rien pour profiter des divisions que l'absence d'une loi de succession rendait inévitables [1].

L'empire arabe, sous Haroun et Almamoun, avait atteint en Orient le plus haut degré de splendeur. Nous allons assister maintenant à sa dissolution.

1. C'est ainsi qu'Abdallah, oncle d'Almanzor, avait voulu s'emparer de la couronne d'Aboul-Abbas; qu'Almahadi avait désigné pour son héritier Haroun, son second fils, au préjudice de l'aîné Alhadi; et qu'Alhadi ne put faire prévaloir les droits de son propre fils contre Haroun, son frère. A la mort de celui-ci, Amin et Almamoun se disputèrent le pouvoir et l'on comprend pourquoi ce dernier avait conçu l'idée de mettre fin à tous ces tiraillements en rendant le trône aux descendants légitimes de Mahomet.

CHAPITRE III.

RÉACTION DES NATIONALITÉS CONTRE LE POUVOIR CENTRAL; DÉCADENCE DE L'AUTORITÉ TEMPORELLE DES KHALIFES; ÉTABLISSEMENT DES FATHIMITES EN EGYPTE; DERNIERS ABBASSIDES.

846-1055 (ère chrétienne). — 232-447 (ère musulmane).

TROUBLES CIVILS; MOTAWAKKEL ET SES SUCCESSEURS NE PEUVENT RÉPRIMER LES EXCÈS DE LA MILICE TURQUE. — DES DYNASTIES INDÉPENDANTES S'ÉLÈVENT DANS L'ASIE ORIENTALE; LES THAHIRITES, LES SOFFARIDES, LES SAMANIDES, ETC. — NOUVEAUX SOULÈVEMENTS DANS L'ASIE OCCIDENTALE ET EN ÉGYPTE; LES ZENGUIENS, LES THOULONIDES. — SUCCÈS ÉPHÉMÈRES DES KHALIFES A LA FIN DU IXe SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU Xe. — LES ABBASSIDES SONT RÉDUITS A LA SUPRÉMATIE SPIRITUELLE; CRÉATION DES ÉMIRS-AL-OMRAH; PUISSANCE DES BOUIDES. — NOUVELLES SECTES RELIGIEUSES; LEURS DOCTRINES ANTI-SOCIALES; LES ZENDIENS, ISMAÉLIENS, KARMATHES, ETC. — LES ALIDES RENOUVELLENT LEURS PRÉTENTIONS; LES FATHMITES FONDENT LE KHALIFAT DU CAIRE ET ENCOURAGENT LES SCIENCES; HAKEM ET LES DRUZES. — LES BOUIDES PROTECTEURS DES LETTRES; FORMATION DE L'EMPIRE DES GHAZNÉVIDES. — LES TURCS SELDJOUKIDES RENVERSENT LES GHAZNÉVIDES ET S'AVANCENT JUSQU'A BAGDAD; PROGRÈS DES GRECS EN SYRIE.

Troubles civils; Motawakkel et ses successeurs ne peuvent réprimer les excès de la milice turque.

A partir du règne de Watek (846) le khalifat est livré à l'anarchie. Bagdad ne fait à chaque instant que changer de maître, et tombe le plus souvent sous le joug de despotes cruels ou incapables.

Motaadhkel; le Néron des Arabes, ouvre cette nouvelle période; ses vengeances et sa cruauté dépassèrent toute idée; pour punir un vizir qui l'avait offensé, il le fit brûler vif dans un fourneau garni de pointes de fer; il laissait circuler librement dans son palais des bêtes féroces et venimeuses, dont les courtisans ne devaient ni fuir ni repousser les atteintes. Craignant sans cesse qu'une conjuration ne se tramât contre lui, il invita à un festin tous les officiers de sa cour, les fit entourer par ses sicaires et ordonna un massacre général auquel il prit part lui-même. L'horreur qu'inspiraient ses forfaits arma la main parricide de son

fils *Mostanser* qui ne jouit pas longtemps de son crime : il mourut de douleur et de remords, l'année même de son avénement (861). On choisit pour lui succéder un petit-fils de Motassem nommé *Mostain*, au détriment de ses quatre frères dont deux, Motaz et Motamed parvinrent plus tard au khalifat. Mostain occupa le trône un peu plus de trois ans (862-866), et fut remplacé par *Motaz* qu'une faction proclama khalife (866). Une autre faction le déposa en 869, et ce fut un fils de Watek, *Mothadi* qui monta sur le trône (869-870). Ce prince conçut des projets de réforme qui devinrent son arrêt de mort : il fut massacré dans son propre palais. Après lui *Motamed* régna vingt-deux ans (870-892), grâce au dévouement et au mérite de Mowaffek, son frère, devant lequel se brisèrent toutes les tentatives de révolte. Ces bouleversements perpétuels étaient causés par la milice turque dont Motassem avait fait sa garde particulière. Ces esclaves enrégimentés et fixés à Bagdad auprès de la personne du souverain s'étaient dès l'origine portés à de tels excès que Motassem avait été obligé d'abandonner sa capitale et de se retirer dans la petite ville de Samara ; leur nombre et leur influence n'avaient fait que croître sous le règne de Watek : à sa mort, ils étaient déjà une puissance dans l'État, et il leur avait suffi de demander Motawakkel pour décider son élévation.

Ces Turcs pour la plupart avaient été faits prisonniers dans les guerres que les gouverneurs du Mawarannahar et du Khowaresm soutenaient sur les bords du Gihon. Prossées du côté de l'Orient par les Chinois, décimées par leurs dissensions intestines, les hordes turques venaient se précipiter sur les frontières de l'empire arabe, et toujours vaincues jusqu'alors, laissaient entre les mains de leurs ennemis un grand nombre d'esclaves que les généraux pour plaire aux khalifes envoyaient à Bagdad.

On sait combien sont dangereuses ces milices organisées dont le monarque veut faire l'instrument de sa toute-puissance, et dont il devient lui-même la première victime. Les Turcs commandés par des chefs pris dans leurs rangs, ne recevaient d'ordre que des khalifes. Séparant leurs inté-

rèts de ceux des Arabes, ils firent résider leurs droits dans la force brutale ; pour se venger de quelques largesses que Motawakkel leur avait refusées ils furent les complices du crime de Mostansor : ils forcèrent ensuite ce prince d'exclure ses frères du trône et de désigner Mostain comme son successeur. Ils se partagèrent plus tard entre Mostain et Motaz, qui avait pour lui les Arabes, et qui ne sut pas détruire cette redoutable milice quand l'occasion lui en était offerte. Un retard dans le payement de la solde suffit pour exciter une émeute, et réduire le khalife à signer son abdication. Mothadi eut un plus triste sort, pour avoir voulu soumettre les Turcs à une discipline sévère ; et Mowaffec ne réussit à détourner leurs esprits des intrigues de palais qu'en appliquant leur activité à des entreprises lointaines.

Des dynasties indépendantes s'élèvent dans l'Asie orientale; les Thahérites, les Soffarides, les Samanides, etc.

Les troubles qui avaient tenu, pendant un demi-siècle, le khalifat chancelant, eurent, en dehors de Bagdad et dans tout l'empire, les plus graves conséquences. D'une part, les gouverneurs, restant seuls dépositaires du pouvoir durant les interrègnes, aspiraient à l'indépendance, et marchandaient ensuite leur soumission au nouveau souverain. De l'autre, les provinces cessaient de respecter l'autorité centrale ; elles regrettaient les richesses que les impôts leur enlevaient et qui allaient alimenter les désordres de la capitale. Elles tendaient à recouvrer leur ancienne nationalité et encourageaient les prétentions ambitieuses de leurs gouverneurs qui, se transformant en grands feudataires des khalifes réduisirent désormais ceux-ci à une suprématie purement nominale.

L'histoire des dynasties qui apparurent dans l'empire arabe, de 814 à 1055, ressemble à celle des familles puissantes qui, en France, ont occupé les duchés de Normandie, de Bourgogne ou de Guyenne ; seulement le régime féodal, en Orient, s'arrête au sommet, et loin de s'attacher les populations, en les enlaçant fortement, les opprime, les irrite, et bientôt les poussera au-devant des

conquérants étrangers qu'elles considéreront comme des libérateurs.

Le démembrement de l'Espagne et de l'Afrique avait porté un premier coup à l'unité des États musulmans; les khalifes abbassides, pour ne point perdre entièrement le Maghreb, en avaient donné l'investiture aux Aghlabites, sans comprendre que c'était de leur part une abdication définitive; en Asie, ce travail de décomposition avait été plus lent. Almamoun avait commis la faute, dans un moment de reconnaissance, de donner à son général Thaher le Khorasan en toute souveraineté (814). Thaher sut si bien disposer les esprits en sa faveur, que son nom seul fut bientôt prononcé dans les prières publiques[1]. Ses fils lui succédèrent sans aucune difficulté; ils se firent donner l'investiture par les khalifes et conservèrent toujours avec eux d'excellentes relations; ils furent même quelquefois chargés de commander leurs armées (814-873); le quatrième prince de cette dynastie, Thaher-ben-Abdallah, se montra le protecteur éclairé de l'astronomie; on a conservé une observation de l'*équinoxe d'automne de 851*, *faite en sa présence à Nischabour*, capitale du Khorasan, avec une grande armille qui marquait les minutes. Il eut en 862, pour successeur, Mohammed qui tomba dans la mollesse et ne sut pas se défendre contre les attaques des Soffarides.

Les Thahérites trouvèrent, en effet, des imitateurs, et Bagdad restant en proie à l'anarchie, toute l'Asie orientale échappa aux Abbassides.

En 864, dans le Tabarestan (province voisine de la mer Caspienne), une branche de la famille des Alides se rendit indépendante du reste de l'empire; le chef de cette famille, Hassan-ben-Zéid, fut un instant en possession du Dilem et du Djordjan, mais il succomba presque en même temps que les Thahérites devant une puissance plus redoutable, celle des Soffarides, qui s'éleva dans le Sedjestan, en 870. Yacoub, dont le père Leïth avait été ouvrier en cuivre (*soffar*, chaudronnier), après avoir exercé quelque temps le métier

1. Voy. *Mirchondi historia Taheridarum historicis notis luculentisque incognitarum Persiæ principum persice et latine edidit*, F. Mitscherlich Gott., 1811, in-8.

de son père, s'était lancé avec succès dans la carrière des armes; il entra dans le Khorasan à la tête d'un corps de troupes considérable, conquit le Sedjestan, mit fin à la dynastie des Thahérites (873), enleva aux Alides le Tabarestan et se trouva ainsi maître d'une vaste contrée. Il établit sa résidence tantôt à Merou, tantôt à Nischabour, dans le Khorasan; ses succès enflèrent son orgueil, et il voulut attaquer la ville même de Bagdad (874). Mowaffec, qui commandait cette place, alla lui présenter la bataille, le vainquit près de Waseth, et ne se sentit pas la force de le poursuivre. Yacoub se retira dans ses États; dès l'année suivante il avait réparé ses pertes; il menaçait déjà le khalife d'une ruine complète, lorsque la mort vint le surprendre à Djondisabour, 879; son frère et son successeur Amrou fit la paix avec Motamed, et obtint, par lettres patentes, la libre possession des pays qu'il occupait (877).

L'établissement de la dynastie des Soffarides dans le Khorasan, le Sedjestan et le Tabarestan coupait toutes les communications du centre de l'empire avec le Khowaresm et le Mawarannahar; le gouverneur de ces provinces, sûr de l'impunité, se déclara indépendant. C'était Ismaël, arrière-petit-fils d'un conducteur de chameaux, nommé Saman. En 819, les fils d'Asad-bon-Saman avaient obtenu d'Almamoun des commandements à Samarcande, Ferghanah et Balkh; un d'eux, Ahmed, transmit sa puissance à son fils aîné, Naser, qui s'empara de Bokhara et devint par le fait souverain de la Transoxiane; Naser avait pour mission de défendre cette province contre les irruptions des Turcs et les empiétements des Soffarides. Soupçonnant son frère Ismael d'avoir des intelligences secrètes avec ses ennemis, il le poursuivit en 888 les armes à la main, se laissa surprendre et fut fait prisonnier. Ismael révéla dans cette occasion toute la grandeur de son caractère; au lieu de profiter de ses avantages, il rendit à Naser les honneurs dus à son rang, et jusqu'à sa mort, arrivée en 892, fit respecter son autorité. Libre alors d'agir en souverain, il ne négligea rien pour consolider son pouvoir, rejeta les Turcs au delà de l'Iaxarte et fonda la dynastie des Samanides sur des bases

solides[1]. A la même époque, d'autres principautés prenaient aussi naissance dans l'Asie occidentale.

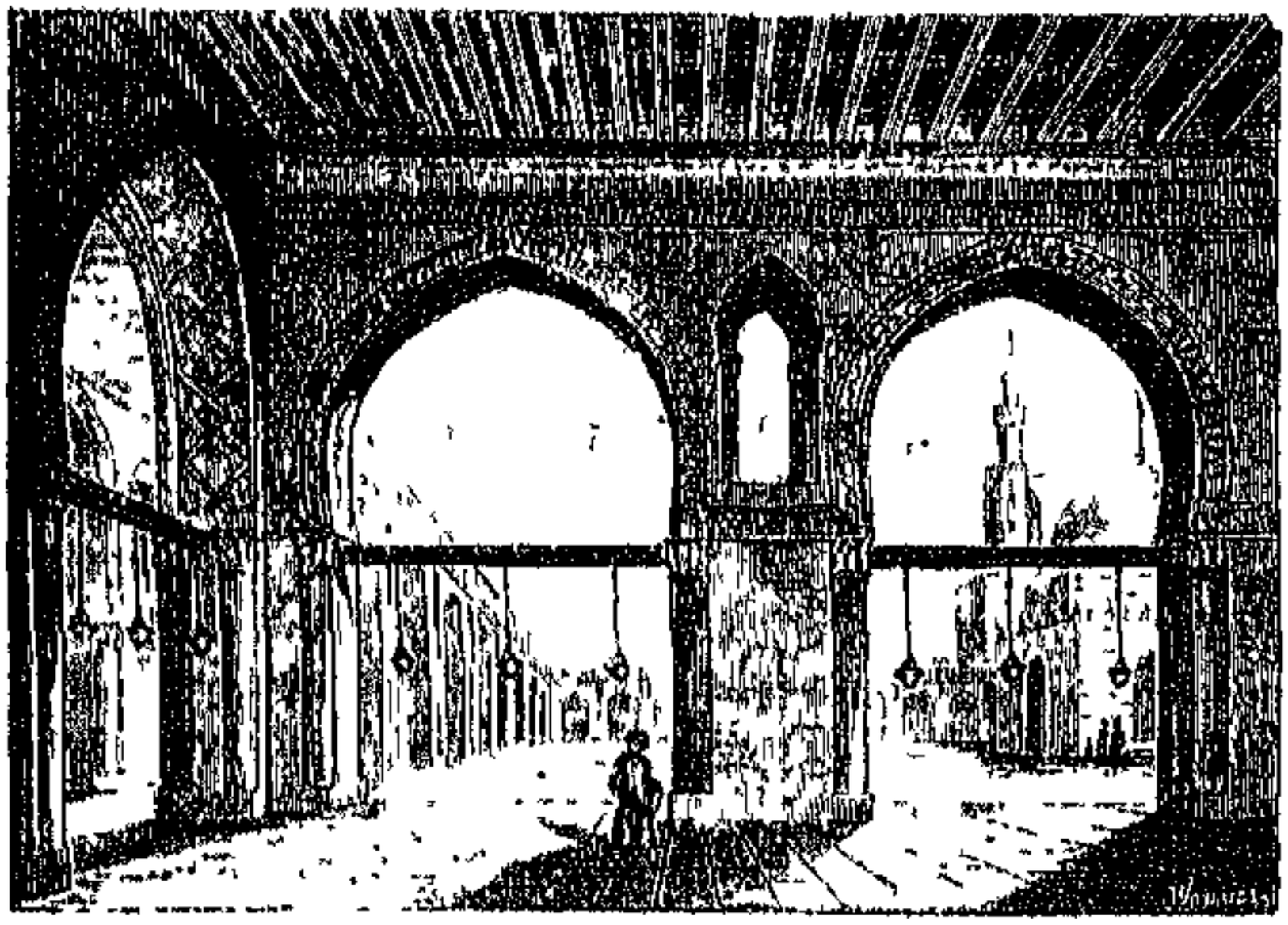
Nouveaux soulèvements dans l'Asie occidentale et en Égypte; les Zenghiens, les Thoulonides.

Un aventurier osa se rendre maître de la ville de Bassorah, aux portes mêmes de Bagdad; il appela près de lui des noirs du Zanguebar et résista à toutes les attaques durant les règnes de Motaz et de Mothaded. Presque tout l'Irak-Arabi reconnut la domination des Zenghiens; ils s'étaient même avancés dans la province d'Ahwaz et dans le Khouzistan. Ce fut Mowaffec, le vainqueur d'Yacoub, qui eut encore la gloire de les repousser et d'anéantir leur autorité; il reprit l'Irak-Arabi, les provinces persiques, et même la ville de Bassorah (882).

Mowaffec ne fut pas aussi heureux à l'égard des Thoulonides, qui détachaient de l'empire arabe l'Égypte et la Syrie. Ahmed-Ben-Thouloun était un de ces Turcs affranchis que les khalifes élevaient à leur cour; il s'était distingué par son mérite et par son courage, et avait été jugé digne de gouverner l'Égypte et la Syrie. Une fois établi dans ces provinces, il sut s'y maintenir avec l'appui des chefs de la milice turque, et résolut, enfin, de se rendre indépendant; il fit bien, que tous les émirs placés sous ses ordres n'hésitèrent pas a seconder son entreprise. Quand tout fut prêt, il s'attribua la perception des impôts (877). C'était rompre ouvertement avec les khalifes, qui, sentant leur faiblesse, cherchèrent seulement à susciter des embarras aux Thoulonides, en leur opposant des émirs de Syrie, qui tentèrent des révoltes partielles. Ahmed sortit vainqueur de ces difficultés, et Mowaffec, occupé contre les Zenghiens, le laissa consolider son pouvoir. A la mort d'Ahmed (884), son fils Khomarouiah se fit reconnaître à Damas, où il fixa sa résidence, et réprima avec succès l'opposition de quelques partis hostiles (889).

1. Voy. *Mohammedi filii Chavendschahi vulgò Mirchondi historia Samanidarum*, etc., *illustr.*, Fr. Wilken Gott 1808; et l'édition française de M. Defrémery.

Loin d'être funeste à l'Égypte et à la Syrie, le gouvernement des Thoulonides leur fut, au contraire, avantageux. Ahmed aimait les sciences : il était généreux, libéral, charitable surtout. Ces diverses qualités le firent chérir de ses sujets. Fostat, la capitale de l'Égypte, lui dut de grands accroissements : il y fit bâtir une superbe mosquée qui existe encore aujourd'hui sous le nom de mosquée de Thouloun [1]. On construisit aussi, par ses ordres, des palais et des mar-



MOSQUÉE DE THOULOUN.

chés destinés aux commerçants des différentes nations qui affluaient en Égypte. Pour Khomarouiah il brilla par son luxe et sa magnificence ; il fit, dit-on, bâtir à Mesrah une immense ménagerie, où l'on entretint des animaux de toute espèce ; chacun d'eux avait sa loge et un bassin de marbre où l'eau était apportée par des canaux de bronze. Ce prince

1. *Abul Abbasi Ahmedis Tulondarum primi vita et res gestæ*, ed. Roorda, *Lugd. Batav*, 1825. *Dissertatio academica sistens historiam primi in Ægypto sultani Ahmed ben Tulon*, ed. Jones Olsson, *Lund. Goth*, 1785 et 1787.—Sur le second des Thoulonides, dont la magnificence égalait celle des Abbassides, voy. l'article Khomarouiah de la *Biographie universelle*, et notre mémoire sur les *Instruments astronomiques des Arabes*, 1846, in-4, inséré dans le tome Ier des Mémoires des savants étrangers publiés par l'Académie des Inscriptions et belles lettres, où nous donnons la description du cadran de la mosquée de Thouloun.

étalait le même faste dans ses équipages de chasse, dans ses fêtes, dans l'ornement de ses châteaux ; un petit lac de vif argent soutenait et berçait mollement le lit sur lequel il reposait ; il périt assassiné et avec lui s'anéantit la splendeur des Thoulonides.

Succès éphémères des khalifes à la fin du IXe siècle et au commencement du Xe

Ainsi, dès 892, trois grands États s'étaient constitués en Orient ; c'étaient ceux des Soffarides, des Samanides et des Thoulonides. Il restait aux khalifes de Bagdad, l'Arabie le Djezireh, l'Irak-Adjemi, l'Adorbidjan, l'Arménie, les provinces de la mer Caspienne, celles de la mer des Indes et enfin l'Irak-Arabi. C'était encore un assez bel empire, s'ils avaient su le conserver.

On put croire un instant qu'ils y parviendraient, car sous les règnes de *Mothaded*, fils de *Mowaffec* (892-902), de Moctafi (902-908) et dans les commencements de celui de Moctader (908-913), il n'y eut pas de nouveau démembrement. Au contraire, des événements favorables contribuèrent à affermir la puissance de ces princes qui réunirent à leurs possessions quelques-unes des provinces déjà détachées. A peine monté sur le trône, Mothaded reçut la soumission de Khomarouiah, qui demandait l'investiture et s'engageait à payer, comme redevance, un million de pièces d'or ; il repoussa ensuite du Djezireh, des Arabes et des Curdes, qui, sortant des déserts de la Syrie, avaient voulu s'emparer de Mossoul. Dans la même province il réprima la tentative de l'émir Hamadan, qui s'était déclaré indépendant. A la mort de Khomarouiah une guerre de succession ayant éclaté entre ses fils, Ceish et Haroun, Mothaded força le vainqueur d'augmenter son tribut de quatre cent quatre-vingt mille pièces d'or (899). Moctafi fut plus heureux encore : il fit attaquer Haroun par terre et par mer, et sans livrer bataille, reçut la soumission de tous les émirs ; les descendants de Thoulon furent abandonnés par ceux qu'ils avaient comblés de richesses (905). — Les Soffarides s'effacèrent à la même époque. La politique des khalifes avait réussi à

les mettre aux prises avec les Samanides, et le souverain du Mawaraynahar, bientôt maître du Khorasan, avait envoyé à Bagdad le dernier représentant d'une dynastie abattue pour jamais. Cet événement, préparé de longue main, ne devait toutefois profiter qu'au vainqueur. A leurs Etats déjà considérables, les Samanides ajoutèrent, après le Khorasan, le Tabarestan dont ils reçurent l'investiture dans des lettres patentes. Plus tard, ils conquirent le Sedjestan, où s'était retiré un descendant de la famille des Soffarides. Moctafi leur en donna également l'investiture, et les remercia, comme s'ils lui avaient rendu un service éminent, quoique en réalité il y eût peu gagné. Au lieu de voir à ses portes deux princes rivaux, il eut pour voisin un seul chef dont l'autorité s'étendait sur six grandes provinces, et qui aurait pu devenir redoutable si les Turcs ne l'avaient pas tenu dans de continuelles alarmes. Jusqu'à la fin de son règne, Moctafi continua de conserver sa domination intacte [1]; il n'en fut pas de même de son successeur Moctader (908-932), que des factions insolentes firent plus d'une fois trembler sur son trône; impuissant dans sa capitale, il ne fut point respecté en dehors de l'Irak-Arabi. De toutes parts recommencèrent les déchirements que ses prédécesseurs avaient un instant suspendus. Dès lors rien n'arrêta la rapide décadence et la chute du khalifat. Caher (931-934), Rhadi (934-941), Motadi (941-944), Mostafi (944-945), perdirent leurs dernières provinces, et l'autorité temporelle que les khalifes exerçaient dans la ville de Bagdad disparut entièrement.

Les Abbassides sont réduits à la suprématie spirituelle; création des émirs-al-omrah; puissance des Boudides.

Le signal fut donné dans le Djezireh : en 930, un descendant de l'émir Hamadan, qui, sous Mothaded, avait arboré déjà le drapeau de l'indépendance, parvint à s'emparer de plusieurs places fortes de cette province, pénétra jusque dans le nord-est de la Syrie (937), et se forma une

1. Marigny, *Histoire des Arabes*; G. Weil, *Geschichte der chalifen*, Mannheim, 1846-1848-1851

principauté assez importante, dont Mossoul fut la capitale. Ses deux successeurs, *Nasser-Eddaulah* et *Saif-Eddaulah* [1], ont laissé dans l'histoire arabe un certain renom. Le premier intervint plus d'une fois dans les luttes intestines de Bagdad; le second soutint contre les Grecs une guerre héroïque. L'établissement des Hamadanites dans le Djezireh facilita la rébellion de l'Égypte. Depuis la chute des Thoulonides, les khalifes avaient eu le tort de laisser réunies l'Égypte et la Syrie, croyant qu'il suffisait de changer fréquemment leurs délégués. Le Turc Ischkid, prévoyant une prochaine disgrâce, se hâta, pendant le court intervalle de son administration, de se faire un grand nombre de partisans, et quand on voulut le remplacer, il refusa d'obéir. Comme on n'avait aucune force à lui opposer, il fallut bien subir son usurpation [2]; alors l'Égypte et la Syrie furent définitivement perdues pour les Abbassides (936). Ce qu'ils n'avaient pu faire, les Hamadanites le tentèrent; on les vit disputer à Ischkid et à ses successeurs les plaines de la Syrie avec des succès balancés; ils occupèrent plus d'une fois la ville de Damas et restèrent en possession d'Alep.

Les environs de Bagdad virent aussi s'élever des principautés indépendantes. Les Raikites et les Baridions (940-941) se disputèrent les villes de Bassorah, de Waseth, et la province d'Ahwaz en même temps qu'ils cherchèrent à jouer un rôle politique dans la capitale [3].

Les seigneurs d'Arménie et de Géorgie cessèrent de payer aux khalifes des tributs qu'on ne venait plus réclamer; ils s'unirent ensemble pour résister à leurs voisins, et ces deux provinces commencèrent dès cette époque à former des royaumes séparés.

Sur les bords de la mer Caspienne, dans le Mazandéran, le Ghilan, le Schirvan, le Djordjan, le même mouvement eut lieu. Sous Moctader, un chef de la province du Ghilan, nommé Mardawige, avait pris les armes, conquis ces pro-

1. Voy. notre *Manuel de chronologie universelle*, t. I, p. 160.
2. *Id.* pour la succession des premiers Ischkidites; Abou-Bekre Mohammed Ischkid; Aboul-Cassem Aboul-Iour Mahmoud; Aboul-Hassan Ali; Ghéour, et Aboul-Fouaris Ahmed.
3. D'Herbelot, article Baridah, p. 199, et Rudhi, p. 705.

vinces, et après avoir enlevé le Tabarestan aux Samanides, il était descendu dans l'Aderbidjan dont il avait soumis la plus grande partie. Il n'eut pas cependant la gloire de fonder une nouvelle dynastie; cette gloire lui fut ravie par trois frères qui se trouvaient dans son armée et qui prétendaient descendre des anciens rois sassanides, bien que leur père Buieh (d'où leur vient le nom de Bouides) n'eût été qu'un pauvre pêcheur. Les populations dont ils frappèrent en même temps les regards par leur courage et leur mérite, se rangèrent avec joie sous leurs étendards. Bientôt ils joignirent aux États de Mardawige le Kerman, le Mekran, l'Irak-Adjemi, le Laristan, le Susistan et même le Kousistan (933-940)[1].

Dès ce moment, Bagdad fut environnée de tous côtés de principautés indépendantes. Le territoire des khalifes se réduisit à la ville même où ils résidaient; encore leur autorité y était-elle purement nominale. Les révolutions de palais qui avaient commencé sous Motawakkel n'avaient pas cessé de se renouveler à des intervalles très-rapprochés, et devaient se prolonger jusqu'à la fin du khalifat. L'histoire des Abbassides n'est plus que le tableau mouvant d'exécutions continuelles de généraux, de vizirs, de prétendants et de souverains. Sur cinquante-neuf commandeurs des croyants, trente-huit subiront une mort violente ou des catastrophes pires que la mort. Dans la crainte de verser le sang sacré de la famille du prophète, on fait périr les uns du supplice de la faim, les autres sont murés ou jetés dans des glacières; Caîher sort de prison les yeux crevés pour aller, couvert de haillons, demander l'aumône aux portes des mosquées. Rhadi, son successeur, pour échapper à la domination des officiers turcs qui se sont dégoûtés d'un rôle subalterne et disposent de toutes les branches du gouvernement, profite d'un instant de liberté pour créer la charge d'Émir-Al-Omrah (émir des émirs); le nouveau ministre,

1. Mirkhond, *Geschichte der Sultane aus Geschlechte Bujeh...*, par Fr Wilken, Berlin, 1835. *Erläuterung und Ergänzung einiger Stellen aus der von Mirchaband verfassten Geschichte des stammes Bujeh*, par. F. Erdmann, Casan, 1836.— Voy. aussi Ubicini, sur les émirs Al-Omrah, Gottingue, 1846.

véritable maire du palais, a le commandement général des troupes et l'administration des finances. Son nom est prononcé dans la mosquée avec celui des khalifes; il parle au peuple lorsque les circonstances l'exigent; il est le véritable souverain. Rhadi ne se réserve rien, pas même la gestion des revenus nécessaires à son entretien. Retiré au fond de son palais, il ne veut prendre aucune part au gouvernement, et il détourne sur l'*Émir-Al-Omrah* les vues ambitieuses qui ne craignaient pas de s'élever jusqu'au vicaire de Mahomet. Mais en croyant donner un maître à la *milice turque*, Rhadi *ne fait qu'augmenter la puissance de* ses chefs. Un d'eux, Yakem, irrité de voir l'autorité entre *les mains d'Ibn-Raick, vient assiéger avec ses soldats la ville* de Bagdad, s'empare de Rhadi et le force de le reconnaître pour Émir-Al-Omrah (940). Il gouverne sans opposition jusqu'à sa mort, arrivée la seconde année du règne de Motaki (943); c'est le signal de nouveaux troubles. Les Turcs ont à combattre les prétentions des Raikites, des Baridiens de Wasith, et même des Hamadanites de Mossoul; on se dispute la charge d'Émir-Al-Omrah comme autrefois le khalifat lui-même. Motaki qui ne peut que sanctionner le triomphe du plus fort, songe un instant à se mettre entre les mains des Ischkidites; le chef de la milice turque, Tozun, vain*queur de ses rivaux, lui fait payer cher son hésitation; il* ordonne sa mort et proclame à sa place Mostacfi. Les ha*bitants de Bagdad irrités de ces déplorables excès appellent* à leur secours les frères Bouides, qui viennent de s'établir dans les provinces de l'ancien empire des Perses. On leur ouvre les portes de la ville et les Turcs sont chassés (945). Moez-Eddaulah se saisit de la charge d'Émir-al-Omrah, crée un nouveau khalife entièrement dévoué à ses intérêts, et commence la série des Émirs Bouides, qui doit se continuer pendant plus d'un siècle.

Par un singulier contraste, tandis que les avenues du pouvoir étaient *ensanglantées et que la garde prétorienne* de Bagdad dictait la loi aux successeurs du prophète, les Arabes *fatigués de la guerre et des discordes civiles se* livraient à l'étude des sciences et des lettres. L'œuvre d'Al-

mamoun, loin de périr avec lui, s'était développée de plus en plus; les Abbassides retirés au fond de leur palais s'entouraient de savants, c'est-à-dire *de ceux qui*, suivant Aboulfaradje, *s'éloignent des choses que convoitent les brutes, les Turcs et les Chinois*, et se consolaient de leur sort infortuné dans l'entretien de gens éclairés. Après la mort de Rhadi, le dernier des khalifes qui firent des lettrés leur société intime, on vit les princes Bouides imiter l'exemple d'Almamoun et donner un nouvel essor à l'astronomie et aux mathématiques. Puisant en dehors de Bagdad, dans les provinces soumises à leur domination, des forces suffisantes pour imposer silence aux factions, ils s'attribuèrent sans difficulté le pouvoir suprême. Les khalifes Mothi (945-973), Taï (973-991), Cader (991-1031), Caiem (1031-1055), sans autorité, privés de leurs revenus, réduits à n'avoir auprès d'eux qu'un simple kateb ou secrétaire, jouèrent tout à fait le rôle des rois fainéants de la race mérovingienne placés sous la tutelle des maires du palais. La plupart des familles qui dominaient en Asie tenaient pourtant encore à recevoir d'eux des lettres d'investiture. Pour les musulmans sincères les Abbassides étaient toujours leurs légitimes souverains. On avait détruit leur pouvoir temporel; il leur restait l'autorité spirituelle que les Sonnites respectaient encore.

Nouvelles sectes religieuses; leurs doctrines anti-sociales; les Zendiens, les Ismaëliens, les Karmathes, etc.

Des sectes dans tous les temps avaient troublé l'empire musulman. Les Ommiades avaient eu à combattre les Kharegites, les Cadariens, les Azarakites et les Safriens. Sous les Abbassides, celle des Motazélites protégée par Almamoun s'était proposé un plus noble but, et si elle ne sut pas triompher, elle exerça du moins une heureuse influence sur les âmes élevées. D'autres se contentèrent de protester contre la dépravation des mœurs et l'oubli de la morale du Coran, ou demandèrent des réformes sociales. Quelques-unes semblent n'avoir servi que les projets d'ambitieux subalternes; on voit cependant dans certaines occasions des

fanatiques de bonne foi ; c'est ainsi que les Ravendions prétendaient que les khalifes devaient être adorés comme des divinités, et qu'il fallait considérer leur palais comme une nouvelle Kaaba. Pour se soustraire à leur zèle importun, Almanzor fut obligé de les faire attaquer par ses troupes et tailler en pièces ; ils combattirent avec le plus grand courage pour adorer le khalife malgré lui. — Il y eut des sectes plus sérieuses et plus redoutables ; celle des Zendiens soutenait hardiment que la propriété est un crime, qu'on ne doit posséder aucun bien en propre, et qu'il est défendu à l'homme de manger la chair des animaux ; elle fut poursuivie avec acharnement et exterminée. Parmi les imposteurs et les faux prophètes, certains hommes jouèrent un rôle assez important : ainsi Moçanna, en 781, excita une révolte dans le Khorasan. Plus tard (834), Babek fonda dans l'Aderbidjan la secte des Ismaëliens, qui professait, si nous en croyons les historiens arabes, le matérialisme le plus complet et qui résista quatre ans à toutes les forces du khalife Motassem. Aucune ne se répandit avec plus de rapidité et de succès que celle des Karmathes, qui dans le x^e^ siècle infesta l'Arabie et enleva toute la partie orientale de la péninsule à l'autorité spirituelle et temporelle des khalifes.

Karmath conservait la plupart des pratiques du Coran : il disait appartenir à la secte des Schiites et reconnaissait en effet Ali et les sept Imams pour héritiers directs de Mahomet. En admettant toutefois les principaux dogmes, l'unité de Dieu, les récompenses à venir, l'utilité de la prière, il niait la révélation et propageait des doctrines anti-sociales. Il avait imaginé plusieurs degrés d'initiation pour ceux qui se vouaient à sa fortune. Le dernier échelon de cette initiation était, selon Nowairi et Makrizi, l'athéisme. Il serait difficile de croire qu'une semblable doctrine eût trouvé un grand nombre d'adhérents, si Karmath n'eût prêché en même temps l'abolition de l'esclavage[1]. Ses partisans, combattant au nom de la liberté, renversèrent tous les obstacles ; lorsqu'ils se furent enrichis par le pillage, ils se livrèrent

1. Mills, *Histoire du mahométisme.*

aux plus grands excès, oublièrent les principes que leur chef avait mis en avant, et tombèrent dans le mépris. Ils eurent toutefois un moment d'éclat; ils firent trembler l'Arabie tout entière, l'Égypte, la Syrie, l'Irak-Arabi et même les habitants de Bagdad. C'était surtout dans les déserts de la Syrie et de la Chaldée, dans l'Iémamah et le Bahreïn qu'ils avaient formé leurs établissements; de là on les voyait souvent partir par corps de troupes pour ravager l'Hedjaz et l'Irak. Ils commencèrent leurs expéditions sous Mothadad (808), battirent un de ses généraux et s'avancèrent jusqu'à Koufah, qu'ils pillèrent. Pendant le règne de Moctafi, ils portèrent leurs armes dans la Palestine, dans la Syrie, et menacèrent Damas. Interceptant les caravanes qui se rendaient à la Mecque, ils arrêtaient à la fois le commerce de l'Irak et celui de l'Hedjaz. Leur meilleur chef, Abou-Thaher, leur donna dans Hedjer, capitale du Bahreïn, une résidence fixe. Ils firent avec lui plusieurs courses, détruisirent Koufah de fond en comble, s'approchèrent de Bagdad, et sous les murs de cette ville repoussèrent une armée de trente mille hommes. « Votre maître, disait Abou-Thaher au général des musulmans, a-t-il des soldats aussi dévoués que les miens, » et sur son ordre, l'un se plonge une épée dans le sein, un autre s'élance dans le Tigre, un troisième se jette au fond d'un précipice (935). Quelques années avant (930), les Karmathes avaient assiégé la Mecque, et dans cette ville prise d'assaut, massacré plus de deux mille personnes. Ils avaient détruit le temple de la Kaaba, enlevé la fameuse pierre noire et comblé le puits de Zemzem. Enfin ils se rendirent tellement redoutables que les khalifes Caher et Rhadi se résignèrent à leur payer tribut Ils trouvèrent pourtant des rivaux en état de leur résister dans les princes Hamadanites et Ischkiditos. Vaincus en plusieurs rencontres, ils rentrèrent dans les déserts de l'Arabie, le Bahreïn l'Iémamah, et disparurent peu à peu. On raconte seulement qu'ils renvoyèrent à la Mecque la pierre noire qu'ils avaient enlevée, et le khalife de Bagdad, en la faisant replacer, en exigea un morceau qu'il fit mettre sur la porte de sa demeure. De là vient le nom de *Porte* (porte par excellence),

dont on se servit pour désigner le palais du khalife, et plus tard celui des sultans de Constantinople; pour la même raison les génuflexions sont imposées aux musulmans lorsqu'ils entrent dans le séjour de leurs souverains.

A côté de ces réformateurs puissants qui ne s'attaquaient pas moins à l'autorité spirituelle des khalifes qu'à leur autorité temporelle, il se trouva des jurisconsultes, des ascètes, des philosophes qui organisèrent au sein de l'islamisme des schismes nombreux. Le plus considérable fut sans contredit celui des Soufis, qui n'avaient d'autre but que de tenir l'âme en communauté perpétuelle avec Dieu par la destruction de tous les sentiments du cœur. Ils furent souvent persécutés par les khalifes, ou plutôt par les docteurs de Bagdad, qui souffraient de ne pouvoir combattre ces esprits exaltés par des raisonnements tirés du Coran.

Le soufisme devait surtout se propager chez les Persans, qui cherchaient à renouer sous cette forme incomplétement définie, le lien de la tradition avec la religion de leurs pères[1]. L'islamisme, en effet, loin de s'étendre de plus en plus, commençait à reculer. Dans l'Inde il avait un instant triomphé des doctrines brahmaniques, mais chaque jour il perdait du terrain. La division des Schiites et des Sonnites nuisait également aux progrès de la foi musulmane, et les premiers Abbassides, aussi bien que les émirs Al-Omrah, n'ayant point réussi à établir l'unité religieuse, le trouble et la confusion n'avaient fait que s'accroître. Les uns vouaient à l'exécration la mémoire de Moawiah, et demandaient qu'on instituât des cérémonies en faveur d'Ali et d'Hosséin; *les autres au contraire se montraient partisans sincères de* la Sonna, et voulaient que les préceptes en fussent fidèlement suivis; quoique les Abbassides fussent les ennemis nés des Ommiades, qu'ils avaient renversés, ils craignaient que les Alides n'acquissent trop d'influence, et se déclarant Sonnites, persécutèrent ceux qui ne partageaient pas leur opinion.

1. *Suffismus, sive theosophia Persarum*, etc., Ed. Tholuck, Berlin, 1821.

Les Alides renouvellent leurs prétentions; les Fathimites fondent le khalifat du Caire et encouragent les sciences; Hakem et les Druzes.

Les Alides après avoir vainement tenté de s'emparer du khalifat, trouvant toujours la ville de Bagdad dévouée aux Abbassides, songèrent à élever une domination nouvelle dans quelques-unes des provinces démembrées. Un de leurs frères se trouva un instant maître du Tabaristan, mais il ne put s'y maintenir. En Afrique ils furent plus heureux; les Edrissites étaient parvenus à former un établissement dans la Mauritanie, en ralliant les populations au nom d'Ali; un de ceux qui s'attribuaient à tort ou à raison le titre d'imam, Abou-Obeidollah, souleva le Magreb en sa faveur, et renversa la dynastie des Aglabites (908). Il étendit peu à peu ses lois sur tout le littoral et jeta les premiers fondements de la puissance des Fathimites à Cairowan et à Mahadia; déjà il menaçait l'Égypte lorsque la mort vint le surprendre. Ses deux premiers successeurs, Caiem-Biamrillah (913-946), et Al-Mansour (946-953), se brisèrent contre la bravoure et le mérite d'Ischkid; mais ils se mirent en communication avec les Arabes Schiites de l'Hedjaz, de l'Yémen, et se firent de ce côté des amis nombreux par des largesses sagement distribuées. A la mort d'Ischkid, des discussions s'étant élevées en Égypte et en Syrie pour sa succession, Moezz-Ledinillah qui avait remplacé Al-Mansour (953), pénétra dans l'intérieur du pays, reçut la soumission des émirs et devint le premier khalife fathimite d'Égypte (968). « De quelle branche de la famille d'Ali et de Fathime descendez-vous donc? lui dit un chef arabe. — Voici mes ancêtres, répondit-il en montrant son cimeterre, et voici mes enfants, » ajouta-t-il, en jetant de l'or à ses soldats. A partir de cette époque, les Fathimites soutinrent avec avantage la lutte spirituelle contre les khalifes abbassides; après avoir fondé le Grand Caire (972), conquis la Syrie et une partie du Djezireh, ils furent reconnus par une grande partie de l'Arabie, qui espérait trouver en eux un appui contre de nouveaux Karmathes.

Le nom d'Ali et celui des successeurs de Moezz furent

seuls prononcés dans les mosquées des Fathimites; le nom des princes abbassides continua d'être proclamé à haute voix dans les mosquées des Bouides et des Sammanides.

Ces trois États formaient, à la fin du xe siècle, tout l'empire arabe d'orient, et leur histoire offre un intérêt véritable. Les princes Bouides s'effacent insensiblement; la civilisation se déplace; ce n'est plus à Bagdad, mais au Caire, que les écoles arabes jettent le plus vif éclat.

Les Fathimites firent fleurir en Égypte le commerce, l'industrie, l'agriculture, les lettres, les arts et les sciences avec autant de succès que les premiers Abbassides. Ils avaient réuni, par de magnifiques travaux, la petite ville de *Fostat à celle de Mesrah*, et leur *nouvelle capitale allait rivaliser* avec les plus belles villes de l'Asie; de magnifiques mosquées furent ajoutées à celles de Thouloun. Ebn-Jounis, l'Égyptien, eut son observatoire, comme les astronomes de l'Irak. Les khalifes semblaient ne vouloir rien épargner pour faire oublier Bagdad. Ils donnèrent aussi tous leurs soins à l'administration et à la perception des impôts; grâce aux richesses et à la fertilité de cet admirable pays, qui n'a jamais *refusé de produire pour tous ceux qui, en échange de* quelques sages mesures, lui ont demandé les plus grands sacrifices, ils eurent bientôt un revenu presque équivalent à celui d'Haroun-al-Raschid. Moezz (953-975) et Aziz-Billah (975-996) surent en faire un usage raisonnable[1]; mais Hakem, qui leur succéda (996-1020), apparut sur le trône comme le génie du mal. Pendant un règne de vingt-quatre ans, il condamna ses sujets à la plus abjecte soumission; *chacun tremblait devant lui, car il se faisait suivre d'es*claves armés, prêts à immoler quiconque osait lui déplaire. Un espionnage très-habilement organisé l'instruisait des moindres événements, et faisait croire qu'il avait le don de la science infinie, qu'il voyait tout, qu'il savait tout. On l'adora comme une divinité, et sa disparition subite favorisa l'imposture; on proclama tout haut qu'il était monté au ciel, et qu'il reparaîtrait un jour sur la terre. Le Persan

1. Quatremère, *Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes fathimites*, 1837.

Hamza enseigna publiquement que Dieu pouvait s'incarner sous une forme humaine, que déjà il s'était incarné plusieurs fois, et qu'en dernier lieu, il avait pris la figure du khalife Hakem. Chassé du Caire par la colère et le bon sens des habitants, il s'enfuit en Syrie, où il parvint à répandre sa doctrine, folle religion unitaire, parmi les Druzes qui la pratiquent encore aujourd'hui [1]. On peut juger, par divers faits, de l'aveugle despotisme de Hakem. Il jetait au hasard par la fenêtre du palais des billets qu'il fallait porter à un émir désigné, et celui-ci recevait l'ordre de donner au porteur une somme considérable ou de lui infliger les plus affreux traitements. Il fit incendier le Caire, pour jouir lui-même de la vue d'une cité en flammes; une autre fois, il accorda le pillage de la ville à ses soldats. Souvent, il faisait torturer des juifs et des chrétiens, jusqu'à ce qu'ils désavouassent leur religion, puis il leur permettait de reprendre leur ancien culte. La terreur régnait autour de lui : « Il fut, dit Nowairi, comme un lion furieux au milieu des hommes »; et cependant il respectait et encourageait les savants, et se faisait dédier par Ebn-Jounis les Tables astronomiques qui portent son nom. On suppose qu'il fut assassiné par une de ses sœurs, qui s'empara de la tutelle de son fils Dhaher, encore enfant (1020-1030). A la mort de Dhaher, le trône fut occupé par Mostanser-Billah, pendant cinquante-huit ans (1036-1094). Jusqu'à la majorité de ce prince, l'autorité resta entre les mains d'un vizir, qui réussit à jouer au Caire le même rôle que les émirs-'al-omrah de Bagdad. Plus tard, Mostanser fut au moment de rétablir le khalifat universel : il était reconnu par l'Afrique et l'Arabie; les habitants de Bagdad, mécontents de Caïem-Biamrillah, qui s'était jeté entre les bras du Turc Seldjoukide Togrul-Beg, proclamèrent Mostanser leur souverain spirituel; mais ce ne fut qu'un éclat passager; Mostanser fut même puni de ses vues beaucoup trop ambitieuses par la perte de la meilleure partie de la Syrie; il ne se maintint qu'à grand'peine en Palestine.

[1] Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druses*, 1838.

Les Bouïdes protecteurs des lettrés; formation de l'empire des Ghaznévides.

Les Bouïdes, qui s'étaient emparés de la Perse en 933, tout-puissants dans l'Irak-Arabi, et à Bagdad, par la charge d'émir-al-omrah, n'eurent pas une existence aussi longue que les Fathimites; mais ils avaient eu avant eux leur période de splendeur. Pendant la dernière moitié du xe siècle, ils demeurèrent sans rivaux en Asie : la milice turque avait été anéantie; les Hamadanites furent chassés du Djezireh et de Mossoul leur capitale, et la tranquillité rétablie dans les provinces permit aux Bouïdes de continuer l'œuvre d'Almamoun. Deux de leurs princes, Adhad-Eddaulah et Scharf-Eddaulah (949-989), ranimèrent le zèle des lettrés, en s'initiant à leurs travaux : ils eurent l'honneur de relever l'école de Bagdad, qui avait un peu souffert des révolutions du khalifat, et qui produisit, sous leur règne, *Ebn-al-Aalam*, *Abderrahman-Souſi*, et le célèbre astronome et géomètre Aboul-Wéfa. Adhad-Eddaulah ne se contenta pas de répandre ses bienfaits sur les poëtes et les savants; il ordonna de grands travaux d'utilité générale; des ingénieurs du plus haut mérite furent chargés de canaliser la rivière de Bendemir, près Schiraz, dans la Perse proprement dite. Ils parvinrent à empêcher des inondations qui se reproduisaient régulièrement et détruisaient les cultures des belles campagnes de ce pays, et livrèrent au commerce une nouvelle voie de communication. On construisit à Bagdad un hôpital magnifique, dont l'inauguration fut le prétexte d'une fête, restée célèbre dans les annales orientales [1]. Malheureusement, les Bouïdes, comme les khalifes, ne réussirent pas à poser des règles fixes pour la transmission de leurs États a leurs descendants; ces princes, par des partages impolitiques entre leurs divers enfants, préparèrent le démembrement de l'empire qu'ils avaient fondé, et en ouvrant la porte aux luttes intestines provoquèrent de nouvelles révolutions.

1. Casiri, déjà cité, Stowe, *Expéditions commerciales des Arabes sous les Bassides*, etc. In all., Berlin, 1810.

La domination des Samanides, qui avait subsisté pendant plus d'un siècle (874-999) s'écroulait vers la même époque. Un esclave turc s'était élevé aux premières dignités sous le règne d'Abdel-Malek; il s'appelait Alp-Tegbin. A la mort de son maître, il voulut s'emparer du gouvernement, échoua dans son entreprise, et obligé de quitter Bokhara, s'établit à Ghazna, où, pendant seize ans, il sut résister à tous les efforts que firent les Samanides pour le renverser. Sebectegbin, son gendre, son général et son conseiller, lui succéda en 995 et mérita, par sa vigoureuse et sage administration, l'amour de ses sujets et le respect de ses voisins; il porta ses armes et la foi musulmane dans l'Inde, ravagea le Pendjab, fonda les villes de Bost et de Kosdar, et allié fidèle de Noah, petit-fils d'Abdel-Malek, défendit les Samanides contre les incursions des Turcs, qui avaient envahi le Mawarannahar. Il désigna son plus jeune fils, Ismaël, comme l'héritier de sa puissance; mais l'aîné, Mahmoud, revendiqua, les armes à la main, les droits de sa naissance, se proclama souverain indépendant et s'enrichit des dépouilles de l'Inde. Il vainquit sans peine les Samanides et se rendit maître du Khorasan (1000). Le khalife, soumis aux émirs-al-omrah, lui envoya des lettres d'investiture, sans réussir toutefois à le détourner de ses projets de conquête; Mahmoud attaqua les Bouides, auxquels il enleva le Djordjan et l'Irak persique. La mer Caspienne devint la limite d'un empire qui commençait aux sources de l'Indus et du Gange, embrassant de ce côté ce que l'on comprend aujourd'hui sous les noms d'Afghanistan, de royaume de Hérat et même de Beloutchistan. Mahmoud fut le premier des princes de l'Orient qui prit le nom de sultan. Partisan des Sonnites, il s'annonça partout comme le propagateur de la foi musulmane, et fut constamment le défenseur de la race arabe. Ghazna était sa capitale; de là le nom de Ghaznévide que les historiens lui ont donné. C'est surtout à ses expéditions dans l'Inde qu'il dut sa grande renommée. Les villes de Canoge, Lahor, Delhi et Muttra lui payaient tribut. Il dévasta le royaume de Guzzarate, et détruisit la pagode de Somenat, dont la magnificence dépassait les rêves de l'Ima-

gination la plus brillante. Le dôme, recouvert de lames d'or et incrusté de pierres précieuses, reposait sur cinquante-six piliers. L'édifice était éclairé au moyen d'une lampe dont la lumière était réfléchie par d'innombrables diamants. L'idole de Somonat était d'une seule pierre de cinquante coudées ; deux mille brahmines étaient chargés du service de la pagode. On offrit au vainqueur plus de deux cents millions pour racheter la principale divinité de l'Hindostan. Mahmoud fut inexorable ; il fit briser la statue, et il vit tomber à ses pieds avec des perles, des diamants et des rubis de toute espèce, des richesses bien plus considérables que toutes celles qu'on lui avait offertes. Plein d'enthousiasme pour la religion de Mahomet, il égalait par son ardeur de prosélytisme les premiers successeurs du prophète, et reçut du khalife de Bagdad, Cadar-Billah, le titre justement mérité de protecteur des vrais croyants[1].

Les Turcs seldjoukides renversent les Ghaznévides et s'avancent jusqu'à Bagdad ; progrès des Grecs en Syrie.

Pendant que les troupes de Mahmoud se répandaient dans l'Inde, le Mawarannahar tombait au pouvoir des tribus du Turkestan. Le sultan Ghaznévide commit la faute de les laisser en possession de cette province et d'introduire lui-même en deçà du Djihon ou Oxus, limite difficile à franchir, les Turcs seldjoukides, qui venaient de se convertir à l'islamisme et avaient demandé des terres dans le Khorasan. Masoud, qui hérita, en 1030, de la puissance de son père, essaya vainement de se délivrer de leur redoutable voisinage ; il fut vaincu et réduit à se tenir sur la défensive. Togrul-Beg, petit-fils de Seldjouk, se fit couronner à Nischabour. Il gagna bientôt après sur les Ghaznévides une nouvelle bataille plus décisive que la première, et les rejeta vers l'Inde. N'étant plus inquiété de ce côté, il tourna ses regards sur l'occident, envahit le Khowarezm, le Djordjan, l'Irak-Adjemi, et se trouva en présence des princes bouides. Le plus grand désordre régnait à Bagdad. Le khalife Caïem était pressé de tous côtés et par des

1. Mirkhondi, *Historia Ghaznavidarum*, *Persicè et latinè edid.* Fr. Wilken. Berlin, 1832, in-4.

vizirs rebelles, par les fathimites d'Égypte, et par les émirs de Syrie. Frappé de la piété de Togrul-Beg, qui dans toutes les villes conquises élevait un temple au dieu de Mahomet, il se mit sous sa protection et lui délégua la puissance temporelle sur tous les États de l'islamisme. La cérémonie de l'investiture eut lieu à Bagdad même. Togrul-Beg se rendit dans la salle d'audience, suivi de ses capitaines et sans armes; il baisa la poussière devant le khalife, qui portait le vêtement noir des Abbassides, prit place sur un trône qui lui était préparé, et entendit la lecture de l'acte public qui le déclarait maître suprême de tous les musulmans. Le khalife, qui n'était plus que le chef spirituel de l'empire, mit sur sa tête deux couronnes, emblème du pouvoir dont il investissait le prince seldjoukide sur l'Arabie et la Perse, et lui ceignit une épée magnifique. On le revêtit successivement de sept robes d'honneur et on lui fit présent de sept esclaves nés dans les sept contrées de l'empire musulman. Les hérauts terminèrent la cérémonie en proclamant Togrul-Beg souverain de l'Orient et de l'Occident. Le mariage de la sœur du prince Seldjoukide avec le khalife et l'introduction du nom du sultan dans la Khotbah cimentèrent cette union; mais à peine les Turcs s'étaient-ils retirés qu'un soulèvement général eut lieu à Bagdad; Mostanser-Billah, khalife fathimite d'Égypte, fut proclamé à la place de Caïem. Il fallut que le sultan vînt délivrer celui-ci et le replacer sur le trône. Fidèle à sa politique, il conduisit lui-même par la bride la mule qui portait le commandeur des croyants de la prison au palais [1].

Tandis que la domination des Arabes disparaissait pièce à pièce, les Grecs faisaient quelques efforts pour reconquérir leurs anciennes provinces; déjà en 852 leur flotte avait saccagé la ville de Damiette; un siècle plus tard ils avaient pénétré jusqu'à Alep et avaient pillé les trésors du prince Hamadanite Seif-Eddaulah; deux de leurs empereurs Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès (963-976) avaient passé l'Euphrate et inondé la Djezireh de leurs troupes; Zimiscès avait con-

1. Ildemeister, *De rebus indicis loci et opuscula*, etc.; cf. Schauffelberger *Corpus script. vet. qui de rebus indiâ scripserunt*. Bonn. 1845.

quis dans cette province un grand nombre de places fortes; de plus il avait pris en Syrie Antioche, s'était emparé de toute la Cilicie et avait reconvré l'île de Chypre.

Incapable de résister aux Grecs, comment les khalifes de Bagdad auraient-ils pu arrêter les hordes guerrières du Turkestan, que les Seldjoukides avaient groupées sous leurs étendards, en leur promettant une part des dépouilles qu'ils allaient conquérir; ces tribus que les Samanides avaient facilement repoussées, en 803, lorsqu'elles étaient répandues isolément sur leurs frontières, réunies maintenant sous un seul chef, allaient briser tous les obstacles, subjuguer l'Asie occidentale et y maintenir leur ascendant pendant plusieurs siècles.

CHAPITRE IV.

EMPIRE DES TURCS SELDJOUKIDES; ANÉANTISSEMENT DE L'AUTORITÉ SPIRITUELLE DES KHALIFES ABBASSIDES; INVASION DES MONGOLS ET DES TURCS ORIENTAUX; FIN DE LA DOMINATION DES ARABES EN ASIE.

CARACTÈRE DES TURCS SELDJOUKIDES; LEURS CONQUÊTES. — RÈGNE DE MALEK-SCHAH; PARTAGE DE SES ÉTATS; DÉCADENCE DES SELDJOUKIDES. — PUISSANCE DE MOHAMMED, SULTAN DU KHARIZME OU KHOWARISM; L'INFLUENCE ARABE SE FAIT ENCORE SENTIR; LES KHALIFES DE BAGDAD RECOUVRENT QUELQUE AUTORITÉ. — ÉTAT DE L'ASIE OCCIDENTALE A LA FIN DU XI^e^ SIÈCLE; PREMIÈRE CROISADE. — DERNIERS KHALIFES FATHIMITES; ZENGHI, NOURREDDIN ET SALADIN. — MORT DE SALADIN; SES SUCCESSEURS CONSERVENT LA PRÉÉMINENCE JUSQU'A L'ARRIVÉE DES MONGOLS. — INVASION DES MONGOLS; COURAGEUSE RÉSISTANCE DE DJELALEDDIN; FIN DU KHALIFAT DE BAGDAD. — VAINES TENTATIVES DES MONGOLS CONTRE LA SYRIE ET L'ÉGYPTE; LES MAMLOUKS DÉTRÔNENT LES SULTANS AYOUBITES ET SONT PLUS TARD RENVERSÉS PAR LES TURCS OTTOMANS. — LA CIVILISATION DES ARABES NE DISPARAÎT PAS AVEC LEUR EMPIRE.

Caractère des Turcs seldjoukides et leurs conquêtes.

La dénomination de Seldjoukides donnée aux Turcs qui à la suite de Togrul-Beg prirent part à ses conquêtes, ne doit pas faire illusion sur leur nombre; il ne s'agit pas d'une

horde spéciale; dans les déserts du Turkestan comme dans ceux de l'Arabie, toute tribu qui établissait sur d'autres sa souveraineté, leur imposait le nom de ses chefs. Les Turcs appartenaient à la race scythique comme les Huns, qui nous ont été présentés par les historiens Grecs sous un jour si effrayant, comme les terribles cavaliers alains qui s'avancèrent jusqu'au détroit de Gibraltar, comme les Bulgares, les Avares, les Hongrois, les Khozares, les Patschénègues, les Comans et les Mongols, qui plus d'une fois ravagèrent l'Europe et l'Asie occidentale.

Une distinction est cependant nécessaire; tandis qu'à l'extrémité de l'Asie les Tartares et Mongols (Tatares et Mogols) conservent leur caractère primitif et vivent en quelque sorte dans l'état sauvage, ne reconnaissant d'autre dieu qu'un sabre nu planté en terre, les populations qui se rapprochent davantage de l'Occident et qui paraissent dans l'histoire à partir du v^e^ siècle sous le nom de Turcs, se sont modifiées au contact de la civilisation et de la race arabe; ils n'ont déjà plus les traits repoussants des anciens Scythes; ils s'occupent d'agriculture et de commerce; orgueilleux et vains, ils sacrifient tout à l'amour du pouvoir et consentent à devenir esclaves pour s'emparer de l'esprit de leur maître par une sorte d'oppression matérielle qui étouffe l'intelligence. Lorsque les Seldjoukides envahissent la Perse, ils trouvent partout des frères au milieu des rangs ennemis; musulmans et Sonnites, ils demandent aux Abbassides l'investiture de leurs conquêtes. Animés de l'instinct guerrier, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, lorsque les Arabes cherchent déjà le repos dans les arts de la paix, ils règnent bientôt sans partage. Vainqueurs des Grecs auxquels ils enlèvent l'Asie Mineure, ils étendent leur domination de l'Indus au Bosphore. Mais ils ne savent point s'organiser fortement; partout se fait sentir l'absence d'une autorité supérieure; des chefs indépendants rivaux les uns des autres se disputent les lambeaux de la puissance souveraine et leurs divisions les livreront presque sans défense au fer des Mongols, lorsqu'au commencement du XIII^e^ siècle Gengiskhan se précipitera sur l'Occident.

L'époque la plus brillante de l'histoire des Seldjoukides fut celle de l'invasion de 1055 à 1092 ; ils ne reconnaissaient alors qu'un seul chef, le dispensateur du butin. Tl'ogrul-Beg pouvait distribuer de nombreux gouvernements à ses parents et à ses serviteurs les plus dévoués ; reconnu par les khalifes comme sultan suprême, il s'avança jusque dans le Djezireh et l'Arménie qui se soumirent à ses lois. La mort le surprit au milieu de ses exploits (1062). Son neveu Alp-Arslan lui succéda et régna avec autant d'éclat. Il envahit la Cilicie ; l'empereur romain Diogène essaya vainement de protéger les conquêtes de Jean Zimiscès ; il fut battu complétement et fait prisonnier, mais traité par le vainqueur avec tous les honneurs dus à son rang. Les habitants de la Mecque cessèrent dans la Khotbah de prononcer le nom du khalife fathimite, et le remplacèrent par ceux du chalife abbasside et du sultan seldjoukide. Ce fut aussi Alp-Arslan qui détruisit l'indépendance des Géorgiens. Il venait d'assaillir le Turkestan lorsqu'il périt frappé du poignard d'un Khowarezmien [1] ; la plus belle partie de l'Asie reconnaissait *son autorité ; douze cents chefs lui rendaient hommage ;* deux cent mille soldats marchaient sous sa bannière, et cependant malgré sa magnificence, son courage et ses brillantes expéditions, il ne fut pas le plus grand prince de sa famille : cette gloire était réservée à son fils Djelal-ed-din Malek-Schah (ou Melik-Schah) (1072-1092).

Règne de Malek-Schah, partage de ses États, décadence des Seldjoukides.

Malek-Schah était doué des plus belles qualités, et il fut merveilleusement secondé dans ses projets par son grand vizir Nedham-el-Mulk, dont le nom est resté populaire en Orient, comme celui de tous ceux qui ont donné aux sciences et aux lettres une protection efficace. On vit s'élever à Bagdad les colléges appelés medreseh al-hanifiah et al-nezamiah ; des mosquées furent construites ; des routes et des canaux facilitèrent les communications dans toute l'étendue de l'empire. C'est sous le règne de Malek-Schah

1. Mirchondi, *Historia seldschukidarum Persice edid.* Vullers, Giessæ, 1837, in 8

qu'Omar-Kéïam entreprit la réforme du calendrier persan, connu sous le nom d'ère djélaléenne, supérieure en exactitude au calendrier grégorien [1]. Pendant que Nedham-el-Mulk s'occupait des utiles travaux de l'administration, son maître ne cessait de parcourir dans tous les sens ses États et en reculait les frontières. Son nom retentissait dans les prières, à la Mecque, à Médine, à Jérusalem, à Bagdad, à Ispahan, à Reï, à Samarcande, à Bokhara et à Kaschgar; il affermit sa domination dans le Djezireh, la Syrie, la Palestine même, et se rendit maître de l'Asie Mineure. Par ses ordres, un de ses parents, Soliman, entra sur le territoire des Grecs et s'avança jusqu'au Bosphore après avoir conquis tous les pays situés entre la Grande Arménie, la Géorgie, la mer Noire, la Méditerranée, l'Albanie et la petite Arménie (1081). Ce fut là l'origine de la Sultanie d'Iconium ou de Roum, plus tard Turquie d'Asie, qui joua, dans les croisades, un rôle si important. Les Grecs, furent chassés de l'Asie par les victoires de Soliman. Antioche et les villes de la Mésopotamie, malgré leur population toute chrétienne, durent se soumettre au joug des nouveaux conquérants. Malek-Schah, dans une de ces expéditions, fut fait prisonnier; la simplicité de ses vêtements le fit confondre au milieu des captifs, et son ministre, Nedham-el-Mulk, assura sa délivrance par une conduite aussi prudente qu'habile; plus tard, le sultan, trompé par de faux rapports, disgracia cet homme éminent qui avait été la colonne de l'empire et que le glaive des Ismaéliens frappa à l'âge de 93 ans. Malek-Schah, à l'imitation d'Alp-Arslan, avait pénétré dans le Turkestan et imposé sa souveraineté à plusieurs chefs de cette contrée; ses frontières s'étendaient du Bosphore à l'Indus. A sa mort (1092), l'empire des Seldjoukides perdit son unité et forma plusieurs principautés indépendantes. Ce fut en vain que le sultan de Perse prétendit exercer une sorte de suprématie sur les autres princes de sa famille; les quatre fils de Malek-Schah, Mahmoud, Barkiarok, Sandgiar et Mohammed se partagèrent ses États à la suite

[1] Voy. nos prolégomènes d'Oloug-Beg, le Bulletin de la Société de Géographie, 1851, IVe série, t. Ier, p. 163, et notre lettre à M. de Humboldt, 1853, p. 28.

de longues guerres, qui épuisèrent les forces des Seldjoukides sans aucun résultat, ni pour la race turque, ni pour l'islamisme (1092-1154). Les sultanies de Perse, de Kerman d'Alep ou de Syrie, de Roum ou de l'Asie Mineure restèrent isolées; les gouverneurs particuliers des villes ou des provinces, les atabeks, les émirs, méconnurent l'autorité de fils de Seldjouk; Atziz le Kharizmien, lieutenant de Malek Schah, avait porté les armes de son maître jusque sur les bords du Nil; rejeté en Syrie par les habitants du Caire ralliés autour du khalife Mostanser, il prit Jérusalem; dès l'année 1096, l'émir Ortok s'établissait dans cette ville et cherchait à rendre sa puissance héréditaire. Quelques années plus tard, l'atabek Zenghi, maître de Mossoul, préparait la grandeur de son fils Noureddin. Plus loin, un gouverneur du Khowaresin, profitant des dissensions intestines des Seldjoukides, devenait indépendant, malgré les efforts du sultan de Perse Sandgiar, le dernier héros de sa race (1127); et ses successeurs commençant une série de conquêtes qui devaient comprendre le Mawarannahar, le Khorasan, l'Irak persique et le Kerman, renouvelèrent l'empire des Ghaznévides. Des princes de cette famille avaient conservé les provinces contiguës aux deux rives de l'Indus jusqu'au moment où les Ghourides établirent à Lahor (1183-1205), puis à Delhi, le siége de la puissance mahométane dans *l'Inde, saccagèrent Benarès, soumirent le Bengale et donnèrent* naissance à la dynastie patane ou des Afghans, dans l'ancien Paropamisus.

Puissance de Mohammed, sultan du Kharizme ou Khowaresm; règne; l'influence arabe se fait encore sentir; les khalifes de Bagdad recouvrent quelque autorité.

Il y avait déjà vingt-cinq ans que les Ghourides avaient fondé leur domination sur les ruines des derniers Ghaznévides, lorsque Mohammed, sultan du Khowaresm, leur enleva leurs provinces occidentales et se trouva (1208) presque aussi puissant que l'avait été Malek-Schah; le Turkestan reconnaissait sa souveraineté; mais, au moment de sa plus *grande splendeur, il devait succomber devant l'invasion* mongole (1208-1218).

Nous avons vu se développer l'antagonisme de la race turque et de la race arabe et les progrès incessants des tribus du nord en lutte avec celles du midi; c'est la matière aux prises avec l'intelligence. La barbarie menace de s'étendre sur tous les États musulmans, comme en Europe, quelques siècles auparavant, elle se mêlait aux flots des conquérants germains; cependant, par un juste retour, les Turcs, en faisant prévaloir autour d'eux l'autorité du sabre, subissent l'influence de la civilisation des Arabes; ils adoptent leur religion, leur langage; ils respectent les savants, protégent les lettres et puisent leurs inspirations auprès de ceux-là même qu'ils ont vaincus. Le tableau de la décadence de l'empire arabe et de l'empire romain offre les plus curieux rapprochements; les sultans renouvellent en Orient les règnes brillants de Théodoric, de Charlemagne, et l'école de Bagdad continuera de rayonner sur toute l'Asie jusqu'à la fin du XV^e^ siècle[1].

Les khalifes abbassides qui avaient recouvré l'indépendance par suite de l'affaiblissement des Seldjoukides, restèrent *sans influence. Ils ne sortirent jamais de leur capitale*, leur autorité ne s'étendait point au delà. Kaiem, qui avait appelé Thogrul-Beg, s'était aperçu bientôt qu'il n'avait fait que changer de maître (1055-1074). Après lui, ses successeurs, Moctadi (1075-1094) et Mostadhor (1094-1118), s'étaient contentés d'envoyer aux maîtres d'Ispahan un diadème, un collier, des bracelets et une veste d'honneur, en signe d'investiture. Il n'en fut pas de même de Mostarched (1118-1135) et de Rasched (1135-1136). Ces deux princes cherchèrent à relever le khalifat. Le premier repoussa un Seldjoukide qui voulait le contraindre à lui donner le titre de sultan; le second périt en défendant Bagdad contre le sultan Massoud, dont il avait refusé obstinément de reconnaître la supériorité. Massoud, petit-fils de Malek-Schah par Mohammed, son père, était encore assez fort pour se faire respecter des khalifes; aussi, jusqu'à sa mort, Moctafi II (1136-1160), successeur de Rasched, n'osa faire aucun acte de

1. Voy. nos *Matériaux pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*. 1845-1849.

résistance; mais, la succession de Massoud ayant provoqué des troubles parmi les Seldjoukides, le khalife s'exposa ouvertement comme prince souverain, triompha des attaques dirigées contre Bagdad, et se fit reconnaître dans l'Irak-Arabi; seulement, il permit que le nom du sultan fût prononcé après le sien dans les prières publiques. Les choses se passèrent ainsi pendant tout un siècle (1152-1258), et Mostandjed (1160-1170), Mosthadi (1170-1170) Naser Lodinillah (1180-1225), Dhaher (1225-1226), Mostanser (1226-1243), Mostasem (1243-1258) n'eurent pas la honte de laisser à d'autres le soin du gouvernement; ils purent, par eux-mêmes et selon leur caractère, protéger le commerce et l'industrie, les lettres et les sciences, sans que nul entreprît de censurer leur conduite. Naser fit élever de nouveaux colléges, des hôpitaux, des mosquées, et son règne trop court ne fut pas sans éclat. Bagdad, au milieu des bouleversements qui éclataient de tous les côtés en Asie, semblait une forteresse inaccessible; à peine quelques luttes sanglantes entre les Sonnites exaltés et les intraitables Schiites, ou les prétentions armées de quelques parents des khalifes régnants vinrent-elles troubler le repos de la cité.

La puissance des Seldjoukides, si considérable à la fin du XI^e^ siècle, s'était donc au XII^e^ beaucoup amoindrie dans les provinces orientales de l'empire arabe. Au commencement du XIII^e^ siècle, les Ataboks de l'Aderbidjan, du Lgristan et du Farsistan étaient pour ainsi dire indépendants, et partageaient avec les sultans du Khowaresm et les khalifes de Bagdad l'autorité suprême.

État de l'Asie occidentale à la fin du XI^e^ siècle; première croisade.

Que s'était-il donc passé dans les provinces occidentales? Malek-Shah avait soumis à sa domination le Djezireh, l'Asie Mineure et la Syrie. A sa mort (1092) trois sultanies s'étaient formées, celles d'Iconion, d'Alep et de Damas, tout à fait distinctes l'une de l'autre, et sans aucun rapport avec les sultanies de la Perse et du Kerman. La première s'étendait sur l'Asie Mineure, pays que les Arabes n'avaient point

occupé; les deux autres se disputaient avec acharnement les grandes villes du Djezireh et de la Syrie. C'était une occasion favorable pour les khalifes fathimites du Caire de reconquérir leur prépondérance dans ces contrées; mais ils étaient bien déchus de leur ancienne puissance; ils avaient laissé, sans aucune opposition, les habitants de l'Hedjaz prononcer dans la prière publique le nom des sultans seldjoukides. Loin de chercher à rallier les Arabes contre les Turcs, Mostali, successeur de Mostansir (1094-1101), n'avait eu d'autre pensée que d'intervenir dans les querelles des princes seldjoukides, pour obtenir d'eux, par l'intrigue, quelques concessions stériles. Il est vrai qu'un incident imprévu avait détourné les esprits des luttes intérieures et des préoccupations de nationalité. L'arrivée de plusieurs armées chrétiennes venant en Palestine délivrer la ville sainte avait réveillé chez les musulmans le fanatisme religieux. Nul, en présence de la *gacia* (*Ghaza*, guerre contre les infidèles), n'aurait songé à prendre les armes pour une autre cause. Les Arabes et les Turcs allaient suspendre leurs rivalités et s'unir contre l'ennemi commun; mais une fois le premier danger disparu, les divisions devaient renaître et favoriser les progrès des chrétiens. Les croisades ont été quelquefois regardées comme une sorte de réaction contre l'Asie, et comme une revanche des invasions arabes sur notre continent. Mais la cause qui les a produites fut ce merveilleux enthousiasme que les pontifes de Rome surent allumer dans les âmes, d'un bout à l'autre du monde catholique. La perspective de sauver Constantinople menacée par les Turcs seldjoukides, n'était pour les premiers croisés qu'une question secondaire; on leur avait parlé du tombeau du Rédempteur souillé par des barbares, on leur avait dit qu'il fallait préserver de la profanation le berceau de leur religion; et des milliers de voix avaient aussitôt répondu à un appel fait au nom du Dieu des chrétiens. Avant l'arrivée de Godefroy de Bouillon (1097), les armées de Pierre l'Ermite et de Gautier sans Avoir, déjà décimées en Hongrie et en Bulgarie, avaient péri tout entières dans les États du sultan d'Iconium; les musulmans crurent alors n'avoir rien à craindre des ennemis du

dehors et recommencèrent leurs guerres intestines ; aussi lorsque les troupes disciplinées des chefs de la première croisade eurent passé le Bosphore, elles n'eurent à combattre que les Turcs seldjoukides divisés entre eux, et triomphèrent de leurs efforts partiels. Les croisés, après avoir traversé les montagnes de la Cilicie, pris Antioche et négocié avec les émirs de la Syrie, entrèrent dans la Palestine. Ils y trouvèrent pour adversaire le khalife fathimite qui venait de reprendre Jérusalem sur les Turcs ortokides (1099) et le vainquirent. Une fois établis dans la ville sainte et ses environs, les chrétiens firent peu de progrès; Baudouin seul, qui s'était emparé de la ville d'Édesse dans le Djézireh, essaya d'avancer du côté de Bagdad.

Derniers khalifes fathimites, Zenghi, Noureddin et Saladin.

Les musulmans restaient fractionnés et sans chef; les khalifes fathimites, Mostali (1094-1101), Amer (1101-1130), Haphed (1130-1149), Dhaher (1149-1154), Jaiah-ben-Nasrillah (1154-1160), Adhed-Lodinillah (1160-1171) ou plutôt leurs grands vizirs, ne songèrent jamais à s'unir aux princes indépendants de la Syrie, pour rejeter dans la Méditerranée les ennemis de leur commune religion. Il semblait, au contraire, que leurs démêlés avec les émirs turcs fussent le principal objet de leur politique, et que la guerre contre les Francs ne dût venir qu'en seconde ligne; mais, après la mort de Barkiaroc, et au milieu des déchirements de l'empire seldjoukide, il s'éleva tout à coup un nouveau défenseur de l'islamisme [1].

Emadeddin-Zenghi (appelé Sanguin par nos chroniqueurs) s'était distingué à la cour des Seldjoukides de Mossoul et d'Alep. Sous le nom d'Atabek, il se forma d'abord, entre le Djezireh et l'Irak-Arabi, un petit État indépendant (1122), et se rendit tellement redoutable aux émirs voisins, que nul n'osa lui refuser obéissance. Il fit de Mossoul sa capitale, attaqua le sultan seldjoukide d'Alep, et se rendit

1. Michaud, *Histoire des croisades*, les *Extraits des historiens arabes* de M. Reinaud, et le *Recueil des historiens des croisades* publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

maître de cette ville (1127). Réveillant ensuite chez les musulmans la haine du nom chrétien, il commença contre les Francs une guerre d'escarmouches, qui se termina par la prise d'Édesse, et il força les rois de Jérusalem de faire appel à l'Europe. Alors eut lieu la croisade de Louis VII et de l'empereur Conrad III, si désastreuse par ses résultats. Zenghi étant mort avait eu pour successeurs ses fils, Seifeddin et Noureddin. Ce dernier se montra le digne continuateur de son père; il fatigua les Francs par des attaques multipliées, et vit les deux rois s'épuiser en vains efforts contre Damas, soumise encore aux Seldjoukides. Lorsque Louis et Conrad se furent retirés, il assaillit lui-même le sultan de Damas affaibli par une longue et héroïque résistance, lui enleva sa capitale et entra en Palestine qu'il ravagea dans tous les sens. Bientôt une heureuse circonstance lui permit de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Égypte; il fournit des troupes à un vizir pour opprimer le khalife Adhed, et, n'ayant pas obtenu l'exécution des promesses échangées, il ouvrit les hostilités, sans se laisser intimider par l'alliance des Francs et des Égyptiens. Les chances de la guerre tournèrent en sa faveur; il défit plusieurs fois le roi de Jérusalem, notamment dans un grand combat près d'Arlésie, tandis que son lieutenant Schirkouk devenait maître de l'Égypte et se faisait donner par le khalife la charge de grand vizir: c'était l'arrêt de mort des Fathimites. Le neveu de Schirkouk, Saladin, héritier des secrets desseins de son oncle, n'hésita pas à consommer la révolution. En moins d'un mois la prière fut dite dans toutes les mosquées au nom du khalife de Bagdad Mosthadi, et Adhed, le dernier de sa race, fut déposé sans qu'une voix s'élevât en sa faveur (1171). L'Égypte, de schiite qu'elle était, devint sunnite. Saladin suivait la doctrine de Schafféi; il ne laissa professer dans les écoles que ceux qui se déclarèrent partisans de cette secte, et la génération qui succéda à celle qu'il avait vaincue se trouva imbue des idées religieuses qu'il désirait voir se propager autour de lui.

A peine eut-il entre ses mains les ressources de l'Égypte, qu'il commença contre les Francs cette série de combats

qui ont rendu son nom si célèbre. Lieutenant de Noureddin, il oubliait déjà l'obéissance qu'il devait à son maître, lorsqu'un événement inattendu l'éleva au rang suprême. Nouredddin expira en 1174; son fils fut sacrifié. Les musulmans se rangèrent du côté de Saladin, et le chef de la guerre sainte ne résida plus à Alep, mais au Caire.

Saladin est un personnage très-intéressant dans l'histoire des croisades; et son règne représente pour nous le plus haut point de la civilisation des Arabes. Kurde de naissance, il n'appartient pas précisément à la race turque; mais il en a l'instinct guerrier et il y joint une intelligence supérieure. On a personnifié dans *Godefroy de Bouillon* et *Richard Cœur* de Lion, la foi, la générosité, la bravoure des chevaliers chrétiens; Saladin est au même titre, le héros des musulmans. En lui viennent se résumer leurs plus belles qualités. Courage à toute épreuve, grandeur d'âme, fidélité inébranlable aux traités, piété sincère, esprit de justice, modération dans la victoire, *simplicité de mœurs*, s'unissant *quelquefois* à toute la magnificence orientale, tels sont les traits principaux de son caractère. Passant sa vie au milieu des combats, il ne nous apparaît pas comme le protecteur des lettres, des arts et des sciences, mais il ne leur est pas étranger; il possède toutes les connaissances arabes, et il ne néglige aucun *moyen de s'élever dans l'estime des peuples*[1]. *Saladin fut le* premier qui réunit entre ses mains les forces de l'Égypte et de la Syrie; là est le secret des revers qu'il fit éprouver aux croisés. A peine eut-il appris la mort de Noureddin, qui le laissait seul maître de l'Égypte, qu'il envahit la Syrie et s'empara de Damas, d'Hems et d'Alep (1174-1182). Ce ne fut qu'après ces conquêtes qu'il songea à réaliser son projet favori, l'expulsion des Francs de la Palestine. Le royaume de Jérusalem était livré à des discordes funestes; au lieu de songer uniquement à se maintenir dans les saints lieux dont la chrétienté leur avait confié la garde, les chefs des croisés se disputaient sans cesse le gouvernement des villes et des places fortes. Une expédition mal conçue avait

1. *Vita et res gestæ Saladini*... Ed. Schultens. 1732.

diminué leurs ressources. Renaud de Châtillon avait voulu pénétrer, malgré un engagement pris, jusqu'aux villes de la Mecque et de Médine, et s'était avancé dans le désert, où il avait perdu la plus grande partie de ses troupes, sans autre avantage que le pillage d'une caravane.

Telle était la situation des chrétiens quand Saladin entra en Palestine; il remporta la victoire de Tibériade, et se présenta devant Jérusalem, qui tomba bientôt en son pouvoir. Les musulmans érigèrent tous les temples en mosquées, et, profitant de leurs rapides succès, assiégèrent les places maritimes; un échec devant Tyr rendit le courage aux Francs et leur permit d'attendre l'arrivée de Richard et de Philippe Auguste. La troisième croisade (1187-1192) releva les cœurs abattus. On ne put cependant rendre à la chrétienté Jérusalem qui, malgré toute la bravoure du roi d'Angleterre, resta aux mains du sultan d'Égypte.

Mort de Saladin, ses successeurs conservent la prééminence jusqu'à l'arrivée des Mongols.

Quelques mois après le départ de Richard, Saladin mourait à Damas, admiré de ses ennemis et regretté des musulmans, qui prévoyaient de nouvelles divisions; on vit, en effet, s'élever trois États ayoubites (du nom d'Ayoub aïeul de Saladin), l'un en Égypte, l'autre à Damas, à Jérusalem et dans la basse Syrie; le troisième enfin à Alep et dans la haute Syrie. Trois fils de Saladin s'étaient partagé les États de leur père; deux d'entre eux furent dépouillés par leur oncle Malek-Adhel Seif-eddin-Abou-Bekre, qui resta maître de l'Égypte et de Damas. Malek-Adhel, nommé dans nos chroniques Saphadin (1200-1218), fut l'ennemi acharné des Francs; il leur enleva la ville de Tripoli, et détermina la cinquième croisade. Le roi de Hongrie, les ducs de Bavière et d'Autriche, chefs des Latins, devaient se porter contre Damiette; Jean de Brienne et le légat Pélage dirigeaient l'expédition, qui fut désastreuse pour les chrétiens. Meledin ou Malek-Camel, fils de Malek-Adhel (1218), venait d'être reconnu sultan d'Égypte, tandis qu'un de ses frères s'emparait de Damas. Les Francs ne surent pas profiter de ces luttes de

famille. Ils trouvèrent toutefois dans Melodin un ennemi généreux. Quand Frédéric II, le chef de la sixième croisade, se présenta en Palestine, ce prince accepta ses présents et lui céda gracieusement cette ville de Jérusalem qui avait coûté aux musulmans tant d'efforts et de sang (1228). Il s'y réserva pourtant une mosquée, ce qui valut à l'empereur d'Allemagne de nouveaux anathèmes de la part de la cour de Rome. Dès ce moment les croisades cessent d'avoir leur premier caractère; celles de saint Louis ne seront plus commandées par l'esprit général de l'Europe, elles tiendront à des faits particuliers et n'auront de retentissement que sur un théâtre fort restreint. Les sultans ayoubites, après Meledin, regardent les Francs comme des ennemis implacables qu'il faut expulser de l'Asie. Ils ne leur laissent que quelques villes maritimes, Joppée, Acre (Ptolémaïs), Césarée, Arsouf et Antioche. Jérusalem retombe aux mains des infidèles et appartient tantôt au sultan d'Égypte tantôt au sultan de Damas[1].

Ainsi, au commencement du XIIIe siècle, dans la partie occidentale de l'empire arabe, la famille de Saladin se partage l'obéissance des peuples; un descendant de Nouredin possède, il est vrai, une partie du Djezireh; mais elle domine dans la Syrie, une partie de la Palestine et l'Égypte Certaines provinces de la péninsule arabique ont pour gouverneurs des princes ayoubites, l'Yémen, par exemple, qui, en 1173, avait été soumis par un frère de Saladin, dont les fils régnèrent jusqu'à l'invasion mongole (1258); toutefois le nom des Abbassides, derniers représentants de la puissance des Arabes, est encore proclamé dans les prières publiques; les Alides ou Fathimites ne forment plus qu'une secte, sans unité comme sans influence politique. — L'Arménie et la Géorgie sont redevenues chrétiennes; enfin un parti considérable connu dans l'histoire sous le nom d'Ismaéliens[2], des Bathéniens ou Assassins, et qui a joué un rôle important pen-

1. Voir, dans la *Biographie universelle*, les articles de M. Audiffret, et particulièrement celui de Malek-Adhel, t. XXVIII.
2. Mémoire sur les Ismaélis et les Nosaïris de Syrie, par M. Rousseau, t. XLII des *Annales des voyages de Malte-Brun*.

dant toute la durée des croisades, conserve encore une certaine prépondérance.

Les Nizârîens ou Assassins; le vieux de la montagne.

Vers la fin du XI^e^ siècle, Hassan Sabbah avait commencé à prêcher une nouvelle doctrine qui se rapprochait, selon toute apparence, de celle de Karmath; il s'était déclaré à la fois l'ennemi des chrétiens et des musulmans. Maître de plusieurs forteresses, il avait établi sa principale résidence au château d'Almout (château de la mort), situé sur une hauteur près de Caswin : de là le nom de Scheik-al-Djebel (vieux de la montagne) que lui donnent les anciennes chroniques. C'était un homme versé dans les sciences. Il avait beaucoup voyagé et connaissait à fond les sectes de l'islamisme. Comme Abou-Abdallah, le dernier chef des Karmathes, il avait pris un empire absolu sur l'esprit de ses partisans; au moindre signe de sa volonté, ils se précipitaient du sommet d'une tour sur la pointe des piques, ou s'enfonçaient un poignard dans le cœur. Il lui suffisait d'ordonner, pour qu'ils allassent frapper ceux qu'il avait désignés à leurs coups, fussent-ils vizirs, rois, sultans ou khalifes. Le nom d'assassins qui leur a été donné, est une corruption du mot *assissins*, buveurs de *haschich*, sorte de boisson enivrante au moyen de laquelle Hassan leur persuadait qu'il pouvait leur faire goûter toutes les joies du paradis; ces hommes à moitié abrutis par l'ivresse, étaient prêts à commettre les plus grands forfaits pour revoir ces jardins de délices dont leur imagination avait été frappée. Hassan se posa donc comme une seconde providence chargée de redresser les torts et de punir les parjures; il autorisa en même temps les brigandages de ses sectaires, et sa dynastie fit trembler l'Asie occidentale pendant près de deux siècles; on a prétendu qu'il favorisait secrètement les khalifes fathimites, parce que les meurtres qu'il commanda frappèrent plus souvent les ennemis des souverains de l'Égypte que ces princes eux-mêmes. Pourtant les récits contemporains ne confirment point cette hypothèse; il paraît seulement que les assassins, en faisant une guerre implacable aux Sonnites,

firent cause commune avec les Alides. Établis dès l'année 1161 dans l'Irak persique ils y bravèrent les efforts de Malek-Schah. Nizam, le grand vizir du sultan, périt, dit-on, de la main d'un fanatique du château d'Almout. Ils portèrent leurs armes en Syrie, jusqu'aux montagnes du Liban, où ils eurent des postes fortifiés. Toutes les caravanes qui passaient près de leur territoire étaient pillées; ils ne souffraient pas plus que les Karmathes le pèlerinage de la Mecque; ils infestaient les routes, et nul n'osait les poursuivre dans leurs retraites. Ils possédaient encore au commencement du XIIIe siècle un grand nombre de stations dans l'Irak et en Syrie, Cadmous, Maflat voisine de Tripoli, et plusieurs autres places non loin de Damas et d'Alep.

Invasion des Mongols; courageuse résistance de Djelal-Eddin; fin du Khalifat de Bagdad.

Telle était la situation de l'Orient, lorsqu'une nouvelle race de conquérants, celle des Mongols ou Mogols, vint s'abattre sur l'Asie tout entière. Les Mongols, comme les Turcs, formaient une horde particulière de la grande famille scythique; ils avaient conservé au fond de la Tartarie leurs mœurs primitives; religion, coutumes, vie nomade, législation, gouvernement, organisation en tribus, obéissance à leurs chefs, amour du pillage et de la guerre, c'était toujours les mêmes traits distinctifs. Leur arrivée causa une profonde terreur, non-seulement chez les Arabes, mais chez les Turcs eux-mêmes, qui, au contact de la civilisation de leurs devanciers, avaient déjà abandonné une partie de leurs habitudes sauvages.

Gengis-Khan était déjà maître de la Tartarie et de la Chine septentrionale[1], lorsqu'il se dirigea vers l'occident et menaça le Mawarannahar (1210). Cette province appartenait alors au sultan du Khowarezm, Mohammed, qui était en

1. *Histoire des Mongols depuis Tchinghiz Khan jusqu'à Timour Lenc*, par C. d'Ohsson, 1824. — Ranking, *Histor. Researches*, etc. Londres, 1829. — Abulghazi Bohadur Khan, *Hist. Mongalorum*, Leyde, 1625. La traduction de cet ouvrage a été publiée par Varonnes en 1726, et celle de Messerschmid (en all.), Gottingue, 1780, etc.

guerre avec le khalife de Bagdad, Naser Ledinillah; cette lutte avait une cause sérieuse. Nasser, effrayé de la puissance de Mohammed, avait armé contre lui les princes Ghourides. Le sultan voulait se venger; il assembla dans son palais un grand conseil de jurisconsultes et de docteurs, dont la décision ne pouvait être douteuse, et déclara que les Abbassides usurpateurs du khalifat sur les descendants d'Hossein, petit-fils d'Ali, avaient cessé de régner. Un descendant d'Ali, nommé Ala-eddin, qui résidait dans le Mawarannahar, fut proclamé khalife, et une grande expédition fut préparée contre Bagdad. L'arrivée des Mongols sauva Naser Ledinillah; le sultan fut obligé de diriger toutes ses forces vers le Mawarannahar, où elles furent taillées en pièces. Lui-même repassa rapidement le Dihon et se réfugia dans une île de la mer Caspienne, laissant à son fils Djelal-Eddin le soin de tenir tête aux ennemis (1220). Djelal-Eddin était digne d'une semblable mission; d'un courage à toute épreuve, s'il eût été soutenu par un peuple déterminé à défendre pied à pied ses foyers, il aurait résisté aux Mongols; mais, abandonné et trahi de toutes parts, il eut la douleur de voir les hordes de Gengis-Khan inonder le Mawarannahar, le Khowaresme, le Khorasan, le Ghilan, l'Aderbidjan. Lorsque le vainqueur, maître de dix-sept cents lieues de pays fut retourné à Caracorum, sa capitale, située près du désert de Chamo, (1220-1227), Djelal-Eddin, qui avait cherché un refuge dans l'Inde, revint sur ses pas, et comme sa bravoure était partout célèbre, les peuples non encore soumis se rangèrent sous ses drapeaux. Il forma des débris des possessions de son père Mohammed un nouvel empire qui s'étendait des sources du Gange aux portes de Mossoul dans le Djezireh, et Bagdad se trouva encore garantie pour quelque temps du contact immédiat des Mongols. Mais Octaï, devenu par la volonté de Gengis son père, et le consentement de tous les grands, khan suprême de la nation mongole, fit envahir immédiatement les États de Djelal-Eddin qui, réduit de nouveau à prendre la fuite, finit par être assassiné dans le Diarbekir.

Octaï fut moins heureux dans ses tentatives contre le

sultan d'Iconion, et contre Bagdad, défendue par le khalife Mostanser (1235-1241). Gaiouk, son successeur (1241-1251) fit aussi peu de progrès, et se contenta de chasser de sa cour les ambassadeurs du khalife, du Vieux de la Montagne et des sultans Seldjoukides; après lui, Mangou-Khan animé d'une nouvelle ardeur de conquêtes, chargea ses frères Kublaï et Houlagou, d'étendre au loin les frontières de son empire. Tandis que Kublaï allait achever la soumission de la Chine, Houlagou partit de Caracorum à la tête d'une nombreuse armée, et se portant vers l'occident anéantit en moins de deux ans, les dernières traces de la domination des assassins en Perse. Puis il vint assiéger Bagdad où il entretenait déjà des intelligences. Le khalife Mostasem, instruit de son approche, ne songea point à faire résistance; il voulut négocier, ne fut point écouté, et vit dans le mois de safer 656 de l'hégire (1258), sa capitale emportée d'assaut, et saccagée sept jours entiers par les Mongols; les manuscrits les plus précieux, trouvés dans les bibliothèques et les collèges, furent en partie brûlés, en partie jetés dans les eaux du Tigre qui, selon le récit fort exagéré d'un historien arabe, devinrent toutes noires d'encre. Les Tartares furent étonnés eux-mêmes des prodigieuses richesses que contenait la ville d'Almanzor, et cependant ils avaient déjà pillé Bokhara, Samarcande, Mérou, Nischabour, Ispahan. Quant à Mostasem, il fut étranglé sur l'ordre d'Houlagou, et son cadavre sanglant fut traîné sous les murs de Bagdad, témoins tour à tour de la grandeur des Abbassides, de leur déchéance et de leur ignominie[1].

Vaines tentatives des Mongols contre la Syrie et l'Égypte, les Mamelouks détrônent les sultans ayoubites et sont plus tard renversés par les Turcs ottomans.

Les Mongols n'avaient plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la Syrie et de l'Égypte; mais ils y rencontrèrent les Mamelouks et ne purent les vaincre; les Mamelouks, ainsi que leur nom l'indique, étaient des esclaves circassiens, pour

1. Raschid-el-din, *Hist. des Mongols de la Perse*, trad. par M. Quatremère, in-fol., 1836.

la plupart, que les successeurs de Saladin avaient introduits dans leur palais et qui renouvelaient au Caire les désordres et les prétentions de la milice turque de Bagdad.

Lorsque les Kharizmiens fuyant devant Gengis-Khan s'étaient précipités sur la Syrie, le sultan de Damas pour obtenir les secours des Francs leur avait abandonné Tibériade, Jérusalem et Ascalon ; le sultan d'Égypte et ses Mamelouks s'unirent aux Kharizmiens, et après une lutte pendant laquelle Jérusalem fut prise et reprise plusieurs fois, ils finirent par combattre leurs propres alliés et les taillèrent en pièces (1240-1245) ; trois ans plus tard ils repoussaient à la Massoure l'agression de saint Louis qui venait d'envahir l'Égypte. En 1250 une révolution vint changer la face de ce pays.

Les Mamelouks peu satisfaits du traité conclu avec le roi de France leur prisonnier, se soulevèrent et proclamèrent sultan un de leurs chefs, Moezzeddin Ibegh ; ils avaient à leur disposition toutes les ressources de l'État ; nul ne put s'opposer à leur usurpation ; saint Louis retiré en Palestine chercha inutilement à leur susciter des ennemis, en ouvrant des relations avec le khan des Mongols et le Vieux de la montagne ; la Syrie après avoir été occupée un instant par Houlagou, qui mit fin (1258) aux sultanies d'Alep et de Damas, resta définitivement, ainsi que le Djézireh au pouvoir des Mamelouks ; les Francs perdirent successivement leurs dernières possessions, et une nouvelle dynastie de khalifes abbassides, pontifes sans autorité, ne servit qu'à donner à la domination des souverains de l'Égypte une sorte de consécration religieuse jusqu'en 1517 [1] ; à cette époque les Turcs ottomans déjà maîtres de Constantinople et de l'Asie Mineure, exterminèrent les Mamelouks et étendirent leur autorité sur toutes les contrées désignées aujourd'hui par le nom de *Turquie d'Asie*.

1. *Histoire des sultans Mamelouks* de Makrizi, publiée par M. Quatremère. Voy. aussi les diverses notices que nous avons données de cet ouvrage dans le *Journal asiatique* ; et sur la dernière dynastie des khalifes Abbassides (1261-1538) notre *Manuel de chronologie universelle*, t. Ier, p. 100.

La civilisation des Arabes ne disparaît pas avec leur empire.

Au milieu de ces révolutions incessantes, les Arabes s'effacent devant les barbares du nord, Turcs et Mongols; ils n'ont plus d'existence politique en dehors de la péninsule, et disparaissent pour ainsi dire de l'histoire des peuples de l'Orient; mais le grand mouvement qu'ils ont imprimé à la civilisation se manifeste encore; les bouleversements de l'Asie ne font que le consacrer de la manière la plus éclatante; nous avons vu le seldjoukide Malek-Schah emprunter à l'école de Bagdad la réforme du calendrier persan; avant lui, Mahmoud le ghaznévide avait appelé à ses conseils un génie universel, Albirouni qui exerça une si remarquable influence sur son siècle; à son tour le Mongol Houlagou, qui n'a pas su préserver des flammes tant de riches monuments recueillis par un zèle éclairé, cède à l'ascendant de Nassir-Eddin-Thousi, et permet à ce célèbre mathématicien de bâtir un magnifique observatoire à Méragah; son frère Kublai, devenu empereur de la Chine, transporte enfin dans le céleste empire les connaissances de l'Occident. Lorsque deux siècles plus tard s'élèvera sur la ruine des dynasties mongoles, celle de Tamerlan, qui, à la tête des Turcs orientaux, pourra se croire un instant appelé à régner sur l'Asie tout entière, son fils Schah-Rokh et son petit-fils Oloug-Beg, mériteront d'être regardés comme les derniers représentants de l'école arabe. Enfin l'Hindoustan qui du temps des Ghaznévides s'est éclairé de la science d'Albirouni, recevra de Baber, petit-neveu d'Oloug-Beg et fondateur de l'empire du Grand Mogol, une impulsion féconde [1].

Sous les premiers empereurs ottomans, nous aurons encore à signaler des écrivains illustres faisant usage du dialecte des Abbassides ou du persan moderne qui n'en est plus qu'un dérivé; mais ce seront les derniers rayons de

1 Voy. le tableau que nous avons tracé de l'état des sciences à cette époque dans notre *Introduction aux géographes d'Oloug-Beg*; notre notice sur la *Géographie au moyen âge* de Lelewel, (*Bulletin de la Société de géographie* 1841); M. Quatremère, *Mémoires historiques sur la vie de Schah-Rokh*, 1837, et *Remarques sur le goût des livres chez les Orientaux*.

cette longue période de gloire. Le despotisme du sabre règnera sur tout le continent asiatique; à l'est chez les Tartares Mantchous, au nord chez les Usbecks, dans l'Inde au milieu des guerres civiles, dans la Perse chez les Sophis, à l'ouest enfin chez les Turcs ottomans. Sous le rapport intellectuel l'Orient retombe dans l'immobilité et la barbarie, jusqu'à ce que l'Occident, reprenant en grand l'œuvre des Arabes, développe merveilleusement toutes les sources de la science et de l'industrie humaine, et, réagissant sur l'Asie, pénètre ses vastes contrées d'une vie nouvelle.

LIVRE V.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN OCCIDENT, DEPUIS LA LUTTE DES OMMIADES ET DES ABBASSIDES, JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DES TURCS EN AFRIQUE ET L'EXPULSION COMPLÈTE DES MAURES DE L'ESPAGNE.

743-1600 (ère chrétienne). — 125-1018 (ère musulmane).

CHAPITRE 1er.

LES AGLABITES ET LES ÉDRISSITES, LES FATHIMITES ET LES ZEIRITES EN AFRIQUE; LES OMMIADES EN ESPAGNE.

743-1008 (de J. C.). — 125-399 (de l'hégire).

ÉTAT DE L'ESPAGNE; ARRIVÉE D'ABDERRAHMAN OU ABDÉRAME; IL FONDE LE KHALIFAT DE CORDOUE. — L'AFRIQUE EST TROUBLÉE PAR LA RIVALITÉ DES ARABES ET DES BERBÈRES; LES AGLABITES. — LES ÉDRISSITES S'EMPARENT DE TLEMCEN ET FONDENT LA VILLE DE FEZ; LES AGLABITES CONTRIBUENT AUX PROGRÈS DE LA CIVILISATION. — EXPÉDITIONS MARITIMES DES AGLABITES; ILS S'EMPARENT DE LA SICILE QUI DEVIENT FLORISSANTE SOUS LEUR DOMINATION. — LES AGLABITES PÉNÈTRENT EN ITALIE ET FONDENT DES COLONIES SUR LES CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE. — DÉCADENCE DES AGLABITES; *ILS SONT REMPLACÉS PAR LES FATHIMITES*; INTERVENTION DES KHALIFES DE CORDOUE. — LES FATHIMITES ABANDONNENT LE MAGHREB AUX ZÉNÈTES DONT LA PUISSANCE NE FAIT QUE DÉCROÎTRE; LES HAMMADITES S'ÉTABLISSENT A BOUGIE. — *PROSPÉRITÉ DE L'ESPAGNE SOUS LES KHALIFES OMMIADES; RÈGNE* D'ABDERRAHMAN Ier. — LES SUCCESSEURS D'ABDERRAHMAN MARCHENT SUR SES TRACES; MAGNIFICENCE D'ABDERRAHMAN III. — ALHAKEM II ET HICHAM II; *GOUVERNEMENT D'ALMANZOR.* — POLITIQUE DES OMMIADES; TROUBLES INTÉRIEURS. — GUERRES CONTRE LES CHRÉTIENS. — LES ARABES D'ESPAGNE FORMENT, A L'EXEMPLE DES AGLABITES, DES ÉTABLISSEMENTS DANS LES ILES DE LA MÉDITERRANÉE; ILS ATTAQUENT LA PROVENCE ET FONDENT LA COLONIE DE FRAXINET; INCURSION DES NORMANDS. — DÉVELOPPEMENT MORAL ET INTELLECTUEL DES ARABES D'ESPAGNE. — INDUSTRIE, COMMERCE, AGRICULTURE; MONUMENTS ET TRAVAUX PUBLICS.

La lutte des Ommiades et des Abbassides avait eu pour résultat la séparation des Arabes en deux grandes frac-

tions, d'un côté les Arabes d'Orient, de l'autre les Arabes d'Occident. Nous avons exposé les révolutions accomplies dans l'Asie musulmane et dans l'Égypte; nous allons maintenant faire connaître les événements dont l'Espagne et le Magreb avaient été le théâtre pendant la même période; nous pourrons ensuite apprécier d'une manière générale le rôle de la race arabe dans l'histoire du monde, et son influence sur la civilisation.

État de l'Espagne; arrivée d'Abderrahman ou Abdérame; il fonde le khalifat de Cordoue.

Des deux contrées occidentales conquises par les successeurs de Mahomet, l'Espagne, plus encore que le Magreb, souffrait de son éloignement de la métropole. Les walis des provinces, et même les moindres scheiks se considéraient comme des chefs indépendants, sachant bien que le pouvoir central ne pourrait contrôler leurs actes et sanctionnerait toujours les décisions de la force. D'autres causes d'anarchie existaient dans la péninsule. Les tribus himyarites, irakiennes, syriennes n'avaient pas cessé leurs rivalités, et regardaient d'un œil jaloux les tribus africaines; l'ardeur guerrière, l'amour du butin, qui ne pouvaient plus se satisfaire au dehors depuis les victoires de Charles-Martel, cherchaient des aliments à l'intérieur, et le désordre était devenu tel, que l'autorité des émirs n'était plus respectée; les mœurs et les habitudes des Espagnols ne pouvaient d'ailleurs se plier aux exigences rigoureuses d'une multitude de despotes. Au milieu de tous ces tiraillements, un parti considérable résolut de constituer un gouvernement qu'on ne pouvait attendre de l'impuissance des khalifes d'Orient. A la nouvelle qu'un descendant de la famille d'Ommïah avait échappé au massacre commandé par Aboul-Abbas-al-Saffah, et s'était réfugié en Afrique, trois députés vinrent lui offrir une armée et un trône. Abderrahman, qui était petit-fils du khalife Hescham, n'hésita point un instant. Il se trouvait alors au milieu de la tribu berbère des Zenètes, qui lui avait donné une généreuse hospitalité; il obtint du chef de cette tribu, la plus importante de toute l'Afrique, une troupe de

sept cent cinquante cavaliers, et suivi des trois envoyés qui s'étaient présentés au nom d'un peuple opprimé, il s'embarqua immédiatement pour l'Espagne. Son arrivée à Almunecar, petit port à quinze lieues de Grenade, fut accueillie dans toute l'Andalousie avec enthousiasme. Les Arabes, comme les Maures, se rangèrent autour de son drapeau ; il entra à Séville au milieu d'acclamations universelles. Chacun admirait sa bonne mine, sa jeunesse, et rappelait les malheurs qui l'avaient déjà frappé. Les témoignages de sympathie ne suffisaient point pour lui assurer l'autorité suprême. Il fallait vaincre Yousouf et Samail, les deux chefs qui, avant son arrivée, se disputaient le commandement et qui s'étaient unis contre l'ennemi commun. Cordoue était en leur pouvoir ; ils furent contraints de céder au vœu des habitants et de livrer cette ville à Abderrahman ; ils ne devaient pas être plus heureux en rase campagne. La victoire de Musara décida non-seulement que le gouvernement de l'Espagne passerait entre les mains de l'Ommiade, mais encore que cette province n'appartiendrait plus aux Abbassides, car Yousouf avait été reconnu par Aboul-Abbas comme son délégué. Abderrahman triompha de ses adversaires dans une seconde rencontre et se montra généreux à leur égard en leur laissant la vie sauve et la possession de leurs biens ; il obtint que toutes les places de la péninsule seraient remises entre ses mains. Le traité fut signé en 756, et, dès cette époque, l'unité du khalifat fut rompue[1].

L'Afrique est troublée par la rivalité des Arabes et des Berbères ; les Aghlabites.

En Afrique, la situation n'était pas la même ; d'un côté les Arabes venus d'Asie s'appuyaient de l'autorité des khalifes pour maintenir leur prépondérance sur les populations éparses de la contrée ; de l'autre, les Maures ou Berbères, tout en restant fidèles à leur nouvelle religion, cherchaient *à s'assurer la liberté politique ; pendant la lutte des Ommiades et des Abbassides* (746-752), le gouverneur Abderrahman-ben-Habib sut, par une habile administration, s'attirer l'es-

1. Aschbach, *Geschichte Ommaijaden in Spanien*. Francfort-sur-Mein, 1829.

time générale; il se fit des partisans dans les deux camps, et, comme aucune instruction ne venait de l'Orient, en butte aux dissentions intestines, il avait l'initiative aussi bien que l'honneur de toutes les bonnes mesures, et pouvait se considérer comme chef suprême. Après le triomphe des Abbassides, il reconnut la suzeraineté d'Aboul-Abbas (753); mais, deux ans plus tard, les exigences d'Almanzor l'irritèrent, et il se déclara indépendant, en proclamant, dans la mosquée de Cairowan, que la prière ne serait plus faite qu'en son propre nom (755). Sa conduite ne trouva d'abord aucun opposant, et l'on pouvait croire sa domination solidement établie, lorsque l'ambition de son frère Elyas arma les Arabes contre les Berbères, et réveilla les deux partis qui semblaient avoir abjuré tout sentiment de haine et de rivalité; la lutte fut longue et sanglante, marquée par des assassinats et de terribles représailles; elle se termina, en 770, à l'avantage des Arabes. Leur chef, El-Aglab, fit partout reconnaître l'autorité du khalife Almanzor. Sous les règnes d'Almahadi, et même sous celui d'Haroun-al-Raschid, il y eut, de la part des Berbères, de continuelles révoltes qui imposèrent aux khalifes de Bagdad de grands sacrifices; Haroun prit enfin le parti de renoncer à son pouvoir temporel en faveur d'Ibrahim, fils d'El-Aglab (800). A la suite d'un acte solennel, qui réservait aux Abbassides une souveraineté purement spirituelle, l'Afrique, comme l'Espagne, eut un gouvernement indépendant; seulement, la dynastie des Aglabites ne donna pas le funeste exemple d'une nouvelle scission dans le khalifat.

Un des résultats le plus heureux de l'administration des Aglabites, qui dura plus d'un siècle (800-911), fut la fusion définitive des Arabes et des Berbères. L'identité de mœurs et de religion détruisit la force des souvenirs et fit disparaître les dernières traces de la conquête; les grandes tribus Zenètes, Marmuda, Zanhaga, Kotama, Hohara ne renouvelèrent plus leurs confédérations, se dispersèrent dans tout le Magreb, et payèrent volontiers la faible redevance qui leur était imposée par le Coran, depuis qu'elles étaient converties à l'islamisme. L'autorité d'Ibrahim-ben-Aglab, était reconnue de l'Atlantique aux frontières d'Égypte, et son

nom prononcé dans les mosquées avec celui du khalife abbassido [1].

Les Idrissites s'emparent de Tlemcen et fondent la ville de Fez; les Aglabites contribuent aux progrès de la civilisation.

Des divisions partielles ne tardèrent pas à éclater dans les provinces occidentales de l'Afrique. Un personnage de la famille des Alides, Édris, réveilla avec adresse les querelles religieuses, et se fit un parti puissant parmi les tribus de la contrée. Bientôt levant le masque, il parvint à s'emparer de Tlemcen, et fixant sa résidence à Valili resta maître du Maghreb-el-Acsa (803). Les prétentions des Alides blessaient autant les khalifes de Bagdad que les Aglabites eux-mêmes : ceux-ci y voyaient une atteinte à leur autorité temporelle, ceux-là à leur autorité spirituelle. Aussi cherchа-t-on des deux côtés à détruire leur domination; ce fut en vain. Les Édrissites se maintinrent dans leurs possessions, et subsistèrent même plus longtemps que la dynastie aglabite(803-940). Du reste le pays qui reconnut leurs lois leur dut beaucoup pour les immenses travaux qu'ils y firent exécuter. Ils fondèrent Fez, et cette ville acquit en peu de temps une haute célébrité. Sa mosquée devint un objet de vénération pour tous les habitants. Des écoles et des bibliothèques favorisèrent le mouvement scientifique dont les Abbassides étaient les promoteurs en Orient. Enfin la nouvelle capitale fut l'entrepôt d'un vaste commerce entre les Arabes d'Espagne et ceux d'Afrique [2].

La dynastie des Aglabites réduite au Maghreb-el-Aqustha et à l'Afrikia n'en brilla pas moins du plus vif éclat. A l'intérieur elle protégea, d'une manière remarquable, toutes les branches de l'administration publique; au dehors, elle

1. Voy. sur les rois aglabites, Cazwl, t. II, p. 101, d'après Ebn Alkhathib.—Desvergers, *Arabie*, p. 387 et suiv.

2. Moura, *Historia dos Soberanos mahometanos que reinaram na Mauritania*. — Almakkari, t. II, *appendice*, p. 27, sur les Edrissites d'Espagne. *Histoire des rois de Mauritanie*, composée par l'historien arabe Ebul-Hassan-Aly-ben-Abdallah-ben-Ebi-Zerea, trad. de l'arabe avec des remarques par Le Tourneux. Agram, 1794, en all. C'est l'histoire des dynasties arabes d'Afrique depuis le milieu du VIIIe siècle jusqu'au commencement du XIVe. L'ouvrage arabe est connu sous le nom de *Petit Kartas*.

entreprit d'heureuses expéditions contre les États chrétiens sur les rivages de la Méditerranée.

Contemporain des Haroun-al-Raschid et des Almamoun, les Aglabites marchèrent sur leurs traces et introduisirent en Afrique tous les éléments de la civilisation qui existaient dans la Syrie et dans l'Irak. Par eux, de nouvelles villes, Casr-El-Cadim et Resada furent fondées; Tunis, Cairowan, Tripoli, où ils fixèrent successivement leur résidence, se couvrirent de monuments magnifiques dont les vestiges existent encore aujourd'hui et frappent d'admiration les voyageurs qui tout près des débris de l'art romain voient l'architecture mauresque étaler ses arcs aigus et ses frêles colonnettes. Des ingénieurs éminents jetèrent des ponts sur des torrents rapides et creusèrent de nouveaux ports. On commença à étudier les sciences auxquelles les Arabes de Bagdad se livraient avec ardeur. Tout ce qui peut aider le commerce, l'industrie, l'agriculture dans un pays riche et fertile fut également tenté par les Aglabites; ils facilitèrent les relations entre les habitants du désert et ceux de la côte par la création de nombreux entrepôts; on construisit des routes, on veilla à la sûreté des communications. Une surintendance générale des postes, dont on confia la direction aux principaux personnages du pays, avait pour mission de maintenir un système complet de courriers et de relais depuis les frontières du Magreb jusqu'à l'Égypte. Enfin des chantiers s'élevèrent dans les principaux ports, et les Aglabites eurent à leur disposition une puissante marine qui les rendit les maîtres de la mer[1].

Expéditions maritimes des Aglabites, ils s'emparent de la Sicile qui devient florissante sous leur domination.

Leurs entreprises maritimes commencèrent par des déprédations et finirent par des conquêtes. Déjà avant eux les gouverneurs de l'Afrique avaient organisé contre les chrétiens un terrible système de razzias; de temps en temps ils faisaient partir de leurs ports de petites flottilles qui, dirigées

1. *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aglabites et de la Sicile sous la domination musulmane*, trad. d'Ibn Khaldoun par M. N. Desvergers, 1841.

par des hommes hardis, allaient ravager les côtes de l'Italie, de la France, de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile; ces expéditions se renouvelèrent surtout au VIIIe siècle et semèrent la terreur dans les provinces du littoral de la Méditerranée. Les chroniques italiennes et françaises sont pleines de récits effrayants, mais souvent exagérés, au sujet des incursions des *Sarrasins* qui descendaient sur le rivage, au milieu d'une population paisible, entraient dans les villages ouverts, saccageaient l'église, massacraient ceux qui tentaient de faire résistance, et emmenaient les habitants en esclavage. Du reste, les historiens du temps sont peu au fait des événements, et avec leurs seuls écrits, le travail le plus consciencieux ne peut que donner une idée très-imparfaite des incursions arabes sur les côtes de la Méditerranée. Ils fixent la première apparition des musulmans avant l'époque même où Mahomet répandit sa doctrine, et ne s'accordent point pour la date des invasions. C'est aux écrivains arabes qu'il faut s'adresser pour connaître exactement les faits généraux [1].

Jusqu'à l'avénement des Aglabites on compte de nombreuses expéditions en Corse vers, 710, 713, 772; en Sardaigne, vers 724, 730; en Sicile, vers 720, 724, 728, 743, 747, 773; dans les îles de Lerins, de Malte et de Gozzo, et sur les côtes de la Pouille et de la Calabre dans le même temps; mais elles ne furent suivies d'aucun établissement durable. Il s'agit uniquement d'actes de piraterie. Peut-être même ceux qui montaient les flottilles n'étaient-ils déjà qu'un ramassis de juifs et de chrétiens, de renégats de toutes les nations, vivant du trafic des esclaves, ayant des intelligences dans les places qu'ils allaient attaquer, vendant fort cher leurs services aux musulmans, et frappant toujours à coup sûr. Quoi qu'il en soit, ces razzias continuèrent pendant tout le VIIIe siècle dans la Méditerranée. Les Grecs qui, seuls, tenaient la mer, furent forcés d'abandonner à leur destinée les Baléares, la Corse et la Sardaigne, et le pape voyant ces îles sans secours, demanda aux rois francs de les prendre

1. Voy. Almakkari, t. I, *appendix*, p. 95.

sous leur protection. Charlemagne équipa une flotte considérable, qui, sous les ordres de Pépin, roi d'Italie, et du connétable Burchard, préserva quelque temps les places maritimes de nouvelles agressions; mais à sa mort (814) et au milieu des luttes intérieures qui éclatèrent sous Louis le Débonnaire, les Sarrasins reprirent leurs courses aventureuses avec le plus grand succès.

Les Arabes d'Espagne inquiétèrent plus spécialement les côtes de France et la Corse; ceux d'Afrique, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile. L'idée vint même aux Aglabites de conquérir à l'islamisme cette dernière île, et une occasion favorable s'étant présentée, ils s'empressèrent de la saisir.

Un officier grec, Euphémios, ayant reçu une injure grave du gouverneur, arbora le drapeau de la révolte et se fit proclamer chef souverain par les habitants. Bientôt un de ses compagnons d'armes, jaloux de son élévation, parvint à lui opposer un parti redoutable et à lui enlever Palerme et Syracuse. Euphémios se rendit en Afrique et implora le secours de Ziadet-Allah, successeur d'Ibrahim. L'Aglabite organisa aussitôt une expédition dont il confia le commandement à un homme connu par ses talents militaires et par son habileté dans l'administration, le cadi Açad-ben-el-Jirat, auteur de l'ouvrage intitulé : *El-Açadieh*. La flotte, partie de Sousa (port considérable à quarante lieues sud de Tunis), prit terre à Mazzara (827). Le cadi et Euphémios commencèrent immédiatement les hostilités et furent victorieux en rase campagne; mais les villes refusèrent d'ouvrir leurs portes à des infidèles; Syracuse, Palerme, Casr-Jani, aujourd'hui Castro Giovanni, l'ancienne Enna, repoussèrent toutes les attaques; Euphémios jugeant la partie perdue, engagea ses alliés à se retirer. Les Arabes, privés de leur général qui venait de succomber à une maladie épidémique, écoutèrent d'abord les conseils de la prudence. Au moment de mettre à la voile, ils aperçoivent une flotte grecque prête à leur barrer le passage. Aussitôt, comme les soldats de Tarik et les pirates de Candie, ils brûlent leurs vaisseaux et font serment de mourir sur le sol sicilien ou de le soumettre à l'islamisme (828). Leurs premiers efforts les rendent maî-

tres de Girgenti et de Mazzara, où ils se fortifient et se maintiennent pendant deux ans. Euphémios avait péri en combattant au milieu d'eux, et ils étaient réduits à la dernière extrémité, lorsqu'une flotte de trois cents voiles vint ranimer leur courage. Le nouveau chef qu'on leur envoyait avec le titre de wali, Mohammed-ben-Aglab, assiégea Palerme, s'en empara malgré une héroïque défense (831), et accorda aux habitants la vie sauve avec la faculté d'emporter leurs richesses en Italie. La prise de cette place importante avait décidé du sort de la Sicile; dès ce jour la conquête fût assurée. Les Arabes n'eurent plus que des luttes partielles à supporter. Une armée, envoyée en 836 par l'empereur de Constantinople, fut vaincue sous les murs de Casr-Jani. Les villes, situées dans l'intérieur du pays, résistèrent mieux : Casr-Jani mérita le titre d'imprenable et ne se rendit qu'en 859. Noto, Taormine, Catane, imitèrent ce noble exemple; Syracuse ne succomba qu'en 878. Ce n'étaient point les Grecs de Constantinople qui montraient cette opiniâtreté; les habitants du pays seuls puisèrent dans la haine de la domination musulmane l'énergie du désespoir. La flotte grecque ne leur prêta aucun secours. L'amiral fut mis à mort pour avoir laissé prendre Syracuse sans avoir combattu, et la cour de Byzance ne s'inquiéta plus de la Sicile.

Des dissensions intestines avaient retardé le triomphe des Arabes; de 871 à 873, sept walis différents s'étaient succédé dans le gouvernement, les uns nommés par les Aglabites, les autres élus par l'armée. Un nouveau chef venu d'Afrique, Abou-Molek, rendit enfin aux armées musulmanes l'unité d'action nécessaire, et jusqu'en 899 sut faire respecter son autorité. Ce n'était point chose aisée pour les musulmans vainqueurs que de s'établir fortement au milieu d'une population toute chrétienne; ils étaient trop peu nombreux pour se répandre sur toute la surface du pays : aussi durent-ils se contenter d'occuper les points fortifiés et les villes principales. Sans doute ils cherchèrent à faire des prosélytes, détruisirent des églises, et s'emparèrent des trésors des différentes abbayes, mais ils ne pou-

vaient songer à faire périr dans les tourments ceux qui refusaient d'apostasier ; c'eût été contraire à la loi de Mahomet et aux habitudes des Arabes, qui cherchaient à faire accepter leur domination. Les Siciliens furent soumis à des contributions moins pesantes qu'auparavant et surtout plus régulières ; l'impôt une fois déterminé, ne subit plus ces variations continuelles dont les ministres des empereurs grecs profitaient seuls. L'administration fut plus équitable et plus sage. On laissa aux habitants le droit de choisir les stratèges qui devaient connaître de leurs intérêts et s'entendre avec les caïds et les walis arabes. Le pays, partagé depuis les Carthaginois en deux grandes provinces, la Syracusaine et la Panormitaine, reçut une nouvelle division plus appropriée à sa situation. Il y eut trois wâls (wâls de Mazzara, de Noto et de Mona). Chacun de ces wâls eut un gouverneur placé au-dessus des caïds, auxquels était confiée la direction des districts inférieurs.

Outre les bienfaits d'une bonne organisation, les Siciliens durent encore aux Arabes l'importation de nombreux perfectionnements dans l'agriculture, les arts et l'industrie. Il y eut par le fait de la conquête un remarquable élan donné à l'activité nationale ; de nouvelles plantes furent introduites dans l'île ; l'arbre à coton de Syrie, la canne à sucre de Tripoli, le frêne, le pistachier s'élevèrent à côté des orangers et des citronniers. Les procédés de culture reçurent de grandes améliorations. Les Arabes firent connaître aux Siciliens ce système si renommé d'aqueducs en siphon, dont ils font usage encore aujourd'hui. L'industrie et le commerce prirent aussi un accroissement considérable. C'est de Sicile, selon les récits les plus probables, que se répandit au XIIe siècle, en Europe, l'art de tisser les étoffes de soie ; les richesses naturelles du pays furent mises en œuvre ; l'argent, le fer, le cuivre, le soufre, le sel gemme furent exploités ; les marbres, le porphyre, le granit, le jaspe, servirent à la décoration des monuments. La plupart des édifices de l'architecture arabe ont disparu ; cependant il en reste assez pour que nous puissions encore admirer l'élégance du style, et surtout la finesse des détails. On trouve dans les environs de

Palerme, dont les Arabes firent leur capitale, un certain nombre de petits châteaux qui donnent une très-haute idée du mérite de leurs architectes. Tels étaient ces barbares dont nos chroniqueurs tracent un si affreux portrait; tandis qu'on les accusait de se nourrir de chair humaine, ils apportaient avec eux la richesse et la civilisation[1].

Les Aglabites pénètrent en Italie et fondent des colonies sur les côtes de la Méditerranée.

Au reste, ces travaux intérieurs n'empêchaient point les Arabes de s'avancer de plus en plus en Italie, qu'ils nommaient la Grande Terre. Ils avaient déjà ravagé les îles de Ponza et d'Ischia, et pillé les côtes de la Calabre; ils s'étaient même montrés à l'embouchure du Tibre. Maîtres de Palerme (836), ils profitèrent des démêlés du successeur de Charlemagne avec ses fils, et des Grecs de l'Apulie avec les ducs lombards de Bénévent, pour s'emparer de Brindes, et quelques années après de Bari (839).

En possession d'un port sur l'Adriatique, ils pouvaient dévaster impunément les côtes de la Dalmatie et celles de l'Italie orientale, menacer le Péloponnèse et les îles laissées sans secours par les empereurs de Constantinople.

L'esprit d'indépendance locale commençait à agiter les principales villes de l'Italie; déjà Naples, en 817, avait chassé les Grecs de ses murs et s'était placée sous l'autorité d'un duc électif; plusieurs places se montraient disposées à suivre son exemple, et ces divisions favorisaient les progrès des Arabes. Ils enlevèrent Tarente en 844, pénétrèrent dans le duché de Bénévent et ruinèrent même la riche abbaye du mont Cassin. Gaëte, Amalfi, abandonnées à leurs propres ressources, n'échappèrent à une perte presque certaine que par l'héroïque défense de leurs habitants; Salerne et Naples furent en péril; les musulmans bâtirent une forteresse à l'embouchure du Garigliano et cherchèrent bientôt à remonter le Tibre. Le pape fit relever les murailles d'Ostie, sans pouvoir arrêter les Musulmans; les faubourgs

1. Voy. l'appendice, n° 9.

de Rome furent envahis, les deux églises Saint-Pierre et Saint-Paul saccagées. En se retirant chargés de dépouilles, les vainqueurs détruisirent les fortifications de Civita-Vecchia (846).

Deux ans après, ils renouvelèrent la même tentative; ils trouvèrent l'entrée du Tibre barrée par des chaînes de fer, et une population tout entière sous les armes, commandée par le pape Léon IV, dont la présence excitait le plus grand enthousiasme; forcés de céder au nombre, ils regagnèrent le Garigliano (848).

Les dangers qu'avait courus la Ville sainte émurent enfin le roi d'Italie, Louis II, qui prit en mains la cause de la chrétienté. Il descendit dans la Pouille avec une armée, défit les Arabes à Lucera (867) et leur enleva Bari, qui résista trois ans (871); avec l'appui d'une flotte grecque, il fit échouer leurs attaques sur Salerne, en 873, et ne leur laissa que la ville de Taronte. Après sa retraite (875), les infidèles s'allièrent aux habitants de Naples, d'Amalfi et de Salerne, et tournèrent leurs efforts contre les États de l'Église; Jean VIII, incapable de leur résister, se voyant menacé jusque dans Rome et dans Ravenne, les éloigna en leur promettant un tribut de vingt-cinq mille marcs d'argent, et se rendit en France, puis en Allemagne, pour chercher des secours (880); mais les Arabes ne reparurent plus, et le pillage de Capoue fut leur dernier exploit jusqu'à la fin du IXe siècle.

C'est pourtant à cette époque que commençait cette longue anarchie, au milieu de laquelle les noms de Théodora et de Marozie dominent les événements; les Arabes eux-mêmes étaient divisés; des luttes intestines déchiraient l'Afrique, contre de leur puissance. Bérenger Ier, roi d'Italie, réussit, en 916, à détruire la colonie musulmane du Garigliano. Ce n'est pas seulement au point de vue politique que les établissements des Arabes sur les rives de la Méditerranée doivent attirer l'attention; ils avaient aussi une très-grande importance commerciale. A côté de la forteresse se trouvait le comptoir; on y faisait de nombreux échanges avec les marchands lombards dont l'active indus-

trie portait déjà ses fruits; la république d'Amalfi avait obtenu, par un traité spécial, un faubourg de Palerme, et ce privilége lui donnait un avantage marqué sur ses rivales.

Venise avait longtemps souffert de l'inimitié des Arabes; dès 870, sa flotte, unie à celle des Grecs, avait perdu, non loin de Crotone, une bataille mémorable à la suite de laquelle les musulmans s'étaient présentés devant Grado. Aussi, pendant la dernière moitié du IXe siècle, elle leur avait abandonné l'empire de la mer. Outre la Sicile, les Arabes possédaient les îles de Malte, Gozzo, Camino, Pantellaria; quelque temps après la prise de Palerme, ils avaient envoyé une flotte en Sardaigne et y avaient fait reconnaître leur domination. Candie avait été conquise par des pirates andalous; d'autres expéditions, parties des ports d'Espagne, avaient soumis, outre la Corse et les îles Baléares, le poste important de Fraxinet, près Saint-Tropez, qui assurait aux Arabes le libre passage des Alpes. Ainsi, l'islamisme obtenait dans la Méditerranée des triomphes qui relevaient la gloire des Arabes d'Afrique et d'Espagne.

Décadence des Aglabites; ils sont renversés par les Fathimites; intervention des khalifes de Cordoue.

Grâce à la popularité dont ils avaient su s'entourer, les Aglabites avaient maintenu leur autorité intacte; ils avaient repoussé les invasions des Thoulonides, qui, après s'être déclarés indépendants en Égypte, avaient voulu s'agrandir du côté de l'Occident. Mais un de leurs derniers princes, Abou-Ishac (877-902), sembla prendre à tâche de faire détester, par ses atroces cruautés, le nom de sa famille, et en même temps il rendit méprisable le chef spirituel qui était impuissant à réprimer de tels excès. Le parti des Alides, soutenu par les Edrissites, avait profité du mécontentement général et fait secrètement de grands progrès. Des dais (nom qu'on donne généralement aux Arabes missionnaires), commencèrent à se répandre et annoncèrent que le pouvoir allait passer aux mains d'un véritable imam, que Mahomet avait prédit pour l'an 300 de l'hégire un nouveau Mahadi, et que le peuple devait se hâter de lui jurer obéissance. Ce

prétendu descendant de Fathime et d'Ali, Abou-Obeidollah, vivait depuis quelque temps dans les environs de Sadjélmesse, au milieu de la tribu des Kotama qui se déclara en sa faveur et lui assura de nombreux partisans.

L'Aglabite régnant Abou-Nasr-Ziadet-Allah, ne se doutait point de la révolution qui s'était effectuée dans les esprits. Aussi, les mesures qu'il crut devoir prendre ne suffirent point pour comprimer la révolte; vaincu par les rebelles, chassé de Cairowan par son propre frère qui choisit, pour usurper la couronne, le moment où la dynastie aglabite expirait, il se hâta de fuir en Égypte et de là en Mésopotamie. Abou-Obeidollah, qui s'était jusque-là contenté du titre de mahadi, prit le titre solennel d'émir al-moumenin (commandeur des croyants), d'où l'on a fait par corruption le nom de Miramolin; à l'exemple des Abbassides, qui avaient fondé Bagdad, les Fathimites résolurent d'abandonner Cairowan et de créer une ville qui fut le siége de leur dynastie; ils en choisirent l'emplacement à cinquante-cinq lieues de Tunis, à quinze du port de Sous, et l'appelèrent Mahadia. Cette capitale fut à peine bâtie, qu'ils entreprirent de nouvelles conquêtes. Obeidollah fit reconnaître son autorité des Arabes de Sicile et de Sardaigne et s'avança du côté de l'Égypte; il ne put dépasser les déserts de Lybie, et son expédition n'eut d'autre résultat que de le rendre maître de Barcah. Du côté de l'Occident, il rendit tributaires, et le prince Edrissite qui régnait dans le Magreb-el-Aesa, et plusieurs autres familles qui s'étaient constituées d'une manière indépendante, telles que les Mequinez[1] de Miknasa, les Medrarites[2] de Sedjelmesse; les Rostamites de Tahart et les Abdelouadites[3] de Tlemcen (931). Mais la présence de son armée victorieuse pouvait seule les maintenir dans l'obéissance. Dès qu'il se fut éloigné, les divisions recommencèrent. L'émir de Miknasa s'avança contre Fez et en chassa le descendant d'Edris. Les

1. Sur Miknasa, Hartmann, *Africa*, p. 174; voy. aussi notre *Manuel de chronologie universelle*, t. Ier, p. 123.
2. Grammaye, *Africa illustrata*, lib. X, 1622; l'*Afrique de Marmol*, Leon l'Africain; M. Quatremère, *Notice sur Berri*, 1831, p. 108.
3. Walckenaer, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*. 1821.

Zenètes, dévoués à ce prince, réclamèrent le secours du khalife Ommïade d'Espagne qui s'empressa de répondre à leur appel. Des troupes, parties de l'Andalousie, occupèrent d'abord les villes de Tanger et de Ceuta, dont elles réparèrent promptement les fortifications pour s'assurer un point d'appui ; elles marchèrent ensuite contre Fez, où les Fathimites s'étaient retranchés, après en avoir chassé l'émir de Miknasa (933). Fez fut emportée d'assaut, et la suzeraineté des Ommiades reconnue dans tout le Maghreb-el-Aksa. Un prince édrissite devait exercer l'autorité sous la tutelle d'un wali institué par le khalife.

Les Fathimites, pendant vingt ans (934-954), ne parurent pas se préoccuper des progrès des Ommiades[1], qui s'étaient avancés jusqu'à Tlemcen, tandis qu'un de leurs généraux, pour venger l'injure que lui avaient fait éprouver des vaisseaux africains en pillant une galère où se trouvaient des esclaves destinées au khalife de Cordoue, pénétrait dans Tunis et imposait une forte contribution aux habitants de cette ville ; Moëz-Ledinillah se décide enfin à réprimer ces courses audacieuses. A la tête des vaillantes tribus Kotama et Zanhaga, auxquelles il promet un riche butin, il attaque le wali espagnol dans les environs de Tahart et taille son armée en pièces (960). Fez et Sidjelmesse ouvrent leurs portes ; toutes les villes suivent leur exemple, à l'exception de Ceuta, Tanger et Tlemcen, où s'étaient retirés les débris de l'armée vaincue ; mais Moez-Ledinillah, satisfait de l'humiliation de ses ennemis, abandonne bientôt le pays, et le nom du khalife de Cordoue est de nouveau proclamé dans les mosquées.

Les Fathimites abandonnent le Maghreb aux Zeïrites dont la puissance ne fait que décroître; les Hammadites s'établissent à Bougie.

L'ambition des Fathimites les entraînait du côté de l'Orient ; ils voulaient détruire la puissance spirituelle des Abbassides ; Obeïdollah avait laissé entrevoir que c'était le but principal de sa politique, et ses successeurs avaient poursuivi

1. Voy. sur les Obaïdites ou Fathimites, Cherbi, t. II, p. 193 ; Carette, *Études sur la Kabylie*, t. II.

ce but avec ardeur. Plusieurs expéditions avaient été dirigées contre l'Égypte, mais sans succès jusqu'au moment où Djauhar, général de Moëz, parvint à se rendre maître de cette province tant désirée (969).

Dès lors les Fathimites fondent un troisième khalifat, celui du Caire, et ils appartiennent à l'histoire d'Orient; ils montrent pour leurs possessions dans le Maghreb une complète indifférence. Ils proposent au chef de la tribu des Zanhaga d'exercer toute l'autorité, à la seule condition de reconnaître leur souveraineté (971). Ce chef, Yousouf-Balkin-ben-Zeiri, accepte avec empressement ces propositions et devient le fondateur d'une dynastie nouvelle, qui se met en possession de l'héritage des Aglabites, et qui dure plus d'un siècle et demi [1].

L'Afrique tout entière aurait pu se trouver réunie entre les mains des Fathimites; l'avénement des Zeirites détruisit l'unité qu'on avait pu croire un instant près de se réaliser. L'Égypte fut à jamais séparée des provinces occidentales. Le Maghreb continua, malgré les efforts de Balkin, de se gouverner sous la protection des Ommïades. Balkin, au lieu de l'attaquer de vive force comme Moëz, négocia secrètement avec les Edrissites et les Zenètes dont il réveilla l'esprit d'indépendance, et parvint à les soulever contre les khalifes de Cordoue; cette rébellion amena la chute totale des Edrissites (970-985), qui se brisèrent contre la puissance des Ommïades. Balkin tenta lui-même la fortune des armes; elle lui fut contraire, aussi bien qu'à son fils Mansour, et les Zoïrites durent renoncer à leurs projets d'agrandissement (1005). Ils ne furent pas plus heureux dans leurs rapports avec les chrétiens et ne purent conserver les conquêtes des Aglabites dans la Méditerranée. Les rois de Germanie étaient devenus maîtres de la plus grande partie de l'Italie. Pour leur résister, les Arabes eurent l'habileté de s'unir aux Grecs; leurs armées combinées repoussèrent Othon le Grand (972), et gagnèrent sur Othon II la bataille de Basentello (982). Mais Othon III (1000) ne leur laissa que la

1. Voy. l'appendice, n° 10.

ville de Tarente. D'un autre côté, les Walis de Sardaigne voyaient avec effroi s'élever les républiques de Gènes et de Pise, dont la marine faisait de rapides progrès. Ils essayèrent plusieurs fois de saccager ces deux villes, et d'arrêter leur prospérité dans son principe. Gènes avait eu, en 936, à supporter de leur part un terrible assaut, et depuis ce moment les habitants, toujours sur leurs gardes, avaient su se préserver d'une nouvelle surprise. Pise, que l'expérience n'avait pas éclairée, faillit, en 1005, être entièrement détruite ; toute la jeunesse pisane était absente, et les Arabes allaient franchir les murs et emporter la citadelle, lors que le courage d'une femme *sauva la ville*. Les musulmans n'avaient plus cette supériorité maritime qui avait assuré le succès de leurs expéditions; ils devaient bientôt être assaillis sur leur propre territoire.

A l'intérieur, les Zirites étaient loin d'avoir la puissance et l'éclat des Aglabites; leur domination ne s'étendait réellement que sur la province de Tunis et le littoral, à Alger, à Bougie, etc. Au delà les liens de l'obéissance s'étaient partout relâchés. La tribu des Kotama, qui avait le plus contribué à la fortune des Fathimites, s'était refusée à reconnaître l'autorité du chef des Zanhaga; elle s'était établie non loin de Seldjelmesse et de Tahart, et prenait souvent part à la lutte des Walis d'Espagne contre les tribus Zenètes. A quelque distance de la tribu de Kotama, près de Massalia, au sud des plaines de Bougie, un prince de la famille des Zirites, nommé Hamad, avait proclamé son indépendance. Il commandait la ville d'Aschir, que Zeri avait fondée dans les premiers temps de son élévation. D'autres chefs s'étaient établis dans différentes villes ou gouvernaient les tribus des déserts. Les Zirites se trouvaient donc confinés en quelque sorte dans leur capitale. Ayant un riche trésor à leur disposition, ils s'abandonnaient au luxe du sérail, et sacrifiaient tout à leurs passions brutales. Il y avait peu d'espoir qu'avec de tels princes la civilisation se maintînt en Afrique au point où elle avait été portée sous les Aglabites; mais le contact de l'Égypte et du Maghreb où, sous l'impulsion des Fathimites et des Ommiades, les sciences et les

arts continuaient de fleurir, corrigea indirectement ces funestes tendances.

Telle était la situation des Arabes d'Afrique au commencement du XIe siècle; ils allaient se fractionner de plus en plus, et touchaient au temps de la décadence. Le même fait se produisait d'une manière aussi tranchée chez les Arabes d'Espagne, après une période admirable de gloire et de grandeur.

Prospérité de l'Espagne sous les khalifes Ommiades; règne d'Abderrahman Ier.

L'histoire de la péninsule nous offre pendant trois cents ans le tableau d'une civilisation qui fait contraste avec l'ignorance et la barbarie des peuples de l'occident. Tandis que l'abus de la force règne sans partage sur l'Europe chrétienne, les Arabes d'Espagne, tout en conservant l'énergie de caractère que donne l'habitude des combats, comprennent les travaux de la paix et respectent les œuvres de l'intelligence. S'ils cultivent les sciences et les arts, ce n'est point comme les Francs qui obéissent à l'esprit dominateur de Charlemagne; ils y sont portés par leur nature même; les khalifes ne font que s'associer au mouvement général de l'opinion; les encouragements qu'ils donnent aux lettres, au commerce et à l'industrie, sont accueillis avec reconnaissance par un peuple qui en sent déjà tout le prix.

De 711 à 755, les premiers germes de la civilisation arabe s'étaient manifestés sous l'influence des institutions que la conquête avait apportées ou maintenues. Si la guerre civile avait un instant suspendu l'organisation politique du pays, l'avénement d'Abderrahman Ier et la proclamation du khalifat d'occident, en mettant un terme à ces tristes luttes, substitua les règles du droit aux caprices de despotes ambitieux, et sous un gouvernement sage et bienveillant, toutes les sources de la prospérité publique se développèrent avec rapidité.

La stabilité du pouvoir, qui ne sortit plus de la famille d'Ommiah, contribua surtout à cet heureux état de choses. Il n'y eut pas en Espagne, comme en Afrique, de ces riva-

lités sanglantes, substituant tout à coup une dynastie nouvelle à celle qui tenait les rênes de l'administration; la péninsule ne connut pas non plus les dissensions théologiques. A peine installé sur le trône, Abderrahman voulut faire oublier aux Musulmans le pèlerinage de la Mecque. Pour cela, il fit bâtir à Cordoue, dont il avait fait sa capitale, une mosquée magnifique que la curiosité d'abord, et ensuite la vénération, portèrent les fidèles à venir visiter une fois par an. Observateur exact des règles et des cérémonies imposées par Mahomet, et que ses ancêtres avaient pratiquées eux-mêmes à Damas, Abderrahman associa dans l'esprit de ses sujets le respect de sa race à l'adoration religieuse. Aussi les Abbassides et les Alides ne purent exciter aucune de ces insurrections que le fanatisme entretenait, et qui, en Asie, étaient toujours suivies d'une grande effusion de sang; de ce côté, les Ommiades n'eurent jamais d'inquiétude. Les sectes qui apparurent, restèrent toujours en dehors de la politique, et se renfermèrent dans la morale et la philosophie. Là comme ailleurs il se trouva des hommes pour énoncer des idées nouvelles et hardies, mais les discussions ne sortirent point des limites d'une réserve prudente. Les maîtres de l'Espagne étaient Sonnites; les querelles se réduisaient à quelques difficultés d'interprétations; les alfaquis ou docteurs de la loi étaient partagés en deux écoles rivales, l'école de Malek et celle de Baqui, qui eurent parfois des différends assez vifs, notamment vers 852, sans provoquer du reste aucun schisme.

Une autre cause contribua à l'affermissement de la domination musulmane : la famille d'Ommiah eut le bonheur de produire plusieurs hommes d'un mérite éminent. Abderrahman Ier (755-787), à un coup d'œil juste en politique, joignait une grande aménité de caractère. Actif, brave, il fut surnommé le juste par un peuple pour qui l'équité était la première des vertus [1]. Recherchant le luxe et la magnificence, il aimait moins encore les ornements surchargés d'or et de pierreries que les œuvres d'art parlant au senti-

1 *Sur les Ommiades d'Espagne, Casiri*, t. II, p. 107; de Gayangos dans son édition d'Al-Makkari, et l'ouvrage si incomplet de Cardonne.

ment, et les créations de l'intelligence susceptibles d'élever l'esprit. On raconte de lui un trait simple et touchant, qui prouva que sur le trône il avait conservé fidèlement les souvenirs de son enfance, et un tendre amour pour sa terre natale. Il avait fait planter dans ses jardins de Cordoue un palmier originaire du désert; souvent, assis sous son feuillage, il répétait ces vers bien connus : « Beau palmier, tu es comme moi étranger en ces lieux, mais les vents de l'ouest caressent mollement tes rameaux, tes racines trouvent un sol fécond, et ta tête s'étale au milieu d'un air pur. Ah! comme moi, tu verserais des larmes, si tu pouvais ressentir les soucis qui me dévorent. Tu n'as rien à craindre de la mauvaise fortune, et moi je suis toujours exposé à ses atteintes. Quand le sort cruel et la fureur d'Al-Abbas me bannirent de ma chère patrie, mes pleurs arrosèrent souvent les palmiers qui croissent sur les bords de l'Euphrate; ni les palmiers, ni le fleuve n'ont conservé la mémoire de mes douleurs. Toi, beau palmier, tu ne regrettes point la patrie. »

Les successeurs d'Abderrahman Ier marchent sur ses traces; magnificence d'Abderrahman III.

Hescham Ier, fils et successeur d'Abderrahman (787-795), avait pour qualités principales la douceur et la charité; elles le firent chérir de ses sujets. Nul prince ne s'inquiéta plus d'assurer le bonheur matériel du peuple. Outre les aumônes qu'il distribuait à profusion, il veillait à la construction de nombreux édifices où les malheureux trouvaient des moyens de travail et une subsistance assurée. Les dernières paroles qu'il adressait en mourant à son fils Alhakem sont empreintes d'une haute sagesse : « Mon fils, lui dit-il, les royaumes appartiennent à Dieu, il les donne ou les ôte à son gré. Puisqu'il nous a placés sur le trône d'Espagne, rendons-lui d'éternelles grâces, et, pour nous conformer à sa volonté sainte, faisons du bien aux hommes. Ce n'est que pour cela qu'il a mis en nous la suprême puissance. Que ta justice, toujours égale, protége le riche et le pauvre sans distinction. Traite tes soldats avec bonté; qu'ils

soient les défenseurs, non les tyrans du pays. Protége les laboureurs dont les travaux nous nourrissent, veille sur leurs champs et leurs récoltes. Que le peuple soit heureux à l'ombre du trône, et qu'il jouisse avec sécurité des biens et des plaisirs de la vie. »

Alhakem Ier (795-821) ternit par une arrogance présomptueuse et une sévérité cruelle l'instruction et la bravoure qui le recommandaient à l'estime publique. Il était né pour la vie indépendante; son caractère sauvage, mêlé quelquefois d'une sombre mélancolie, s'irrita avec l'âge, et lui fit commettre des actes d'une vengeance aveugle; aussi les remords assiégèrent-ils ses derniers moments. Abderrahman II (821-852), contemporain d'Almamoun, fit oublier pendant son long règne les torts de son prédécesseur; plus rapproché par ses penchants des sentiments de son aïoul Heschem, il avait de plus que lui un ardent amour des lettres et des arts; toujours entouré de poëtes et de musiciens, il contribua plus que personne à introduire dans les mœurs arabes cette délicatesse et cette élégance qui, plus tard, furent l'apanage de la chevalerie. Tout le monde connaît l'histoire de cette esclave favorite dont il fit murer la porte en pièces d'argent pour la punir d'un caprice, en lui laissant le soin de *démolir elle-même cette barrière de nouvelle espèce.*

Les trois princes qui succédèrent immédiatement à Abderrahman II, Muhamad Ier (852-886), Almondhir (886 888), Abdallah (888-912), occupèrent dignement le trône, sans abuser jamais de l'autorité qui leur était dévolue; mais des luttes intérieures ne leur permirent pas d'élever de nouveaux monuments à la gloire du khalifat. Il n'en fut pas de même d'Abderrahman III (912-961). Son règne, qui dura près d'un demi-siècle, est *l'époque la plus brillante de la* domination des Arabes en Espagne. Tandis qu'un de ses parents, le prince Almudaffar, apaisait les discordes civiles, et défendait contre les chrétiens l'intégrité du territoire, tandis qu'un autre général soumettait en Afrique le Magreb-El-Acsa, lui-même renouvelait à Cordoue les efforts de ses ancêtres, embellissait sa capitale et les principales villes de l'Andalousie, introduisait en Espagne les sciences de

l'école de Bagdad, et donnait aux lettres et aux arts une plus vive impulsion. C'est lui qui fit bâtir, non loin de Cordoue, pour une de ses favorites, le fameux palais de Zehra, dont la description dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus merveilleux. Ainsi gloire militaire, connaissances supérieures, richesses, luxe, magnificence, ce prince posséda tous les genres d'illustration, et cependant il fut personnellement malheureux. Il lui fallut punir de la peine capitale un de ses fils, qui, pour arriver au trône, troublait la paix publique par de continuelles conspirations; la contrainte qu'il s'imposa en cette occasion brisa dans son âme tous les éléments de bonheur que la fortune lui avait prodigués. On trouva à sa mort, dans ses papiers, les paroles suivantes : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis khalife. Trésors, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux m'estiment, me redoutent et m'envient. Tout ce que les hommes désirent m'a été accordé par le ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé heureux : ce nombre se monte à quatorze. Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie [1]. »

Alhakem II et Hescham II; gouvernement d'Almanzor.

Alhakem II (961-976) était bien digne de succéder à Abderrahman ; moins désireux de gloire, il n'eut d'autre pensée que le bonheur de ses peuples. Satisfait d'une représentation modeste, il trouvait dans une sage économie les moyens de diminuer les impôts et de multiplier les travaux d'utilité publique. Son équité peut être caractérisée par le fait suivant qui devait se reproduire, sous une autre forme, dans l'histoire d'un des plus grands héros des temps modernes. Une pauvre femme possédait un champ contigu aux jardins du khalife. Alhakem voulant bâtir un pavillon en cet endroit, chargea son intendant de l'acheter, en lui indiquant ce qu'il désire faire. L'intendant court chez cette femme; sur son refus de vendre, il l'exproprie et construit le pavillon. La pauvre

1. Conde, *Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne*.
1 ; Almakkari, trad. de M. de Gayangos, etc.

femme s'adresse au cadi de Cordoue et lui expose sa plainte : le cadi Bechir, après l'avoir entendue lui promet justice. Un jour le khalife se reposant dans son nouveau pavillon voit arriver Bechir monté sur un âne et portant un sac vide; Bechir le prie de lui permettre de remplir son sac de la terre qu'il foule en ce moment à ses pieds, et quand le sac est plein, il lui demande comme une dernière grâce de vouloir bien l'aider à le charger sur son âne. Alhakem y consent dans l'espoir de comprendre enfin le but de cette action ; il cherche à soulever le sac, mais ses efforts sont inutiles ; « Prince des croyants, lui dit alors Bechir avec gravité, ce sac que tu trouves si lourd ne contient qu'une petite parcelle du champ que tu as usurpé sur une de tes sujettes ; si tu ne peux la soulever aujourd'hui, comment supporteras-tu le poids de ce champ tout entier au jour du jugement. » Alhakem, frappé de ce discours se fait expliquer l'affaire : il reconnaît sa faute, rend immédiatement le champ à la pauvre femme et lui fait don en même temps du pavillon qu'on avait élevé.

Ce prince si recommandable par ses vertus mourut après quinze ans de règne. Son fils Hescham II, destiné à le remplacer était encore enfant, et l'Espagne musulmane allait devenir le théâtre de la guerre civile, lorsque, près du trône, se révéla un homme de génie, le célèbre Almanzor qui, revêtu de la dignité d'*hadjeb*, prit en main les rênes de l'administration, et fut khalife de fait jusqu'en 1001 (voy. p. 264). A sa mort, son fils Abdelmalec régna sous le même titre et avec la même autorité jusqu'en 1008. Hescham II réduit alors à gouverner lui-même, ne sut pas résister à ses ennemis, et la dynastie des Ommïades si puissante jusque-là, trouva la principale cause de sa décadence et de sa chute dans l'incapacité et la faiblesse de ce prince.

Politique des Ommïades ; troubles intérieurs.

Si nous considérons maintenant, d'une manière générale, la politique des khalifes de Cordoue pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler, nous rencontrerons dans cette étude de précieux enseignements. Ils auront la sagesse

de ne pas dépenser dans des expéditions lointaines les revenus de l'Espagne, ils étouffèrent au fond de leurs cœurs leur haine contre les Abbassides bourreaux de leur famille. Après avoir vaincu l'émir Yousouf, qui avait voulu régner au nom des khalifes de l'Irak, ils se contentèrent de repousser son allié le wali de Cairowan Ali-ben-Moguoith, vers 761, et ne prirent point l'offensive. Plus d'une fois, en 823, 841, 940, les empereurs grecs de Constantinople cherchèrent à les entraîner dans une alliance étroite contre les Arabes d'Orient. Les khalifes de Cordoue accueillirent ces avances froidement et firent des promesses de secours qu'ils ne mirent jamais à exécution.

L'Afrique fut le seul pays où ils songèrent à fonder quelques établissements; encore se bornèrent-ils au Magreb-el-Acsa où ils pouvaient facilement envoyer des troupes. Cette conquête (931) en montrant les forces dont ils disposaient, eut pour effet d'arrêter les Fathimites, qui auraient pu songer dans leur ardeur belliqueuse à envahir l'Espagne, et à laisser de côté leurs projets sur l'Égypte; mais la nécessité de soumettre les Zénètes toujours rebelles, la rendit onéreuse en exigeant de continuels sacrifices d'hommes et d'argent.

A l'intérieur, les Ommïades firent respecter leur autorité et réprimèrent avec succès toutes les tentatives de révolte; une tranquillité absolue eût été néanmoins incompatible avec le caractère des Arabes; aussi ne faut-il pas se préoccuper outre mesure des rébellions qui eurent lieu dans ce long espace de temps. Le pouvoir resta constamment concentré dans une seule main; et Cordoue, centre du gouvernement, ne fut point un instant menacée de perdre sa suprématie; aucune ville arabe ne lui disputa le rang de capitale.

Il y eut cependant, dès le VIII^e^ siècle, une guerre de succession qui menaça de compromettre l'avenir de la nouvelle dynastie, et de créer dans le pays une source inépuisable de dissensions. Abderrahman I^er^, en mourant, avait désigné pour héritier du trône, le troisième de ses fils, Hescham I^er^, dont les vertus justifiaient un pareil choix. Les deux aînés Suleiman et Abdallah, supportèrent avec peine cette exclusion bles-

sante, et bien qu'ils eussent contre eux le droit national des Arabes et la coutume de leur propre famille, ils prirent les armes pour déposséder leur frère ou du moins s'assurer une indépendance absolue dans les provinces de Merida et de Tolède (789). Après deux ans d'efforts infructueux, battus à Bulche par le khalife lui-même, à Lérca par son fils Alhakem, ils se soumirent et obtinrent un généreux pardon.

A la mort d'Hescham, en 796, ils renouvelèrent leurs prétentions, demandant ouvertement le partage de l'Espagne musulmane; un grand nombre de walis et de caïds arborèrent avec eux l'étendard de la révolte. Alhakem fut vainqueur dans les plaines de Murcie; Suleiman périt en combattant, et Abdallah obtint une seconde fois sa grâce (800). Ce prince incorrigible ayant appris la mort d'Alhakem (821), à Tanger où il s'était retiré, se précipita en Espagne à la tête d'un grand nombre d'Africains qu'il avait soudoyés et réussit à se fortifier dans Valence. Le nouveau khalife Abderrahman II ne lui laissa pas le temps d'étendre ses relations; il accourut sous les murs de la ville rebelle et offrit la bataille à son grand-oncle, s'il ne voulait pas reconnaître ses droits. Abdallah qui, avant d'engager l'action, avait prié Allah de lui exprimer sa volonté par un signe, et qu'un accident avait persuadé du mauvais succès de sa cause, se remit entre les mains d'Abderrahman, qui, plein de respect pour son grand âge, l'accueillit honorablement et lui laissa la libre disposition de ses biens (821). Cette guerre de succession fut la seule qui troubla jusqu'au XIe siècle la dynastie des Ommiades. Abdallah (895) et Abderrahman III (949) eurent, il est vrai, à conjurer deux séditions occasionnées par leurs propres fils; mais ces levées de boucliers n'avaient rien de sérieux.

Les walis firent une opposition plus inquiétante au gouvernement des khalifes; en exécutant les ordres qu'ils recevaient de Cordoue, la plupart étaient moins guidés par le sentiment du devoir que par la crainte de se voir enlever l'autorité dont ils disposaient. Dès qu'ils se croyaient assez forts pour jeter le masque, ils aspiraient à l'indépendance.

Une prompte répression était nécessaire, car au moindre revers du khalife, dix gouverneurs étaient prêts à lui refuser leur concours et à se déclarer souverains dans leurs domaines. Après la dispersion des partisans d'Yousouf, les walis qui causèrent à l'islamisme les plus grands embarras, furent ceux de Carmona et de Baeza, qui favorisèrent l'expédition d'Ali-ben-Mogueith (761), celui de Tortose qui prit part aux diverses insurrections de Suleiman et d'Abdallah, et enfin ceux de Saragosse, Mérida, Tolède et Huesca qui pendant quarante ans mirent en feu le nord et le centre de l'Espagne, sous la pression de deux personnages dont l'origine et le caractère sont peu connus.

Omar-ben-Hassan et Caleb son fils, c'étaient leurs noms, ont joué pendant près d'un demi-siècle un rôle important dans l'histoire de la péninsule. Placés entre les chrétiens et les musulmans, sans se déclarer complètement ni pour l'un ni pour l'autre parti, ils ont paru vouloir créer entre les deux peuples une sorte de terrain neutre, où les deux religions se seraient trouvées sur un pied d'égalité parfaite. Soutenu par un grand nombre de walis et de caïds, Omar-ben-Hassan, après une vie de brigandages, était parvenu à établir sa domination dans la plus grande partie de l'Aragon (863-866); battu par Muhamad, il se retira dans les Pyrénées pour organiser une troupe plus brave et mieux disciplinée. Puis, avec le secours du roi de Navarre, il reconquit l'Aragon depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ébre. Vaincu et blessé à la bataille d'Aybar, il eut pour vengeur son fils Caleb, qui se maintint contre les attaques d'Almondhir et acquit même par suite de circonstances favorables une puissance très-étendue. Une révolte lui ouvrit les portes de Tolède, une autre celles de Cuença (886). Il s'approcha de la Guadiana et du Guadalquivir, suscitant partout des ennemis aux khalifes (888-890). Abdallah, forcé de combattre son propre fils, ne put diriger contre Caleb des troupes suffisantes; il le laissa maître de tout le bassin du Tage depuis Talavera jusqu'à la source même du fleuve, de l'Aragon, d'une partie de la Catalogne et du littoral de Tortose à Murcie. N'étant plus inquiété par les musul-

mans, Caleb cessa de ménager les chrétiens, comme il l'avait fait précédemment, et n'hésita pas à les attaquer. Mais il avait trop présumé de ses forces et il éprouva une terrible déroute dans la journée de Zamora (901). Ce désastre fut le signal de sa ruine; les rois de Léon et les khalifes s'unirent contre lui. Abderrahman III (913) remporta à Cuença une victoire décisive qui lui rendit toute la partie orientale de l'Espagne; en un mois, deux cents villes ou villages fortifiés se soumirent sans résistance. Il ne resta bientôt plus à Caleb que Tolède et quelques places en Aragon; mais telle était la terreur de son nom, qu'il se maintint dix ans encore dans ces différentes positions. Sa mort seule causée par un accident, détruisit son parti (922). Tolède résista encore quelque temps et ne reconnut l'autorité du khalife, qu'après avoir souffert toutes les horreurs de la famine en 927.

Cette ville, il faut le dire, se distingua entre toutes les cités de l'Espagne par une opposition constante à la domination musulmane. Sa population nombreuse était tout entière composée de juifs et de chrétiens, ennemis secrets du gouvernement; c'était avec peine que cette ancienne capitale des Goths s'était vu préférer Cordoue. Les habitants qui, dans l'origine, s'étaient pliés sans regret au joug étranger et qui avaient même reçu dans le pays le nom de muzarabes, irrités maintenant d'avoir perdu toute influence politique, tâchaient d'en acquérir une nouvelle en se faisant le centre de l'ancien parti vaincu. Déjà avant le commencement de la guerre de Caleb, Alhakem (800), Abderrahman II (828-838), et Muhamad Ier (853-859) avaient été forcés de les réduire par la force, et d'entreprendre contre eux des siéges en règle. Ces khalifes auraient pu détruire leurs fortifications; ils ne le voulurent point pour ne pas affaiblir leur ligne de défense, sans songer qu'entre les mains d'une population ennemie, elles ne pouvaient leur être d'aucune utilité.

Le grave caractère des révoltes de Tolède ne se retrouve point dans les autres soulèvements que les khalifes eurent à apaiser, comme en 827 celui de Mérida, et en 920 celui

des montagnards d'Elvira ; ils furent causés uniquement par la rigueur excessive qu'on apportait dans le recouvrement de l'impôt; et bien qu'ils aient occasionné de longues luttes dans les Alpuxarras et sur les bords du Tage, ils n'eurent jamais une portée bien redoutable. Il en fut de même de l'insurrection de Cordoue sous Alhakem (817). Ce prince voulant subvenir aux dépenses d'une nombreuse garde qu'il avait instituée auprès de sa personne, établit un droit d'entrée sur les marchandises importées. Il en résulta une fermentation générale dans les esprits, on refusa d'obéir; Alhakem voulut punir les récalcitrants; alors la population se précipita sur les gardes, en massacra un grand nombre et contraignit le reste à se retirer dans le palais. Outré de colère, le khalife se met à la tête de ses cavaliers, et marche contre l'émeute. Les Cordouans fuient devant lui ou essayent vainement de se défendre; leurs maisons dans les faubourgs, sont pillées ; eux-mêmes sont réduits à s'expatrier avec leurs familles. Une partie de ces exilés alla peupler un faubourg de Fez où ils furent accueillis par Edris ben-Edris ; les autres se firent pirates et en 820, après avoir saccagé Alexandrie, conquirent l'île de Crète où ils fondèrent Candie (843).

Les khalifes eurent toujours le soin de s'entourer d'une milice étrangère; les premiers successeurs d'Abderrahman Ier en eurent une zenète, les autres depuis Abdallah (900), firent venir de Constantinople des esclaves de Slavonie qu'ils élevèrent au maniement des armes et dont ils se firent des satellites dévoués. Grâce à ces soldats, ils surent prévenir toute collision entre les Arabes et les Alabdaris (Africains, Maures ou Berbères), et, de 755 à 1008, ces deux partis n'en vinrent point aux mains, quoiqu'ils eussent conservé l'un contre l'autre les sentiments les plus hostiles. Il faut reconnaître cependant qu'il y avait dans l'armée de Calob plus de soixante mille Berbères. Quant à la garde slavonne, la force du pouvoir l'empêcha d'avoir, comme en Orient, une influence nuisible, et son rôle politique n'apparaîtra qu'à partir du XIe siècle, quand la dynastie des Ommiades s'écroulera.

Guerres contre les chrétiens.

Outre ces embarras intérieurs, les Arabes d'Espagne avaient un sujet de préoccupation bien autrement grave : c'était la lutte contre les chrétiens des Asturies et de la Gaule. D'une part, il leur fallait résister aux Francs qui souffraient vivement de les voir établis dans la Septimanie au delà des Pyrénées ; de l'autre, ils trouvaient dans ces montagnes comme dans celles du royaume d'Oviédo une population belliqueuse contre laquelle venaient se briser tous leurs efforts. Déjà les émirs qui avaient précédé Abderrahman Ier avaient été contraints par le Goth Pélage de laisser se former sur les confins de la Galice une petite principauté chrétienne : les successeurs de Pélage avaient profité de tous les troubles survenus dans la péninsule pour attirer autour d'eux les chrétiens impatients du joug de l'islamisme. Quand Abderrahman fut définitivement promu au khalifat, il trouva ce petit royaume solidement établi au nord du Minho. Bien plus, les montagnards des Pyrénées, sans posséder aucune organisation politique, refusaient obstinément à tous les corps de troupes le passage de la Catalogne en Septimanie, tandis que les Francs et Pépin le Bref assiégeaient Narbonne privée de tout secours (756). Abderrahman s'adressa d'abord aux rois d'Oviédo, qu'il effraya par ses immenses préparatifs et qui se soumirent à un tribut de dix mille onces d'or, dix mille livres d'argent, dix mille chevaux et autant de mulets, mille cuirasses, lances et épées (759). Mais à peine avait-il obtenu cet avantage, qu'il apprit la reddition de Narbonne et la perte de la Septimanie tout entière (760). La crainte de ne pouvoir s'ouvrir le passage des Pyrénées lui fit sourire au triomphe des Francs. Quelques années plus tard (778), Charlemagne prenant en main la cause du christianisme et cherchant aussi à opérer la fusion des anciens sujets romains avec les races germaniques, en les conduisant contre les infidèles, se jeta sur la Catalogne et l'Aragon. Dans une première expédition, les Francs s'avancèrent jusqu'aux bords de l'Ébre et ravagèrent tout le pays; mais la trahison des chefs navarrois et vascons unis aux Arabes leur fit éprou-

ver un échec sanglant au moment où ils repassaient les Pyrénées; cette défaite où périt Roland, restée célèbre dans les romans de chevalerie sous le nom de combat de Roncevaux, leur fit perdre leur butin. Abderrahman reprit toutes les villes de la Catalogne et de l'Aragon, à l'exception de Girone, que son fils Hescham ne réduisit qu'en 793. Hescham voulait reconquérir la Septimanie; il envoya dans cette province une armée qui s'empara de Narbonne; ce ne fut qu'un succès passager. Charlemagne, en apprenant cette incursion, chargea spécialement son fils Louis, roi d'Aquitaine, d'en arrêter les progrès; pendant seize années, de 796 à à 812, il y eut sur les frontières des Pyrénées une longue guerre à la suite de laquelle la Navarre et la partie de la Catalogne qui s'étend depuis la Sègre jusqu'à la mer devinrent des marches françaises gouvernées par des comtes relevant de l'Aquitaine.

Les Francs avaient combiné la plupart de leurs expéditions avec les chrétiens des Asturies qui, sûrs de leur protection, avaient refusé le tribut et pris courageusement les armes. Les musulmans, obligés de diviser leurs forces, affaiblis par l'insubordination des walis et des caïds, étaient réduits à la défensive. Aussi Alphonse II le Chaste, qui régna à Oviédo, de 793 à 842, parvint-il à accroître considérablement le territoire de ses ancêtres; du Minho, en deçà duquel il se trouvait jusqu'alors resserré; il s'avança jusqu'aux rives du Duero, et concentra la lutte autour de la forte ville de Zamora.

La mort de Charlemagne et le démembrement de son empire ne devaient point relever la cause musulmane. Les comtes des marches espagnoles, en se rendant indépendants, devinrent chers aux habitants du pays qui, sous leur conduite, entreprirent bravement de combattre les ennemis de leur religion. Le comte de Navarre, en 835, prit le titre de roi et commença à entamer la Castille et l'Aragon, que le comte de Barcelone attaquait d'un autre côté.

Dès ce moment commença cette croisade acharnée dans laquelle les deux peuples n'abandonnèrent pas un pouce de terrain qui ne fût couvert de leur sang. Malgré les sus-

pensions d'armes signées par les khalifes et les princes chrétiens, il n'y eut jamais de trêve pour les habitants des frontières. Les meilleurs guerriers des deux nations se donnaient rendez-vous sur ces limites, qui varinient selon les chances des combats. En 872 et 878, il se livra deux batailles sanglantes; l'une sur les bords du Sahagon, affluent du Duero; l'autre, dans *les plaines de Zamora* : la première, où les rois de Navarre et de Léon furent réunis sous les mêmes étendards, resta indécise; la seconde, gagnée par Alphonse III, dit le Grand, lui assura la possession de Zamora et lui ouvrit le bassin du Tage. Alors s'organisèrent les courses des Galiciens sur Lamego, Viseu, Coimbre, Salamanque et même Talavera; alors apparurent pour la première fois les comtes de Castille qui, profitant habilement des révoltes d'Omar-ben-Hassan et de Caleb, accrurent promptement leur puissance (882-900).

Distraits par des querelles intestines, les khalifes ne pouvaient arrêter ces progrès; mais ils furent heureusement servis par les divisions des chrétiens eux-mêmes : les comtes de Castille, les rois de Navarre et de Léon se disputèrent quelques parcelles de territoire, et ne surent point s'unir contre l'ennemi commun quand l'occasion était favorable.

Dès qu'Abderrahman III eut réduit à l'obéissance les musulmans rebelles, il songea à relever l'honneur de ses armes. Ramire II, excité par les fils de Caleb, s'était avancé dans l'intérieur du pays jusqu'à Talavera, qu'il avait mise à feu et à sang; pour se venger de ce désastre, le khalife envoya un corps de troupes considérable dans la Galice et le royaume de Léon, et commanda à ses généraux de ravager les villes ouvertes sans assiéger aucun château fort. Ses ordres furent exécutés ponctuellement; et bien plus, le roi de Léon, ayant voulu s'opposer au retour de cette armée, éprouva une grande défaite sur les bords du Duero (920). Bientôt après les chrétiens, s'étant portés en Lusitanie jusqu'à Badajoz et Lisbonne, furent contraints de rétrograder devant des forces supérieures (934). Enfin, en 938, Abderrahman proclama l'algehed ou guerre sainte, et passa lui-même le Duero à la tête d'une *nombreuse armée. Il mit d'abord le*

siége devant Zamora, que l'ennemi avait fortifiée et entourée de sept enceintes de murailles, défendues elles-mêmes par un double fossé rempli d'eau. Ramire II, comptant sur le courage de ses soldats, crut pouvoir surprendre les musulmans et osa les attaquer en rase campagne; il éprouva, à Simancas, une défaite plus sanglante encore que celle du Duero, malgré les exploits du comte de Castille, Ferdinand Gonzalez, et les secours que lui avaient fourni des auxiliaires arabes traîtres envers leurs frères et leur patrie. Zamora, abandonnée à elle-même à la suite de cette défaite, fut prise d'assaut. Après avoir renversé un pan de muraille, les musulmans s'étaient précipités par la brèche, persuadés qu'aucun obstacle ne les séparait plus de l'ennemi. Tout à coup un large fossé s'offre à eux; dans leur ardeur, ils cherchent à le franchir et tombent par milliers sous les coups des Espagnols. A la fin, ceux qui survivent, se servant comme d'un pont des cadavres de leurs frères, parviennent sur l'autre bord et pénètrent enfin dans la ville.

Les hostilités continuèrent deux ans encore, et les musulmans conservèrent l'avantage. Ce fut Ramire II qui demanda le premier une trêve de cinq ans (941); cette trêve se prolongea jusqu'à la mort d'Alhakem II en 976; les chrétiens, affaiblis par des troubles civils que fomentaient dans le royaume de Léon le comte de Castille et le roi de Navarre, n'étaient point en état de reprendre les hostilités; et Abderrahman, bien que disposé à combattre vaillamment tous les ennemis qui se présenteraient, aimait mieux jouir des bienfaits de la paix; plus tard une étroite amitié l'unit au roi de Castille, Sancho; et celui-ci ne voulut point de son vivant combattre les musulmans.

La lutte recommença à l'avénement d'Hescham; le nouveau khalife, âgé de onze ans, se trouvait sous la tutelle d'une femme, et les musulmans auraient pu craindre des revers si les rênes de l'État n'avaient pas été confiées à Muhamad-ben-Abdallah-ben-Ali, émir dont le courage et les talents étaient déjà appréciés dans toute l'Andalousie. La nation accueillit avec joie cette élévation, que le mérite seul semblait avoir dictée, et quand l'hadjeb annonça l'algehed, elle

accourut en foule sous ses drapeaux. Muhamad manifesta hautement l'intention de conquérir l'Espagne tout entière, et jura, comme Annibal, haine éternelle aux ennemis de sa religion. S'il ne réussit point dans son projet, du moins il tint son serment. Chaque année, à la tête de ses troupes, il envahissait le Léon, la Galice, la Castille, ou même encore la Navarre et la Catalogne; et, après avoir porté au loin ses dépréda tions, il ramenait son armée dans ses cantonnements jouir de son triomphe et partager un riche butin. En 978, après avoir ravagé la Galice et conquis sur les champs de bataille le nom d'Almanzor (le Victorieux), sous lequel il est plus connu, il se porta en Catalogne et répandit la terreur jusque sous les murs de Barcelone. Les chrétiens étaient obligés de se retirer dans les places fortes ou dans les montagnes; ils n'osaient plus habiter les villes ouvertes ni tenir la campagne. De 978 à 983, ils n'éprouvèrent que des échecs. Ils perdirent successivement les villes de Léon et d'Astorga dont les murailles furent détruites. En 984, Almanzor se dirigea sur la Catalogne, où le comte de Barcelone, Borel, relevant des rois de France avait établi sa suzeraineté sur les comtés d'Ampurias, de Girone, d'Urgel et de Roussillon. Borel essaya vainement de résister à l'invasion des Maures : après avoir subi une première déroute, il chercha à se défendre derrière les murailles de Barcelone et fut forcé de fuir; les habitants, pour se racheter du pillage, durent se soumettre à l'impôt du sang. De 986 à 994 Almanzor pénétra encore plusieurs fois en Galice; dans une de ces expéditions il s'avança jusqu'à Compostelle, où il brûla la fameuse église de Saint-Jacques, objet d'une si grande vénération parmi les chrétiens; il en réserva avec soin les cloches, qui furent placées dans la grande cour de la mosquée de Cordoue. En 996, il battit dans la Castille le comte Garcie Fernandez. Peut-être, après tous ces exploits, aurait-il songé à étendre encore ses conquêtes s'il n'avait eu à réduire les Zenètes d'Afrique. A peine se fut-il retiré que les chrétiens reprirent l'offensive. Borel, chassé de Barcelone, recouvra ses États avec l'appui des chrétiens de France. Lorsque Almanzor reparut, il fut vainqueur à la journée de Cervera (1000), mais les princes

chrétiens, irrités de tant de désastres, résolurent d'opposer toutes leurs forces à cet indomptable ennemi. Sancho-le Grand, le comte de Castille et le jeune roi de Léon, Alphonse V, ligués ensemble, livrèrent à l'hadjeb une action décisive aux environs de Calat-Annosor. La lutte dura une journée entière sans aucun résultat; enfin les cavaliers chrétiens, bardés de fer, donnant la mort sans la recevoir, percèrent les bataillons arabes; il s'ensuivit un affreux massacre des musulmans, qui ne voulaient point abandonner le champ de bataille. Ce ne fut que le lendemain, à l'approche du jour, qu'Almanzor donna le signal de la retraite, et les chrétiens épuisés ne purent les poursuivre (1001).

C'était la première bataille que perdait Almanzor; aussi, abattu, humilié de cette défaite, il ne voulut point y survivre. Il refusa de soigner les blessures qu'il avait reçues dans le combat, et expira de désespoir, pleurant ses triomphes inutiles et son nom déshonoré. L'armée, à la nouvelle de sa mort, manifesta les plus vifs sentiments de regret; il semblait qu'avec lui la cause des Arabes fût anéantie. Cependant, sous la conduite d'Abdelmalek, fils d'Almanzor, ils vengèrent ce désastre, et pendant sept ans (1001-1008) les plaines de la Catalogne et de Léon furent de nouveau le théâtre d'actions sanglantes. Ce fut le dernier épisode de ces longues hostilités; la guerre civile allait dévorer les plus braves des musulmans et donner aux chrétiens un avantage décisif. Ceux-ci avaient une supériorité militaire incontestable; les triomphes d'Almanzor n'étaient dus qu'au seul mérite de ce général et à l'ardeur qu'il savait inspirer à ses troupes. Sa force principale résidait dans sa cavalerie, dont l'impétuosité était irrésistible; en adoptant les armures et les cuirasses de fer, les Espagnols s'étaient aussi donné à eux-mêmes une arme spéciale plus terrible. Leurs chefs passaient leur jeunesse entière à manier la lance et l'épée, dont plus tard ils devaient faire usage contre les infidèles, tandis que ceux-ci n'entendaient point sacrifier aux habitudes guerrières les travaux de l'agriculture ou les jouissances d'une civilisation avancée.

Dans les États chrétiens, chacun devait le service militaire; les seigneurs étaient forcés de suivre leur souverain dans ses expéditions, et entraînaient avec eux leurs vassaux. Chez les Arabes, au contraire, on restait libre de ne point partir. Les khalifes, avec leurs ressources, levaient les troupes dont ils avaient besoin ; les habitants en masse ne venaient sous les drapeaux que quand on proclamait l'algehed ; encore ne pouvait-on les retenir que pendant un temps limité. Les institutions des Espagnols étaient donc toutes militaires, et ils devaient acquérir dans les combats une supériorité plus marquée Sur mer, à la vérité, ils étaient loin de pouvoir entrer en parallèle avec les Arabes, qui disposaient de forces redoutables; les khalifes comptaient de nombreux vaisseaux dans les ports de Cadix, Algéziras, Almunecar, Almeria, Tortose, Tarragone. Ces trois dernières villes possédaient, en outre, des arsenaux très-bien approvisionnés, et chaque année de nouveaux navires étaient mis à flot dans les chantiers de construction de Carthagène et de Séville. Beaucoup de particuliers équipaient des bâtiments de commerce et rapportaient en Espagne les marchandises du Levant. D'autres, véritables corsaires, allaient faire des incursions en pays ennemi, et non-seulement les chrétiens répandus sur le littoral de la péninsule, mais encore les Francs et les Italiens étaient sans cesse inquiétés.

Les Arabes d'Espagne forment, à l'exemple des Sarrasins, des établissements dans les îles de la Méditerranée; ils attaquent la Provence et fondent la colonie de Fraxinet; incursions des Northmans.

Les Arabes s'étaient établis dans les îles Baléares (820). Ils s'emparèrent également de la Corse, qui resta indépendante de 840 à 860; les environs d'Arles et de Marseille furent plus d'une fois ravagés. A la fin du IXe siècle, en 889, les musulmans, trouvant dans les environs de Saint-Tropez, un emplacement des plus favorables d'où ils pouvaient s'élancer sur tous les points de la Provence, se fixèrent dans le poste de Fraxinet. Ils s'y maintinrent durant tout le Xe siècle ; et tandis qu'une partie d'entre eux, s'unissant aux

femmes du pays, s'adonnait à l'agriculture, les autres cherchaient à étendre l'islamisme par des courses aventureuses dans l'intérieur du continent. C'est ainsi qu'en 935, après avoir intercepté quelque temps le passage de France en Italie, ils pénétrèrent dans la Tarentaise, le Valais et la Suisse, qui était déjà pillée par les Hongrois, et, en 942, ils forcèrent à s'expatrier les populations de Fréjus et de Toulon [1].

L'Espagne était assaillie de son côté par les barbares scandinaves. En 843, cinquante-quatre vaisseaux avaient débarqué en Lusitanie une armée de Northmans qui avaient voulu surprendre Lisbonne. Le wali, pour les chasser, avait dû implorer le secours de ses voisins; et les pirates, obligés de reprendre la mer, avaient été attaquer dans l'Algarbe la ville de Sidonia. L'année suivante (844), ils avaient remonté le Guadalquivir jusqu'à Séville, dont ils ruinèrent les faubourgs; déjà même ils songeaient à s'y établir, quand les scheiks des environs vinrent les déloger à la tête de leurs tribus. Enfin, en 860, ils avaient abordé non loin de Malaga et de Carthagène, et ne s'étaient retirés qu'en pillant la fameuse mosquée d'Algéziras. Tant de ravages avaient excité la vigilance des khalifes; ils avaient ordonné que des navires stationneraient sur tous les points de la côte pour les défendre de toute surprise; et une flotte, chargée de donner la chasse aux Northmans, s'avança si loin que, suivant les chroniques bretonnes, on vit un gros vaisseau sarrasin à l'embouchure de la Loire.

Développement moral et intellectuel des Arabes d'Espagne.

Sous le point de vue moral, scientifique, industriel, les Arabes étaient bien supérieurs aux chrétiens; leur caractère, leurs mœurs avaient quelque chose de généreux, de dévoué, de charitable, qu'on eût vainement cherché ailleurs. On trouvait chez eux ce *sentiment de la dignité humaine* qui les avait toujours distingués, et dont l'abus devait produire la funeste manie des duels. Un jour le khalife Abdallah se

1. Voy. M. Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, et Desmichels, *Histoire générale du moyen âge*, t. II.

permit de railler la longue barbe d'un de ses capitaines, celui-ci jura de ne plus reparaître devant son souverain et tint parole.

Les rois de Castille et de Navarre avaient tellement confiance dans la loyauté et l'hospitalité arabes, que plusieurs d'entre eux n'hésitèrent pas à se rendre à Cordoue pour consulter les médecins si renommés de cette ville. Le plus pauvre des musulmans tenait autant à conserver intact l'honneur de sa famille que le sclcik le plus orgueilleux. L'obscurité de l'origine n'empêchait point d'arriver aux premières dignités; la noblesse de race ne donnait point seule la considération; il fallait y joindre le mérite personnel. La religion du Coran s'était épurée : on appréciait les vertus et les bonnes œuvres; la liberté de l'homme n'était plus écrasée, comme au temps de la conquête, sous la foi religieuse; le travail était encouragé, la propriété respectée; l'obéissance au père de famille, la vénération pour la vieillesse, un vif sentiment de la justice se faisaient partout remarquer; les cadis se considéraient plutôt comme des arbitres que comme des juges, et n'abusaient que bien rarement de leur autorité.

Ce qui contribua surtout à la grandeur des Arabes d'Espagne, ce fut le haut développement qu'atteignirent, sous leur domination, les lettres, les sciences et les arts, aussi bien que l'agriculture et l'industrie. Le goût des jouissances intellectuelles était descendu dans toutes les classes de la société; la poésie élevait les âmes. Les magistrats devaient avoir une instruction profonde pour conserver l'estime publique dans l'exercice de leurs fonctions. Une noble émulation inspirait les esprits; sur tous les monuments on permettait d'inscrire le nom des architectes aussi bien que le nom de ceux qui en avaient ordonné l'érection, et le peuple accordait ses louanges non-seulement au protecteur éclairé, mais encore au véritable artiste.

Les Arabes portèrent à un haut degré de perfection l'architecture, la musique et la danse. On étudie encore aujourd'hui le style particulier qu'ils donnaient à leurs édifices, on admire les ornements dont ils les décoraient. Quant à la

musique, Ali-Zénab fonda à Cordoue une école célèbre. Il avait fait une sérieuse étude de la nature des sons et des ressources de la voix humaine; le luth jusqu'alors ne se composait que de quatre cordes, Zénab en ajouta une cinquième.

En fait de poésie, les Arabes cultivaient surtout la romance ou la nouvelle; un grand nombre d'auteurs, plusieurs femmes même, se distinguèrent et s'acquirent une grande renommée. Nous les trouvons recherchés dans leurs images et leurs sentiments; mais ils s'adressaient à des imaginations ardentes, à des caractères naturellement exaltés.

Les sciences attirèrent aussi l'attention des Arabes. On apprenait dans les écoles l'astronomie, la géographie, la dialectique, la médecine, la grammaire, ainsi que des éléments de physique, de chimie et d'histoire naturelle; les bibliothèques étaient pleines de copies des anciens auteurs grecs et des philosophes alexandrins; les sciences mathématiques l'algèbre et la géométrie étaient cultivées avec succès. Le fameux Gerbert, qui depuis fut pape à la fin du xᵉ siècle sous le nom de Sylvestre II, avait puisé en Espagne des connaissances qui étonnaient ses contemporains et le firent accuser de magie.

Industrie, commerce, agriculture; monuments et travaux publics.

L'ardeur que les Arabes déployèrent dans les travaux de l'industrie fut plus grande encore : ayant retrouvé les mines dont les Romains et les Phéniciens tiraient leurs métaux, ils s'empressèrent de les exploiter; ils en ouvrirent de nouvelles, et l'on a justement vanté leurs mines de mercure près d'Almaden, de rubis près de Malaga et de Baja les Cinnabres. Du corail fut pêché sur les côtes de l'Andalousie, et des perles sur celles de Tarragone. On perfectionna la manière de tanner et de préparer le cuir, de tisser le coton, le lin et le chanvre. La fabrication des étoffes de soie et de laine fut portée à sa dernière perfection. Bientôt l'on ne parla, dans le Levant et sur la côte d'Afrique que des lames de Tolède, des soies de Grenade, des lins

nais, des selles et des maroquins de Cordoue. L'Europe tout entière recherchait les draps bleus et verts de Cuenca, les épicerles et le sucre de Valence. Ces produits n'étaient pas les seuls objets du commerce ; les Maures et les juifs qui s'occupaient plus spécialement du trafic, envoyaient encore en différents pays des huiles, du sucre, de la cochenille, de l'ambre gris, du cristal de roche, du soufre, du safran, du gingembre ; déjà peut-être ils se servaient de lettres de change dont l'invention a été attribuée aux Lombards ; et si ce moyen leur manquait, du moins ils y suppléaient déjà par un procédé analogue. Ils avaient dans le Levant des correspondants nombreux et recevaient en échange de leurs envois, de l'aloès, du camphre, des fourrures de martres du Khorasan et des tapis de Perse.

Quant à l'agriculture, les services que les Arabes rendirent à l'Espagne sont incontestables ; ils sont inscrits encore dans la Huesta de Valence et la Véga de Grenade que les travaux d'arrosement portèrent au plus haut degré de fertilité. Rien n'est plus ingénieux que le système d'irrigation qui fut établi dans la huesta. Cette plaine, admirable du reste par sa fécondité naturelle, est partagée dans son milieu par le Tuna dont les eaux vont se jeter dans la mer un peu au-dessous de Valence. Les Arabes arrêtèrent d'abord ces eaux par une digue, à deux lieues environ de leur embouchure, puis ils pratiquèrent sept coupures principales, dont trois sur une rive et quatre sur l'autre. La Huesta se trouva ainsi enveloppée par les branches du fleuve qui se déployaient en éventail. Ce n'est pas tout : chaque artère principale fut découpée en sept veines secondaires, de manière que l'eau pénétrait jusqu'au plus petit carré de terre. Pour cela, il fallait que le terrain offrît une gradation de descente géométrique, et, comme la plaine ne se présentait pas tout à fait dans ces conditions, on organisa un système de petits canaux (hecquias) et de ponts ou aequeducs, qui facilita la distribution des eaux du fleuve. Chacune des sept branches était ouverte un jour de la semaine, de façon que les eaux pussent s'élever au niveau nécessaire, et les veines secon-

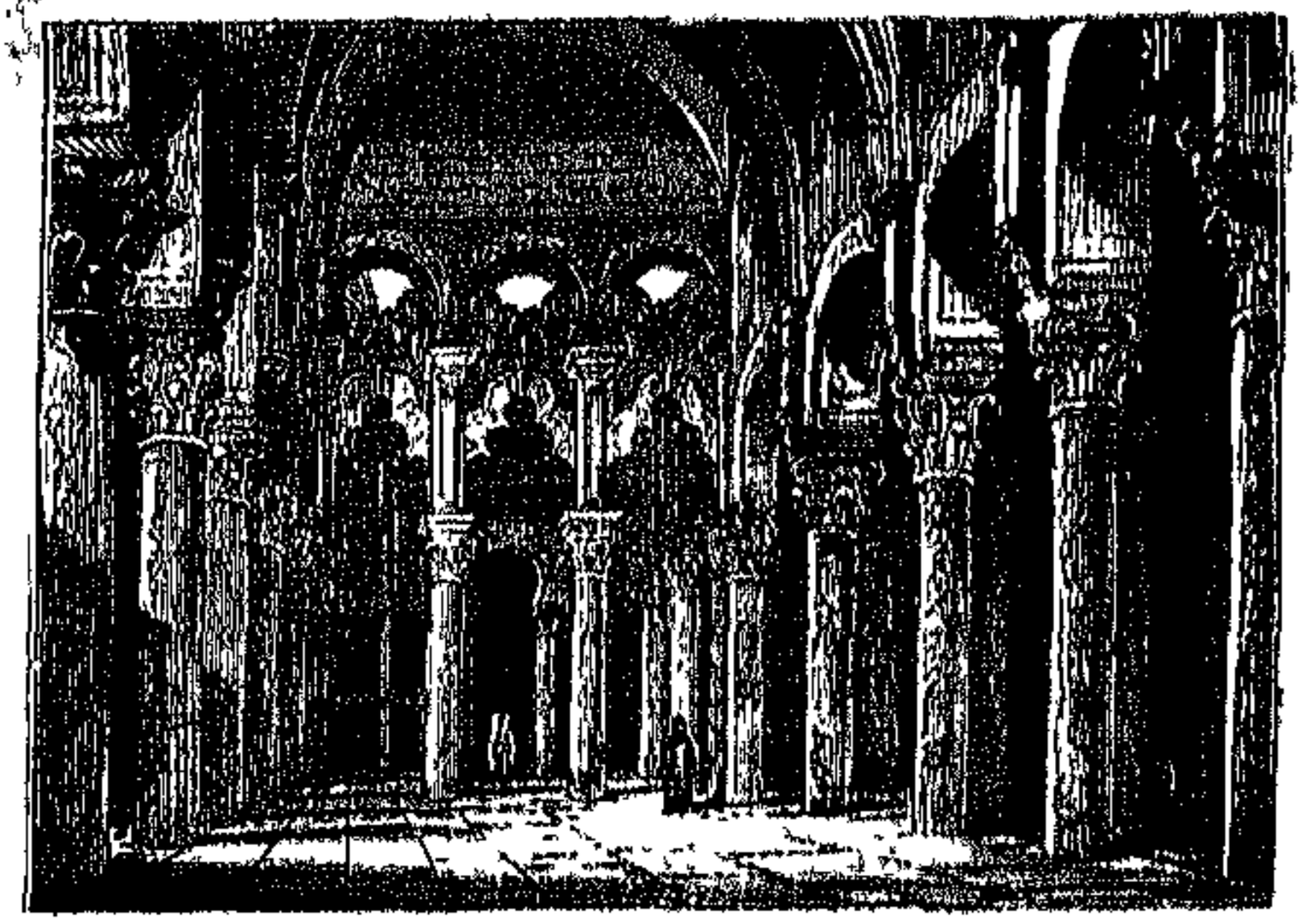
dinires avaient ensuite leur heure fixe. La Huesta avait mérité le nom de jardin de l'Espagne ; ailleurs où le terrain se prêtait mal à une disposition semblable, les Arabes avaient creusé des puits nombreux ou *norias*, dont l'eau était tirée par des bêtes de somme et conservée dans des bassins ou des rigoles, pour être utilisée en temps opportun.

Avec de tels procédés, sous le climat fertile de l'Andalousie, on obtenait trois récoltes par an ; il suffisait d'ensemencer immédiatement après la moisson. C'était d'Asie, des plaines de la Chaldée et des vallées de la Syrie que les Arabes avaient importé en Espagne leur savante culture; il ne se borna point leur bienfaisante influence dans le pays. Ils y introduisirent le riz, le coton, le mûrier, la canne à sucre, le palmier, le pistachier, le bananier, et, outre ces produits précieux, des fleurs et des légumes qui de là se répandirent plus tard dans toute l'Europe occidentale, la rose du Japon, le camélia rouge et blanc, l'asperge, etc.

Il ne faut point juger, par l'état actuel de l'Andalousie, de son état sous la domination Arabe. La population était alors bien plus considérable. Il y avait dans toute la partie d'Espagne possédée par les musulmans, six villes capitales, quatre-vingts cités, trois cents villes du troisième ordre, et un nombre infini de bourgades, de villages et de hameaux. A Cordoue seulement, on comptait deux cent mille maisons, six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles publiques, neuf cents bains publics. La ville contenait un million d'habitants. Dès lors il n'y a plus lieu de s'étonner de l'opulence et du luxe dont les historiens arabes nous apprennent que les khalifes faisaient étalage. Par l'azaque ou dîme sur les produits de la terre, le kharadj ou droit d'entrée et de sortie sur toutes les denrées, et le taadil ou imposition sur les marchands en détail, ils atteignaient toutes les richesses du pays; on conçoit sans peine que les revenus aient monté jusqu'à la somme de douze millions quarante-cinq mille dinars d'or. Nous savons déjà que l'État se réservait la cinquième partie du

butin, et que les chrétiens et les juifs payaient une capitation à part.

Néanmoins l'esprit reste toujours étonné des richesses que les Arabes ont prodiguées et dans leurs monuments, et dans leurs fêtes publiques. La mosquée de Cordoue qui subsiste encore aujourd'hui, égale en magnificence à celle de Damas, aussi vénérée que l'alakza de Jérusalem, a six cents pieds de long sur deux cent cinquante de large. En ce dernier sens,



MOSQUÉE DE CORDOUE.

elle a trente-huit nefs et dix-neuf dans le sens opposé; les nefs sont soutenues par mille quatre-vingt-treize colonnes de marbre. On entre du côté du midi par dix-neuf portes couvertes de lames de bronze d'un travail exquis; parmi ces portes, celle du milieu est incrustée de lames d'or. En haut s'élèvent trois boules dorées surmontées d'une grenade d'or. Ce vaste édifice était éclairé la nuit par quatre mille sept cents lampes pour l'entretien desquelles on dépensait tous les ans vingt-quatre mille livres d'huile et cent-vingt livres d'ambre et d'aloès; la lampe du mihrab ou du sanctuaire était d'or massif. Quant aux fêtes de Cordoue, rien ne pourrait nous donner une idée du luxe qui y ré-

gnait et de l'enivrement général. Toute la nuit, la ville était illuminée; les rues étaient jonchées de fleurs ; partout dans les promenades, les places publiques, le son des instruments retentissait dans les airs, et la population se livrait à des danses joyeuses.

Nous avons parlé de la ville et du palais de Zehra, que fit construire Abderrahman III, sur les bords du Guadalquivir, à quelques lieues de Cordoue. Il n'en reste aucune trace, mais voici ce que disent les auteurs arabes : les voûtes du palais étaient soutenues par quatre mille trois cents colonnes de marbres divers, élégamment sculptées ; les pavés étaient composés de carreaux de marbre de plusieurs couleurs réparties avec goût; les murailles étaient lambrissées de la même manière; les planchers peints d'azur et d'or. Dans les grands appartements, des fontaines d'eau douce alluient se perdre au milieu de bassins d'albâtre et de jaspe de formes variées ; au salon du khalife, on voyait sortir, du milieu de la fontaine, un cygne d'or sur la tête duquel était suspendue une grosse perle. Le cygne avait été fait à Constantinople, et la perle donnée par l'empereur Léon. Autour du palais s'élevaient de vastes jardins au milieu desquels on avait encore construit un pavillon pour que le roi pût se reposer au retour de la chasse. Ce pavillon était supporté par des colonnes de marbre à chapiteaux dorés ; au centre jaillissait une gerbe de mercure dans une conque de porphyre.

Toutes les richesses des princes ne se dépensaient point en monuments de luxe; ils firent aussi construire des édifices très-utiles, surtout Alhakem et Almanzor qui ne fut pas moins grand administrateur que grand guerrier. Alhakem bâtit des ponts et ouvrit des routes sur lesquelles on établit aussi des hôtelleries pour les voyageurs. Almanzor termina un grand aqueduc qui conduisait à Ecija les eaux du Guadalquivir; il fit élever à Cordoue par les soins du saheb-xaita, une nouvelle mosquée qui prit son nom[1]. Ce saheb-xaita était le préfet ou directeur de la police; il

[1] Viardot, *Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne.*

avait le commandement de la force armée pour veiller à la sûreté publique. Son autorité était toute différente de celle du wali, qui, d'accord avec les wizirs, ses assesseurs, traitait toutes les questions administratives.

Les Arabes d'Espagne étaient donc réellement, au XIe siècle, à la tête des nations civilisées; ils l'emportaient, à cette époque, sur tous les autres peuples de l'Europe. Mais l'esprit de discorde vint souffler l'incendie parmi eux, et précipiter leur ruine, au moment où, pour résister aux chrétiens, ils n'auraient eu besoin que de se fortifier dans une imposante unité.

CHAPITRE II.

LES SUCCÈS DES CHRÉTIENS SUR LES ARABES D'OCCIDENT SONT ARRÊTÉS PAR LES ALMORAVIDES ET LES ALMOHADES.

1008-1232 (de J.-C.). — 399-629 (de l'hég.).

CHUTE DES OMMÏADES D'ESPAGNE; DÉMEMBREMENT DU KHALIFAT DE CORDOUE. — LES ROIS DE SÉVILLE CHERCHENT VAINEMENT A ÉTENDRE LEUR DOMINATION SUR L'ESPAGNE MUSULMANE; LES DIVISIONS DES ARABES FAVORISENT LES PROGRÈS DES CHRÉTIENS. — LES MUSULMANS ABANDONNENT UNE PARTIE DE LEURS POSSESSIONS DANS LA MÉDITERRANÉE. — LES ALMORAVIDES. — ILS PASSENT EN ESPAGNE. — LES PRINCES CHRÉTIENS REPRENNENT L'OFFENSIVE. — LES MUSULMANS PERDENT LA SICILE ET SONT REFOULÉS EN AFRIQUE. — LES ALMOHADES SUCCÈDENT AUX ALMORAVIDES ET S'ÉTENDENT EN AFRIQUE. — L'ESPAGNE MUSULMANE SE SOULÈVE CONTRE LES ALMORAVIDES. — LES ALMOHADES ENVAHISSENT L'ESPAGNE. — LES ALMOHADES PROCLAMENT LA GUERRE SAINTE CONTRE LES PRINCES CHRÉTIENS; PUISSANCE D'YOUSOUF ET D'YAKOUB. — NOUVELLES LUTTES; BATAILLE DE TOLOSA; CHUTE DE LA DOMINATION DES ALMOHADES.

Chute des Ommïades d'Espagne; démembrement du khalifat de Cordoue

L'incapacité d'Hescham II, en permettant à Almanzor et à son fils Abdelmalek de déployer dans le gouvernement toutes les ressources de leur génie, n'avait produit jusqu'ici

1008 que d'heureux résultats; à partir de cette époque seulement, par la libre carrière qu'elle ouvrit à toutes les ambitions et à tous les partis, elle devint la première cause de la chute des Ommiades et hâta la décadence des Arabes d'Espagne.

Les triomphes d'Almanzor avaient fait une si vive impression sur les musulmans, qu'ils désiraient pour la plupart voir l'autorité se perpétuer chez ses descendants. Hescham II n'avait point d'enfants, on le pressa de désigner comme son héritier Abderrahman, frère d'Abdelmalek. La famille des Ommiades ne pouvait souscrire sans protestation à une pareille déchéance, et elle opposa une résistance opiniâtre aux Alamoris (nom des partisans des fils d'Almanzor). Elle trouva un appui dans la garde slavonne, jalouse des Zenètes qui avaient été appelés du Magreb par Almanzor, et qui s'étaient déclarés en faveur d'Abderrahman. Ces haines et ces rivalités firent éclater une guerre de six ans, dont les vicissitudes placèrent successivement sur le trône l'Ommiade Muhammad-el-Mahadi (1008-1010) et le chef des Africains, Suleiman, puis rétablirent un instant Hescham II (1010-1012) pour lui substituer encore Suleiman. C'était près de Cordoue que les plus terribles engagements avaient lieu, et cette ville fut plusieurs fois pillée et saccagée par les musulmans divisés.

L'avénement de Suleiman, qui ne se présentait avec aucun titre légitime à la souveraineté, ne pouvait mettre fin aux dissensions; elles recommencèrent en effet au bout de deux ans et se compliquèrent de l'apparition d'une nouvelle famille, celle des Beni-Hamud, dont le chef, Ali-ben-Hamud, avait été choisi par Hescham II pour gouverner le Magreb. Cette famille descendait de l'époux de Fathime par la branche des Édrissites; et, faisant valoir son origine, elle prétendit remplacer la dynastie ommiade. Ali profita des revenus de sa province, dont nul ne lui demandait compte, pour rassembler des troupes; il trouva des soldats dévoués parmi les tribus arabes, maures ou berbères; et, en même temps, ayant fait venir de l'intérieur de l'Afrique un grand nombre de nègres, // en forma un corps de cavalerie redoutable;

es préparatifs terminés, il se dirigea vers l'Espagne; son frère Alcassim, wali de Malaga et d'Algéziras, facilita son débarquement, et Suleiman, détesté de tous, fut en un instant renversé; mais les plus rudes ennemis d'Ali devaient être les derniers survivants de la famille d'Ommiah. L'Andalousie leur était restée fidèle, et, s'ils s'étaient réunis sous un même drapeau, ils auraient eu quelque chance de succès; *malheureusement* Abderrahman ou Abdérame IV (1017-1023), Abdérame V (1023), Muhamad II (1023-1025), Hescham-ben-Muhamad (1026-1029), engagèrent entre eux des luttes fratricides qui détruisirent leurs dernières ressources. Les Beni-Hamud imitant ce funeste exemple, perdirent de leur côté l'occasion favorable d'asseoir solidement leur autorité; à la mort d'Ali, son frère Alcassim et son fils Yahia *se séparèrent en deux camps opposés et plongèrent* l'Espagne musulmane dans tous les maux de l'anarchie (1029). Les guerres intérieures occasionnées par la faiblesse d'Hescham II n'avaient pu amener la création d'un pouvoir central; il en résulta une séparation complète entre les diverses provinces soumises aux Arabes; elles cessèrent de se confondre sous une même domination et formèrent des États indépendants.

Si l'on se rappelle la conduite des walis envers les plus puissants khalifes, on comprendra facilement tout l'avantage qu'ils retirèrent de la lutte des Ommiades contre les Alamédris et les Alides. Tous faisaient leurs conditions en prenant parti pour tel ou tel compétiteur, et cherchaient à s'assurer la perpétuité de leurs gouvernements, soit à titre viager, soit à titre héréditaire. Ils contraignirent même les Alides et les descendants de la famille d'Ommiah d'aliéner entre leurs mains la suzeraineté des provinces qu'ils se disputaient, moyennant un stérile hommage, un simple serment de fidélité; c'était l'établissement en Espagne du système féodal.

Les walis n'étaient pas seuls dominés par cet esprit d'indépendance; les wizirs se considérèrent comme maîtres du territoire sur lequel s'exerçait leur juridiction, et les cadis à leur tour se prétendaient souverains dans l'enceinte de

villes; tous ces ambitieux semblaient oublier que les chrétiens seuls profiteraient de leurs divisions. L'intérêt général disparaissait au milieu de ces luttes d'un égoïsme aveugle.

En détruisant tout pouvoir central, les Arabes auraient pu du moins former des groupes d'États capables d'opposer une résistance sérieuse aux chrétiens qui, eux-mêmes, avaient fondé plusieurs royaumes distincts. Si, par exemple, les quatre gouvernements de Cordoue, Tolède, Mérida, Saragosse, établis par les khalifes, et auxquels on avait associé plus tard ceux de Murcie et de Valence avaient conservé leurs limites, la décadence n'eût pas été aussi rapide, et le démembrement aussi général.

Dans la seule Andalousie, on vit s'élever, en 1029, indépendamment des petites principautés secondaires qui étaient fort nombreuses, six États dont les chefs prirent le titre de rois : ce furent les États de Cordoue, de Séville, de Carmona et Ecija, de Malaga, d'Algéziras et de Grenade. Tolède devint la capitale d'un royaume séparé. L'Algarve et la Lusitanie eurent leur roi à Lisbonne et à Badajoz. Sur la côte orientale d'Almeria à Murviedo, il y eut les trois royaumes de Murcie, entre Almeria et la rivière de Segura, de Denia, de la Segura au Xucar, et de Valence, du Xucar à Murviedo. Quant aux provinces septentrionales, elles se partagèrent entre les rois de Saragosse, de Tortose et d'Huesca.

En se refusant à l'obéissance des khalifes, les walis auraient dû s'unir entre eux et former des confédérations ; ils eussent assuré ainsi à chacun l'indépendance, et, en faisant taire les rivalités, eussent opposé aux chrétiens une barrière infranchissable, mais tous prétendirent à une souveraineté universelle, s'attaquèrent les uns les autres, et portèrent un dernier coup à la race arabe, en lui enlevant ses meilleurs défenseurs au moment où elle n'avait pas trop de toutes ses forces pour résister au flot qui la menaçait[1].

1. Almakkari, t. II, *appendice*, p. 10 et suiv. Castri, t. II, p. 208 et suiv. sur les dynasties indépendantes qui se formèrent en Espagne, les Abadites, les Hamadites, les Beni-Houd, les Beni-Almohas, les Almohades, etc.

Les rois de Séville cherchent vainement à étendre leur domination sur l'Espagne musulmane; les divisions des Arabes favorisent les progrès des chrétiens.

De tous ceux qui aspirèrent à relever le khalifat, les plus persévérants furent sans contredit les rois de Séville et de Tolède; leurs puissants voisins, les rois de Saragosse et de Badajoz se contentèrent d'imposer leur souveraineté à leurs voisins les plus rapprochés de l'Aragon et de l'Algarve. Les rois de Séville approchèrent du but qu'ils s'étaient proposé d'atteindre; placés au milieu de la province la plus divisée, ils purent facilement s'étendre; puis la ville où ils dominaient, admirablement située, avait en elle des éléments de grandeur et de richesse que les autres ne possédaient point à un même degré. Politiques adroits, ils suivirent avec talent le plan qui leur avait été tracé par le fondateur de leur autorité, Ben-Abad, appelé aussi Aben-Aded. Celui-ci avait fait répandre dans toute l'Espagne qu'Hescham II avait reparu à Séville et l'avait reconnu hautement pour le légitime héritier des khalifes de Cordoue. Ses successeurs laissèrent pendant quelque temps les petits princes de l'Andalousie s'affaiblir par les luttes intestines; saisissant le moment favorable, ils entrèrent en campagne, soumirent les seigneurs de Gibraltar, Niebla, Huelva, s'emparèrent de Carmona et intervinrent ensuite dans les démêlés des rois de Tolède et de Cordoue. Ce dernier prince, après avoir été battu à l'Algothor, était assiégé dans sa capitale (1060). Le roi de Séville, Almoatedod Ier, ou selon les chroniques Ben-Abad II accourut à son secours; mais, après avoir chassé les ennemis, il le fit lui-même prisonnier et se rendit maître de ses États. Un tel succès ne lui parut pas suffisant: il voulut encore posséder Malaga, Grenade, et surtout la ville d'Ecija. Le souverain de Malaga, qui appartenait à la famille des Beni-Hamud, et se trouvait en rapports constants avec le souverain du Magreb, son parent, lui opposa des troupes nombreuses, aguerries, et repoussa ses tentatives. Almoatedod II ou Ben-Abad III ne fut pas d'abord plus heureux; il se vit même enlever par le roi de Tolède, que soutenait Alphonse VI de Castille, les deux plus importantes villes de

ses États, Cordoue et Séville; l'affection des habitants ne tarda pas à les lui rendre, et la vengeance vint accroître encore son ardeur des combats. Il contribua très-habilement au démembrement des États de Tolède, qui s'étaient accrus par l'adjonction de Cuença et de plusieurs districts de la côte; Murcie, Valence, Alicante; puis il attaqua les nouveaux possesseurs et les vainquit séparément; Murcie succomba; quelque temps après Ben-Abad s'emparait de Malaga, d'Algéziras, et les princes édrissites se retirèrent à Tanger ou à Ceuta (1070). Les rois de Saragosse et de Badajoz s'émurent enfin à la nouvelle de ses succès et formèrent contre lui une ligue formidable. Ben-Abad rechercha aussitôt l'appui des chrétiens, et fit avec le roi de Castille, Alphonse VI, un traité par lequel il se réservait dans les conquêtes projetées en commun Badajoz, Grenade, Almeria, et renonçait à la possession de Tolède (1080). Cette dernière ville tomba seule au pouvoir des deux alliés (1085), et Alphonse y planta ses étendards. A cette nouvelle, toute l'Andalousie se souleva contre Ben-Abad et l'obligea de renoncer à une politique qui livrait à ses ennemis naturels l'Espagne musulmane.

La prise de Tolède dévoilait, en effet, les tristes conséquences de ces guerres civiles. Ce n'était pas assez que d'avoir interrompu les travaux de la paix et les progrès immenses obtenus dans toutes les branches de l'industrie humaine; d'avoir rempli les campagnes de désolation, et exposé les villes aux plus terribles assauts; d'avoir détruit la grandeur de Cordoue,, que ne pouvait remplacer la ville de Séville; elles avaient donné aux chrétiens un triomphe incontesté, leur avaient permis de réparer leurs désastres passés, et de s'avancer de plus en plus au centre de la péninsule.

Déjà, de 1008 à 1014, en se mêlant aux luttes de Mohammad-el-Mohdi et de Suleiman, le comte de Castille et le comte de Barcelone s'étaient fait céder des places importantes; on avait vu ces princes dans les batailles de Quintos et d'Aclatalhabar, soutenant des causes contraires, et trois évêques prendre part à l'action au milieu des rangs

musulmans; il n'en était pas moins résulté pour les Arabes la perte de leurs châteaux forts des frontières. Plus tard, pendant la rivalité des Ommïades et des Alides, le roi de Léon, Alphonse V, avait entrepris de conquérir la partie du Portugal située au sud du Duero; il était mort au siége de Viseu (1026), et avait légué cette conquête à son fils, Bermude III. Celui-ci tourna ses armes contre le roi de Navarre, qui avait réuni à ses États le comté de Castille et lui causait de l'ombrage; et, en 1035, l'Espagne chrétienne fut soumise à une nouvelle division: les royaumes d'Aragon et de Castille allaient être spécialement chargés de la guerre contre les infidèles; la Navarre, resserrée dans d'étroites limites, forma comme un corps de réserve; et le royaume de Léon fut réuni en 1037 à la Castille, désormais sentinelle avancée du christianisme; Ferdinand Ier, maître des Asturies, de la Galice, de Biscaye, de Léon et de Castille, prit en Portugal Viseu, Lamego, Coimbre, et se rendit formidable aux musulmans (1035-1044).

Pendant ce temps le roi d'Aragon, d'accord avec le comte de Barcelone, pressait les rois de Saragosse et d'Huesca, et les obligeait de se reconnaître ses tributaires (1063-1066).

Telle était la conséquence des querelles qui avaient éclaté parmi les Arabes; ils ne durent leur salut qu'à la guerre civile qui pendant sept ans (1066-1073) désola la Castille. Les trois fils de Ferdinand se disputèrent l'héritage paternel; Sanche, l'aîné, chassa d'abord ses deux frères, Garcie et Alphonse, de la Galice et de Léon, et les força d'aller demander asile, l'un au roi de Séville, Almoatedel, et l'autre au roi de Tolède, connu dans les chroniques sous le nom d'Almamoun; mais il périt au siége de Zamora, qu'occupait sa sœur dona Urraca; et Alphonse, rappelé d'une voix unanime, réunit entre ses mains toute la puissance de son père (1073).

Ce prince se regardait comme engagé par la reconnaissance envers le roi de Tolède, qui lui avait accordé une généreuse hospitalité; il lui envoya une armée qui contribua à la prise de Cordoue et de Séville sur Almoatedel II; après la mort de son allié, il n'hésita pas à reprendre la croisade

contre les musulmans. Il avait à son service des hommes d'un courage éprouvé, et par-dessus tous, le Cid, Rodrigue de Bivar, qui porta aux Arabes les coups les plus funestes, et qui, de 1081 à 1085, ne cessa de ravager la plaine qui s'étend des limites de la Vieille-Castille aux rives du Tage. Avec de tels soldats, Alphonse pouvait compter sur la victoire; il ne craignit pas de mettre le siége devant Tolède; secondé, comme on l'a vu, par Ben-Abad, favorisé secrètement par les habitants, pour la plupart juifs et chrétiens, il reçut les clefs de la ville, s'engageant à respecter les mosquées et à maintenir la juridiction des cadis pour les musulmans. *Quant au roi dépossédé, il put emporter ses* richesses, et, suivi de sa noblesse, aller s'établir à Valence.

La conquête de Tolède était de la plus grande importance pour les Espagnols; toutes les forteresses qui se trouvaient en deçà du Tage, Maqueda, Madrid, Guadalaxara, Coria, se soumirent; le bassin de la Guadiana fut envahi, et l'Andalousie vit avec terreur les progrès des princes chrétiens que ses propres déchirements avaient favorisés.

Les musulmans abandonnent une partie de leurs possessions dans la Méditerranée.

Ce n'était point seulement en Espagne que l'islamisme perdait du terrain : dans les îles de la Méditerranée, les chrétiens ressaisissaient aussi l'avantage, et reparaissaient peu à peu dans les pays qui leur avaient été enlevés.

Ainsi, en 1017, les Génois et les Pisans avaient débarqué dans la Sardaigne et en avaient chassé le wali des Zeirites. Les Pisans seuls repoussèrent ensuite les tentatives que firent les Zeïrites pour rentrer en possession de l'île, et détruisirent complétement près de Cagliari une armée partie d'Afrique.

Plus tard, les Génois s'emparèrent de la Corse sur les pirates andalous qui en étaient maîtres, et qui, délaissés par les musulmans d'Espagne, implorèrent en vain le secours des souverains d'Afrique.

Les Arabes n'avaient pas cessé leurs incursions en Italie; mais, dès l'an 1000, ils avaient trouvé à Salerne de nouveaux

adversaires dans les aventuriers normands. Taronto, qui leur appartenait encore, leur fut arraché par les Grecs, aidés des Normands, en 1035. Ils furent à la même époque attaqués en Sicile, et comme ils étaient divisés entre eux, ils auraient succombé si les Grecs et les Normands n'avaient eu de graves contestations suivies d'une rupture complète (1043).

Quant aux Baléares, les républiques italiennes ne purent s'en emparer; un des walis indépendants de l'Espagne, le wali de Dénia, les avait enlevées aux pirates qui en avaient fait le centre de leurs opérations, et il s'y était fortement établi.

Si les Zeïrites n'avaient pu empêcher les revers de l'islamisme, c'est qu'ils étaient eux-mêmes tourmentés en Afrique par les plus tristes et les plus sanglantes dissensions. Chaque année voyait surgir dans leurs principales villes de nouvelles révoltes qui n'avaient d'autre résultat que de remplacer un despote par un autre. Les Beni-Hammad, établis à Aschir et Bougie, empiétaient souvent sur les frontières voisines pour étendre leur propre territoire; les Fathimites envoyaient parfois du Caire des armées menacer Tripoli. Enfin, les tribus du désert refusaient de payer l'impôt et augmentaient chaque jour, en se rapprochant des côtes de la mer, le cercle de leur courses nomades et de leurs dévastations périodiques[1].

Les Almoravides.

Les Arabes d'Orient restaient indifférents au sort de l'Afrique et de l'Espagne, et les seuls défenseurs de la religion de Mahomet se trouvèrent dans les déserts du Maghreb parmi ces tribus africaines, si impatientes du joug étranger, si braves, si faciles à exalter. Deux d'entre elles, les tribus Lamtuna et Gudala, qui faisaient elles-mêmes partie de la grande tribu des Zanhaga, excitées par un alfaqui de Sous, nommé Abdallah-ben-Yasfin, se crurent destinées par la Providence à relever la gloire de l'islamisme. Elles adoptèrent le nom de Morabethin (hommes de Dieu, liés à la religion),

[1] Dombay, *Historia des rois de la Mauritanie* (en all.). Agram, 1794.

d'où les Espagnols ont fait Marabouts et Almoravides ; et, à la voix d'Abdallah qui n'avait eu d'autre pensée, en réveillant dans leur âme le sentiment religieux, que de les entraîner à de nouvelles conquêtes, elles soumirent Seldjelmesse, puis le pays de Dahrah, imposèrent leur domination à la tribu de Mazmuda, l'une des cinq grandes tribus de l'Afrique septentrionale, et traversèrent l'Atlas pour s'établir aux environs d'Agmat, entre les montagnes et la mer (1068). Abou-Bekre, qu'Abdallah avait mis à leur tête, se contenta quelque temps de la ville d'Agmat ; bientôt il jugea que l'étendue de la cité ne répondait pas à sa puissance réelle, et, à l'exemple de toutes les dynasties qui s'étaient établies en Afrique, il fonda une ville qui, sous le nom de Maroc, est encore aujourd'hui la capitale d'un grand empire. Son cousin, Youssef-ben-Tasfin, s'empara bientôt de toute l'autorité. Il était hardi, généreux, d'une grande dévotion, très-habile administrateur ; il avait un air imposant et les qualités de l'âme qui imposent aux peuples. En peu de temps, il fut salué par les Almoravides comme le chef qui devait les conduire à la victoire.

Après s'être organisé une garde nombreuse, composée à la fois d'esclaves nègres achetés sur les côtes de Guinée, et d'esclaves chrétiens qu'il avait fait venir d'Andalousie, Youssef marcha contre Fez et Mequinez, alors possédées par des familles arabes et berbères, et s'en rendit maître. Rien ne put résister à l'impétuosité de ses terribles cavaliers ; une partie de ses soldats abandonnèrent ses étendards pour se livrer l'agriculture ; les autres, en plus grand nombre, s'associèrent à sa fortune, et prirent successivement Ceuta, Tanger, Salé, où s'étaient retirés les Beni-Hamud, chassés de Malaga et de Fez. Tout le Magreb reconnaissait les lois d'Youssef en 1084[1].

Ils passent en Espagne.

Les Arabes d'Espagne, dans leur détresse, tournèrent les yeux du côté des Almoravides. Les rois de Séville, de Badajoz et de Grenade, furent auprès de Youssef les interprètes

1 Cardi, t. II, p. 216, nous donne la liste des rois Almoravides.

du sentiment général, et invoquèrent son secours contre les princes chrétiens.

Yousef n'eut garde de repousser des propositions qui ouvraient à son ambition une nouvelle carrière. Il prépara sur-le-champ une expédition, et après s'être fait livrer d'avance par Almoatoded la ville d'Algéziras, il débarqua dans la péninsule avec une nombreuse armée (1086). Son arrivée causa dans toute l'Andalousie le plus grand enthousiasme ; cependant les Almoravides n'accomplirent pas l'œuvre qu'on attendait de leur fanatisme et de leur bravoure. Vainqueurs à l'importante bataille de Zélaca, ils ne surent pas profiter de leurs avantages. Alphonse VI et Sancho d'Aragon se remirent bientôt en campagne. Le Cid descendit jusque dans la province de Murcie et s'empara de la forte ville d'Alid (1087). Sanche emporta Huesca d'assaut (1088), et Alphonse VI maintint non-seulement ses frontières intactes, mais encore dirigea de Tolède des courses dévastatrices jusqu'aux rives de la Guadiana (1090).

La première condition de succès pour les musulmans, c'était que les Andalous et les Africains restassent d'accord et s'entendissent dans leurs opérations. La bonne harmonie ne devait pas subsister longtemps entre eux. Yousef n'avait pu voir les belles plaines de l'Espagne sans ressentir un ardent désir de les posséder, et les Andalous, qui avaient deviné ses vues secrètes, songeaient déjà à les faire échouer. Tout fut inutile : Yousef leva promptement le masque, et en quatre ans (1090-1094), il n'y eut dans tous les pays musulmans de l'Espagne méridionale, d'autre autorité que celle des Almoravides. Cordoue, Carmona, Baëza furent prises ; les royaumes d'Almeria, de Malaga, de Grenade se soumirent sans résistance devant un ennemi supérieur en forces ; Séville, où résidait Almoatoded II, n'échappa au pillage que par la générosité de ce prince qui, se sacrifiant lui et sa famille, se livra sans défense à son puissant rival ; enfin les lieutenants d'Yousef réduisirent Xativa, Denia, Valence, les rois de l'Algarve et de la Lusitanie ; Saragosse seule conserva son indépendance (1094).

La rapidité de l'invasion prouve que les Andalous étaient

bien dégénérés de leur ancienne vigueur; peut-être aussi espéraient-ils qu'Yousef, disposant des ressources de l'Afrique et des provinces espagnoles, les protégerait mieux contre les chrétiens; on reconnut bientôt que le sentiment religieux n'avait pas seul dirigé la conduite de ce chef entreprenant; il laissa le Cid s'établir à Valence (1095), et demeura plusieurs années inactif au milieu des fêtes et des plaisirs, se transportant de Cordoue à Maroc et de l'Afrique dans la péninsule, sans s'inquiéter en aucune manière des dangers de l'islamisme.

Les Arabes d'Espagne, au lieu d'accepter leur défaite, qu'ils avaient cru devoir servir les intérêts de la religion, ne cherchèrent plus qu'à secouer le joug qui leur était imposé. Plusieurs walis des environs de Valence, s'unirent à Chimène, l'épouse du Cid, pour défendre Valence, conquête de son époux, menacée par les Almoravides, et il ne tint pas à eux que cette ville ne restât aux chrétiens (1009).

Le même sentiment se manifesta dans le reste de la péninsule musulmane; ce n'était plus les chrétiens qui étaient à redouter, mais bien les étrangers qu'il fallait expulser. Yousef étant mort (1107), son fils Ali fit triompher un instant son parti par la victoire d'Uclès, remportée sur Alphonse VI; mais il attaqua le roi de Saragosse et les Andalous, et fit à son tour cause commune avec les chrétiens, qui s'emparèrent, en 1118, de la capitale même et, en 1120, de Calatajud et de Daroca. Le roi de Saragosse avait été écrasé entre les troupes des Almoravides et celles du roi d'Aragon; dès lors le fils d'Yousef resta le seul représentant de la cause arabe. Son autorité (1107-1144) et celle de son successeur, Tasfin-ben-Ali (1144) furent très-chancelantes. Cordoue était devenue le siége de leur domination; et les Almoravides traitaient les habitants en peuple conquis; une première révolte éclata en 1121; toutes les forces d'Ali suffirent à peine pour faire rentrer la ville dans le devoir. Afin de donner une sorte de consécration religieuse à son usurpation, Yousef s'était fait investir par le khalife de Bagdad du gouvernement de l'Espagne; Ali, son fils, en introduisant dans la péninsule une foule de tribus afri-

caines qu'il devait enrichir de la dépouille des anciennes familles arabes, ranima les haines qui avaient autrefois divisé les tribus asiatiques et les Alabdaris, et sépara de nouveau l'Espagne musulmane en deux camps opposés [1].

Les princes chrétiens reprennent l'offensive.

C'était appeler sur le champ de bataille les chrétiens, qui depuis l'invasion des Almoravides avaient presque toujours gardé la défensive, et qui allaient profiter de l'occasion pour continuer leurs empiétements. Le grand mouvement des croisades agitait alors l'Europe entière; de nombreux chevaliers qui voulaient concourir à la guerre sainte contre les infidèles accoururent en Espagne. Raymond de Bourgogne et Henri de Besançon rendirent de si grands services à la cause chrétienne, que le roi Alphonse, dans sa reconnaissance, leur offrit la main de ses filles Urraque et Thérèse. Le premier, avec Urraque, eut la perspective du trône de Castille, et le second se fit un royaume avec la dot de Thérèse, qui lui apporta le comté de Portugal, c'est-à-dire toute la partie de la Lusitanie qui avait déjà été conquise.

Les Espagnols étaient maîtres, en 1120, des pays qui s'étendent de Tolède jusqu'à l'Ébre; Alphonse d'Aragon, rêvant de nouveaux succès, menaça Valence et battit près d'Alcarah les walis africains coalisés contre lui. Cette victoire lui ouvrit les plaines de l'Andalousie; les Mozarabes des environs de Grenade, au nombre de douze mille, se rallièrent sous ses drapeaux, et il envahit le royaume de Murcie (1125); le résultat de l'expédition ne répondit pas à ses espérances; mais il pénétra plus avant, il pilla la campagne de Grenade, et emmena avec lui un grand nombre de Mozarabes qui se fixèrent à Saragosse; ce fut le seul avantage qu'il obtint. Le souverain des Almoravides donna l'ordre à ses lieutenants de se saisir de tous les chrétiens des frontières, et de les disperser dans l'intérieur; on fit plus : ceux qu'on pouvait soupçonner d'entretenir des rap-

1. Almakkari, t. II, *appendix*, p. 22, *History of Mohammedan Spain from the death of Al Hakem al Mustansir Billah till the arrival of the Almohades*.

ports avec l'ennemi furent contraints de vendre leurs biens, et on les transporta en Afrique.

Ces mesures violentes n'empêchèrent point Alphonse Raymond, devenu roi de Castille et de Léon, de descendre encore avec une puissante armée en Andalousie (1133); il ravagea les faubourgs de Séville, et même ceux de Cadix, et mérita par ses expéditions autant que par la médiation qu'il exerça entre le roi de Navarre et celui d'Aragon, le titre d'*empereur*. Le comte de Portugal, Alphonse Henriquez, dirigea aussi une expédition vers l'Algarve, dans le dessein de soumettre toute cette province. Les walis de Badajoz, de Beja, d'Évora et d'Elvaz vinrent lui présenter la bataille; il l'accepta, et remporta près des hauteurs d'Ourique une victoire célèbre qui consolida sa puissance et lui fit décerner la royauté (1143) [1].

Les musulmans perdent la Sicile et sont refoulés en Afrique

Les Almoravides n'avaient fait que retarder un instant la ruine de l'islamisme; ils n'étaient point sortis de la péninsule et n'avaient entrepris dans la Méditerranée aucune expédition maritime au delà des Baléares, qu'ils avaient enlevées, en 1096, à un wali andalous. Ils n'avaient point cherché à reprendre Candie, dont les Vénitiens s'étaient emparés sur les musulmans. La Sicile elle-même était tombée définitivement aux mains des chevaliers normands, qui après s'être établis dans le comté d'Aversa et la principauté de Capoue, avaient fondé dans l'Italie méridionale un État indépendant, malgré l'opposition des pontifes de Rome, des Grecs et des Allemands. Robert Guiscard et son frère Roger se décidèrent à passer le détroit en 1064; l'occasion était favorable : les cinq émirs de Palerme, Pyranèse, Messine Trapani et Patti se disputaient l'autorité souveraine que, les Zéïrites n'étaient plus en état d'exercer. Roger feignit d'abord d'entrer dans ces querelles intérieures; puis quand il crut le moment opportun, il jeta le masque, quitta les

1. *Documentos arabicos para a historia portugueza*, etc., Ed. de Sousa, Lisbonne, 1790 — *Vestigios da lingua arabica em Portugal*, par le même, et dans notre collection *l'Histoire du Portugal*, de M. Bouchot, 1868.

rangs des musulmans, et réunit autour de lui les chrétiens de la Sicile (1068). La guerre fut longue. Le chef normand, privé des secours de son frère, réduit à se tenir sur la défensive dans la ville de Messine, faillit être forcé par des troupes que les Zéïrites avaient envoyées d'Afrique ; le retour de Guiscard avec des renforts changea les choses de face ; Catane, Palerme, se soumirent ; l'armée musulmane fut repoussée (1071), et l'île demeura acquise aux Normands. Les Arabes et les Maures qui voulurent y demeurer obtinrent des garanties nombreuses. Le vainqueur craignait qu'ils n'emportassent avec leurs richesses cette science agricole et industrielle qui avait assuré la prospérité de la Sicile ; on leur promit la liberté de leur culte, le maintien de leurs coutumes ; mais, dans les deux siècles qui suivirent, la population musulmane disparut complétement. Roger fit de la Sicile une puissance maritime, et voulut enlever aux Arabes l'empire de la Méditerranée[1]. Il les poursuivit d'abord sur le rocher de Malte, qui vit flotter son drapeau en 1008. Plus tard son fils, Roger II, menaça l'Afrique elle-même et s'empara des îles situées près du littoral (1125-1143).

Profitant, en 1146, des dissensions qui avaient éclaté parmi les Zeirites, Roger se présenta devant Tripoli. La ville ne put résister aux efforts de l'amiral Giorgi, et bientôt Sfaks, Sousa, Mahadia, Cairowan et Tunis reconnurent son autorité (1148). Les Zéïrites se retirèrent dans l'intérieur des terres, et laissèrent entre les mains des chrétiens ces villes, où ils dominaient depuis cent soixante-dix-sept ans (971-1148).

L'islamisme était donc, au milieu du XII^e^ siècle, en pleine décadence, du côté de l'Occident ; la domination de la Méditerranée lui avait échappé ; il reculait en Espagne, et déjà une partie de l'Afrique lui échappait ; de nouveaux défenseurs vinrent tout à coup lui rendre un éclat passager ; ils sortaient, comme les Almoravides, des déserts du Magreb, et ils allaient se répandre comme un torrent sur l'Afrique et l'Espagne.

1. Voy. la traduction que M. Jaubert a donnée de la *Géographie* d'Edrisi, 2 vol. in 4.

Les Almohades succèdent aux Almoravides et s'étendent en Afrique.

Parmi les peuplades qui étaient soumises aux Almoravides, quelques-unes avaient vu avec jalousie l'élévation des tribus Lamtuna et Gudula, et désiraient ardemment acquérir, pour elles-mêmes, les richesses qu'Youssef et Ali avaient procurées à leurs rivales. Ce sentiment fut habilement exploité par un homme d'une instruction profonde qui était venu au Maghreb propager les doctrines de son maître le célèbre philosophe Al-Gazzali, Muhammad-ben-Abdallah fils d'un employé subalterne dans la mosquée de Cordoue. Initié de bonne heure, par suite d'heureuses circonstances, aux premiers éléments des sciences, envoyé plus tard en Orient, et admis, à Bagdad, à recevoir l'enseignement d'Al-Gazzali, il comprit l'influence qu'on pouvait exercer au moyen des idées religieuses sur le gouvernement des sociétés, et entreprit, par la seule force de son intelligence, de renverser la dynastie des Almoravides. Il commença par critiquer, dans la conduite de leurs principaux chefs, tout ce qui pouvait paraître contraire aux prescriptions les plus rigoureuses du Coran. Chassé de Maroc pour avoir insulté les femmes d'Ali qui sortaient le visage découvert, il s'attacha à persuader au peuple qu'il était temps de revenir à la morale et aux commandements de Mahomet, annonçant en même temps l'arrivée d'un nouveau *Mahadi* qui allait ramener sur terre la vertu et la justice. Ses intrigues ne se bornèrent pas à des prédications publiques ; il réussit à s'entourer d'hommes actifs et capables de le soutenir dans sa difficile mission, et leur action ne tarda pas à se manifester au grand jour ; dans les villes de Maroc et d'Agmat, une foule innombrable accourut à leur voix et applaudit à leurs projets de réforme.

Les Almoravides s'aperçurent trop tard du danger qui les menaçait ; lorsqu'ils voulurent le conjurer, Abdallah s'était organisé un parti considérable ; il vit qu'il portait ombrage aux souverains du pays ; que les yeux étaient fixés sur lui, et il se retira à Tinmal, dans la province de Sous, où il appela ses adhérents, nommés Almohades (unitaires). Il fit élever, dans ce lieu que la nature elle-même avait fortifié, un châ-

teau presque inattaquable, et exerça une autorité absolue avec le seul titre de Mahadi. Il voulut toutefois que l'administration restât confiée à un grand conseil composé de dix de ses disciples les plus dévoués, au nombre desquels se distinguait Abdelmoumen, et à une assemblée de soixante et dix musulmans. Bientôt les ennemis des Almoravides vinrent se ranger autour de lui, et surtout les tribus Henteta, Herga, Gidmuya, qui formaient la principale fraction de la grande tribu des Marmuda. Dès 1120, trouvant ses forces suffisantes, il entra en campagne; les trois premières batailles qu'il livra devinrent autant de victoires par le courage *de ses soldats et le fanatisme qu'il sut leur inspirer.* Après ces succès (1123), il crut pouvoir assiéger Maroc et se présenta devant cette ville, véritable centre de la puissance des Almoravides en Afrique; vainqueur au début dans quelques rencontres, il fut ensuite trahi par la fortune, et ses troupes subirent le plus sanglant échec (1125). Lui-même fut au moment de désespérer de sa cause, et d'abandonner, devant ce funeste jeu de la guerre, les espérances de grandeur qu'il avait pu concevoir. Le génie et l'activité d'Abdelmoumen lui crèèrent de nouvelles ressources; il parvint peu à peu à ranimer l'ardeur de ses partisans abattus, et, en 1130, ses pertes furent tout à fait réparées. Il résolut de tenter encore une fois le sort des armes, et fut plus heureux, grâce au génie d'Abdelmoumen, qu'il désigna comme son successeur quatre jours avant sa mort.

Abdelmoumen était digne de poursuivre la tâche difficile entreprise par le Mahadi; moins rigide que son maître, il avait, de plus que lui, l'habitude de la guerre et du commandement; doué d'une grande persévérance et d'une volonté ferme, *il imposait à tous par une représentation pleine* de dignité; son esprit savait concevoir des projets hardis, et il y avait en lui l'énergie nécessaire pour les exécuter. Les Almohades accueillirent son avénement avec acclamation, et il justifia les espérances que leur avaient fait concevoir ses rares qualités. En peu de temps, il leur donna un empire beaucoup plus vaste que ne l'était celui des Almoravides.

De Tinmal, sa capitale, située au fond des montagnes du Dahrah, il commença, dès 1132, à soumettre toutes les tribus limitrophes qui s'étendaient jusqu'à Salé. Quand cette ville lui eut ouvert ses portes, il envahit le pays de Fez et celui de Taza, qui ne lui opposèrent qu'une faible résistance (1137). A la mort d'Ali-ben-Youssef (1144), son fils Tasfin était encore à la tête d'une armée aguerrie; mais il ne possédait plus que quelques provinces voisines de Maroc et les deux places importantes d'Oran et de Tlemcen. Ce fut sous les murs de cette dernière ville que se décidèrent les destins de l'Afrique. Abdelmoumen dut la victoire à ses habiles dispositions; il forma de ses troupes un bataillon carré dont le premier rang se composait des soldats les plus vaillants armés de longues piques qu'ils appuyaient contre terre dans une direction oblique. Des boucliers les protégeaient contre les flèches ennemies. Les arbalétriers et les frondeurs venaient ensuite, et la cavalerie se trouvait au milieu de ce carré, d'où elle s'élançait par des issues qui se refermaient immédiatement. Les Almoravides, quoique supérieurs en nombre, ne purent jamais rompre cet ordre de bataille et finirent par essuyer une déroute complète. Tasfin, désespéré, s'enfuit à Tlemcen, puis à Oran, où un accident funeste, en lui enlevant la vie, priva les Almoravides d'une direction qui leur était nécessaire (1145).

En peu de temps, les villes qui avaient jusque-là repoussé l'autorité d'Abdelmoumen furent forcées de la reconnaître. On raconte que ce hardi conquérant, irrité de la résistance qu'une de ces places lui opposait, fit construire une forte digue pour élever les eaux d'une rivière qui traversait la ville assiégée; puis il enleva tout à coup l'obstacle qui les retenait, et les lança sur les remparts, qui s'écroulèrent avec fracas. En 1146, il ne restait plus aux Almoravides que Maroc, qui fut prise d'assaut, et les Almohades se trouvèrent en possession de tout le Maghreb.

Abdelmoumen, après avoir acquis l'héritage de Youssef, chercha, sans aucun retard, à s'immiscer dans les affaires d'Espagne. Mais là ne se borna point son ambition; il prétendit renouveler en Afrique l'ancienne domination des Agla-

bites, et se tourna du côté de la Cyrénaïque, comme s'il eût reçu du Mahadi l'injonction de réunir dans une même pensée et sous un même chef tous les musulmans d'Occident. Sa longue carrière ne fut plus marquée que par des succès. De 1146 à 1158, il soumit Seldjelmesse et les tribus qui demeuraient entre Oran et Tlemcên. Il mit fin à la dynastie des Beni-Hammad, dont les derniers représentants allèrent rejoindre les Zeïrites, refoulés parmi les tribus du désert, et, en 1159, se trouva en face des Normands chrétiens, qui s'étaient établis en Afrique, et avaient vainement essayé, en secourant les souverains de Bougie, de s'opposer à ses envahissements. Il avait entendu vanter leur courage, et prépara contre eux une expédition formidable. Les écrivains arabes ont fait de sa marche, depuis Salé jusqu'à Tunis, à travers les plaines du littoral de l'Afrique, une description pompeuse; ils rapportent que le matin le signal du départ était donné au moyen d'un immense tambour ayant quinze coudées de profondeur et dont le son s'entendait à une demi-journée de distance; l'armée était divisée en quatre corps; chaque tribu avait son étendard, ses bagâges et ses troupeaux. On s'arrêtait à midi pour se reposer le reste du jour. Le roi était entouré de ses généraux et de ses scheiks les plus considérés montés sur de superbes chevaux dont les harnais étaient tissus d'or et d'argent, et ayant dans leurs mains des lances dont le manche était garni d'ivoire et le fer orné de banderoles de diverses couleurs; puis venait une foule innombrable de musiciens dont les principaux instruments étaient des clairons et des cymbales. Quand on arrivait au lieu de campement, les places étaient aussitôt distribuées avec autant d'ordre que de promptitude, et chacun trouvait auprès de lui les provisions dont il avait besoin.

Les Francs ne purent résister et perdirent successivement, Tunis, Tripoli, Sfaks, Mahadia, Cabes, Cairowan et les autres villes qu'ils possédaient depuis 1148.

Une fois maîtres de l'Afrique, les Almohades eurent de continuels efforts à faire pour la conserver. De nombreux ennemis leur en disputaient la possession. Outre les tribus du désert

qui se révoltaient sans cesse pour se soustraire à l'impôt, outre le roi de Sicile qui essaya, jusqu'en 1180, de reprendre ce qu'on lui avait enlevé, et ne se désista de ses prétentions qu'en signant un traité de paix avec le successeur d'Abdelmoumen, ils eurent à repousser les incursions d'un chef almoravide qui, des Baléares, où il était établi, débarqua en 1184 près de Bougie, s'empara de cette ville, de Cabes et de Sfaks, et fit dire la prière au nom du khalife de Bagdad. Ils furent attaqués par le sultan d'Égypte Saladin qui conquit, en 1172, la ville de Tripoli, et ne purent tirer vengeance des Aïoubites, tout-puissants en Orient; mais ils reprirent assez rapidement sur l'Almoravide les places dont il s'était rendu maître, et le poursuivirent même jusque dans les Baléares, qu'ils réduisirent en 1205.

L'Espagne musulmane se soulève contre les Almoravides.

La victoire d'Alphonse Henriquez à Ourique avait été dans la péninsule le signal de la dissolution complète de l'empire des Almoravides (1143). Ils étaient déjà pressés au Magreb par les Almohades, et n'avaient pu envoyer de secours aux walis de Badajoz et d'Elvas. L'Andalousie se souleva aussitôt contre les chefs nommés par Ali-Ben Yousef, et ces nouveaux déchirements favorisèrent les progrès des princes chrétiens.

Alphonse III, roi de Castille et de Léon, ravagea au delà de la Guadiana et de la Sierra Morena, les villes d'Andujar et de Baeza (1146); il prit Calatrava (1147) et s'approcha même des murs d'Almeria, qui fut obligée de capituler après un blocus de trois mois, auquel avaient pris part les vaisseaux catalans.

Le roi de Portugal, de son côté, vint assiéger l'importante ville de Lisbonne; cette conquête, en lui donnant la navigation du Tage, lui ouvrait le chemin de l'Algarve. Il l'achevaglorieusement, avec l'assistance d'une flotte de croisés anglais et flamands qui avait jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve (1147.) Une entreprise d'Alphonse III contre Cordoue ne fut pas aussi heureuse, il se vengea en dévastant le pays (1152).

Si en secouant le joug des Almoravides, les Arabes d'Espagne avaient su rétablir au milieu d'eux l'unité de gouvernement et centraliser leurs ressources, ils eussent peut-être été en mesure de tenir tête aux chrétiens. Mais d'accord pour la révolte, ils ne l'étaient plus pour se donner un chef. On vit se renouveler les divisions qui avaient perdu la maison d'Ommïah, et le mal fut plus grand encore, parce que le prestige de ce nom révéré n'existait plus.

Dans toutes les villes un peu importantes (1144), à Murcie, Valence, Grenade, Séville, Cordoue, des ambitieux usurpèrent la dignité royale et s'isolèrent les uns des autres. Les Almoravides abandonnèrent l'Espagne et se retirèrent (1146) en Afrique et dans les îles Baléares. Ils ne laissèrent en Andalousie qu'une faible armée sous la conduite d'Abdallah-ben-Gania qui chercha, en s'alliant aux chrétiens, à fonder une petite principauté. Quelques troupes, qu'il jeta dans l'Alcazaba, lui assurèrent pour quelque temps la possession de Grenade; il fut un instant maître de Cordoue et de Séville. L'arrivée des Almohades le força de renoncer à ses prétentions; incapable de résister à la fois à ses voisins et aux soldats d'Abdelmoumen, il périt les armes à la main, victime de son courage, et il n'y eut plus d'Almoravides dans la péninsule.

Les Almohades envahissent l'Espagne.

Les Almohades avaient été appelés en Espagne par un wali de l'Algarve, partisan des doctrines religieuses d'Al-Gazzali et du Mahadi. Une première armée, envoyée par Abdelmoumen, lui soumit la plus grande partie de l'Algarve et arrêta la marche du roi de Portugal (1147). Une seconde reprit sur Alphonse VII Almeria, qui subit un siége de cinq ans (1152-1156). Une troisième enfin remporta un avantage signalé sur le souverain de Valence, qui, maître de toute la côte orientale de l'Espagne, s'était allié aux chrétiens, et assura aux Almohades la possession de Grenade et du pays qui s'étend jusqu'à la Guadiana (1156-1160).

Valence avait, en 1160, échappé à la suzeraineté africaine, en résistant à Abdelmoumen; après lui son fils

Yousof, résolut de la réduire avant d'entreprendre contre les chrétiens aucune guerre sérieuse; la lutte fut héroïque; les Arabes de l'Andalousie, qui soutenaient Valence, déployèrent dans la défense de cette ville le plus grand courage et se signalèrent à la journée d'*Al-Geldb*, ou des Clameurs; ils succombèrent à la fin et Valence fut prise; Murcie subit le même sort. Les walis de Dénia, d'Alicante et d'autres villes s'empressèrent alors de faire leur soumission au chef des Almohades (1165-1172).

Les Almohades proclament la guerre sainte contre les princes chrétiens; puissance d'Yousef et d'Yakoub.

Ce fut alors seulement que les conquérants entrèrent en guerre ouverte avec les princes chrétiens; jusque-là ils s'étaient contentés de secourir les places menacées, et d'empêcher de nouvelles incursions. Le moment leur parut arrivé de prendre l'offensive; l'Aragon et la Catalogne s'étaient réunis. D'un autre côté, la Castille et Léon s'étaient séparés à la mort d'Alphonse. De tous les princes chrétiens, le plus dangereux pour les musulmans était le roi de Portugal, qui ne voulait point déposer les armes, et ne cessait d'étendre ses frontières. Ce fut contre lui que Yousef dirigea tous ses efforts. Il se contenta de reprendre aux Aragonais la ville de Tarragone, et leur laissa les cantons de Lerida et de Fraga, se réservant d'attaquer plus tard les Castillans, devenus maîtres de l'importante ville de Cuença. Il se porta rapidement contre Santarem, dont les Portugais s'étaient emparés (1184). Le siége était poussé avec vigueur et promettait d'heureux résultats, quand une panique inexplicable saisit les Almohades dans une sortie habilement préparée, et coûta la vie à Yousef lui-même. Yakoub vengea la mort de son père, et après un terrible assaut emporta la place de vive force.

Le nouveau chef des Almohades n'avait pas moins de mérite que ses deux prédécesseurs, Yousef et Abdelmoumen; possesseur d'un vaste empire qui s'étendait depuis Tripoli jusqu'aux rives de l'Ébre et du Tage, il résolut d'illustrer son règne par une entreprise glorieuse contre les ennemis

de sa religion. Il entreprit, de 1184 à 1195 contre les chrétiens une guerre d'extermination. Les deux peuples se plaisaient à porter l'un chez l'autre la mort et le pillage; l'algehed fut proclamée dans les déserts de l'Afrique et dans l'Espagne musulmane. Une nombreuse armée se réunit sous les étendards de Yakoub et vint fondre non loin d'Alarcos sur Alphonse VIII. Ce prince, sans attendre l'arrivée des rois de Léon et de Navarre, engagea le combat. Il éprouva une déronte complète, plus complète encore que celle de Zélaca; Yakoub fit vingt mille prisonniers, et par un mouvement chevaleresque les rendit à la liberté (1195). Cette victoire entraîna la chute de Calatrava, Guadalaxara, Esçalona et Madrid; les Almohades tentèrent vainement de s'emparer de Tolède et s'en consolèrent en remontant jusqu'à Salamanque dont les habitants furent passés au fil de l'épée, et en parcourant les États de Castille, de Léon et de Portugal, le fer et la flamme à la main (1197).

Ces succès donnèrent un grand éclat à la domination des Almohades en Espagne. Ils arrêtèrent la marche envahissante des chrétiens et les vainqueurs firent revivre pour l'Andalousie les temps fortunés des khalifes ommiades; protecteurs des sciences, des arts et de l'industrie, Abdelmoumen, Yousef, Yakoub, tout en se montrant rigides observateurs de la loi musulmane, ressuscitèrent le luxe et les fêtes splendides des Abdérames. Ils fondèrent des colléges publics et de nombreuses écoles, et comblèrent de bienfaits les savants arabes. Alors fleurirent Averroës et Abenzoar, tous deux médecins, philosophes et poëtes. Mais ce qui caractérisa surtout les princes almohades, ce fut leur goût pour les constructions. Yousef fit bâtir à Séville plusieurs édifices somptueux et une mosquée magnifique; il jeta sur le fleuve un pont de bateaux, répara les murailles, amena au moyen d'aqueducs des eaux abondantes dans la ville et embellit de deux quais les bords du Guadalquivir. Yakoub fonda à son tour, en mémoire de la journée d'Alarcos, une grande mosquée dont la tour est encore aujourd'hui connue sous le nom de Giralda; l'architecte Al-Gober lui avait donné cent soixante-douze pieds d'élévation; elle

était couronnée par un globe de fer doré, évalué à cent mille dinars d'or, reposant sur un pivot qui pesait à lui seul dix quintaux. Plus tard le globe fut enlevé, la tour rehaussée de quatre-vingt-six pieds et surmontée d'une statue colossale représentant la Foi. La fondation de la Giralda ne fit pas oublier à Yakoub les établissements d'utilité publique : il créa dans toutes les parties de son empire des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les indigents et les invalides. Il fit creuser des puits dans les campagnes, élever des hôtelleries sur les routes. On raconte qu'il augmenta les appointements des cadis et des alfaquis, pour prémunir les uns contre les séductions des riches, et permettre aux autres de se livrer exclusivement à l'étude de la législation musulmane.

Nouvelles luttes; bataille de Tolosa; chute de la domination des Almohades.

Les Arabes d'Espagne devaient au triomphe des Almohades une tranquillité qu'ils n'avaient pas su conquérir eux-mêmes; mais ils n'acceptaient ce joug étranger qu'en affectant de se sacrifier aux intérêts de l'islamisme. Il fallait donc que les princes Almohades satisfissent leur vanité en abaissant les rois chrétiens. Yakoub avait réussi. Son fils Mohamad-el-Nasir, qui monta sur le trône en 1199, ne négligea rien pour s'assurer de nouveaux succès; ses longs préparatifs, qui ne furent interrompus que par une expédition contre les Baléares en 1205, furent achevés cinq ans après (1210). Alors seulement il quitta Maroc, son séjour ordinaire, et descendit en Espagne avec une armée que des témoignages exagérés ont portée à six cent mille hommes; elle se composait de cinq divisions; dans l'une se trouvaient les Berbères, dans l'autre les soldats du Magreb, dans la troisième les volontaires de tous les pays. La quatrième était exclusivement formée par les Almohades, et la cinquième par les Arabes d'Espagne. On conçoit quel effet dut produire dans toute la chrétienté l'annonce d'une semblable expédition; les esprits se souvenaient encore du désastre d'Alarcos et des ravages qui en avaient été la suite. Tous

les princes espagnols également menacés, s'engagèrent à se secourir mutuellement et implorèrent les secours de l'Europe orientale. Le pape Innocent III publia une croisade; l'archevêque de Tolède, Rodrigue, qui avait été la solliciter, prêcha sur sa route, en Italie et en France, la guerre contre les musulmans, et ramena avec lui un grand nombre de combattants. Soixante mille chrétiens passèrent les Pyrénées.

On devait s'attendre à un choc sanglant entre les deux armées ennemies, toutes deux composées d'éléments divers, de peuples confédérés; il eut lieu au pied de la Sierra Morena dans les plaines (*las Navas*) de Tolosa. L'avantage du terrain semblait appartenir à Muhamad, qui occupait les flancs de la montagne au moment où les chrétiens s'avançaient contre lui et s'engageaient dans d'étroits défilés; mais, guidés par un berger au travers de sentiers inconnus sur des hauteurs presque inaccessibles, ils purent compenser par l'excellence de la position l'infériorité de leur nombre. Les musulmans ne se découragèrent point; Muhamad, après avoir disposé ses troupes, fit planter son pavillon rouge en leur présence. On l'entoura d'une forte chaîne de fer, et il en confia la garde à l'élite de ses soldats; lui-même, sous ce pavillon, s'offrit aux regards de toute son armée, tenant d'une main le glaive des combats, et de l'autre le Coran, le livre des récompenses éternelles. Sa vue excita dans tous les rangs le plus vif enthousiasme. Néanmoins l'ardeur des chrétiens, leur discipline, l'habile direction de leurs chefs l'emportèrent. Renversant tous les obstacles, Sanche de Navarre rompit la chaîne de fer qui défendait le pavillon de Muhamad; il mit sa garde en déroute et le força lui-même de chercher son salut dans la fuite (1212).

Le désastre de Las Navas, que les musulmans appellent la journée d'Alacab, leur porta un coup dont ils ne se relevèrent pas. Selon *quelques écrivains*, *plus de deux cent mille* hommes périrent en combattant; mais c'est plutôt par les immenses résultats de la bataille qu'il faut en apprécier l'importance. Elle amena l'entière dissolution de l'empire des Almohades, et donna aux chrétiens un ascendant mar-

qué; les musulmans ne furent plus agresseurs et restèrent désormais sur la défensive. Muhamad de retour à Maroc de sa funeste expédition, abdiqua la couronne en faveur de son fils Abou-Yakoub; cet acte politique n'exerça aucune influence sur la situation de l'empire, par suite de l'incapacité du nouveau chef. Les walis, que le père avait institués dans les divers gouvernements d'Espagne et d'Afrique, méconnurent les ordres du pouvoir central, et, en 1223, à la mort d'Abou-Yakoub, les dissensions intérieures précipitèrent la ruine des Almohades.

Les chrétiens, divisés eux-mêmes, n'avaient pas su profiter de la défaite de Tolosa; tous leurs succès s'étaient bornés à la prise de cette ville, de Bliche, de Baeza, d'Ubeda (1213), d'Alcantara (1216), et de quelques places dans l'Algarve. En 1223, toutes les querelles cessèrent; deux princes, doués des plus belles qualités, Jacques 1er et Ferdinand III montèrent sur les trônes d'Aragon et de Castille, et entreprirent une nouvelle croisade contre les États musulmans, livrés à la plus affreuse anarchie. Les walis de Valence, de Tolède, de Séville et de Murcie, s'étaient déclarés indépendants et combattaient les uns contre les autres, tandis que les descendants d'Abdelmoumen venaient se disputer dans les champs de l'Andalousie un pouvoir qui s'écroulait de toutes parts.

Les deux conseils institués par le mahadi aspiraient à disposer de toute l'autorité; menacés par Almamoun, qu'un parti puissant avait proclamé en 1227, ils lui suscitèrent un rival redoutable, Yahia-ben-Anasir, qui succomba dans les plaines de Sidonia, et payèrent chèrement leur opposition. Tous les scheiks qui s'étaient déclarés contre Almamoun furent mis à mort, et leurs têtes suspendues aux remparts de Maroc. Les habitants se plaignirent des émanations pestilentielles qu'elles répandaient. « L'odeur de ces têtes, dit Almamoun, doit être agréable à ceux qui me sont fidèles; elle ne peut incommoder que mes ennemis. » Il ne se contenta point des supplices qu'il avait ordonnés, il réforma l'œuvre politique du mahadi, dont le nom ne fut plus prononcé dans les prières publiques; les deux conseils furent

supprimés, et les scheiks survivants devinrent de simples *assesseurs des cadis pour les affaires particulières.*

Les cruautés d'Almamoun avaient détruit au Magreb tout esprit de rébellion (1228); il n'en fut pas de même en Andalousie; un descendant des anciens rois de Saragosse, Muhamad-ben-Hud, excitant à propos la haine des Maures espagnols contre *les Africains, réunit autour de lui* une armée nombreuse avec laquelle il battit complétement près de Tarifa les troupes d'Almamoun, qui fut obligé de se retirer définitivement dans le Maroc (1229). Aussitôt les villes de Murcie, Denia, Xativa, reconnurent l'autorité de Muhamed (1230-1232). Grenade, Cordoue, Séville et Merida furent réduites à capituler.

Déjà Valence était passée entre les mains d'un émir puissant, Giomail-ben-Zeyaz; Yacz et les places voisines étaient soumises à un autre émir, Muhamad-ben-Alhamar; l'Algarve avait recouvré son indépendance. Il ne restait plus en Espagne aux Almohades, à la fin de 1232, que les îles Baléares; elles leur furent enlevées par les chrétiens, qui depuis cinq ans n'étaient pas demeurés inactifs : le roi de Portugal, en 1227, avait pris la ville d'Elvas, voisine de la Guadiana; le roi de Léon, après avoir ruiné Badajoz, s'était avancé jusqu'au Guadalquivir; enfin Ferdinand III avait pénétré au cœur de l'Andalousie et conquis non loin de Grenade Loja et Alhambra; les habitants de cette dernière place, forcés de fuir devant son armée victorieuse, trouvèrent un refuge à Grenade, où ils peuplèrent un quartier, qui prit le nom de leur ancienne cité. De son côté Jacques Ier, fatigué des déprédations qu'exerçaient les Almohades sur le littoral de Catalogne, les combattit avec succès, envahit les Baléares, emporta Majorque d'assaut; Minorque et Iviça se soumirent au vainqueur, qui se contenta d'un simple hommage.

Ainsi, en 1232, la domination des Almohades était entièrement détruite en Espagne; en Afrique elle se maintint quelque temps encore, mais déjà les walis de Tunis et de Tlemcen, dont le gouvernement était héréditaire, se regardaient comme princes indépendants, et l'on pouvait prévoir

que ces deux États se partageraient la plus grande partie de l'Afrique le jour où les Almohades seraient eux-mêmes dans le Magreb aux prises avec de nouveaux compétiteurs.

CHAPITRE III.

DÉCADENCE DE LA RACE ARABE EN OCCIDENT; ÉTABLISSEMENT DES TURCS A ALGER ET A TUNIS; LA DYNASTIE DES CHÉRIFS DANS LE MAROC.

1232-1609 (ère chrétienne). — 629-1018 (hégire).

LE MAGREB SE SOULÈVE CONTRE LES ALMOHADES; LES ABOU-HAFS A TUNIS; LES BENI-ZIAN A TLEMCEM; LES MÉRINIDES DANS LE MAROC. — LES ARABES D'AFRIQUE MENACÉS PAR LES ROIS DE FRANCE, D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, S'ADRESSENT AUX TURCS OTTOMANS; ÉTATS BARBARESQUES. — DERNIÈRES ENTREPRISES DES PRINCES CHRÉTIENS. — LE MAROC CONSERVE SON INDÉPENDANCE; LES CHÉRIFS.

Le Magreb se soulève contre les Almohades; les Abou-Hafs à Tunis; les Beni-Zian à Tlemcen; les Mérinides dans le Maroc.

Après la dissolution de l'empire des Almohades, l'Afrique et l'Espagne, sans déchirer les liens qui unissaient leurs populations, cessèrent pour toujours d'obéir au même gouvernement. Cette séparation n'aurait pas eu de conséquence funeste pour l'islamisme, si les tribus du Magreb avaient consenti à intervenir dans la péninsule à titre d'alliées; mais comme le prix qu'elles mettaient à leur assistance était une domination oppressive, elles ne pouvaient être accueillies qu'avec défiance par les Arabes d'Espagne. Elles passèrent, il est vrai, le détroit à plusieurs reprises depuis 1232; mais ces expéditions ne servirent qu'à assurer le triomphe des chrétiens, qui se serraient de plus en plus les uns contre les autres.

La défaite de Tolosa, en démontrant l'incapacité de Muhamad-el-Nasir, avait déterminé l'insurrection de l'Andalousie. En Afrique, la puissance fondée par Abdelmoumen

déclina aussi rapidement; il aurait fallu que les princes almohades montrassent plus de décision et d'adresse. Almamoun, en détruisant la constitution du Mahadi, porta à l'autorité le coup le plus funeste; ses successeurs, dépouillés de tout prestige, ne purent empêcher que de nouvelles familles ne leur disputassent avec avantage la suprême puissance, et ne trouvèrent plus dans les tribus le respect et le dévouement qu'ils devaient en attendre.

Dès l'année 1242, le wali de Tunis refusa de renouveler l'hommage auquel il s'était engagé à titre de vassal; il se fit reconnaître dans sa capitale comme souverain indépendant, et assura dans le pays sur des bases solides l'avenir de sa dynastie, celle des Abou-Hafs, destinée à plusieurs siècles d'existence [1].

Plus à l'ouest, les Beni-Zian établirent, en 1248, leur suprématie à Tlemcen, à Alger, et jusqu'aux environs de Fez [2].

Enfin dans le Magreb la tribu des Beni-Mérin leva l'étendard de la révolte et menaça Fez, Taza, Maroc. Les Almohades résistèrent vingt ans à cet ennemi intérieur (1250-1270); tout le courage qu'ils déployèrent fut inutile par suite de leurs divisions intestines, et, en 1270, le Mérinide Abou-Yousef recevait l'hommage des Arabes Maures ou Berbères de l'Afrique occidentale [3].

Il serait impossible aujourd'hui de déterminer avec exactitude les frontières respectives des Abou-Hafs, des Beni-Zian et des Beni-Mérin; on peut affirmer que, dans l'origine, les premiers s'étendaient jusqu'à Bougie inclusivement; que les seconds dominaient à la fois sur Tlemcen et Alger; et que les autres possédaient tout le pays de Tlemcen à l'Atlantique. Ces frontières d'ailleurs subirent de fréquents changements en raison des guerres que ces trois États se faisaient sans cesse, et du déplacement de telle ou telle tribu qui, en émigrant sur d'autres territoires, modifiait compló-

1. Les Abou-Hafs ou Beni-Hafs; Casiri, t. II, p. 225, donne la série chronologique de ces princes; voy. aussi Léon Africain, liv. V, et Almakkari, t. II, *appendice*, p. 78.
2. Les Beni-Zian, rois de Tlemcen; Casiri, t. II, p. 228; Carette, *Études sur la Kabylie*, t. II.
3. Voy. la série des rois mérinides dans Casiri, t. II, p. 233, d'après Ebn-Khatib. — Dombay, *loc. laud.*

lement leur situation respective. Si une série chronologique de princes pouvait suppléer à l'histoire d'un peuple, nous donnerions ici le nom de ceux qui se sont succédé à Tunis, Tlemcen et Maroc, du XIIIe siècle au XVIe siècle, la couronne s'étant conservée dans les mêmes familles pendant cette longue période; mais ces noms et ces dates nous apprendraient peu de chose d'une époque pour laquelle les documents font défaut, et qu'aucun caractère intéressant ne recommande à notre attention; ce qui importe surtout, c'est de montrer quelles vicissitudes la race arabe a dû traverser jusqu'à nos jours. Or, il n'est rien qui prête moins aux récits historiques que la vie des peuples nomades. Toutefois, les villes que les Arabes avaient élevées à un si haut degré de prospérité conservèrent leur importance et leur éclat: Tunis, Bougie, Alger, Tlemcen, Fez et Maroc, sous les Abou-Hafs, les Beni-Zian et les Beni-Mérin, comme sous les Zeïrites et les Ommïades, citèrent avec orgueil les noms de leurs savants et de leurs artistes. Si l'ancienne puissance maritime des Aglabites ne put se relever, du moins il s'organisa des armées de pirates qui causèrent aux chrétiens de grands dommages; des vaisseaux sortant des ports de l'Atlantique commencèrent à descendre le long des côtes de l'Afrique, à s'approcher des tropiques, et firent dès lors un grand trafic d'esclaves nègres, d'or, de gomme et d'ambre.

Les Arabes se trouvent naturellement mêlés à toutes les luttes qui éclatèrent entre les souverains de l'Afrique, du XIIIe au XVIe siècle, et qui n'amenèrent aucun résultat sérieux. Deux fois, en 1347 et 1359, les chefs Mérinides parvinrent à soumettre Tlemcen et Tunis; mais les princes dépossédés ne tardèrent pas à recouvrer leur trône et à maintenir leur domination sur les peuplades qu'ils avaient habituées à l'obéissance.

La dynastie des Abou-Hafs fut des trois dynasties africaines celle qui éprouva le moins de troubles et de désordres. Dans le Magreb, on vit souvent deux rivaux d'égale force se disputer la suprématie dans les deux capitales de Fez et de Maroc. Les Beni-Zian, établis à Tlemcen, eurent à com-

battre des compétiteurs redoutables, maîtres de la ville d'Alger et de ses dépendances. Tunis seule garda une supériorité incontestée sur les villes voisines; ses rois furent même assez puissants pour enlever Tripoli aux belliqueux mamelouks de l'Égypte, successeurs des sultans ayoubites.

Les Arabes d'Afrique menacés par les rois de France, d'Espagne et de Portugal, s'adressent aux Turcs Ottomans; États barbaresques.

Les Arabes semblent avoir achevé leur mission; ils ne songent plus à faire triompher la cause de l'islamisme; s'ils tendent la main à leurs frères d'Espagne, c'est plutôt pour recueillir leurs tribus dispersées que pour chercher à relever leur courage et les entraîner à de nouveaux combats; ils reprennent peu à peu l'existence uniforme du désert et recherchent l'obscurité. Déjà, en 1270, à l'époque de la dernière croisade de saint Louis, ils ne montrent point le courage qu'ils avaient déployé en d'autres circonstances; au lieu de profiter habilement des maladies et des souffrances que les Francs supportent sous les murailles de Tunis pour les exterminer, au lieu d'attaquer l'armée des Francs que la mort du roi chrétien avait démoralisée, ils signent avec Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, une convention désavantageuse par laquelle ils s'engagent, sans réciprocité, à recevoir les marchandises italiennes et françaises exemptes de droits, et permettent la libre pratique du catholicisme dans leur propre pays.

Plus tard, les Espagnols et les Portugais conquirent par la force des armes les villes qui dominent le détroit de Gibraltar du côté de l'Afrique, et dirigèrent vers ce continent autant de troupes que les Africains avaient pu jadis en envoyer en Espagne quand ils étaient maîtres d'Algéziras et de Tarifa. Les Portugais avaient les premiers tenté l'entreprise. *Une fois en possession de l'Alentejo et de l'Algarve*, resserrés par la Castille, ils songèrent de bonne heure à reporter sur d'autres contrées cet esprit aventureux qui leur fit demander à l'immensité des mers les richesses et la puissance que la terre leur refusait. Dès le commencement du

XV^e^ siècle (1415), ils s'emparèrent de Ceuta; ils eurent, il est vrai, de la peine à conserver cette ville sous le règne d'Édouard, deuxième prince de la maison de Bragance; mais enfin ils y parvinrent en laissant dans les fers un infant qu'ils avaient livré comme otage. Plus tard, Alphonse V (1438-1481), plus heureux, s'empara des deux importantes villes de Tanger et d'Arzille. Cependant les Portugais ne songèrent point à étendre de ce côté leurs conquêtes; tout entiers aux intérêts du commerce et de la navigation, ils commencèrent cette longue suite de découvertes maritimes qui devaient les élever si haut; déjà Madère, les Açores et les îles du cap Vert avaient vu leurs vaisseaux; déjà ils approchaient du cap de Bonne-Espérance.

On n'a pas assez fait remarquer combien l'occupation de Tanger, Ceuta et Arzille par les Portugais fut fatale à la cause des Arabes d'Espagne. Jusqu'alors, sans se regarder comme partie intéressée dans leur lutte contre les Espagnols, les musulmans du Magreb pouvaient, dans une circonstance donnée, venir au secours de leurs frères, et l'effet moral d'une semblable éventualité était seul un élément de force; lorsque les Portugais commandèrent le détroit, et qu'ils interceptèrent les communications entre les deux continents, les princes chrétiens frappèrent les derniers coups.

A la bataille de Rio Salado (1340), un roi mérinide avait essayé pour la dernière fois de soutenir la cause chancelante de l'islamisme et les souverains catholiques n'avaient pas encore songé à prendre l'offensive à l'égard des Africains; dès qu'ils furent maîtres des grands ports de la péninsule sur la Méditerranée, ils commencèrent à étendre leur marine, tinrent en respect les flottes musulmanes, et, après la chute du royaume de Grenade, pénétrèrent eux-mêmes en Afrique. En 1504, Diégo de Cordoue, parti du port de Malaga, s'empara de plusieurs places entre Ceuta et Oran, de Peñon, de Velez, de Mers-el-Kébir, etc. Plus tard (1509), le cardinal Ximenès, ministre de Ferdinand d'Aragon, organisa à ses propres frais et dirigea une expédition plus importante. Au lieu de s'attaquer aux souverains de Maroc, les Oatazes,

branche cadette des Mérinides, il s'avança vers les États des Beni-Zian, formés des deux royaumes de Tlemcen et d'Alger, s'empara de la ville d'Oran et y mit une forte garnison. Enfin, en 1510, Pierre de Navarre fut envoyé des Baléares à Bougie, et imposa un tribut au souverain de Tunis.

Il fallait à tout prix arrêter ces progrès : le roi d'Alger, Eutomi, ne trouvant dans les Arabes et les Maures qu'indifférence et mollesse, implora l'assistance d'un pirate célèbre, Horoudj, de Mitylène, qui était à la tête d'une flotte considérable. Horoudj accueillit ses ouvertures avec empressement, réunit une troupe de cinq mille hommes, et se rendit à Alger (1516). Une fois dans la ville, il ne songea plus qu'à s'y établir en maître; il fit assassiner Eutemi et s'empara du gouvernement. Profitant aussitôt de la terreur qu'il inspirait, il attaqua le royaume de Tlemcen, dont il expulsa les Beni-Zian, et repoussa les Espagnols. Mais en 1518 ces derniers ayant reçu des secours, lui livrèrent une bataille qui lui coûta la vie et s'emparèrent de Tlemcen.

La confiance et le courage des pirates ne furent pas ébranlés par cet échec. Le frère d'Horoudj, Khaireddin, plus connu sous le nom de Barberousse, fut reconnu par les habitants d'Alger; il établit solidement sa domination dans le pays, et resserra les Espagnols dans Oran, leur première conquête. Redoutant les forces supérieures des chrétiens et la mobilité des Arabes, il résolut de mettre ses États sous la protection du Grand-Seigneur, et d'introduire en Afrique la milice turque de Constantinople. Sur sa demande, le sultan lui envoya les troupes dont il avait besoin. L'État d'Alger prit le nom de régence, et Barberousse y exerça l'autorité suprême au nom du monarque ottoman.

Nous avons vu qu'en Asie les Turcs s'étaient substitués aux Arabes comme défenseurs de la religion musulmane; le même fait va se produire en Afrique. C'était d'ailleurs la grande époque des sultans de Constantinople : Soliman, maître de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de la Grèce et de la Bulgarie, menaçait la Perse en même temps que la Hongrie. Seul il était capable de protéger l'Afrique contre la terrible puissance que Charles-Quint était occupé à fonder. Loin-

donc de nuire à l'islamisme, l'arrivée de ces nouveaux auxiliaires dans le Magreb devait lui être favorable; toutefois la race arabe se trouva complétement annihilée du jour où elle fut soumise aux Turcs; les nobles sentiments, les élans généreux qui existaient en elle s'effacèrent pour faire place à un état de servilité et de dégradation sans issue; courbée sous le joug d'une milice insolente qui se faisait obéir le sabre à la main, elle perdit cette fierté naturelle qui l'avait toujours distinguée, et tomba peu à peu dans cet abrutissement où nous l'avons trouvée dans ces derniers temps, et qui nous la fait juger bien à tort comme antipathique à toute idée de civilisation.

Les Turcs ne possédèrent pas seulement la régence d'Alger; Tunis et Tripoli reconnurent leur souveraineté, et ce fut encore Barberousse qui les y introduisit. Appelé par Soliman à commander, comme capitan-pacha, la flotte ottomane, le frère d'Horoudj crut devoir répondre à cette distinction par d'éclatants services. Il avait accueilli à Alger un prince de la famille des Abou-Hafs, qui avait été renversé du trône; il se présenta devant Tunis, sous prétexte de rétablir le roi légitime, mais en réalité pour y fonder la domination ottomane. Soliman, instruit de ses desseins, ne craignit point de se rendre complice d'une ruse indigne en donnant publiquement l'investiture au protégé de Barberousse, qu'on fit secrètement disparaître, et, dès que Barberousse se fut emparé du fort de la Goulette et de la ville elle-même, il parla en maître; les habitants se soulevèrent, furent vaincus et se soumirent aux Ottomans[1].

Dernières entreprises des princes chrétiens.

Cependant les chrétiens voyaient avec inquiétude les capitales des États barbaresques (c'est ainsi qu'ils nommaient l'Afrique septentrionale) passer entre les mains d'une puissance déjà formidable. Les pirates de la Méditerranée, sûrs

1. *Hist. de Barbarie et de ses corsaires*, etc., par S. Dan, Paris, 1649. — *Hist. des États barbaresques*, etc., trad. de l'angl. (par Boyer de Pébrandier), Paris, 1757. — *History and present condition of the Barbary states*, etc., by Russell, Edinburgh, 1835. — Voy. aussi le Catalogue de la bibliothèque de S. de Sacy, t. III, p. 381-392.

de trouver en Barbarie des débouchés pour les marchandises et les esclaves dont ils s'emparaient, ne pouvaient manquer de donner plus d'extension à leurs courses maritimes, et de faire de nouveau trembler les côtes d'Espagne et d'Italie. Aussi Charles-Quint, roi d'Espagne et des Deux-Siciles, et empereur d'Allemagne, résolut d'arrêter les progrès des Ottomans. Prenant parti pour les Abou-Hafs, il fit en 1535 les préparatifs d'une expédition contre Tunis. Des troupes appelées des Pays-Bas, de Naples et de Sicile, arrivèrent en toute hâte à Cagliari, où était indiqué le rendez-vous général; il se mit lui-même à leur tête, et, après une courte navigation, débarqua non loin des ruines de Carthage. Barberousse avait approvisionné le fort de la Goulette; mais il n'avait pu attirer à sa cause les tribus arabes, indifférentes au résultat de la lutte engagée. La Goulette, bravement défendue par le renégat juif Sinân, fut emportée par les Allemands, les Espagnols et les Italiens, animés de la plus vive ardeur. Tunis elle-même, après une déroute que Barberousse essuya sous ses murs, fut forcée, par dix mille esclaves chrétiens qui avaient rompu leurs chaînes, d'ouvrir ses portes au vainqueur. Elle ne put éviter le pillage, et toutes ses richesses devinrent la proie des soldats de Charles-Quint. Le prince de la famille des Abou-Hafs, dont Charles avait embrassé les intérêts, fut rétabli sur le trône aux conditions suivantes: 1° qu'il tiendrait le royaume de Tunis en fief de la couronne d'Espagne; 2° que les esclaves chrétiens seraient remis en liberté sans rançon; 3° que les sujets de l'empereur auraient dans son royaume la liberté de faire le commerce et de pratiquer la religion chrétienne; 4° qu'il y aurait dans le fort de la Goulette une garnison espagnole, pour l'entretien de laquelle il payerait douze mille écus; 5° que tous les ports du royaume de Tunis seraient remis entre les mains de l'empereur (1535). Charles-Quint donna en même temps Tripoli aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, que les Ottomans venaient de chasser de Rhodes, et remit aussitôt à la voile. Cette brillante expédition ne devait pas néanmoins arrêter la piraterie africaine; il restait encore la régence d'Alger. Le succès

seur de Barberousse, Hassan-Aga, lui imprimant un nouvel essor, intercepta bientôt tout le commerce de la Méditerranée. En Italie, en Sicile, en Espagne, on fut obligé, pour repousser les incursions des Barbaresques, d'établir des corps de garde sur les côtes, de distance en distance. On prétendait que les corsaires étaient soutenus en secret par les Arabes qui résidaient encore sur le continent, parce que leurs villages étaient épargnés. Charles-Quint arma une nouvelle flotte et entreprit de réduire Alger (1541). Les éléments combattirent contre lui ; contrariée dans son débarquement par une tempête effroyable, assaillie à propos par les tribus arabes, dont on avait réveillé le fanatisme religieux, et par les Turcs d'Alger, l'armée impériale essuya le désastre le plus complet. Pour comble de malheur, les vaisseaux de qui dépendait la subsistance des troupes, ne purent tenir la mer ; la plupart se brisèrent les uns contre les autres, ou contre les rochers ; une partie seulement trouva un abri sous le cap Metafut (aujourd'hui Matifou), situé à quatre journées de marche, et les chrétiens ne l'atteignirent qu'après la retraite la plus désastreuse.

Cette malheureuse entreprise rendit aux Turcs leur prépondérance. Quand les événements le permirent, ils envoyèrent une flotte contre les chevaliers de Saint-Jean, maîtres de Tripoli, qui fut reprise en 1551 ; le gouvernement en fut confié au célèbre Dragut, qui, dix ans plus tard (1560), remporta, de concert avec Piali-pacha, une nouvelle victoire navale.

Après la bataille de Lépante, don Juan d'Autriche se rendit à la Goulette, et marcha sur Tunis, qui ne lui opposa aucune résistance ; à peine se fut-il éloigné (1572), que Sinan-pacha accourut de Tripoli, et rétablit partout l'autorité du sultan. Dès lors les Turcs restèrent maîtres des Etats de Tunis et d'Alger ; les expéditions dirigées contre eux n'eurent plus d'autre objet que d'obtenir des réparations ou de punir des actes de piraterie. C'est ainsi que, sous Louis XIV, les Algériens furent réprimés par le duc de Beaufort en 1665, par le marquis de Martel en 1670, bombardés par Duquesne (1682-1684), par le maréchal d'Es-

trées (1688-1689). Sous Louis XV, Tripoli éprouva le même sort en 1728.

Le Maroc conserve son indépendance ; les chérifs.

Quant au Maroc, il resta toujours indépendant de la puissance ottomane. Aux premiers Mérinides[a] avaient succédé, dans le XV[e] siècle, les Oatazes[1]; ceux-ci furent remplacés, en 1559, par une nouvelle dynastie, celle des chérifs, qui subsiste encore aujourd'hui. Les personnages habiles qui prêèrent la grandeur du Maroc étaient considérés comme es descendants légitimes de Mahomet, et les frères du prince égnant devaient lui succéder de préférence à ses propres enfants. Cette loi causa de grands troubles dans l'État. En 1578, elle fut le prétexte d'une expédition fameuse dirigée contre le Maroc par le roi de Portugal, don Sébastien. Le chérif Abdallah étant mort, deux compétiteurs s'étaient disputé sa succession. Son fils, Muley-Mohammed, disposant de richesses considérables, l'avait d'abord emporté ; mais, vaincu dans trois batailles par son frère, Muley-Moluc, et forcé de s'expatrier, il se rendit auprès du roi de Portugal, espérant l'intéresser à sa cause et remonter sur le trône avec les secours de l'étranger. Sébastien, entraîné par ses récits et ses promesses, s'embarqua avec quelques troupes pour Arzille, où il ne trouva aucun des nombreux auxiliaires que Mohammed lui avait annoncés. Comme il avait reçu de Philippe II le casque et la cotte d'armes que Charles-Quint avait portés lors de son entrée à Tunis, il s'imagina, dans son enthousiasme chevaleresque, qu'il éclipserait la gloire de l'empereur, et résolut d'arborer la croix sur les mosquées de Fez et de Maroc. Il s'engagea inconsidérément à la poursuite de quelques troupes détachées que Muley-Moluc avait envoyées contre lui pour l'attirer dans l'intérieur des terres, et plein de confiance, il crut son triomphe certain. Cependant, quand il fut arrivé près d'Alcazar-Quivir, les Arabes, faisant tout à coup volte-face, lui présentèrent le combat. Sa petite armée fut entourée par une cavalerie considérable, et il se trouva

1. Drapper, *Description de l'Afrique*, p. 21.

dans la dure nécessité de vaincre ou de mourir. En ce moment suprême, le courage et l'héroïsme ne l'abandonnèrent point; ils ne servirent qu'à illustrer sa défaite et ses derniers moments. Les deux compétiteurs moururent également dans cette même journée, l'un en se noyant dans la rivière de Mudazen, l'autre des suites d'une fièvre violente qu'il avait surmontée par un suprême effort pour faire les préparatifs de l'action et à laquelle il succomba au milieu de la lutte. Instruits par cette terrible épreuve, les Portugais ne renouvelèrent pas leurs tentatives contre l'Afrique, et les chérifs n'eurent plus à réprimer que les dissensions intérieures qui agitèrent souvent leurs États.

Telle était, au XVII^e^ siècle, la situation des Arabes d'Afrique. Ils avaient conservé dans le Maroc une sorte de prépondérance. Dans les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli une poignée de Turcs, maîtres des villes de la côte, leur imposaient la plus dure loi. Les tribus, armées les unes contre les autres par la politique astucieuse de leurs oppresseurs, effrayées par des exécutions rapides et sanglantes, payaient l'impôt sans oser murmurer et ne songeaient pas même à secouer le joug qui pesait sur elles; un bien petit nombre étaient encore indépendantes sous l'administration des choiks qu'elles s'étaient choisis.

CHAPITRE IV.

DÉCADENCE ET EXPULSION DES ARABES D'ESPAGNE.

PLUSIEURS DES ÉTATS MUSULMANS TOMBENT AU POUVOIR DES PRINCES CHRÉTIENS. — MOHAMMED-ALHAMAR RÉSISTE GLORIEUSEMENT ; SPLENDEUR DU ROYAUME DE GRENADE. — TROUBLES EN CASTILLE ; INVASION DES MÉRINIDES ; BATAILLE DE RIO SALADO. — DESTRUCTION DU ROYAUME DE GRENADE. — POLITIQUE DES ROIS D'ESPAGNE A L'ÉGARD DES ARABES QUI SONT EXPULSÉS DÉFINITIVEMENT DE LA PÉNINSULE EN 1609.

Plusieurs des États musulmans tombent au pouvoir des princes chrétiens.

Nous reprenons maintenant l'histoire des Arabes d'Espagne qui avaient porté à l'empire des Almohades le premier et le plus terrible coup. La population, en se soulevant de toutes parts contre les garnisons africaines, avait secoué, il est vrai, un joug détesté ; mais ce n'était point là le seul ennemi qu'elle eût à combattre. Il lui fallait encore repousser les chrétiens, et, pour arriver à ce résultat, organiser une vigoureuse résistance par le sacrifice de tous les intérêts privés à la grande cause nationale. Il n'en fut point ainsi, comme on l'a vu ; au lieu d'un gouvernement central et fortement constitué, il y eut une infinité de petits États indépendants, parmi lesquels les royaumes de l'Algarve et de Valence, aussi bien que ceux de Ben-Hud et de Mohammed-Alhamar acquirent seuls quelque puissance ; et les princes catholiques profitèrent de leur morcellement pour les accabler séparément.

Jacques Ier, que la conquête des Baléares n'avait point satisfait, entreprit de conquérir Valence. Tout entier à ce projet, il refusa, en 1234, de faire valoir contre Thibaut de Champagne les droits que lui donnait sa naissance à la couronne de Navarre, et par sa noble conduite il se fit un allié fidèle d'un prince qui devait lui fournir d'utiles secours. Le roi de Valence fit les plus grands efforts pour conserver les places qui dépendaient de son royaume ; la désunion des musulmans et le mauvais vouloir des walis, qui, abjurant tout patriotisme, cherchaient, en présence des chré-

tiens, à se rendre indépendants et vendaient pour quelques fiefs le pays qu'ils étaient chargés de défendre, livrèrent aux Aragonais, dans l'espace de quelques années (1232-1238), les villes situées aux alentours de la capitale. Réduite à ses seules forces, Valence elle-même fut investie par terre et par mer. Le roi musulman, trop faible pour résister, implora le secours de Ben-Hud, de Mohammed-Alhamar et des souverains d'Afrique. Aucun d'eux ne répondit à son appel; ils étaient trop occupés dans leurs propres États. Cependant Jacques pressait le blocus avec vigueur; les habitants capitulèrent. Il fut convenu qu'ils jouiraient d'une sûreté complète pour leurs biens et leurs personnes; ils étaient libres d'abandonner la ville avec leur famille, leurs esclaves et leurs richesses; ceux qui préféraient y demeurer, protégés dans leur culte et leurs propriétés, étaient assujettis aux mêmes impôts que les autres sujets du roi d'Aragon (1238).

Maître de Valence, Jacques s'occupait de soumettre à sa domination Villena, Denia, Xativa, pour se porter ensuite sur le royaume de Murcie; il fut devancé par le roi de Castille (1241), qui, se plaçant entre les Aragonais et les musulmans, lui enleva désormais tout espoir d'agrandissement. Le royaume de Murcie n'était pas aussi puissant que celui de Valence. Divisé entre les walis de Murcie, d'Alicante, d'Orihuela, de Chinchilla, d'Alhama, il n'opposa aucune résistance à Ferdinand III. Ces divers chefs, jaloux de leur autorité, ennemis les uns des autres, s'empressèrent de se soumettre, ne songeant qu'à obtenir les conditions les plus avantageuses. Le seul wali de Lorca, qui commandait à Mula et à Carthagène, maintint ses prétentions les armes à la main; deux ans après (1243), les villes qu'il possédait furent emportées d'assaut, et le royaume de Murcie fut réuni tout entier à la couronne de Castille.

Cette couronne avait fait depuis 1232 une acquisition bien plus importante. De la Guadiana, sur les bords de laquelle un général castillan, Alvar Perez, avait, en 1233, montré dans un combat acharné une bravoure héroïque et une grandeur d'âme admirable, elle avait d'abord

étendu ses possessions jusqu'au Guadalquivir. Ben-Hud, que pressaient d'un côté Mohammed-Alhamar, et de l'autre, le roi de l'Algarve, entouré d'une troupe nombreuse d'Almohades, *avait assez d'énergie pour lutter contre Ferdinand III*; mais il manquait totalement des ressources nécessaires; il ne put l'empêcher de prendre Ubeda, Andujar, ni même de mettre le siége devant Cordoue. Peut-être espérait-il que cette ville avec son immense population, ses hautes murailles, ses approvisionnements, tiendrait contre l'ennemi et lui permettrait de harceler longtemps l'armée castillane. C'était le moment où Valence était aussi pressée par les Aragonais (1238). L'attaque simultanée de ces deux villes importantes aurait dû exciter le courage et l'ardeur *des musulmans. Il n'en fut rien. Ben-Hud fut assassiné par le* wali d'Almeria, au milieu de ses préparatifs, et les Cordouans furent réduits à capituler. On leur accorda la vie, et le roi de Castille prit possession de leur ville. C'en était fait de la métropole de l'islamisme en Occident, la cité des arts, du luxe, de la magnificence musulmane. Ferdinand III arborait la croix sur les minarets de la grande mosquée, et renvoyait à Compostelle les cloches de Saint-Jacques conquises par Almanzor. C'était pour les Arabes le signe avant-coureur de leur prochain asservissement. Il fallait dire adieu à tous les *souvenirs de la gloire passée, à tout ce qui rappelait leur* ancienne domination, leurs triomphes, leurs exploits guerriers. Ils voyaient profaner les sanctuaires de leur religion, et ne songeaient même pas à tenter un suprême effort. Ferdinand ne marcha plus que de succès en succès; il prit Baeza, Estepa, Ecija et Almodovar, et vint assiéger Jaen (1245). Mohammed-Alhamar s'était fait reconnaître dans les États de Ben-Hud qui avaient échappé aux chrétiens; il rassembla des troupes, livra bataille aux Castillans, et fut vaincu devant Alcala. Les musulmans avaient fait preuve *dans l'action du plus grand courage, et Ferdinand III se* montra généreux et habile politique. Il accepta l'hommage que Mohammed-Alhamar lui fit spontanément de ses vastes possessions qui s'étendaient d'Algeziras à Almeria, le long des montagnes, entre Gibraltar et Huesca, et s'engagea à

le laisser en paix, sous la stipulation expresse qu'il payerait une redevance annuelle, fournirait un secours de cavaliers en cas de guerre, et se rendrait en personne aux assemblées ou cortès de Castille. Le roi chrétien se réservait d'agir contre les Arabes de l'Algarve et du Guadalquivir, toujours divisés en petits États. Séville, l'ancienne capitale des Almoravides et des Almohades, dont la prise empêchait à jamais la réunion des musulmans de l'Algarve et ceux de la Sierra Nevada, fut tout à coup investie et elle voyait dans le camp ennemi Mohammed-Alhamar et ses cinq cents cavaliers. Elle résista longtemps, recevant par le Guadalquivir des secours de toute espèce, communiquant librement par un pont de bateaux jeté sur le fleuve avec la petite ville de Triana, que les musulmans de l'Algarve avaient soin de tenir bien approvisionnée. Séville pouvait braver Ferdinand III. Ce prince fit équiper dans la Biscaye et dans les ports de la Galice une petite flotte, qui s'empara de l'embouchure du Guadalquivir, et de lourds vaisseaux, lancés, voiles déployées, contre le pont de bateaux, le rompirent par le milieu. Les habitants, menacés de la famine, demandèrent à capituler. Ils obtinrent des conditions aussi favorables que les Arabes de Valence, et même un délai plus long pour réaliser leurs biens (1248).

La prise de Séville entraîna rapidement la soumission de tous les pays situés sur la rive droite du Guadalquivir. Tandis que les Portugais, déjà maîtres de l'Alentejo, s'avançaient dans l'Algarve et s'emparaient de Loulé et d'Ayamonte (1249), les Castillans, sûrs de ne pas être inquiétés de ce côté, parcoururent en vainqueurs le littoral de la mer entre le Guadalquivir et la Guadiana, où les musulmans possédaient encore quelques villes fortes et florissantes [1].

Mohammed-Alhamar résiste glorieusement; splendeur du royaume de Grenade.

Le jour de la ruine complète des Arabes ne semblait pas

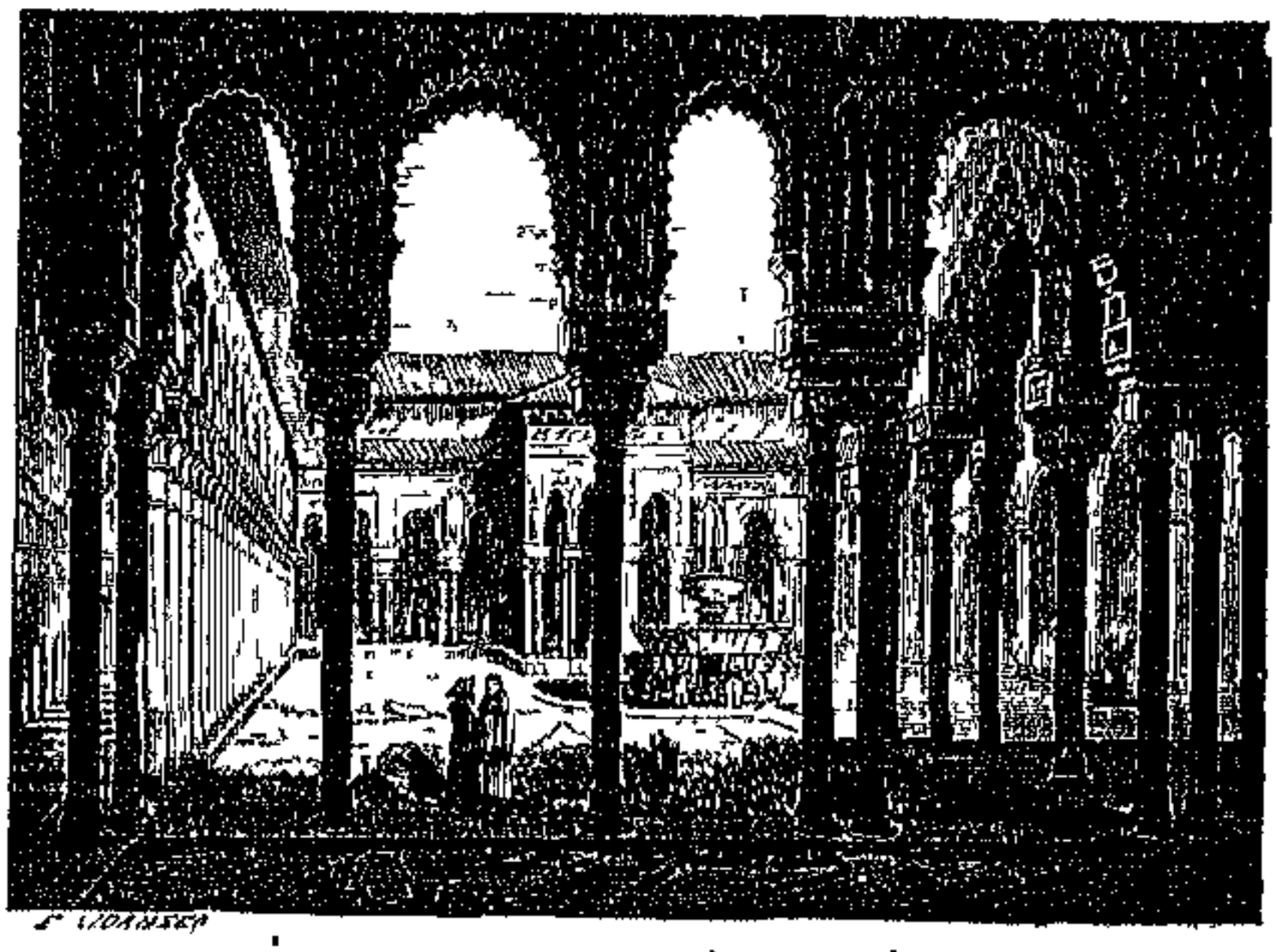
1 Condé, déjà cité; *Coronica de los Moros de Espana*, etc., par J. Bleda, Valence, 1618. — *A concise History of the Moors in Spain*, etc., par Th. Bourke, Londres, 1811. — *Histoire des rois de Grenade*, par Ebn-al-Khatibi, dans Casiri, t. II, p. 240 et suiv.

éloigné. Elle fut retardée par Mohammed-Alhamar, dont le mérite et les vertus rappelaient aux Arabes le célèbre Almanzor ; il sut créer, avec une persévérance merveilleuse, un État puissant capable d'opposer aux chrétiens une barrière formidable. Il détruisit dans les walis, que lui-même choisissait toujours avec discernement, cette soif d'indépendance si funeste aux intérêts de l'islamisme; il fit enfin comprendre à ses sujets la nécessité de l'union la plus étroite et les rallia tous à sa politique par la sagesse de son administration. Grenade, devenue sa capitale, offrit un nouveau centre aux musulmans dispersés, et la prospérité du pays seconda merveilleusement les desseins de ce prince si remarquable. Les bienfaits de son gouvernement attirèrent dans ses États ceux qui ne voulaient point subir la domination des Espagnols. Les émigrés de Cordoue, de Séville avaient trouvé auprès de lui une hospitalité généreuse; leur nombre s'accrut encore lorsque le roi Jacques entreprit, en 1249, de chasser des plaines de Valence toute la population musulmane.

On conçoit facilement quelle force immense apportèrent au royaume de Grenade ces milliers d'habitants si actifs et si industrieux ; ils lui rendirent les éléments de richesses que les Arabes avaient répandus sur la surface entière de la péninsule ; l'islamisme se relevant tout à coup brilla d'un éclat inattendu aux yeux de l'Espagne étonnée, et se maintint encore au milieu des chrétiens pendant plus de deux siècles (1238-1492).

La galanterie des Grenadins est restée célèbre. On donnait, dans la capitale, des tournois et des joutes. Il y avait des combats de taureaux, des courses, des jeux de bague. Le peuple était souvent convié par le souverain à des fêtes solennelles et à de grands banquets, et ce luxe n'était point le résultat de l'oppression ; l'aisance était répandue dans toutes les classes par suite de l'habile direction imprimée aux travaux de l'agriculture et de l'industrie. La Veja, cette plaine admirablement fertile au milieu de laquelle Grenade est située, produisait alors le triple de ce qu'elle rapporte aujourd'hui, et nourrissait une population considérable. La fabri-

cation des soieries et des autres étoffes atteignit le plus haut degré de perfection. Les rois de Grenade, comme plus tard Louis XIV et Colbert, voulant exciter l'émulation et encourager l'esprit d'invention, instituèrent des prix et créèrent des exemptions de charges. Les beaux-arts furent cultivés avec le même succès qu'à Cordoue; l'architecture éleva des coupoles et des colonnades d'un goût inimitable. Les noms de l'Alhambra et du Généralif réveillent à l'esprit l'idée la plus haute de la richesse et de l'élégance. Dans



COUR DES LIONS A L'ALHAMBRA[1]

les sciences, l'astronomie, la médecine, la chimie, les mathématiques furent encouragées; la poudre à canon date de cette époque. On enseignait, dans des universités qui furent astreintes à un mode unique d'enseignement, la grammaire, la géographie, la dialectique, auxquelles malheureusement se joignit une théologie fort obscure. Enfin les nouvelles et les romances, qui composent la partie

1. L'Alhambra était à la fois un palais et une forteresse des rois maures. Le Généralif était un magnifique palais de plaisance, construit près de l'Alhambra, sur le sommet d'une colline et qui servait de résidence à la cour pendant l'été.

la plus intéressante de la littérature des Arabes d'Espagne, sont encore recherchées. et trouvent aujourd'hui, parmi nous, malgré leur affectation, des admirateurs passionnés.

Les institutions politiques reçurent des souverains de Grenade des améliorations qui ne doivent pas être passées sous silence. *Ils établirent, dans chaque ville, une sorte de* garde nationale. Tous les citoyens reçurent des armes; il est vrai qu'ils ne devaient s'en servir qu'en cas d'attaque de la part des étrangers; mais, en réalité, ils les tournèrent plusieurs fois contre des princes qui méconnaissaient leurs evoirs ou ne tenaient aucun compte de l'opinion publique. fin que les frontières fussent mieux défendues, les sol- its devenaient propriétaires de lots de terre qui suffisaient leur entretien, à celui de leur famille, et ils devaient s'endre pour les garantir des invasions ennemies.

Les rois de Grenade, comme les souverains de l'Afrique, 'imposaient le devoir de tenir à bas prix les denrées les plus nécessaires aux classes indigentes ; ils tenaient la main à ce que le marché fût toujours bien approvisionné. Dans leur capitale, qui avait plus de trois lieues de circuit, ils établirent une police excellente; chaque quartier eut son vizir ou commissaire; la nuit, des rondes parcouraient les rues le moins fréquentées. Des règlements fixèrent l'heure de la fermeture des lieux publics. Les artisans de chaque profession formèrent des communautés, et toutes les conditions étaient également protégées. Plusieurs princes, suivant les prescriptions rigoureuses du Coran, interdirent l'usage des liqueurs spiritueuses, mais l'abus seul était sévèrement puni; d'autres, sans maltraiter les juifs, voulurent qu'ils se distinguassent des musulmans par une marque spéciale ; ils surent tous empêcher qu'on ne pratiquât 'usure avec autant d'audace que dans les autres pays. Ils maginèrent, pour les actes publics, des formulaires clairs et précis, afin de prévenir toute contestation, et firent composer, par les savants, des traités spéciaux sur toutes les professions mécaniques et industrielles. Les imans, les alfaquis, jusque-là un peu trop libres dans la sphère de leur

juridiction, furent forcés de se soumettre à des règlements rédigés avec la plus grande sagesse. Des dispositions d'une rare prudence furent appliquées à l'exercice du culte et à l'introduction des fidèles dans les mosquées; elles révélaient un profond sentiment religieux joint à des idées d'une raison élevée et d'une haute moralité; les femmes étaient séparées des hommes, et se retiraient les premières. Les fêtes du Ramadhan, au lieu d'être consacrées à des folies carnavalesques, étaient l'occasion de bonnes œuvres et de pratiques sérieuses. Des aumônes étaient distribuées aux pauvres et aux orphelins, ou réservées à la construction d'édifices publics. Les processions, qu'il était d'usage de faire dans les temps de sécheresse, pour implorer la pluie du ciel, furent prohibées, ainsi que les réunions nocturnes. On supprima les pleureuses de profession dans les enterrements; il n'était permis que de prononcer des prières sur la tombe des morts, qui y étaient descendus dépouillés des amulettes ou des guirlandes dont jusque-là on avait coutume de les couvrir.

Dans les lois pénales, la réclusion fut substituée aux peines du fouet, du bannissement ou de l'exposition; la lapidation fut abolie; les condamnés à mort durent être ensevelis comme les autres musulmans.

On voit à quel titre le royaume de Grenade mérite une place honorable dans l'histoire; malheureusement, la loi de succession n'était pas établie sur des bases solides, et à côté de princes dignes de l'admiration de la postérité, il y eut des despotes cruels et incapables qui précipitèrent la ruine des musulmans. Nous allons indiquer rapidement la suite de ces souverains. Mohammed Ier Alhamar (1238-1273) et Mohammed II (1273-1302), surent réprimer dans leurs États toute tentative de désordre; Mohammed III fut moins heureux; après sept ans de règne (1302-1309), un de ses frères, Nasar Aboul Giuz, parvint à soulever contre lui la population de Grenade et se faire proclamer à sa place; quatre ans ne s'étaient pas écoulés (1309-1313) qu'il était forcé lui-même de céder la couronne à son neveu, Ismael ben Farag, qui descendait, par sa mère, de Mohammed-

Alhamar. Cet Ismaël régna douze ans (1313-1325), et fut successivement remplacé par ses deux fils, Mohammed IV (1325-1333), et Yousef Ier (1333-1354). Ce dernier fut l'auteur principal des diverses réformes que nous avons signalées, et, sans contredit, le plus remarquable des princes grenadins, malgré la grande défaite du Rio Salado, que les chrétiens lui firent éprouver. A la mort d'Yousef, Mohammed V Guadix, son fils, proclamé rôi, fut exclu du trône par son frère Ismaël et un de ses parents éloignés Abou-Said. Il y remonta en 1363, et s'y maintint jusqu'en 1390. Le trône fut ensuite occupé par Yousef II (1390-1396) et Mohammed VI, qui condamna son frère aîné, Yousef, à une prison perpétuelle, et, se sentant près de mourir, donna l'ordre de le tuer immédiatement; le prince ainsi condamné jouait aux échecs quand l'exécuteur se présenta devant lui; il demanda et obtint de terminer sa partie; avant qu'elle fût achevée, des seigneurs de la cour vinrent lui annoncer la mort de Mohammed VI et son propre avénement. Yousef III (1409) conserva la couronne jusqu'en 1423. Alors commencèrent ces dissensions civiles qui devaient, à la fin du siècle, entraîner la chute définitive de Grenade et auxquelles se trouvent mêlées les puissantes familles des Zegris, des Abencerrages, des Vanegas[1], etc.

Un prince, Mohammed VII, surnommé El-Mayzain ou le Gaucher, après cinq ans de règne (1423-1428), se rendit odieux à ses sujets. On proclama à sa place un de ses parents, Mohammed-el-Zaghir ou le Petit, que les Grenadins déposèrent un an après pour revenir à leur ancien maître. Plus tard (1432), une faction vendue à la Castille proclama Yousef IV Alhamar; mais Mohammed recouvra l'autorité suprême la même année. En 1445, deux nouveaux compétiteurs, Mohammed IX Osmin et Ismaël III, s'unirent pour renverser ce malheureux prince et se disputèrent ensuite le trône. Mohammed triompha de ses rivaux en 1454 et fut plus tard vaincu par Ismaël, qui laissa le pouvoir, à sa mort, à son fils, Muley-Hacen (1465).

1. *Historia de los Vandos, de los Zegris y Abencerrages*, etc, de Ginez Perez de Hita, Madrid, 1631, et la trad. de cet ouvrage par Sané, Paris, 1809.

Un funeste exemple avait été donné un siècle auparavant. Abou-Said et Mohammed V Guadix n'avaient pas craint de réclamer l'assistance de Pierre le Cruel, roi de Castille. Ce prince assassina, dans le champ de la Tablada, Abou-Said réfugié à sa cour, pour s'emparer de ses richesses, et soutint ensuite Mohammed-Guadix ; plus tard, en 1432, Yousef IV Alhamar se joignit aux Castillans qui envahissaient le territoire de Grenade, et reçut, des mains des chrétiens, une couronne avilie.

Troubles en Castille; invasion des Mérinides; bataille de Rio Salado.

Nous reprenons maintenant notre récit ; depuis la conquête de Murcie et de Séville par Ferdinand III, les Castillans étaient devenus les seuls ennemis que les rois de Grenade eussent à redouter; aussi cherchaient-ils à conserver la paix avec leurs voisins en répandant leurs libéralités parmi les ministres et les principaux courtisans ou bien en se conciliant les esprits par des procédés chevaleresques. Les seigneurs de la Castille étaient parfaitement accueillis à la cour de Grenade; s'ils avaient des différends, le prince intervenait comme arbitre, et s'il ne pouvait mettre les parties d'accord, il fournissait aux deux champions les moyens de faire briller leur valeur dans un combat singulier.

Mais l'opposition de race et de religion devait rendre tout rapprochement inutile. Les deux peuples restaient toujours ennemis, et si, pendant les deux siècles d'existence du royaume de Grenade, les Castillans ne cherchèrent pas à accomplir les projets de Ferdinand III, c'est qu'ils furent eux-mêmes en proie à des discordes perpétuelles. Le fils de Ferdinand III, Alphonse X, qui, plus que personne, contribua à répandre en Europe les travaux scientifiques des Arabes, et se rendit célèbre par la publication des *Tables Alphonsines*, après avoir passé la première partie de sa vie à briguer la dignité d'empereur d'Allemagne, employa la seconde à lutter contre son second fils, Sanche le Brave, que les États déclarèrent roi de Castille, même de son vivant. Les enfants de La Cerda, héritiers légitimes du trône,

et petits-fils de Saint-Louis par Blanche, leur mère, soutinrent leurs droits avec l'appui de la France et de l'Aragon, et ces guerres de succession étaient à peine terminées que la tyrannie de Pierre le Cruel (1354-1370) faisait surgir le parti de Transtamarre, et livrait l'Espagne aux bandes de du Guesclin et du prince Noir. Enfin, au XV^e^ siècle, la longue minorité de Jean II et la faiblesse de Henri IV l'Impuissant condamnèrent la Castille à ne rien entreprendre au dehors.

Si les Grenadins avaient su profiter des troubles de la Castille, ils auraient pu relever en Espagne l'étendard du prophète; mais l'esprit de conquête les avait tout à fait abandonnés. La guerre, durant ce long intervalle de temps, se réduisit à l'attaque de quelques places situées aux deux extrémités des montagnes qui protégent Grenade : d'un côté, Gibraltar, Algeziras, Tarifa; de l'autre, Huesca, Baeza, Guadix, Almeria. Il y eut cependant un dernier effort tenté à la fin du XIII^e^ siècle par les Arabes unis aux Mérinides d'Afrique. En 1275, Mohammed II livra au prince Abou-Yousef les deux villes de Tarifa et d'Algeziras, et tous deux envahirent l'Algarve. Sanche le Brave, quoique la flotte de Castille eût été détruite près d'Algeziras par les musulmans, ne se laissa pas intimider, et couvrit avec succès l'intérieur du pays (1280). Plus tard, lorsque les États lui eurent décerné la couronne pour prix de sa vaillance, Alphonse X (1283) implora à son tour le secours du prince mérinide contre un fils rebelle. Si le roi de Grenade avait accueilli sa demande comme Abou-Yousef, les Arabes se seraient trouvés dans la position la plus favorable pour pénétrer au cœur de la Castille; Mohammed II préféra, en s'alliant à Sanche, s'assurer l'amitié d'un guerrier puissant. La fortune se déclara contre le roi de Maroc; sa flotte fut brûlée; des deux villes qu'il possédait, l'une, Tarifa, fut emportée d'assaut par les Castillans; l'autre, Algeziras, reçut une garnison de Mohammed (1296).

Des hostilités partielles signalèrent la première moitié du XIV^e^ siècle. En 1309, les Castillans s'emparèrent de Gibraltar, et mirent le siége devant Algeziras. Pour les éloigner, il fallut leur céder plusieurs villes moins importantes. Pendant la

minorité d'Alphonse XI, Ismael-ben-Farag voulut profiter des inimitiés qui s'étaient élevées entre les infants chargés de la régence. Deux d'entre eux, éclairés par l'aggression des Arabes, mirent fin à leur rivalité et portèrent la guerre contre Grenade même ; leur ardeur inconsidérée leur fit négliger toute prudence, et ils se laissèrent envelopper dans les montagnes par un corps nombreux de musulmans. Leurs troupes, malgré des prodiges de valeur, essuyèrent une déroute complète. Eux-mêmes reçurent la mort, soit qu'ils fussent tombés de lassitude sur le champ de bataille, selon le récit des Espagnols ; soit que, suivant les Arabes, ils aient été tués au plus fort de la mêlée en combattant comme des lions. Le lieu témoin de cette catastrophe est encore aujourd'hui célèbre sous le nom de Sierra de los Infantes (1319).

Un tel succès ranima le courage des Grenadins. Ils conçurent l'espoir de recouvrer les villes qu'ils avaient perdues, et, en 1329, ils avaient repris Baeza, Martos, Ubeda et même Gibraltar. Peut-être auraient-ils poussé plus loin leurs avantages, si les Africains avaient appuyé le roi Mohammed V ; loin de lui prêter secours, ils lui enlevèrent Algeziras, Marbella et Ronda. Ce ne fut qu'à l'avénement de Yousef II qu'une alliance sincère réunit enfin tous les musulmans sous le même drapeau. Le prince mérinide Abul-Hacen descendit en Espagne, à la tête d'une armée nombreuse, tandis que sa flotte repoussait du détroit les vaisseaux portugais et castillans. Yousef se hâta de le rejoindre, et les deux souverains attaquèrent Tarifa. Ils avaient de l'artillerie à leur disposition. Néanmoins le siége traîna en longueur ; les armées castillane et portugaise cherchèrent à dégager la place. Une grande bataille se livra sur les bords du Rio Salado, et ce fut une seconde journée de Tolosa. Abul-Hacen, vaincu, laissa aux Grenadins tout ce qu'il possédait en Espagne et alla cacher à Fez sa défaite et sa honte (1340). Sa flotte fut bientôt après détruite par les galères génoises, aragonaises, castillanes et portugaises, unies ensemble pour assurer aux chrétiens l'empire de la mer, et la prise d'Algeziras leur donna, en 1342, un port excellent pour surveiller

tout le littoral africain [1]. Les Arabes d'Espagne furent dès lors réduits à leurs propres forces. Placés à l'extrémité de la péninsule hispanique, ils ne songèrent plus qu'à se faire oublier. Les Castillans, tout entiers à leurs discordes civiles, ne cherchèrent pas même à s'emparer des deux villes de Gibraltar et d'Almeria, qui leur auraient assuré la possession *exclusive du détroit*; *mais les Portugais, par la conquête* de plusieurs places fortes d'Afrique, vinrent à leur aide et interceptèrent toute communication entre les deux continents.

Destruction du royaume de Grenade.

Ce ne fut qu'en 1432 que la guerre recommença avec quelque vigueur : Yousef IV Alhamar et Mohammed VII se disputaient la couronne. L'un des deux compétiteurs implora le secours des Castillans, qui le firent triompher dans les champs de Grenade.

Si *l'on prétendait reproduire tous les faits particuliers* qui se rattachent à la lutte des deux peuples, il faudrait raconter une suite non interrompue de combats dont les frontières des deux États étaient sans cesse le théâtre; les nobles castillans et les cheiks arabes, qui voulaient s'illustrer par leurs exploits, faisaient de fréquentes incursions en pays ennemi; mais ces hostilités n'entraînaient pas de *guerre générale*; *c'était en quelque sorte des joutes et des* passes d'armes qui préparaient seulement les esprits à une lutte suprême et inévitable.

Quand Muley-Hacen monta sur le trône (1465), les Grenadins n'étaient pas en état de résister aux Castillans. Le nouveau roi, malgré son courage, ses vertus, son patriotisme, sa foi religieuse ne s'était point concilié l'affection des Grenadins, *qui lui reprochaient trop d'arrogance et de* cruauté, et surtout l'empire qu'une esclave chrétienne avait pris sur son esprit. On répandait le bruit qu'il voulait choisir pour son héritier un fils de cette esclave, à l'exclusion d'Abou-Abdallah (d'où l'on a fait Boabdil et Boadillin),

1. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, etc., avec les dissertations de de Murr, Nuremberg, 1770; J. C. Murphy, *the History of the Mahometan empire in Spain*, etc., Londres, 1816.

né de la sultane Zoraya. Deux partis bien tranchés se formèrent dans le royaume et contribuèrent à l'affaiblir encore (1476).

En Castille, au contraire, les grands, après avoir réduit Henri IV l'Impuissant au dernier degré d'abaissement et d'humiliation, s'étaient réunis, à sa mort, autour de l'infante Isabelle (1474). Cette princesse était mariée à Ferdinand, roi de Navarre et de plus héritier présomptif du roi d'Aragon. En 1479, les deux époux pouvaient disposer des ressources de trois royaumes ; ils allaient fonder la grandeur de l'Espagne et lui donner l'unité en détruisant pour jamais la domination des Arabes dans la Péninsule. Muley-Hacen provoqua leur ressentiment en refusant de payer le tribut auquel son père s'était engagé ; il répondit fièrement à leurs ambassadeurs : « Allez dire à vos maîtres que Grenade n'a pas d'or, mais du fer pour ses ennemis. » Il ne craignit même pas de commencer les hostilités en attaquant la ville de Zahara, dont il s'empara en 1480. On apprit à Grenade son succès avec enthousiasme ; mais, suivant une prédiction sinistre, les ruines de Zahara devaient retomber sur la tête des vainqueurs. L'importante ville d'Alhama, un des soutiens de Grenade, fut emportée par les Castillans, qui se présentèrent bientôt sous les murs de la capitale. La guerre civile venait d'éclater ; les partisans d'Abou-Abdallah avaient renversé du trône Muley-Hacen. Vainement ce prince essaya-t-il de montrer par son triomphe sur les Castillans devant Loxa qu'il était digne de la couronne ; il fut forcé de se retirer dans les provinces, et se vit abandonné de la plupart de ses capitaines. Les Castillans entretinrent habilement le feu de la révolte parmi les musulmans et poussèrent pendant quelque temps la guerre avec mollesse. Le hasard des combats ayant fait tomber entre leurs mains le lâche Abou-Abdallah, ils s'empressèrent même de lui rendre la liberté, persuadés que sa coupable ambition servirait mieux leurs intérêts que la plus belle victoire (1484).

Muley-Hacen, rétabli un instant sur le trône, avait ensuite été forcé d'abdiquer en faveur de son oncle, El-Zagal. Abou-Abdallah, qui était tombé dans le mépris de ses compa-

triotes, implora l'appui du roi Ferdinand. Celui-ci envahit aussitôt le royaume de Grenade; les villes de la Vega furent enlevées, et El-Zagal, dont les partisans s'étaient jusque-là maintenus dans l'Alhambra, ayant été battu devant Lorca, céda Grenade à son rival (1486). Le but de l'expédition de Ferdinand était atteint; ce prince, au lieu de se retirer, conclut avec Abou-Abdallah une nouvelle convention qui l'autorisait à poursuivre El-Zagal dans toutes les places fortes qu'il avait conservées. Armé de ce prétexte, il assiégea et prit Malaga, puis dirigea ses troupes contre Almória, Baza et Vera.

El-Zagal, après avoir essayé de soutenir la lutte, resta bientôt convaincu qu'Allah, dans sa toute-puissance, avait prononcé l'arrêt de Grenade, et fit proposer une capitulation générale aux Espagnols; Ferdinand se garda bien de refuser ces ouvertures, qui lui permettaient de suivre sans obstacles l'exécution de ses autres desseins; il se montra généreux. Le roi musulman livrait ses États, Alméria, Guadix et plusiours autres cités, et recevait en échange de vastes domaines en toute propriété. Quant aux habitants, ils devaient être admis au rang de sujets de la couronne de Castille, conserver leur liberté, leurs biens, l'exercice de leur religion, et payer l'impôt exigé auparavant par leur souverain (1490).

Cette convention eut une grande influence sur la destinée du royaume de Grenade; la plupart des Arabes qui redoutaient les dures lois de la guerre, et avaient juré de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, virent dans la conduite de Ferdinand le présage d'une paix durable, et, préférant une existence paisible au tumulte des combats, se soumirent aux chrétiens. Les musulmans fidèles crièrent à la trahison et coururent aux armes; ils forcèrent El-Zagal à se retirer en Afrique, fortifièrent Grenade, et résolurent de s'ensevelir sous ses ruines. Le 9 mai 1491 Ferdinand se présentait devant les murs de cette ville à la tête de quatre-vingt mille hommes; Abdallah laissa à des généraux habiles le soin d'organiser la défense; tous les habitants, femmes, enfants, vieillards, prirent leur part des

dangers et des fatigues du siége. Tous rivalisèrent de zèle et d'ardour, mais Ferdinand et Isabelle avaient pour eux la force jointe à une volonté persévérante.

Grenade est bâtie sur deux collines, non loin de la Sierra Nevada et des Alpuxarras. Le Daro et le Xenil la traversent et l'entourent; elle était protégée par des remparts inexpugnables que protégeaient quatre cent trente tours; deux grandes forteresses, l'Alhambra et l'Albaycin, pouvant chacune contenir quarante mille hommes, en défendaient l'approche; enfin il était possible de garder un passage libre avec les Alpuxarras, et de faire arriver par là dans la ville les secours et les provisions nécessaires.

Isabelle, pour montrer sa ferme résolution de ne point se retirer avant d'avoir achevé sa conquête, fit construire une ville qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Santa-Fé. Des fossés et des retranchements inattaquables garantirent de toute surprise le camp des Espagnols; puis Ferdinand s'occupa d'intercepter les communications et d'empêcher les sorties trop fréquentes. A la suite de travaux vraiment gigantesques, Grenade se trouva bloquée de toutes parts; les musulmans risquèrent leur dernière chance de salut dans une bataille générale; elle eut lieu sous les murs de la ville; les chrétiens furent vainqueurs. Abou-Abdallah comprit que tout espoir était perdu; il entra en arrangement avec le roi d'Aragon, malgré l'avis d'un grand nombre de scheiks décidés à mourir en combattant pour la patrie. Ferdinand demanda que Grenade lui fût remise dans deux mois à dater du jour de la signature du traité, si pendant ce délai elle ne recevait aucun renfort par terre ou par mer. Les Arabes avaient fait un dernier appel aux souverains d'Afrique et même aux sultans de Constantinople. Aucun n'eut le dévouement de tenter une grande entreprise pour sauver le dernier rempart de l'islamisme en occident. Les Ottomans seuls, en 1486, avaient armé une flotte qui s'était contentée de ravager les côtes de la Péninsule.

Il fallait donc que Grenade succombât. Abou-Abdallah, craignant un soulèvement populaire, rendit la ville sans attendre le terme convenu. Des terres lui étaient assurées

avec un revenu suffisant dans les Alpuxarras. Il ne voulut point demeurer sur le sol de l'Espagne, témoin de son ignominie, et alla finir ses jours dans les déserts de l'Afrique. Quant aux habitants, retirés au fond de leurs demeures, ils laissèrent les chrétiens prendre possession de leur ville, qui semblait entièrement abandonnée. On arbora sur le sommet de l'Alhambra et de l'Albaycin les étendards de Castille et de Saint-Jacques, l'on décora la grande mosquée des ornements du culte catholique, et le fanatisme barbare de Ximenès fit livrer aux flammes les manuscrits arabes conservés précieusement depuis tant de siècles. Ferdinand put, sans être inquiété, se saisir des positions importantes des montagnes et du royaume de Grenade. Les vaincus semblèrent rester indifférents aux clauses mêmes de la capitulation qui leur laissaient leur liberté, leurs biens, leurs armes, leur religion, leurs mosquées, leurs usages, maintenaient l'institution des cadis et des caïds chargés de juger leurs différends d'après la législation musulmane, et enfin ne les astreignaient qu'aux impôts qu'ils payaient à leurs rois nationaux [1]. La chute de Grenade semblait être leur arrêt de mort; elle marquait, en effet, la fin de la domination des Arabes en Espagne, qui avait duré 782 ans (710-1492).

Politique des rois d'Espagne à l'égard des Arabes qui sont expulsés définitivement de la Péninsule en 1609.

Ferdinand n'avait point l'intention d'exécuter consciencieusement les articles de la capitulation; il possédait Grenade, c'était là le but de son ambition. Quant aux musulmans, il s'inquiétait peu de leur sort; habitué, en politique, à sacrifier tout à ses intérêts, il reconnut bientôt qu'une population riche, nombreuse, et conservant toujours un esprit d'indépendance, serait un embarras sérieux pour son gouvernement; il résolut de fondre les Arabes malgré eux avec le reste de la nation, en leur faisant abjurer graduellement et leur culte et leurs mœurs. Annoncer ou-

1. Robles, *Vie du cardinal Ximenès*; Mignot, *Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766. — *Historia del rebellion y castigo de los Moriscos*, etc., par Carjaval, Madrid, 1797.

vertement ses projets, c'était s'exposer à les voir avorter; il chargea donc l'inquisition d'amener peu à peu les musulmans à se convertir au catholicisme. On commença par les endormir dans une certaine confiance, en exaltant la loyauté castillane. On affecta d'observer rigoureusement les engagements pris; et l'on ne s'attaqua qu'aux juifs, qui tenaient entre leurs mains une grande partie des richesses du pays, et qui furent contraints de s'expatrier ou de renier la foi de leurs pères; on les fit périr dans les tortures; les supplices et les auto-da-fé frappèrent de terreur les Arabes qu'on essayait de convertir à la religion du Christ, et qui pouvaient craindre pour eux-mêmes un sort aussi cruel (1492).

Un peu plus tard on interdit l'exercice public du culte musulman; on distribua de l'or à ceux qui abjuraient l'islamisme. Enfin, en 1499, Ferdinand, levant le masque, prononça l'expulsion des infidèles qui refuseraient le baptême. Des cris d'indignation retentirent dans le royaume de Grenade. Ce fut en vain, les villes se soumirent et leurs habitants allèrent à l'église adorer le nom de Jésus-Christ, pour revenir le blasphémer au fond de leurs demeures, et demander pardon au prophète de leur indigne faiblesse. Les montagnards des Alpuxarras, population plus énergique, refusèrent hautement d'obéir et prirent les armes. Ferdinand marcha contre eux avec des forces supérieures, et, après avoir dévasté leurs champs, ajouta pour les vaincus aux rigueurs de l'exil la confiscation de tous leurs biens.

Les musulmans de Valence, dont l'industrie formait une des principales sources de la prospérité de l'Espagne, furent tolérés jusqu'au règne de Charles-Quint (1524). Alors les seigneurs du pays les contraignirent de recevoir le baptême, et le roi, au lieu d'écouter leurs plaintes, les renvoya au tribunal de l'inquisition, qui sanctionna la conduite des oppresseurs. L'année suivante (1525), un décret, provoqué par l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, obligea les Arabes de Grenade de renoncer en un jour à leurs habitudes, à leurs vêtements, à leur langage; tous les chrétiens eurent le droit de surveillance, et un tribunal spécial reçut les dénonciations. Pour obtenir quelque adoucis-

sement à leur sort, les musulmans payèrent en 1562, à Philippe II, huit cent mille ducats; si le gouvernement et l'inquisition suspendaient leurs persécutions, le peuple espagnol, portant l'intolérance à ses dernières limites, poursuivait le glaive d'une main et la croix de l'autre, jusque dans les montagnes, les malheureux Arabes qui refusaient de se convertir.

Enfin, en 1568, l'archevêque de Grenade, jaloux d'attacher son nom à une mesure encore plus vexatoire, obtint de Philippe II un décret qui interdisait aux infidèles l'usage fréquent des bains, les danses mauresques, l'emploi de la langue arabe, et qui défendait aux femmes de sortir voilées. C'était vouloir les pousser à la révolte, ce qui eut lieu en effet: ils s'armèrent, essayèrent de surprendre Grenade et nouèrent des relations avec les Africains; suivis de près par le marquis de Mondejar, ils ne purent s'établir sur aucun point important, et se réfugièrent dans les montagnes, sous la conduite de Mohammed-ben-Ommïah, qui prétendait descendre des anciens khalifes de Cordoue. La lutte se soutint pendant plusieurs années; enfin la division se mit dans le camp des rebelles : Mohammed périt assassiné. Muley-Abdallah, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux; don Juan d'Autriche (1570), par ses négociations habiles, lui enleva la plus grande partie de ses soldats. Les uns se soumirent; les autres furent transportés en Afrique. Muley fut réduit à traiter lui-même avec le vainqueur. On dispersa les montagnards des Alpuxarras dans les provinces des Asturies, de la Galice et de la Castille, et on les plaça sous une étroite surveillance.

Un dernier coup leur fut porté en 1609; malgré les protestations de quelques seigneurs généreux, les Arabes de Valence et de Murcie furent jetés pêle-mêle, par ordre du Conseil de Philippe III, sur des vaisseaux qui les transportèrent sur les rivages de l'Afrique. Un grand nombre passa les Pyrénées, et Henri IV les accueillit avec bienveillance; ce grand roi offrit aux uns un asile et des terres, aux autres les moyens de s'embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc.

On a calculé que depuis la conquête de Grenade jusqu'en 1609, trois millions d'Arabes furent expulsés du sol espagnol. C'était l'élite de la population au point de vue de l'industrie et de l'agriculture; aussi leur départ laissa-t-il dans la Péninsule un vide que plusieurs siècles n'ont pu combler. Jamais les Espagnols n'ont rendu aux plaines de Valence, de Murcie et de Grenade l'aspect florissant, qu'elles présentaient sous la domination des Arabes. Le décret de 1609 fut aussi funeste à l'Espagne que quatre-vingts ans plus tard la révocation de l'édit de Nantes pour la France.

1. *Histoire du règne de Philippe III*, par Watson, 1773, et celle de Davila, publiée en 1771 par D. Ulloa dans sa *Monarquia de Espana*; voy. aussi les *Annales Ferdinandei* du comte Fr. Chr. de Khevenhuller. — Masden, *Historia critica de Espana*, Madrid, 1783-1800 — Robertson, *Histoire de Charles V*, etc.

LIVRE VI.

TABLEAU DE LA CIVILISATION ARABE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉCOLE DE BAGDAD CONTINUE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE. — PROGRÈS DES SCIENCES EXACTES.

INTRODUCTION. — LES ARABES SE LIVRENT A L'ÉTUDE DES SCIENCES A PARTIR DU RÈGNE D'ALMANZOR. — LES NESTORIENS SONT LES PREMIERS MAÎTRES DES ARABES; ÉCOLE D'ÉDESSE; DOCTRINES INDIENNES. — ÉCOLE DE BAGDAD; LES LIVRES GRECS SONT TRADUITS; TRAVAUX ASTRONOMIQUES DES ARABES SOUS ALMAMOUN. — OBSERVATIONS NOUVELLES; NOMBREUX PERFECTIONNEMENTS APPORTÉS AUX TABLES GRECQUES. — ALBATEGNI (ALBATANI) ET LES BENOU-AMADJOUR. — LES PRINCES BOUIDES CONTINUENT L'ŒUVRE D'ALMAMOUN. — DÉCOUVERTES NOUVELLES; ABOULWEFA SIGNALE LA VARIATION OU TROISIÈME INÉGALITÉ LUNAIRE. — AU COMMENCEMENT DU XI^e^ SIÈCLE LE CENTRE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES SE DÉPLACE; ÉCOLE DU CAIRE; EBN-JOUNIS ET LA GRANDE TABLE HAKÉMITE. — ASTRONOMES DE L'ESPAGNE ET DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE; INSUFFISANCE DES SOURCES ORIGINALES. — EN ORIENT L'ASTRONOMIE EST CULTIVÉE SOUS LES AUSPICES DE NOUVEAUX CONQUÉRANTS QUI CÈDENT A L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION ARABE. — LES GAZNEVIDES ET AL-BIROUNI. — LES SELDJOUKIDES ET OMAR-KEJAM; RÉFORME DU CALENDRIER PERSAN. — LES MONGOLS ET NASSIR-ED-DIN-THOUSI; L'ASTRONOMIE ARABE PÉNÈTRE A LA CHINE. — EBN-SCHATHIR ET LES SULTANS MAMELOUKS. — LES TIMOURIDES; OLOUG-BEG FONDE L'OBSERVATOIRE DE SAMARCANDE ET CONSTRUIT DE NOUVELLES TABLES ASTRONOMIQUES. — LES ARABES ÉTUDIENT LES MATHÉMATIQUES PURES; ALGÈBRE; NUMÉRATION DÉCIMALE; GÉOMÉTRIE. — DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE; IMPERFECTION DES TRAITÉS GRECS. — L'ÉCOLE DE RAVENNE S'ÉGARTE DE PTOLÉMÉE. — LES ARABES CORRIGENT LES GRECS; PREMIÈRE ÉPOQUE (820). — SECONDE ÉPOQUE (1025). — TROISIÈME ÉPOQUE (1230); COUPOLE D'ARINE; DERNIERS TRAVAUX (1250-1648). — RÉSUMÉ DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES DES ARABES EN ASTRONOMIE, EN MATHÉMATIQUES ET EN GÉOGRAPHIE.

Introduction.

Les Arabes sont, au moyen âge, les seuls représentants de la civilisation; ils font reculer la barbarie qui s'était

étendue sur l'Europe, ébranlée par les invasions des peuples du nord ; ils remontent « aux sources éternelles de la philosophie grecque », et, loin de se borner à préserver de toute atteinte le trésor des connaissances acquises, ils l'agrandissent et ouvrent des voies nouvelles à l'étude de la nature.

Des guerres d'invasion, à peine interrompues par les discordes civiles, des expéditions lointaines et d'éclatants triomphes avaient rempli le premier siècle de l'hégire ; même en 750, après la chute des Ommïades, rien n'annonçait qu'au tumulte des armes allait succéder, dans l'empire des khalifes, une période illustrée par les seuls travaux de l'intelligence. Plus occupés à faire des conquêtes et à propager leur système religieux qu'à favoriser les lettres et les sciences, les successeurs de Mahomet avaient jusque-là ravagé la Syrie, la Perse jusqu'à l'Indus et à la mer Caspienne, tout le nord de l'Afrique, la majeure partie de l'Espagne, menaçant d'envahir la Gaule, si Charles Martel n'eût arrêté ce torrent dévastateur en taillant en pièces les troupes d'Abdérame dans les plaines de la Loire ; mais, sous les Abbassides, une noble émulation et par-dessus tout l'exemple et la protection du souverain devaient faire disparaître l'ignorance et la grossièreté justement reprochées aux disciples de Mahomet. Les esprits se pénétrèrent d'idées nouvelles, et l'on vit naître alors un grand nombre d'écrits de tout genre, source d'une infinité d'autres qui firent de la langue arabe la langue savante de l'Orient et de tous les États musulmans.

Presque tous ces écrits subsistent encore, et leur réunion forme une des plus vastes littératures que l'on connaisse.

Les Arabes se livrent à l'étude des sciences à partir du règne d'Almanzor.

C'est au khalife Abou-Giafar-Almanzor qu'est due la première impulsion donnée à l'étude des sciences exactes. Au milieu des traditions incomplètes ou confuses qu'on a réunies sur l'histoire des anciens Arabes, on distingue à

peine quelques notions d'astronomie pratique. Le spectacle du ciel avait attiré leur attention comme celle de tous les peuples que la douceur du climat et la sérénité de l'air invitent à observer les astres, sans leur inspirer néanmoins le désir de déterminer les lois des mouvements célestes. Les noms des planètes et de certaines étoiles dont ils faisaient des divinités, une indication assez exacte des mansions de la lune et des croyances purement astrologiques, voilà tout ce qu'ils avaient inventé ou recueilli dans leurs rapports avec les nations qui les environnaient ; ils employaient l'année lunaire, mais il ne paraît pas qu'ils aient jamais cherché à fixer l'incertitude des temps par des ères ou époques d'un usage général. Aussi est-il presque impossible d'établir un ordre régulier dans cette longue série de faits dont se composent les annales de l'Arabie jusqu'au moment où une révolution habilement préparée vint briser les cultes divers de ses populations nomades, les réunir sous la loi du Coran et développer chez elles de nouvelles inclinations [1].

« Les Arabes, dit M. de Humboldt dans son *Cosmos*, étaient admirablement disposés pour jouer le rôle de médiateurs et pour agir sur les peuples compris depuis l'Euphrate jusqu'au Guadalquivir et la partie méridionale de l'Afrique moyenne. Ils possédaient une activité sans exemple, qui marque une époque distincte dans l'histoire du monde ; une tendance opposée à l'esprit intolérant des Israélites, qui les portait à se fondre avec les peuples vaincus, sans abjurer toutefois, en dépit de ce perpétuel échange de contrées, leur caractère national et les souvenirs traditionnels de leur patrie originaire. Tandis que les races de la Germanie ne commencèrent à se polir que longtemps après leurs migrations, les Arabes apportaient avec eux non-seulement leur religion, mais aussi une langue perfectionnée et les fleurs délicates d'une poésie qui ne devait pas être perdue pour les troubadours provençaux ni pour les minnesingers.

1. Pococke, *Specimen hist. Arabum*, 1650, p. 33 ; S. de Sacy, mémoire sur divers événements de l'histoire des Arabes avant Mahomet, dans le t. XLVIII des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 484 et suiv.

Les Nestoriens sont les premiers maîtres des Arabes ; école d'Édesse ; doctrines indiennes.

« Si l'on veut rechercher comment l'invasion des Arabes en Syrie et en Palestine, et plus tard la prise de possession de l'Égypte, éveillèrent chez eux le goût de la science et le désir d'en hâter les progrès par eux-mêmes, il faut tenir compte de leurs dispositions naturelles pour les jouissances de l'esprit, de la configuration particulière du sol et des anciennes relations de commerce qui unissaient les côtes de l'Arabie avec les États voisins parvenus à une haute civilisation. Il entrait sans doute dans les merveilleux desseins de l'harmonie du monde que la secte chrétienne des nestoriens, qui a si utilement contribué à répandre au loin les connaissances acquises, éclairât aussi les Arabes avant qu'ils entrassent dans la savante et sophistique Alexandrie et que le nestorianisme chrétien pût pénétrer dans les contrées orientales de l'Asie sous la protection armée de l'islamisme. Les Arabes, en effet, furent initiés à la littérature grecque par les Syriens, qui étaient, comme eux, de race sémitique, et les Syriens avaient eux-mêmes reçu cette connaissance des nestoriens poursuivis pour crime d'hérésie. Déjà Mahomet et Abou-Békre vivaient, à la Mecque, en relations d'amitié avec des médecins qui s'étaient formés par les leçons des Grecs et dans le célèbre établissement qu'avaient fondé les nestoriens à Édesse, en Mésopotamie. »

Ce fut dans l'école d'Édesse, qui semble avoir servi de modèle aux écoles des bénédictins du mont Cassin et de Salerne, que prit naissance l'étude scientifique des substances médicinales empruntées aux minéraux et aux plantes. Lorsque cet institut fut détruit, sous Zénon l'Isaurien, par un fanatisme irréfléchi, les nestoriens se répandirent dans la Perse, où ils acquirent bientôt une grande influence politique, et fondèrent à Djondisabour, dans le Khousistan, un nouveau collége médical qui fut très-fréquenté ; vers le milieu du VII^e^ siècle, ils avaient déjà propagé dans l'Inde et la Chine leurs idées et leur croyance. Les semences de

civilisation occidentale répandues en Perse par des moines instruits et par des philosophes exilés de l'école platonicienne d'Athènes à la suite des persécutions de Justinien, furent recueillies et mises à profit par les Arabes pendant leurs premières incursions en Asie. Pourtant le khalife Almanzor paraît avoir reçu d'un Indien ses premières notions d'astronomie; mais, comme nous l'avons fait remarquer, les doctrines indiennes n'avaient pas sans doute beaucoup de valeur, puisque les Arabes les abandonnèrent dès qu'ils furent en possession des livres grecs [1].

École de Bagdad; les livres grecs sont traduits; travaux astronomiques des Arabes sous Almamoun.

Les successeurs d'Abou-Giafar-Almanzor imitèrent son exemple, et favorisèrent le développement de toutes les branches de l'intelligence humaine à une époque où les sciences et les lettres étaient généralement négligées en Europe. Pendant que Charlemagne essayait vainement d'en ranimer le goût, ces khalifes, appelant auprès d'eux les hommes les plus instruits des provinces qu'ils avaient réunies sous leur domination, faisaient traduire du grec les ouvrages les plus estimés et formaient de vastes établissements destinés à de riches bibliothèques et à des écoles publiques. On enseignait, concurremment avec le texte et les commentaires du Coran, les livres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius, de Ptolémée, etc., dont plusieurs nous ont été transmis immédiatement par les Arabes avant qu'on en eût retrouvé les originaux grecs. Les mêmes princes instituaient à Bagdad des académies où se discutaient les objets qui ne pouvaient être traités que par d'habiles maîtres, et ils fondaient cette école

1. Sur les nestoriens et l'école d'Edesse, Jourdain, *Recherches critiques sur les traductions d'Aristote*, 1843, p. 81, de Humboldt, *Cosmos*, p. 257. — Assemani (J. S.), *Bibliotheca orientalis Clem. Vat.*, etc., 1719-1728, et (S. E.), *Acta sanctorum martyrum Orient. et Occid.*, etc., 1748, *Bibl. apost. vatic. cod. manuscr catal.*, 1756. — Pour l'Inde, Chasles, *Recherches sur l'astronomie indienne*, 1840; Reinaud, mémoire géographique et historique sur l'Inde d'après les écrivains arabes, persans et chinois, antérieurement au milieu du XIe siècle de l'ère chrétienne, 1846, et le rapport que nous avons fait de cet ouvrage (*Bulletin de la société de géographie*, 1851, t. II). — Voy. aussi ce que nous disons des Indiens dans le t. II de nos *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, 1845-1849.

célèbre qui devait élever les plus beaux monuments de l'astronomie du moyen âge.

Almamoun, le septième khalife de la maison d'Abbas, fut, après Almanzor, celui des souverains de Bagdad qui se rendit le plus recommandable par son instruction et ses efforts constants pour le progrès des sciences. Mais si ce prince donna son nom au siècle dont il assura la gloire littéraire, il ne faut pas cependant oublier ses prédécesseurs, Mohammed-al-Mahadi et Haroun-al-Raschid, qui portèrent par leurs vertus et leur magnificence le khalifat d'Orient au plus haut point de splendeur. Les productions des savants et des poètes, qu'ils comblaient de bienfaits, ajoutèrent à l'éclat de leur règne; plusieurs ouvrages grecs et persans furent traduits en Syriaque et en Arabe, et les chrétiens répandus en Asie secondèrent par leurs travaux le zèle de ces khalifes. Alors fleurirent l'astronome Mashallah, si vanté par Aboul-Pharadje, Ahmed-ben-Mohammed-Alnehavendi, le plus ancien des observateurs arabes, et le mathématicien Hegia-ben-Yousef, le premier traducteur d'Euclide. Nous n'avons pas besoin de rappeler à quel degré de perfection les arts mécaniques étaient parvenus dès cette époque; l'horloge à eau envoyée par Haroun-al-Raschid à Charlemagne, et dont la description a été conservée, suffirait pour en donner une idée, si les récits des historiens ne faisaient pas connaître en détail toutes les merveilles de ce genre accumulées à la cour de Bagdad. C'est surtout au fils de Haroun, Almamoun, l'Auguste des Arabes, qu'appartient l'honneur d'avoir achevé l'ouvrage commencé par son aïeul Almanzor. Ce prince, *entouré de l'élite des savants et des* artistes, recueillit à grands frais les écrits de l'école d'Alexandrie, et ses rapports avec les empereurs de Constantinople lui permirent de faire rechercher jusque dans Athènes les ouvrages philosophiques des Grecs. Il ordonna d'abord la révision de l'*Almageste* de Ptolémée, dont une première traduction avait été faite, sous Haroun-al-Raschid, par les soins d'Iahia-ben-Khaled le Barmecide. Les instruments nécessaires furent construits par d'habiles artistes, et la *Table vérifiée*, dont Iahia ben-abi-Mansour est considéré comme

le principal auteur, présenta bientôt les résultats des observations entreprises simultanément à Damas et à Bagdad[1].

Sond-ben-Ali, qui avait été le collaborateur d'Iahia, fit d'autres observations, en 832 et 833, avec Khaled-ben-Abdelmalek Almerouroudi. C'est à ces deux astronomes, assistés d'Ali-ben-Isa et d'Ali ben-Albahtari, que l'on doit aussi la mesure d'un degré du méridien. Après s'être rendus dans la plaine de Sennaar, ils marchèrent vers le sud, puis vers le nord, jusqu'à ce que la hauteur du pôle eût varié de soixante minutes, et trouvèrent pour la valeur du degré terrestre, les uns cinquante-sept milles, les autres cinquante-six milles et un quart, chaque mille contenant quatre mille coudées noires; cette mesure offre la même incertitude que celle d'Ératosthène relativement à la longueur du module dont on fit usage. Laplace adopte le chiffre de deux cent mille cinq cents coudées noires. Ce nombre doit être porté soit à deux cent vingt-cinq mille, soit à deux cent vingt-huit mille. Montucla, en prenant pour résultat cinquante-six milles et cinquante-six milles deux tiers, discute d'une manière fort judicieuse quelle confiance on doit accorder à cette évaluation. Send-ben-Ali et Khaled firent leur observation, au rapport de Masoudi, entre Racca et Tadmor, tandis que M. Caussin a nommé, d'après Ebn-Jounis, Tadmor et *Wamia*, qu'il croit être Apamée. M. Caussin n'a pas pris garde que la ville dont il s'agit doit être sur le méridien de Tadmor et à un degré de distance au nord ou au sud, et qu'Apamée de Syrie se trouve à deux degrés à l'ouest de Tadmor. Il raisonne d'après l'orthographe du mot au lieu de consulter la position géographique du lieu. Le nom est d'ailleurs écrit de telle sorte qu'on peut lire Waset, ville voisine de Racca, qui satisfait à toutes les conditions.

A la même époque, Ahmed-ben-Abdallah-Habasch rédigeait trois tables sur les mouvements des planètes, après

1. Aboul Pharadje, *Hist. dyn.*, p. 100; Casiri, t. I; Cedrenus (*Comp. hist.*, p. 548); Fabricius, *Bibl. græc.*, t. XIII, p. 261; Weidler, *Hist. astron.*; Montucla, *Hist. des math.*, t. I; Colebrooke, *Misc. essays*, t. II, p. 348; Golius *in Alfergani*, p. 67, et notre introd. aux tables d'Oloug Beg, 1839, 1re fasc. p. 40 et suivantes.

avoir vérifié lui-même les déterminations de ses devanciers, et Al-Abbas-ben-Saïd-al-Jauheri, contribuait par ses travaux à illustrer le règne d'Almamoun. A côté de ces astronomes célèbres se placent naturellement les noms d'Ebn-Ishak-ben-Kesouf, d'Abdallah-ben-Shahl-ben-Naoubackh et d'Alfragan (Alfergani), qui prirent une part très-active à la correction des tables grecques; non-seulement les erreurs de Ptolémée furent rectifiées sur plusieurs points importants, mais encore le mouvement de l'apogée du soleil reconnu. On évalua l'obliquité de l'écliptique à 23° 33′ 52″, et des observations d'équinoxes faites avec beaucoup de soin conduisirent à une estimation très-précise de la longueur de l'année ; les éclipses, les apparitions de comètes, les autres phénomènes célestes devinrent l'objet d'une scrupuleuse attention, et les taches du soleil furent mêmes signalées.

Si les auteurs de la *table vérifiée* rendirent à la science un immense service, il ne faut pas croire cependant qu'ils introduisirent les premiers chez les Arabes cette méthode positive qui soumet tout aux lois de l'expérience. Avant eux, Mohammed-ben-Ibrahim-al-Fazari comparait l'astronomie des Indiens à celle des Grecs; Ahmed-ben-Mohammed-al-Nehavendi observait dans la ville de Djondisabour et composait, en 803 de notre ère, de nouvelles tables intitulées : *Almostamal;* enfin Mashallah, qui florissait déjà sous le règne d'Abou-Giafar-Almanzor, et qu'Aboulpharadje appelle le phénix de son siècle, écrivait ses traités de l'astrolabe et de l'armille, et exprimait sur la nature des corps célestes des idées très-sages.

Mohammed-ben-Musa-Alkhowarezmi qui rédigea, à la demande d'Almamoun, un abrégé du Sind-Hind ou des tables indiennes, est plus connu comme mathématicien que comme astronome, et nous parlerons plus loin de son traité d'algèbre. Alkendi, son contemporain, ne paraît pas non plus devoir être mis au rang des observateurs, mais ce fut l'un des savants les plus estimés de son temps; polygraphe d'un ordre supérieur, il composa plus de deux cents ouvrages dont les titres divers nous ont été conservés, sur l'arith-

métique, la géométrie, la philosophie, l'astrologie, la météorologie, l'optique, la médecine, etc. Versé dans la connaissance de la langue grecque, il sut tirer très-habilement parti des écrits des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, et y ajouta de savants commentaires; ses livres sont remplis de faits curieux et intéressants; on les a mis souvent à contribution au moyen âge.

Albumazar (Abou-Maaschar), élève d'Alkendi, se livra plus spécialement à l'étude des phénomènes célestes; il fit d'utiles observations d'après lesquelles la table appelée Zidj-abou-Maaschar a été calculée. Quoiqu'on ne le connaisse guère en Europe que par ses nombreux opuscules sur l'astrologie, on ne peut lui refuser une place distinguée parmi les astronomes observateurs dont l'Orient s'honore à juste titre[1].

Observations nouvelles; nombreux perfectionnements apportés aux tables grecques.

Après la mort d'Almamoun, les travaux n'avaient pas été interrompus; les auteurs de la *Table vérifiée* avaient eu dans les fils de Musa-ben-Schakir, Mohammed, Ahmed et Hassan, des continuateurs très-zélés. Ebn Jounis s'appuie fréquemment sur leurs observations et les estimait très-exactes. On voit dans la table hakémite qu'ils faisaient le moyen mouvement du soleil dans l'année persane de 11ⁱ 29° 39′ 8″ 2‴, en degrés 359,45′ 39″ 58‴ 2⁗, sa plus grande équation de 2° 0′ 50″, le lieu de son apogée au temps d'Iezdedjerd (16 juin 632 de l'ère vulgaire) de 20° 44′ 19″ des gémeaux, son mouvement de 1° en soixante-six années persanes.

Ahmed, le second des trois frères, qui s'était surtout adonné à la mécanique, fit en 851 une table particulière dans laquelle il établit que le moyen mouvement du soleil dans l'année persane était de 11° 29′ 45° 40″, en degrés 359° 45′ 40″, sa plus grande équation 2° 0′ 8″, et le lieu de son

1. Les *Éléments d'astronomie* d'Alfragan ont été publiés à Ferrare en 1493, à Nuremberg en 1537, à Francfort en 1590 et à Amsterdam en 1669. — Nous n'avons d'Albumazar que ses traités d'astrologie, imprimés à Augsbourg en 1488 et 1489. On peut les comparer à celui d'Alchabitius, 1478 et 1484, astrologue du Xᵉ siècle, et à celui d'Albohazen-Hali-Filius-Abenragel, Venise, 1485. — Pour Mohammed-ben-Musa, c'est l'auteur du *Traité d'algèbre* traduit par Rosen, 1831.

apogée 24° 33′ des gémeaux. Ces évaluations s'éloignent peu de celles des modernes.

Cependant la précession des équinoxes supposée de 1° en soixante-six ans n'était point ramenée à sa juste valeur ; Habasch avait trouvé pour le lieu de Régulus l'an 630 de notre ère, 13° du lion environ, les trois frères observèrent cette étoile en 840 et 847, et reconnurent qu'elle avait avancé dans ces sept années de 6′ 15″, ce qui donnerait par an 53″ 24‴ ; ce ne fut qu'un siècle plus tard que l'on corrigea cette estimation qui se rapprochait déjà de la vérité.

L'observatoire des fils de Musa était situé sur le pont de Bagdad qui aboutissait à la porte *Bab-al-Tac* ; c'est là qu'ils avaient fixé à 23° 35′ l'obliquité de l'écliptique, et qu'ils ayaient remarqué pour la première fois les différences de la plus grande latitude de la lune. L'aîné des trois frères, Mohammed (Abou-Djafar-ben-Musa-ben-Schakir), avait dressé des éphémérides pour les lieux des planètes, et les éléments de ses tables servaient encore dans les calculs longtemps après lui ; Thebit-ben-Corrah fut son disciple en astronomie.

Ce qui caractérise surtout l'école de Bagdad à son début, c'est l'esprit véritablement scientifique qui préside à ses travaux ; marcher du connu à l'inconnu, se rendre un compte exact des phénomènes pour remonter ensuite des effets aux causes, n'accepter que ce qui a été démontré par l'expérience, tels sont les principes enseignés par les maîtres. Les Arabes, au IXe siècle, étaient en possession de cette méthode féconde qui devait être si longtemps après entre les mains des modernes l'instrument de leurs plus belles découvertes. Thebit-ben-Corrah, qui mourut l'an 900 de l'ère chrétienne, et qui avait à sa disposition les observations astronomiques faites depuis le règne d'Almamoun, regrettait qu'on n'en eût pas recueilli un plus grand nombre, et reconnaissait hautement qu'elles seules pouvaient assurer le progrès de la science. Cet habile mathématicien, qui paraît avoir appliqué le premier l'algèbre à la géométrie, traduisit de nouveau l'Almageste, fit ressortir avec soin les

corrections que les auteurs de la *Table vérifiée* avaient apportées aux déterminations de Ptolémée, et y ajouta lui-même de très-bonnes remarques. S'il admit la doctrine aujourd'hui abandonnée de la *trépidation des fixes*, il ne faut pas oublier que c'était une idée grecque. Aussi doit-on repousser le jugement trop absolu de Delambre sur un savant qui fut réellement un des promoteurs les plus actifs de l'astronomie.

L'intervalle qui sépare les fils de Musa-ben-Schakir d'Albatégni se trouve aussi rempli par les observations d'Aboul-Abbas-Fadhl-ben-Hatem-al-Nairizi et par celles de Mohammed-ben-Isa-Abou-Abdallah, surnommé le Mahani.

Al-Nairizi s'appliqua surtout à rectifier les erreurs qui s'étaient glissées dans les écrits des astronomes d'Almamoun, et qui avaient été reproduites jusqu'à lui sans examen nouveau; observateur zélé, excellent géomètre, il composa un commentaire sur l'Almageste et laissa des tables qui étaient encore un siècle plus tard consultées avec fruit; Ebn-Jounis, qui le cite très-fréquemment, lui reproche çà et là quelques inexactitudes, mais il se plaît, en toute occasion, à rendre justice à son mérite [1].

La Bibliothèque des philosophes, d'Alzouzéni, nous fait plus particulièrement connaître le Mahani comme mathématicien, mais la grande table hakémite nous le montre marchant sur les traces des auteurs de la *Table vérifiée*, et déterminant avec une extrême précision tous les phénomènes célestes survenus de son temps, éclipses de soleil et de lune, conjonctions de planètes, etc., de 854 à 868. Ces indications éparses, dont on peut apprécier l'importance pour l'évaluation des moyens mouvements, nous font regretter plus vivement que jamais la perte ou l'absence des ouvrages originaux où elles sont consignées, et l'on ne comprend pas que les voyageurs entretenus à grands frais en Orient n'aient pas pour mission spéciale de rechercher et d'acquérir tant de manuscrits qui nous manquent, et qui jetteraient

1. Voy. nos prolégomènes d'Oloug-Beg, Introd., p. 19, et la série des auteurs que nous avons cités dans cet ouvrage.

un jour nouveau sur une des périodes les plus intéressantes de l'histoire des sciences.

Albategni (Albatani) et les Beneu-Amadjour.

On s'est accoutumé à considérer Albatégni, qui suit presque immédiatement le Mahani, comme le représentant de l'école arabe au IXe siècle, parce que son traité d'astronomie nous est seul connu, et l'on a mis sous son nom plusieurs découvertes dont l'honneur revient de droit à ses devanciers.

« Albatégni, disait Bailly, nous a laissé quatre observations d'éclipses du soleil et de la lune, qui avec celles de Thius, sont utiles pour remplir les déserts qui séparent les astronomes d'Alexandrie des astronomes modernes; il y a dans les observations une lacune de douze à treize siècles. » Cette opinion est complétement renversée par le tableau que nous venons de tracer des premiers progrès de l'astronomie chez les Arabes; Bailly toutefois avait une excuse : il ne faisait que répéter une erreur adoptée presque généralement par les savants du XVIe et du XVIIe siècle. Montucla n'était pas plus heureux lorsqu'il attribuait à Albatégni, dans son Histoire des mathématiques, la correction du mouvement de précession des équinoxes supposé par les anciens d'un degré en cent ans. Cette correction avait été faite longtemps avant lui; le mouvement de l'apogée du soleil, inconnu à Hipparque et à Ptolémée, et l'excentricité de l'orbite de cet astre, avaient été également signalés dès le règne d'Almamoun ; et il serait tout aussi téméraire d'affirmer qu'Albatégni eut la première idée de la substitution des sinus aux cordes, tant qu'on ne possédera pas et qu'on ne pourra consulter les écrits de ceux qui l'ont précédé.

Cet astronome, si vanté des Européens, a joué chez les Arabes le même rôle que Ptolémée chez les Grecs; tous deux ont reproduit l'exposé des connaissances acquises de leur temps, et leurs ouvrages ayant presque seuls surnagé au milieu des révolutions des empires, on n'a point hésité à les regarder comme la dernière expression de la science grecque et de la science arabe; mais, comme Ptolémée,

Albatégni fut dépassé par ses successeurs; comme Ptolémée, il n'a qu'un titre fort contestable à la qualification d'inventeur que certains écrivains s'obstinent à lui donner encore, et l'heure n'est pas peut-être éloignée où il sera enfin permis de rendre à chacun le bien qui lui appartient [1].

Albatégni observait à Racca en 880; il mourut en 929; et on lui doit assurément beaucoup de reconnaissance pour la part très-active qu'il a prise aux grands travaux de l'école de Bagdad; combien il est à regretter, dans l'intérêt même de sa gloire, que ses Tables astronomiques, si célèbres dans tout l'Orient, ne nous soient point parvenues! La version latine de son traité : *De Scientia stellarum*, que l'on suppose être de *Plato Tiburtinus*, et qui fut commentée par Regiomontan, fourmille de fautes, et malheureusement le texte arabe n'a pu être retrouvé; nous avons pourtant de fortes raisons de croire qu'il existe dans la bibliothèque du Vatican et à l'Escurial, et peut-être un jour réussira-t-on à rectifier les passages mal traduits. Déja Halley a proposé, dans les *Transactions philosophiques*, un assez grand nombre de corrections qu'il serait intéressant de vérifier sur le texte de l'auteur arabe, une copie de la traduction que contient le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale, n° 7266, et que nous avons eu l'occasion d'examiner, tout en justifiant sur quelques points l'opinion du savant anglais, offre en général les mêmes erreurs que les éditions de 1597 et de 1645

Parmi les astronomes arabes qui fleurirent dans le même temps, nous devons encore mentionner Sehel-ben-Bashar et Mohammed-ben-Mohammed-ben-Iousef-al-Samarcandi, qui contribuèrent par leurs observations à perfectionner la *Table vérifiée*, Ali-Aboul-Hassan-ben-Ismaïl-Jauheri, Abou-Djafar-ben-Ahmed-ben-Abdallah-ben-Habasch, Costa-ben-Luka, l'émule d'Alkendi; Mohammed-ben-Alhosain-ben-Hamid-ben-Aladami, qui paraît avoir fait usage des tables in-

[1] Albatégni a été traduit en latin par Plato Tiburtinus; deux editions ont été publiées de son livre *de Scientia stellarum*, toutes deux très fautives. Nous avons apprécié Albategni dans le t. I de nos *Matériaux* déjà cités; voy. aussi Boncompagni, *Delle versioni fatte da Platone Tiburtino*, etc. Roma, 1851.

diennes, etc., mais c'est aux fils d'Amadjour-al-Turki qu'il faut assigner le rang le plus distingué.

Les *Benou-Amadjour*, et sous ce nom l'on comprend Ali-ben-Amadjour et son fils Aboul-Hassan-Ali-ben-Amadjour, observèrent pendant près d'un demi-siècle, de 885 à 933, et rédigèrent la *Table al-bedia* (la nouvelle, la merveilleuse), ouvrant par leurs travaux une voie nouvelle a d'importantes découvertes ; ils se faisaient aider ordinairement par un affranchi appelé Moflih, qui composa lui-même des tables astronomiques, et ils avaient signalé de notables différences dans les mouvements de la lune, tels qu'ils avaient été calculés avant eux, soit par les Grecs, soit par les Arabes; Aboul-Hassan-Ali-ben-Amadjour remarqua aussi que les limites de la plus grande latitude de la lune n'étaient pas constamment les mêmes, comme le supposaient Ptolémée et Albatégni; il faut encore, sur ce point, réformer le jugement que M. Biot a porté sur les Arabes, dans le *Journal des Savants* (1843, p. 610). Si les Benou-Amadjour ne poussèrent point leurs investigations jusqu'à la découverte d'une troisième inégalité, ils avaient du moins frayé la route à leurs successeurs ; il était impossible que des savants entraînés vers l'étude de l'astronomie par le seul désir de connaître, ne fussent point frappés des anomalies signalées par les fils d'Amadjour, et ne cherchassent point, après s'en être rendu un compte exact, à les expliquer par des hypothèses nouvelles [1].

C'est en effet ce qui devait arriver cinquante ans plus tard.

Les princes Bouides continuent l'œuvre d'Almamoun.

Mais déjà le khalifat d'Orient avait été ébranlé par des révolutions successives ; depuis la mort d'Almamoun (833) douze princes avaient occupé le trône ; tous s'étaient montrés animés d'un amour éclairé des sciences et des lettres ; tandis qu'ils cherchaient, à oublier dans l'entretien d'hommes instruits les dangers qui les menaçaient,

1. La grande table Hakemite, p. 106 et suiv., Casiri, *passim*, et nos prolégomènes d'Oloug-Beg, p. 31.

l'émeute grondait aux portes de leur palais, et le démembrement de l'empire musulman s'avançait à grands pas. De toutes parts, on l'a vu plus haut, s'étaient élevées des dynasties indépendantes ; l'Espagne était depuis longtemps perdue pour les Abassides; en Afrique, les Edrissites, les Mequinez, les Medrarites, dominaient à Fez, Miknasa, Sedjelmesse; les Rostamites et les Abdoulouates, possédaient Tahart et Tlemcen ; à Cairowan régnaient les Aglabites, et déjà les Fathimites marchaient à la conquête de l'Égypte, dont les Thoulonides s'étaient emparés de 867 à 905. L'Orient était le théâtre de mouvements semblables. Almamoun avait donné le funeste exemple d'accorder à Thaher, en récompense des éminents services qu'il en avait reçus, le Khorasan en toute souveraineté. Dans la suite, d'autres gouverneurs avaient sollicité le même privilége et étaient devenus tout à fait indépendants. A ces rebelles, il s'en était joint d'autres qui, sous le prétexte spécieux de replacer la couronne sur la tête des Alides, avaient refusé d'obéir aux descendants d'Abbas, et qui, n'ayant pu réussir dans leur projet principal, étaient du moins venus à bout de se saisir de quelques provinces et d'y régner en souverains. Déja aux Thahérites avaient succédé les Soffarides (872-905) et les Samanides (874) ; les Dilemites s'établissaient dans le Tabarestan en 927 ; enfin les Bouides, maîtres de la Perse, allaient, sous le titre d'Émirs-al-Omrah, prendre à Bagdad les rênes du gouvernement, et, nouveaux maires du palais, ne laissaient aux Abassides qu'une autorité purement nominale.

Au milieu de ces grands changements, l'impulsion imprimée aux études ne s'était point ralentie, et dans la plupart des villes de l'empire la science avait ses représentants : à Damas, à Schiraz, à Samarcande, l'astronomie était toujours cultivée, et sous Thaher-ben-Abdallah, quatrième prince de la dynastie des Thahérites, on faisait des observations à Nischabour avec une grande armille dont parle Ebn-Jounis.

On peut croire cependant que les révolutions qui se multipliaient avec tant de rapidité dans les États musulmans

auraient fini par faire disparaître entièrement, pendant la seconde moitié du x^e^ siècle, les dernières lueurs de l'école arabe, si deux princes de la famille des Bouides, Adhad-Eddaulah et Scharf-Eddaulah, n'avaient su ranimer le zèle des savants en s'initiant à leurs travaux, en les encourageant par leurs bienfaits.

Aux Benou-Amadjour avait succédé le shérif Aboul-Cassem-Ali-ben-Alhonain-ben-Mohammed-ben-Issa, surnommé Ebn-al-Aalam, qui fit de nombreuses observations et rédigea une table astronomique dont nous n'avons malheureusement que le titre ; mais si nous apprécions Ebn-al-Aalam d'après le sentiment des Arabes eux-mêmes, c'était un homme très-habile, et qui devait soutenir avec honneur l'œuvre de ses devanciers ; il détermina d'une manière très-exacte la précession des équinoxes, et les instruments dont il faisait usage pour ses observations étaient fabriqués de sa main.

Vers le même temps, Abderrahman-Soufi composait son *Uranographie*. On avait cru d'abord que cet ouvrage était tout à fait original, et Hyde n'hésitait pas à placer l'auteur au premier rang des astronomes de l'Orient ; nous savons aujourd'hui qu'Abderrahman-Soufi avait seulement considéré les grandeurs des étoiles comprises dans le catalogue de Ptolémée, qu'il avait conservé toutes les latitudes, et qu'il s'était contenté pour les longitudes d'ajouter 12° 42′, afin de les réduire au 1^er^ octobre 964 ; on ne peut douter toutefois qu'il n'ait été observateur, et à cet égard les assertions de ses contemporains se trouveront un jour confirmées par l'examen approfondi de ses ouvrages.

Adhad-Eddaulah apprit l'astronomie d'Ebn-al-Aalam ; il étudia le ciel étoilé avec Abderrahman-Soufi, et il aimait à se vanter d'avoir eu de tels maîtres ; ce prince, ami des lettres, devait attirer à sa cour tous les hommes de science, et s'il ne reçut pas comme Almamoun le surnom d'Auguste des Arabes, on peut dire qu'il imprima une activité remarquable à l'école de Bagdad. Abdallah-ben-Alhassân-Aboul-Cassem et Al-Coluzi se distinguèrent sous ses auspices ; Djafar, fils du khalife Moktafi-Billah, écrivit un traité sur les

comètes ; Almauzeli et Mogétabi sont également cités avec éloge par Alzouzéni. En Syrie, Alsaraki trouvait un protecteur éclairé dans Seif-Eddaulah et Al-Hassan-ben-Ahmed-al-Hamdani, originaire de l'Yémen, s'illustrait par ses écrits aussi bien qu'Abou-Nasser-al-Comi.

Au-dessus de cette pléiade de savants, dont nous possédons à peine quelques fragments, brillent les astronomes Alkuhi et Aboul-wéfa, qui fleurirent sous les règnes d'Adhad-Eddaulah et de Scharf-Eddaulah ; non-seulement les récits des biographes, mais encore les traités qui nous ont été conservés du dernier de ces auteurs, nous apprennent qu'ils firent un très-grand nombre d'observations, et qu'ils les comparèrent attentivement à celles de leurs prédécesseurs, complétant sur plusieurs points importants les théories de l'école d'Alexandrie.

Alkuhi-Vaidjan-ben-Vastem-Abou-Sahl, astronome et géomètre, fut spécialement chargé de déterminer de nouveau les mouvements des sept planètes, et de discuter les hypothèses grecques. Ses ouvrages, admirés de ses compatriotes, renfermaient sans doute de curieuses découvertes ; il ne nous a été transmis de cet astronome que deux observations rapportées par Alzouzeni : celles d'un solstice d'été et d'un équinoxe d'automne, de l'an 378 de l'hégire. On ne sait guère quel degré de confiance accorder à des observations perdues pour ainsi dire dans un dictionnaire biographique ; il est seulement un fait digne de remarque : c'est qu'à l'exemple d'Almamoun, Scharf-Eddaulah voulait que tous les astronomes contribuassent par leurs travaux au succès de l'œuvre commune; Alkuhi était sans cesse entouré des savants les plus estimés de son temps : Abou-Bekre-ben-Saber, Aboul-Hossein-Alkhuzi, Abou-Isaac-Ibrahim-ben-Helal, Abou-Saad-al-Fadhl-Ben-Polos-Alschirazi, Aboul-wefa-Mohammed-ben-Mohammed-al-Haseb, Aboul-Hamed-ben-Mohammed-al-Sagani, Aboul-Hassan-Mohammed-al-Samari, Aboul-Hassan-al-Magrebi, etc. [1].

1. Pour les princes Bouides, Gibbon, t. X ; Casiri, t. I, Wilken, Geschichte, etc., Berlin, 1835, Kremann, Erläuterung, etc., Kasan, 1836, et nos prolégomènes d'Oloug-Beg, introd., p. 44 et suiv. — Voy. aussi l'article que nous avons inséré sur Abder-

Découvertes nouvelles; Aboul-wéfa signale la variation ou troisième inégalité lunaire.

Abou-Isaac, Al-Sagani et Aboul-wéfa étaient des hommes d'un mérite éminent; le premier entretenait avec ses amis une *correspondance mathématique* qui aurait pu servir de modèle à des publications de ce genre fort rapprochées de nous; le second était profondément versé dans la mécanique, et c'est peut-être à lui que sont dus quelques-uns de ces grands et magnifiques instruments dont les livres arabes font mention. Ainsi l'obliquité de l'écliptique fut observée l'an 995 de J.-C., avec un quart de cercle de quinze coudées de rayon; or cet instrument, suivant l'évaluation ordinaire de la coudée, ne pouvait avoir moins de vingt et un pieds et demi; notre astronomie moderne, dit Bailly, n'en connaît pas de si grands; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est le sextant d'Abou-Mohammed-al-Chogandi, dont on s'était servi en 992, et qui avait quarante coudées de rayon; le rayon était donc de cinquante-sept pieds neuf pouces environ; nous avons donné la description de ce sextant, qui était divisé en secondes, et démontré que, déjà au X^e^ siècle, les Arabes possédaient le gnomon à trou, invention qui leur était contestée.

Aboul-wéfa, dont le nom a retenti si souvent au milieu de nos discussions académiques, était né en 939, à Bouzdjan, petite ville du Khorasan; il vint s'établir en 959 dans l'Irak, et s'appliqua principalement à corriger les erreurs des astronomes qui l'avaient précédé. La table qui contient les résultats de ses observations, appelée *al-Zidj-al-Schamil* (table généralo), fut commentée par le seid Ali-Couschgi et son fils le seid Hassan. Aboul-wéfa, premier traducteur de *Diophante*, écrivit beaucoup sur les diverses branches des sciences exactes, et son *Almageste*, le plus important de ses ouvrages, nous a révélé des découvertes du plus haut intérêt. On y trouve les formules des tangentes et des sécantes

rahman-Soufi dans le *Supplément au dictionnaire de la conversation*, notre Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, p. 117, et Assemani, *Globus celestis Cuf. Arab.*, 1790.

dont les géomètres arabes faisaient le même emploi qu'aujourd'hui dans les calculs trigonométriques ; au temps d'Albatégni, on avait déjà substitué les sinus aux cordes ; Aboulwefa simplifiait, un siècle plus tard, par l'introduction des tangentes, l'expression des rapports circulaires, d'abord si longue et si embarrassée.

Ce n'est pas tout ; frappé de l'imperfection de la théorie lunaire de Ptolémée, il vérifia les anciennes observations et signala, indépendamment de l'*équation du centre* et de l'*évection*, une troisième inégalité qui n'est autre que la *variation* déterminée six cents ans plus tard par Tycho-Brahé. On a vainement cherché à obscurcir la question en produisant une version inintelligible de l'auteur arabe ; les termes qui constatent la découverte sont si formels et si positifs, qu'elle restera désormais acquise à la science ; elle prouve que l'école de Bagdad était parvenue à l'extrême limite des connaissances qu'il était possible d'acquérir sans le secours des lunettes et du télescope: Aboul-wéfa semble terminer cette série non interrompue d'observations, qui avait commencé sous les premiers khalifes abbassides et s'était continuée pendant deux cents ans ; après lui, on n'a plus à mentionner qu'Haroun-ben-Ali, qui se fit remarquer par ses nouvelles tables et son habileté dans l'art de construire les instruments[1].

Au commencement du XIe siècle le centre des travaux scientifiques se déplace ; école du Caire ; Ebn-Younis et la grande table hakémite.

A partir de cette époque, l'école de Bagdad s'efface peu à peu ; l'Asie devient le théâtre de révolutions politiques incessantes. Mahmoud-le-Ghaznévide prend, en 997, le titre de sultan et fonde un nouvel empire ; bientôt après les Seldjoukides le remplacent, puis se divisent eux-mêmes, et l'on voit s'élever en 1095 les sultanies de Kerman, d'Alep,

1. Nous avons réuni, dans le t. I de nos *matériaux*, etc., tout ce qui concerne Aboul-wéfa ; les objections soulevées à l'Académie des sciences au sujet de la découverte de la troisième inégalité lunaire ; les réponses que nous avons faites. Voy. les comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, de 1836 à 1851. On y remarquera les expressions peu mesurées de M. Biot désertant le terrain de la science pour se jeter dans des personnalités.

de Roum et de Damas, tributaires de la Perse. Alors que le grand mouvement des croisades se fait sentir, et absorbe pendant plus de deux siècles tous les autres intérêts, au milieu de ces luttes ardentes qui se compliquent de l'invasion des Mongols, le flambeau des sciences ne s'éteint pas entièrement ; seulement c'est en Afrique et en Espagne qu'il jette son plus vif éclat.

Déjà, vers la fin du x^e^ siècle de notre ère, l'Égypte s'était séparée du khalifat de Bagdad ; la capitale des Fathimites allait devenir pour les travaux scientifiques un centre nouveau ; sous les règnes d'Aziz et de Hakem, Alotki et Ebn-Jounis se distinguèrent par leurs vastes connaissances ; le second surtout, inventeur du pendule et du gnomon à trou, voué entièrement à l'étude de l'astronomie, allait se montrer digne de marcher sur les traces d'Aboul-wéfa et rédiger à son observatoire du mont Mocattam la grande table hakémite, qui succéda dans tout l'Orient à l'Almageste de Ptolémée et aux traités de l'école de Bagdad ; cette table devait être reproduite chez les Persans par Omar Kheiam (1079) ; chez les Grecs, dans la syntaxe de Chrysococca ; chez les Mongols, dans les *tables ilkhaniennes* de Nassir-Eddin-Thousi, vers 1260 ; chez les Chinois enfin, dans l'astronomie de Co-Cheou-King, 1280.

Ebn-Jounis mourut en 1007, et son zèle trouva des imitateurs ; Ben-al-Nabdi, qui résidait au Caire en 1040, rapporte que la bibliothèque de cette ville renfermait alors six mille manuscrits sur les mathématiques et l'astronomie, et de plus deux globes célestes fabriqués l'un par Ptolémée, l'autre par Abderrahman-Soufi. Le plus illustre successeur d'Ebn-Jounis fut sans contredit Hassan-ben-Haithem, qui composa plus de quatre-vingts ouvrages ; il avait fait un recueil d'observations dont on ne saurait trop déplorer la perte, composé un commentaire sur l'Almageste, un autre sur les définitions qui sont en tête des éléments d'Euclide, et un traité d'optique traduit par Risner. Un opuscule de ce mathématicien intitulé : des *Connues géométriques*, offre quelque analogie avec les porismes d'Euclide, qui ont fait si longtemps le désespoir des érudits, et l'on doit regretter le

peu d'encouragement que l'on donne à des recherches entreprises pour remettre en lumière les curieux dépôts des connaissances d'un autre âge[1].

Il faut bien l'avouer, la plupart des traités spéciaux qui existent dans nos bibliothèques n'ont jamais été examinés, et, d'un autre côté, nous sommes loin d'avoir tous les écrits des auteurs justement célèbres que nous venons de mentionner; encore nous sommes-nous borné à parler des astronomes qui ont observé; si nous avions voulu présenter la liste complète des savants de l'école de Bagdad, nous aurions eu bien d'autres noms à enregistrer. Il suffit de jeter un regard sur les ouvrages de Montucla, de Dherbelot, d'Edw. Bernard, pour comprendre qu'en nous attachant à ne produire que des documents incontestables, nous n'avons fait ressortir qu'une partie fort restreinte des travaux des Arabes; le catalogue d'Alzouzeni, que Casiri a mis si heureusement à contribution dans le siècle dernier, offre également de nombreuses lacunes.

On s'est appuyé sur l'ignorance où nous sommes de tant de manuscrits précieux que l'Orient nous cache encore, pour soutenir que les Arabes s'étaient à peine élevés à la hauteur des hypothèses grecques, et qu'ils ont tout sacrifié à leurs rêves astrologiques; une telle assertion pourrait être admise s'il s'agissait des Chinois qui, transportant dans le ciel les cérémonies et les grands dignitaires de la cour impériale, faisaient marcher arbitrairement les corps célestes, et qui n'ont eu jamais d'astronomie proprement dite; mais, appliquée aux Arabes, elle ne saurait soutenir l'examen. On a dit que la science avait été cultivée sous les khalifes abbassides à cause de l'astrologie plutôt que par le sentiment de sa propre beauté; le premier de ces deux motifs n'exclut pas l'autre, et lorsqu'on voit les Arabes, excités par le seul

1. La grande table hakémite d'Ebn-Jounis est encore inédite. M. Caussin en a publié des extraits dans les notices des man. de la Bibl nation ; voy. aussi les beaux travaux de J.-J. Sedillot dans l'*Histoire de l'astronomie au moyen âge* de Delambre. — On peut cons. *Histoire du collége de France*, t. III, p. 364; notre notice sur Hassan-ben-Haithem; son *Opticæ Thesaurus*, publié par Risner, Basil., 1572; Assemani, Glob. Cæl. cat. arab., p. 33; Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 359; Aboul-Pharadje, p. 223 et 340, et nos prolegomènes d'Oloug-Beg, introd. p. 72.

désir de s'instruire, poursuivre, sans autre mobile que celui de la vérité, le développement des diverses branches des connaissances humaines, on admire sans restriction les efforts de ce peuple nouveau, qui a favorisé par son noble exemple la renaissance des lettres et des arts en Europe.

Sans doute l'astrologie marchait à côté de la vraie science; mais elle était pour elle, au temps qui nous occupe, un utile auxiliaire; les astrolabes, ces instruments d'une application si facile, s'étaient multipliés à l'infini, et l'habitude, devenue presque générale, de porter ses regards vers la voûte céleste et de suivre avec attention le mouvement des planètes, devait entraîner les esprits supérieurs, imbus de la lecture des livres grecs, à la recherche des lois qui régissent l'univers.

Astronomes de l'Espagne et de l'Afrique occidentale Insuffisance des sources originales.

Nous manquons encore plus de renseignements sur les écoles si célèbres de l'Espagne et de l'Afrique occidentale; les historiens qui se sont occupés dans ces derniers temps des annales de la Péninsule, sont à cet égard d'une faiblesse désespérante; Casiri, Middeldorff, de Gayangos, n'ont pu que constater le mouvement littéraire que les khalifes de Cordoue avaient encouragé dans toute l'étendue de leurs États, et qui se fit ressentir encore plusieurs siècles après eux. On sait que Séville, Cordoue, Grenade, Murcie, Tolède, etc., avaient de riches bibliothèques, et des colléges où les mathématiques étaient enseignées. Malheureusement les maîtres de la science nous sont presque aussi inconnus que leurs œuvres; le nom d'Arzachel est cependant assez célèbre pour qu'on lui consacre une mention particulière, et ceux de Moslemah-al-Magrithi, d'Omar-ben-Khaldoun, d'Iacoub-ben-Tarik, d'Ebn-abi-Thalta, d'Ebn-al-Massih, de Djaber-ben-Afflah et d'Averroës, ne doivent pas être passés sous silence. Moslemah-al-Magrithi, contemporain de l'astrologue Aben-Ragel, donna un extrait des tables d'Albatégni, et les auteurs des *Tables alphonsines* paraissent s'en être beaucoup servis. Ebn-abi-Thalta fit, pendant trente années consécu-

tives, des observations réputées très-exactes; Arzachel suivit la même direction; outre quatre cent deux observations pour la détermination de l'apogée du soleil, il en avait fait d'autres dont on n'a pas tenu compte, et qui établissent avec une précision remarquable la valeur réelle du mouvement de précession des équinoxes; elle était à ses yeux de 49 $\frac{1}{2}$ à 50″, et nos tables modernes portent 50″. On sait que Ptolémée, Théon et Proclus faisaient la précession de 36′. Nous avons démontré qu'ils n'avaient pas su tirer parti des déterminations d'Hipparque, puisque ces déterminations donnent pour résultat 46″,8. M. Biot, qui s'était attribué le mérite de cette remarque, après avoir eu notre travail entre les mains, a reconnu notre droit de priorité, dans le *Journal des Savants* (1843, p. 719); mais il ne dit pas que les Arabes avaient atteint les dernières limites de l'exactitude, dans leur théorie de la précession. Arzachel se servait, pour ses observations, d'instruments de son invention. Il avait construit un shafiah qui porte son nom (Zarcallicum), et si l'on en croit Al-Makkari, ses horloges excitaient à Tolède l'admiration générale. Les manuscrits latins de la Bibliothèque nationale contiennent la traduction de quelques opuscules d'Arzachel qui font vivement regretter la perte des principaux traités de ce savant.

Delambre, en le présentant comme l'auteur des *Tables tolétanes*, ajoute que ces tables n'inspirèrent pas une grande confiance, et qu'on leur préféra toujours celles d'Albatégni; c'est une erreur, que les astronomes du roi Alphonse, copistes d'Albatégni, contribuèrent à répandre. Aben-Ezra professait une haute admiration pour Arzachel; il nous fait connaître son hypothèse sur l'excentricité du soleil, hypothèse qui consistait à faire tourner dans un petit cercle le centre de l'excentrique, ainsi que Ptoléméé en avait donné l'exemple pour la lune. Aboul-Hassan de Maroc, qui le cite fréquemment, nous apprend aussi qu'Alkemad avait déduit des observations d'Arzachel trois tables fort estimées.

Djaber-ben-Afflah de Séville, est auteur d'un petit traité que Gérard de Crémone traduisit en latin, et dont une analyse rapide se trouve dans l'histoire de l'astronomie de De-

lambre. Il est difficile de déterminer l'époque à laquelle Djaber écrivait. Weidler le croit postérieur à Arzachel, et nous nous rangeons de son avis. Quant au médecin Averroës, dont nous parlerons plus loin, il florissait vers 1150 et s'était, sans aucun doute, occupé d'astronomie; on lui attribue un commentaire sur l'Almageste; il aimait à observer et avait cru apercevoir un point noir sur le soleil, un jour où le calcul lui annonçait un passage de Mercure. Nous avons fait connaître un opuscule sur la trigonométrie sphérique d'un certain Aboul-Walid, qui n'est autre qu'Aboul-Walid-Mohammed-ben-Roschd ou Averroès.

Nous pourrions comprendre dans cette nomenclature bien des savants dont parle Casiri, et qui, jusqu'au XV^e^ siècle, cultivèrent les mathématiques avec succès; mais nous ne remarquons parmi eux aucun observateur proprement dit, et le titre des ouvrages qu'ils ont composés n'est pas même indiqué; il y a encore là une lacune à remplir[1].

Pendant cette période, qui finit avec le moyen âge, l'Afrique occidentale ne resta pas inactive; Ceuta et Tanger, Fez et Maroc, rivalisaient avec Cordoue, Séville et Grenade; de leurs écoles sortaient des professeurs habiles, et de nombreux traités sur toutes les branches des sciences témoignent de leur ardeur infatigable. Alpétrage et Aboul-Hassan nous sont seuls aujourd'hui connus par leurs écrits; le premier, qui florissait vers 1150, observait à cette époque l'obliquité de l'écliptique. Révolté à la lecture de Ptolémée, de cette complication d'excentriques et d'épicycles tournant autour de centres vides et mobiles eux-mêmes, il proposa un nouveau système tombé depuis dans un oubli profond, mais qui décèle une heureuse tendance à se dégager des fausses hypothèses de l'antiquité; le second, Aboul-Hassan, observateur éclairé, parcourait au commencement du XIII^e^ siècle le midi de l'Espagne, une grande partie de l'Afrique septentrionale, et relevait la hauteur du pôle dans quarante et une

1. Middeldorff, *Commentatio de institutis litterariis in Hispania quæ arabes auctores habuerunt*, Gott, 1810; Al Makkari, ed. de Gayangos; Casiri, *passim*; notre édition d'Aboul-Hassan, introd., p. 8, et notre mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, 1845.

villes, depuis Ifrane, sur la côte occidentale, jusqu'à la capitale de l'Égypte, c'est-à-dire sur un espace de neuf cents lieues de l'est à l'ouest. Son livre, intitulé : *Des commencements et des fins*, dont la traduction, publiée par nous en 1834 et 1836, mérita à J. J. Sédillot, mon père, un des grands prix décennaux, en appelant l'attention des érudits sur plusieurs points obscurs d'astronomie et de géographie mathématique, a fait faire un pas important à la science et prouvé que si tous les monuments de cette époque étaient sérieusement explorés, on serait assuré de recueillir une ample moisson de détails curieux et intéressants[1]; les Arabes s'affranchissent peu à peu des règles établies; ce respect superstitieux pour tout ce qui vient des anciens, reproché par Halley à Albatégni, s'efface de plus en plus, les théories de Ptolémée sont attaquées avec force et l'immobilité de la terre mise en question; on peut déjà pressentir Copernic.

En Orient l'astronomie est cultivée sous les auspices de nouveaux conquérants qui cèdent à l'influence de la civilisation arabe.

Revenons à l'Orient, qui n'avait pas cessé d'être en feu depuis le commencement du XI^e^ siècle. Les conquêtes de Mahmoud le Gaznévide, l'invasion des Turcs seldjoukides, les croisades, la destruction du khalifat du Caire en 1171, par Saladin, le premier des sultans aïoubites, celle du khalifat de Bagdad, par le khan des Mongols Houlagou, en 1258, avaient modifié profondément la situation politique de l'Asie; la science cependant était restée en honneur, et ses représentants n'avaient point laissé périr le dépôt confié à leurs soins. On n'a, jusqu'à présent, aucune donnée exacte sur les travaux qui se rattachent à cette longue période, quelques noms seuls ont surnagé; Alcasari, mort à Bagdad en 1022; Avicenne, médecin et astronome, mort en 1036; Fath-ben-Nagebah, constructeur d'astrolabes, mort en 1058; Abou-Feth-Abderrahman, vers 1064 et à une époque incertaine, Al-Tonukhi, Al-Hassan-ben-Masbah, Alkhasen, Mohammed-ben-Omar-Alpherkan, etc. — Almæon observait l'obli-

1. Delambre, *Astronomie au moyen âge.* — Dechalles, *Curs. mathem.*

quité de l'écliptique en 1140; on voyait fleurir à Damas Altuphiki vers 1120; à Ispahan, Abdallah-ben-Schaker-ben-Ali-al-Mothaher-Almadani vers 1170, et Abou-Hanifah, auteur de tables astronomiques estimées vers 1220; à Meragah, Schamoul-ben-Iouda vers 1160; enfin, nous trouvons à Bagdad Algazel (Abou-Ahmed) en 1090, Hebath-Allah en 1120, Alkhacani, mort vers 1135; Mobaschar-ben-Ahmed, mort en 1193; Mohammed-ben-Mobaschar, mort en 1221, et Nassir-Eddin-Thousi, dont il sera question plus loin[1].

Des circonstances heureuses entretinrent l'activité scientifique des esprits; pendant que le khalifat d'Orient perdait successivement ses plus belles provinces, les vainqueurs rendaient hommage à la supériorité intellectuelle de ceux qu'ils venaient de soumettre en étudiant leurs livres, en s'éclairant de leurs lumières; Mahmoud le Ghaznévide (997-1030), appelait à sa cour Albirouni, dont la réputation devait s'étendre dans tout l'Orient; Gelal-Eddin-Melik-Schah (1072-1092), sultan seldjoukide, réunissait autour de lui l'élite des astronomes de son temps et donnait son nom à l'*ère gélaléenne*; deux cents ans plus tard, le petit-fils de Gengis-Khan (Tchinghiz-Khan), Houlagou, maître de Bagdad (1259), confiait à Nassir-Eddin-Thousi la direction du nouvel observatoire de Méragah, tandis que Gemal-Eddin transportait en Chine avec le khan suprême Kublai les sciences des Arabes. Le sultan Mamelouk Mohammed-ben-Kelaoun (1310-1341) protégeait les lettres, et au milieu des troubles qui éclatèrent après sa mort, Ebn-Schathir observait à Damas et composait des tables encore plus exactes que celles de ses devanciers; enfin les premiers sultans ottomans ne se montrent pas moins favorables aux travaux de l'intelligence, et d'un autre côté le Tartare Oloug-Beg, petit-fils de Tamerlan (Timourlenk), fonde au XV^e^ siècle, un observatoire à Samarcande, préside lui-même aux observations astronomiques, et laisse dans ses tables, comme on le verra plus loin, un monument glorieux de ses efforts et de son génie.

1. Voy. nos prolegomènes d'Oloug-Beg, introd., p. 86; Bouillau, *Astronomia philolaica*, 1645; d'Herbelot, *Bibl. or.*, Chardin, *Voyage en Perse*, etc. M. Biot, dans le *Journal des savants*, a porté sur Aboul-Hassan un jugement contre lequel nous avons protesté (*Bulletin de la société de géographie*, décembre 1851).

Les Gaznévides et Al-Birouni.

C'est vraiment un spectacle imposant que de voir l'influence de la civilisation arabe triompher de la barbarie de ces conquérants du Nord qui s'abattent sur l'Asie occidentale et méridionale; Albirouni (Abou-Rihan-Mohammed-ben-Ahmed), le conseiller et l'ami de Mahmoud le Gaznévide (1030), profita d'un séjour prolongé chez les Hindous pour échanger avec eux les connaissances de l'école de Bagdad contre les traditions de l'Inde ancienne et moderne; s'il retrouva au milieu de ces traditions des traces de la science grecque importée en Orient vers les premiers siècles de l'ère chrétienne, ou plus tard par les Nestoriens, il dut communiquer à ses hôtes les découvertes de ses compatriotes et répandre sur son passage bien des idées nouvelles. Les Hindous comme les Chinois paraissent, en effet, avoir emprunté du dehors la plus grande partie de leurs connaissances scientifiques. Il est vrai que le *Sind-Hind* (Siddhanta), traduit en arabe sous le khalifat d'Almanzor, semble avoir, sur quelques points, un caractère d'originalité; mais s'il y avait eu dans l'Inde, du temps d'Alexandre, une science astronomique déjà avancée, Aristote l'aurait su et l'aurait dit. Il est probable que les Grecs exilés qui portèrent en Asie les idées grecques, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, y introduisirent leurs propres méthodes, qui pouvaient fort bien différer de l'Almageste de Ptolémée; voilà pourquoi les Arabes, qui puisèrent dans un traité hindou leurs premières notions d'astronomie mathématique, nommèrent la géométrie la *science de l'Inde*, cercle *indien* l'instrument décrit par Proclus pour déterminer la ligne méridienne, chiffres *indiens* le système de numération décimale, qui appartient, selon toute apparence, à l'Occident, et qu'ils attribuèrent une origine *indienne* à la trépidation des fixes, qu'on trouve indiquée dans Théon. Quant au zodiaque lunaire, dont les anciens livres des Hindous font mention et dont M. Biot a essayé récemment, par une misérable confusion de mots, à faire, bien à tort, honneur aux Chinois, il ne faut pas en chercher l'idée première chez tel ou

tel peuple ; elle est commune à toutes les nations qui ont pris les mouvements de la lune pour base de leur calendrier[1].

Albirouni, qui déclare lui-même avoir fait pour les Hindous des extraits des manuscrits grecs et arabes, exerça longtemps, en Orient, une très-grande influence; partout on s'en réfère à son autorité ; le géographe Aboul-Feda lui emprunte ses tables de longitude et de latitude des lieux terrestres ; Aboul-Hassan de Maroc s'appuie sans cesse sur ses opinions en astronomie; tous les mathématiciens le citent avec éloge, et si ses principaux ouvrages ne nous sont pas parvenus, les fragments que nous possédons de ce savant suffisent pour faire reconnaître en lui un mérite aussi solide que varié.

Les Seldjoukides et Omar-Kéiam; réforme du calendrier persan.

Les observations astronomiques ordonnées cinquante ans plus tard par le sultan seldjoukide Melik-Schah conduisirent, en 1079, à une réforme du calendrier qui précède de six siècles la réforme grégorienne, et qui est même plus exacte ; l'*Annuaire du bureau des longitudes de* 1851 donne, pour l'année moyenne, trois cent soixante-cinq jours 2422, et suppose que la nouvelle année persane ne présentait qu'une erreur de deux jours en dix mille ans, tandis que l'erreur est encore de trois jours par l'intercalation grégorienne; les astronomes arabes, à la tête desquels se trouvaient Omar Alkheiam et Abderrahman-Hazeni, avaient été beaucoup plus près de la vérité; au lieu d'adopter uniformément huit bissextiles en trente-trois ans, ils comptaient trente-neuf bissextiles en cent soixante et un ans, ce qui donnait, pour l'année moyenne, trois cent soixante-cinq jours, 2422, la même précisément que celle de nos tables modernes[2].

1. Voy. nos *Matériaux*, t. II ; Casiri, *Bibl. hisp. arab. Escur*, t. I, p. 328; Aboul-Pharadje, p. 229 et 348 ; le mémoire sur l'Inde, de M. Reinaud, 1845-1846, et notre rapport déjà cité.

2. Prolégomènes d'Oloug-Beg, p. 300 du texte, et les notes que nous y avons jointes ; Beveridge, *Instit. chronolog.*, 1734 ; Velchii, *Comment. in ruznamæ nauruz*, etc. ; l'*Annuaire du bureau des longitudes* de 1850, et les articles que nous avons donnés dans le *Bulletin de la société de géographie*, 4e série, t. I, p. 165 et suivantes.

Les Mongols et Nassir-Eddin-Thousi; l'astronomie arabe pénètre à la Chine.

L'histoire des sultans seldjoukides se confond, à partir du XII[e] siècle, avec les grands récits des croisades, et pendant la durée des guerres saintes, l'état des sciences, en Orient, reste couvert d'un voile que personne n'a encore soulevé. Il était certain, toutefois, que les études sérieuses n'avaient point été abandonnées, puisque le khan des Mongols Houlagou accueillait à sa cour (1259) des hommes distingués par leur savoir en mathématiques et en astronomie.

Le plus illustre de ces savants, Nassir-Eddin-Thousi, auteur des *Tables Ilkhaniennes*, encouragé par les bienfaits de son nouveau souverain, fit élever l'observatoire de Méragah, rassembla soigneusement les manuscrits épars dans le Khorasan, en Syrie, à Bagdad et à Mossoul, et s'attacha à perfectionner les instruments dont il devait se servir pour ses observations. Un trou, pratiqué sur la coupole même de l'édifice, permettait de connaître, par la projection des rayons du soleil, les degrés et les minutes de son mouvement diurne, sa hauteur dans les diverses saisons de l'année et la succession des heures. C'était une nouvelle application du Gnomon à trou, employé par les Arabes dès le X[e] siècle; de grandes armilles, un *mural* que l'on a comparé à celui de Tycho-Brahé, des quarts de cercle mobiles, des sphères célestes et terrestres formaient, avec des astrolabes de toute espèce, un matériel considérable. Nassir-Eddin, aidé dans ses opérations par Mouwaiad-Eddin-Al-Oredhi de Damas, Alfakr-Eddin-Alkhalathi de Téflis, Nedjm-Eddin-ben-Debbiran de Cazwin, Fakr-Eddin-Almaraghi de Mossoul, Mohi-Eddin-al-Magrebi, etc., termina, en douze années, un travail qui, d'après les premiers calculs, devait en exiger trente. On sait maintenant qu'il se contenta de reproduire la table Hakémite d'Ebn Jounis, en y introduisant un petit nombre de modifications utiles; mais il n'en est pas moins vrai qu'on se livra dès lors, avec une nouvelle vivacité, aux observations. Les *Tables ilkhaniennes*, abrégées par Ali-Schah-al-Bokhari, par Alnoddam, et par Nedjm-Eddin-al-Nebouli, et corrigées

par Gaiath-Eddin-Djemschid-ben-Massoud-Alkhatibi furent suivies dans toutes les écoles jusqu'au temps d'Ebn-Schathir, qui apporta, en 1360, quelques changements aux résultats admis par ses devanciers.

Les Mongols de la Perse rendaient donc à l'école arabe une partie de son ancien éclat; d'un autre côté, Kublaï-Khan, frère de Houlagou, achevait la conquête de la Chine et transportait dans le céleste empire les traités des savants de Bagdad et du Caire. Co-Cheou-King recevait, en 1280, du persan Gemal-Eddin, les tables d'Ebn-Jounis, et les étudiait dans tous leurs détails. L'exposé de ses travaux par Gaubil en révèle clairement l'origine [1].

Ebn-Schathir et les sultans mamelouks.

Ebn-Schathir, qui, vers le milieu du XIVe siècle, devait hériter de la renommée de Nassir-Eddin-Thousi, était originaire de Damas. Ed. Bernard rapporte quelques-unes de ses observations dans une lettre adressée à Flamsteed, et fixe la date exacte de ses travaux. Dherbelot nous apprend que Schems-Eddin-al-Halebi, Schehab-Eddin-Ahmed-ben-Galamallah-ben-Alhasseb et Mohammed-ben-Ibrahim, surnommé Ben-Zérin-Alkhairi se réglèrent, pour la composition de leurs tables astronomiques, sur celles d'Ebn-Schathir, mais ces ouvrages n'ont été l'objet d'aucun examen, et si les catalogues des principales bibliothèques de l'Europe en mentionnent çà et là quelques-uns, ces précieux débris vont grossir le nombre des manuscrits dont les auteurs sont restés inconnus, et que personne ne s'est donné la peine de parcourir [2].

Les Timourides; Oloug-Beg fonde l'observatoire de Samarcande et dresse de nouvelles tables astronomiques.

Pendant qu'Ebn-Schathir publiait ses tables à Damas, sous

1. Raschid-eldin, *Hist. des Mongols*, trad par M. Quatremère; Jourdain, *Mémoire sur l'observatoire de Méragah*; Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne*, t. I; Souciet, *Observations*, etc., t. I, p. 202; notre *Lettre au bureau des longitudes*, Paris, 1831; nos prolégomènes d'Oloug-Beg, p. 101, le t. II de nos *Matériaux*, etc., et l'art de M. Bazin dans le *Journal asiatique*, 1852, p. 356.

2. Ed, Bernard, *Philosoph. transact.*, n° 163, p. 721; *Veterum mathematicorum synopsis*, p. 25; catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Leyde, d'Angleterre et d'Irlande, etc.; *Golius ad Alfergan.* Notæ, p. 252; D'Herbelot, *Biblioth. orientale*; Flamsteed, *Hist. cal. prolegomena*, p. 28.

la protection des sultans mamelouks, un nouveau conquérant s'élevait au nord de l'Asie. Tamerlan (Timour-lenk), simple émir de Kesch, après avoir fait ses premières armes dans la province de Khiva, profitait de l'affaiblissement de la domination mongole pour fonder à Samarcande un empire qui devait bientôt prendre des dimensions colossales.

Maître de la Transoxiane en 1370, Tamerlan soumet successivement le Kaptschak, le Kharizme, le Khorasan, l'Aderbidjan, la Géorgie. Après avoir vainement attaqué les Mamelouks, il se replie sur l'Orient et va conquérir le Turkestan et la Perse; quelques années après, Delhi tombe en son pouvoir, et l'Inde reconnaît ses lois. Il reprend alors l'exécution de ses projets contre les Mamelouks, se jette sur la Syrie, saccage Damas, dont il détruit la célèbre mosquée, et ruine Bagdad en 1401.

Là ne s'arrêtent pas les succès du vainqueur de tant de peuples; appelé par Michel Paléologue et par des émirs indépendants que menaçaient les Turcs ottomans, il marche à la rencontre du sultan Bajazet, le défait à la bataille d'Ancyre, et dispose de ses États en faveur de Musa.

Ces rapides et vastes conquêtes avaient renouvelé les prodiges du règne de Gengis-Khan; la Chine cependant manquait encore à l'ambition du nouveau souverain de l'Asie; au moment où il allait envahir le Cathay et venger les descendants de Kublai, chassés en 1368 du céleste empire, il expire dans la ville d'Otrar (1405) à l'âge de soixante-neuf ans. Sa mort entraîne aussitôt le démembrement de la monarchie qu'il avait fondée; les contrées situées à l'ouest du Tigre, au nord de l'Araxe, au sud et à l'est du Sihoun, recouvrent leur indépendance; la Perse, la Transoxiane et les provinces septentrionales de l'Hindostan seules sont maintenues dans l'obéissance par la sagesse et la fermeté de Schah-Rokh, quatrième fils de Tamerlan, qui règne paisiblement jusqu'au milieu du XV^e^ siècle.

Samarcande était devenue la ville la plus riche et la plus florissante de l'Orient; Tamerlan y avait attiré des savants, des gens de lettres, des artistes célèbres; lui-même possédait quelque teinture des mathématiques et de la philoso-

plie, et il avait institué dans sa capitale une académie des sciences. Schah-Rokh, imitant son exemple, composa une magnifique bibliothèque, et profita de ses relations avec les principaux souverains de son temps pour acquérir les manuscrits les plus rares et les plus précieux.

Lorsqu'il eut transporté sa cour à Hérat, Samarcande ne perdit rien de sa splendeur; Oloug-Beg, fils de Schah-Rokh chargé du gouvernement de la Transoxiane, se livra tout entier, à l'ombre de l'autorité paternelle, à son goût naturel pour l'astronomie. Présidant lui-même aux observations, il fit dresser de nouvelles tables qui ont immortalisé son nom et qui forment le complément nécessaire des travaux de l'école arabe. Afin que les déterminations fussent exactes, il n'avait rien négligé pour se procurer de bons instruments; le quart de cercle dont il se servait dans ses relevés de la hauteur du pôle à Samarcande était aussi haut que l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople; il devait avoir, par conséquent, près de cent quatre-vingts pieds; l'idée première de ces grands instruments n'appartenait pas, il est vrai, à Oloug-Beg, ainsi qu'on l'a vu plus haut, mais c'était un mérite que d'en avoir compris toute l'importance et d'en avoir fait une heureuse application. Parmi les savants que cet illustre prince avait réunis autour de lui, se trouvaient Hassan-Tchelebi, vulgairement appelé Cadhi-Zadeh, Gaiath-el-Milah-el-Din-Djemschid et Ali-ben-Mohammed-Koschdji, qui seul survécut à son maître. A ces noms justement sauvés de l'oubli il faut joindre celui de Meriem-al-Tchelebi, fils de Cadhi-Zadeh, qui composa un excellent commentaire sur les tables d'Oloug-Beg, et Mahmoud-Schah-Cholgi, dont Greaves a fait connaître un intéressant opuscule.

Oloug-Beg est considéré, à juste titre, comme le dernier représentant de l'école de Bagdad; un siècle et demi sépare à peine de ce prince l'immortel Kepler, qui renversa de fond en comble les hypothèses et les méthodes grecques, et qui, par la nouveauté et la grandeur de ses conceptions, devint l'un des créateurs de l'astronomie moderne[1].

1. Comparer Delambre, *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, et nos prolégomènes d'Oloug-Beg, Paris, 1847; Kuhn, *Monarchia asiatico saracenica stat.* etc;

Les Arabes étudient les mathématiques pures; algèbre; numération decimale; géométrie.

En cultivant la science des astres, les Arabes devaient donner une attention toute particulière aux diverses branches des mathématiques; ils firent en effet, dans cette direction, des travaux considérables, et l'on peut dire que, sous ce rapport, ils ont été nos instituteurs. Non-seulement la géométrie, l'arithmétique et l'algèbre, mais l'optique et la mécanique firent entre leurs mains de remarquables progrès; les *pneumatiques* et les *hydrauliques* de Ctésibius et de Héron d'Alexandrie avaient été traduites; il en était de même du livre *des machines de guerre* de Héron le jeune, et l'on sait que Golius apporta de l'Orient une version du traité appelé *Barulcon*. Mais si les ouvrages spéciaux des Arabes sur cette partie de la science nous manquent aujourd'hui, si nous avons à regretter l'ouvrage que Hassan-ben-Haithem écrivit sur la *vision directe*, *réfléchie et rompue*, et sur les *miroirs ardents*, du moins pouvons-nous citer *l'optique* d'Alhazen, qui offre des réflexions judicieuses sur la réfraction, sur le lieu apparent de l'image dans les miroirs courbes, le foyer des miroirs caustiques, sur la grandeur apparente des objets et le grossissement du soleil et de la lune vus à l'horizon.

L'algèbre reçut aussi d'utiles applications chez les Arabes, qui lui donnèrent son nom d'*algebr w mocabalah* (opposition et réduction). L'origine indienne de cette science n'a pas été jusqu'à présent démontrée, et si le traité de Mohammed-ben-Musa, composé d'après les idées des Hindous, présente de notables différences avec les fragments que nous possédons de Diophante, tout fait présumer que la méthode usitée dans l'Inde était une importation grecque; nous avons exposé ailleurs les considérations qui tendent à justifier cette opinion; nous ajouterons que l'algèbre ne devait pas rester stationnaire entre les mains des Arabes qui ont traité les premiers des équations cubiques. Malheureusement, les documents historiques que nous possédons sur

Lipsiæ, 1721, notre mémoire sur les monnaies des Timourides de la Transoxiane, Paris, 1839, et la vie du sultan Schah Rokh par M. Quatremère.

cette branche des mathématiques se réduisent à bien peu de chose, et si nos propres recherches ont confirmé les hypothèses de Montucla, on doit regretter qu'on n'ait pas attaché plus d'importance aux traités d'algèbre que l'école de Bagdad a mis au jour. Nous en dirons autant de l'arithmétique, que les Arabes nous ont transmise avec notre système de numération; nous ne possédons pas encore une seule version authentique d'un de leurs ouvrages sur les nombres ou *algorithmes*; ce que l'on sait aujourd'hui incontestablement, c'est que les Hindous n'ont adopté l'usage des chiffres qu'à une époque fort moderne, et que, selon toute apparence, ils les avaient reçus de l'Occident. Les Arabes les leur empruntèrent à leur tour, et nous les transmirent sous une forme différente. On suit avec intérêt les diverses modifications que subirent les chiffres en Afrique et en Espagne, au moyen âge, avant de nous arriver tels que nous les employons à présent. C'est également aux Arabes que nous devons les petites figures qui servent à désigner dans nos almanachs les sept planètes des anciens[1].

En géométrie, nous sommes un peu plus au courant des travaux de nos devanciers; dès le règne d'Almamoun, Euclide, Théodose, Apollonius, Hypsiclès et Ménélaus avaient été traduits; les traités d'Archimède *de sphæra et cylindro*, et probablement ses autres écrits, étaient commentés, et les productions multipliées des géomètres arabes prouvent que, pendant plusieurs siècles, ils s'occupèrent des questions les plus ardues de la science; l'ardeur qu'ils apportaient dans leurs discussions se révèle surtout par *leur correspondance mathématique*, dont nous avons recueilli des fragments.

On a longtemps prétendu que les Arabes n'avaient fait que copier les Grecs; l'on ne peut plus maintenant soutenir une semblable thèse sans être taxé d'ignorance et d'erreur; non-seulement nous devons de la reconnaissance à l'école de Bagdad pour nous avoir conservé les plus impor-

1. Consultez nos *Matériaux* pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux, 1845-1849, t. I, nos prolégomènes d'Oloug-Beg, *Introd.* et page 77 de la traduction.

tants écrits des savants d'Alexandrie, mais encore la forme qu'elle a donnée à la trigonométrie sphérique ne lui fait pas moins d'honneur, Les Arabes introduisent les tangentes dans les calculs et substituent aux méthodes anciennes des solutions plus simples en proposant trois ou quatre théorèmes qui sont le fondement de notre trigonométrie moderne.

Le petit traité de géométrie spéculative de Hassan-ben-Haithem, que nous avons fait connaître, donne une idée assez juste des considérations métaphysiques que les Arabes ont répandues dans leurs écrits; nous y avons joint trois opuscules d'Al-Sindjiari que Montucla cite comme l'auteur d'un traité sur les sections coniques, un chapitre de l'épitome de l'imam Muzaffer-al-Isferledi sur les éléments d'Euclide, et un fragment d'Averroès sur la trigonométrie sphérique. On pourrait remplir des volumes d'extraits intéressants des mathématiciens arabes. Nous ne rappelons pas ici les titres de leurs ouvrages, parce que l'histoire de la science chez un peuple, consiste moins à accumuler de sèches nomenclatures qu'à montrer les progrès qu'elle a pu faire; nous nous contenterons de renvoyer aux catalogues des principales bibliothèques de l'Europe où se trouvent encore enfouies tant de richesses inexplorées, et de donner l'extrait suivant d'un excellent mémoire de M. Chasles sur les méthodes en géométrie :

« Thébit-ben-Corah, disciple de Mohammed-ben-Musa, fut un géomètre célèbre qui embrassa les mathématiques dans toute leur étendue. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, et dont on trouve le catalogue dans Casiri, il en est un dont le titre *De problematibus algebraicis geometrica ratione comprobandis*, aurait dû piquer vivement la curiosité des géomètres; car il annonce que Thébit avait appliqué l'algèbre à la géométrie. C'est sans doute le titre de cet ouvrage qui a fait dire à Montucla que « Thébit a écrit sur la certitude des démonstrations du calcul algébrique, ce qui pourrait donner lieu de penser que les Arabes avaient eu l'idée heureuse d'appliquer l'algèbre à la géométrie. » Cette conjecture est devenue un fait certain, par la publication de

l'ouvrage de Mohammed-ben-Musa[1], et par celle d'un fragment d'algèbre (trouvé dans le manuscrit arabe nº 1104 de la Bibl. impériale), où les équations du troisième degré sont résolues géométriquement[2].

« Mais il ne s'agit encore que d'équations numériques; c'est à Viète qu'est dû le pas immense qu'il fallait franchir pour arriver à l'idée et à la considération d'équations littérales.

« Toutefois, malgré cette restriction dans les spéculations algébriques des Arabes, on peut dire que non-seulement ils ont possédé l'algèbre, mais qu'ils ont connu aussi l'art d'exprimer graphiquement les formules, et d'en présenter *aux yeux la signification*; art si *beau et si précieux que* Kepler regrettait de ne pas savoir, et qui a été l'une des grandes conceptions de Viète.

« On avait toujours pensé que les Arabes n'avaient pas été au delà des équations du second degré. On fondait cette opinion sur ce que Fibonacci et Lucas de Burgo s'étaient arrêtés à ce point de la science. Montucla, le premier, l'a mise en doute, et a pensé que les Arabes pouvaient bien avoir traité des équations du troisième degré; il se fondait sur le titre (*Algebra cubica, seu de problematum solidorum resolutione*), d'un manuscrit apporté de l'Orient par le célèbre Golius, et qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde. Le fragment d'algèbre trouvé dans le manuscrit nº 1104 confirme la conjecture de Montucla, et en fait un des points les plus importants de l'histoire scientifique des Arabes.

« La trigonométrie est une des parties des mathématiques que les Arabes cultivèrent avec le plus de soin, à cause de ses applications à l'astronomie. Aussi leur dut-elle de nombreux perfectionnements qui lui donnèrent une forme nouvelle, et la rendirent propre à des applications que les Grecs n'auraient pu faire que très-péniblement.

« Les premiers progrès de la trigonométrie datent d'Albatégni. Ce grand astronome, surnommé le Ptolémée des Arabes, (ou tout au moins ses devanciers de l'école de Bag-

1. *The algebra*, etc, l'd Rosen, 1836.
2. Voy. la notice que nous avons donnée de ce manuscrit dans le tome XIII des Notices et extraits des manuscrits, 1838

dad), eut l'heureuse et féconde idée de substituer aux *cordes* des arcs, dont les Grecs se servaient dans leurs calculs trigonométriques, les demi-cordes des arcs doubles, c'est-à-dire les *sinus* des arcs proposés. « Ptolémée, dit-il, ne « se servait des cordes entières que pour la facilité des dé- « monstrations; mais nous, nous avons pris les moitiés des « arcs doubles. » Albatégni est parvenu à la formule fondamentale de la trigonométrie sphérique, dont il a fait diverses applications. On trouve dans ses ouvrages la première idée des tangentes des arcs, et l'expression $\frac{\text{sinus}}{\text{cosinus}}$, dont les Grecs ne se sont pas servis. Albatégni la fait entrer dans les calculs de gnomonique et l'appelle *ombre étendue*. C'est la *tangente* trigonométrique des modernes. On voit qu'Albatégni avait des tables doubles, qui donnaient les ombres correspondantes aux hauteurs du soleil, et les hauteurs correspondantes à des ombres; c'est-à-dire les tangentes des arcs, et les arcs correspondants à des tangentes. Mais ses tables étaient calculées pour le rayon 12, tandis que celles des sinus l'étaient pour le rayon 60; ce qui prouve qu'il n'a pas eu la pensée d'introduire ces tangentes dans les calculs trigonométriques.

« C'est à Aboul-Wéfa et à Ebn-Jounis, qui lui sont postérieurs d'un siècle, qu'est dû ce nouveau pas.

« Aboul-Wéfa (937-998), après avoir exposé la théorie des sinus, définit d'autres lignes trigonométriques « qu'il « emploie dans son ouvrage pour les faire servir à la solu- « tion de différents problèmes de l'astronomie sphérique. »

« Ce sont les *tangentes* et *cotangentes*, qu'il appelle *ombre verse* et *ombre droite*, et les *sécantes* qu'il appelle *diamètre de l'ombre*. Aboul-Wéfa a calculé sa table de tangentes pour un rayon égal à 60; il n'a pas calculé les sécantes.

« On n'a point cette table des tangentes; mais ce qu'il importait de savoir, c'était la date certaine de leur introduction dans le calcul trigonométrique.

« Cette heureuse révolution dans la science, qui en bannissait ces expressions composées et incommodes qui contenaient le sinus et le cosinus de l'inconnue, ne s'est opérée

que cinq cents ans plus tard chez les modernes; on en a fait honneur à Regiomontan; et près d'un siècle après lui, Copernic ne la connaissait pas encore.

« Ebn-Jounis (979-1008) se servit aussi des ombres ou tangentes et cotangentes, et on eut aussi des tables sexagésimales.

« Il eut le premier l'idée de calculer des arcs subsidiaires qui simplifient les formules, et dispensent de ces extractions de racines carrées qui rendaient les méthodes si pénibles. Ces artifices de calcul, aujourd'hui si communs, sont restés longtemps inconnus en Europe, et ce n'est que sept cents ans plus tard qu'on en trouve quelques exemples dans les ouvrages de Simpson.

« La trigonométrie sphérique doit à Geber, astronome qu'on suppose avoir vécu vers l'an 1050, la cinquième des six formules qui servent à la résolution des triangles rectangles. La sixième est restée inconnue jusqu'au XVI^e^ siècle; on la doit à Viète.

« Ces deux formules sont celles qui contiennent les deux angles obliques du triangle. Les Grecs n'avaient eu que les quatre premières, qui leur suffisaient, parce que dans leurs applications de la trigonométrie à l'astronomie, le cas des trois angles connus ne se présentait pas.

« Tel sont les principaux perfectionnements que les Arabes apportèrent à la trigonométrie.

« Ils purent ainsi cultiver l'astronomie avec succès. Aussi compte-t-on un très-grand nombre d'auteurs arabes qui s'adonnèrent à cette science. Nous n'avons point à parler ici des progrès qu'ils y firent; et nous dirons seulement quelques mots de l'une de ses applications, la gnomonique, qui n'est au fond qu'une question de pure géométrie.

« Les Arabes attachèrent une grande importance à la construction des cadrans qui étaient à peu près leur seul moyen de compter le temps. Dès le IX^e^ siècle, des géomètres célèbres s'en occupaient.

« C'est à cet art que se rapportaient sans doute deux ouvrages d'Alkindi, intitulés : *De horolog. scialhericorum descriptione* et *De horolog. horisontali præstantiore*, et les

deux suivants de Thébit-ben-Corah : *De horometrid seu horis diurnis ac nocturnis*, et *De figurâ linearum quas gnomametrum (styli apicis umbra) percurrit.* Ce dernier titre semble annoncer que Thébit se servait de la considération des sections coniques dans la construction des cadrans. Nous allons voir cette méthode pratiquée savamment par un géomètre arabe du XIII^e^ siècle. Maurolycus en a eu la première idée chez les modernes, et elle a donné à son ouvrage un caractère d'originalité qui lui a fait honneur.

« L'écrivain arabe auquel la gnomonique paraît le plus redevable, est Aboul-Hassan-Ali, auteur d'un traité complet et très-détaillé de la gnomonique des Arabes[1].

« On trouve pour la première fois dans ce traité les lignes des heures *égales*, dont les Grecs n'avaient point fait usage. Il paraît que cette innovation, qui a été conservée chez les modernes, est due à Aboul-Hassan lui-même (liv. III, chap. XIV). Il expose dans le plus grand détail la construction des lignes d'heures *temporaires* (appelées aussi heures antiques, inégales, judaïques). Il se sert des propriétés des sections coniques pour décrire les arcs des signes. Il calcule les paramètres et les axes de ces courbes, en fonction de la latitude du lieu, de la déclinaison du soleil et de la hauteur du gnomon.

« Cette partie de l'ouvrage prouve que le géomètre astronome Aboul-Hassan était un homme de mérite. Il ne donne pas la démonstration de ses règles, mais elle devait se trouver dans un *Traité des sections coniques*, qu'il avait composé. Delambre, qui a approfondi toute cette partie géométrique de l'ouvrage d'Aboul-Hassan, la trouve bien préférable aux procédés enseignés par Commandin et Clavius, qui ont aussi tracé leurs arcs des signes par des moyens tirés de la théorie des coniques.

« On attribue à Mahomet-Bagdadin, géomètre du X^e^ siècle, élégant traité sur la division des surfaces, qui a été tra-

1. Voy. le *Traité des instruments astronomiques* d'Aboul-Hassan, trad. par J. Sedillot et publié par nous en 1834-1835. Les extraits des auteurs arabes que mon père a communiqués à Delambre forme la partie vraiment originale de son *Histoire de l'astronomie au moyen-âge*.

duit par Jean Dée et Commandin, et qui a pour objet de diviser une figure en parties proportionnelles à des nombres donnés, par une droite menée d'après certaines conditions. On y trouve vingt-deux propositions, dont sept sont relatives au triangle, neuf au quadrilatère et six au pentagone. L'auteur les énonce sous la forme de problèmes, dont il donne la solution, qu'il démontre ensuite.

« Cet ouvrage, par sa nature, est le complément nécessaire d'un traité de géodésie; aussi il a été imité par tous les géomètres modernes dans leurs traités de géométrie pratique.

« Dée et Commandin pensèrent que ce traité pouvait provenir d'Euclide, qui, au rapport de Proclus, dans son *commentaire sur le premier livre des Éléments, avait aussi* écrit sur la division des figures. Cette opinion n'a pas été partagée par Savile, et depuis, la question est restée indécise.

« L'optique a été traitée chez les Arabes par un grand nombre d'auteurs, dont le plus célèbre est Alhazen. Son ouvrage qui nous est parvenu, se recommande par des considérations de géométrie savantes et étendues. On y remarque surtout la solution d'un problème qui dépendrait, en analyse, d'une équation du quatrième degré. Il s'agit de trouver le point de reflexion sur un miroir sphérique, le lieu de l'œil et celui de l'objet étant donnés Ce problème a occupé de célèbres géomètres modernes, tels que Sluze, Huyghens, Barrow, le marquis de L'hôpital, R. Simson. Ce dernier l'a résolu très-simplement par de pures considérations de géométrie.

« *On a pensé que l'ouvrage d'Alhazen était imité du traité* d'optique de Ptolémée. Ç'a été l'opinion de Montucla. Mais Delambre; quoiqu'il fût généralement porté en faveur des Grecs, ne l'a pas partagée. Il a même pensé qu'il se pouvait qu'Alhazen n'eût pas eu connaissance du traité de Ptolémée, parce que le sien lui est très-supérieur. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Alhazen fait honneur aux Arabes, et nous devons le regarder comme ayant été l'origine de nos connaissances en optique. Vitellion, géomètre polonais, l'un des plus savants du XIII^e^ siècle, y a puisé utilement pour la

composition de son traité d'optique, le premier qu'ait fait paraître un géomètre européen.

« Enfin Hassan-ben-Haithem qui mourut au Caire, en 1038, a composé un ouvrage original sur les données géométriques[1], qui est une imitation et une continuation du livre des *données* d'Euclide ; mais avec cette différence que les propositions du premier livre « choses tout à fait neuves, « et dont le genre même n'a pas été connu des anciens, » roulent sur des propositions locales, tandis que celles d'Euclide étaient des théorèmes ordinaires où tout est déterminé.

« Plusieurs des propositions sont dans le genre des *porismes* du géomètre grec, entendus suivant la doctrine de R. Simson, et c'est le seul ouvrage qui jusqu'à ce jour, nous ait présenté de l'analogie, ou du moins une apparence d'analogie, avec le célèbre traité d'Euclide. Cette circonstance lui donne du prix à nos yeux ; et la découverte de cet opuscule, qui vient confirmer en quelque sorte l'opinion du savant géomètre Castillon, qui pensait qu'au XIIIe siècle le traité d'Euclide existait encore en Orient, nous permet du moins d'espérer de trouver encore parmi les nombreux manuscrits arabes, restés jusqu'ici inconnus au fond des bibliothèques, quelques traces de cette doctrine des porismes. Nous ne savons si c'est à cette théorie que se rapporte un ouvrage de Thébit-ben-Corrah, que nous trouvons indiqué sous le titre suivant dans le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde : *Datorum sive determinatorum liber continens problemata geometrica.* Cet ouvrage, par son titre et par le nom de l'auteur, se recommande à l'attention des géomètres qui possèdent la langue arabe.

« Toutes les propositions du second livre des *connues* sont dans le genre, mais différentes de celles d'Euclide ; elles appartiennent, comme celles-ci, à la Géométrie élémentaire (à la ligne droite et au cercle) ; mais plusieurs offrent un degré de plus de difficulté. Elles sont de celles

1. Nous avons donné l'analyse de ce traité dans le *Journal asiatique* en 1837.

qu'on propose aujourd'hui comme exercices, aux jeunes étudiants qui possèdent déjà les éléments de la géométrie.

« L'ouvrage d'Hassan-ben-Haithem mérite par sa nature, d'être placé entre les *données* et les *porismes* d'Euclide, les *lieux plans* d'Apollonius, d'une part, et les ouvrages de R. Simson et de Stewart, de l'autre; il forme comme eux des *compléments* de la géométrie élémentaire, destinés à faciliter la résolution des problèmes. »

De la géographie mathématique chez les Arabes; imperfection des traités grecs.

Les progrès des Arabes dans la géographie mathématique ne furent pas moins remarquables. Lorsqu'à la fin du XVI^e^ siècle, Sanson et de l'Isle commençaient à signaler les erreurs des tables de Ptolémée, on ne se doutait guère que les Arabes avaient déjà réformé l'œuvre du géographe d'Alexandrie, et que les Latins eux-mêmes s'étaient écartés de la voie tracée par ce guide peu fidèle jusqu'au temps de la renaissance. On sait qu'Ératosthène fut le premier, parmi les Grecs, qui réduisit en système la description du globe; ses connaissances particulières en géographie et celles de ses contemporains étaient très-bornées; il paraît, toutefois, qu'il avait sous les yeux des travaux d'une exactitude assez remarquable; il ne se trompait que de 26^a^ environ sur l'étendue des terres habitables de l'océan Atlantique à l'embouchure du Gange, qu'il supposait se jeter dans la mer orientale, et qu'il considérait comme la limite extrême du continent.

Mais il existait pour les déterminations géographiques des monuments d'une valeur inestimable : c'étaient des itinéraires dont les anciens devaient tirer parti. Marin de Tyr, sans parler de Posidonius, entreprit de composer avec ces itinéraires une géographie générale. Il renferma toute la longueur des terres entre deux méridiens éloignés l'un de l'autre de 225°; le premier passait par les îles Fortunées, et le second par Sera et Thinæ. Il exagérait les fausses évaluations d'Ératosthène, puisqu'il comptait 145° des îles Fortunées à l'embouchure du Gange, au lieu de 126° 7′ 34″, et 80° entre le Gange et Thinæ.

Ptolémée vint ensuite; il réduisit les 225° de Marin de Tyr à 180°. Toutefois loin de soumettre à un examen approfondi les travaux de ses devanciers, d'en faire ressortir les inexactitudes, de composer, en un mot, une œuvre nouvelle et vraiment scientifique, il se contenta de reproduire sans aucune critique les données les plus incertaines, n'apportant aucune modification aux longitudes que Marin de Tyr avait adoptées depuis les îles Fortunées jusqu'au promontoire de Cory, de l'Inde, à 125° 20′ du premier méridien, et fixant systématiquement à 54° 40′ l'espace de 100° compris entre le promontoire Cory et Thinæ, afin d'arriver à un nombre rond de 180° pour toute l'étendue du continent.

Certes personne plus que nous n'admire le vaste édifice auquel il a attaché son nom ; son traité de géographie est, pour l'histoire de la science, un monument aussi important dans sa spécialité que l'Almageste. S'il prit pour guide Marin de Tyr, il avait du moins rejeté ses cartes à projection plate pour adopter la méthode d'Hipparque, dans laquelle tous les méridiens et les parallèles sont représentés par des portions de cercle, qui, à leurs points de rencontre, doivent se couper à angles droits ; et les meilleurs géographes emploient encore aujourd'hui cette projection pour décrire les parties du globe comprises entre l'équateur et le pôle; mais l'on s'est lourdement trompé en disant « que l'esprit éminemment ordonnateur de Ptolémée n'avait pu consentir à employer les éléments qui se trouvaient à sa disposition qu'après une nouvelle discussion dirigée avec toutes les connaissances mathématiques et astronomiques qu'il possédait. » Son livre consacre au contraire toutes les anciennes erreurs et n'offre aucune trace d'un perfectionnement même partiel dans la réduction des longitudes ; aussi devait-il exercer une funeste influence sur la marche et les progrès des études géographiques. Les Latins et les Arabes s'affranchirent de cette chaîne, comme on le verra plus loin, pendant le moyen âge. Ptolémée reparut avec la renaissance des lettres; ses tables servirent de base à la science, de modèle à la cartographie, et les érudits modernes, ignorant les travaux antérieurs, ne s'aperçurent qu'ils faisaient fausse route qu'après

de longs tâtonnements, et lorsque toute espèce d'application leur devint impossible.

C'est là une observation très-importante et facile à justifier. Tandis qu'au Ve siècle de notre ère Agathodaïmon dessinait des cartes à Alexandrie, suivant les longitudes et les latitudes données par Ptolémée et Marin de Tyr, s'efforçant ainsi de faire prévaloir leur système, qui surchargeait le globe de continents inconnus, des géographes de différentes écoles signalaient les vices de leur construction et préféraient donner aux terres habitables une forme ronde, ovale ou carrée; les chrétiens adaptaient bien mieux ces idées à la géographie biblique. Les descriptions de saint Jérôme (367), d'Ethicus (400), d'Orose (416), de Jules Honorius (500), étaient bien éloignées de la tradition des Alexandrins. Cassiodore recommandait aux moines, d'une manière toute particulière, l'ouvrage de Jules Honorius; Cosmas Indicopleustès (550) supposait l'habitable carrée; la rotondité de la terre devait cependant prévaloir; elle permettait de placer Jérusalem au centre du monde : *quasi umbilicus terræ*, disait Isidore de Séville (600)[1].

L'école de Ravenne s'écarte de Ptolémée.

L'empereur de Constantinople, Théodose II, imprima, dès l'année 435, une nouvelle activité aux travaux géographiques, en ordonnant la refonte de la carte de l'empire, et ce fut Ravenne qui devint le foyer principal des études. La bibliothèque de cette ville possédait des itinéraires annotés et des tables routières peintes, *annotatæ et pictæ*. Le livre de Gui, *liber Guidonis*, était composé de nombreux extraits des cosmographes qui l'avaient précédé. Gui, né à Ravenne, florissait entre 668 et 698. Il devait être copié à son tour, et nous possédons une compilation d'un autre Ravennate commentée dans ces derniers temps.

Lorsque la barbarie du moyen âge se fut étendue sur tout l'Occident, on cultiva encore dans les cloîtres les connais-

1. Nous avons traité longuement cette question dans notre mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, Paris, 1842, et dans nos *Matériaux*, etc., déjà cités, t. II.

sances profanes et la géographie. On y rédigeait des descriptions de pays; on écrivait, dessinait et préparait les peintures auxquelles la sèche nomenclature de l'école de Ravenne semble avoir donné naissance. On voit déjà, au VII^e^ siècle, le fondateur de l'abbaye de Saint-Gall posséder une carte d'un dessin élégant : *mappa subtiliopere*. En Irlande et chez les Anglo-Saxons, au VIII^e^ siècle, les moines Fidelis, Suibneus, etc., se racontaient mutuellement les aventures de leurs pèlerinages, apportaient des nouvelles de contrées éloignées, et augmentaient leur bibliothèque assez riche pour ce temps-la en ouvrages de géographie.

En France, Charlemagne s'efforçait de réunir les savants autour de lui, et concevait l'idée de construire une carte générale du monde. Cette carte, qui fut en effet entreprise et achevée, était gravée sur trois tables d'argent. On y avait représenté la terre entière, les villes de Rome et de Constantinople. Les couvents avaient pu fournir des matériaux précieux, comme le prouve le Polyptyque de l'abbé Irminon, contemporain du roi frank. Mais dans la guerre que Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, soutint contre ses frères (841), la première de ces tables, qui était la plus grande, fut mise en pièces et distribuée par morceaux aux soldats. Il en fut de même des deux autres, selon toute apparence.

Vers le même temps, le moine irlandais Dicuil (825) compose un ouvrage de géographie descriptive qui rappelle la carte Théodosienne, et montre combien on s'intéressait encore aux études de ce genre.

Alfred le Grand, digne émule de Charlemagne, donna une grande activité à la navigation anglo-saxonne, et résolut de faire explorer les parages d'où venaient les pirates danois. Wulfstan et Other, chargés de cette mission, côtoyèrent les rivages, les îles, les péninsules et la terre ferme, reconnurent la Baltique jusqu'à la Vistule, les côtes de Norvége, et rapportèrent la relation de tout ce qu'ils avaient appris dans leur voyage. Cette relation fut mise par écrit en anglo-saxon. En même temps, Alfred fit traduire en langue vulgaire la description du monde de Paul Orose,

en la complétant avec les connaissances acquises sous son règne. C'est l'ouvrage connu sous le titre de Hormesta; il est probable qu'il n'était point accompagné de cartes géographiques. Toutefois, les Anglo-Saxons savaient les dessiner; celle qui est jointe au manuscrit de Priscien, du Musée britannique, est de l'époque et pour l'époque d'Alfred. C'est le dernier monument bien authentique de l'école géographique de Ravenne.

Ainsi, chez les Latins jusqu'au Xe siècle de notre ère, Ptolémée est inconnu ou rejeté [1].

Les Arabes corrigent Ptolémée; première époque (820).

Lorsque, sous les premiers Abbassides, les Arabes se livrent à l'étude des sciences exactes, et puisent dans les livres grecs des notions positives sur les mathématiques et la géographie, Ptolémée est leur principal guide; pourtant, ils n'adoptent pas ses idées sans examen. Almamoun ordonne, en 820 de J. C., que de nouvelles observations astronomiques soient faites à Bagdad, et la *table vérifiée* corrige l'Almageste; il veut aussi que les longitudes terrestres soient déterminées avec plus de précision, et le Rasm-al-Ardh (tracé ou description de la terre) reproduit le système grec, mais avec de notables améliorations. On peut croire qu'une partie de ces améliorations était due aux savants nestoriens, qui avaient conservé intact le dépôt des connaissances des derniers temps de l'école d'Alexandrie, et dont les khalifes s'assurèrent l'utile coopération par leurs bienfaits. Il est même vraisemblable que le Rasm-al-Ardh fut composé à la fois en arabe, et en grec sous le titre de ὁρισμὸς τῆς οἰκουμενῆς; toutefois il faut reconnaître que les astronomes d'Almamoun, qui avaient mesuré un degré du méridien dans les plaines de Sennaar, contribuèrent surtout aux rectifications partielles apportées aux tables de Ptolémée. Ce qui justifie cette hypothèse, c'est que les corrections s'appliquent principalement aux pays qui environnent Bagdad, c'est-à-

1. Voy la *Géographie du moyen âge* de Lelewel, le magnifique atlas qu'il a joint à son travail et la notice que nous en avons donnée dans le *Journal asiatique* et dans le *Bulletin de la société de géographie* (1851).

dire au centre des États musulmans. L'Arabie, le golfe Persique, les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate, dont le cours est mieux étudié; la Perse proprement dite, les côtes méridionales de la mer Caspienne, la Méditerranée orientale, dont l'étendue est diminuée de dix degrés de la Syrie à la grande Syrte et à la Sardaigne ; telles sont les régions qui reçoivent du Rasm-al-Ardh une délimitation plus exacte.

Jusqu'au XI^e^ siècle de l'ère chrétienne, la géographie mathématique ne fait point de progrès sensibles; mais la géographie descriptive prend un développement considérable. Déjà les Arabes, au milieu de leurs conquêtes, avaient recueilli de nombreux itinéraires. Lorsque leur empire s'étend de l'océan Atlantique aux frontières de la Chine, il s'établit peu à peu de grandes routes commerciales, qu'on peut réduire à quatre principales de Cadix et de Tanger aux extrémités de l'Asie. La première traverse l'Espagne et le continent européen, là Slavonie jusqu'à la mer Caspienne, Balkh et le pays des Tagazgaz. La seconde, l'Afrique septentrionale; l'Égypte, Damas, Koufah, Bagdad, Bassorah, Ahwaz, le Fars, le Kerman, le Sind et l'Hind; les deux dernières franchissent la Méditerranée, se dirigent l'une par la Syrie, et le golfe Persique, l'autre par Alexandrie et la mer Rouge, pour se rejoindre dans la mer des Indes. Les voyages particuliers se multiplient et vont porter au loin les idées et la civilisation des Arabes; les relations les plus intéressantes viennent éclairer les navigateurs sur les dangers qui les attendent dans des contrées encore mal explorées. Ibn-Haukal, Al-Istakari, Masoudi, qui florissaient au milieu du X^e^ siècle de notre ère, retracent dans leurs écrits le tableau des découvertes nouvelles, et fournissent à la science de précieux documents. Alcomi, en 1067, comptait les longitudes à partir de l'extrémité orientale du continent; mais si l'on considère les tables que rédigent Albatégni à Racca, vers 900, et Ebn-Jounis au Caire, vers 1000 de J. C., on n'y trouve encore que la reproduction du Rasm-al-Ardh, sans aucun changement capital.

C'est à cette première période que se rattachent les tra-

ditions indiennes dont on suppose que les Arabes ont fait usage; s'il est vrai cependant que des éléments d'astronomie, désignés sous le titre de Sind-Hind, aient été apportés au khalife Almanzor vers 775 de J. C., il faut bien avouer, comme nous l'avons déjà dit, que cet ouvrage n'avait pas une grande valeur, puisque les Arabes, mis bientôt en possession des traités grecs, le négligent complétement ou ne le citent que pour en relever les erreurs. Dans tout ce qui concerne la géographie, les livres de l'Inde n'offrent aucune ressource. On y voit bien que cette presqu'île était placée au milieu de l'univers, et que le méridien qui en marquait le point central traversait Ougein et l'île de Lanka (Ceylan) ou de Kanka; et comme il est question dans les auteurs arabes du méridien de la coupole de la terre, ou d'*Arine*, pour l'énonciation des longitudes, on a cru qu'on devait identifier Arine avec Ougein, que cette coupole d'Arine était d'origine indienne, etc Malheureusement elle formait le point d'intersection du 90e degré de Ptolémée avec la ligne équinoxiale, à égale distance des quatre points cardinaux, comme l'Ομφαλὸς θαλάσσης, l'*umbilicus terræ* des anciens. Ce ne pouvait être la ville d'Ougein, dont les Arabes connaissaient fort bien la position géographique; Arine était un terme systématique, c'était le nom d'une île imaginaire située entre l'Inde et l'Abyssinie, que Diodore de Sicile avait le premier appelée l'île d'*Uranus*. Jamais d'ailleurs les Hindous n'avaient songé a dresser une table des longitudes terrestres à partir d'Ougein; les Arabes substituaient le méridien d'Arine ou de la coupole de la terre à celui des îles Fortunées, par une ingénieuse innovation qui ne devait du reste avoir lieu que du XIe au XIIIe siècle, et nous ne devons pas intervertir l'ordre des temps[1].

1. Voy. notre mémoire sur les *Systèmes de géographie comparés des Grecs et des Arabes* Paris, 1811; Paulus de Lelewel, *loc. cit.*; Albatégni et Ebn-Jounis, dans l'*Astronomie au moyen âge* de Delambre, d'après J. J Sedillot. Zenker, dans sa *Bibl. orient*, ne cite pas même Albatégni; *Liber climatum* d'Abou-Ishak-el-Faresi-al-Istachri, Ed Moller Gothæ, 1839, et la trad. en allemand de Mordtmann. Hamb., 1845; *il Segistan*, du même, Milan, 1842; *Disputatio de Ibn-Haukalo*, par Uylenbroek, Ludg Batav., 1822; Fœhn (Ibn-Fozlan, p. 9, 22 et 256-263) a montré que la géographie d'Ibn-Haukal, publiée à Londres en 1800 par Ouseley, est celle d'Abou-Ishak-al-Istachri.

Seconde époque 1025.

Avec le savant Albirouni, vers 1025 de J. C., s'ouvre la seconde période des perfectionnements introduits par les Arabes dans les tables de Ptolémée. L'école de Bagdad brillait encore du plus vif éclat. Aboul-Wéfa venait de s'illustrer par des travaux de premier ordre, et de former des élèves dignes de les continuer. Albirouni, appelé à la cour de Mahmoud le Ghaznévide, conquérant d'une partie de l'Asie, allait réformer les erreurs qui affectaient encore les longitudes du pays de Roum, de Mawarannahar (la Transoxiane), et du Sinde, faire en un mot, pour l'Orient, ce que le Rasm-al-Ardh avait commencé pour le centre de l'empire musulman. A partir de cette époque, son Canoun, titre qu'il avait donné à son traité géographique, sert de base à la plupart des cosmographies orientales. Le persan Kouschiar le revise dans quelques-unes de ses parties, tandis que l'astronome Omar-Kheiam rectifie le calendrier (1076) par ordre du sultan Mélik-Schah, et détermine de la manière la plus exacte la durée de l'année tropique. Plus tard, Nassir-Eddin-Thousi et l'anonyme persan, vers 1260; le Kyas ou table d'analogie, l'auteur du Zidj-al-Harair, vers 1295, nous donnent le dernier terme des connaissances arabes sur le continent asiatique. A cette époque, nous n'avons plus à mentionner que des récits de voyages ou des compilations.

Pendant cette période (1000-1300) paraissent Bekri (1067) que M. Quatremère a mis au jour; Edrisi (1154), traduit par P. Am. Jaubert; Yacout (1225), auteur d'un dictionnaire géographique très-estimé. Edrisi établit le premier point de contact entre la géographie des Latins et la géographie des écoles musulmanes. Né à Ceuta en 1099, il avait fait ses études à Cordoue et s'était rendu ensuite à la cour de Roger, roi de Sicile; il fabriqua pour ce prince une *table ronde* en argent du poids de huit cents marcs, sur laquelle il avait fait graver en arabe tout ce qu'il avait pu savoir des diverses contrées de la terre alors connues; il avait aussi composé un traité de géographie qui nous est seul parvenu, et que pendant trois siècles et demi les cartogra-

phes de l'Europe n'ont fait que copier avec des variations peu importantes [1].

Troisième époque 1230 ; coupole d'Arine ; derniers travaux (1250-1618).

On a vu que le centre et l'orient avaient été transformés, pour ainsi dire, par le Rasm-al-Ardh et le Canoun d'Albirouni. La partie occidentale présentait encore une longue série de fausses indications, le littoral de l'Espagne et de l'Afrique septentrionale conservait une étendue démesurée. L'astronome Arzachel, de l'Andalousie, avait eu cependant sous les yeux, en 1080, une bonne observation sur la longitude de Tolède, qu'il plaçait à $4^h \frac{1}{10}$, ou 61° 30′ d'Arine. La longueur de la mer Méditerranée, fixée d'abord à 62° par Ptolémée, puis réduite à 54° par le Rasm-al-Ardh, se trouvait ramenée presque à sa juste valeur, ou 42°; mais on ne tira aucun parti de cette observation, et il était réservé à Aboul-Hassan-Ali, de Maroc, qui florissait vers 1230, d'opérer cette dernière et importante réforme. L'ouvrage d'Aboul-Hassan est un des plus beaux monuments de la géographie arabe.

Déjà les Arabes, après une première réduction de dix degrés, avaient distingué de l'occident habité l'occident vrai, qui touchait aux Açores. Comme ils ne connaissaient pas encore ce groupe d'îles, ils avaient adopté le méridien de la coupole d'Arine, qui s'identifiait avec le 90e degré de Ptolémée, et qui leur offrait un moyen ingénieux de donner à leurs nouvelles tables toute la perfection désirable; on peut croire qu'Aboul-Hassan s'était servi d'une carte très-inexacte dressée antérieurement, aussi bien qu'un autre géographe de l'Occident, nommé Ibn-Saïd. Mais il opéra la refonte d'une partie de cette carte, tandis que Ibn-Saïd et ses copistes, ignorant cette refonte, transmirent aux géographes de l'Orient la carte primitive avec ses erreurs; voilà

1. Albirouni ne nous est connu que par les extraits d'Aboul-Feda; voy. Lelewel, *loc. laud.* — Avant la traduction d'Am. Jaubert (Paris, 1830-1840), nous n'avions d'Édrisi que la version latine de Gabr. Sionita, Paris, 1619; l'Afrique de Hartmann, Gott., 1796; l'Espagne de Conde, Madrid, 1799; la Sicile de Tardia, Palerme, 1790, et la Syrie de Rosenmuller dans ses *Analecta arabica*.

pourquoi Aboul-Feda, étranger aux travaux accomplis sur l'Afrique et l'Espagne, laissa subsister plus tard de si regrettables lacunes dans une des plus importantes sections de son grand traité[1].

Après Aboul-Hassan et les géographes de la Perse que nous avons cités, commence chez les Arabes une période de décadence qui ne doit plus s'arrêter. Cazwini (mort en 1283), surnommé avec raison le Pline de l'Orient, ne fit que transcrire les récits de ses devanciers, et porta toute son attention sur l'histoire naturelle. L'encyclopédie de l'Égyptien Nowairi (vers 1320) ne contient, dans sa partie géographique, aucune observation nouvelle. Ibn-Bathoutha, qui abandonna Tanger, sa patrie, en 1325, pour visiter l'Égypte, la Perse, la Transoxiane, l'Inde et la Chine, et qui, vingt ans plus tard, parcourait l'Espagne, et l'Afrique jusqu'à Tombouktou, nous a laissé une relation de ses voyages qui offrent un vif intérêt. Mais il dictait de mémoire, et le souvenir devait lui faire souvent défaut; avec plus d'instruction, il aurait pu rendre d'immenses services à la science : disposé à ajouter foi aux récits les plus absurdes, il ne se montre pas assez sévère dans le choix de ses descriptions, et manque par cela même d'autorité.

Ibn-al-Ouardi, qui florissait à Alep vers la même époque, (1292-1349), est auteur d'une compilation intitulée : *Perle des merveilles*, qui se trouve dans la plupart des bibliothèques de l'Europe, et qui a eu un certain retentissement. Son ignorance était extrême, et l'on ne doit se servir de son livre qu'avec circonspection.

Aboul-Feda, prince de Hamah (1271-1331), qui ne fut aussi qu'un abréviateur, mérite cependant un rang plus honorable. S'appuyant avant tout sur les données mathématiques, reprochant à ceux qui suivaient un autre plan dans leurs ouvrages, la négligence des longitudes et des latitudes terrestres, il composa ses tables en copiant celles de quatre géographes à la fois, et nous a conservé ainsi un véritable

1 Aboul-Hassan-Ali, de Maroc, dont la traduction fut jugée digne d'un des grands prix décennaux en 1809, et que nous avons publiée en 1835 — Voy. aussi nos *Matériaux*, etc., t. II, et Lelewel, *loc. laud.*

trésor. En transcrivant ce qu'il trouvait dans les manuscrits placés sous ses yeux, il ne fit point assez attention aux erreurs et à l'altération de certains chiffres qu'il reproduisit sans examen ; il accepta pour exactes des leçons évidemment fausses, et chargea ses auteurs de bévues impossibles, que le bon sens repousse. Après lui, on rencontre encore les noms d'Al-Dzehebi, mort en 1347 ; de Bakoui, qui florissait vers 1397, et dont la compilation a été analysée par Deguignes ; de Makrizi (1367-1443) ; d'Ibn-Aylas, et d'Alhassan (J. Léon l'Africain), vers 1516.

Lorsque les Timourides eurent bouleversé l'Asie, on vit s'ouvrir, au commencement du xv^e^ siècle, une période nouvelle de travaux scientifiques. Schah-Rokh, maître de la Perse et d'une partie de l'Inde, voulut établir des relations avec les chefs des autres États ; il envoya, en 1420, une ambassade solennelle à l'empereur de la Chine. Plus tard, 1442, Abderrazzak, de Samarcande, se rendit dans l'Hindostan auprès du roi de Calicut.

Oloug-Beg, fils de Schah-Rokh, si célèbre par ses tables astronomiques, entreprit, en 1437, de dresser une carte générale du monde ; il s'appuya sur les écrits de Nassir-Eddin-Thousi. Ali-Koschdji, qui voyagea par ses ordres en Chine, vérifia, dit-on, la mesure d'un degré du méridien et la grandeur du globe.

La géographie mahométane avait aussi ses cartes nautiques. Vasco de Gama, en 1497, en vit une chez Malem Cana, Maure de Guzzarate, qu'il prit pour pilote à Mélinde ; une autre dessinée par l'Arabe Omar, servait au grand Albuquerque dans la navigation de la mer d'Oman et du golfe Persique.

Le Djihan-Numah, de Katib-Tchélébi ou de Hadji-Khalfa, 1648, termine la série des traités de géographie composés par les Orientaux ; mais déja l'auteur s'était aidé des livres européens, qui exposaient les nouvelles et importantes découvertes des Portugais et des Espagnols[1].

1 *Travels of Ibn Batuta* ; Ed. S. Lee, London, 1829, et les *Dissertations* de Kosegarten et d'Apetz, Iena, 1818 et 1819. — Des fragments d'Ibn el-Vardi ont été publiés par Aurivillius, Upsal, 1752, Faxe, Landoe, 1786 ; Fraehn, Halle, 1804, A. Hy-

Resume des principales decouvertes des Arabes en astronomie, en mathematiques et en géographie.

Nous avons compris dans le tableau que nous venons de tracer les écrivains arabes et persans, parce que tous sont de la même école; la nomenclature scientifique des Orientaux était toute arabe, et depuis longtemps la langue persane s'était modifiée au contact du Coran et du grand mouvement intellectuel qui s'était manifesté au VIII[e] siècle avec les Abbassides; elle s'était enrichie des expressions nouvelles introduites par les traducteurs des livres grecs et pouvait aisément s'adapter aux idées mathématiques de l'ordre le plus élevé; aussi n'est-ce pas un des moindres avantages de la publication que nous avons faite d'Oloug-Beg, que de montrer cette langue si belle par sa simplicité même, se développant sous l'influence de la civilisation arabe et s'assimilant en quelque sorte les expressions techniques qui permettaient d'interpréter les secrets d'une science nouvelle.

En résumant cet exposé des progrès que les Arabes ont *fait faire aux sciences exactes, nous voyons apparaître la* plupart des découvertes dont on attribuait l'honneur à nos savants du XV[e] et du XVI[e] siècle.

I. La substitution des sinus aux cordes, l'introduction des tangentes dans les calculs trigonométriques, l'application de l'algèbre à la géométrie, la résolution des équations cubiques, les idées les plus ingénieuses en mathématiques, voilà ce que déjà les manuscrits arabes nous ont révélé.

II. Le mouvement de l'apogée du soleil, l'excentricité de l'orbite de cet astre, la durée de l'année avaient été déterminés avec une exactitude remarquable par les astronomes de Bagdad.

lander, Lond Gothorum, 1824; Thornberg, Upsal, 1835-1839. — Géographie d'Aboul-Feda par MM Reinaud et Slane, 1840; Aboul-Feda a donné lieu à de nombreux travaux; nous citerons ceux de Greaves, Londres, 1650; de Laroque, Amsterd., 1718; d'Arvieux, Londres, 1723; Kohler, Lipsiæ, 1766; Gagnier, Oxon, 1740; Michaelis, Gott, 1776; Eichorn, Gott, 1791; Rinck, Leips, 1791; Wustenfeld, Gott. 1835; Schier, Dresde, 1842-1845. — Voy. les *Extraits* que Greaves a donnés de Nassir-Eddin Thousi et d'Oloug-Beg, 1648 et 1652, et le Dyhan numah, ed. de C. P, 1732, avec la traduction latine de Norberg, Londini Gothorum, 1818.

III. La géographie mathématique n'était pas restée stationnaire entre leurs mains; les tables de Ptolémée avaient reçu les corrections que Delisle proposait d'y apporter, seulement, vers 1705.

IV. A peine pouvait-on compter du VI^e^ au XVI^e^ siècle de J. C. quelques observations astronomiques imparfaitement indiquées; le grand nombre d'observateurs arabes mentionnés plus haut comble l'immense lacune qui existait dans les annales de la science.

V. Tycho-Brahé fondait en 1576 l'observatoire d'Uranibourg; dans le siècle précédent, l'observatoire de Samarcande faisait l'admiration des astronomes de l'Orient.

VI. Au milieu des instruments de toutes sortes employés par Tycho-Brahé, on citait le *mural*, dont l'invention, disait-on, lui était due; on trouve le mural aussi bien que le gnomon à trou dans l'observatoire de Méragah; le pendule même était connu des Arabes.

VII. La diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique avait été signalée longtemps avant les modernes.

VIII. La quantité de la précession était estimée dès le XI^e^ siècle à sa juste valeur.

IX. Tycho n'avait pas le premier découvert les irrégularités de la plus grande latitude de la lune, observées plus de six-cents ans auparavant;

X. Enfin la détermination de la troisième inégalité lunaire ou *variation* était son principal titre de gloire; Aboul-Wéla devait le lui disputer.

De tels faits donnent à l'astronomie orientale un caractère d'originalité qu'on ne saurait désormais lui dénier, et l'on peut déjà présumer que plus on avancera dans l'exploration des manuscrits, et plus on recueillera de témoignages du progrès des sciences mathématiques chez les Arabes [1].

Si maintenant nous rechorchons quels furent les premiers emprunts faits par les Latins aux Arabes, nous voyons :

1. Voy. nos prolégomènes d'Oloug-Beg, introd., p CXXIV, et l'article inséré dans le *Journal des savants* par M Quatremère, novembre, 1847.—On voit par là le cas que l'on doit faire des opinions paradoxales que A. W. de Schlegel développait encore en 1832 dans ses réflexions sur l'étude des langues asiatiques, imprimées en français à Rouen.

De 970 à 980, Gerbert, qui fut pape sous le nom de Silvestre II, introduire parmi nous les connaissances mathématiques qu'il avait puisées en Espagne;

De 1100 à 1120, l'Anglais Adhélard voyager dans ce pays et en Égypte, et traduire à son retour de l'arabe les éléments d'Euclide, inconnu encore en Occident;

Platon, de Tivoli, traduire de l'arabe les Sphériques de Théodose, et Rodolphe de Bruges le Planisphère de Ptolémée;

Vers 1200, Léonard de Pise composer un traité sur l'algèbre, qu'il avait apprise chez les Arabes;

Au *XIII*e *siècle*, *Campanus de Novarre traduire de nouveau* et commenter Euclide; Vitellion Polonais traduire l'optique d'Alhazen; Gérard de Crémone répandre la véritable et solide astronomie par la traduction de l'Almageste de Ptolémée, du commentaire de Geber, etc.;

Vers 1250, Alphonse de Castille fait publier les tables astronomiques qui portent son nom. Si le roi des Deux-Siciles, Roger Ier encouragea les travaux des savants arabes de la Sicile et en particulier ceux d'Édrisi, cent ans plus tard l'empereur Frédéric II ne se montrait pas moins favorable à l'étude des sciences et des lettres orientales; les fils d'*Averroës vivaient à sa cour et lui enseignaient* l'histoire naturelle des plantes et des animaux.

CHAPITRE II.

DES SCIENCES PHYSIQUES CHEZ LES ARABES.

INTRODUCTION. — CHIMIE. — BOTANIQUE; MATIÈRE MÉDICALE; ÉCONOMIE RURALE. — MÉDECINE; ÉCOLES GRECQUE, ARABE; RHAZÈS ET AVICENNE. — ÉCOLE ESPAGNOLE; ALBUCASIS, AVEN-ZOHAR, ETC.

Introduction.

Les sciences physiques avaient acquis, pendant cette même période, un aussi grand développement que les sciences ma-

thématiques. Les Arabes, dit M. de Humboldt, doivent être regardés comme les véritables fondateurs des *sciences physiques*, en prenant cette dénomination dans le sens auquel nous sommes habitués aujourd'hui.

« Sans doute, dans le domaine de l'intelligence, l'enchaînement intime de toutes les idées rend très-difficile d'assigner l'époque précise de leur naissance; de bonne heure on voit briller çà et là quelques points lumineux dans l'histoire de la science, et des procédés qui peuvent y conduire. Quel long temps ne s'écoula pas entre Dioscoride qui extrayait le mercure du cinabre, et le chimiste arabe Djeber; entre les découvertes de Ptolémée en optique et celles d'Alhazen!

« Mais les sciences physiques, et plus généralement les sciences naturelles, ne peuvent être considérées comme fondées que du moment où un grand nombre d'hommes marchent de concert dans les voies nouvelles, bien qu'avec un succès inégal. Après la simple contemplation de la nature, après l'observation des phénomènes qui se produisent accidentellement dans les espaces du ciel et de la terre, vient la recherche et l'analyse de ces phénomènes, la mesure du mouvement et de l'espace dans lequel il s'accomplit. C'est à l'époque d'Aristote que pour la première fois fut mis en usage ce mode de recherche; encore resta-t-il borné le plus souvent à la nature organique. Il y a, dans la connaissance progressive des faits physiques, un troisième degré plus élevé que les deux autres; c'est l'étude approfondie des forces de la nature, de la transformation à laquelle ces forces travaillent et des substances premières que la science décompose, pour les faire entrer dans des combinaisons nouvelles. Le moyen d'opérer cette dissolution, c'est de provoquer soi-même, et à son gré, les phénomènes; en un mot, c'est l'*expérimentation*.

« Les Arabes s'élevèrent à ce troisième degré, presque complétement inconnu des anciens, en s'attachant surtout aux faits généraux; ils habitaient un pays où règne partout le climat des palmiers, et sur la plus grande partie de sa surface, celui des tropiques. Le tropique du Cancer, en effet, traverse la presqu'île à peu près depuis Mascate jusqu'à

la Mecque. Aussi, dans cette contrée, en même temps que les organes sont doués d'une force vitale plus intense, le règne végétal fournit en abondance des aromes, des sucs balsamiques et des substances bienfaisantes ou dangereuses pour l'homme. Il en résulta que de bonne heure l'attention de ces peuples dut être attirée par les productions de leur sol et par celles des côtes de Malabar, de Ceylan et de l'Afrique orientale, avec lesquelles ils étaient en relation de négoce ; dans ces parties de la zone torride, les formes organiques affectent des caractères singuliers qui se diversifient presque à tous les pas. Chaque coin de terre offre des productions spéciales, et, en éveillant continuellement la curiosité, rend plus actif et plus varié le commerce de l'homme avec la nature. Il fallait soigneusement distinguer entre elles des productions si utiles pour la médecine, pour l'industrie, pour le luxe des temples et des palais; il fallait rechercher le pays d'où elles provenaient et que dissimulaient souvent des hommes avides et rusés. Partant de l'entrepôt de Gerrha, sur le golfe Persique et du district de l'Yemen qui produit l'encens, de nombreuses caravanes traversaient toute la partie intérieure de la presqu'île arabique jusqu'à la Phénicie et la Syrie, et en répandant partout les noms de ces agents énergiques, les rendaient de plus en plus précieux.

« L'étude des substances médicales précopisée par Dioscoride à l'école d'Alexandrie, est dans sa forme scientifique une création des Arabes; ils constituèrent la pharmacie chimique; c'est d'eux que sont venues les premières prescriptions magistrales nommées aujourd'hui *dispensatoires*, qui plus tard se répandirent de l'école de Salerne dans l'Europe méridionale. La pharmacie et la matière médicale, les deux premiers besoins de l'art de guérir, conduisirent en même temps, par deux voies différentes, à l'étude de la botanique et à celle de la chimie. »

Chimie.

Avec les Arabes commença pour cette science une ère nouvelle; sans doute l'alchimie et les fantaisies néoplatoni-

ciennes altéraient le caractère des recherches; mais de même que l'astrologie avait contribué aux progrès de la connaissance des astres, de même des opérations hermétiques sur les métaux amenèrent les plus curieuses découvertes; les travaux de Djeber (Abou-Moussah-Djafar-al-Koufi) qu'on suppose avoir fleuri au VIII^e^ siècle, ceux de Rhazes (Abou-Bekre-Arrasi) mort vers 923, ont eu d'importantes conséquences. On trouve dans leurs écrits la composition de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique et de l'eau régale, la préparation du mercure et d'autres oxydes de métaux, la fermentation alcoolique, etc.[1].

Botanique; matière médicale; economie rurale.

La connaissance que les Arabes acquirent du monde végétal leur permit d'enrichir l'herbier de Dioscoride de deux mille plantes et d'en comprendre dans leur pharmacopée, plusieurs entièrement inconnues aux Grecs. Avicenne parle dans sa matière médicale du cèdre Deodvara, qui croît sur l'Himalaya et le considère comme une espèce du genre juniperus, qui entre dans la composition de l'huile de térébenthine. Les fils d'Averroes avaient communiqué à Frédéric II des notions d'histoire naturelle, et nous avons eu déjà l'occasion de rappeler que le khalife Abdérame I^er^ avait, plusieurs siècles auparavant, fondé un jardin botanique près de Cordoue, et envoyé en Syrie et dans les autres contrées de l'Asie, des voyageurs chargés de recueillir des semences rares; il avait planté près du palais de la Rissafah, le premier dattier, et l'avait chanté dans une pièce de vers où, comme on l'a vu, il se reportait en termes mélancoliques, à la ville de Damas, son pays natal.

On doit aux Arabes l'usage de la rhubarbe, de la pulpe de tamarin et de cassia, de la manne, des feuilles de séné, des mirobolans et du camphre. L'emploi du sucre, qu'ils préféraient au miel des anciens, les conduisit à une foule de préparations salutaires et agréables; à l'aide du sucre ils

1 Hofer, *Histoire de la chimie*, et notre introduction aux Tables d'Oloug-Beg, 1^er^ fasc., p. 92

composèrent des sirops, des juleps, des conserves d'herbes et de fruits, et des électuaires.

Le gouvernement surveillait cette industrie si nécessaire au bien-être des citoyens; les pharmaciens étaient responsables de la bonne qualité et du juste prix des médicaments.

L'histoire présente le général Afchin, visitant en personne les pharmacies de campagne, pour s'informer si elles étaient pourvues de tous les objets contenus dans leurs dispensaires.

Les Arabes nous ont fait connaître des aromates, tels que la noix de muscade, le clou de girofle. Correa de Serra, juge très-compétent, a remarqué qu'en cultivant plusieurs arbres à fruits dioïques, ils avaient eu des idées très-nettes sur la fécondation sexuelle. Dans son excellent aperçu de l'ouvrage d'Abou-Zacharia, il a clairement démontré la vaste instruction des Arabes en économie rurale. Quoique la superstition s'en mêlât, ils avaient des procédés qui méritent l'attention des cultivateurs; l'Espagne leur devait les *noria* ou roues à chapelet, sur le contour desquelles des seaux étaient adaptés. Ils avaient porté l'agriculture au plus haut dégré de perfection et s'étaient aussi occupés de géologie; le récent ouvrage de Lyell leur rend à cet égard la justice qui leur est due[1]. M. de Sacy a publié plusieurs parties intéressantes de l'ouvrage de Cazwini, surnommé avec raison le Pline des Orientaux; nous devons aussi mentionner le nom d'Aldemiri, le Buffon des Arabes, dont l'histoire des animaux est justement célèbre; on peut donc affirmer que toutes les branches des sciences naturelles étaient consciencieusement étudiées[2].

1. Lyell, *Elements of geology*, introd; *Extraits de Cazwini*, trad. par Chezy et insérés dans le t. III de la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy; Catalogue d'Assemani, t. II, p. 251; Tychsen, *Éléments de la langue arabe*, et à la fin de l'édition d'Oppien donnée par M. Bohn de Halle; voy. aussi Bochart, *Hierozoicon*.

2. « De proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum ac gemmarum « tractatus triplex nunc primum ex arabico idiomate latinitate donatus ab Abrahamo « ecchellensi maronita. » Paris, 1647. — « Libro de agricultura, su autor el doctor « excellente Abu-Zacaria-Jahia-Aben-Mohammed-ben-Ahmed-Ebn-el-Awam. » Sevilla, trad. par don Josef Antonio Banqueri, Madrid, 1802. — Extrait du Livre des merveilles de la nature de Kazwini, trad. par Chezy, Paris, 1805. — « Ravii specimen arabicum continens descriptionem et excerpta libri Ahmedis Tertuschi de « gemmis et lapidibus pretiosis traj. ad Rhen., 1784. » — Ebn-Bitar, de malis limoniis ven., 1583; Grosse zusammen stellung der bekannten einfachen Heil-Und nahrungsmittel von. . Ebn-Baithar; éd. J. Sontheimer, Stuttgart, 1840.

Medecine; écoles grecque et arabe; Rhazes et Avicenne.

Les médecins arabes ont presque toujours été des hommes distingués, alliant l'étude des mathématiques à celle de la philosophie, mais obligés d'employer le charlatanisme pour répondre au goût du merveilleux si commun parmi leurs compatriotes; ils se disaient disciples d'Aristote et ne négligeaient aucun des moyens que la magie et l'astrologie mettaient à leur disposition, pour agir d'une manière plus énergique sur l'esprit de leurs clients. De là ces talismans de toute espèce qui n'étaient autres que les amulettes des Grecs, et les abracadabras des auteurs du Bas-Empire; de là cette science mystérieuse de l'interprétation des songes dans laquelle les Arabes ont excellé[1].

Dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, les rois de Perse avaient appelé auprès d'eux des médecins grecs, qui avaient répandu dans l'Orient les doctrines d'Hippocrate; l'école de Djondischabour avait bientôt rivalisé avec celle d'Alexandrie; à la suite des conquêtes des Arabes, Antioche et Harran devinrent des centres d'étude d'où sortirent cette pléiade de savants qui joignaient à la pratique de la médecine, la connaissance des langues grecque et arabe et qui traduisirent les ouvrages d'Aristote, d'Euclide et de Ptolémée. Honain recevait d'Almamoun, un poids d'or égal à celui de chacun des volumes grecs qu'il achevait. C'était un des élèves les plus distingués d'Iahia-ben-Masouiah, appelé vulgairement Mesué, qui pendant près d'un siècle mérita la confiance des princes abbassides. Médecin de Haroun-al-Raichid, Mesué avait composé sur son art beaucoup de traités fort estimés chez les Orientaux, et parmi lesquels on remarque ses Démonstrations en trente livres, une pharmacopée, des traités sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, les bains, les céphalalgies etc.; plusieurs de ces traités ont été traduits en hébreu et l'on en trouve quelques-uns, soit en cette langue, soit en original, dans les principales biblio-

1. *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes*, par Amoreux, Montpellier, 1805; *Histoire de la medecine* de Freind, et surtout celle de Sprengel.

thèques de l'Europe. Il mourut en 855 de J. C., à l'âge de quatre-vingts ans. Honain ne fut pas moins célèbre; chargé de missions scientifiques, il avait été chercher jusqu'en Grèce une ample moisson de livres, sur toutes les parties de la philosophie; on lui est redevable de la version des œuvres de Galien et d'Hippocrate, etc.; il composa de plus un grand nombre d'ouvrages sur la médecine et la dialectique. Le khalife Motawakkel ayant conçu quelques soupçons contre lui, le fit venir en sa présence et lui demanda, afin de l'éprouver, un poison assez subtil et assez violent pour donner immédiatement la mort; Honain répondit qu'il ne connaissait que des médicaments salutaires et qu'il n'en fournirait jamais d'autres; les plus belles promesses ne purent ébranler sa fermeté. Le khalife lui rendit toute sa confiance et le combla de bienfaits; Honain mourut en 874.

On vit fleurir à la même époque plusieurs médecins du nom de Baktishua; l'un d'eux, Gabriel, se fit connaître par des cures vraiment merveilleuses; mais nul n'égala Rhazes et Avicenne dont les écrits ont longtemps dominé dans nos écoles.

Rhazes ou plutôt Mohammed-Abou-Békre-ben-Zacharia, appelé *Razi* du nom de la ville de Reï sa patrie, joignit, à l'exemple des grands médecins de l'antiquité, à la pratique de son art, une étude approfondie de ses devanciers; dût-on vivre mille ans, disait-il, on ne pourrait voir par ses yeux tout ce qui a été observé dans la suite des temps et dans les divers pays de la terre; aussi faut-il s'éclairer de la science d'autrui. Il mit à contribution les écrits d'une infinité de docteurs qu'il cite et dont Haller a fait le dénombrement, dirigea successivement les grands hôpitaux de Bagdad, de Reï et de Djondischahour et publia sous le titre de Hawi (continens), un *Corpus* médical fort estimé. Son traité de la petite vérole et de la rougeole a été consulté par les médecins de toutes les nations; les dix livres qu'il dédia au prince Almanzor, prince samanide qui commandait au x^e^ siècle dans le Khorasan, et qui furent imprimés à Venise en 1510, lui ont fait beaucoup d'honneur; ils brillent surtout par un esprit de méthode remarquable; il y est question pour la première fois de l'eau-de-vie; Rhazes

composa plus de deux cents ouvrages; il introduisit dans la pharmacie l'usage des *minoratifs* ou purgatifs doux, et des préparations chimiques appliquées à la médecine; il passe pour l'inventeur du séton qu'il employait fréquemment. Il attachait une grande importance à l'anatomie; et distingua le premier le nerf laryngé du récurrent qui est quelquefois double du côté droit. L'on raconte qu'ayant perdu la vue dans un âge avancé, il ne voulut se faire faire l'opération de la cataracte que par un chirurgien qui pût lui dire combien l'œil avait de membranes. Il avait voyagé en Syrie, en Égypte et même jusqu'en Espagne; la mort le surprit vers l'année 932.

Cinquante ans plus tard florissait Ali-ben-al-Abbas, Persan d'origine et mage de profession qui composa un cours complet de médecine, sous le titre de *Maleki* (royal) et le dédia au sultan Bouide-Adhad-Eddaulah. Ce cours contient dix livres de théorie et dix livres de pratique; il fut traduit en latin par Étienne d'Antioche en 1127, et imprimé en 1523 à Lyon par Michel Capella. Ali-ben-al-Abbas avait signalé les erreurs qu'il avait cru apercevoir dans Hippocrate, Galien, Oribaze et Paul d'Égine; il cite parmi ses prédécesseurs Sérapion dont nous avons un livre intitulé : *Practica dicta Breviarium*, traduit par Gérard de Crémone et réimprimé plusieurs fois.

Vers la même époque, 980, naissait Avicenne (Abou-Ali-Hosein-ben-Sina) à Afchanah, bourg dépendant de Schiraz, dont son père était gouverneur. Il fit ses études médicales à Bokhara, et, à peine âgé de dix-huit ans, il guérit l'émir Nouh d'une maladie fort grave; cette cure jeta les fondements de sa réputation et lui mérita la faveur des princes Samanides; mais ayant rejeté les brillantes propositions de Mahmoud le Ghaznévide, le protecteur d'Albirouni, qui joignait à l'éclat des conquêtes l'amour des sciences, il se vit condamné à une vie errante et remplie de vicissitudes. Après avoir résidé quelque temps auprès de Cabous, gouverneur du Djordjan, et renouvelé à sa cour le trait d'Érasistrate, il trouva un asile à Rei où régnait Madj-Eddaulah, puis à Hamadan dont le souverain Schems-Eddau-

lah le choisit pour son vizir et son médecin; plus tard il fut appelé à remplir les mêmes fonctions à Ispahan par Ala-Eddaulah, et au milieu des affaires de l'État et des soins de la politique, il trouvait le temps de composer des ouvrages de la plus haute valeur; il mourut en 1037; c'était sans contredit un des hommes les plus extraordinaires de son siècle; doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, il écrivit sur toutes les sciences. Il n'est connu en Europe que comme médecin; il exerça pendant près de six siècles un empire absolu dans les écoles; ses *Canons* ou règles, divisés en cinq livres, traduits et imprimés plusieurs fois, servaient de base aux études dans les universités de France et d'Italie; aujourd'hui on les a abandonnés pour revenir aux monuments si précieux de la médecine grecque; mais il faut convenir aussi que d'un excès on est passé à l'autre, et qu'aujourd'hui Avicenne est trop négligé. Sprengel a donné des détails très-étendus sur ce savant docteur dans son Histoire de la médecine [1].

École espagnole; Aven-Zohar, Averroës, Albucasis, etc.

L'Espagne musulmane eut aussi ses grands docteurs: Albucasis mort en 1107, Aven-Zohar en 1161, Averroës en 1198, Aben-Bithar en 1248. Le premier dont le véritable nom était Aboul-Caçem-Khalaf-ben-Abbas, fut le restaurateur de la chirurgie qui commençait à déchoir depuis Avicenne; il donna une description exacte des instruments et apprit l'usage qu'on en doit faire, en signalant les exceptions pour les cas difficiles et le danger qu'il y a

1 La première édition d'Avicenne (Aboali-Aben-Sceni) est de Milan, 1473; de Rhazès, 1486 et 1481; de J. Sérapion, Venise, 1479; de Serapion Junior, Milan, 1473; du Juif Isaac, Padoue, 1487; d'Ali-ben-Abbas, Venise, 1492; de Jean Mesué; Milan, 1473, de Mesué Junior, Venise, 1471; de Raby Moyses (Maimonide), Florence, 1483; l'édition de Mesué, Venise, 1549, contient plusieurs autres traités d'Ibn-Wafed-el-Lakhm, d'Alkindi, etc. Voy aussi la traduction d'Aboul-Hassan-el-Moukhtar-ben-Bollan de Bagdad, Argentor, 1531, et celle d'Abou-Ali-Iahiaben-Isa-ben-Djezla de Bagdad, Argentor, 1532. Das Diatetsche sands chreiben des Maimonides (Ramban) an den sultan Saladin, ein Beitrag zur geschichte der medicin, mit noten von Dr. Wintermotz Wien, 1843; Ali-ben-Isa monitorii ocularium S. Compendii ophthalmatrici, éd C. A Hille. Dresdæ et Lips, 1845. Voyez aussi la curieuse dissertation de M. Duromberg sur le Zad-el-Mouçafir d'Abou-Djafar et le Maloki d'Ali-Abbas ou d'Isaac, *Archives* des missions, septembre 1851, p. 506 et 507.

de pratiquer telle ou telle opération. En décrivant la lithotomie, il indique pour la section le même endroit que nos chirurgiens modernes. Ses ouvrages ne furent connus en Europe qu'au milieu du XVe siècle, et personne ne lui a rendu plus de justice que M. Portal, dans son Histoire de l'anatomie et de la chirurgie.

Aven-Zoar (Abou-Merwan-ben-Abdelmalek-ben-Zohr) né à Penaflor, entra au service du prince de Maroc Yousef-ben-Tasfin, qui le combla d'honneurs et de richesses; il voulut ramener la médecine aux lois de l'observation et il osa, contre les préjugés de son temps, unir à l'étude de cet art, celle de la chirurgie et de la pharmacie; la matière médicale lui doit l'emploi de plusieurs médicaments utiles; la chirurgie la première idée de la bronchotomie, des indications fort exactes sur les luxations et les fractures; la médecine la desdription de quelques maladies nouvelles telles que l'inflammation du médiastin du péricarde, etc. Ses principaux ouvrages furent traduits en latin, mais fort incomplétement. Léon l'Africain nous fait connaître une anecdote fort curieuse sur le fils d'Aben-Zohar, qui avait suivi la même carrière que son père et qui avait accompagné Yousef à Maroc. Il avait écrit quelques vers où il exprimait le regret d'être séparé de sa famille. Le roi les ayant lus par hasard, ordonna secrètement au gouverneur de Séville de faire partir en toute hâte pour l'Afrique, la famille de son médecin, et il la fit loger à Maroc dans une maison richement meublée, dont il lui fit présent; Aben-Zohar le jeune y fut envoyé sous prétexte d'y voir des malades et fut agréablement surpris du spectacle qui l'attendait. On trouve peu de princes capables d'une semblable délicatesse de sentiments, et l'on est étonné de trouver chez les Orientaux, à côté de caractères d'une férocité sans égale, des exemples de générosité et de grandeur dignes de l'admiration de tous les temps.

Averroës (Aboul-Walid-Mohammed-ben-Rosch) avait été aussi l'un des élèves d'Aben-Zohar l'ancien, dont il parle toujours avec la plus haute vénération: « Pour parvenir, dit-il quelque part, à une connaissance approfondie de la médecine, il faut lire avec soin les ouvrages de notre savant

maître, qui en sont le trésor le plus parfait; il a su tout ce qu'il est permis à l'homme de connaître dans ces matières, et c'est à sa famille qu'on doit la vraie science médicale. » Ce jugement fait honneur à Averroes qui dans ses écrits s'attacha beaucoup plus à la partie spéculative qu'à la partie pratique; il se montra plus qu'aucun autre, imbu des principes de la philosophie péripatéticienne, et professa toujours une grande estime pour Galien; on a de lui, outre ses Commentaires sur Aristote et sur les Canons d'Avicenne, un traité sur la thériaque, un livre sur les poisons et sur les fièvres; son principal ouvrage publié sous le titre de *Colliget*, a eu de nombreuses éditions à Venise, à Lyon, etc[1].

Après Averroës, nous mentionnerons le célèbre médecin et botaniste Aben-Bithar (Abdallah-ben-Ahmed-ben-ali-Beithar *le vétérinaire*), qui était né à Bénana, village situé près de Malaga, et qui voyagea longtemps en Orient; il fut accueilli en Égypte par Saladin, qui faisait le plus grand cas de son mérite, et il trouva la même faveur auprès du prince de Damas Mélik-al-Kamel. Son recueil des *Médicaments simples* qui se divise en quatre parties, contient la description de toutes les plantes, pierres, métaux et animaux, qui ont une vertu quelconque en médecine; les ouvrages de Dioscoride, de Galien et d'Oribaze y sont souvent corrigés, et l'on y trouve des faits et des détails que l'on chercherait vainement dans ces auteurs.

Nous nous bornons à parler des médecins arabes les plus célèbres, et nous ne pouvons donner qu'une faible idée des travaux dont les sciences naturelles ont été l'objet pendant cette période de plusieurs siècles; quand on pense que les souverains de l'Orient se plaisaient à combler d'honneurs et de fortune les savants qu'ils appelaient à leur cour, on n'est

1. L'édition de Venise de 1490, plusieurs fois réimprimée, comprend Avenzoar et Averroës (Albumeron Avenzohar et Auverroys); l'édition de 1496 porte Alhomeron, Abyn-Zohar, Colliget, Auerroys. — La traduction d'Albucasis est intitulée : *Liber theoricæ nec non practicæ Alsaharávii qui vulgo Acavanius dicitur*, etc., Aug. Vindel, 1519; voy. aussi Albucasis, *de Chirurgia*, ed. Channing, Oxon., 1778; Albucasis, *Methodus medendi cum instrumentis ad omnes fere morbos depictis*, Basil., 1541; Reiske, *Miscellanea medica*, etc., publié par Gruner; Rossi, *Dizionario degli autori arabi*, et Abou-Osaibah, *apud de Gayangos*, appendix du t. I d'Almakkari.

plus surpris de voir le nombre infini d'hommes remarquables dont l'histoire a conservé les noms; nous devons citer encore Thébit-ben-Corrah (850), qui fut en même temps un très-habile astronome; Aboul-Hassan-ben-Telmid, auteur de l'*Elmalihi* (904); Abou-Djafar-Ahmed-ben-Mohammed-al-Thalib qui écrivit sur la pleurésie, la frénésie, etc. vers 970; Ali-ben-Reduan (1060), Giazlah-ben-Giazlah (1100), Abderrazzak (1150), Hébatallah (1155), Aboul-Farage (1286), Isaac-ben-Ibrahim (1300), etc. Giuldeki, en 1252, rédige un livre sur la pierre philosophale qu'il appelle *alaasir*; c'est de ce mot que nous avons fait *élixir*; en 1134, Cohen-Attar compose un traité de pharmacie où il fait connaître la préparation des potions, des bols, des confections, des sirops, et des pilules dorées. C'est aux Arabes enfin que nous avons emprunté les alambics, cornues, aludels, etc. La nomenclature des médecins arabes dans la biographie d'Abou-Osaibah, forme à elle seule un volume et nous y renvoyons ceux qui voudraient avoir des détails plus étendus sur ce sujet.

CHAPITRE III.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ARABES. — THÉOLOGIE ET JURISPRUDENCE; LETTRES ET ARTS; INVENTIONS.

LES PHILOSOPHES ARABES NE SE BORNENT PAS A COMMENTER ARISTOTE.—LES MOTAZÉLITES, LES MOTAKHALLIMS ET LES MYSTIQUES, ETC.—JURISPRUDENCE MUSULMANE; LES QUATRE SECTES ORTHODOXES. — LITTÉRATURE DES ARABES; LE CORAN FIXE ET MAINTIENT L'UNITÉ DE LANGAGE. — GRAMMAIRIENS, SCOLIASTES ET RHÉTEURS ARABES. — PHILOLOGIE, CONTES, FABLES ET NOUVELLES. — PROVERBES ET RECUEILS DE CHANSONS, PREMIÈRE PARTIE DES SOURCES HISTORIQUES. — POÉSIES ARABES, DEUXIÈME PARTIE DES SOURCES HISTORIQUES; LES SEPT MOALLACAT, ETC. — HISTORIENS ARABES, ABOULFEDA, ABOULFARAGE, BOHAEDDIN.—EBN KHALDOUN; MAKRIZI; AL-SOÏOUTHI, ETC.— MASOUDI, TABARI, EBN-AL-ATHIR, NOWAIRI, ETC. — PRINCIPAUX HISTORIENS ARABES DE L'ESPAGNE. — NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LES HISTORIENS PERSANS.— DICTIONNAIRES BIOGRAPHIQUES. — LES ARABES NE SE FONT PAS MOINS REMARQUER PAR L'IMPULSION QU'ILS DONNENT AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE. — DES RELATIONS COMMERCIALES DES ARABES AVEC L'AFRIQUE ET L'ASIE OCCIDENTALE. — INVENTIONS ET DÉCOUVERTES; LA BOUSSOLE; LE PAPIER DE COTON; LA POUDRE ET LES ARMES A FEU.

Les philosophes arabes ne se bornent pas à commenter Aristote.

On a souvent dit qu'il n'avait jamais existé de philosophie arabe proprement dite; que des doctrines en désaccord avec une religion fondée sur la lettre même du Coran, n'avaient pu se développer et prendre un libre essor; mais cette opinion provenait encore une fois de l'ignorance où nous étions des travaux des Arabes, et l'on reconnaît aujourd'hui que toute la scolastique du moyen âge a été puisée dans leurs écrits.

La traduction des livres d'Aristote, commencée par Honain et Iahia le grammairien, fut sans contredit le point de départ des études philosophiques. Alkendi, Mohammed-ben-Masoud, Abou-Tamam de Nischabour, Ebn-Sahl de Balkh, Talhaah-al-Nasaft, Isfraini, Alamiri, etc., furent considérés comme de grands philosophes jusqu'à l'arrivée d'Alfarabi et d'Avicenne (Ebn-Sina), qui devaient être les chefs les plus distingués de la nouvelle école. Ces savants docteurs donnent

*à la philosophie cette forme systématique qui lui a été con-*servée par leurs successeurs. Ebn-Bajah (Avenpace), Athir-Eddin-Alabhar, Ali-al-Khowenji, Abou-Roschd (Averroës), Aboul-Salat et principalement Nassir-Eddin de Thous, suivirent leurs traces et pénétrèrent plus tard dans les écoles de l'Occident. Il ne faudrait pas croire pourtant que les Arabes se bornèrent à commenter Aristote ; ils connaissaient le Phédon, le Cratyle de Platon, et particulièrement son grand ouvrage sur les lois; ils possédaient plusieurs livres attribués à Pythagore, et attachaient la plus haute valeur à ses préceptes. — Ils citent, parmi les anciens, Orphée même et Homère dont les poésies étaient empreintes d'une *philosophie divine*, les sept sages, Empédocle et Anaxagore, Héraclite et Démocrite, les éléates, Socrate et ses disciples, Euclide, Antisthène, Diogène le Cynique, Aristippe, Épicure et les stoïciens ; ils ont des notions très-exactes sur ce qu'ils appellent la seconde partie de l'histoire de la philosophie, pour tout ce qui concerne les continuateurs, les commentateurs d'Aristote et l'école d'Alexandrie, et ils affectionnent particulièrement Thémistius, Alexandre Aphrodisias, Ammonius et Porphyre ; Plotin et Proclus jouissent de la plus haute faveur auprès d'eux ; les propositions d'Apollonius de Thyane, de Plutarchus, de Valentinien, leur sont familières ; on voit qu'ils jugent les anciens d'après les idées néoplatoniciennes et néopythagoriennes, et ils forment évidemment la chaîne qui joint l'ancienne philosophie à la scolastique. C'est ainsi que la dispute qui a duré des siècles entiers entre les nominalistes et les réalistes séparait déjà les écoles orientales ; les Arabes avaient leurs réalistes, leurs nominalistes, leurs conceptualistes, ou, comme ils les appelaient, motazélites bashriens, motazélites de Bagdad et philosophes. Les doctrines d'Albert le Grand pourraient être avec raison revendiquées par les Arabes dont l'influence s'est fait sentir jusque sur les mystiques du moyen âge comme saint Bonaventure[1].

1. Jourdain, *Essai sur les traductions d'Aristote*. Eugogo, i. c., *Breve introductorium arabicum in scientiam logices*, etc., Rome, 1625 ; *Synopsis propositorum sapientiæ arabum philosophorum tuscripta speculum mundum representans*, d'Abraham Ecchellensis, Paris, 1641 ; *Tabula Cebetis*, Lugd. Batav.,

Les motazélites, les motakhallims, les mystiques, etc.

Il ne faut pas supposer, d'un autre côté, que les philosophes proprement dits, qui faisaient abstraction de la religion, véritables précurseurs de Locke et de Wolf, constituassent une école distincte et généralement acceptée. Ils avaient de redoutables antagonistes. Les *motazélites* plaçaient les exigences de la raison au-déssus de la foi, tout en cherchant à les accorder. Les *motakhallims* considéraient au contraire les dogmes de la religion comme les bases du raisonnement; les *mystiques* enfin ou soufis, rejetant tout raisonnement comme conduisant à l'erreur, se laissaient guider par les seules inspirations de la foi.

C'est à cette dernière école qu'appartenait Al-Gazzali (Abou-Hamed-Mohammed fils de Mohammed), né en 1058 à Thous, où son père faisait le commerce de fil de coton (Gazzal); après avoir étudié à Djordjan et à Nischabour, il fut appelé à une chaire de théologie à Bagdad et professa avec le plus grand succès; plus tard, il se fixa à Damas, et se voua pendant dix ans à la vie contemplative; il reprit ensuite la carrière de l'enseignement à Nischabour, et y mourut en 1111. On peut comparer sa logique, publiée par Petrus Liechtenstein en 1506, avec celle d'Avicenne, traduite par Vattier en 1658; elles offrent peu de différence; Al-Gazzali était un homme éminemment religieux; ses ouvrages, dont on compte près de cent, eurent tous pour but principal de relever le mahométisme. Le plus important, intitulé : *Vérification des sciences de la religion*, qui lui valut le surnom de *Hujiat al islam* (preuve de l'islamisme), eut une telle vogue que les fidèles avaient coutume de dire que si tout l'islam venait à se perdre, la perte serait peu de chose, pourvu que ce livre restât.—Pour Al-Gazzali la révélation ne peut être révoquée en doute; il reconnaît les droits sacrés de la raison; mais, ajoute-t-il, « les vérités consacrées par la raison ne sont pas les seules; il y en a d'autres auxquelles notre entendement est absolument in-

1640; *Documenta philosophiæ Arabum*, Ed. Schmolders Bonnæ, 1836; *Philosophus auto-didactus sive epistola Abi-Jaafar-Ebn-Tophail*, etc., Ed F. Pococke. Genève, 1671 et 1686.

capable de parvenir; force nous est de les accepter, quoique nous ne puissions les déduire, à l'aide de la logique, de principes connus. Il n'y a rien de déraisonnable dans la supposition qu'au-dessus de la sphère de la raison il y ait une autre sphère, celle de la manifestation divine; si nous ignorons complétement ses lois et ses droits, il suffit que la raison puisse en admettre la possibilité. » Il joignait à ces tendances religieuses un grand amour de la morale, science trop souvent négligée par l'école arabe; tous ses écrits sont remplis d'exhortations à faire le bien, à éviter le mal, à montrer des mœurs austères, à maîtriser ses passions. On s'est complétement mépris dans l'appréciation d'un de ses ouvrages, intitulé : *Destructio philosophorum*. Comme il le dit lui-même dans un passage dont personne n'a tenu compte, il ne cherche pas à leur opposer des arguments tirés de sa propre philosophie, mais il range méthodiquement les opinions antiques des philosophes pour établir qu'ils ne s'accordent pas, que tel système en détruit un autre, en un mot, que parmi les philosophes la discorde règne perpétuellement.

Si nous jetons maintenant un regard sur les sectes secondaires qu'on peut rattacher aux divisions que nous avons indiquées d'une manière générale, nous voyons que les Arabes comprenaient les sceptiques sous le nom de sophistes, de somanites, et de mathématiciens; venaient ensuite les dahriites ou fatalistes, dont les idées absolues servaient de champ à la polémique, et les naturalistes, qui rejetaient l'immortalité de l'âme et la résurrection.

Parmi les sectes matérialistes, on distinguait les sifatites, les tashbihites, les kharamites, les haidhamites, les moattellas, etc.

Les hermanites, qui formaient une branche de la grande souche sabéenne, et qui dérivaient, selon le témoignage de Khatibi, d'un certain Herman, professaient la doctrine de la métempsycose, et mêlaient au sabéisme les idées néoplatoniciennes; on retrouve leurs opinions dans Raymond Lulle et chez les astrologues ou alchimistes de l'Europe.

Les talimites, appelés dans le Khorasan malhadet, et dans l'Irak batinistes (allégoristes), kharamites et mazdakites, se

présentaient eux-mêmes comme appartenant aux ismaéliens; ils s'attachaient surtout à la philosophie pythagoricienne.

Quant aux soufis voués à la vie contemplative, les dissertations de MM. Brucker, Graham, Malcolm, Hammer, Tholuk, de Sacy, les ont fait suffisamment connaître; ils existaient certainement en Perse avant l'établissement du mahométisme.

Il nous reste à dire quelques mots des motakhallims, qui sont les théologiens par excellence des sectes orthodoxes, et des motazélistes, les protestants de l'église musulmane. Les premiers reconnaissent pour leurs principaux docteurs Fakreddin-Mohammed-ben-Omar-al-Razi, mort en 1209, Ali-ben-Omar-al-Khatibi, mort en 1276, Beidhawi (Abou-Said-Abdallah-ben-Mohammed-ben-Ali), mort en 1286, selon les uns, en 1316, selon les autres, Nasafi (Aboul-Berkat-Abdallah-Ahmed-ben-Mahmoud), mort en 1310, Schems-El-din, d'Ispahan, commentateur de Beidhawi, mort en 1348, et Alhosaïn, de Schiraz. Moyse Maimonide, qui donne sur eux une notice assez étendue, croit qu'ils ont emprunté leurs meilleurs arguments des anciens philosophes chrétiens, et les oppose comme interprètes du Coran aux fokahas, ou jurisconsultes qui s'appliquaient à déduire du livre de Mahomet des règles pour la vie pratique, des ordonnances pour les affaires temporelles, en un mot, la loi civile.

Les motazélites, qui trouvèrent comme on l'a vu, dans les Abbassides l'appui le plus ferme, faisaient remonter l'origine de leur secte a trois théologiens qui, après la mort du prophète, mirent en doute le dogme de la prédestination; Mohabbed-al-Djohani, Gilan de Damas et Younis l'Aswarite. Abou-Hadifah-Wacil, fils d'Ata, disciple du fameux docteur Alhasan de Bassorah, adopta leur opinion et devint le chef des motazélites. Ils se partagèrent dès lors en une multitude de sectes qui ne pouvaient s'entendre sur les questions secondaires; c'étaient les hodailites, les bashriites, les mazdarites, les Chiiatites, les djahizites, les nizamites, etc., qui se rattachaient à deux grandes écoles, celles de Bagdad et de Bassorah. Dans cette dernière ville, on vit fleurir, après Wacil, Abou-Ali-al-Djubbai, Abou-Hashem-

Abd-al-Salam, Aboul-Casem, de Balkh, etc. On n'y traitait pas seulement des questions épineuses et subtiles, on cherchait à populariser les opinions philosophiques motazélites, et la grande encyclopédie *Tofat-Ichuan-al-Safa* sur laquelle M. Nauwerck a publié une notice en 1837, en est la preuve. Parmi les plus célèbres docteurs motazélites, nous mentionnerons encore le chef d'école Ebn-Ayash, Abou-Iakoub-Al-Sahham, Ibrahim-ben-Siyar-ben-Hani-Al-Nizam, etc. [1].

Jurisprudence musulmane; les quatre sectes orthodoxes.

On a pu reconnaître, par ce qui précède, que la théologie et la jurisprudence musulmanes ne forment, en réalité, qu'une seule science basée sur l'interprétation du Coran; or, il était impossible que le Coran pût suffire à tous les préceptes religieux et à toutes les questions de droit; aussi, dès l'origine, avait-on recours, en certain cas, à la décision du prophète et de ses compagnons. Après leur mort, on rassembla les traditions orales de leurs préceptes, et c'est ainsi que fut composée la *Sonnah*, dès le premier siècle de l'hégire.

Le Coran et la Sonnah n'offrant point un système régulier, on sentit bientôt la nécessité d'en posséder un pour la théologie et la jurisprudence; quatre docteurs entreprirent ce travail. Ils considérèrent d'abord les *ibadat* ou pratiques religieuses, c'est-à-dire les principes qui règlent la vie religieuse du musulman, et les *maamelat* ou actes civils, c'est-à-dire les principes qui règlent la conduite du musulman dans la vie sociale. Ils appelèrent *scheria* la loi suprême, fondamentale, émanée de Dieu même, et les dispositions susceptibles d'être abrogées par la volonté ou le caprice des circonstances ou des hommes, *canoun*, règlements, *aouamir*, ordres, *aouamir-al-siaçeh*, ordres politiques ou civils. Les traités des quatre docteurs, quoique différant en quelques parties les uns des autres, furent reconnus comme ortho-

1. *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes*, et notamment sur la *Doctrine d'Al-Gazzali*, par A. Schmoelders, Paris, 1842; Oelsner, p. 148 et suiv; *Book of religious and philosophical sects, by Moh. Alshanastani*, ed. W. Cureton, Londres, 1842.

doxes; ils portent le nom de leurs auteurs, et l'on distingue les rites hanéfite, schaféite, malékite et hanbalite.

Le premier de ces chefs de doctrine ou imams était Abou-Hanifah-Noman-ben-Thabit, né à Koufah en 699, et mort à Bagdad à l'âge de soixante et dix ans; ses principes furent résumés par Ibrahim-ben-Mohammed-ben-Ibrahim-el-Halebi (d'Alep).

Le second, l'imam Schaféi, était né à Gaza en 767, et mourut en Égypte vers 819; le troisième, Malek, fils d'Anas, naquit à Médine en 712, et y mourut en 795; le quatrième, l'imam Hanbal, mourut à Bagdad en 855, à l'âge de quatre-vingts ans.

D'autres jurisconsultes, parmi lesquels nous mettrons au premier rang Mohammed-ben-Schehab-al-Zoheiri, s'étaient empressés de consigner par écrit les traditions législatives qu'ils avaient pu recueillir, et l'étude de la loi s'était peu à peu répandue. Ce fut le khalife Haroun-al-Raschid qui réussit à fixer d'une manière convenable l'administration de la justice; en 786, il investit de la judicature Abou-Yousef-Iakoub-ben-Ibrahim, disciple d'Abou-Hanifah, et, à partir de cette époque, il ne confia les fonctions de juge, dans toute l'étendue de son vaste empire, qu'à des hommes instruits que lui désignait Yousef.

En Espagne, sous le règne d'Al-Hakkam, Iahia qui avait entendu les leçons de Malek, celles d'Ebn-al-Casem, mort en 806, et d'Ebn-Ouahb, mort en 812, exerça la même autorité qu'Yousef; il substitua à la jurisprudence hanéfite d'Alaouzai (mort en 773) les principes du rite malékite, et il en fut de même en Afrique, où Sehnoun, qui vécut de l'année 776 à 854, imita l'exemple d'Iahia. Depuis cette époque, la jurisprudence malékite n'a pas cessé d'être en honneur dans le Magreb et chez tous les musulmans d'Afrique, jusqu'au Soudan; il n'y a d'excepté que l'Égypte, où les schaféites prédominent, et où cependant les tribunaux suivent le rite hanéfite adopté en Turquie, en Tartarie et dans une grande partie de l'Inde, parce que le grand cadi siégeant au Caire est envoyé chaque année de Constantinople

Par suite de nos rapports avec les Arabes d'Afrique, c'est

le rite malékite qui doit attirer particulièrement notre attention; le gouvernement a chargé M. le docteur Perron de traduire en français le *Moukhtasar*, ou précis de jurisprudence de Khalil-ben-Ishak-ben-Iakoub, qui est, sans contredit, le meilleur code des jurisconsultes malékites; Khalil mourut en 1422 de J.-C.; il avait pu profiter, par conséquent, des nombreux traités dont le rite de Malek avait été le sujet; les principaux sont le *Moud'aouaneh* et le *Moukhtaleha* (propositions *enregistrées* et propositions *mêlées*), attribués à Schnoun; le *Meouazieh* de Mohammed-ben-al-Méouaz, mort en 894; l'*Otbieh* de Mohammed-ben-Ahmed-ben-Abdelaziz-al-Otbi, de Cordoue, mort en 867; le *Ouadiha* (les propositions *évidentes*) d'Abou-Merouan-abd-al-Melik-ben-Habib-al-Selomi, de Cordoue, mort en 852; le *Mebsouth*, l'*étalé*, d'Abou-Ishak-Ismaïl-ben-Ishak-ben-Ismail, cadi de Bagdad, mort en 895, et le *Medjmoua* (les propositions rassemblées) d'Abou-Abdallah-Mohammed-bèn-Ibrahim-ben-Abdou, jurisconsulte de Cairowan, mort en 873.

Jusqu'au temps de Khalil, d'autres jurisconsultes malékites acquirent une grande réputation. Nous citerons parmi eux Ebn-el-Hadjeb, mort au Caire en 1248, Abou-Mohammed-Abdallah-ben-Abi-Zeid, de Cairowan, mort en 970, Ebn-Farhoun, de Médine, mort en 1377; mais les juristes dont Khalil invoque surtout l'autorité sont: Ellakhmi (Aboul-Hassan-Ali-bèn-Mohammed al-Rabihi), mort en 1085, Ebn-Younis (Àbou-Bekre-Mohammed-ben-Abdallah, le Sicilien), mort en 1059, Ebn-Roschd (Mohammed-ben-Ahmed-Aboul-Walid), mort en 1126 et El-Mazeri (Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Ali-ben-Omar, le taminide), né à Mazara en Sicile et mort en 1141.

Le rite hanbalite est tout à fait abandonné. — Les doctrines d'Abou-Hanifah ont donné lieu à d'importantes compilations; le *Hedaia f'il forou* ou *Guide dans les branches de la loi*, composé vers 1180 par Borhan-eddin, et le *Mischat-al-Masabih* ou *Collection des traditions les plus authentiques*, rédigée en 1336 par Abou-Abdallah-Mahmoud, d'après l'imam Houssain qui florissait à Bagdad vers 1220, ont

été traduits en anglais et ont été mis à contribution par M. Mills dans son *Histoire du mahométisme*. On ne saurait imaginer combien les Arabes ont attaché d'importance à ces recueils de jurisprudence, que des commentateurs habiles développaient sans cesse ; deux-cents ans après la mort de Mahomet, Abou-Abdallah-Mohammed al-Bokhari avait déjà fait choix de sept mille deux cent soixante-quinze traditions vraies, sûr cent mille douteuses et plus de deux cent mille fausses ; son livre (le Sahih) fut approuvé par les quatre sectes orthodoxes des sonnites ; on sait que les points sur lesquels s'accordent les quatre imams sont regardés comme lois fondamentales ; on distingue ces lois par le nom d'*Idchma* (concordance) ; elles sont, après le Coran et la Sonnah, la troisième source de la théologie et de la jurisprudence musulmanes. La quatrième source de ces sciences, c'est l'*analogie*, qui ne s'emploie que pour les cas où il n'existe point encore de règles fixes ; dans les causes extraordinaires, on a recours aux décisions des princes (fetwa) dont on a fait une quantité de recueils. La connaissance des fetwas forme une branche séparée de la jurisprudence[1].

Littérature des Arabes; le Coran fixe et maintient l'unité de langage.

Après avoir ainsi passé en revue ce qui se rapporte à la philosophie et à la jurisprudence chez les Arabes, nous nous trouvons encore une fois ramenés au Coran, qui constitue la base première de leur littérature. Mahomet devait fixer en effet la langue de son pays, que les poètes avaient déjà perfectionnée et que tous les peuples soumis au joug de l'islamisme s'empressèrent d'adopter ; le Coran servit de modèle pour les règles de la grammaire et du style. Comme il était écrit sans voyelles, il pouvait être lu et expli-

1 *Hedayah or guide, a commentary on the mooselman laws*, translated by Hamilton, London, 1791. On a imprimé en 1831, une édition du *Hedaiah* à Calcutta, avec les commentaires intitulés : *Inayah* et *Kifayah*. W. Jones, en 1792, publiait le *Sirajiah, or the mohammedan law of inheritance*, etc ; voy. aussi Rosenmuller, *Institutiones juris mohammedani*, etc., Lipsiæ 1825. C'est Matthews qui a donné, en 1808, à Calcutta, la traduction du *Mischat-ul-Masabih*. M. Perron fait imprimer en ce moment le *Precis de jurisprudence musulmane* de Khalil-ben-Ishak. On a lu avec intérêt, dans le *Journal asiatique*, les mémoires de MM. Worms et Ducaurois sur la même matière

qué de différentes manières; Aboul-Aswad (mort en 688) en inventant la vocalisation *du livre par excellence*, ouvrit un vaste champ aux explications grammaticales; la lexicographie prit naissance; la syntaxe indiqua la composition du discours, la disposition des périodes, le choix des ornements et des figures de rhétorique. L'art de lire et d'interpréter le Coran forma plus de cent branches diverses, qui donnèrent lieu à une infinité d'écrits de tout genre. Bien loin de se corrompre au contact des autres idiomes, l'arabe s'enrichit d'une foule d'expressions nouvelles, se développa de plus en plus avec l'étude des auteurs grecs, et devint la langue savante de l'Orient. La littérature persane ne fut qu'une division de la littérature arabe. De même qu'en Allemagne au moyen âge les ouvrages scientifiques étaient écrits en latin, tandis que les Minnesingers créaient la poésie nationale, de même chez les Persans et les Turcs les livres de science ont conservé la nomenclature arabe, et l'on ne peut encore aujourd'hui les étudier à fond sans avoir acquis la connaissance préalable de la langue de Mahomet.

C'est là un fait remarquable qu'au milieu des nombreux dialectes que parlent les nations musulmanes, en Asie jusque dans l'Inde, en Afrique jusqu'au Soudan, et qui offrent des différences si tranchées, le Coran est compris de tous; il maintient au milieu de ces populations, si opposées par leurs mœurs et leurs usages, une sorte d'unité de langage et de sentiments. Dans les écoles ou *Mekteb*, on donne aux enfants comme exercices des *Inschallah* et *Maschallah* (ce que Dieu veut), des *Allah Akbar* et *Allah Kirim* (Dieu est grand), puis un *fatiha* (la première sourate du Coran). Dans les académies ou *medreseh*, ils apprennent l'*Adjaroumia* de Mohammed-ben-Daoud-Alsanadji, le *Tesrif* du scheik el-Iman ; l'alfiya ou la quintessence de la grammaire arabe de Djemal-Eddin-Mohammed-ben-Malek, le *Flambeau* de Motarrézi; la syntaxe des désinences d'Ebn-Hescham. Nous possédons un cours complet de grammaire arabe, etc., qui contient le *Miyah-el-Arwah* d'Ahmed-ben-Ali-bén-Masoud; l'*Issi* du scheick Isseddin-Aboul-Fodhail-Abdel-Wahab-Amadeddin-ben-Ibrahim-el-Sendjani; le *Maksoud*, ou doc

trine de l'inflexion des noms et des verbes de l'imam Yousef-Hanifi; le *Bina*, ou doctrine des parties indéclinables du discours; les *Emsile*, ou tableaux de conjugaison.

Nous ferions connaître plus en détail les travaux des scoliastes et des grammairiens arabes, si M. de Sacy n'avait pas donné dans son immortel ouvrage, tout ce qu'il est possible de savoir à ce sujet; l'illustre savant a jeté la plus vive lumière sur la nomenclature grammaticale des Arabes, en remontant aux principes généraux du langage et en comparant terme par terme les diverses parties de deux systèmes aussi étrangers l'un à l'autre, que celui des Orientaux et celui des Européens [1].

Grammairiens, scoliastes et rhéteurs arabes.

On a fait observer avec raison que la langue arabe avait été étudiée avec plus de zèle par les peuples soumis, que par les conquérants eux-mêmes; les plus anciens grammairiens, Sibavaihi, Faresi, Zedjadj, ainsi que les principaux théologiens, étaient Persans. Au premier rang des lexicographes les plus célèbres, paraît Ismaïl-ben-Hammad-Djewheri, né à Farab, dans la Transoxiane, vers le milieu du IVe siècle de l'hégire, et Firouzabadi, né en 1328 de J. C., à Cazerin, dans les environs de Schiraz. Djewheri parcourut la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, revint en Khorasan et fixa sa résidence à Nischabour. Ce fut là qu'il publia en 999, sous le titre de *Sihah-al-Loghat*, la pureté du langage, le dictionnaire le plus parfait qu'aient eu les Arabes; lui-même reçut le surnom d'*Imam-Alloghat*, le maître suprême de la langue; son ouvrage a servi de matière à un grand nombre de commentaires, et il a été mis à contribution par Golius et Meninski qui en faisaient le plus grand cas. Firouzabadi (Medjid-Eddin-Abou-Thaher-Mohammed-ben-Iacoub) vint

1. *L'Adjaroumiah* a eu de nombreuses éditions, Rome, 1592 et 1631; Lugd Batav., 1617; Amsterdam, 1765-1756, Paris, 1834, etc Parmi les auteurs européens qui ont traité de la grammaire arabe, S de Sacy occupe le premier rang. Voy. la notice de J J Sedillot, insérée dans le *Moniteur* du 2 septembre 1810. — « Je ne sais ce que j'aimerais le mieux avoir fait, ce n'est alors M de Sacy, notre excellent maître, de la grammaire arabe ou de l'extrait de M. Sédillot; c'est un morceau parfait dont je le remercie beaucoup; il y règne une justesse d'esprit, une précision d'expressions qu'on ne saurait surpasser; il eût été bien plus facile de le faire plus long. »

à une époque de décadence, mais il avait entre les mains de précieux matériaux et il résolut de composer un livre qui contînt toutes les richesses de la langue arabe. Il existait deux dictionnaires d'une grande étendue: le *Mokaddem* d'Aboul-Hassan-Ali-ben-Ismaïl, surnommé Ebn-Seid (mort en 1065), et le *Obab*, en vingt volumes, de l'iman Hassan-ben-Mohammed de Saana (mort en 1252). Firouzabadi entreprit de les refondre dans un vaste recueil qui devait avoir soixante volumes aussi forts que le dictionnaire de Djewheri. Son *Camous (al-Camous-al-Mohit*, l'Océan environnant), que nous possédons, est le résumé de ce travail dont il forme à peine la trentième partie. Après avoir longtemps voyagé et s'être instruit à l'école des scheiks les plus estimés des lieux qu'il visitait, il finit par s'établir à Zébid où il mourut en 1415, âgé de quatre-vingts ans. Le souverain de l'Yémen, Ismail-ben-Abbas, surnommé Alascraf, ne cessa de le protéger, et on prétend même que Bajazet et Tamerlan, frappés de la haute considération dont il jouissait, lui envoyèrent des présents. Il composa plus de quarante ouvrages qui, malheureusement, ne nous sont pas parvenus.

Nous n'abandonnerons pas cette branche importante de la littérature arabe, sans dire quelques mots d'Aboul-Casem-Mahmoud-Zamakschari, grammairien, lexicographe et interprète du Coran (mort en 1143), qui acquit aussi par ses écrits une grande renommée; il partageait les opinions des motazélites et s'en faisait honneur. On cite de cet auteur un commentaire sur le Coran intitulé: *Casschaf*, un traité de la syntaxe arabe, une introduction à l'étude de la grammaire et un lexique arabe persan qui a été publié dans ces derniers temps.

La rhétorique et l'éloquence tiennent aussi une place importante dans la littérature orientale; on peut consulter à cet égard les gloses et commentaire et Djordjani sur le *Telkhis-el-Miftah* de l'imam Djelaleddin-Mahmoud-ben-Abderrahman-el-Cazwini, par Saad-Eddin-el-Teftasani, le *Hadaik-el-Bélaghat* de Mir Schems-Eddin, qui contient un traité complet de la rhétorique et de la prosodie persane, et l'*Adab-el-Khatib*, ou traité du style et des divers genres

d'éloquence d'Ebn-Cotaïbah, mort en 890. Ce fut Khalil-ben-Ahmad qui le premier rédigea, d'après les anciens poètes, les règles de la métrique adoptées par toutes les nations musulmanes. Le Persan Ebn-al-Sekaki, rhéteur célèbre, a été comparé à Quintilien pour la clarté et la justesse des préceptes; à Cicéron pour la beauté et la richesse du style. Dans sa *Méthode universelle*, Algazéri expose les différentes espèces de connaissances qu'il juge nécessaires à l'orateur; enfin, dans un livre sur le même sujet, Alsoïouthi traite de la pureté, de l'élégance, de l'énergie de la langue arabe, et joignant l'exemple au précepte, il cite des passages des auteurs les plus estimés avec leurs témoignages à l'appui de ses doctrines [1].

Philologie, contes, fables et nouvelles.

A côté des rhéteurs que nous venons de nommer, nous devons placer les philologues : Hariri paraît en première ligne; ses *mécamât*, ou séances, au nombre de cinquante, dont M. de Sacy a donné une si belle édition, sont célèbres *dans tout l'Orient; elles se composent de nouvelles ra-*contées par un personnage supposé, et sont entremêlées de prose et de vers; l'auteur affecte d'employer des expressions figurées ou énigmatiques peu usitées; les allusions et les proverbes dont son ouvrage est semé en rendent la lecture difficile; aussi est-il peu de livres qui ait eu autant de commentateurs.

Ebn-Khallican nous apprend, dans son Dictionnaire biographique, qu'Hariri était né en 1054 et qu'il mourut à Bassorah en 1121; c'était dit-il, un des premiers docteurs de son siècle; ses mécamât renferment une grande partie des richesses de la langue arabe et de ses dialectes; quiconque les connaît à fond et comme elles méritent de l'être, peut se faire une idée du talent de cet écrivain, de l'abondance de ses lectures et des ressources de son érudition; la séance appelée *Haramïah*

1. Djewheri a été imprimé à Constantinople en 1728, 1758 et 1802, et le *Camous* de Firouzabadi en 1814-1817; l'édition de Calcutta a paru en 1817. M. J. G Wetzstein a commencé à Leipsig, en 1844, la publication du *Lexicon* de Zamachschari Voy. l'*Anthologie grammaticale* de M. S. de Sacy, la *Rhétorique musulmane* de M. Garcin de Tassy, et Zenker, *Bibl. orient.*, p. 18, 41 et 45.

tomba entre les mains de Schérif-Eddin-Abou-Nasr-Anouschirwan-ben-Khaled-ben-Mohammed-Caschani, visir de Mostarsched-Billah, qui la trouva parfaite, et engagea l'auteur à en composer d'autres; le visir Djélal-Eddin-Omaid-Eddaulah-Aboulhassan-Ali, fut aussi le protecteur de Hariri qui consacra sa vie à la culture des lettres; on lui doit encore un traité en vers sur la grammaire arabe, intitulé *Molhat-Alirab*, et un commentaire en prose sur ce même traité.

Avant lui, Hamadani (Aboul-fadhl-Ahmed-ben-Hosain), mort en 1007 à l'âge de quarante ans, s'était exercé dans le même genre de compositions et se vantait d'avoir fait quatre cents *mécamât*; il était doué d'une mémoire prodigieuse et récitait sans hésitation un poème qu'il avait entendu lire une seule fois; il improvisait avec la plus grande facilité, et tout ce qu'il disait était remarquable par le choix des expressions, la pureté et l'élégance du langage.

C'est à cette branche de la littérature arabe qu'il faut rattacher les fables et les maximes morales de Locman, que l'on a cherché à identifier avec Ésope, et que les Orientaux appellent le sage par excellence; les contes et apologues d'Ebn-Arabschah de Damas; l'ouvrage d'Ebn-al-Mokaffa intitulé *Calila* et *Dimna*, première traduction qui ait été donnée en arabe des fables de Bidpai, et le recueil des *Mille et une Nuits*, dont l'auteur est inconnu, chef-d'œuvre inimitable qui allie à des faits historiques tout ce que l'imagination la plus brillante peut semer d'épisodes charmants, de pensées élevées et quelquefois délicates [1].

Proverbes et recueils de chansons : première partie des sources historiques.

Ceci nous conduit à parler des recueils de proverbes et de chansons que possèdent les Arabes, et qui sont une source féconde de renseignements historiques. Le livre des

1. Les séances de Hariri ont été publiées à diverses reprises par Schultens, Reiske, Caussin de Perceval 1819), Peiper (1832 et 1838), Burkert, 1838-1838, etc.; mais rien n'égale la belle edition de Silvestre de Sacy (Paris, 1822), que reimprime en ce moment M Hachette. On compte plus de douze editions des *Fables* de Locman, six de Calila et Dimna, et plus de trente des *Mille et une nuits*, en français, en allemand et en anglais.

Proverbes, de Meidani, a souvent exercé la sagacité de nos plus illustres orientalistes ; mais c'est surtout le *Kitab alagani*, ou le livre des chansons, d'Aboul-Faradje-Ali-ben-Hosain-Isfahani (d'Ispahan), qui a jeté une vive lumière sur les anciennes annales de l'Arabie. Isfahani était versé dans la connaissance des combats fameux et des faits mémorables de ses ancêtres, dans celle des généalogies et de la bibliographie ; il composa plusieurs ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 356 de l'hégire; mais le plus important, sans contredit, comme le plus volumineux, est son recueil de chansons, dont la Bibliothèque nationale possède un exemplaire en quatre volumes in-folio. On se tromperait si l'on jugeait ce livre d'après son titre d'un genre frivole ; ce sont de véritables morceaux de poésie empruntés à différents auteurs, avant ou après l'islamisme, qui fournissent de nombreux et intéressants matériaux pour l'histoire civile et littéraire des Arabes. L'abondance, la variété et le piquant des anecdotes de toute espèce qui y sont racontées, font passer rapidement sur des particularités dépourvues d'intérêt auxquelles l'auteur s'est peut-être un peu trop attaché. Cet ouvrage, qui n'est connu en Europe que depuis l'expédition d'Égypte, est fondé sur un recueil de cent chansons fait pour le khalife Raschid, par Ibrahim-Mauseli, Ismaïl-ben-Djami et Folaih-ben-Aoura; plus tard, par l'ordre de Wathek, Ishak fils d'Ibrahim, ajouta à cette collection les chansons de Mabed, d'Ebn-Soraidj, d'Younis, celles de plusieurs khalifes ou de leurs fils, et quelques pièces de poésie auxquelles se rattachait une histoire instructive ou intéressante. Isfahani, qui vint ensuite, joignit aux chansons dont il fit choix les faits qui les expliquaient, des notices sur les poëtes qui les avaient composées, et pour piquer davantage la curiosité du lecteur, évita de s'assujettir à aucun ordre régulier[1]. La généalogie du poëte Abou-Katifah, petit-fils d'Okbah tué de sang-froid après le combat de Beder par ordre de Mahomet, pour ne citer qu'un

1. M. Quatremère, *Notice sur Meidani*, et *Mémoire sur le Kitab-Alagani : Meidanii proverbiorum arabicorum pars*, par A. Schultens, Ludg. Bat., 1795 ; l'extrait de Hallbeht, Vratislaviæ, 1820, et l'ouvrage de Freytag (*Arabum proverbia*), 3 vol., Bonnæ, 1838-1842.

exemple, fournit à l'auteur des digressions historiques pleines d'intérêt. Nadr-ben-Hareth partagea le sort d'Okbah ; c'était un homme distingué par ses connaissances ; il avait voyagé hors de son pays, étudié les langues étrangères, lu avec soin les monuments littéraires des Perses et des Grecs, et apporté ces ouvrages à la Mecque, où il avait introduit le goût de la musique ; mais, fier de son érudition, il s'était fait l'ennemi du faux prophète, relevant ses contradictions, l'accusant d'ignorance. Il paya cher cette hostilité. Le sort des armes l'ayant fait tomber dans les mains de son rival, celui-ci se hâta de se débarrasser d'un ennemi incommode. Mahomet cependant regretta d'avoir cédé à un sentiment de vengeance condamnable, en entendant Kotailah sœur de Nadr déplorer dans les vers suivants le malheur de son frère :

O cavalier! Othail (c'est là que Nadr avait reçu le coup mortel), est un lieu où tu arriveras le matin du cinquième jour si tu es bien guidé.

Vas trouver celui qui repose en cet endroit, et porte lui de ma part un adieu dont le léger bruit ne cessera de faire palpiter nos chameaux.

Dépeins-lui mes regrets, qui tantôt arrachent de mes yeux des larmes abondantes, tantôt m'oppressent et me suffoquent.

Nadr entendrait-il ma voix ; peut-on croire qu'un mort qui ne peut parler soit capable d'entendre?

Il a péri par le glaive des enfants de son père ; grand Dieu, quels liens de parenté ils ont ainsi brisés.

Fatigué, chargé de chaînes, captif, il a été lentement conduit au supplice comme un animal garrotté.

Ô Mahomet, fils d'une mère distinguée dans toute la tribu, et du père le plus illustre,

L'indulgence ne t'aurait causé aucun préjudice ; souvent l'homme généreux, quoique agité par les transports de la haine et de la colère, pardonne à son ennemi.

Si tu avais voulu accepter une rançon, nous t'aurions offert les objets qui eussent été pour toi les plus rares et les plus précieux.

Nadr était de tous ceux dont tu as puni les fautes, celui qui te touchait de plus près, et le plus digne de la liberté, si quelqu'un avait dû l'obtenir.

Les anecdotes abondent dans les récits de Meidani, et quelques-unes sont curieuses ; à propos de ce proverbe : *Certes, il y a de la magie dans l'éloquence*, il rapporte que ces mots furent prononcés par Mahomet lorsqu'il reçut, en 630, une

députation composée d'Amrou-ben-Ahtem, Zibrikan-ben-Bedr et Kaïs-ben-Asem, qui embrassèrent alors l'islamisme. Il est souvent fait mention de Kaïs-ben-Asem dans l'ancienne histoire des Arabes et dans les événements qui suivirent la mort de Mahomet. Lorsqu'il fut à l'article de la mort, il montra à ses enfants un faisceau de flèches, et leur dit d'essayer de les rompre, voulant ainsi leur faire sentir les avantages qui doivent résulter de l'union. Dans un autre endroit, Meidani cite ce proverbe : *Le bâton provient du petit bâton*, pour indiquer que parfois une grande chose naît d'une petite, et il donne à ce sujet quelques détails qui ont fourni à un auteur célèbre le sujet d'un conte bien connu : Les quatre fils de Nizar, Modar, Aiad, Rebiah, Anmar, n'ayant pu s'entendre sur le partage des biens paternels, se rendirent auprès d'Afâ-le-Djoramide, qui était le juge des Arabes; sur la route, ils rencontrèrent un homme qui cherchait un chameau, ils lui demandèrent si ce chameau n'était point borgne, penchant d'un côté, sans queue, et d'un naturel farouche; l'homme répondit affirmativement et s'imagina que les quatre frères s'étaient emparés de l'animal, mais ils déclarèrent ne l'avoir pas même aperçu. Interrogés par Afâ, Modar dit qu'en voyant les restes d'un champ dont l'herbe avait été mangée seulement d'un côté, il en avait conclu que la bête qui était venue paître en cet endroit était borgne; Rébiah avait remarqué qu'un des pieds de devant avait laissé sur la terre une trace bien imprimée, tandis que la trace de l'autre pied était mal formée; Aiad avait jugé qu'il n'avait pas de queue parce que ses excréments n'étaient point dispersés; Anmar enfin avait observé que l'animal se trouvant dans un lieu dont l'herbe était abondante, l'avait quittée pour une herbe beaucoup plus maigre. Les Arabes aimaient beaucoup à exercer ainsi leur sagacité, et on rencontre dans leurs écrits plusieurs traits de ce genre.

Poésies arabes; deuxième partie des sources historiques; les sept moallaat, etc.

On a dit avec raison que les poëtes arabes avaient été les

premiers historiens de leur pays. Tous les ans, à la foire d'Ocazh, on entendait le récit des hauts faits des guerriers en renom; chacun vantait la noblesse et l'illustration de sa tribu. Lorsqu'une pièce de vers ou *caaida* obtenait l'admiration générale, elle était écrite en lettres d'or et attachée aux murs de la Kaaba; de là les *moallacat* dont nous avons parlé. Celle de Harith-ben-Hillizé rappelle le différend des bacrites et des taghlibites, les combats où ses adversaires ont eu le dessous, les affronts qu'ils ont reçus et qui sont restés impunis.

Zoheir célèbre dans sa moallacat la réconciliation des Abs et des Dhobyan. Amr ou Amrou, fils de Colthoum, fait dans la sienne un éloge emphatique de la tribu des Taghlibites en général, et de la famille de Djohram en particulier. Les *moallacat* d'Imroulkais, de Tarafa, d'Antara et de Lebid ont un autre caractère; c'est une suite de tableaux où se peint l'imagination de l'auteur; les riches détails, les comparaisons variées, les figures hardies dont ces poemes sont semés, ont servi de modèle aux écrivains des siècles suivants. Imroulkais, né vers l'an 500, avait longtemps mené une vie errante. Son père était chef des Abou-Asad; il périt assassiné, et Imroulkays, pour venger sa mort, s'adressa inutilement aux Arabes nomades du désert, aux princes de l'Yémen et à l'empereur Justinien; il expira lui-même près d'Ancyre, peut-être empoisonné. Tarafa eut une destinée plus cruelle encore; ayant encouru la disgrâce du roi de Hira Amr, fils de Hind et de Moundhir III, qui l'avait accueilli avec faveur, il fut enterré vivant, à peine âgé de vingt ans. Antara, qui s'illustra par ses exploits et son génie poétique, n'eut pas des aventures moins surprenantes: fils de Cheddad et d'une esclave abyssinienne, il suivit le sort de sa mère; déclaré libre au milieu d'une action sanglante, il fit plus d'une fois des prodiges de valeur et devint un véritable héros; ses hauts faits ont donné naissance à un roman moderne très-populaire en Orient, et qui ne comprend pas moins de trente-quatre volumes in-4°. L'auteur, Sayyid-Youssef, fils d'Ismail, a fait une peinture exacte de l'existence des Arabes du désert, dont il décrit avec une verve singulière les

vertus et les vices, introduisant dans son récit les événements et les personnages les plus remarquables du siècle de Mahomet. Antara fut tué dans un âge avancé par un Arabe de la tribu de Nebhan, nommé Wizr, qui fut un des députés envoyés au prophète en 629 par les Benou-Tay [1].

A côté des sept poëtes qui eurent l'honneur d'attacher leur nom aux *moallacat*, se trouvent des hommes d'un mérite aussi éminent, parmi lesquels nous devons mentionner les deux Mourrakisch, qui prirent part à la guerre de Bacous; Schanfara, de la tribu d'Ard; Taabbata-Scharran; Nabigha-Dhobyani, qui se concilia successivement la faveur des rois de Hira et des princes Gassanides, et qui vécut jusqu'au commencement du VII^e^ siècle de notre ère; enfin Dourayd, fils de Simma, qui périt à la bataille de Honain, après avoir atteint une extrême vieillesse.

Dès les premiers temps de l'islamisme, ce furent les poëtes de la Mecque qui commencèrent l'attaque contre les nouvelles doctrines. Mahomet fut en butte aux satires d'Abdallah, fils de Zibara; d'Abou-Sophian fils de Harith fils d'Abdelmotaleb et d'Amrou fils d'El-As fils d'Ommiah; il chargea trois poetes khazradjites de sa défense: Hassan fils de Thabit, Abdallah fils de Rowaha et Caab fils de Malik. Les hostilités furent vives de part et d'autre, et les victoires de Mahomet purent seules arrêter cette guerre de récriminations et d'allusions mordantes. Un autre Caab fils de Zoheir l'auteur d'une des moallacat, ayant parlé du prophète et de sa religion en termes méprisants, fut frappé de proscription; plus tard, il se fit musulman pour sauver sa vie, et composa la *Cacida* si célèbre connue sous le nom de Poëme du manteau (Cacida-el-borda). Lorsque Mahomet l'entendit réciter ces vers:

Le prophète est un flambeau qui éclaire le monde,
C'est un glaive que Dieu a tiré pour frapper l'impiété,

il lui jeta son manteau comme marque de satisfaction; ce manteau, acheté depuis par les khalifes Abbassides, est con-

1. Moallakat or *Seven arabian poems*, etc., Ed. W. Jones, London, 1782: les *Moallacat ont été imprimées plusieurs fois séparément*; voy *Lenker*, *Bibliographie orientale* (poetes arabes) p. 52-59, et la *Chrestomathie arabe* de S. de Sacy

servé, dit-on, encore aujourd'hui à Constantinople dans le palais des sultans ottomans [1].

Les recueils d'anciennes poésies arabes qui comprenaient les productions d'un auteur ou d'une tribu entière, portaient le nom de *divan*, et la connaissance des *divans* formait une branche des études historiques; quelques ouvrages comme le *Hamasa* offrent au contraire la collection des meilleurs morceaux d'écrivains différents. La poésie ne se conserva avec son énergie primitive que dans l'Arabie même; au dehors elle perdit de sa force et de sa dignité, on l'appliquait à toutes les sciences; la théologie, la philosophie, l'algèbre et même la grammaire furent quelquefois traitées en vers.

Au IXe siècle de notre ère, Motenabbi composait plusieurs poëmes en l'honneur de l'émir Seif-Eddaulah-Aboul-Hassan-Ali-ben Hamdan; Abou-Temam-Habib-ben-Aws, surnommé Al-Thaii, rédigeait le Hamasa; on admirait plus tard Abou-Nowas, mort en 810; Ebn-Dorcid, mort en 933; Abou-Ola, mort en 1057; Ebn-Faredh, mort en 1235, etc.; vers 1092, Tantarani mettait en vers arabes le traité de jurisprudence de l'iman Gazzali-Omar-ben-Faredh (né en 1180, mort en 1234), et publiait un poëme sur la doctrine et les pratiques de l'ordre des fakirs; ses ouvrages, très-estimés des Orientaux, étaient recueillis en un divan par son disciple Ali.

On reproche généralement à la poésie arabe de manquer d'étendue, de variété et de plan; si l'on excepte quelques contes des Mille et une Nuits écrits moitié en prose, moitié en vers, les poëmes historiques d'Abou-Temam, de Gemaleddin; etc., certains ouvrages où paraissent des interlocuteurs, tels que le Babillard, l'Homme qui élève trop et l'Homme qui baisse trop la voix, par Abou-Jali-ben-al-Hobaria, et les dialogues de Mohammed-ben-*Mohamad*, introduisant sur la scène cinquante professions qui toutes parlent leur langage particulier, on rencontre peu d'écrits de longue haleine; la plupart des morceaux qui brillent par la beauté des détails sont resserrés dans un cadre uniforme et

1. Carmen mysticum *Borda* dictum, Ed. J. Uri, Lugd. Bat., 1761, et l'edition de V. Edlen von Rosenzweig. Wien, 1854.

parfois décousu; cependant il faut reconnaître que les poetes de la grande époque du khalifat n'ont pas cette recherche de sentiment, cette exagération d'images qui déparent le plus souvent les compositions orientales; on pourrait même les accuser d'un défaut contraire, si on les jugeait d'après les sentences d'Ali. La ballade de Maiçounah est d'un style chaste et pur; le mauvais goût n'envahit la littérature qu'au temps de la décadence [1].

C'est surtout dans la poésie lyrique que se révèle le génie des Arabes; leur élégie est pleine de sensibilité; leur épigramme est vive et mordante; leur apologue est quelquefois sublime; leur idylle pleine de grâces et de vérité; ils n'ont qu'à retracer les scènes qui sont sous leurs yeux sans qu'il leur soit nécessaire de rien changer au langage de leurs héros; aussi excellent-ils dans le genre pastoral.

En Espagne, l'imagination des poetes s'exerçait dans les *nouvelles* et les *romances*; les sectateurs de Mahomet furent toujours de grands conteurs; le soir ils se rassemblaient sous leurs tentes pour entendre quelque récit merveilleux auquel se mêlaient comme à Grenade la musique et le chant; le Romancero composé de pièces traduites ou imitées de l'Arabe retrace avec exactitude les fêtes du temps, les jeux de Bragues, les courses de taureaux, les combats des chrétiens et des musulmans, les hauts faits et les danses des chevaliers et cette galanterie délicate et recherchée qui rendit les Maures espagnols fameux dans toute l'Europe. Le nom seul des poëtes, le titre de leurs ouvrages qui nous sont encore presqu'inconnus, rempliraient des volumes. C'est de leurs divans que les Provençaux empruntèrent la rime, employée de temps immémorial par les Arabes [2]. Ahmed-ben-Mohammed (Abou-Amrou) mort en 970, considéré comme le meilleur poete arabe de l'Espagne, écrivit aussi les annales de la Péninsule et célébra les entreprises des Ommiades.

1. *Proverbia quædam Alis imp. muslemici* et carmen *Tograi* nec non *dissertatio Abou-Sinæ*, Ed. J. Golio, Lugd. Bat., 1629; le même ouvrage en français, publié par P. Vattier, 1760; Ockley, *Hist. des Sarrasins*, etc., page 397. — *Hamasæ carmina*, ed Freytag, Bonnæ, 1828

2. Viardot, t. II, p. 158; et Middeldorf déjà cité, d'après Casiri.

Historiens arabes, Aboulfeda, Aboulfarage, Bohaeddin.

Il ne faudrait pas croire cependant que les sources que nous venons d'indiquer fussent les seules à consulter pour bien connaître les traditions des Arabes; ils avaient aussi leurs historiens; on a coutume de placer au premier rang Aboulfeda, Aboulfarage et Bohaeddin, qui ont été mis tout particulièrement à contribution par les savants de l'Occident; mais Ebn-Khaldoun, Makrizi, Schems-eddin, Soyouthi, Nowairi et d'autres que nous aurons l'occasion de mentionner, n'ont certes pas une moindre valeur. Hadji-Khalfa cite treize cents ouvrages appartenant à ce genre, et le *Nethaidje* de Jahia-Effendi en désigne quinze comme classiques. Ils ont en général la sécheresse des chroniques; on n'y trouve pas cette liaison morale des événements qui constitue véritablement l'art d'écrire l'histoire; toutefois l'exactitude avec laquelle sont indiqués les lieux et les dates des événements, offre un mérite qu'on ne saurait trop apprécier et permet aux esprits d'un ordre élevé d'appuyer leurs considérations et leurs jugements sur une base solide et réelle.

Aboulfeda dont nous avons déjà parlé en traitant des géographes arabes, mêlé à tous les grands intérêts de son temps, exerçait à Hamah la puissance souveraine au commencement du XIV^e^ siècle. Doué de qualités éminentes, il brillait par son courage à la guerre et par sa prudence dans les conseils; il aimait avec passion les lettres et les sciences, et il écrivit une *Histoire abrégée du genre humain*, divisée en cinq parties et remplie de faits curieux. La première partie comprend les patriarches, les prophètes, les juges et les rois d'Israël; la seconde les quatre dynasties des anciens rois de Perse; la troisième, les Pharaons d'Égypte, les rois de la Grèce, les empereurs romains; la quatrième, les rois de l'Arabie avant Mahomet; la cinquième, l'histoire des différentes nations, des Syriens, des Sabéens, des Coptes, des Persans etc., et les événements arrivés depuis la naissance de Mahomet jusqu'en 1328 de J. C.—Aboulfeda mourut trois ans plus tard.—Son livre n'est pour les temps anciens qu'une

compilation de valeur médiocre, mais il peut être consulté avec fruit pour l'histoire politique et littéraire de l'islamisme et pour celle des empereurs grecs des VIII^e^, IX^e^ et X^e^ siècles.

Nous possédons d'Aboulfarage une chronique ou histoire universelle depuis la création du monde, qui fournit de précieux documents sur les Arabes, les Mongols et les conquêtes de Gengis-Khan; né en 1226 à Malatia, mort en 1286, Aboulfarage nommé aussi Bar-Hebræus, était de la secte des chrétiens jacobites; il fut successivement évêque de Gouba, d'Alep et primat des jacobites d'Orient; il composa plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie, et après avoir écrit son histoire générale en syriaque, il la traduisit lui-même en arabe à la prière de ses amis.

Pour Bohaeddin, il nous est connu par son histoire de Saladin; né à Mossoul en 1145, il étudia avec ardeur les traditions et la jurisprudence, professa quelque temps à Bagdad dans le collége de Nedham-el-Mulk, puis dans celui que le cadi Kemal-Eddin-Mohammed-Chehrezouri avait fondé à Mossoul. S'étant concilié la faveur de Saladin il fut nommé par ce prince cadi'lasker ou juge de l'armée, et juge de Jérusalem. Après la mort du sultan, à laquelle il assista, il conserva sous ses fils une très-grande influence et devint cadi d'Alep où il fonda un collége et une école; vers 1231; il renonça aux affaires publiques et ne cessa jusqu'à sa mort arrivée en 1235 de professer avec distinction[1].

Ebn Khaldoun; Makrizi; Al-Soloudi, etc.

On conçoit très-bien qu'en présence du despotisme oriental, les historiens manquassent de la liberté nécessaire pour exprimer leurs pensées; lorsqu'un prince défendait sous peine de mort d'écrire les annales de son règne, ils étaient avertis qu'ils devaient mettre la plus grande réserve dans

1. Abulfeda, *Annales moslemici, latinus et arabicus fecit* Reisko, 1794, et l'édition d'Adler, 1789-1791; de *Vitâ Mohammedis*, ed. J. Gagnier, 1722; trad. en anglais par Murray et en français par M. Desvergers, 1837; et enfin l'*Historia antéislamica* de Fleischer, Lipsiæ, 1831. — *Historia compendiosa dynastiarum autore Gregorio Abulpharajio*, etc., trad. par Pococke (*Oxoniæ*, 1663 et 1672), avec le supplément; l'édition en allemand de G. L. Bauer (Leipsig, 1783-1785), *Lectiones abulpharagianæ*, de Roeper (Dantzig, 1844), etc. — *Vita et res gestæ* Saladini, *Auctore Bohadino F. Sjedadi*, ed. Alb. Schultens, Lugd. Batav., 1733 et 1735

leurs appréciations et se borner à rappeler les faits qui pouvaient rehausser la gloire du souverain. Cependant Ibn-Khaldoun paraît sortir de la classe commune; né à Tunis en 1332, jeté jeune encore au milieu des révolutions dont l'Afrique fut le théâtre au XIVe siècle, il servit quelque temps les rois de Fez, et se rendit ensuite au Caire où il enseigna publiquement. Nommé chef des cadis de la secte de Malec en Egypte, souvent destitué, mais rappelé presque aussitôt par les sultans qui comprenaient toute la valeur de ses services, il mourut à l'âge de soixante-seize ans en 1406. Parmi les ouvrages qu'il avait composés, il en est un qui révèle un génie véritable et dont nous aurons bientôt une excellente traduction; il est connu sous le nom d'annales d'Ebn-Khaldoun et contient indépendamment de prolégomènes étendus, l'histoire des Arabes jusqu'à la fin du XIVe siècle, et celle des Berbères.

L'auteur traite d'abord de la critique historique; puis il étudie la société à son origine, donne une description succincte du globe et recherche quelle influence la diversité des climats peut exercer sur l'homme; il examine ensuite les causes du développement et de la décadence des États chez les peuples nomades et au milieu des grandes agglomérations d'individus; il traite du travail en général, énumère les diverses professions libérales et mécaniques, et termine par une classification des sciences, animant son récit par des exemples curieux et instructifs puisés dans les annales de toutes les nations. Il existe une version turque de ces prolégomènes faite sous le règne d'Achmet III, par Mohammed Pirizadeh et qui est d'un tiers plus longue que le texte original.

Makrizi (Taki-Eddin-Ahmed) contemporain d'Ebn-Khaldoun ne fut pas moins célèbre comme écrivain; il mourut en 1442, laissant deux ouvrages d'une égale importance, l'histoire des sultans mamlouks traduite par M. Quatremère, et la description historique et topographique de l'Égypte, mine inépuisable d'anecdotes relatives à l'histoire religieuse, politique, administrative et commerciale de cette contrée depuis sa conquête par les Arabes

La famille de Makrizi était originaire de Baalbek; lui-même né au Caire en 1364, y grandit et y fit ses études; ses heureuses dispositions le firent entrer bientôt dans les bureaux de la chancellerie auprès du cadi Bedreddin-Mohammed-ben-Fadhl-Allah-Omari. Il fut à plusieurs reprises revêtu de la charge de *mohtésib* et exerça divers emplois relatifs à la religion. Il avait d'abord adopté les opinions de la secte des hanéfis; il embrassa plus tard les dogmes de Schafeï et montra contre les partisans d'Abou-Hanifah une partialité qui lui a été reprochée par ses contemporains. Les vastes connaissances qu'il avait acquises et un goût très-vif pour la vie retirée, lui permirent de se livrer entièrement à la composition de nombreux ouvrages qui lui ont valu dans ces derniers temps le surnom de Varron de l'Égypte musulmane; il est à regretter que plusieurs de ses écrits ne nous soient point parvenus, mais on peut se faire une idée de l'activité littéraire de Makrizi, en songeant qu'il avait entrepris de rédiger une chronique générale qui devait avoir plus de quatre-vingts volumes. Ce recueil qui ne fut point achevé comprenait par ordre alphabétique l'histoire de tous les princes qui avaient régné en Égypte, de tous les personnages qui avaient fleuri dans cette contrée, et même de ceux qui l'avaient habitée ou visitée momentanément. Il existe à la Bibliothèque nationale un volume de ce dictionnaire, de la main même de l'auteur, qui permet de juger l'ensemble et les détails du plan que s'était tracé Makrizi[1].

L'Égypte compte de nombreux historiens; indépendamment de Djemal-Eddin-ben-Wasel, qui vivait en 1250, et que Makrizi a souvent mis à contribution, nous pouvons men-

1. M. Quatremère publie en ce moment les prolégomènes d'Ebn-Khaldoun; M. Slane a donné le texte de l'*Histoire des Berbères*; M. Desvergers l'*Histoire de l'Afrique sous les aglabites* (1841); Tornberg, les expéditions des Francs sur les terres soumises à l'Islamisme (Upsal, 1841). Nous connaissons encore d'Ebn Khaldoun un extrait sur l'art de l'architecture par Coquebert de Montbret, 1827, et l'*Articolo sull'antica e varia arte di scrivere appresso gli arabi*, imprimé à Rome en 1820. — L'*Histoire des sultans mamlouks* de Makrizi a été commencée par M. Quatremère en 1837. Nous avons rendu compte de cet important ouvrage (*Journal asiatique*, 1839-1846). On a de Makrizi: 1° *Historia rerum islamiticarum in Abyssinia*, éd. Rink, Lugd. Bat., 1798; 2° *Historia monetæ arabicæ et tractatus de legalibus arabum ponderibus ac mensuris*, éd. Tychsen, 1797 et 1800. M. de Sacy a traduit ces deux traités en français, 1797 et 1799.

tionner Aboul-Mahasen-ben-Taghri-Berdi, qui nous a laissé les annales de cette contrée, depuis l'invasion des Arabes jusqu'en 1453, époque à laquelle lui-même florissait; Ebn-Ayyas (Mohammed-ben-Ahmed) qui les a continuées jusqu'en 1522 de J. C.; Schems-Eddin fils d'Aboul-Sorour qui s'arrête en 1662; on sait quel service immense M. de Sacy a rendu aux lettres orientales, en traduisant la *description de l'Égypte* d'Abdallatif contemporain du sultan Saladin, (né à Bagdad en 1161, mort en 1231); Al-Soïouthi (Aboul-fadhl-Abderrahman-Djelaleddin) n'est pas moins célèbre qu'Abdallatif, par son histoire de l'Égypte qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'au règne du sultan Abou-Nasser-el-Melik-al-Aschraf-Caiṭbaï; cet écrivain, qui composa plus de livres que beaucoup de personnes n'en ont lu dans le cours de leur vie, était né à Siout en Égypte vers l'année 1445 de J. C.; il mourut en 1505 et sa biographie pourrait se borner à la liste de ses ouvrages s'il était possible de la donner complète; M. Audiffret dans la notice qu'il a donnée sur Soïouthi n'en compte pas moins de cinquante-six[1].

Masoudi, Tabari, Ebn-al-Athir, Nowairi, etc.

Cette fécondité merveilleuse se retrouve dans la plupart des auteurs arabes des beaux jours de l'islamisme; Masoudi qui vivait au x^e^ siècle et qui jouit comme historien d'une grande réputation, brillait surtout par l'étendue de ses connaissances. Animé, dès son enfance, d'une vive passion pour l'étude, il approfondit tour à tour les sciences, la philosophie, la littérature, la géographie et l'histoire. Lorsqu'on parcourt ses ouvrages, dit M. Quatremère, on est vraiment stupéfait en songeant sur quelles matières diverses il avait écrit et combien de questions importantes et

1. *Relation de l'Égypte d'Abdallatif*, etc., par S. de Sacy, Paris, 1810, l'édition de Pococke et de J. White, 1800, et les *Ægyptiaca* de W. White, 1801; Mousley a donné, en 1808, la *Vie d'Abdallatif* d'après Abou-Oseibah. — Nous avons encore de Makrizi: 1° *Narratio de expeditionibus a Græcis francisque adversus Dimyatham*, éd. Hamacker, 1824; 2° *Historia Coptorum christianorum in Egypto*, éd. Wetze. Voy. aussi *Denkwurdigkeiten ægyptens in Hinsicht auf naturreich und physische beschaffenheit des Landes und der Einwohner*, etc., ed. Wahl, 1799, et le *Maured Allatafet Jamaleddini Togri-Bardi seu rerum Ægyptiacarum annales ab anno Christi 971 usque ad annum 1453*, éd. J. F. Carlyle, 1792.

difficiles se trouvaient résolues dans ses diverses productions. Son érudition était immense pour le temps où il florissait; non-seulement il avait lu et médité tous les livres qui concernaient les Arabes, mais il avait embrassé dans ses vastes recherches l'histoire des Grecs, des Romains et de toutes les nations orientales soit anciennes soit modernes. Les opinions religieuses des juifs, des chrétiens, des hérétiques, des musulmans, des mages, des idolâtres, lui étaient également familières et l'on pourrait assurer, sans crainte d'être démenti que chez les Arabes, aucun écrivain n'a réuni au même degré une érudition presque universelle. Si Masoudi manque quelquefois de critique, il faut se souvenir que son active curiosité le porta à visiter les lieux dont il voulait faire connaître l'histoire, et que souvent il se trouva entraîné à reproduire des récits d'origine quelque peu suspecte. On croit qu'il mourut vers 956 dans la capitale de l'Égypte sans avoir revu l'Irak sa patrie; on ignore s'il prolongea sa carrière jusqu'à un âge avancé. Ses deux principaux ouvrages, les *Histoires du temps* Akbar-al-Zeman et le *Livre moyen* Kitab-Aousat, qui forment plus de vingt volumes in-4°, ne sont pas connus en Europe; mais son Moroud Addheheb ou Maadin Aldjewahir, les *Prairies d'or* et les *Mines de pierreries*, nous est parvenu et nous a fourni une ample moisson de faits curieux et instructifs; l'ouvrage est divisé en cent vingt-six chapitres dont soixante-cinq pour l'histoire ancienne des Arabes et des nations étrangères, et soixante et un pour celle de Mahomet et de ses successeurs. Ces chapitres contiennent bien moins une histoire suivie que des documents épars qui sans doute n'avaient point trouvé place dans les grandes collections historiques de l'auteur.

Près d'un siècle auparavant, Tabari (Abou-Djafar-Mohammed fils de Djarir), composait sa chronique universelle qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 302 de l'hégire (914 de J. C.); il était d'Amol capitale du Tabaristan et il mourut à Bagdad en 922 à l'âge de quatre-vingt-trois ans; versé dans la connaissance des traditions et de la jurisprudence, il était compté au nombre

des docteurs appelés *Moudjtehed* parce que dans les questions controversées, ils ne suivaient l'opinion d'aucune école et ne consultaient que leur propre autorité. On croit que l'histoire que nous possédons de cet écrivain est l'extrait d'un ouvrage beaucoup plus considérable qu'il avait abrégé lui-même; quoi qu'il en soit, cette histoire telle que nous la possédons, fort estimée des Orientaux qui en ont fait des traductions en turc et en persan, passe pour très-véridique. Elle a été résumée et continuée par George fils d'Amid connu sous le nom d'Elmacin, chrétien d'Égypte né en 1223 de J. C., et mort à Damas en 1273. Une partie de ce travail d'Elmacin a été traduit en latin par Erpenius et en français par Vattier, et malgré les erreurs dont ces versions fourmillent, on y trouve des faits intéressants avec des dates exactes; tant que les grands monuments historiques laissés par les Arabes ne seront pas mis à notre disposition, Elmacin sera consulté avec fruit, et soumis à une critique sévère, fournira d'utiles matériaux aux amis des lettres orientales[1].

Nous devons encore mentionner parmi les historiens arabes Ebn-al-Athir, Nowairi, Ebn-Forat etc.; Ebn-al-Athir, surnommé *Azzeddin*, la gloire de la religion, et *Djézri* du lieu de sa naissance, passa ses premières années à Djézireh-beni-Omar en Mésopotamie, et se fixa ensuite à Mossoul, où sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus distingués; c'est là qu'il composa son *Kemal-al-Tewarikh* (chronique complète) qui commence à la création du monde et se termine à l'an 1231 de J. C. Abou-Thaleb-Ali la continua jusqu'en 1258, et Moulana-Nedjm-Eddin-Alnedhari en fit une traduction persane sous le règne de Mirza-Miran-Schah, fils de Tamerlan. Ebn-al-Athir écrivit aussi l'histoire des Atabeks de Syrie, celle des compagnons de Mahomet et un abrégé du traité des généalogies d'Ab-

1. M Sprenger a donné, en 1841, le premier volume de l'*Encyclopédie historique* de Masoudi, et M. Dubeux, en 1836, le premier volume de la *Chronique* de Tabari; voy aussi le Tabari de Kosegarten, Greifswalde, 1831-1838 — L'*Historia saracenica* d'Elmacin, trad par Erpenius, Lugd, Bat, 1625, et par Vattier, Paris, 1657, a été souvent mise à contribution. La traduction latine offre de singulières méprises, on y lit, par exemple : *Dedicerat ventorum stationes : undè notus est ventus almanionis.* Il s'agit au lieu de vent d'une table astronomique (*zig* au lieu de *rih*); Weidler et Bailly lui-même ont répété cette étrange erreur.

doul-Kerim-al-Samani qui a remplacé l'original aujourd'hui perdu.

Nowairi compté parmi les historiens originaires de l'Égypte, avait adopté les doctrines de Schafeï; on connaît de lui une encyclopédie historique qui comprend dix volumes et qui donne sur les antiquités des Arabes des renseignements précieux; Il était presque aussi célèbre, comme calligraphe, qu'Ebn-al-Bawad, si renommé à Bagdad vers la fin du xᵉ siècle; il avait copié huit fois le grand recueil des traditions de Bokhari intitulé : *Sahih*, et vendu, dit-on, chaque exemplaire mille pièces d'argent; il mourut vers 1331 de J. C., à l'âge d'environ cinquante ans. Après lui Ebn-al-Forat, né en 1335, mort en 1405, nous laissait une chronique en vingt-cinq volumes qui remonte à l'an 622 de J. C. Enfin Ahmed-ben-Arabschah écrivait en 1430 la biographie de Timour ou Tamerlan.

Le XIIIᵉ siècle vit aussi fleurir Ebn-Wasel (Mohammed-ben-Salem), auteur présumé de la chronique du faux Tabari, et Ebn-Djouzi, auquel on attribue le *Miroir du temps*. Un autre Ebn-Djouzi, de 1117 à 1201 s'était fait remarquer comme jurisconsulte, historien et prédicateur éloquent. Otbi, vers 1050, né probablement dans la Transoxiane, rédigeait dans sa chronique la biographie de Mahmoud le Ghaznévide; enfin Ebn-Kothaibah de Bagdad, mort en 890, avait bien antérieurement recueilli d'importants matériaux sur les généalogies arabes et composé une histoire des poëtes[1].

Principaux historiens arabes de l'Espagne.

Nous ne nous étendrons pas plus loin sur cet intéressant sujet; les noms viendraient en foule se ranger sous notre plume et nous serions obligé de dépasser les limites qui nous sont fixées; nous devons dire néanmoins, que l'Espagne produisit également un grand nombre d'historiens d'un mérite réel. Ebn-al-Couthiah mort en 978 à Cor-

1. J. Lassen Rasmusson a publié, en 1821, des extraits de Nowairi; Silvestre de Sacy nous a fait connaître Otbi (t. IV des notices et extraits des mss.). Pour la vie de Timour d'Ahmed-Arabschah, voy. l'édit. de Golius, Lugd Bat., 1636 et la trad. de Munger, Lesvardine, 1767-1772.

doue, raconta la conquête de la Péninsule par les Arabes. Le poéte Ahmed-ben-Mohammed, écrivit vers la même époque, comme on l'a vu plus haut, les annales de cette contrée et *les entreprises des Ommiades*; *Ebn-al-Faradhi, mort en 1012*, au moment de la prise de Cordoue par les Berbères, avait composé une chronique des poëtes et des savants ; plus tard Ebn-Khattib, né en 1313 à Grenade, mort en 1374, rassemblait les plus curieux documents sur les annales des khalifes et rois d'Afrique et d'Espagne. Almakkari, que M. P. de Gayangos a traduit et publié dans ces dernières années, avait fait un grand usage de l'ouvrage d'Ebn-Khattib.

Né à Tlemcen Achmed-ben-Mohammed-Almakkari appartenait à une très-ancienne famille des environs de cette ville; il se rendit à Fez vers 1600, et y rechercha la société des hommes les plus éclairés de ce temps; en 1618 il entreprit le pèlerinage de la Mecque et alla s'établir au Caire; dix ans après il complétait à Damas ses dynasties de l'Espagne musulmane, dictait un commentaire sur les prolégomènes d'Ebn-Khaldoun, et préparait une nouvelle biographie de Mahomet. M. de Gayangos, en nous faisant connaître cet estimable écrivain, nous a donné une liste assez considérable d'historiens arabes, qui ont traité diverses parties des annales de la péninsule ibérique. Alkaisi rédigea, vers 1125, un dictionnaire biographique des poëtes et des savants du XI^e^ siècle; Ebn Hayian composait une histoire générale des musulmans d'Espagne, dont Alazdial-Homaidi de Majorque a fait un abrégé en 1095; Ebn-Sabihi-s-Salat, du XIII^e^ siècle de notre ère, retraçait l'histoire de l'Espagne sous les Almoravides et les Almohades; Ebn-habib-as-Solami publiait une chronique, qui comprenait le règne des sept premiers khalifes ommiades. Ebn-Harith-al-Khoshni résumait l'histoire des cadis de Cordoue jusqu'à la fin du X^e^ siècle; Schehab-Eddin-Ahmed-Alfasi écrivait une histoire universelle, qui devait être abrégée par Sidi-Alhadj-Ash-Ashatili, etc.[1].

1. The history of the Mohammedan dynasties in Spain by al-Makkari, transl. by P. de Gayangos, London, 1840, et les ouvrages cités dans l'introduction; Voy. aussi Casiri.

Nécessité d'étudier les écrits des historiens persans.

En esquissant le tableau des principaux historiens arabes, nous ne pouvons passer sous silence les noms des historiens persans les plus célèbres; car il y a entre ces écrivains les mêmes rapports, les mêmes analogies qu'entre les astronomes et les mathématiciens qui ont écrit indifféremment dans l'une et l'autre langue; Mirkhond, Daulet-Schah, Khondemir, Schahrestani, etc., nous ont laissé tous les éléments d'une histoire générale de l'Orient, et l'on ne saurait étudier les annales du khalifat sans consulter leurs œuvres; Mirkhond (Hamam-Eddin-Mirkhavend-Mohammed) né en 1433, mort en 1498, composa sous les auspices d'Ali-Schir, vizir du sultan Timouride Aboul-Ghazi-Houcein-Behadour une histoire universelle, qui se termine avec le règne de Schah-Rokh; son fils et son abréviateur Khondemir, n'est pas moins estimé; il rédigea le *Khelasse-al-Akbar* (quintessence de l'histoire, etc) qui s'arrête en 1499, et l'*Habib-al-Seiar*, etc. (l'ami des biographies et des hommes distingués) qui comprend les événements de 1525; c'est dans ce dernier ouvrage qu'on voit la preuve de l'usage du papier-monnaie dès la fin du XIIIe siècle. Parlerais-je de l'histoire des poètes de Daulet-Schah, de l'histoire des Mongols de Raschid-Eddin traduite par M. Quatremère, de la chronique de Ferischtah, de la vie de Timour de Scherif-eddin-Ali, etc.[1]; ce serait un appendice nécessaire de l'école historique des Arabes; mais pour ne point nous écarter des limites de notre sujet, nous nous bornerons à ces indications succinctes; nous devons d'ailleurs entrer dans quelques développements sur une branche de la littérature orientale que nous n'avons encore fait qu'effleurer.

Dictionnaires biographiques.

On a vu déjà mentionner çà et là quelques dictionnaires biographiques. On se ferait difficilement une idée du grand nombre d'ouvrages de ce genre que l'on trouve chez les

1. On trouve l'indication des extraits publiés jusqu'à ce jour des historiens persans dans la *Bibliotheca orientalis* de Zenker, Leipsig, 1846; il faut y joindre les notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale.

Arabes; Casiri a fait beaucoup d'extraits de la bibliothèque des philosophes de Zouzéni; Ebn-Osaibah mort en 1269, dans son histoire des médecins, est demeuré sans rival. Enfin, Ebn-Khallican et Hadji-Khalfa, en résumant les travaux de leurs devanciers ont tracé le tableau le plus parfait et le plus intéressant de la littérature des Arabes, en donnant la nomenclature et en indiquant les productions d'un nombre infini d'auteurs. Ebn-Khallican (Schems-Eddin-Aboul-Abbas-Ahmed) né en 1211 de J. C. à Arbel, appartenait à l'illustre famille des Barmécides; il remplit successivement la charge de grand cadi au Caire et à Damas, et mourut dans cette dernière ville en 1281; son dictionnaire historique comprenait huit cent quarante-six articles; mais les manuscrits que nous possédons de ce livre ne sont pas tout à fait complets. La bibliothèque orientale d'Hadji-Khalfa, recueil bien autrement considérable, ne contient pas moins de dix-huit mille cinq cent cinquante indications d'ouvrages orientaux avec le nom des auteurs et une notice biographique sur chacun d'eux. Hadji-Khalfa (Moustafa fils d'Abdallah), appelé quelquefois Katib-Tchelebi, était premier secrétaire et ministre des finances d'Amurat IV; il mourut à Constantinople, sa ville natale, en 1658 de notre ère; il avait aussi composé un traité de géographie sous le titre de *Djihan-Numah* (miroir du monde), et parmi d'autres ouvrages qui ne nous sont point parvenus, une grande chronique (Tariki-Kebir) qui s'étendait depuis la création jusqu'en 1654[1].

Nous ne saurions mieux terminer cet exposé du développement des sciences et des lettres chez les Arabes, que par le nom d'Hadji-Khalfa qui en est l'historien le plus estimé. On a pu apprécier l'influence toute-puissante que l'école de Bagdad avait exercée à la fois sur l'Orient et sur l'Occident; nous retrouvons chez les Arabes la plupart des idées dont l'Europe moderne se glorifie, et de plus

1. Voy. l'édition d'Hadji Khalfa par Flœgel, Leipsig, 1835-1850, l'Ibn Khallican de M. Slane, Paris, 1838-1842, et celui de F. Wustenfeld, Gotting. 1835-1840; le *Dictionnaire des hommes illustres* d'Abou-Zacharia-Yahia-al-Nawawi, publié par F. Wustenfeld, Gotting. 1844. Voy. aussi l'*Histoire de la littérature des Arabes*, par M. de Hammer.

ils relient deux grandes époques, celle des Grecs et celle de la renaissance, conservant les travaux de la première et préparant la seconde. On a cherché à rabaisser leur mérite; mais la vérité se fait jour de toutes parts et on leur rendra tôt ou tard la justice qui leur est due.

Impulsion donnée par les Arabes aux arts et à l'industrie.

On prétendait que les Arabes n'avaient jamais fait faire de progrès à l'industrie, par suite d'une erreur malheureusement trop commune qui consiste à les confondre avec les Turcs. Pour démontrer qu'ils excellèrent dans les arts secondaires ou mécaniques « il suffit, dit M. Viardot, de rappeler quelle renommée ils avaient chez toutes les nations comme tanneurs, fondeurs, ciseleurs, fourbisseurs d'armes et fabricants d'étoffes; ces cimeterres d'une trempe irrésistible, ces cottes de mailles si légères et si impénétrables, ces tapis moelleux, ces fins et brillants tissus de laine, de soie ou de lin, dont les cachemires modernes sont une tradition, attestent assez leur incontestable supériorité dans tous les arts industriels. »

La simplicité des premiers khalifes avait bientôt fait place à un luxe et à une magnificence sans égale, sous les Ommiades et les Abbassides; M. OElsner en a tracé le tableau. Les huit cents millions laissés par Almanzor, après toutes les dépenses de son règne annonçaient la splendeur de Mahadi, d'Haroun-Alraschid et d'Almamoun. Cette pluie de perles inondant, au rapport d'Aboulfeda, Buran le jour de ses noces, l'éclat non moins surprenant du mariage de Mothaded, et la pompe d'étiquette de Moctader ne pouvaient être effacés que par la profusion des Arabes d'Espagne; la parure des femmes de Grenade, leurs ceintures, leurs écharpes, leurs bonnets tissus d'or et d'argent, l'extrême recherche de leurs vêtements attestaient l'opulence des particuliers, tandis que les khalifes de Cordoue employaient d'immenses trésors à la construction de monuments dont on admire encore aujourd'hui les débris[1].

1. Gibbon, t. X; Viardot, t. II. *The history of the mahometan empire in Spain*, etc., par J. Cavan h Murphy, Londres, 1816.

M. Girault de Prangey a étudié avec soin l'art arabe et comparé les monuments architectoniques de l'Espagne et de l'Orient[1]. Pour la péninsule, il distingue trois époques successives. La première, du VIII^e^ au X^e^ siècle, accuse une imitation mal déguisée des édifices chrétiens et romains. La mosquée de Cordoue était sans doute du même style que celle de Damas qu'elle devait surpasser en magnificence, et l'on ne peut douter que les églises décrites par Eusèbe de Césarée dans sa *Vie de Constantin*, avec des cours, des portiques, des fontaines et des logements pour les prêtres, n'aient servi de modèle aux mosquées de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte. On trouve dans ces mosquées les mosaïques des artistes Byzantins. Mais déjà en 965 l'ornementation grecque si somptueuse semble insuffisante; on recherche les décorations éclatantes, on multiplie les détails, la forme des arcs se complique de festons et de courbes variées, comme on le voit à Cordoue par la chapelle *Villaviciosa* construite sous le khalifat de Hakem.

La seconde époque du X^e^ au XII^e^ siècle, marque les premiers développements de l'architecture mauresque encouragée par les princes Almoravides et Almohades. Les Arabes s'éloignent de la route suivie jusque-là; l'arc à ogive, les mosaïques en faïence, les broderies les plus capricieuses, les ornements coulés en stuc sont à la mode; les inscriptions abondent et font partie des décors. C'est surtout à Séville que se fait sentir cette transformation, dans la Giralda, l'Alcasar et la mosquée que la cathédrale actuelle a remplacée.

Enfin, la troisième époque, où l'art arabe atteint son apogée, est en même temps celle de la splendeur du royaume de Grenade. L'Alhambra en est l'expression la plus haute. L'extérieur simple et imposant du palais est conforme aux habitudes du Maure qui fuit les regards étrangers;

1. *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Seville et Grenade*, 1836-1839, in-fol. *Essai sur l'architecture des Arabes et des Maures en Espagne, en Sicile et en Barbarie*, 1841, et l'article consacré à ces deux ouvrages par M. Reinaud (*Journ. asiatique*, avril 1842); Don Pablo Lozano, *Antiquëdades Arabes de Espana*, 1804; A. de Laborde, *Voyage pittoresque et historique en Espagne*; Murphy *Arabian antiquities of Spain*, Londres, 1816.

l'entrée n'est qu'un arc immense décoré de quelques emblèmes et d'une inscription qui rappelle le nom du fondateur de l'édifice; les murailles sont construites avec une espèce de mortier mêlé de petites pierres que le soleil colore diversement; à l'intérieur, au contraire, le génie de l'homme déploie toutes ses ressources. De vastes galeries peintes et dorées, ornées d'arcades de toutes formes, sont découpées en festons, en stalactites, et chargées de dentelles en stuc; les appartements percés de fenêtres à claire-voie, la salle des ambassadeurs, celle des deux sœurs, le cabinets des infantes, la tour de Comarès, la cour et la fontaine des Lions, la cour de l'Alberca au-dessous de laquelle se trouvent des bains imités de l'antique, offrent à la vue d'admirables effets; ici l'eau jaillit à travers des millions de colonnettes élégantes, isolées ou groupées de la manière la plus pittoresque; là elle se répand dans des rigoles de marbre; elle forme tantôt des cascades, tantôt des jets élancés et alimentent des bassins dans les *patios* entourés d'arbustes et de fleurs. Partout des inscriptions habilement combinées avec les sculptures expriment des sentiments nobles, élevés, et ajoutent un nouveau prestige aux merveilles de ce palais, que les rois chrétiens ont en partie détruit. Les ornements intérieurs des salles principales de cette ancienne résidence des rois maures sont en plâtre; les mouvements et les dessins, en relief représentent des formes géométriques qui, bien que se répétant constamment, n'en ont pas moins d'élégance et de délicatesse. Les peintures, distribuées avec art et protégées par le climat de l'Andalousie, sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient du temps des Abencerrages. Dans quelques-unes des salles qui entourent la cour des Lions, on voit briller les couleurs appliquées jadis par les Arabes; elles sont très-simples et ne se composent que de rouge, de bleu, de jaune et de vert; on en a fait récemment l'analyse [1]; les matières bleue et rouge qui dominent sont formées de bleu d'outremer et de vermillon ou sulfure de mercure.

1. *Moniteur universel*, 25 mai 1852.

Il est assez difficile d'apprécier comparativement les monuments de Palerme, la Ziza et la Cuba, ceux de Tunis, de Cairowan et d'Alger où l'on retrouve peu d'édifices qui appartiennent à la belle période de l'art mauresque. Au Caire les mosquées semblent révéler une connaissance plus sûre de la mécanique, un choix plus intelligent des matériaux, mais rien dans l'ornementation n'approche de la perfection des dessins de l'Alhambra. On doit aussi regretter que l'on n'ait pas encore étudié d'une manière générale les édifices que les Arabes ont élevés en Syrie, en Mésopotamie, en Perse et même dans l'Inde, aux différentes époques de leur domination; ils doivent offrir des caractères particuliers qu'il serait utile de déterminer exactement; nous avons lieu d'espérer que d'habiles artistes combleront bientôt cette lacune.

L'étendue de l'empire des khalifes, les richesses de son sol, la variété des climats, la population, l'état policé des provinces devaient exciter nécessairement des spéculations commerciales; les productions de l'Espagne, de la Barbarie, de l'Égypte, de l'Abyssinie, de l'Arabie, de la Perse et de la Russie; celles des contrées que baigne la mer Caspienne, les marchandises de l'Inde et de la Chine affluaient à la Mecque, à Médine, à Koufah, à Bassorah, à Damas, à Bagdad, à Mossoul, à Madain; l'établissement des colonies avait créé de nouveaux centres d'affaires et ouvert des routes importantes. Les Arabes étaient d'ailleurs portés vers l'industrie par la loi même du Prophète qui fait un devoir du travail, et recommande le commerce et l'agriculture comme méritoires et agréables à Dieu; aussi respectaient-ils l'état de négociant et la personne de celui qui l'exerçait; les gouverneurs de provinces, les généraux, les savants ne rougissaient point de s'appeler *Cajan* le tailleur, *Atari* le droguiste, *Jouaeri* le joailler, etc. Le libre passage des marchandises au milieu des armées et la sûreté des grands chemins étaient maintenus sur tous les points; des puits et des citernes étaient creusés dans le désert, des caravansérails élevés de distance en distance, et les voyageurs y trouvaient les secours qui leur étaient nécessaires sans frais considérables.

Des relations s'étaient établies de l'Espagne aux limites de l'Asie orientale; une flotte arabe avait franchi le détroit de Gibraltar, et une tempête, en la rejetant sur la côte, lui avait enlevé l'honneur de découvrir les Açores et peut-être l'Amérique; mais réduits à l'ancien continent, les musulmans avaient imprimé sur tous les points une active impulsion à l'industrie humaine. L'Espagne s'enrichissait des produits de son agriculture et de ses fabriques; la canne à sucre, le riz, le coton, le safran, le gingembre, la myrrhe, l'ambre gris, le pistachier, le bananier, les mûriers, le hinné pour la teinture, le mohaleb qui favorise l'embonpoint, fournissaient aux échanges de la Péninsule. Les tapisseries en cuir de Cordoue, les lames de Tolède, les draps de Murcie fabriqués avec les belles laines de ses troupeaux, les soieries de Grenade, d'Almeria et de Séville, le papier de coton de Salibah étaient recherchés dans toutes les parties du monde. Le soufre, le mercure, le cuivre, le fer étaient exploités avec succès; la trempe de l'acier d'Espagne faisait acheter avec empressement les casques et les cuirasses qui sortaient de ses manufactures. Les environs de Séville, couverts d'oliviers, contenaient cent mille fermes ou moulins à huile; la province de Valence donnait à l'Europe les fruits des pays méridionaux; des ports de Malaga, de Carthagène, de Barcelone et de Cadix on faisait des exportations considérables, et les nations chrétiennes empruntaient aux Arabes les règles du droit maritime.

Sous les Maures, comme l'a dit M. Duruy, Tolède avait deux cent mille habitants et Séville trois cent mille. Elles n'en comptent aujourd'hui, l'une que vingt-cinq mille, l'autre que quatre-vingt-seize mille. Cordoue avait huit lieues de circonférence, soixante mille palais et deux cent quatre-vingt-trois mille maisons; aujourd'hui elle a à peine cinquante-six mille habitants. Le diocèse de Salamanque renfermait alors cent vingt-cinq villes ou bourgs; ce nombre se trouve réduit à treize. Séville avait six mille métiers pour la soie seulement, et en 1742 on n'en comptait dans toute la Péninsule que dix mille pour la soie et la laine. Le géographe Edrisi, qui visita l'Espagne au milieu du XIe siècle, assure

qu'il y avait dans le seul royaume de Jaen plus de six cents villes et hameaux qui faisaient le commerce de la soie. L'expulsion des Maures eut pour cette contrée un résultat aussi funeste que la révocation de l'édit de Nantes pour l'industrie française, et le cardinal Ximenès voulut faire disparaître jusqu'aux souvenirs des services qu'ils avaient rendus en ordonnant par un décret, digne des temps barbares, que quatre-vingt mille manuscrits arabes seraient brûlés sur les places publiques de Grenade [1].

Les côtes de l'Afrique septentrionale avaient également pris un grand développement commercial; il s'y élevait de nombreuses fabriques, et la Mauritanie Tingitane rivalisait avec la Péninsule par son activité manufacturière et rurale; le pays de Sous rappelait l'Andalousie par sa fertilité et l'intelligence de ses habitants. L'Orient était à son tour entraîné par cet élan industriel; à Siraf et Aden, on échangeait des denrées de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Éthiopie et de l'Égypte; les esclaves de Nubie et du *Habaseh*, les peaux de tigre, la soie, le coton, l'ivoire et la poudre d'or du Zanguebar venaient des Éthiopiens; l'Inde et la Chine envoyaient des étoffes, des broderies, de la porcelaine, des armes, des housses, du bois de sandal, des aromates, de l'ébène, du plomb et de l'étain, des perles et des pierres précieuses; d'Aden ces marchandises étaient transportées à Djedda, puis à Suez et se partageaient entre les ports de l'Égypte et les villes maritimes de la Syrie; les pays qui avoisinent la mer Caspienne s'approvisionnaient à la foire de Caboul, et les caravanes de Samarcande à Alep distribuaient les soieries de la Chine, les draperies de Cachemire, le musc et les drogues médicinales du Tokharestan [2].

Des relations commerciales des Arabes avec l'Afrique et l'Asie occidentale.

Les musulmans de l'Orient laissant aux Arabes occiden-

1. Abu-Zacharia, t. I; Duruy, *Géographie du moyen âge*; Almakkari, trad. de Gayangos, t. I, introd.

2. Olsner, p 215-228; Voyage de Chardin; tableau de l'empire ottoman par d'Ohsson; Anderson on *Hist. deduction of the origine of commerce.*

taux le commerce de la Méditerranée, se portaient de préférence du côté de l'océan Indien. Ils parviennent, en suivant les rivages de l'Afrique, d'abord jusqu'au détroit Bab-el-Mandeb et successivement jusqu'au Zanguebar et au pays des Cafres, ils fondent Brava, Mombaza, Quiloa où se retire un frère du souverain de Schiraz, Mozambique, Sofala, Melinde et Magadoxo; ils occupent les îles voisines des côtes et plusieurs points de Madagascar; ils pénètrent dans l'Inde et à la Chine, et leur nombre se multiplie rapidement par l'achat et la conversion à la foi musulmane des esclaves et des enfants qu'on expose. Dès l'année 850 de notre ère, on compte déjà dans le Coromandel une population maure ou arabe de huit cent mille âmes, et l'on voit un souverain du Malabar aller finir ses jours à la Mecque. Les bâtiments de commerce ne se bornent pas au port de Calicut, ils atteignent Sumatra, les grandes îles de l'Archipel indien, traversent le golfe de Siam et arrivent à Canton. Dès l'année 651 des disciples de Mahomet avaient pénétré dans le Céleste Empire par le nord en partant de Samarcande; mais il fallait deux mois pour faire ce trajet, et la voie maritime, plus avantageuse pour le transport des marchandises, fut bientôt préférée; les Arabes eurent à Canton un cadi que l'empereur de la Chine leur permettait d'élire, et dès l'année 758 ils étaient assez puissants pour oser piller impunément les magasins de cette ville. Les Malais avaient pour la plupart embrassé l'islamisme, et depuis le golfe Persique jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, on entendait et on parlait la langue arabe[1].

L'influence du Coran ne se fit pas sentir avec moins de force dans l'Afrique centrale, qui nous est encore aujourd'hui si peu connue; les établissements que les Arabes avaient formés sur la côte orientale leur facilitait de ce côté l'accès de l'intérieur de la contrée; le pays des Somaulis, peuple doux et hospitalier, qui forme avec Socotora un entrepôt de commerce fort important, l'Abyssinie, le Semaar

1. Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, et le discours préliminaire de M. Reinaud, p. 118; Deguignes, *Journal des savants*, nov. 1761, p. 21.

et le Kordofan, en rapports continuels avec l'Égypte et véritable clef du Darfour et de l'Ouaday étaient visités par les musulmans; de Tripoli on se rendait aussi dans le Fezzan; les caravanes parties du Magreb ne craignaient pas de s'aventurer au milieu des sables du désert de Sahara qui recouvrent, des bords du Nil à l'Océan, une surface évaluée à deux cent mille lieues carrées, et de se répandre dans le Soudan ou la Nigritie. La race arabe devait marquer son passage au milieu des populations africaines en caractères ineffaçables, et les voyageurs modernes s'accordent tous à signaler les améliorations qui en ont résulté sous le rapport physique, moral et intellectuel [1].

Inventions et découvertes; la boussole; le papier de coton; la poudre et les armes à feu.

Nous venons d'exposer les causes et les principaux effets du grand mouvement de civilisation qui s'est propagé avec les Arabes, au moyen âge, des colonnes d'Hercule aux confins de l'Asie; il nous reste, pour compléter ce vaste tableau, à dire un mot de quelques découvertes qui leur sont dues et qui ont changé l'état littéraire, politique et militaire du monde entier, le papier, la boussole et la poudre à canon.

On a vu déjà combien d'inventions utiles et importantes nous ont été transmises par les Arabes; quand même ils n'en auraient pas été les véritables auteurs, on ne saurait leur refuser la gloire de les avoir mises en lumière et de les avoir propagées d'un bout du monde à l'autre. C'est ce qu'ils ont fait pour le papier, la boussole et la poudre à canon. Parce qu'on s'est imaginé, d'après quelques textes apocryphes, que les Chinois en avaient connu l'usage à une époque ancienne, on a cru qu'on pouvait enlever aux Arabes l'honneur d'en avoir doté l'Europe; mais c'était une profonde injustice. On a dit aussi que l'imprimerie existait à la Chine dès le VIII^e^ siècle, et cependant les noms de Guttenberg, de Faust et de Schœffer n'ont rien perdu de leur éclat. Est-ce que les Arabes, prenant des Chinois le papier de

1 *L'Afrique* de Ritter, édition française, Paris, 1830.

soie, ne leur auraient pas en même temps emprunté l'imprimerie s'ils l'avaient connue? Est-ce que les peuples du Céleste-Empire ont jamais su tirer parti des découvertes que le hasard seul leur a peut-être révélées? Quel usage ont-ils fait de la boussole, eux qui croyaient encore en 1850 que le pôle sud était une fournaise ardente; et la poudre a-t-elle jamais reçu entre leurs mains ces applications si variées dont on trouve la trace chez les Arabes?

Il faut bien reconnaître qu'au siége de la Mecque, en 690, on employait déjà des espèces de bombes; qu'au XIII^e^ siècle, en Égypte, on se servait de la poudre de nitre pour lancer des projectiles avec un bruit semblable au tonnerre. Il en est fait également mention à l'occasion d'un combat naval livré par le roi de Tunis à l'émir de Séville au XI^e^ siècle; en 1308 au siége de Gibraltar, en 1324 à celui de Baeza, entrepris par Ismaël, roi de Grenade de Tarifa en 1340, d'Algéziras en 1342, et Ferréras dit positivement que les balles étaient lancées au moyen de la poudre. Les Espagnols commencèrent dès lors à s'en servir, et l'on voit peu à peu les armées de l'Europe pourvues de canons sans qu'il soit question de ces essais, de ces tentatives qui auraient nécessairement précédé l'organisation de l'artillerie, si l'invention de la poudre avait eu lieu chez les nations chrétiennes, comme quelques écrivains l'ont affirmé[1].

Pour la boussole, rien ne prouve que les Chinois l'aient employée pour la navigation, tandis que nous la trouvons dès le XI^e^ siècle chez les Arabes, qui s'en servent non-seulement dans leurs traversées maritimes, mais dans les voyages de caravanes au milieu des déserts, et pour déterminer l'azimut de la kéblah, c'est-à-dire la direction des oratoires musulmans vers la Mecque[2].

Il en est de même pour le papier. Vers l'année 650 on fabriquait déjà à Samarcande et à Bokhara du papier avec de

1. Voy. Piobert, *Traité d'artillerie*, 1830; Beckmann, *technologie*, Viardot, *Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne*, t. II, p. 117.
2. Klaproth, *Lettre à M. de Humboldt sur l'invention de la boussole*, 1831; Azuni, *Dissertation sur l'origine de la boussole*, 1805.

la soie ; en 706 Iousef Amrou imaginait à la Mecque de substituer le coton à la soie : de là le papier de *Damas* dont parlent les historiens grecs. En Espagne, où le lin et le chanvre sont plus communs, s'élevent des fabriques de papier de linge. « Le papier de Xativa, dit le géographe Edrisi, est excellent et incomparable. » Valence et la Catalogne font bientôt à Xativa une concurrence redoutable ; au XIII^e^ siècle la Castille se sert du papier des Arabes, qui de là pénètre en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne ; mais les manuscrits arabes l'emportent toujours par la finesse et l'éclat du papier, aussi bien que par le choix des ornements aux couleurs vives et brillantes[1].

C'est ainsi que l'influence exercée par les Arabes se manifesta sur toutes les branches de la civilisation moderne. Du IX^e^ au XV^e^ siècle on vit se former une des plus vastes littératures qui existent ; des productions multipliées, de précieuses inventions attestent l'activité merveilleuse des esprits à cette époque, et, faisant sentir leur action dans l'Europe chrétienne, justifient l'opinion que les Arabes ont été en tout nos maîtres. D'un côté, des matériaux inestimables pour l'histoire du moyen âge, des relations de voyages, l'heureuse idée des dictionnaires biographiques ; de l'autre, une industrie sans égale, des édifices d'une pensée et d'une exécution grandioses, d'importantes découvertes dans les arts, voilà ce qui doit relever à nos yeux ce peuple trop longtemps dédaigné.

1 Mills, *Histoire du mahométisme*, rappelle, p 85, que les anciens connaissaient le papier de linge et que les Arabes firent revivre cet art ; il cite Tite Live, liv IV, c. 7, Symmaque, liv IV, ep. 34, le *Nearque* de Vincent p. 15. Voy. aussi Andrès, *Hist. gén des sciences*, t I, p 105. Montfaucon, *Palæographia græca*, p 18 ; *Nouveau traité de diplomatique*, t. I, ch. VII, etc.

LIVRE VII.

ÉTAT ACTUEL DE LA RACE ARABE.

INTRODUCTION.

Nous avons tracé le tableau de cette civilisation admirable qui se trouve si heureusement placée entre la civilisation grecque et la civilisation moderne ; mais il ne suffit pas de montrer les Arabes aux jours de leur prospérité, et de faire ressortir l'influence qu'ils ont exercée sur l'Orient et l'Occident, il faut les suivre dans leur décadence même et rechercher s'il n'existe pas au milieu d'eux un travail de transformation insensible et de rénovation politique. S'ils disparaissent de la scène du monde, l'œuvre immense qu'ils ont créée continue de subsister ; les barbares du nord qui ont renversé leur domination sont devenus leurs tributaires, au point de vue de l'intelligence ; l'islamisme est encore tout puissant en Asie et en Afrique ; il a déjà réparé la perte de l'Espagne par ses conquêtes dans la Turquie d'Europe ; malheureusement le fatalisme des Ottomans jettera comme un manteau de glace sur tous les peuples soumis à leur empire.

Les Arabes reprennent la vie du désert ; en Afrique, ils subissent le joug des Turcs.

Les Arabes ne se mêlent plus aux révolutions de l'Orient ; toute leur vie se concentre dans les déserts et dans les villes éparses de leur péninsule ; les Bédouins des frontières de la Syrie et du Nedjed reprennent leurs habitudes d'indépendance sauvage et semblent avoir oublié les grandes entreprises de leurs pères. Les habitants de l'Hedjaz sont moins étrangers aux événements du dehors, parce qu'ils ont la garde des villes saintes, la Mecque et Médine, qui attirent le respect de tous les musulmans, à quelque race

qu'ils appartiennent; depuis la prise de Bagdad, par le khan des Mongols Houlagou, les sultans mamlouks leur ont accordé leur protection. Dans l'Yémen (1258), les princes ayoubites sont chassés du pays que Saladin a su réunir à ses États, et des chefs indigènes ont fondé de nouvelles principautés. Aden, fortifiée reste un des plus riches entrepôts du commerce de l'Orient. L'Hadramaut, l'Oman et le Bahrein jouissent dans une paix profonde du fruit de leurs transactions avec les peuples de l'Inde et de la pêche du corail sur les bords du golfe persique. L'est de l'Afrique, les îles de la mer des Indes, les côtes du Malabar et des contrées qui s'étendent jusqu'à Malaca et même jusqu'à la Chine, sont visitées par les voyageurs et les négociants arabes, qui y répandent encore leurs idées, leurs usages et leur religion.

Tandis que Bagdad succombe, le royaume de Grenade jette en Espagne un vif éclat et prolonge son existence jusqu'en 1492. Ce n'est qu'en 1609 que les Arabes abandonnent définitivement la Péninsule et se dirigent vers les États barbaresques. Mais les populations du littoral, loin de les accueillir avec empressement, ne leur permettent de s'établir parmi elles qu'au prix des plus grands sacrifices. Dépouillés de leurs richesses, ils sont presque traités en ennemis. Qu'on était loin des temps des Tarik et des Mousa, où les Berbères et les Arabes marchaient unis sous les mêmes drapeaux et confondaient leurs intérêts! A mesure que l'ardeur du prosélytisme religieux s'était éteinte dans les cœurs, les familles qui, sous son influence, s'étaient ralliées à la grande pensée de l'unité musulmane, étaient rentrées dans leur sphère primitive. En 1609 les diverses tribus de l'intérieur des terres restaient divisées entre elles sous la domination vigoureuse des Turcs, toujours maîtres de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Tlemcen depuis les brillantes expéditions de Barberousse; des renégats de tous les pays, des juifs, des chrétiens, des colouglis, nés du mariage des Turcs avec des femmes arabes ou berbères, s'étaient établis de tous côtés et n'avaient entre eux aucun lien de fraternité. Les Arabes formaient à peine le quart ou le tiers de la population des États barbaresques; un petit nombre

préférait le séjour des villes et principalement au Maroc, sous l'autorité des schérifs, conservait les habitudes studieuses et comme un reflet des beaux jours du khalifat; la plupart, toutefois voués à la vie nomade, recherchaient l'indépendance et l'obscurité du désert [1].

On comprend que dans une telle situation la race arabe n'offre à l'histoire qu'un champ fort aride; nous allons cependant indiquer les faits qui révèlent çà et là son existence et qui peuvent répandre quelque lumière sur son avenir.

CHAPITRE PREMIER.

LES ARABES D'ORIENT.

LES SULTANS MAMLOUKS RÉTABLISSENT LE KHALIFAT; LEUR INFLUENCE. — PROGRÈS DES OTTOMANS; LES PORTUGAIS S'EMPARENT DU COMMERCE DE L'ORIENT; SITUATION DE L'ARABIE MÉRIDIONALE. — LES OTTOMANS RENVERSENT LES SULTANS MAMLOUKS; LE NORD DE L'ARABIE NE PEUT CONSERVER SON INDÉPENDANCE. — SOUMISSION DE L'YÉMEN. — LA SITUATION DE L'ARABIE S'AMÉLIORE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII SIÈCLE. — SOULÈVEMENT DES WAHABIS. — L'EXPÉDITION DES FRANÇAIS EN ÉGYPTE FAVORISE LE PARTI WAHABITE. — LES OTTOMANS RECOUVRENT EN 1815 TOUTE LEUR PRÉPONDÉRANCE; POLITIQUE DE MOHAMMED-ALI, PACHA D'ÉGYPTE.

Les sultans mamlouks rétablissent le khalifat [2]; leur influence.

Lorsque les Mongols envahirent la Syrie dans la seconde moitié du XIIIe siècle, ils trouvèrent dans la résistance et le courage des mamlouks un obstacle infranchissable de nom-

1. *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, par M. Walsin Esterhazy, Paris, 1840. — *Les Bédouins ou Arabes du désert*, etc., par Mayeux, 1816, 1818. — La *Description de l'Égypte*, etc.

2. L'histoire des derniers khalifes a été écrite par Makrizi, et insérée dans sa chronique, intitulée : *Alkhamat*. — En voici la liste chronologique : Mostanser-Billah-Ahmed, 1261; Hakem, 1261-1302; Mostakfi, 1302-1340; Wathek, 1340-1341; Hakem; 1341-1352; Motadded, 1352-1362; Motawakkel, 1362, 1377, 1383 et 1389-1406; *Mostazem*, 1377; *Wathek*, 1383-1385; *Motassem*, 1385-1389; Mostain, 1406-1415; Motadded, 1415-1451; Zaim, 1451-1454; Mostandged, 1451-1479; Motawakkel, 1479-1496; Mostamsek et Motawakkel, dernier khalife, 1496-1538.

breuses tribus d'Arabes venaient se mêler aux armées égyptiennes et contribuaient à leur succès. Bibars, le plus célèbre des sultans Baharites, n'avait pas hésité à se poser comme le défenseur de l'islamisme, au moment où nul souverain de l'Asie ne pouvait songer à remplir ce rôle. Aussi habile politique que soldat valeureux, il appela auprès de lui un descendant de la famille d'Abbas, qui avait échappé au sac de Bagdad, et dans une cérémonie solennelle le proclama khalife. Il est vrai que le personnage revêtu de ce titre demeura sans aucune autorité; qu'il dut investir Bibars d'une souveraineté absolue sur l'Égypte et la Syrie, et s'engager en même temps, lui et ses successeurs, à consacrer, au nom de la religion, toutes les usurpations des mamlouks. Néanmoins, cette résurrection du khalifat impressionna vivement les esprits et entraîna, sans aucun doute, les habitants de l'Arabie au parti de Bibars; ce prince se conciliait d'un autre côté leur amitié par les présents, qu'à l'époque du pèlerinage, il envoyait dans les villes saintes, ainsi que par les édifices qu'il y fit construire, comme témoignage de sa piété. Les autres sultans, fidèles au plan de conduite qu'il leur avait tracé, ménageaient avec soin les tribus arabes qui constituaient leur principale force et pouvaient mettre au premier appel soixante-dix mille hommes sur pied. Plusieurs fois cependant il leur fallut imposer une obéissance qui leur était contestée : ainsi, en 1301, les Arabes des déserts de Suez tentèrent de couper les communications de l'Égypte et de la Syrie, et le prince régnant ne les dompta qu'après de puissants efforts et d'affreux massacres.

L'Yémen, toujours en proie aux discordes civiles, faillit, en 1325, tomber au pouvoir des mamlouks; ils y furent appelés par l'un des chefs les plus considérables, et cherchèrent, en s'aidant des haines et des rivalités, à devenir les maîtres du pays. Les Hémyarites soupçonnèrent leurs desseins, s'unirent contre l'ennemi commun, et l'expédition des mamlouks n'eut d'autre résultat que le pillage de quelques villes importantes, Zebid, Ana, Haditha. Ils firent une autre tentative en 1350, mais sans succès : ils réussi-

rent à peine à assurer la prépondérance du chef qui avait invoqué leur appui.

Les Arabes souffrirent des luttes qui précédèrent et qui suivirent le remplacement définitif des mamlouks baharites par les Bordjites ou Circassions (1375-1384). Ils furent plus cruellement éprouvés encore en Syrie, à l'arrivée de Tamerlan dans l'Irak-Arabi et le Djezireh, 1400. Ce conquérant ne songea point à renverser l'empire des mamlouks, mais il attaqua la Syrie pour venger une injure faite à ses ambassadeurs par le sultan du Caire; et plus d'une tête arabe; après la prise de Bagdad, Hamah, Hems, Baalbec et Damas, servit à la construction des pyramides humaines que le Barbare laissait sur son passage comme un trophée de sa victoire. Les mamlouks virent avec joie ce torrent dévastateur envahir l'Asie Mineure et briser les Ottomans, dont ils commençaient à craindre les rapides accroissements. La bataille d'Angora, où périrent inutilement tant de milliers d'hommes, la captivité de Bajazet, et, plus tard, la mort de Tamerlan, consolidaient leur puissance; ils restaient seuls avec leurs forces presque intactes au milieu de la ruine générale, et des députés de Schah-Rokh, fils de Timour, étant venus demander que la prière publique fût faite au nom de leur maître au Caire, à la Mecque et à Médine, le monarque mamlouk les chassa honteusement de sa capitale (1425).

Progrès des Ottomans; les Portugais s'emparent du commerce de l'Orient; situation de l'Arabie méridionale.

Les souverains de l'Égypte s'étaient exagéré leur propre grandeur; dès le quinzième siècle ils commencèrent à perdre de leur influence en Arabie. D'abord un des fils de Bajazet, Mahomet Ier, avait su faire oublier le désastre de son père; les présents qu'il adressa aux villes saintes de l'Hedjaz lui firent de nombreux partisans. Le nom

1. *Histoire des sultans mamlouks* de Makrizi, trad. par M. Quatremère et les diverses notices que nous avons données de cet ouvrage (*Journal asiatique*, 1839, 1840 et 1846).

des sultans de Brousse se propagea dans la Péninsule; on y suivit avec intérêt leurs progrès sur les chrétiens, et bien des musulmans rendirent à Dieu des actions de grâce à la nouvelle de la prise de Constantinople (1453). Le voyage du prince Zizim, en 1481, et les subsides fournis par Bajazet, pour la restauration des forteresses et des citernes qui bordent la route des caravanes, quelques rapports directs avec la famille Kitada à laquelle appartenaient les schérifs de la Mecque, habituèrent les esprits à l'intervention des Ottomans dans les affaires intérieures du pays.

Plus tard, une puissance nouvelle enleva aux mamlouks le commerce de l'Orient. Depuis la prise de Bagdad par les Mongols, l'Égypte était devenue l'entrepôt des denrées de l'Inde et de l'Arabie, qui se répandaient ensuite, par la Méditerranée, dans l'Europe entière. Les musulmans, maîtres de la navigation de l'Océan indien, du golfe Persique et de la mer Rouge, apportaient à Suez les toiles de coton, les étoffes de soie, le poivre, la cannelle, l'écaille, l'ivoire, la gomme, les diamants et les perles de l'Hindostan, l'encens, la myrrhe et le baume de l'Arabie, et rapportaient en échange les étoffes de laine, la verrerie, le fer, le plomb et le cuivre de l'occident. De Suez les marchandises étaient transférées à Damas et à Alexandrie, où les Pisans, les Florentins, les Catalans et les Génois, et surtout les Vénitiens, entretenaient des comptoirs florissants. Ce commerce était une des principales causes de la richesse des sultans du Caire. Ils ne virent pas sans inquiétude apparaître dans la mer des Indes les vaisseaux de Vasco de Gama qui venait de doubler le cap de Bonne-Espérance. Sentant combien la découverte de cette route nouvelle allait leur porter de préjudice, ils s'allièrent étroitement avec les Vénitiens, menacés également dans leurs plus chers intérêts, et résolurent d'entraver par tous les moyens possibles le triomphe des Portugais. Des négociations furent entamées avec différents princes de l'Hindostan; on avait des intermédiaires sûrs dans les négociants de la Mecque et de l'Yémen, qu'irritait aussi le partage d'un commerce dont ils avaient eu si longtemps le monopole. Enfin, par de sourdes menées, on souleva contre les

Européens le peuple de Calicut, particulièrement dévoué à la foi musulmane. Les Portugais canonnèrent la ville coupable, brûlèrent tous les vaisseaux arabes qui se trouvaient dans le port, et s'imposèrent par la terreur à leurs ennemis. Les bâtiments qui servaient au transport des marchandises ne pouvaient être opposés aux vaisseaux portugais. Venise procura au sultan du bois et les matériaux nécessaires pour construire une flotte, et, en 1508, douze gros navires sortirent de Suez, et réunis aux forces du roi de Cambaye, obtinrent d'abord quelques avantages dans leurs premières rencontres avec les Portugais ; mais la face des choses changea à l'arrivée d'Albuquerque. Ce grand homme détruisit l'escadre musulmane, établit dans l'île de Socotora un poste fortifié pour commander le détroit de Bab-el-Mandeb et surveiller la navigation de la mer Rouge, et compta ainsi pour toujours l'essor maritime des sultans mamlouks (1510-1515).

Maître de quelques citadelles sur les rivages de l'Yémen et de l'Hadramaut, Albuquerque intercepta le commerce de cabotage qui se faisait entre ces deux provinces, et força les habitants de se réduire aux communications par terre. Il prit ensuite dans l'Oman la ville de Mascate, l'entrepôt des marchandises de la Perse, de l'Arabie et des Indes. Puis, non content de ces succès, il s'arrogea une domination exclusive sur le golfe Persique, par la conquête de l'île d'Ormuz et la construction de plusieurs citadelles sur la côte orientale du golfe Persique, où vivaient des tribus arabes indépendantes de la Perse. Une de ces citadelles devait garantir le port de Lundsje, une autre Bender Rischahr, une troisième l'île de Qas (selon Niebuhr), Keish (selon d'Anville). Ses successeurs assurèrent aux Portugais la pêche des îles Bahrein, en élevant de petites forteresses dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines dans la principale de ces îles et non loin d'Elkatif sur la côte de l'Haça ; mais Aden, la clef de la mer Rouge, leur manquait, et tous leurs efforts pour s'emparer de ce poste si important restèrent infructueux. Les Arabes se voyaient fermer néanmoins par des chrétiens la mer sur laquelle ils

avaient toujours pu s'élancer en toute liberté, et dans l'impuissance de lutter contre un ennemi qui leur était aussi supérieur, ils se fortifièrent sur les côtes tandis que leurs tribus, divisées entre elles, étaient uniquement occupées de conserver leur indépendance sous la direction des scheiks qu'elles s'étaient choisis[1].

Les Ottomans renversent les sultans mamlouks; le nord de l'Arabie ne peut conserver son indépendance.

Tandis que le sud et l'est de la Péninsule s'effaçaient de plus en plus, il se passait au nord et à l'ouest des événements qui allaient donner de nouveaux maîtres à l'Arabie. L'Égypte et la Syrie, des mains des mamlouks, tombaient au pouvoir des Ottomans (1516-1518). Sélim Ier annonça hautement qu'il ne changerait rien à la politique des sultans Baharites et Bordjites envers les Arabes. Après sa première victoire il prit le titre de protecteur des deux villes saintes (la Mecque et Médine); plus tard au Caire, il accueillit avec bienveillance l'ambassadeur du schérif de la Mecque qui, abandonnant la cause des khalifes Abbassides et des sultans mamlouks, était venu lui offrir les clefs de la Kaaba et faire acte de vassalité. Il se chargea de l'entretien des pauvres de l'Hedjaz, combla les scheiks de riches dons, et maintint la belle cérémonie qui avait lieu tous les ans au Caire pour le départ de la caravane portant à la Mecque le *mâhmel*. Le dernier des khalifes Abbassides, Motawakkel[2], lui avait cédé les droits de l'Imamat en lui remettant l'étendard du Prophète et les princes ottomans se trouvaient ainsi placés au-dessus de tous les Musulmans (1517). Parmi les Arabes d'Égypte et de Syrie, quelques-uns, avant la lutte, mécontents de n'avoir aucune part au gouvernement du pays s'étaient joints aux Ottomans; à peine Touman-bey put-il obtenir le secours de la tribu de Haram; les autres et surtout celle des Gazéli, refusèrent de le servir, malgré l'engagement qu'il prenait de les affranchir pour trois

1 Jansan, *Hist des decouvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, 1739

2 Voyez plus haut, p. 229.

ans du montant des taxes. Après une telle conduite Sélim ne pouvait se montrer cruel à leur égard. S'il ne les récompensa point, du moins il n'aggrava pas leur sort. Elles eurent un nouveau souverain, qui résidant plus loin, fut moins exigeant. Du reste, la Porte ottomane se serait facilement assuré l'affection des fellahs, d'origine arabe pour la plupart, par quelques sages règlements d'administration. Tandis que dans les provinces turques les propriétaires payaient eux-mêmes au trésor impérial une contribution sur leurs revenus, en Égypte, par une mauvaise organisation des fermes et des impôts, le fellah seul était imposable ; il fallait que sur son travail il satisfît à ses propres besoins et aux exigences du propriétaire aussi bien qu'à celles du fisc. Tel était le système économique des mamlouks. Il eût été d'une bonne politique de le modifier ; mais parmi les chefs ottomans chargés du gouvernement, les uns se laissèrent effrayer par l'influence encore redoutable des anciens mamlouks ; les autres furent gagnés par des présents, et cette utile réforme n'eut pas lieu.

A l'avénement du grand Soliman (1520) des tribus arabes essayèrent de soutenir le soulèvement de l'Égypte et de la Syrie, dans l'espérance qu'au milieu des luttes dont ces deux provinces étaient le théâtre, elles recouvreraient une certaine indépendance. Leur espoir fut déçu par la prompte répression des rebelles [1].

Soumission de l'Yémen.

Un des derniers sultans mamlouks, Kansouh-al-Gauri, avait envoyé en 1517 des troupes dans l'Yémen, moins pour s'assurer la possession de cette province, que pour y combattre l'influence des Portugais. Les Ottomans, maîtres de l'Égypte, devaient suivre naturellement la même ligne de conduite ; toutefois Sélim, qui avait reçu le serment d'obéissance des troupes de Gauri installées à Zébid, les avait rappelées au Caire. Soliman agit autrement ; dès 1526, le ca-

1. *Histoire de l'Égypte depuis la conquête des Arabes*, etc., par Marcel, 1834 ; et la dissertation insérée par M. Tercier dans le t. XXI des Mémoires de l'Académie des inscriptions.

pitan Selman-Reis reçut l'ordre de débarquer dans l'Yémen, où il traita sévèrement quelques chefs mal disposés pour son souverain. Plus tard, en 1538, Suleyman-Pacha chargé d'une misslon dans l'Hindostan, auprès du sultan de Guzzarate, débarqua dans le pays, vainquit les princes d'Aden et de Zebid et transforma leur territoire en *Sandjak*. Il se dirigea ensuite vers le golfe Persique et déploya fièrement son escadre devant les établissements des Portugais ; il reprochait à ces derniers d'avoir appris aux Persans l'usage des armes à feu et l'art de fondre les canons. Après cet acte de pure forfanterie, et quelques courses heureuses, il revint à Djedda et de là envoya à la Mecque une partie de son riche butin. Depuis cette expédition un capitan-pacha fut maintenu dans le port de Suez pour soutenir dans la mer des Indes l'influence ottomane, y faire respecter par les Portugais le pavillon du sultan, et imposer sa souveraineté à tous les Arabes du littoral. Piri-Reis détruisit, en 1551, la ville de Mascate, dont les Portugais s'étaient emparés pour dominer l'Oman. Il entreprit ensuite le siége d'Ormuz, mais, au lieu de le poursuivre avec vigueur, comme c'était son devoir, il ne tarda pas à se retirer, gagné par des sommes considérables. Un autre capitan, Mourad (1553), éprouva devant Ormuz un échec d'autant plus regrettable qu'il était déjà maître de la navigation du golfe Persique, où il avait longtemps stationné, qu'il avait aidé avec succès les Arabes à détruire, dans l'Hasa et le Bahrein, les forteresses portugaises, et qu'il avait assuré aux Turcs une incontestable supériorité dans la partie orientale de la Péninsule arabique. Sidi-Ali essaya deux ans après (1555) de réparer le désastre de Mourad : il remporta d'abord des avantages assez marqués, mais son escadre fut dispersée par la tempête, et lui-même se vit obligé de descendre dans un port de l'Hindostan, d'où il revint par terre à Constantinople.

Pendant ce temps, les pachas du Caire avaient dirigé plusieurs expéditions dans l'Yémen ; qu'enrichissait la culture du café. L'usage de cette plante commençait à s'étendre sur tout le littoral de l'Afrique, dans l'Asie occidentale, et même en Europe ; on sait que le premier *café* fut ouvert à

Constantinople sous le règne de Soliman, et que le nombre de ces maisons devint en quelques années considérable. Ce n'était pas seulement par mer que les pachas envoyaient des troupes envahir l'Yémen; d'autres suivaient la route de terre tracée par les caravanes et suffisamment garnie de caravansérails, de puits ou de citernes. La résistance des Arabes fut plus grande qu'on ne s'y attendait. Ils étaient soutenus et par leur amour de l'indépendance et par le fanatisme religieux. Tandis que les soldats du sultan étaient Sonnites, les Hémyarites appartenaient presque tous à la secte des Zeidites. Cette secte se rapprochait des Schiites, parce qu'elle croyait avec eux qu'Ali avait été frustré du khalifat par Abou-Bekre, Omar et Othman, mais au lieu d'admettre douze imams, elle n'en reconnaissait que quatre; le dernier de ces quatre imams, fondateur de leur secte, était Zeid, fils de Mohammed Albaker fils d'Hosseïn fils d'Ali. Les Ottomans[1] avaient trouvé dans les habitants de la Mecque, des musulmans fidèles à la Sonnah quoique partagés entre les quatre sectes orthodoxes de Shafei, Hanbal, Malek, et Abou-Hanifah; dans l'Yémen ils rencontrèrent les sentiments de haine que leur avaient voués les Persans Schiites. La guerre fut longue et sanglante (1539-1568). Les principales villes, Sanaa, Aden, Moka, Taaz, Zebid, furent plusieurs fois prises et reprises. Les pachas du Caire commirent la faute de partager l'Yémen en deux gouvernements; le défaut d'unité en paralysant les mouvements des troupes turques donna aux Arabes un avantage marqué. Ils étaient maîtres de toutes les villes de l'Yémen à l'exception de Zebid, et venaient de proclamer khalife l'imam Moutahher, lorsque Sinan-Pacha fut chargé, en 1568, par Selim II, de frapper un coup décisif. Sinan réussit à semer la discorde entre les Zeidites et la secte des Ismaélis; puis, s'attachant à la poursuite de Moutahher, il le força à signer la paix aux conditions suivantes : que les droits régaliens de l'islamisme

1. D. Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, t. II et suiv. — De Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, 3e edit. franç., 1836. — *History of the ottoman empire*, etc., by Upham, Edinburgh, 1829. — *Historia Iemanæ*, Edid. Johannsen, Bonnæ, 1828

seraient exercés par le sultan dans tout l'Yémen, que la Porte, maîtresse de toute l'extrémité sud-ouest de la Péninsule, maintiendrait libre la route de communication entre l'Hedjaz et l'Yémen, et que Moutahher se contenterait de la petite principauté de Kaukeban (1568).

La situation de l'Arabie s'améliore dans la première moitié du XVII^e^ siècle.

L'empire turc était parvenu à l'apogée de sa puissance; ce fut aussi l'époque du plus grand abaissement des Arabes. Jamais ils ne s'étaient trouvés, vis-à-vis des étrangers dans une aussi étroite dépendance. Pressés par les Ottomans maîtres de l'Yémen, par les Portugais établis dans l'Oman, et par les Persans dont l'influence se faisait sentir dans le golfe Persique, ils ne pouvaient plus attendre leur délivrance que de la faiblesse de leurs vainqueurs; ils ne l'attendirent pas en vain; ni les Portugais, ni les Ottomans n'eurent la force de persévérer dans leurs entreprises. Attaqués sur d'autres points, minés par la corruption, ces deux peuples eurent trop d'embarras intérieurs à combattre pour s'occuper de l'Arabie. Loin d'augmenter les ressources de leurs établissements maritimes par l'envoi de nouvelles garnisons, ils laissèrent les soldats s'user dans la mollesse et l'inaction. Les Arabes reprirent courage, et avec le XVII^e^ siècle s'ouvrit pour eux une ère plus favorable; différentes tribus, voisines des comptoirs de commerce, les assaillirent successivement et les détruisirent; bientôt il n'y eut plus d'étrangers sur le sol de l'Arabie méridionale. Soixante ans (1568-1628) s'étaient à peine écoulées depuis que Sinan-Pacha avait pris possession de l'Yémen, lorsqu'un des parents de l'ancien khalife Moutahher, nommé Cassem arbora l'étendard de la révolte et fit battre monnaie en son nom à Kaukeban. Les Turcs avaient cru anéantir cette famille qui offrait un point de ralliement aux Hémyarites en s'emparant par ruse des deux fils de Moutahher qui avaient été conduits à Constantinople et enfermés dans le sérail. Le courage et le mérite de Cassem, qui mérita le surnom d'Al Kébir (le grand), renversèrent toutes leurs prévisions. Le

Hémyarites lui donnèrent le titre d'émir Al-Moumenin (commandeur des croyants) ; les Zeidites vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux. La ville de Sanaa tomba au pouvoir des rebelles, et Aidin-Pacha, ancien gouverneur d'Éthiopie, chargé par Amurath IV de les soumettre, fut réduit à se fortifier dans Moka. Le schérif de la Mecque, avec lequel ils entretenaient de secrètes relations, leur fut d'un grand secours en interceptant plusieurs convois partis du Caire. Kaussoun-Pacha, successeur d'Aïdin, venu à la tête de nouvelles troupes et confiant dans ses forces obligea l'ennemi d'engager une bataille rangée dans la vallée de Djann et fut complétement défait. La fortune ne lui fut pas cependant toujours contraire, il reprit Taaz et Zebid. Mais les Arabes ayant rompu les communications de l'Yémen et de l'Hedjaz, en comblant les puits et couvrant la route d'obstacles de toute espèce, le pacha désespéra de dompter la révolte, et abandonna l'Yémen à l'imam Zeidite.

Pendant cette même période les Portugais étaient chassés de l'Oman. En 1658 les Arabes s'emparèrent de Mascate qui avait été reconstruite après le départ de Piri-Reis (1551), et occupèrent tout le pays. La famille des Arrabi, qui se disait issue des Coréischites de la Mecque, prit en main l'autorité, étendit sa domination jusqu'a Ormuz, à Bahrein, dans l'Haça, et posséda même sur la côte d'Afrique Quiloa et Zanzibar.

Vers le nord la situation était également changée. Il avait été convenu entre la cour de Constantinople et les Arabes des déserts de Syrie, que pour le passage des caravanes l'émir Al-Haddj (ou chef du pèlerinage) recevrait annuellement une somme de vingt-trois mille piastres à distribuer aux tribus des Beni-Mahmour, Wahidan, Ghaza, etc. Le sultan avait plusieurs fois manqué à ses engagements ; les caravanes furent pillées, et les Arabes mécontents, s'unissant au fameux Fakreddin, l'aidèrent à se maintenir vingt ans dans un état de rébellion ouverte (1623-1643).

A la Mecque la puissance ottomane n'était pas plus respectée ; le schérif avait soutenu les Hémyarites dans leur soulèvement contre les Turcs, et pourtant la Porte faisait

les plus grands efforts pour se concilier l'affection des habitants de l'Hedjaz. En 1624 elle avait augmenté ses dons annuels de deux mille piastres que le bey d'Alger payait auparavant au bey de Tunis. En 1630 la Kaaba, renversée par une inondation, avait été réédifiée de fond en comble, sur les ordres d'Amurath IV avec la capitation des Coptes d'Égypte; en 1651 les désastres causés par des pluies torrentielles avaient été réparés aux frais du sultan. Néanmoins les commissaires envoyés à la Mecque et à Médine étaient mal vus. Le schérif nommé par les sultans de Constantinople convenait rarement aux Arabes de l'Hedjaz, qui lui refusaient l'obéissance et prenaient un autre chef. Le souverain de Constantinople était forcé de ratifier leur choix. Aussi les schérifs jouissaient-ils d'une certaine indépendance; toujours en lutte avec les émirs-al-haddj de la Syrie et de l'Égypte et avec les gouverneurs de Djedda, ils causaient souvent de graves embarras à la Sublime-Porte. Les Ottomans attachaient surtout de l'importance à la possession de Djedda, entrepôt d'un vaste commerce; tous les ans quarante mille sacs de café étaient transportés de l'Yémen : quinze mille étaient destinés à l'Égypte et à l'Arabie, et vingt-cinq mille aux autres provinces de l'empire. Médine ne recevait qu'une garnison turque de cinquante soldats, dont l'unique mission était de garder le tombeau du prophète, et les troupes de Djedda et de Médine ne suffisaient point à balancer l'influence du schérif, qui pouvait facilement mettre dix mille hommes sur pied et se retirer au fond des déserts lorsqu'il était menacé d'un danger imminent. Il fallait donc composer. En 1695 le sultan Moustapha IV fut contraint de reconnaître un schérif qu'il était impossible de vaincre.

Du côté de l'Irak les Arabes n'étaient pas moins redoutables aux Turcs; ils se vengèrent plusieurs fois par de violentes révoltes, d'injustes entreprises que tentèrent sur leurs biens les gouverneurs de Bassorah et de Bagdad. Voisins des Persans, ils pouvaient s'allier à eux et favoriser leurs agressions contre les Ottomans. Les années 1650, 1667, 1695 furent marquées par des soulèvements qui exi-

gèrent l'envoi d'armées considérables. En 1695 les Arabes de l'Euphrate, sous la conduite du scheik Mani, livrèrent Bassorah au souverain d'Ispahan, et, lorsque celui-ci eut signé la paix avec le sultan de Constantinople, ils continuèrent de tenir la campagne jusqu'en 1701. La rébellion de la tribu des Montefik en 1706 fut moins longue, mais très-sanglante. Enfin, quelques Arabes de la tribu de Lamm s'étant mis en 1716 sous la protection du gouverneur persan de Houweiré, les tribus arabes du Nedjed et de Bassorah arborèrent le drapeau noir et, toutes réunies, repoussèrent trente mille Persans, qui avaient envahi leur territoire [1]. Dès lors le désert tout entier leur appartint.

Soulèvement des Wahabis.

L'Arabie au commencement du XVIII^e^ siècle avait donc recouvré presque entièrement son indépendance par son énergie et par la faiblesse de ses adversaires ; il ne lui manquait, pour consolider sa victoire, qu'un centre autour duquel tous les esprits vinssent se rallier. Vers 1749 une tribu sortie du Nedjed entreprit de le lui donner ; c'étaient les Wahabis, dont le nom exerce encore aujourd'hui un certain prestige, et qui auront sans aucun doute une influence durable sur les destinées de la Péninsule [2].

Le fondateur de cette nouvelle puissance fut un certain Abd-el-Wahab, qui appartenait à la grande tribu des Temim. Dès sa jeunesse il avait été initié aux lettres et aux sciences des Arabes ; il s'était surtout occupé d'études juridiques, et s'était mis au courant des opinions soutenues par les divers chefs d'école. Des voyages à Bagdad, à Bassorah, dans

1. Delacroix, *Abrégé chronologique de l'histoire ottomane* ; *Description de l'Arabie*, par Niébuhr — Crichton, *History of arabia ancient and modern*, etc., Edinburgh, 1838 ; et les récents voyages de MM. Lottin de Laval, de Laborde, Saltley, etc.

2. Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les wahabis, les nosairis et les ismaélis, par Rousseau, 1818 ; *Description du pachalik de Bagdad*, suivi d'une notice historique sur les wahabis, etc., par le même, 1809 — *Histoire des wahabis* depuis leur origine jusqu'à la fin de 1809, par Corancez, in-8, 1810. — *History of seid said sultan of Mascat with an account of the countries and people on the shores of the Persian Gulf, particularly of the Wahabys by Shaik Mansur*, etc., in-8, 1819. — *Notes on the bedouins and wahabys*, etc., by J. L. Burckhardt, Londres, 1830.

la Perse développèrent de bonne heure son intelligence, et, après avoir longtemps médité sur la situation de ses compatriotes, leurs penchants, leurs instincts, la nature de leurs forces, il crut qu'en ramenant les musulmans à une stricte observation du Coran il leur rendrait l'enthousiasme dont ils avaient besoin pour reconquérir leur grandeur passée. La réforme dont il se fit le chef n'avait d'autre objet que de rétablir dans sa pureté originale la loi du prophète.

Abd-el-Wahab combattait la vénération excessive des croyants pour Mahomet, vénération contre laquelle le fils d'Abdallah avait essayé lui-même de les prémunir dans plusieurs de ses versets sacrés. Il s'élevait contre le culte des saints, dont il faisait détruire les tombeaux par ses partisans, contre la corruption des mœurs, si justement reprochée aux Turcs, enfin contre l'usage des liqueurs enivrantes. Il rappelait que la loi religieuse ordonnait à chacun de convertir en aumônes le cinquième de ses biens, qu'elle défendait le luxe et imposait aux cadis l'intégrité la plus scrupuleuse. Il s'attachait surtout à réveiller chez ses compatriotes l'esprit guerrier qui avait produit quelques siècles auparavant de si merveilleux triomphes. Ses discours, qui n'étaient en général que la reproduction des sourates du Coran, ne pouvaient être taxés d'hérésie; toujours d'accord avec les vrais principes de l'islam, ils produisaient une profonde impression. Dans toutes les tribus du Nedjed les hommes les plus énergiques vinrent se ranger sous son étendard et formèrent une petite armée commandée par Mohammed-ben-So'oud, de la tribu Mésalih. So'oud avait embrassé à Derreyeh la nouvelle doctrine, et, comme Abd-el-Wahab avait reconnu en lui les qualités militaires dont il était privé, il lui avait donné sa fille en mariage et confié le gouvernement politique de la tribu des Wahabis.

So'oud fit publier dans la suite à la Mecque un petit catéchisme pour expliquer la pensée du maître. Voici, d'après ce document, quelle était la nature de ses idées religieuses.

La science divine consiste en trois points : 1° connais-

sance de Dieu ; 2° connaissance des principes religieux ; 3° connaissance du prophète.

Pour le premier point, la connaissance de Dieu se résume dans cette proposition : Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète.

Les principes religieux touchent soit à l'islamisme (soumission à la volonté de Dieu), soit à la foi, soit aux bonnes œuvres. Dans l'islamisme il faut séparer les cinq points suivants : 1° répéter ces paroles : Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète ; 2° faire sa prière cinq fois par jour ; 3° donner en aumône le cinquième de son bien ; 4° jeûner pendant le mois de ramadhan ; 5° faire au moins une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque. — La profession de foi embrasse six articles : 1° croyance à Dieu ; 2° croyance aux anges ; 3° croyance aux saintes écritures ; 4° croyance au prophète ; 5° croyance en ses qualités ; 6° croyance au jugement dernier. Les bonnes œuvres consistent toutes dans l'exécution de ce commandement de Dieu : « Adore Dieu comme si tu le voyais ; car si tu ne « peux le voir, sache bien qu'il te voit. »

La connaissance du prophète se résume ainsi : Mahomet est un prophète envoyé par Dieu à tous les peuples ; il n'y a que sa religion de vraie ; il n'y aura plus de prophète après lui.

Par ses paroles ardentes Abd-el-Wahab forçait les Arabes à sortir de leur indifférence ; il imprimait un nouveau lustre à la religion de Mahomet, détruisait les superstitions qui s'étaient multipliées par la suite des temps, et dégageait la morale du Coran de toutes les imperfections qu'on lui avait imputées. Les esprits, délivrés des longs et obscurs commentaires des docteurs musulmans, ramenés à la lettre simple et claire de quelques propositions générales, accueilliront avec empressement les projets de réforme d'Abd-el-Wâhab. Les *Wahabis* faisaient appel à la vertu au lieu d'invoquer, comme les Karmates, les mauvais penchants et de chercher la satisfaction de leur intérêt ; peut-être auraient-ils renouvelé l'œuvre de Mahomet, s'ils n'avaient point eu le pacha d'Égypte pour adversaire de 1811 à 1815.

Au moment où Abd-el-Wahab commençait ses prédications

l'Arabie orientale était exposée à de formidables invasions; déjà le célèbre Nadir-Schah, vainqueur des Turcs, contre lesquels il s'était aidé des tribus voisines de Bassorah et de Bagdad, avait tenté d'établir sa domination dans le golfe Persique. Dès 1730 il avait tenté une attaque sur l'Oman sans pouvoir surmonter la résistance des indigènes. Après avoir rassemblé une flotte de vingt-cinq gros vaisseaux, dont une partie avait été construite à Bender Rigk, Abuschahr et Bombay, et l'autre partie achetée à grands frais de marchands occidentaux, il n'avait pu réunir un nombre de matelots suffisant, ceux qui appartenaient à la secte sonnite refusant de servir contre leurs coreligionaires; obligé d'abandonner l'exécution de ses desseins, il avait résolu de transporter les habitants du golfe Persique sur les bords de la mer Caspienne et de les remplacer par de nouvelles colonies lorsque la mort vint le surprendre. En 1740 un chef arabe introduisit les Persans à Mascate, et de là ils se répandirent dans toute la province; mais, abandonnés à leurs propres forces, ils ne purent repousser longtemps les attaques incessantes des Arabes, et évacuèrent définitivement le pays. Après eux de nouveaux ennemis apparurent; c'étaient les Hollandais, les Français et les Anglais, appelés par le commerce vers ces parages. Les Européens ne cherchaient qu'une occasion pour s'établir sur les côtes de la Péninsule. Mascate surtout attirait leurs regards par sa position avantageuse; elle résista à toutes les entreprises des étrangers. En 1755 seulement, les Hollandais s'emparèrent de l'île de Karek et la conservèrent près de onze ans; cette petite île leur fut alors enlevée par un des principaux pirates arabes, Mir-Mahenna, qui fut longtemps maître de la navigation du golfe Persique.

Pendant ce temps le reste de la Péninsule semblait jouir d'une grande tranquillité. Au Nord, les tribus, après avoir pris une part tout à fait secondaire à la lutte des Persans et des Turcs, étaient rentrés dans leurs déserts. L'Hedjaz demeurait soumis à l'autorité des schérifs, et, en dehors de Djedda, les Ottomans n'avaient d'autre influence que celle de chefs de caravane, soutenus d'un petit nombre de troupes. L'Yé-

men continuait de s'enrichir des produits de son sol et de son industrie, mais il avait eu à souffrir, en 1738, du bombardement de Moka par les Français[1]. La politique du gouvernement anglais, qui jetait déjà les yeux sur les villes du littoral, se manifestait par une habile immixtion dans les querelles des Scheiks. Enfin les Arabes de l'Égypte et de la Syrie, manquant de but, ne songeaient nullement à se soustraire à la suprématie ottomane.

On apprit tout à coup que les tribus du Nedjed, jusqu'alors divisées, étaient réunies sous un même commandement; qu'elles avaient adopté une religion d'une morale plus austère que celle des musulmans sonnites; qu'un législateur dirigeait lui-même l'application des réformes, tandis qu'un vaillant guerrier, Mohammed-ben-Sooud, les imposait par la force des armes à quiconque en méconnaissait la justice. Une partie du Nedjed avait embrassé avec ardeur la nouvelle doctrine; les Scheiks du district d'El-Ayoud et ceux de l'Haça avaient succombé dans leurs tentatives de résistance, et déjà les cavaliers wahabis venaient sur les confins de l'Hedjaz et dans les déserts de Syrie annoncer aux Bédouins le réveil de l'Arabie. Les sultans de Constantinople ordonnèrent aussitôt aux gouverneurs de Bassorah, de Bagdad et de Djedda, aux pachas d'Égypte et de Syrie et au schérif de la Mecque de mettre tout en œuvre pour extirper ce qu'ils appelaient une dangereuse hérésie, et pour s'assurer des villes saintes, dont la possession aurait donné une influence incalculable aux novateurs. Mahmoud Ier et Mustapha III envoyèrent au schérif des présents magnifiques. Malgré ces précautions, Mohammed ben Sa'oud continua d'avancer; les villages d'El-Ayeyneh, de Horeymla, d'El-Ammaryeh et de Manfoudah embrassèrent sa cause, et il reçut la soumission des provinces voisines. Il mourut en 1765, laissant un pouvoir affermi à son fils Abd-el-Aziz, qui déjà s'était signalé dans plusieurs expéditions et qui subjugua entièrement le Nedjed (de 1763 à 1803). Son fils

1. Relation de l'expédition de Moka en 1737 sous les ordres de M. Delaguarde Juzier, Paris, 1730.

So'oud commandait les détachements envoyés au loin, et, après avoir établi son autorité dans l'Hedjaz, envahit le pays d'Asyr. Les Béni-Chehr, Belcarn et Chomran, Ghâmed et Zahran reconnurent ses lois; il en fut de même de Taïef, de la Mecque, de Médine et de Djedda; et, tandis que, d'un côté, Bagdad même était menacée, la ville d'Abou-Arisch, dans l'Yémen, se rendait, à la suite d'une guerre longue et périlleuse. Parmi les contrées qui avaient adopté la doctrine des Wahabis, et sur lesquelles So'oud avait imposé sa domination, on comptait le pays d'El-Haça, Bassorah, Ras-el-Kheymeh, Bahrein, O'neyzeh, Alrassa, Boureydeh, El-Ryad, la montagne de Choumer et Aneyzeh. Le chef militaire des Wahabis régnait jusque dans le Hauran, entre la Mecque et Damas, ainsi que dans le Nedjed et l'Yémen jusqu'à Sanaa.

L'expédition des Français en Égypte favorise le parti wahabite.

Nous n'avons pas de détails bien précis sur les expéditions des Wahabis qui présentent toutes d'ailleurs le même caractère; les succès de ces sectaires s'expliquent facilement par la faiblesse des Turcs qui avaient à la fin du XVIII^e^ et au commencement du XIX^e^ siècle, à combattre l'invasion de Napoléon en Égypte, et à arracher de ses mains la Syrie, si miraculeusement sauvée par la résistance imprévue de Saint-Jean-d'Acre. Occupée à raffermir son autorité dans ces deux provinces où les tribus Arabes pouvaient encore la lui disputer, attentive aux combats de géants dont l'Europe était le théâtre, la Porte restait indifférente au sort de l'Arabie. Quelques documents nous apprennent néanmoins que la diplomatie britannique pénétra jusqu'à Derreyeh, la capitale de So'oud. Devenus maîtres de l'île de Karek dans le golfe Persique, ayant de nombreux agents à Moka, Suez, Djedda, Bahrein, convoitant Mascate et Aden, les Anglais, on le conçoit, suivaient avec une vive sollicitude les événements de la Péninsule.

Un fait plus curieux encore, c'est que Napoléon lui-

même entra en rapport avec le chef des Wahabis. Il nous a laissé dans son *Mémorial* la trace des plans conçus par son génie après la conquête de l'Égypte ; on sait qu'il voulait se rendre aux Indes pour y détruire la formidable puissance de la Grande-Bretagne. Empereur, il envoya en Arabie un agent spécial, M. de Lascaris, chargé de réunir en une confédération les tribus des déserts de la Syrie, de l'Irak et de la Perse, qui s'engageraient à faciliter la marche de son armée jusqu'à l'Indus, et lui ouvriraient le chemin autrefois frayé par Alexandre. M. de Lascaris accomplit sa mission avec un dévouement admirable ; parti d'Alep sans autre suite qu'un secrétaire de qui l'on tient le récit de ses aventures, il s'enfonça sans crainte par les ruines de Palmyre dans les sables de l'Arabie. La première tribu qu'il rencontra lui apprit que les Bédouins se partageaient en quatre grands partis ; l'un, ami des Turcs, était formé des diverses branches de la tribu des *Anazès* et campait sur la frontière de la Syrie ; l'autre, plus considérable, composé des véritables représentants de la race Arabe, et animé d'une haine profonde pour tout ce qui appartenait à un autre sang, séjournait plutôt dans les déserts de l'Irak ; le troisième comprenait les Bédouins de la Perse ; le quatrième les Wahabis. C'est vers le second parti que M. de Lascaris se tourna de préférence. Mais il fallait y rattacher les Wahabis, et il n'en eut pas alors la pensée. La nécessité de résister aux Turcs avait déjà forcé les nouveaux alliés de la France de concentrer l'autorité entre les mains d'un seul chef, le Drayhy, homme d'une haute intelligence et d'une grande capacité guerrière. Le Drayhy devint l'homme de Napoléon dans les déserts de l'Arabie. Un grand nombre de scheiks signèrent en 1811 un traité par lequel ils s'engageaient : 1° à vivre en état d'hostilité perpétuelle avec les Osmanlis ; 2° à faire une guerre à outrance aux Wahabis ; 3° à ne point mêler la religion aux questions politiques ; 4° à combattre les tribus qui refuseraient de se joindre à eux ; 5° à punir de mort ceux qui trahiraient la cause commune ; 6° à obéir au Drayhy. Ayant eu connaissance de ces faits, les Anglais, par l'entremise de lady Stanhope, chor-

chèrent à réunir les Bédouins de Syrie avec les Ottomans, et soldèrent les Wahabis pour dissoudre la confédération qui comptait déjà près de sept mille six cents tentes. Il y eut une grande bataille près de Hamah entre quatre-vingt mille Arabes de la ligue et cent mille Wahabis; ce fut le Drayhy qui l'emporta; il força ses adversaires à la fuite, et les poursuivit avec succès jusqu'aux confins du Nedjed. Éclairé par ce désastre, So'oud voulut connaître à fond la nature et l'objet de la confédération. M. de Lascaris se rendit avec le Drayhy dans sa capitale Derreyeh pour le lui expliquer, et le sentiment national qui séparait les deux chefs arabes des ottomans les eut bientôt réunis; plus difficile sur d'autres points à cause de ses relations avec les Anglais, So'oud finit par céder quand il sut que c'était le *Père du feu*, nom donné par les Arabes à Napoléon durant son expédition d'Égypte, qui réclamait son intervention pour aller renverser les puissances de l'Inde; l'enthousiasme fit taire chez lui l'intérêt politique.

M. de Lascaris, en 1802, avait donc réussi dans sa mission au delà de ses désirs; mais à son retour, la fortune de Napoléon avait bien changé. C'était le moment où la grande armée, toujours victorieuse, opérait sa retraite de Moscou, et cherchait à regagner le sol de la patrie où bientôt un destin impitoyable allait la poursuivre. M. de Lascaris vit s'évanouir les rêves brillants qu'il avait formés et mourut de douleur. Ses papiers, pour comble de malheur, tombèrent aux mains de l'ennemi; c'est à peine si le récit de *Jatella Sayeghir*, rapporté par M. de Lamartine, peut compenser pour nous cette perte irréparable.

Les Ottomans recouvrent en 1815 toute leur prépondérance; politique de Mohammed-Ali pacha d'Égypte.

La catastrophe qui renversa Napoléon rendit leur liberté d'action aux troupes ottomanes jusqu'alors retenues par la crainte des événements. Mohammed Ali, pacha du Caire, qui devait profiter des éléments de civilisation répandus sur les bords du Nil par les compagnons de Bonaparte, Kléber, Desaix et Menou, et faire de grands efforts pour restituer à

l'Égypte une partie de son ancienne splendeur, entreprit de combattre les Wahabis et de renverser leur domination [1].

Une première expédition avait eu lieu en 1811 sous le commandement de son second fils, Toussoun-Pacha. Toussoun s'empara d'Yanbo et de Soueyg, puis, vainqueur près de Bedr, il se porta en avant de Safra; mais les Wahabis occupant les défilés et le haut des montagnes, et profitant habilement des avantages de leur position, mirent l'armée égyptienne en pleine déroute. Toussoun-Pacha, retiré à Yanbo, reçut bientôt des renforts de son père, et, saisissant l'offensive, il se rendit maître, en 1812, de Médine et de Djedda, de Bessol, de Taïef et de la Mecque que les Wahabis abandonnèrent en emportant ses innombrables richesses. So'oud jusqu'alors n'avait pris que des mesures de défense; au commencement de l'année 1813 il déploya une activité qui fit promptement changer les affaires de face. L'armée égyptienne fut de nouveau défaite devant Tarabeh; Médine fut assiégée par So'oud en personne, et la garnison d'El-Henakyeh passée au fil de l'épée; les Arabes de l'Yémen, secrètement excités par le chef des Wahabis, se répandirent dans les environs de la Mecque et de Djedda et coupèrent toutes les communications; les Égyptiens se trouvaient dans une position presque désespérée lorsque Mohammed-Ali passa lui-même en Arabie.

Jusqu'à la mort de So'oud, le vice-roi eut peu de succès; vaincu près de Tarabeh, chassé de Gonfodah, dont il s'était d'abord emparé, il laissa bloquer par les Wahabis l'importante place de Taïef. Mais So'oud succomba, et parmi ses douze fils aucun n'était capable de le remplacer. Mohammed prit tout à fait l'avantage. Il délivra Taïef, vainquit les Wahabis le 10 janvier 1815, près de Koulakh, reprit Gonfodah et força à la soumission les tribus de l'Asyr pendant que Toussoun-Pacha dictait au pusillanime Abdallah, fils de So'oud, un traité de paix humiliant.

En 1816, comme Abdallah n'exécutait pas fidèlement les

1. Voy. les *Études historiques et géographiques sur l'Arabie* de M. Jomard: la notice que nous avons donnée de cet ouvrage (*Journal asiatique*, 1840), et le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, t. II.

conditions du traité, Mohammed-Ali prépara une troisième expédition dont le commandement fut confié à Ibrahim-Pacha. Ce prince, en moins de dix-huit mois soumit la plus grande partie du Nedjed. Il s'empara d'abord d'Henakyeh et d'El-Naouyeh; puis après avoir assiégé inutilement El-Rass, il occupa successivement El-Khabra, Aneyzeh, Boureydeh, Chacra, Dorama, et le 22 mars 1818 il campait sous les murs de Derreyeh. Abdallah se rendit au mois d'octobre suivant, et reçut de son vainqueur un accueil favorable. Il partit bientôt après pour Constantinople, le vice-roi avait demandé sa grâce; la politique du divan fut implacable, et le fils de So'oud, après avoir été promené pendant trois jours dans toute la ville, fut décapité sur la place de Sainte-Sophie.

Ainsi fut domptée cette puissance qui semblait destinée à renouveler les grands jours de l'islamisme; elle fut resserrée dans les déserts d'où elle était sortie si glorieuse. Cependant elle ne fut pas anéantie, et les Égyptiens eurent souvent à compter avec elle. Vers l'année 1827, il leur fallut apaiser la révolte des tribus du Harb; en 1832, pendant leur rupture avec la Porte, un Turc, *Turchke-Bilmès*, essaya sans succès de soulever les tribus arabes; chassé de l'Hedjaz, il fut réduit à s'enfuir au fond de l'Yémen et chercha un asile dans la ville de Moka.

Enfin, en 1836 et 1837, la guerre éclata de nouveau et enveloppa toute l'Arabie. Mohammed-Ali eut à combattre à la fois dans l'Asyr, l'Yémen, l'Hedjaz et le Nedjed; quatre armées envahirent la Péninsule; l'une, sous Kourchid-Pacha s'élança dans le Nedjed à la poursuite d'un descendant de So'oud nommé *Faysal*, qui commençait à se rendre redoutable; elle l'atteignit dans les plaines de Dalam, le battit complétement et pénétra jusqu'aux bords du golfe Persique aux environs d'El-Haça et d'El-Katif. Kulschuk Ibrahim, à la tête de la seconde, obligea l'iman de Sanaa à abdiquer en faveur de son maître. Les deux dernières, commandées par Ahmed-Pacha et Sélim-Pacha, réduisirent enfin à l'obéissance les populations mécontentes de l'Asyr et de l'Hedjaz.

Il semblait que Mohammed-Ali dût être désormais le

véritable souverain de l'Arabie. Cependant il n'en fut rien; les Anglais avaient un grand intérêt à empêcher que le pacha ne s'emparât des voies de communication et du monopole du commerce de l'Inde. Après la victoire de Kourchid à Dalam, le général égyptien ayant voulu prendre possession des îles Bahrein, ils protestèrent avec tant d'énergie contre cette occupation qu'il fallut l'ajourner. Ils menaçaient de débarquer des troupes à Bassorah et de se jeter sur la Syrie. Un peu plus tard, Mohammed-Ali étant entré en relations avec l'iman de Mascate, vit tous ses projets contrecarrés par la politique des Anglais dont l'attitude dans l'Yémen, où ils se sont emparés d'Aden, éveille aujourd'hui l'attention des gouvernements de l'Europe.

Désespérant de réaliser le rêve de toute sa vie, la fusion les Arabes de l'Égypte et de l'Arabie, Mohammed-Ali a rendu à la Porte le gouvernement des villes saintes de l'Hedjaz qui lui coûtait par an près de dix-huit millions de francs. Sa mort et celle d'Ibrahim Pacha, 1848, en diminuant la force des Égyptiens, permettra peut-être un jour aux Wahabis de relever le drapeau de la nationalité Arabe.

CHAPITRE II.

LES ARABES D'AFRIQUE.

ÉGYPTE, ÉTATS BARBARESQUES; AFRIQUE OCCIDENTALE ET CENTRALE; MAROC; ALGÉRIE.

Égypte, États barbaresques; Afrique occidentale et centrale.

Les Turcs ottomans ont pu étendre leur domination sur l'Égypte et dans les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger; mais s'ils ont réussi à comprimer les populations, ils n'ont en rien altéré le caractère des tribus arabes qui sont restées, des bords du Nil à l'Atlantique, ce qu'elles étaient

au temps de la conquête, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, toujours prêtes à payer l'impôt si on leur laisse leur vie indépendante. On a remarqué souvent chez les Égyptiens modernes cet esprit résigné mais actif et observateur qui distingue à un si haut degré les Arabes, et l'on comprend que Mohammed-Ali, après ses victoires sur les Wahabis, ait eu l'idée d'opposer à la puissance turque un État nouveau, vivifié au contact de la civilisation européenne. Les traductions qu'il a fait faire en arabe de nos livres de science, les nombreuses éditions de Boulac destinées à répandre de tous côtés les connaissances de l'école moderne, attestaient des vues élevées et un ardent désir de régénérer les peuples soumis à ses lois. Malheureusement ses projets, combattus secrètement par la politique anglaise, devaient mourir avec lui ; toutefois la ligne de démarcation qui sépare les Arabes des Ottomans a été profondément creusée, et l'on peut dire que l'Égypte aussi bien que les États barbaresques ne reconnaissent plus que l'autorité nominale des sultans de Constantinople.

Ce n'est pas seulement au nord de l'Afrique que l'influence arabe se faisait sentir ; les côtes orientales n'ont jamais cessé d'obéir à des chefs musulmans. Le Coran pénétrait au commencement du XVII^e^ siècle dans le Soudan oriental ; un descendant des Abbassides, Saleh, devenait à cette époque le chef politique et religieux du Ouâday dont *les habitants se convertissaient à l'islamisme. Tout récemment* encore le sultan Sâboun, actuellement régnant, s'emparait du Baghirmeh en invoquant le nom de Mahomet, et s'avançait jusqu'au lac Tchad. Les voyageurs européens qui s'efforcent aujourd'hui de pénétrer au centre de l'Afrique en suivant les Arabes par le Kordofan et le Darfour[1], ou en s'élançant de Tripoli au travers du désert, ont pu constater ce nouveau mouvement des esprits. Tandis que les Wahabis cherchent à relever l'élan dans la foi religieuse en Arabie, les *foullah* se font les réformateurs et les missionnaires armés de la Nigritie.

1. Voy. la notice que nous avons insérée dans le *Journal asiatique* (1847) sur les grandes voies de communication dans l'intérieur de l'Afrique, à l'occasion du voyage au Darfour du scheik Mohammed-el-Tounsi.

Maroc; l'Algérie.

L'Afrique occidentale a aussi reçu du Maroc quelques germes de civilisation ; cet empire, resté pur de toute domination étrangère, aurait relevé avec honneur le drapeau de la nationalité arabe, si les dissensions intestines de la famille régnante n'avaient précipité sa décadence. Le prince régnant, Muley-Abderrahman, est monté sur le trône en 1822; Méquinez, Fez et Maroc, les trois résidences de l'empereur, ont encore quelque splendeur ; Fez surtout que l'on considère comme le dernier asile des lettres orientales et qui compte de nombreuses écoles, avec une bibliothèque remplie de manuscrits précieux. On doit seulement regretter que les savants jaloux de ce trésor inestimable confié à leurs soins ne permettent à aucun Européen d'en approcher.

On peut évaluer la population du Maroc à six millions d'habitants qui se subdivisent en Berbères, Arabes, Juifs, Nègres, etc. Les Berbères sont répandus sur la chaîne montagneuse qui s'étend du sud-ouest au nord-est; plus près de la côte sont les montagnes du Rif, défendues par des tribus indépendantes dont nous connaissons à peine les noms.

Le territoire se partage en *Tell* et en *Sahara;* le Tell a soixante-quinze myriamètres de longueur sur trente ou quarante de largeur, le double à peu près du Tell algérien ; sa superficie est de trois mille deux cent vingt-cinq myriamètres carrés; les Sahara des deux États sont d'une étendue à peu près égale; au sud et à l'est se trouve le petit État de Sidi-Hescham fondé en 1810 et composé d'Arabes et de Chillouks. Talent en est la capitale ; elle sert d'entrepôt entre Tombouctou et Maroc.

Les montagnes sont très-élevées dans cette partie de l'Afrique; la pente générale uniforme ; les fleuves plus considérables que dans la contrée orientale ; le Mlouia, le Loukkos, l'Ouarra, le Sbou, l'Omm-er-Rhia, le Bouragraz, se dirigent au nord ; le Guir, le Ziz, l'Ouad-Draa répandent leurs eaux vers le midi; c'est un pays magnifique, et dont on ne connaît pas toutes les ressources.

Les rapports des schérifs et des souverains d'Alger, de

Tunis et de Tripoli avec les diverses puissances chrétiennes qui ont voulu occuper des points importants sur le littoral, fonder des établissements de commerce ou faire respecter leur pavillon, n'ont offert dans les premières années du XIXe siècle qu'un intérêt secondaire jusqu'au moment où les armes françaises sont venues en 1830 changer complétement la situation de l'Afrique septentrionale. Les hostilités commencées contre le dey d'Alger en 1827 s'étaient terminées trois ans après par la prise de sa capitale, et l'on pouvait croire que les liens du gouvernement turc se trouvant brisés d'un seul coup, la France profiterait aisément des divisions qui allaient éclater de toutes parts pour porter au loin sa domination; mais la révolution de juillet 1830 devait laisser en suspens la question d'Afrique et faire prévaloir le système de l'occupation restreinte; d'ailleurs si les populations turques, arabes et kabyles se montraient hostiles les unes aux autres; si des chefs audacieux, tels que Hadji-Ahmed, Ben-Aissa, Ben-Zamoun, à l'est, Mbarek, Elbarkani, Bou-Mezrag, etc., à l'ouest, songeaient à satisfaire leur propre ambition au milieu du désordre général, tous se réunissaient dans un sentiment commun, la haine des chrétiens, et l'espoir de leur prochaine expulsion.

La régence d'Alger se composait de quatre provinces : Oran, Constantine, Titery et Alger. Trois de ces provinces étaient soumises à l'autorité d'un bey ou lieutenant du dey; la quatrième, celle d'Alger, était administrée par l'agha des Arabes dont la juridiction comprenait Blidah et la plaine de Hamza jusqu'aux portes de Fer. A l'ouest, la province d'Oran resserrée étroitement par le petit Atlas, touchait aux frontières du Maroc; la province de Constantine à l'est embrassait le bassin de l'Ouad-Rummel; la province de Titery au sud bordait les rives du Schelif et se prolongeait sur les flancs du grand Atlas.

Après la chute du dey, Hadji-Ahmed à Constantine sut maintenir son autorité, et ne fut pas inquiété. Les Kabyles ou Kabaïles restèrent indépendants; dans les provinces d'Oran et de Titery, les scheiks des tribus arabes constamment écartés des affaires par les Turcs cherchèrent à recon-

quérir leur ancienne prépondérance; les uns recherchèrent l'alliance de l'empereur du Maroc, Muley-Abderrahman, qui envoya des troupes à Mascara et à Tlemcen; les autres se mirent sous la protection des Français qui avaient paru un instant à Bone et à Mers-el-Kebir, mais sans y former d'établissement durable.

Au mois de septembre 1830, le général Clausel arrivait à Alger et imprimait aux affaires une allure plus décidée; étendre peu à peu l'influence française en s'appuyant sur les chefs arabes le plus renommés, telle fut la politique inaugurée en Afrique et suivie à partir de cette époque avec une heureuse persévérance. Mais il y avait bien des obstacles à vaincre; c'est ainsi que Bou-Mezrag, tout-puissant à Medeah, dans la province de Titery, après avoir fait en apparence sa soumission, excitait secrètement les Arabes à la guerre sainte et entretenait des intelligences avec le Maroc. Il fallut le combattre, et le résultat de cette première expédition lui fut défavorable; fait prisonnier, il fut remplacé par Mustapha-ben-Omar qui promettait de se montrer plus fidèle.

Vers le nord-ouest, les Coulouglis (c'est le nom qu'on donne aux enfants des Turcs et des femmes maures ou arabes) chargés par le gouvernement déchu de la défense des places fortes, étaient serrés de près par les Arabes en armes, et le bey Hassan implorait les secours de la France. Le général Clausel fit occuper Mers-el-Kebir au mois de novembre, et Oran le 10 décembre; par suite de conventions provisoires, cette dernière ville fut remise aux Tunisiens qui ne purent s'y maintenir, et le 18 août 1831 ils étaient définitivement remplacés par les Français.

Le général Berthezène avait pris le commandement de l'armée dès le mois de février 1831; mais il était à bout de ressources et comptait à peine neuf mille hommes sous ses ordres. De tous côtés les Arabes s'agitaient : Medeah était assiégée par le fils de Bou-Mezrag, et Mustapha-ben-Omar réduit aux dernières extrémités; la ville fut dégagée le 25 juin; on ne pouvait songer cependant à y laisser une garnison suffisante; la retraite fut ordonnée et elle se fit

dans des conditions très-défavorables; l'ennemi plein de confiance croyait déjà à notre prochaine expulsion de l'Algérie.

A Tlemcen et à Mostaganem, les divers partis étaient en présence; à Mascara, devenue un centre d'action après le massacre de la milice turque, le marabout Mahi-Eddin préparait la voie à son fils Abd-el-Kader. Le général Boyer réussit à tenir les Arabes en échec de ce côté, et le cadi d'Arzew, allié des Français, fournit toutes les provisions nécessaires aux garnisons d'Oran et de Mers-el-Kebir.

Pendant ce temps, aux environs d'Alger, une vaste coalition s'était formée; Blidah et Coleah venaient d'y entrer; Médéah se plaçait sous la suzeraineté de l'empereur du Maroc. Le *général Berthezène, vainqueur au gué de l'Arrach* et à la ferme-modèle, dissipa ce nouvel orage, et Ali-Mbarek, nommé agha des Arabes, maintint comme il s'y était engagé la tranquillité de la plaine.

Au mois de novembre 1831, le duc de Rovigo arrivait à Alger, et quelques mois plus tard les hostilités recommençaient sur une grande échelle. Le scheikh El-Farhat, ennemi du bey de Constantine, avait fait des ouvertures au général français et ses envoyés avaient été assassinés sur les terres de la tribu d'El-Ouffia; la destruction de cette tribu fut résolue; elle eut lieu le 10 avril et provoqua une coalition à laquelle la défection d'Ali-Mbarek donna quelque consistance et qui ne fut entièrement dissipée qu'en octobre 1832.

Vers la même époque, d'importants événements se passaient dans l'est; Bone, un instant occupée en 1830, s'étant soustraite à l'autorité du bey de Constantine Hadji-Ahmed, celui-ci, qui avait besoin d'un port, s'en empara après une attaque vigoureuse le 5 mars 1832, et se signala par d'affreux massacres; son triomphe ne fut pas de longue durée. Un coup de main hardi rendit les capitaines d'Armandy et Yousouf maîtres de la Casbah, et au mois de mai, Bone était au pouvoir des Français. Hadji-Ahmed fit de vains efforts pour la reprendre; il s'était attiré la haine d'un grand nombre de tribus arabes qui se déclarèrent ouvertement contre lui et hâtèrent sa défaite.

L'année 1833 s'annonça sous d'heureux auspices; la ville d'Alger, la banlieue, le territoire situé entre l'Arrach, la Metidja, le Mazafran et la mer, étaient soumis. Le général Voirol faisait tracer des routes militaires, organisait des camps retranchés et assurait la prépondérance française par des *razzias* contre les tribus qui ne se montraient pas disposées à la paix. La possession de Bone obligeait Hadji-Ahmed de reporter ses vues sur Bougie et il allait assiéger inutilement Médéah. A l'ouest, les Français occupaient ~~Oran~~ et une lieue de rayon autour de la place, le fort Mers-el-Kebir; ils avaient les Coulouglis pour alliés à Tlemcen et à Mostaganem, et l'empereur du Maroc sentant son impuissance abandonnait ses idées d'agrandissement.

Un ennemi redoutable surgit tout à coup et ralluma le feu de la *guerre sainte*.

Cet ennemi était Abd-el-Kader. A la mort de son père, Mahi-Eddin, il s'était fait reconnaître chef des tribus du pays de Mascara et il excitait de tous côtés les Arabes à prendre les armes. Les succès du général Desmichels et les journées de Kaddour-Debby et de Sidi-Mahattan n'arrêtèrent point sa marche progressive; proclamé bey de la province à Tlemcen, où les Colouglis ne conservaient que le *Méchouar*, il s'empara d'Arzew dont il fit décapiter le cadi, notre allié, et menaça Mostaganem. Les Français couvrent aussitôt cette dernière ville; appuyés par les tribus des Douairs et des Zmélas, ils chassent d'Arzew le nouvel émir, le défont à Aïn-Beda le 1er octobre, à Tafrezouat le 3 décembre et lui imposent le 26 février 1834 un traité qui met fin aux hostilités.

A l'est, le bey de Constantine, Ahmed, voyait tous ses projets déjoués; Bone avait de nouveau résisté à ses attaques et Bougie était tombée au pouvoir du général Trézel le 29 septembre 1833. Les Kabyles qui avait occupé cette place dès l'année 1831 et qui avaient plusieurs fois repoussé les bâtiments français de la côte, étaient punis de leurs actes de barbarie et les tribus arabes intimidées venaient offrir leur appui au vainqueur.

Il en était de même dans la plaine d'Alger où l'on répa-

rait les ponts de Bouffarick; Médéah et Blidah entretenaient des rapports de bonne intelligence avec le général en chef; le camp de Douéira était fondé, et les tribus de la Metidja n'étaient plus à craindre.

La France pouvait donc consolider en paix sa conquête; la grande commission d'Afrique étudia les moyens d'en recueillir le fruit, et le 22 juillet 1834, une ordonnance constitua sur de nouvelles bases l'organisation politique de la régence. On créa un gouverneur général, ayant sous ses ordres un lieutenant général commandant les troupes, et les services divers reçurent des chefs spéciaux.

Le général Drouet d'Erlon chargé de la haute direction des affaires, s'attacha surtout à réduire les dépenses d'occupation; il forma un corps d'indigènes (spahis réguliers) et rétablit la charge d'agha qui avait été supprimée depuis la défection d'Ali-Mbarek. Le nouveau poste de Haouch-Chaouch, près de Bouffarick, protégea les colons.

Cependant Abd-el-Kader avait profité d'un an de paix pour se fortifier de plus en plus; on le considérait comme le représentant de la nationalité arabe et son autorité était respectée partout où la France n'avait pas encore déployé la sienne; dans les provinces d'Oran et de Titery, il comptait de nombreux alliés. Par un hasard singulier, un événement qui devait semer la division parmi les Arabes et par conséquent les affaiblir, vint accroître le pouvoir de l'émir. Un fanatique, Mousa-el-Darkaoui ayant entraîné sous son étendard près de deux mille musulmans, surprit Médéah qui jusque-là avait repoussé les ouvertures d'Ab-el-Kader et vint assiéger Milianah. Le fils de Mahi-Eddin se déclare aussitôt contre El-Darkaoui, le défait complétement, entre en vainqueur dans Médéah, et, parvenu au but secret de son ambition, nomme des caïds jusque dans la Metidja.

De retour à Mascara, il ne cache plus ses projets et fait de grands préparatifs pour la prochaine campagne; il reçoit de l'étranger des munitions de guerre par l'embouchure de la Tafna et se dispose à punir les Douairs et les Zmelas de leur fidélité à la France. Le général Trézel, qui a remplacé à Oran le général Desmichels dès le mois de février 1835.

se porte en avant du territoire de ces tribus, au commencement de juin, et donne ainsi le signal des hostilités; après une suite de combats sans résultats importants, assailli de toutes parts par un ennemi supérieur en nombre, il opère sa retraite sur les bords de la Macta, rivière formée de la réunion du Sig et de l'Habrah, essuie des pertes considérables et regagne avec peine Arzew.

Le désastre de la Macta produit un grand mouvement chez les Arabes; tous s'empressent de reconnaître Abd-el-Kader pour chef; Blidah même accepte de l'émir un hakem ou gouverneur. Coleah n'est maintenu dans l'obéissance que par le nouveau camp retranché de Mahelma, en avant et à l'ouest de Douéira. Mais le moment n'en est pas moins fort critique et le maréchal Clauzel, nommé gouverneur général au mois d'août 1835, comprend qu'il est nécessaire de frapper un coup décisif; il annonce hautement sa résolution d'aller attaquer Abd-el-Kader à Mascara, au centre même de sa puissance, fait occuper à la hauteur de Tlemcen l'île Haschgoun qui domine l'embouchure de la Tafna, et le 26 novembre, ses préparatifs terminés, se met en marche avec le duc d'Orléans.

L'émir avait cherché à organiser un corps d'infanterie régulière, mais il ne pouvait songer à la résistance; il enleva ses richesses de sa capitale et la livra aux flammes; le 5 décembre, l'armée française y pénétrait et, après avoir détruit l'artillerie et le matériel de guerre que l'ennemi avait abandonné, elle opéra le 8 sa retraite, sans se laisser entamer.

Cette expédition devait avoir pour effet principal de détruire le prestige dont Abd-el-Kader était entouré; aussi plusieurs tribus arabes viennent-elles faire leur soumission. Le fils de Mahi-Eddin tente de se relever par un coup d'éclat; il menace le Mechouar de Tlemcen; il est prévenu par les Français et forcé de renoncer à ses projets. Poursuivi, d'après les ordres du maréchal Clausel, il voit son infanterie mise en pleine déroute, et lui-même ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval.

A peine un ennemi a-t-il disparu qu'un autre se lève à

son tour. Cette fois ce sont les Kabyles de la rive gauche de la Tafna et les Marocains de la frontière toujours prêts à violer le droit des gens, qui offrent à Abd-el-Kader un nouveau point d'appui; défait dans deux engagements successifs, il se contente de harceler le corps expéditionnaire qui regagne Tlemcen et Oran.

Le défaut de ressources ne permet pas au gouverneur général d'achever l'œuvre si glorieusement commencée; mais il recueille les fruits de cette expédition conduite avec hardiesse et fermeté. Les chefs de tribus réclament l'investiture en grand nombre. L'ordre et la paix renaissent aux environs d'Alger; des établissements agricoles sont formés en dehors des avant-postes français. Vers l'est, la situation s'améliore aussi de plus en plus; à Bougie, on profite habilement des divisions des Kabyles pour les tenir en respect; à Bone on exploite les sentiments de haine que le bey Ahmed a excité chez les Arabes pour s'en faire d'utiles alliés et l'on ouvre peu à peu à nos armes la route de Constantine.

Dans les premiers mois de l'année 1836, Abd-el-Kader renouvelle ses aggressions, et l'agitation s'étend vers le sud. Une troisième expédition contre Médéah est jugée nécessaire pour raffermir la confiance des Arabes qui ont reconnu l'autorité française; les troupes après quelques combats heureux pénètrent dans la ville. Mais dès qu'elles ont repris le chemin d'Alger, de faux bruits se répandent, les Kabyles reparaissent en armes, et au mois de mai Ali-Mbarek est maître de Médéah.

A l'ouest, il a fallu soutenir les Douairs et les Zmelas contre les attaques des Garabas. Le général Perregaux s'est porté sur l'Habrah et la vallée du Schelif; le général d'Arlanges a été chargé d'établir un camp sur la Tafna; assailli par les tribus du Maroc, obligé de rentrer dans ses retranchements le 15 avril, il demande du renfort. Le général Bugeaud vient prendre le commandement de la division d'Oran au commencement de juin, il parcourt le pays, repousse deux fois l'ennemi, défait Abd-el-Kader le 6 juillet au combat de la Sickah et l'oblige de regagner Mascara. L'empereur du Maroc s'engage à retenir en deçà de ses

frontières les tribus qui se sont empressées de faire cause commune avec l'émir.

Libre de toute inquiétude de ce côté, le gouverneur général songe à réaliser ses projets contre le bey de Constantine, qui depuis cinq ans est resté paisible possesseur de cette ville et n'a jamais cessé de tenir l'offensive. Déjà le chef d'escadron Yousouf, nommé par le maréchal Clausel bey de la province, s'est avancé jusqu'à Dréan à six lieues au sud de Bone et s'est mis en relations avec plusieurs chefs de tribus ennemies d'Ahmed. Il occupe sur le littoral la Calle, qui, de 1520 à 1799, a fait partie de nos établissements connus sous le noms de concessions d'Afrique, et qui, cédée à l'Angleterre en 1807, reprise en 1816, a été détruite en 1827 par le dey d'Alger. Ce point très-important pour la pêche du corail, se relève peu à peu de ses ruines, et les Kabyles du voisinage montrent des dispositions moins hostiles.

Le 8 novembre tout est prêt pour l'expédition. Le maréchal accompagné du duc de Nemours se met en marche à la tête de neuf mille hommes ; le 15, on arrive à Ghelma; le 21 on est sous les murs de Constantine. Mais les éléments semblent se déchaîner contre l'armée ; un hiver rigoureux, des pluies torrentielles paralysent tous les mouvements, et après d'inutiles attaques, il faut se replier sur Bone et résister à un ennemi qui, fier d'un succès si facilement acheté, cherche à rendre encore le désastre plus complet par des charges continuelles. L'héroïque courage de nos soldats assure la retraite, et l'effet de cet échec est presque insensible. Les Arabes comprennent que la France prendra sa revanche et qu'une saison plus favorable lui offrira bientôt l'occasion de venger l'honneur de ses armes.

L'année 1837 se passe en préparatifs ; on adopte les plus sages mesures pour maintenir les Arabes dans l'obéissance et pour rendre impossible le soulèvement général que rêve encore Abd-el-Kader. Le général Damrémont, troisième gouverneur général, part de Bouffarick avec sept mille hommes le 27 avril, se rend à Blidah et à Coleah, reconnaît le cours de la Chiffa, l'embouchure du Mazafran, puis se rap-

proche de Miljanah et de la vallée supérieure du Schélif; une heureuse expédition contre les Isser et les Amraouas montre encore une fois aux Arabes leur impuissance, et le général Bugeaud opposé dans l'ouest à Abd-el-Kader, signe avec l'émir le traité de la Tafna qui rend la paix à toute la contrée.

Ce traité a été apprécié diversement; il est certain qu'il donnait à Abd-el-Kader un prestige inattendu, qu'on lui reconnaissait une sorte de souveraineté sur les Arabes, et que la France était en droit d'attendre des conditions plus favorables après les sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle avait faits. Mais l'on peut dire aussi qu'il était d'une bonne politique de terminer une guerre qui exigeait de continuels efforts pour concentrer toute son attention sur la prochaine expédition de Constantine. Des camps avaient déja été établis à Dréan, Ghelma, Nechmeya, Hammam-Berda; on avait atteint au mois de juillet Medjez-el-Ahmar dont la position domine un des passages les plus dangereux de la Seybouse. Le 12 septembre, une première reconnaissance eut lieu sur la route de Constantine; on traversa sans obstacle le Rass-el-Akbah, et, après un engagement avec quelques cavaliers arabes, on atteignit la vaste plaine à l'extrémité de laquelle coule l'Oued-Zenati. Le 13 on était de retour à Medjez-el-Ahmar. Du 21 au 23 on eut à soutenir plusieurs attaques où l'ennemi déploya beaucoup de résolution et de bravoure, mais fort inutilement. Le 28, le duc de Nemours arrivait au camp et le 1er octobre le général Damrémont se mettait en marche; le 3 on bivouaquait au marabout de Sidi-Tamtam, au delà de l'Oued-Zenati; le 5, on passait le Bou-Mezrough, petite rivière qui coule à deux lieues de Constantine; le 6, toute l'armée était réunie sous les murs de la ville, située au milieu d'une gorge formée à droite par les hauteurs de Mansourah, et à gauche par celles du Coudiat-Ati. Le siége commença : du 7 au 9, une pluie affreuse menaça l'armée d'un nouveau désastre; Ben-Aissa, lieutenant d'Ahmed, défendait la place et repoussait toute idée de capitulation; mais le temps s'était remis et le 12 la brèche était faite. Le même jour, la mort du général Dam-

rémont, aussitôt remplacé par le général Valée, exaltait le courage des troupes, et le lendemain Constantine était prise d'assaut[1]. Ahmed, retiré vers le sud, fait de vaines tentatives pour rentrer dans sa capitale; toutefois sa soumission définitive n'eut lieu qu'au mois de mai 1848.

La France avait planté son drapeau sur les trois principales villes de l'ancienne régence: Alger, Oran, Constantine; les Arabes, divisés entre eux, semblaient fatigués de la guerre; cependant on ne pouvait encore se fier à leurs dispositions pacifiques. Abd-el-Kader avait refusé de ratifier la convention du 4 juillet qui devait servir d'interprétation au traité de la Tafna, attendant une occasion favorable pour reprendre les armes; l'activité qu'il déployait révélait ses vues ambitieuses. En décembre 1837, il était sur les frontières de la province de Constantine; en avril 1838, à Médéah, en mai à Tagdempt; il s'élançait ensuite à cent lieues de la côte pour aller attaquer à Aïn-Madhy le marabout Tedjini qui se rendait le 15 janvier 1839. Six mois plus tard, il se rapprochait du Maroc, pénétrait sur le territoire de Zouaoua, et, par ses intrigues, entretenait de tous côtés une sourde agitation.

Pendant cette même période, le nouveau gouverneur général avait mis le temps à profit; il avait organisé à Constantine trois khalifats et nommé trois caïds; il avait donné à un *hakem* la ville elle-même, et confié à Ben-Ghanah la charge de *scheikh-el-arab*. Philippeville s'était élevée; on avait ouvert une route sur Sétif par Djemilah; au mois de mai 1839, Milah, Djidjelli, Djemilah étaient occupées. La plaine de la Medjana était soumise, et les habitants repoussaient eux-mêmes les attaques des Kabyles et des partisans d'Ahmed; enfin on avait dirigé de Bougie une reconnaissance au col de Tizi. A la fin de 1839, on jugea nécessaire d'opposer aux menées d'Abd-el-Kader une démonstration militaire de nature à contenir les tribus et l'expédition des portes de Fer fut résolue. Parti de Sétif au mois de septem-

1. Voy. la relation de la *Campagne de Constantine de 1837*, par le docteur Ch. Sédillot, mon frère. Paris, 1838.

bre, le duc d'Orléans franchissait ce pas redoutable et revenait à Alger par le pays de Hamza. Les Hadjoutes, alliés d'Abd-el-Kader, paraissent en armes et livrent les combats de la Chiffa et d'Ouad-el-Alig ; bientôt les hostilités sont reprises sur toute la ligne. Blidah, mise en état de défense, est l'objet de vives attaques de la part des Arabes qui éprouvent plusieurs défaites successives en décembre 1839, et la campagne de 1840 s'ouvre de nouveau pour la France sous les plus heureux auspices.

Tandis que, dans la province d'Oran, le général Lamoricière multiplie les razzias, tandis que la belle défense de Mazagran (2 février 1840) fait ressortir l'héroïque courage de nos soldats, la province de Constantine reste tranquille ; Ben-Ghanah met en fuite au combat de Selsous (24 mars) un lieutenant d'Abd-el-Kader, et le châtiment infligé aux Haractah et aux Kabyles de Beni-Moussa (22 avril) fait cesser tout mouvement parmi les tribus; Ghelma et Sidi-Famtah sont fortifiés et le camp d'Ain-Turk est établi à sept lieues de Sétif (15 mai).

Le feu de la guerre se concentre dans la province d'Alger ; Cherchell est occupée le 16 mars à la suite du combat de Miserguin ; au mois d'avril, l'expédition de Médéah à laquelle prennent part le duc d'Orléans et le duc d'Aumale, et dont les deux événements principaux sont le combat de l'Afroun et le passage du col de Mouzaia, a pour résultat la prise de possession de cette ville (17 mai), et celle de Miliana (8 juin) ravitaillée le 7 octobre et le 11 novembre de la même année. Abd-el-Kader ne fait plus qu'une guerre de déprédations et d'attaques isolées. Mais il organise des bataillons réguliers et paraît toujours redoutable.

Le 22 février 1841, le général Bugeaud remplace le général Valée ; il veut terminer la guerre en détruisant le siége principal de la puissance de l'émir. Rejoint par le duc de Nemours au mois de mai, il se dirige vers l'ouest, s'empare de Tagdempt le 25 et de Mascara le 30 ; vainqueur le 1er juin au combat d'Akbet-Khedda, il reste maître de sa conquête ; pendant ce temps l'expédition de Msilah à vingt-huit lieues de Sétif, nous faisait faire un pas de plus vers l'est ;

au centre, Médéah et Milianah étaient encore une fois ravitaillées, et le général Baraguay-d'Hilliers détruisait Boghar et Taaza A la fin de l'année 1841, Abd-el-Kader était réduit sur tous les points à la défensive. Les campagnes de 1842 et de 1843 consolident la domination française; la colonisation se développe de plus en plus; on touche déjà à l'entrée du Sahara; les populations se soumettent; elles semblent fatiguées de leur longue résistance. La prise de la *smala* d'Abd-el-Kader aux environs de Taghlin par le duc d'Aumale (14 mai 1843), porte un nouveau coup à l'émir, sans l'abattre. Fertile en ressources, il cherche de nouveaux alliés, et on le verra bientôt engager le Maroc dans la cause de l'indépendance arabe.

A partir de 1844, les progrès de notre puissance sont de plus en plus appréciables; les tribus sont assujetties à un régime administratif régulier; le cercle de nos conquêtes s'étend chaque jour davantage : à l'est, par la prise de Biscara, par la soumission des Ziban, du Belezma, de l'Aurès; à Alger, par les expéditions de Laghoua et d'Ain-Madhi, l'occupation de Dellys (29 avril), la création du poste d'Aumale et la réduction du Sebaou; à l'ouest, par la possession de Sebdou, de Nemours (Djema-Ghazaouat), de Lella-Maghnia, de Daya, de Sidi-bel-Abbès, par l'invasion des Kessours, etc. Le duc d'Aumale, commandant de Constantine, reconnaît la ligne frontière qui nous sépare de Tunis; on s'avance à cent vingt lieues au sud d'Alger. On punit l'empereur du Maroc qui protége Abd-el-Kader, de ses infractions aux traités qui le lient; le 30 mai, les Français opposent aux Marocains le camp de Lella-Maghnia; ils occupent Ouchda; le 6 août, Tanger est bombardé; le 14, le général Bugeaud gagne la bataille d'Isly et le même jour le prince de Joinville renverse à coups de canon les remparts de Mogador. Muley-Abderrahman demande merci, et la convention du 10 septembre est changée en paix définitive le 18 mars suivant.

En 1845, l'insurrection du Dahra éclatait et une terrible répression ne se faisait point attendre. Un nouvel ennemi se levait contre les Français: c'était Bou-Maza qui, venu du Maroc, entraînait à sa suite un grand nombre de tribus;

après avoir été battu à Ain-Meran, il menaça Orléansville, et favorisa par cette utile diversion les projets d'Abd-el-Kader; mais, après une vie d'aventures et plusieurs défaites successives, il fut obligé de se rendre (13 avril 1847) et fut interné en France.

Le fils de Mahi-Eddin n'était pas plus heureux; il avait essayé inutilement de soulever les Kabyles; une expédition dans l'Aurès (mai-juin 1845), la soumission des tribus voisines de Bougie, des démonstrations faites à temps dans le Jurjura avaient eu pour résultats d'affermir partout notre domination. L'infatigable émir, défait à Ben-Nahar (7 mars 1846), obligé de se retirer vers l'ouest, en désaccord avec Bou-Maza qui tenait encore la campagne, ordonna le massacre des prisonniers de la Deira le 9 mai et se vit rejeté dans le Maroc. Son influence sur l'esprit des populations excita bientôt la défiance de Muley-Abderrahman qui se déclara ouvertement contre lui, et le 23 décembre 1847, pressé de toutes parts, à bout de ressources, Abd-el-Kader se livra au général Lamoricière à Sidi-Brahim. Envoyé en France, il y fut retenu captif. Rendu à la liberté, en 1853, par Napoléon III, il vit aujourd'hui dans la retraite à Brousse (Turquie d'Asie).

Depuis la chute d'Abd-el-Kader, l'Algérie tout entière reconnaît nos lois; l'expédition du général Bugeaud dans la grande Kabylie (mai 1847) devait inspirer une terreur salutaire aux tribus belliqueuses de cette contrée; on n'a plus à enregistrer que des faits isolés, tels que l'attaque malheureuse de Zaatcha (16 juillet 1849), vengée le 6 octobre; quelques opérations militaires dans les deux Chott et contre les Kabyles, une razzia contre la tribu marocaine de Mzaoüir en 1850, l'expédition du général Saint-Arnaud dans la Kabylie et la soumission des Flissas par le général Pélissier en 1851, etc.

Les gouverneurs généraux qui succèdent au maréchal Bugeaud, le duc d'Aumale (27 août 1847), Cavaignac (25 février 1848), Changarnier (29 avril), Marey-Monge (14 juin), Charon (9 septembre), d'Hautpoul (22 octobre 1850), Pélissier (10 mai 1851), Randon (11 décembre 1851), se pré-

occupent surtout de l'organisation administrative du pays ; les tribus sont rendues responsables des crimes commis sur leur territoire, le tarif des amendes est fixé, d'utiles règlements assurent la conservation des forêts, et les provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran reçoivent une délimitation définitive.

Ces trois provinces forment autant de divisions militaires ; la division d'Alger comprend six subdivisions dont les chefs-lieux sont Alger, Blidah, Médéah, Aumale, Milianah, Orléansville, avec les villes de Boghar, Cherchell, Ténès, Bougie, Dellys, Coleah, etc. La province d'Oran compte cinq subdivisions : Oran, Mascara, Mostaganem, Sidi-bel-Abbès et Tlemcen, avec Arzew, Nemours, Tiaret, Saida, Misserghin, Mazagran, Daya, Lella-Maghnia, Sebdou. Enfin la province de Constantine est partagée en quatre subdivisions : Constantine, Bone, Sétif, Batna, avec Biskara, Philippeville, Ghelma, Djidjelli, la Calle, Tebessa, etc[1].

L'Algérie bornée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'empire de Maroc, à l'est par la régence de Tunis, s'étend au sud jusqu'à Ghardeia dans l'oasis de l'Oued-Mzab par 31° 50' de latitude boréale.

La Kabylie proprement dite, toujours difficile à contenir, embrasse sur le bord de la mer un espace de cent quarante-six kilomètres entre Dellys et Bougie ; elle se prolonge du côté du continent jusqu'au Biban ou portes de Fer au sud-ouest et jusqu'à Sétif au sud-est. Là vivent les descendants de ces Musulans et Quinquégentiens qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, opposèrent une si vive résistance aux Romains. Ce pays était alors appelé *mons ferratus*, la montagne hardée de fer ; pour les Arabes ce fut la *terre ethnemie* EL-ADOUA ; ils y introduisirent l'Islamisme par l'entremise pacifique des marabouts, sans jamais y fonder une domination durable ; il en fut de même des Turcs, et personne ne peut encore prévoir si nous serons plus habiles ou plus heureux[2].

1. Voyez le tableau de la situation des établissements français en Algérie, publié annuellement par le ministre de la guerre.

2 Marmol Carvajal, *Description générale de l'Afrique et histoire des guerres*

L'Algérie, soumise à nos armes, en contact avec la civilisation européenne, se transforme peu à peu; quelle sera l'influence de cette civilisation sur la race arabe de l'Afrique? L'avenir seul nous l'apprendra.

contre les Infidèles et les Chrétiens, 2 vol. in-folio, 1573-1599; Carette, *Etudes sur la Kabylie*, 2 vol. in-8. 1848. Consulter aussi Shaler, *Esquisse de l'état d'Alger*, 1830; Ch. Sédillot, *Campagne de Constantine*, 1838. etc., et l'exploration scientifique de l'Algérie, publiée sous les auspices du gouvernement.

NOTE 3, PAGE 24.

Tobbas de la dynastie Himyarite :

I. Harith Erraich ;
II. Essab Dzoul Carnaïn ;
III. Abrahah Dzoul Menar ;
IV. Africous ;
V. Dzoul Adhar ;
VI. Chourahbil ;
VII. Hodhad ;
VIII. La Reine Belkis ;
IX. Yacer ;
X. Chamnir Yerach ;
XI. Abou-Malik et Zayd-el-Aeran, de 90 à 140 de J. C. ;
XII. Tobba Ben-el-Aeran, de 150 à 180 ;
XIII. Calkl Cariba, de 180 à 200 ;
XIV. Abou-Carib, de 200 à 230 ;
XV. Hassan Tobba, de 230 à 250 ;
XVI Amr Al-Mauthaban, de 250 à 270 ;
XVII. Quatre frères, et Abdhaa leur sœur, de 270 à 273 ;
XVIII. Abd-Kelal, de 293 à 297 ;
XIX. Tobba Ben Hassan, de 297 à 320 ;
XX. Harith, de 320 à 330 ;
XXI. Marthad, de 330 à 350 ;
XXII. Walla, de 350 à 370 ;
XXIII. Abrahah, de 370 à 400 ;
XXIV. Sahban, de 400 à 440 ;
XXV. Sahbah, de 440 à 460 ;
XXVI. Amr Dzou-Kifan, v. 460 ;
XXVII. Hassan, de 460 à 478 ;
XXVIII. Lakhia Tanouf Dzou Chenatir, de 478 à 490 ;
XXIX. Dzou-Nowas, de 490 à 525 ;
XXX. Als Dzou Djadan, v. 525. ; *vice rois Abyssins ;* Aryat, v. 526 ; Abrahah-el-Aschram, v. 537 ; Yacsoum, fils d'Abrahah, v. 570 ; Masrouk, frère d'Yacsoum, v. 572 ; Madi-Carib, prince Himyarite, règne v. 575, comme vassal des souverains de la Perse qui jusqu'en 606 envoient des vice-rois dans l'Yemen.

Les érudits ont encore un grand nombre de dissertations à écrire sur cette liste présumée des princes de l'Yémen ; le dernier travail de M. C. de P. soulève bien des objections. Voyez Silvestre de Sacy (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, t. XLVIII et L), les opuscules de M. Fresnel, Nowairi, *Hist. imp. vet. Voc.*, et M. Jomard, *Études sur l'Arabie*, p. 107.

NOTE 4, PAGE 10.

Les principaux ouvrages à consulter pour la biographie de Mahomet, sont : 1° la *Vie de Mahomet*, extraite d'Aboulfeda, publiée par Gagnier, à Oxford, en 1723, in-fol. et sous un autre format, à Amsterdam 1732, 2 vol. ; 2° *Abulfedæ annales Moslemici*, trad. de J. Reiske publiée par Adler, 1789-1794 ; la *Vie de Mahomet*, d'Aboulfeda, a été donnée en anglais par M. Murray, et en français par M. Desverger ; 3° la *Vie de Mahomet*, par Prideaux, 1697, in-8° ; 4° la *Vie de Mahomet* avec des réflexions sur la religion mahométane, par Boulainvilliers, Londres, 1730, panégyrique souvent inexact ; 5° *Histoire de la vie de Mahomet législateur de l'Arabie*, par Turpin, 1773, in-12, ouvrage peu estimé ; 6° l'*Histoire universelle traduite de l'anglais*, t. XLI, in-8°, critique quelquefois injuste ; 7° Sales, *Introduction de la traduction anglaise du Coran*, 1751, et Duryer en tête de la *Traduction de l'Alcoran*, Amsterdam, 1775 ; 8° Marucci (Mahometis auctores alcorani vitæ rerumque gestarum synopsis), dans son *Prodromus ad refutationem Alcorani*, Rome, 1691, in-fol., etc. ; 9° Ockley, *The history of the Saracens*, chap. I^er^ ; 10° la notice publiée par MM. Audiffret et Silvestre de Sacy, dans la *Biographie universelle* de Michaud, etc. ; 11° Caussin de Perceval déjà cité, etc. ; 12° C. Mills, *His-*

toire du mahométisme en anglais; 13° G. Well, *Mohammed der prophet*, etc., Stuttgard, 1843; 14° Washington Irving, *Life of Mahomet*, New-York, 1850, etc.

Note 5, page 49.

Erpenius, Gollius, Pococke, Zechendorf, Clenardus, Ravius, P. Fufferus et Danzius, ont donné quelques parties du Coran (G. Mills, trad. franç., p. 207). *La première édition* de l'ouvrage entier en arabe fut publiée à Venise, en 1530, par Paganinus de Brescia; une autre parut in-4°, à Hambourg, en 1694, par les soins de Hinckleman (*Reinesii historia Alcorani*, sect. 8, 9, 10, Lipsiæ, 1721). La plus célèbre est celle de Saint-Pétersbourg imprimée en 1787, aux frais de Catherine II, par Molla Osman Ismaïl, reproduite en 1790, 1793, 1796, 1798 à Saint-Pétersbourg, et à Kasan en 1803, 1809, 1817, 1819, 1821, 1830 et 1843; l'édition de Flugel, Lipsiæ, 1831 et 1842, celle de Redslob, Lipsiæ, 1737, sont particulièrement recherchées. Les versions du Coran, en persan et en turc, sont peu nombreuses. Il en existe aussi dans les dialectes javanais et malais; ces traductions sont interlinéaires, *bien que postérieures au khalife Walid*, qui avait décrété que la langue arabe serait celle de tous les musulmans. Bibliander publia une traduction latine du Coran, en 1543, à la demande de Pierre, abbé de Cluni. Arrivabene le traduisit en italien, 1547. En 1606 et 1641, parut l'ouvrage de Salomon Schweiggers, et André Duryer publia, pour la première fois, à Paris, en 1649, une version française du livre de Mahomet. La traduction latine de Louis Maracci (Padoue 1698), *fit oublier les essais qui l'avaient précédée et partage encore aujourd'hui* avec le beau travail de Sales (the Koran translated into english, London 1734), l'approbation des orientalistes de tous les pays. Savary a donné, en 1783, une traduction française du Coran avec un abrégé de la vie de Mahomet, qui jouit d'une grande estime; la plus récente est celle de M. Kasimirski, Paris, 1840. Nous parlerons ailleurs des commentaires du Coran. On peut encore citer les écrits distingués de Rhe Arnold, 1746, Ol. Domay, 1754, F. E. Boysen, 1773, C. W. Augusti, 1798, F. G. Wahl, 1828, L. Ullmann, 1840, E. W. Lane, 1844, etc. Voyez aussi M. Garcin de Tassy *Sur un chapitre méconnu du Coran* (Journal asiatique, mai 1842), *De la religion musulmane dans l'Inde*, Paris, 1831, *Exposition de la foi musulmane*, etc. ouvrages dont la réimpression serait fort désirable.

L'appréciation du Coran par M. Oelsner (*des Effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie* (Mémoire couronné par l'Institut, en 1809), est faite avec un remarquable esprit d'impartialité; on peut aussi consulter Herder, *Philosophie de l'histoire*; de Pastoret, *Zoroastre, Confucius et Mahomet*; Montesquieu, *Esprit des Lois*; Michelin, *Comment. sur la loi Mosaïque*; l'ouvrage du chevalier d'Ohsson; Forster, *Mahometism unveiled*; Well, *Historie Kristiche einleitung in den Koran*, Bielefeld, 1844. Voyez aussi Reland, *de Religione muhammedica*; Cotta, *Exercit. de rel. muh.*; Pococke, *Sp. hist. ar.*; Hottinger, *Hist. Orient.*: *de fato muh. diss. hist. critica*, *Lipsiæ*, 1750, etc.; Pitt, *Exposé de la religion de Mahomet*; la dissertation de M. Jones sur les Arabes, etc.

Note 6; page 61.

Voyez notre traité du Calendrier arabe (*Manuel de chronologie universelle*, t. II, p. 340). Mahomet avait ordonné que chaque année serait

distinguée par un des événements les plus importants qui aurait signalé son cours. La première, celle de l'*hégire* ou fuite, fut d'abord nommée l'*année du pardon;* la seconde, l'année de l'*appel aux armes* et il en fut de même des quinze années suivantes. Mais sous le khalifat d'Omar (636), l'assemblée des principaux compagnons de Mahomet décida qu'on adopterait l'hégire comme point de départ unique et on la fit coincider avec le 1er moharrem qui répondait, selon la conjonction moyenne, à la cinquième férie, c'est-à-dire au jeudi 15 juillet, 622 de J. C. — Les anciens Arabes se servaient de l'année lunaire de 354 jours huit heures quarante huit secondes, divisée en douze mois de trente et de vingt-neuf jours. Pour la faire concorder avec l'année solaire des Grecs et des Syriens, ils ajoutaient un mois tous les trois ans. Cette intercalation était appelée *naçi*, retard, et quoiqu'elle ne fût pas parfaitement exacte, elle suffisait pour maintenir une sorte de corrélation entre les dénominations des mois et des saisons. Mahomet supprima le *naçi*, et imposa aux Arabes l'année lunaire vague, en conservant néanmoins les noms des mois qui ne se rapportèrent plus aux saisons. — Les douze mois arabes sont moharrem (mois sacré), safar (mois du départ), rebi 1er (premier mois du printemps), rebi 2 (deuxième mois du printemps), djoumada 1er (premier mois de la sécheresse), djoumada 2 (deuxième mois de la sécheresse), redjed (respecté), schaaban (pousse des arbres), *ramadhan (grande chaleur)*, *schoual (mois de l'accouplement)*, dzoulcadeh (mois de la trêve), dzoulhedjeh (mois du pèlerinage). On a remarqué avec raison que safar signifiait *vide* et non *départ;* mais les scolastes arabes expliquent que les Arabes laissaient leurs maisons *désertes* ou *vides* en partant pour la guerre sainte. Le mot schoual présente aussi quelques difficultés d'interprétation qui n'ont pas été résolues. — Les Arabes d'Afrique ont substitué les noms de aschour, de schaï-al-aschour, de mouloud et de schaï-al-mouloud, à ceux de moharrem, de safar, de rebi 1er et de rebi 2. Aschour (le dixième), et mouloud (la naissance *du Prophète*), sont des jours de fête qui tombent le 10 moharrem et le 11 rebi 1er. — Les trois derniers mois schoual, dzoulcadeh et dzoulhedjeh, sont remplacés par schabar afthour (cessation du jeûne), bou'l-djelab (mois du colportage), et al-aïd-al-kebir (la grande fête). Ces modifications s'expliquent par la célébration de certaines solennités du Calendrier africain. Nous avons donné ailleurs (*Manuel de chronologie universelle*, t. II, p. 345), l'indication de ces diverses fêtes et des années bissextiles de l'hégire avec des tables de concordance entre cette ère et celle de Jésus-Christ.

NOTE 7, PAGE 93.

*Nous nous sommes conformé à l'usage, en écrivant Mahomet et non Mo*hammed, et si nous avons rétabli l'orthographe du mot *khalife*, nous n'avons fait que consacrer une rectification généralement admise. L'Académie française semble, il est vrai, dans son dictionnaire, rester fidèle au mot *Calife;* mais elle est rendue par son secrétaire perpétuel lui même qui, dans une récente publication (*Introduction à l'ouvrage de Montesquieu : Grandeur et décadence des Romains*. Paris, Duprocq, 1851), remplace le c par un k et prend, d'après je ne sais quelle autorité, le mot *kalife* comme moyen terme. L'initiative de M. Villemain n'est pas heureuse, car il représente la même lettre par un k, dans *kalife*, et un peu plus loin, par kh. L'illustre rhéteur citant le célèbre biographe, Hadji-Khalfa, qui florissait au XVIIe siècle et non pas au XIe, et dont l'ouvrage a été traduit par M. Flügel en 4 volumes, estropie son nom et l'appelle *Hadgi-Khalfa;* il

parle des traductions arabes d'Aristote, et oublie, ou paraît ignorer, que *Jourdain* a traité ce sujet avec une rare érudition; du reste il n'est pas le seul qui donne prise à la critique sur le terrain de l'orientalisme, et nous avons déjà eu l'occasion de faire observer aux éditeurs des *œuvres de Laplace, publiées sous les* auspices du gouvernement, que le nom de l'astronome Al-Nehavendi (le Néhavendien, de la ville de Néhavend), ne doit pas s'écrire Alne-Vahendi.

Aujourd'hui que la possession de l'Algérie nous met continuellement en contact avec les Arabes, il n'est plus permis de défigurer, comme on le fait si souvent, les mots que nous leur empruntons, et la connaissance de leur alphabet, entrera bientôt, nous n'en doutons pas, dans les conditions d'une bonne éducation; mais, il faut l'avouer, ce ne sera pas chose facile que de régulariser certaines expressions qui ont pris droit de cité dans les livres modernes. Quand on réfléchit que les orientalistes n'ont jamais été d'accord entre eux sur la valeur réelle des lettres arabes, et qu'il suffit du déplacement d'un point diacritique pour produire les plus singulières transformations, on peut se faire une idée des combinaisons bizarres auxquelles l'esprit de système ou une lecture inexacte a plus d'une fois donné naissance. C'est ainsi qu'Abderrahman, dont nous avons fait Abderame est devenu *Gabdorrhachaman* dans l'*Histoire mahométane* d'Elmacin traduite par P. Vattier; Moawiah, *Mégavie;* Abdelaziz, *Gabdolquezige;* que du médecin Bakstishua on a fait Jaktsou, etc.

Je crois que le meilleur parti serait de prendre pour base d'une classification commune la grammaire arabe de Silvestre de Sacy, qui fait loi dans toute l'Europe; le plus grave reproche qu'on puisse adresser à l'illustre philologue, c'est d'avoir indiqué une seule et même lettre pour représenter le *kaf* et le *kef;* il en résulte qu'il écrit également *al-kalb* le cœur, et *al-kalb* le chien, quoiqu'en arabe l'initiale des deux mots soit différente. Plusieurs savants, et parmi eux M. Jomard, ont proposé d'adopter le q pour le kaf: mais fera-t-on accepter par un lecteur français les mots: *qoran, qalidn, qoreisch?* Il serait, peut-être, préférable d'exprimer le kaf par un c devant les voyelles a, o, u, comme dans *calb, coran, cush*, etc., et par un k avec une apostrophe (k') devant les voyelles e et i. On distinguerait le Hé et le Ha par H et H', le Schin et le Sad par S et S', en supprimant le ç, l'aïn par a' ou o'. De cette manière, on pourrait reconstruire aisément les noms arabes, si fréquemment altérés par les transcriptions les plus disparates. Mais il faudrait que ce système fût approuvé de tous les orientalistes, et généralement suivi. Jusqu'à ce qu'une résolution unanime soit prise à cet égard, nous sommes obligé de reproduire l'orthographe de chacun des auteurs que nous avons à citer; *Mahomet*, pour le fils d'Abdallah; *Mohammed*, pour le pacha d'Égypte; *Muhamad*, pour les Khalifes ommiades d'Espagne etc., Iousef, Youssuf, Yusef, pour Yousef ou Joseph, Isaac et Ishak etc. En l'absence de toute règle, il faut bien respecter l'usage maintes fois plus puissant que la raison.

Note 8, page 166.

Les musulmans qui considèrent Ali et ses descendants comme les légitimes successeurs de Mahomet, admettent une succession de douze Imans (Imams) dont le dernier existe encore et doit reparaître avec le prophète Élie au second avénement de Jésus-Christ. Ces douze imans sont:

1. Ali.
2. Hassan, fils aîné d'Ali.

3. Hosseln, frère d'Hassan.
4. Ali Zéinalabedin.
5. Mohammed Baker fils de Zéinalabedin.
6. Djafar Sadik, fils de Mohammed Baker.
7. Mousa-al-Kadhem, fils de Djafar.
8. Ali Ridha, fils de Mousa.
9. Abou Djafar Mohammed, fils d'Ali Ridha.
10. Ali Askeri, fils d'Abou Djafar.
11. Hassan Askeri, fils d'Ali Askeri.
12. Mohammed, surnommé Mahadi ou le directeur dont on attend la réapparition. Voyez ces différents noms dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Ebn-al-Sabbagh a écrit la biographie des douze Imams. Le titre d'*Imam*, qui signifie celui qui est à la tête de l'assemblée dans les mosquées (antistes) était porté en général par les Khalifes; on le voit également attribué à certains auteurs qui ont excellé par leurs doctrines, etc. Les Ismaéliens ne reconnaissent que sept Imams.

NOTE 9, PAGE 181.

Le petit traité *des Monnaies musulmanes* de Makrizi, publié par Silvestre de Sacy, en 1797, et l'ouvrage d'Ed. Bernard intitulé : *de Ponderibus et mensuris*, Oxonia, 1688, donnent des détails intéressants sur la numismatique arabe.

Le Khalife ommiade Abdelmalek fit frapper les premières monnaies musulmanes; jusque-là, on s'était servi des pièces d'or et d'argent de Constantinople et de Ctésiphon, ou l'on s'était contenté d'en reproduire le type en y ajoutant quelques légendes arabes telles que : *Louange à Dieu*, *Mahomet apôtre de Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, Dieu est grand*, ou *les noms d'Omar, d'Othman*, etc. Makrizi affirme même que Moawiah s'était fait représenter celui d'une épée sur quelques rares empreintes, mais cette assertion a été contestée.

Abdelmalek, à la suite d'une discussion avec l'empereur byzantin, résolut de proscrire les monnaies grecques et chargea le juif Sonai d'en frapper de nouvelles en l'année 76 de l'hégire, (695 de J. C.).

C'est à partir de cette époque que commence véritablement l'histoire de la numismatique arabe.

On distingue en premier lieu le *dinar* ou denier d'or, le *dirhem* ou drachme d'argent, le *danek*, *fels* ou obole d'airain ou de cuivre.

Le dinar était égal au *mithcal*; le poids de six dirhems était le même que celui de sept mithcal; un dirhem pesait autant que six daneks. On peut voir dans Ed. Bernard (p. 82, à 94, 101 à 110, 119 et 187), les diverses évaluations de ces monnaies qui variaient, selon le temps, de poids et de forme. On suppose que la valeur moyenne du dinar était de 12 à 13 francs, et celle du dirhem de 12 sous. De très-habiles numismates ont décrit avec soin non-seulement les monnaies des Khalifes d'Orient et d'Occident, mais encore celles des dynasties qui se sont élevées en Afrique et en Asie sur les ruines de l'empire arabe. On peut consulter à ce sujet l'excellent ouvrage de Marsden intitulé : *The oriental Coins*, etc., Londres, 1823. — Clewberg, 1755, Aurivillus, 1775, Tychsen, 1796, Fœhn, 1810, M. de Saulcy, 1846, etc., se sont occupés des mêmes études; nous même, nous avons publié, en 1838, un mémoire sur les monnaies des Timourides de la Transoxiane.

NOTE 10, PAGE 242.

L'histoire des Arabes en Sicile a été l'objet de nombreuses recherches. On sait quelle influence ils ont exercée pendant plusieurs siècles, sur le mouvement des esprits en Italie, même après la conquête de l'île par les Normands; Roger Ier encourageait par ses bienfaits le géographe Édrisi; Frédéric II appelait à sa cour les fils d'Averroès. J.-B. Carusio a publié, au commencement du XVIIIe siècle, de précieux détails sur les résultats fort peu connus de la domination musulmane (*Bibliotheca historica regni Siciliæ*, etc., 1723); voyez aussi *Historiæ saracenico-siculæ variæ monumenta*, 1720, dans le tome Ier, IIe partie, des *rerum italicarum scriptores* de Muratori et le livre de Ros. Gregorio, intitulé : *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant*, 1790. Le *Codice diplomatico sotto il governo degli Arabi*, d'Airoldi (1789-1792) in-4°, a donné lieu à une controverse fort curieuse : Joseph Vella, né à Malte et chapelain de l'ordre, s'étant mis en relations, en 1782, avec l'ambassadeur du Maroc, Mohammed-ben-Othman, à Palerme, prétendit bientôt avoir reçu de ce ministre un manuscrit renfermant la correspondance entre les gouverneurs arabes de Sicile et les souverains de l'Afrique, un autre ouvrage qui en était la suite et se rattachait à l'invasion normande en Sicile, et en dernier lieu une série de médailles qui devaient servir à résoudre plusieurs difficultés historiques d'un assez grand intérêt. Alphonse Airoldi, archevêque d'Héraclée, juge de la légation apostolique et de la monarchie de la Sicile, engagea Vella à publier la traduction de ces documents, et déjà en 1789, six volumes avaient paru du *Codice diplomatico* etc., lorsque des doutes s'élevèrent sur l'authenticité du texte original. Vella fit imprimer, en 1793, sous les auspices du roi de Naples, la première partie de ce texte, avec une version italienne, sous le titre de *Libro del consiglio in Egitto* (Ketab diwan Mesr); mais un nouvel examen amena d'énergiques réclamations, et Vella, accusé d'imposture, fut condamné à 15 ans de prison, sans que la pitié lui fît aucun compte des incroyables efforts qu'il avait dû faire pour composer en italien et en arabe sa prétendue découverte. Le docteur Hager, en 1794, Silvestre de Sacy, (Magasin encyclopédique, Ve année, VIe partie, 330 et VIe année, t. V, p. 328), Gregorio dans ses lettres à Tychsen, 1794, ont contribué à éclairer le public sur la valeur réelle du manuscrit de Vella. — On peut consulter aussi sur l'histoire des Arabes en Sicile, les extraits de Nowairi, publiés par Caussin, Morso, *Descrizione di Palermo antiquo*, 1827, Lanza, *degli Arabi in Sicilia*, 1832, Raumpoldi cité par Martorana, *Not. hist. dei Saraceni Siciliani*, Edrisi, et le *Voyage en Sicile* de Mohammed-ben-Djobair sous le règne de Guillaume le Bon, par M. Amari, 1846.

NOTE 11, PAGE 247.

Il ne faut pas confondre les Zeirites ou Beni-Mnad dont les États s'étendaient d'Alger à Tripoli et qui faisaient partie de la tribu des Sanhadjites, avec les Zeirites ou Zenetes de Fez, qui régnèrent de 988 à 1070; voy. Beeri (Ap. Quatremere), p. 85, et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Zairi*.

Quant aux Hamadites ou Beni-Hammad de Bougie, qui formaient aussi une branche des Sanhadjites, voici la liste de leurs princes :

I. Hammad ben Jousef Balkin.
II. Alkaid ben Hammad.
III. Mohammed ben Hammad.
IV. Balkin ben Mohammed.
V. Naser ben ala elnes bên Mohammed.
VI. El Mansour.
VII. El Naser.
VIII. Badis ben el Mansour ben el Naser.
IX. El Aziz ben el Mansour.
X. Jahia ben el Aziz.

Voyez l'histoire d'El-Kairouani, traduite par MM. Pellelor et Rémusat.

Note 12, page 310.

On donne le nom de *chérif* ou *schérif* aux descendants de Mahomet par Hassan et Hossein, fils d'Ali et de Fathime. Les rois de Perse et les autres schérifs de l'Asie sont sortis d'Hossein, si l'on s'en rapporte aux traditions orientales; quant à la maison d'Hassan, elle s'est partagée en deux branches principales; la première subdivisée en *Beni-Kader*, *Beni-Hassan*, *Beni-Haschem* et *Beni-Kitada* donne des schérifs à la Mecque et à Médine. A la seconde appartiennent les rois du Maroc.

On peut voir dans l'ouvrage de Torrès (*relation de l'origine et succès des chérifs et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant*, traduit par M. Charles de Valois, duc d'Angoulême, 1636), comment le Schérif *Mahamet* ou *Benhamet* prépara dès l'année 1508, la grandeur de sa famille en envoyant ses fils *Hamet* ou *Mahamet* et *Mohammed*, à la cour de Fez. Les deux frères se distinguèrent dans quelques rencontres avec les chrétiens; maîtres de Tarudant, en 1515, ils s'emparèrent, en 1519, de Maroc où l'aîné se fit proclamer roi. Le plus jeune, en 1544, s'attribua toute l'autorité, prit le titre de souverain de l'Afrique et fit huit ans après la conquête du royaume de Fez; il périt assassiné en 1557, après quelques démêlés avec les Turcs qui ne voulaient reconnaître en lui que le schelkh des Arabes.

Muley Abd-Allah, son troisième fils, lui succéda et régna jusqu'en 1574; il transmit le pouvoir à son fils *Muley-Mohammed*, qui, menacé par son oncle Muley Moluc (*Muley Abd-el-Malek*), réclama les secours du roi de Portugal, don Sébastien. On sait quel fut le résultat de la journée d'Alcazar où les trois rois perdirent la vie. *Muley Ahmed Labass*, fut proclamé sur le champ de bataille, gouverna ses sujets au milieu des fêtes et des plaisirs de 1578 à 1603, et laissa le trône à *Muley Cheikh* qui ne sut pas le conserver. A la suite d'une guerre civile qui se prolongea quelque temps, le plus jeune des fils de *Muley Ahmed* demeura en possession de la couronne.

Muley Ali, gouverneur de Tafilet, devait commencer bientôt après la seconde dynastie des Schérifs nommée *Filely*; *Muley Mohammed*, fils aîné et successeur de Muley Ali, fut renversé en 1664 par son frère *Muley Archyd*, qui étendit ses États du détroit de Gibraltar au cap Non, et fut le plus puissant monarque de l'Afrique. Ce prince, de 1661 à 1672, inaugura ce système de cruautés inouïes que son frère *Muley Ismaël*, devait perfectionner encore (1672-1727) avec un raffinement dont l'histoire heureusement offre peu d'exemples. *Muley Ahmed Dehaby*, quatrième fils de *Muley Ismaël*, n'occupa le trône que deux ans, 1727-1729; il fut remplacé par son frère, *Muley Abd-Allah*. Ce prince, déposé cinq fois par des prétendants à la couronne, resta enfin paisible possesseur de l'autorité, de 1742 à 1757; il ne laissa qu'un fils, *Sidi Mohammed*, qui, pendant un règne de trente-trois ans (1757-1790), chercha à civiliser ses sujets et ouvrit des relations pacifiques avec les principales puissances de l'Europe. On lui doit la fon-

dation de Mogador en 1760. *Muley-Mohammed-Mahdi-al-Téxid*, second fils, de Sidi-Mohammed et *Muley Haschem*, ne firent que paraître sur le trône. Après eux viennent *Sidi-Soliman* (1792-1822), et *Muley-Abderrahman*, aujourd'hui régnant.

On peut consulter sur l'histoire des Schérifs, outre l'ouvrage indiqué en tête de cette note, celle de Dombay (Agram, 1791 et 1801), les *Relations* de nos missionnaires de 1724, 1731 et 1742; Chénier, *Recherches historiques sur les Maures et Histoire de l'empire de Maroc*, 1787, &c.

ERRATA.

Page	13,	ligne	17,	*retranchez :*	dans ses travaux.	
—	22,	—	11,	*au lieu de :*	Stylites,	*lisez :* Scylitzès.
—	41,	—	24,	—	recueill,	— en.
—	41,	—	4,	—	Mouslin,	— Moustim.
—	40,	—	11,	—	Califfe,	— Khalife.
—	60,	—	33,	—	propagation	— prosélytisme.
—	65,	—	11,	—	ardents,	— évidents.
—	78,	—	27,	—	;	— ,
—	132,	—	23,	—	Margal,	— Margab.
—	138,	—	5,	—	;	— ,
—	142,	—	4,	—	à,	— d'.
—	146,	—	1,	—	réuni,	— rassemble.
—	149,	—	24,	—	des,	— de leurs.
—	153,	—	11,	—	Caïdes,	— Caïds.
—	143 et suiv. titre courant,				750	— 743.
—	181,	—	38,	—	n° 8	— n° 9

L'erreur se continue pour les notes 9 à 12.

—	227,	—	14,	—	Dihon,	— Gihon (Djihoun).
—	299,	—	28,	—	Anasir,	— El-Nasir.
—	317,	—	8,	—	à,	— dans.
—	327,	—	7,	—	protégeaient	— surmontaient.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Les chiffres indiquent les pages.

A

ABBASSIDES, 166, 220, 442, 465.
ABDALLAH, 167, 169, 172, 188.
ABDALLAH, 252, 256, 258, 267.
ABDALLAH, 310.
ABDALLAH-ABOUL-CASSIM, 347.
ABDALLAH-BEN-GANIA, 291.
ABDALLAH-BEN-SAAD, 121, 121.
ABDALLAH-BEN-SEMIL-BEN NAOUBAKHT, 330.
ABDALLAH-BEN-TASCHFIN, 282.
ABDALLAH, fils d'Ammer, 162.
ABDALLAH, fils de Djarh, 51.
ABDALLAH, fils de Rowaiha, 51, 416.
ABDALLAH, fils de Sa'oud, 162.
ABDALLAH, fils de Zibara, 116.
ABDALLAH, fils de Zobeir, 130, 139.
ABDALLATIF, 423.
ABDELAZIS, 150, 153.
ABDELAZIS, fils d'Abdallah, 162.
ABDELAZIZ, 458.
ABD-EL-KADER, 169, 470 et suiv.
ABD-EL-MALEK, 115, 137, 138, 141, 159, 160, 254.
ABD-EL-MALEK, fils d'Al mouzor, 265.
ABD-EL-MOTALLEB, 20, 37, 38, 41.
ABD-EL-MOUMEN, 290, 291, 291.
ABD-EL-WAHAB, 151.
ABDERAME. V. ABDERRAHMAN.
ABDERRAOMAN, 157, 156.
ABDERRAHMAN I, 223, 260, 261, 389.
ABDERRAHMAN II, 252, 256, 258.
ABDERRAHMAN III, 262, 278, 292.
ABDERRAHMAN IV, V, 276.
ABDERRAHMAN-BEN-HAMID, 171, 231.
ABDERRAHMAN, fils d'Almouzor, 275.
ABDERRAHMAN, fils de Khaled, 131.
ABDERRAHMAN, fils de Mohammed, 140.
ABDERRAHMAN, fils de Samadi, 162.
ABDERRAHMAN HAZENI, 359.
ABDERRAHMAN SOUFI, 208, 317, 351.
ABDERRAZZAK, 383, 397.
ABDOULOUATES, 346.
ABEN-ADED. V. BEN ABAD.
ABEN-BITHAR, 231, 391.
ABENCERRAGES, 320.
ABENZOAR, 296.
ABLUTIONS, 71, 82.
ABOU (père d'Abdallah), 225, 325.
ABOU-ABDALLAH-BEN-ABDOU, 405.
ABOU-ABDALLAH-MAHMOUD, 405.
ABOU-ABDALLAH-MOHAMMED, 106.
ABOU-AIOUB, 49, 114.
ABOU-ALI-AL-DJUBBAI, 402.
ABOU-BEKR, 43, 48, 52, 59, 62, 94, 100, 106, 108, 127, 283.
ABOU-CAOUB, 20.
ABOU DJAFAR-AL-TUALEB, 397.
ABOU-DJAFAR-BEN-HABASCH, 311.
ABOU-DJAH, 51.
ABOU-FATH-ABDERRAHMAN, 356.
ABOU-GIAFAR-ALMANZOR, 333, 370, 392.
ABOU-HAFS (père), 302, 308.
ABOU-HANIFAH WAGIL, 402.
ABOU-HANIFAH, 357, 404.
ABOU-HASCHEM, 167.
ABOU-HASCHEM-ABD-AL-SALAM, 403.
ABOU-IAKOUB-AL-SABBAM, 403.
ABOU-IOUSEF-IAKOUB-BEN-IBRAHIM, 401.
ABOU-ISAAC, 349
ABOU-ISHAC, 244.
ABOU-ISHAK-ISMAIL, 105.
ABOU-JALI BEN AL-HOBARIA, 417.
ABOU-KALTAH, 112
ABOUL-ABBAS, 168, 170, 243, 234.
ABOUL-AS, 46.
ABOUL-ASWAD, 407.
ABOUL-CASEM, 403.
ABOUL-FARADJE, 397, 112, 119.
ABOUL FEDA, 61, 382, 419.
ABOUL-HAÇAN, 323
ABOUL-HASAN-ALI, 354, 359, 370, 381.
ABOUL-HASSAN-BEN-TELMID, 397.
ABOUL-MAHASSEN, 423.
ABOUL-OLA, 417.
ABOUL-SALAT, 399.
ABOUL-WELID, 208, 348 et suiv., 368, 385.
ABOU-MELEK, 240.
ABOU MOHAMMED-BEN-ABI-ZEID, 405.

ABOU-MOSLEM, 168, 172, 175.
ABOU-NOWAS, 26, 417.
ABOU-OBEID, 128.
ABOU-OBEIDAH, 105, 107, 109, 112.
ABOU-OBEIDOLLAH, 205, 245.
ABOU-ROSCHD, 390 ; voy. AVERROÈS.
ABOU-SAID, 320.
ABOU-SOFHIAN, fils de Harb, 51, 53, 56, 89, 96.
ABOU-SOFHIAN, fils de Harith, 416.
ABOU-TALEB, 41, 44, 45.
ABOU-TEMAM, 398, 417.
ABOU-TEMAM-HABIB-BEN-AWS, 417.
ABOU-THAHER, 203.
ABOU-THALEB-ALI, 425.
ABOU-YAKOUB, 209. V. ABOU IAKOUB
ABOU-YOUSEF, 302, 322. V. ABOU-IOUSUF.
ABOU-ZAKARIA, 390
ABRAHAM-EL-ASCHRAM, 27, 29.
ABYLA, 108.
ABYSSINS, 25, 27, 37, 436.
ACABA, 48.
AÇAD-BEN-EL-SIRAT, 239.
AGRATABAHAR (bat d'), 270.
ACEQUIAS, 270.
ACILA, 33.
ACHABA, 101
ADD, 66.
ADEN, 6, 7, 24, 27, 102, 435, 441, 446, 449, 450, 464.
ADERBIDJAN, 130, 227.
ADHAD-I DDAULAH, 208, 317, 393.
ADJED-LEDINILLAH, 220, 221.
ADILLARD, 396.
ADHROH, 57.
ADITES, 12, 14.
ADJAROUMIA, 407.
ÆLIUS GALLUS, 17.
AFA, le Djoramide, 411.
AFGHANS, 216.
AFRIKIA, 230.
AFRICOUS, 26.
AFRIQUE CENTRALE, 436, 437, 461.
AFROUN, 477.
AGHA DES ARABES, 471.
AGLABITES, 170, 192, 235, 316.
AGMAT, 283, 289.
AFRIQUE SEPTENTRIONALE, 125.
AHKAF, 5, 7.
AHMED-BEN-ABD²ALLAH-BEN-MOSAOUB, 407.
AHMED BEN-ARABSCHAH, 420.
AHMED-BEN-MOHAMMED, 118, 427.
AHMED-BEN-NASSAR, 175.
AHMED-BEN-THOULOUN, 193.
AHSAY, 132.
AHWAZ, 131, 193, 198.
AILATH, 3, 15, 57.
AIN-BIDA, 470.
AIN-MAHDI, 426, 478.
AIN-MEHAN, 478.
AIN-TAMR, 101.
AIN-TURK, 477.
AKBET-KHEDDA, 477.
AIOUBITES, 223.
AIZNADIN (bat. d'), 107.
AKBAR, 125.
ALABBARIS, 259.
ALAGAB (journée d'), 208.
ALADAMI, 344.
ALA-EDDIN, 227.
ALAMEDIN, 275.
ALAMIRI, 398.
ALAOUZAI, 404.
ALARCOS (bat. d'), 296.
ALAZDIAL-HOMAIDI, 127.
ALBAHTARI, 338.
ALBATEGNI, 343, 368, 378.
ALBAYCIN (l'), 327.
ALBAYDA, 33.
ALBIROUNI, 230, 357, 359, 380.
ALBOKHARI, 360.
ALBUCASIS, 391.
ALBUMAZAR, 340.
ALCAIDS, 153.
ALCAMA, 33.
ALCANTARA, 299.
ALCARAH (bat. d'), 286.
ALCASAR (l'), 431.
ALCASSIM, 275.
ALCAZABA, 291.
ALCAZAR QUIBIR, 310.
ALCAZARI, 356.
AL COLZI, 317.
ALCOMI, 347, 378.
ALDEBARAN, 35.
ALDEMIRI, 390.
ALDJEZIREH, 112. V. DJEZIRER.
ALDZHEBI, 383
ALEP, 110, 183, 198, 216, 218.
ALEXANDRIE, 110, 179.
ALFAQUIS, Docteurs de la loi, 250.
ALFARABI, 398.
ALFAZARI, 339.
ALFOSIAT, 120.
ALFRAGAN, 339.
ALGARVE, 287, 294, 309.
ALGAZZALI, AL GAZEL, ALGAZEL, 357, 400. V. GAZZALI.
ALGAZÉRI, 410.
ALGEBER, 296.
ALGEBRE (grande soinie), 262, 265, 266, 296.
ALGECIRAS (bat. d'), 295.
ALGER, 218, 302, 306, 308, 411, 461 et suiv.
ALGÉRIE, 468 et suiv.
ALGEZIRAS, 147, 276, 279, 284, 323, 321.
ALHADI, 173, 175, 188.
ALHAKEM I, 251, 256, 259, 273.
ALHAKEM II, 253, 263.
ALHAMA, 325.
ALHAMBRA, 300, 316, 327, 431, 433.
ALHAMDANI, 318.
ALHASAN (de Bassorah), 402.
ALHASSAN (Léon l'Africain), 383.
ALHASSAN-BEN-MASDAH, 356.

ALHAZEN, 364, 371, 380.
ALHOSAIN, 402.
ALI, 42, 43, 44, 46, 48, 52, 54, 58, 80, 94, 97, 98, 417, 486.
ALI, 285.
ALI-AL-KHOVENJI, 399.
ALI-BEN-AL-ABBAS, 393.
ALI BEN-HAMUD, 275.
ALI-BEN-ISA, 338.
ALI-BEN-MOGUITH, 255, 257.
ALI-BEN-OMAR AL-KATIBI, 402.
ALI-BEN-REDUAN, 397.
ALI-BEN-YOUSEF, 291, 293.
Ali-Couschdji, 349, 363, 383.
ALIDES, 165, 188, 192, 205, 281.
ALI-DZOUL-DJADAN, 27.
ALI-MEDARIK, 469, 471, 473.
ALI-SCHAH-ALBOKHARI, 360.
ALI-SCHIR, 428.
ALI-ISTAKARI, 378.
ALI-ZENAB, 208.
ALIATHERI, 339.
ALKAISI, 427.
ALKEMAD, 354.
ALKENDI, 330, 369, 398.
ALKHAZANI, 357.
ALKHARIZMI. Voy. MOHAMMED-BEN-MUSA.
ALKHATIBI, 301, 402.
ALKHAZEN, 356.
ALKINDI, 348.
ALLAH, 29, 35, 36.
ALMADANI, 357.
ALMATON, 350.
ALMOHADI, 173, 176, 182, 185, 188, 235, 337.
ALMAKKARI, 427
ALMAMOUN, 171, 178, 185, 192, 337, 365, 377, 391.
ALMAMOUN L'ALMOHADE, 299.
ALMAMOUN, roi de Tolède, 280.
ALMANSOUR, 205.
ALMANZOR, 170, 172, 175, 176, 202, 235, 251, 263, 273, 275.
ALMAUZELI, 348.
ALMEDOAZ, 405.
ALMERIA, 294, 326.
ALMERROUROUDI, 386.
ALMOATEDED I, 278.
ALMOATEDED II, 278, 280, 281.
ALMOHADES, 280, 294, 314.
ALMONDHIR, 252, 257.
ALMORAVIDES, 262, 293, etc.
ALMOUT, 225.
ALNAIRIZI, 342.
ALNEBOUDI, 360.
ALNEDDARI, 425.
ALNEHAVENDI, 337, 339.
ALNODDAM, 360.
ALOTHI, 405.
ALOUTKI, 351.
ALP ARSLAN, 214.
ALPETRAGF, 355.
ALPHERGAN, 356.
ALPHONSE II, le Chaste, 261.
ALPHONSE III, 262.
ALPHONSE VI, 279, 281, 284.
ALPHONSE X, 322, 386.
ALPHONSE HENRIQUEZ, 287, 293.
ALP-TEGHIN, 209.
ALPUXARRAS, 258, 329.
ALRAZI, 402.
ALSAGANI, 349.
ALSAMAH, 156.
ALSAMARCANDI, 344.
ALSARAKI, 348.
ALSAUNADJI, 407.
ALSELEMI, 405.
ALSINDJARI, 366.
ALSOLOUTHI, 410, 423
ALTHAB, 417.
ALTONDAHI, 356.
ALTUPHKI, 357.
ALZOHERI, 401.
AMADJOUR, 345.
AMALIC, 12, 14, 20.
AMAZONES, 89.
AMBIZAH, 156.
AMER, 220.
AMGHIGHA, 104.
AMIDE, 139.
AMIN, 174, 188.
AMINA, fille de Wahab, 37, 41.
AMIR-BEN-TOUAIL, 33.
AMORIUM, 114
AMR, fils d'Adi, 20, 21.
AMRAOUAS, 475.
AMROU, 32.
AMROU, 98, 110. 117, 121, 134, 138, 193.
AMROU, fils d'El-As, 416.
AMROU, fils de Colthoum, 415.
AMURATH IV, 452, 453.
ANBAR, 4, 21, 22, 104, 170.
ANDUJAR, 293.
ANSARS, 95.
ANTAR, ANTARA, 32, 415.
ANTARTOUS, 108.
ANTIOCHE, 107, 111, 301.
AOUAMIR-AL-SIACIEB, 403.
ARABES, 9, 10, 12, 14, 15, 16, 38, 97, 331, 387, 230. 451, 465.
ARABES d'AFRIQUE, 234, 464.
ARABIE, 1, 3, 8, 14, 15, 27, 139, 140, 205, 441.
ARAFAT, 39.
ARAGON, 257.
ARAMA, 12
ARBRE (coupole d'), 379.
ARMÉNIE, 113, 198.
ARRACH, 469.
ARRAFA, 37.
ARVAT, 27.
ARZACHEL, 353, 384.
ARZEW, 469, 470.
ASCHUR, 248.
ASHATILI, 427.
ASIE MINEURE, 113, 213, 216, 218.

Asion-Gaber, 15.
Asn, 71, 80.
Assassins, 221, 228.
Astorga, 2 3.
Astoriés, 151, 261.
Aswad, 58, 100, 102.
Asyr, 5, 459
Atabek, 216, 218.
Athir-Eddin-Al-Arhiar, 308.
Atra, 21.
Atziz, le Kharizmien, 216.
Aubas (combat d'), 57.
Aumone, 71.
Aures (l'), 478.
Aut, 29, 48.
Autun, 150.
Aven-Pace, 398.
Aven Zohar, 394.
Averroes, 290, 353, 366, 386, 389, 396, 399.
Avicenne, 356, 389, 393, 398, 400.
Axum, 78.
Aydar (bat. d'), 257.
Ayesha, 46, 59, 97, 131.
Azaque ou Dime, 271. V. Zekat.
Azarakites, 137, 138.
Azdites, 23, 28, 29.
Aziz-Billah, 206, 351.
Azlam, 35.

B

Baalbek, 108.
Babek, 202.
Bab-el-Mandeb, 8, 146.
Bader, 250.
Bagous (guerre de), 33.
Bakites, 22, 33, 102
Badajoz, 262, 276, 283, 287, 293, 300.
Badian, 55.
Baeza, 257, 284, 293, 299, 314.
Bagdad, 182, 188, 190, 192, 199, 200, 203, 228, 362, 444, 453, 459.
Baghdadi, 405.
Babira, moine chrétien, 11. V. Djerdjis.
Bahram, 106.
Babylone, 4, 21, 22, 27, 58, 100, 103, 149, 449, 152, 164.
Bakoui, 383.
Baktishua, 392.
Baléares, 238, 266, 287, 297, 300.
Balkis, 26.
Baqui, 250.
Barmecides, v Khaireddin, 306.
Barcah, 122, 215.
Barcelone, 264, 263.
Bari, 242, 243.
Baribens, 198.
Barkarok, 215, 220.
Barmecides, 172.
Barr-el-Scham, 105.
Basiens, Basiriens, 399, 402.
Bassorah, 7, 96, 97, 129, 165, 184, 193, 198, 453.
Bathéniens, 221 et suiv.
Batinistes, 401.
Batn-Mara, 23, 28.
Batn-Mohassar, 81.
Beldir, 254.
Belder, 61, 75.
Bédouins, 182.
Beghdawi, 402.
Beja, 269, 283.
Bekri, 380.
Belezma, 487.
Ben-Adad I, 278.
Ben-Adad II, 111, 278.
Ben-Aissa, 107, 475.
Ben-al-Nahdi, 351.
Benabes, 216.
Benat-Allah, 35.
Bendemir, 208.
Ben-Ghanah, 476.
Ben-Hadidje, 125.
Ben-Hud, 312.
Beni-Alapitar, 277.
Beni-Djerrom, 11, 28, 112.
Beni-Hammad, 282
Beni-Hamud, 275, 278, 283, 292.
Beni-Hud, 277.
Beni-Merin (les). V. Mérinides.
Beni-Mnad, 489.
Beni-Moussa, 477.
Beni-Zian (les), 302, 306.
Ben-Nahar, 479.
Beno-Abs, 33.
Benou-Amadjour, 345.
Benou-Amir, 33.
Benou-Asad, 101.
Benou-Fat, 31.
Benou-Ilmim, 100, 101.
Benou-Yiad, 113.
Ben-Zamoun, 467.
Ben Zerdn-Alkhairi, 361.
Berbères (406, 115, 140, 234; V. Maures indépendants.
Biban, 480.
Bibars, 443.
Biscara, 478.
Bivar (Rodrigue de), *Le Cid*, 280.
Bladah, 469, 474, 477.
Boabdil. Voy. Abou-Abdallah.
Boghar, 478.
Bohaeddin, 119.
Bokhara, 132, 161, 438.
Bone, 168, 370, 472.
Borag (le), 40, 66.
Borel, 264.
Borhan-Eddin, 405.
Bosc, 209.
Bostra, 105.
Boufarik, 470, 471.
Bougie, 248, 282, 292, 302, 306, 470, 473, 489.

Boudiès, 200, 202, 208, 345.
Bou-Maza, 478.
Bou-Mezrag, 467, 468.
Bou-Merzoug, 475.
Boussole, 438.
Bouzakia, 101.
Brindes, 242.
Broussa, 445.
Busentello, 247.
Butin (partage du), 90.

C

Caab, 57.
Caaba. V. Kaaba.
Cabdel, 101.
Caab, fils de Malik, 410.
Cacidat el Bordba, poème, 57.
Cacem-Hamdallah, 205.
Cadesiah (bat. de), 129.
Cadis, Cadiis, 91, 180.
Cadri-Zadeh, 303.
Cadix, 287.
Caiem, 201, 207, 210, 217.
Cainoca (Ns), 29, 54.
Caire (le), 205.
Cairowan, 125, 133, 145, 205, 237, 245, 288, 292
Calatayud, 285.
Calatannosor (bat. de), 205.
Calatrava, 290.
Calle, 257.
Calendrier arabe, 485.
Calicut, 440.
Campanus de Novarre, 380.
Candie, 244, 250.
Canoge, 162, 209.
Canoge, 35.
Canoun, 403.
Canton, 430.
Capitation, 181.
Cappadoce, 160.
Caracorum, 227.
Carmona, 150, 257, 276, 278, 284.
Carthage 145.
Casr-el-Cadim, 227.
Casr-Jani, 239, 240.
Caswin, 225.
Catalogne, 257, 261.
Catane, 288.
Cays, 100.
Cazwini, 382, 390, 420.
Cervera (bat de), 264.
Césarée, 111.
Ceuta. 147, 246, 283, 305, 355, 410.
Chammir, 26.
Charlemagne, 200.
Charles Martel, 157, 159.
Charles-Quint, 308.
Cheddad, 14.
Cherchell, 477.
Chérifs. V. Schérifs.
Chiva (la), 475.
Chiatites, 402.
Chillouks, 466.
Chimie, 184.
Chine, 230, 430.
Chosroès, 30, 40, 57.
Chott, 478.
Chouraibi, 101. 105, 112.
Christianisme, 35.
Chrysococca, 351.
Chypre, 111, 212.
Cid (le), 280, 283. 284, 285.
Cilicie, 160, 170, 212, 214.
Civita-Vecchia, 243
Coda, 49.
Co-Chéou-King, 351, 361.
Codiaites ou Codiaa, 21.
Cohen-Attar, 307.
Coimbre, 202, 280.
Colayb, 33.
Coleah, 469, 471.
Colloughis, 111, 168, 170.
Colzoum, 120.
Compagnons du Prophète, 93.
Compostelle. 204.
Constantin, fils d'Héraclius, 109.
Constantine. 467, 471. 475, 480.
Constantinople, 114, 159, 450.
Coptes, 118.
Coraïdhites, 75.
Coraizha, 29, 54.
Coran (le), 43. 45. 47. 61, 91, 481.
Cordoue, 150, 151, 250, 252, 259, 268, 271, 270, 278, 285, 293, 294, 315, 353.
Cordoue (Mosquée de), 272.
Coreischites, 20 et suiv., 37, 41, 51, 96, 133.
Coromandel, 430.
Corse, 238, 260.
Corzha, 54.
Cos, 114.
Cossaï, 20.
Cosrayr, fils de Sad. 20.
Coss-Ennatif combat de), 128.
Costa-ben-Luka, 344.
Cowa.
Coudiat-Ati, 475.
Coufiques (caractères), 61.
Covrra, 101.
Cozhaa, 28.
Crète. 114, 259.
Croisades, 219.
Ctésiphon, 130.
Cuença, 257, 258, 260, 270, 295.
Cyrénaïque, 122.
Cyzique, 114, 115.

D

Daba, 102.
Dachicha, 20.
Dahis (guerre de), 33.
Dahna. 102.

DAHRA, 283, 478.
DAHRITES, 401.
DAIS, 241.
DAMAS, 105, 107, 134, 165, 193, 194, 221, 233, 346, 430, 441, 445.
DANEK, 487.
DARFOUR, 437, 465.
DASTAGERD, 40
DAULET-SCHAH, 428.
DAUMAT-DJANDAL, 54, 57, 100.
DAYAYNE, 102.
DAYA, 478.
DJELFI, 216.
DELLYS, 478.
DENIA, 277, 295, 300, 313.
DERBEND, 160.
DERBEYIH, 461.
DHAFAR, 7, 24, 27.
DHAHER, 207, 218, 220.
DHOBYAN, 33.
DIA (la), prix du sang, 37.
DIAR-BEKR, 113.
DIAR-MODHAR, 113.
DIAR-RABIA, 113.
DIEGO DE CORDOUE, 305.
DILEMITES, 346.
DIMT, 181,
DIRAR, 487.
DIRHEM, 487.
DIVANS, 180, 417.
DJABALAH, 23, 109.
DJABER, 45.
DJABER-BEN-AFFLAH, 353.
DJABIRA, 56, 75.
DJAFAR, 347.
DJAFNA, 23.
DJAHIZITES, 402.
DJALULAH (bat. de), 130.
DJAMRA, 81.
DJAUHER, 247.
DJEBER, 389.
DJEDDA, 6, 435; 449, 457, 459, 462.
DJELAL-EDDIN.
DJEMA-GHAZAOUAT, 478.
DJEMAL-EDDIN-BEN-WASEL, 422.
DJEMAL-EDDIN-MOHAMMED BEN-MALEK, 407.
DJEMILAH, 478.
DJEMSCHID, 363.
DJERBA, 57.
DJERDJIS (Georges), 41. V. SERGIUS ET BAHIRA.
DJEWAIRIA, 108.
DJEZIREH, 181, 205, 211, 218, 220, 224.
DJIRJIA, 176.
DJIN, 35.
DJODHAIMA, 20.
DJONDISSCHAHPOUR, 335, 391.
DJORDJAN, 133, 198, 210
DJORHOM. V. BENI-DJORHOM.
DJOWATHA, 102.
DOJAIL-EL-AHWAR, 140.
DOUAIRS, 470, 471.
DOUERRA, 471, 472.
DOURAID, fils de Schimma 33.
DRAGUT, 309.
DRAYHY, 460.
DREAN, 474, 475.
DROIT DE REPRÉSAILLES, 86.
DRUZES, 207.
DULBO (bat. du), 262.
DZOU-CAR, 22.
DZOUL-CARNEIN, 26.
DZOUL HOLAYFA, 79.
DZOUL-MEDIAZ, 31.

E

EBN OU IBN-ABI-THALTA, 353.
EBN-AL-AALAM, 208, 317.
EBN-AL-ATHIR, 425.
EBN-AL-BAWAB, 426.
EBN-AL-CASEM, 404.
EBN-AL-COUTHIAH, 126.
EBN-AL-FARADHI, 427.
EBN-AL-HADJIB, 405.
EBN-AL-MASSIH, 353.
EBN-AL-MOKAFFA, 411.
EBN-AL-SERAKI, 410.
EBN-ARABSCHAH, 414.
EBN-AYASH, 403.
EBN-AYYAS, 423.
EBN-BAJAH, 398.
EBN-COTAIBAH, 410.
EBN-DJOUZI, 420.
EBN-DORAID, 417.
EBN-FARADH, 417.
EBN-FARHOUN, 105.
EBN-FORAT, 425.
EBN-HABIB-AS-SOLAMI, 127.
EBN-HARITH-AL-KHOSHNI, 127
EBN-HAYIAN, 427
EBN-HESCHAM, 407.
EBN-KHALLICAN, 129.
EBN-KHATIB, 427.
EBN-KOTHAIBAH, 126
EBN-ISHAK BEN KESOCT, 339.
EBN-JOUNIS, 206, 351, 368, 378, 407
EBN OSAIBAH, 129.
EBN-OUAHH, 404.
EBN-ROSCHD, 105.
EBN-SAHIH-S-SALAT, 427.
EBN SAID., 398.
EBN-SCHAHHR, 357, 361.
EBN-SLIH, 409.
EBN-SINA, 393.
EBN-SORAIDJ, 412.
EBN-WASEL, 420.
EBN-YOUNIS, V. IBN-JOUNIS.
ECHECS, 83.
EGIDA, 150, 273, 276, 278, 314.
EDECO, 117
EDESSE, 220, 335.
EDHAN, 51.
EDRIS, EDRISITES, 205, 230, 217, 259, 316.

EDRISI, 380.
EGYPTE, 117, 137, 198, 205, 221, 223, 228, 461.
EL-ALA, 102.
EL-AROUD, 4.
ELBARKANI, 407.
ELCUSE, 100.
ELFARHAT, 400.
ELHACA, 8. V. HAÇA.
ELKATHA, 8.
ELKATIF, 8, 446.
ELLAKHMI, 405.
ELMAGIN, 425.
ELMAZERI, 405.
ELOUDIFIA, 469.
ELSEADJANI, 407.
ELVIRA, 150, 258.
ELYAS, 235
ELZAGAL, 326.
EMIR Commandant, seigneur, 12.
EMIR-AL-MOUMENIN, *commandeur des Croyants*, 215.
EMIR-AL-OMRAH, 190, 346.
ENFANTS, 84.
ESCLAVAGE, 87.
ESPAGNE, 146, 155, 232, 268, 434.
ESSARARAT, 60.
ETATS BARBARESQUES, 307, 435, 441, 464.
EUDES, 156, 157.
EUPHÉMIUS, 239.
EUTEMI, 306.

F

FADAG, 51.
FADHL, 172.
FAKREDDIN, 452.
FAKREDDIN-AL-RAZI, 402.
FAMIAH, 118.
FARESI, 108.
FARSISTAN, 131.
FATH-BEN-NAGDAH, 350.
FATHIME, 46.
FATHIMITES, 205, 208, 219, 247, 248, 346.
FEGAD, 35.
FEHIH, l'Aurore, 71.
FELLAH, 448.
FEMME (sort de la), 83, 89.
FERDINAND III, 299, 314.
FERDINAND GONZALEZ, 203.
FERDINAND LE CATHOLIQUE, 325.
FERGHITAH, 128
FERME MODÈLE (Algérie), 469.
FETWA, 466.
FEU GRÉGEOIS, 115.
FEZ, 236, 246, 250, 283, 291, 302, 324, 355, 466.
FEZZAN, 437.
FIDJAR, 41, 43.
FIROUZABADI, 408.
FIRARH, 104.
FLISSAS, 479.
FOKARAS, 402.
FOLAIH-BEN-AOURA, 412.
FOSTAT, 194, 206.
FOULLAN OU FELLATAS, 405.
FRAGA, 295.
FRANCE, 238.
FRANCS, 156.
FRAXINET, 244, 266.
FRÉDÉRIC II, 386.

G

GACIE (Guerre sainte), 219
GAIOUK, 228.
GALICE, 260.
GARABAS, 473.
GARCIE FERNANDEZ, 264.
GARIGLIANO, 242, 243.
GAULE, 150.
GAZZALI (Al), 269, 357.
GAZZALI OMAR BEN FAREDH, 417.
GEBER, 386.
GEISH, 106.
GEMAL-EDDIN, 357, 361, 417.
GENERALIF (le), 316.
GÊNES, 248. 281.
GENGIS-KHAN (Tchinghiz-Khan), 213, 220, 229.
GÉORGIE, 198, 214.
GÉRARD DE CRÉMONE, 386.
GERBERT, 249, 386.
GHASSANIDES, 4, 18, 20, 21, 23, 25, 108, 482.
GHATAFAN, 33, 100, 101.
GHAZNEVIDES, 209, 210, 216.
GHELMA, 475.
GHILAN, 198, 227.
GHOUL, 35.
GHOURIDES, 216, 227.
GIAFFAR, 172.
GIAZLAH-BEN-GIAZLAH, 397.
GIBRALTAR, 147, 323.
GILAN DE DAMAS, 402.
GIOMAIL-BEN-ZEYAZ, 300.
GIRALDA (la), 296, 431.
GIULDEKI, 397.
GOZZO (île de), 238.
GRÉGOIRE, 123.
GRENADE, 150, 260, 270, 283, 286, 294, 300, 316, 325 et suiv., 353.
GRÉYN, 8, 13.
GUADALAXARA, 281, 290.
GODOLA, 252, 280.
GUI DE RAVENNE, 375.
GUZZARATE, 209.

H

HABASCH, 338, 341.
HABRAH, 473.
HAÇA (l'), 4, 7, 449, 452.
HADJ, grand pèlerinage, 35, 58, 80.
HADJAR, 111.

HADJER, 180, 254, 263.
HADJI AHMED, 467-469, 471, 473, 475.
HADJI KHALFA, 383, 429.
HADJOUTES, 477.
HADR, 21.
HADRAMAUT, 4, 7, 21, 27, 58, 100, 102, 141.
HAFSA, fille d'Omar, 102.
HAIDHAMITES, 401.
HAKEM, 206, 351.
HAMAD, HAMADITES, 248, 277, 489.
HAMADAN, 106.
HAMAGANI, 411.
HAMADANITES, 198, 203, 208, 211.
HAMAH, 108.
HAMALAT-EL-CORAN, 101.
HAMASA, 447.
HAMMAM-BERDA, 475.
HAMZA, 45, 51, 52, 75, 207.
HAMZA-EL-ASAD, 53.
HANBAL, 401.
HANBALITES, 404.
HANEFITES, 401, 405.
HANIFA, 55, 201.
HANZHALA, 101.
HAOUCH-CHAOUCH, 471.
HAPSEO, 220.
HARACTAH, 477.
HARITH (Aretas), 22, 33.
HARITH, V. Elharidj, 23.
HARITH-ERRAICH, 24.
HARITH-BEN-HILLIZE, 415.
HARIRI, 410.
HAROUN, 196.
HAROUN-AL-RASCHID, 172, 176, 188, 235, 337, 391.
HAROUN-BEN-ALI, 350.
HARRAN, 391.
HASCHEM, 29.
HASCHCOUN, 471.
HASCHICH, 225.
HASSAN, 98, 145.
HASSAN AGA, 309.
HASSAN-AL-KEBIR, 451.
HASSAN-BEN-HAITHEM, 351, 364, 372.
HASSAN-BEN-MOHAMMED, 409.
HASSAN BEY, 468.
HASSAN, fils d'Ali, 131.
HASSAN, fils de Thabit, 51, 416.
HASSAN-SABBAH, 225.
HATIM, 33, 34.
HAUDHA, 55.
HAURAN, 105.
HAUWARIN, 136.
HAUZA (Combat de), 33.
HAWAZIN, 53, 41, 57, 101.
HEDAYHALLAH, 357, 397.
HEDAÏA, 105.
HEDJAZ, 4, 5, 13, 26, 28, 100, 131, 140, 182, 203, 210, 414, 457, 459.
HEDJER, 4, 101.
HEGIAGE, 139.
HEGIAZ-BEN-YOUSEF, 337.
HÉGIRE, 40.
HEJER, 134.
HEMS (Emèse), 108.
HEMYARITES ou HOMÉRITES, 13, 21, 445, 450, 453, 483.
HENRI DE BESANÇON, 280.
HENTELA, 290.
HÉRACLIUS, 30, 55, 105, 106.
HERMOZAN, 131.
HERNAN, HERNANITES, 401.
HESCHAM, 253.
HESCHAM Ier, 251, 255, 261.
HESCHAM II, 253, 263, 274.
HESCHAM-BEN-MOHAMAD, 276.
HIÉRÓPOLIS, 111.
HILF-AL-FODHOUL, 42.
HINDOUSTAN, 230.
HIRA, 4, 18, 20, 21, 22, 25, 101, 120, 482.
HIWA, 33.
HOBAL, 29, 35.
HODAÏBIA, 54.
HODAILITES, 402.
HODEIDA, 7.
HOUARA, 235.
HONAIN, 57, 70, 391, 392, 398.
HOROUDJ, 396.
HOSSEIN, fils d'Ali, 84, 98, 130.
HOTAM, 102.
HOULAGOU, 228, 229, 230, 357, 360
HOUSSEIN, 405
HUESCA, 257, 277, 280, 284
HYCSOS, 14.

IACOUB-BEN-TAHIR, 353.
IAHIA, 398, 401.
IAHIA-BEN-KHALED, 337.
IAHIA-BEN-ABI-MANSOUR, 337
IAIAH-BEN-NASRILLAH, 220.
IATHREB, 5, 26, 28, 29, 48, 49.
IBADAT, 403.
IBIGH, 229.
IBN OU EBN-AL-OUARDI, 382.
IBN-AYAS, 383.
IBN-BATHOUTHAH, 382.
IBN-HAUKAL, 378.
IBN-KHALDOUN, 120.
IBN-RAIEK, 109.
IBN-SAID, 381.
IBRAHIM, 168.
IBRAHIM-AL-NIZAM, 403.
IBRAHIM-BEN-AGLAB, 179, 235.
IBRAHIM-MAUSELI, 412.
ICONIUM, 215, 218.
ICRIMA, 101, 102.
IDRIMA, 406
IEMAMAH, 4, 8, 55, 58, 100.
IEZDEDJERD, 105, 128, 130, 132.
IHLAL, 79, 80.
IHRAM, 79, 80, 82.
IMAM (croyance), 44.
IMANS (Iémams), 137, 186.

IMROULCAÏS, poète arabe, 32, 415.
INDE, 101, 209, 336, 358.
INDUS (l'Arvandrite), 402.
IRAK, 21, 22, 130, 134, 137, 138, 165, 183, 193, 453.
IRAK-ADJEMI, 130, 190, 220.
ISAAC BEN-IBRAHIM, 307.
ISABELLE, 325.
ISCHIA (île d'), 242.
ISCHKID, 198, 208.
ISFAHANI, 412.
ISFRAINI, 3087
ISHAK-BEN-IBRAHIM, 412.
ISLAM, 41.
ISLY, 478.
ISMAEL, 193.
ISMAEL, 209.
ISMAIL-BEN-SERAI (Séroge), 320, 323
ISMAÏLIENS, 202, 224, 401.
ISMAÉLITES, 13, 14
ISMAIL-BEN DJAM, 412.
ISPAHAN, 183.
ISSUS, 475.
ITALIE, 238.
IYADH, 101, 112.
IZAR, 70.

J

JACQUES Ier, 209.
JAEN, 314.
JAUHERI, 330.
JAUHERI-ALI-BEN-ISMAIL, 311.
JECTANIDES, 13, 14, 21, 28.
JÉRUSALEM, 110, 210, 219, 220, 223, 224
JEUNE, 71.
JUDAISME, 34.
JUIFS, 270, 271.
JULIEN (Cte), 146-140.
JURISCONSULTES, 91.

K

KAABA, 13, 26, 28, 32, 35, 36, 42, 51, 78, 82, 130, 203, 447, 453.
KABYLES (Kabaïles), 140, 167, 170, 173, 177, 470, 480.
KADDOUR-DEDDY, 470.
KADER, 201.
KAHINA, 145, 146.
KAHER, 197, 199.
KAIROWAN (Voy. Cairowan.)
KAIS-BEN-ASEM, 414.
KAREK (île de), 457.
KARMATHES, 202.
KATIB-TCHELÉBI (Hadji-Khalfa), 383, 420.
KAUKEBAN, 461.
KEBLA, 54, 71.
KEHANA (divination), 35.
KELB, 112.
KERAM'L-SHORAIK, 119.
KERBELAH, 135.
KERMAN, 132, 183, 190, 210, 218.
KESRA (Voy. Chosroë).
KESSOURS, 478.
KETAMA, 235, 245, 248.
KHAÇAFA, 33.
KHADIDJAH, première femme de Mahomet, 12, 13, 46.
KHAIBAR, 23, 54.
KHAIR-EDDIN, 306, 308.
KHALED, 57, 58, 75, 101, 103, 108-112.
KHALIFE, 186.
KHALIL-BEN-ISHAK-BEN-YAKOUB, 408.
KHARADJ, 140, 181, 271.
KHARAMITES, 401.
KHAREGITES, 134, 139.
KHARIZME (Voy. Khowaresm).
KHARIZMIENS, 229.
KHAT-EL-ARAB, 130.
KHATIB-BEN-AHMAD, 410.
KHAZA, 33.
KHAZRADJITES, 29, 48, 51.
KHIRWAN, 130.
KHOMAROUIAH, 191, 196.
KHONDEMIR, 128.
KHORAIBA, 97.
KHORASAN, 132, 183, 192, 199, 202-20 227.
KITABA, 445.
KORDOUAN, 465.
KOTAILAH, 413.
KHOULAN, 6.
KHOUZISTAN, 131, 190.
KHOWARESM, 133.
KHOZAA, 28, 50.
KIBAH, 35.
KINDA, 33, 102.
KINNESRINN, 108.
KONDOFAH, 6.
KOSDAR, 209.
KOTAIBAH, 161, 163.
KOTBAH, 168, 211.
KOUFAH, 96, 98, 120, 134, 135, 140, 165 203.
KOUSCHIAR, 370.
KUBLAÏ, 228-230, 357, 361.
KURDISTAN, 130.

L

LA CALLE, 474.
LAGHOUA, 478.
LAHOR, 216.
LAHYAN (île), 54.
LAKIT DROU HADDJ, 102.
LAKMITES, 20.
LAMEGO, 262, 280.
LAMTUNA, 282, 289.
LARISTAN, 199
LASCARIS (de), 400.
LAT, 35, 57.
LEBID, 32, 415.
LEITZ, 192.
LELLA-MAGHNIA, 478.

LÉON, 263.
LÉON L'AFRICAIN, 383.
LÉON L'ISAURIEN, 159.
LÉONARD DE PISE, 386.
LÉRINS (île de), 238.
LETTRES DE CHANGE, 270.
LIBAN, 116.
LIQUEURS FERMENTÉES, 82, 87.
LISBONNE, 262, 267, 276, 293.
LOCMAN, 14, 411.
LOUEVA, 7.
LORCA, 325.

M

MAAMELAT, 403.
MABED, 412.
MACTA (lat, 472.
MADAÏN, 130.
MADAGASCAR, 436.
MADEN (Almaden), 269.
MADJNA, 31.
MADRID, 281, 296.
MAGISME, 34.
MAGHEB, 25, 146, 170, 192, 205, 233, 275, 283, 289, 291, 301, 302, 461.
MAGHEB (Prière du), 71.
MAGHEB-EL-AGSA, 236, 245, 252, 255, 272.
MAGHEB-EL-AGUSTHA, 236.
MAHADI, 245.
MAHADI (le) ALMOHADE, 269.
MAHADIA, 205, 245, 288, 292.
MAHANI (le), 342.
MAHELMA, 471.
MAHI-EDDIN, 469.
MAHMOUD, 209, 215, 230, 350, 357.
MAHOMET, 37, 92, 483.
MAHOMET-BAGDADIN, 370.
MAHR, don nuptial, 84.
MAHRAH, 4, 7, 24, 58, 100, 102.
MAKAM IBRAHIM, 80.
MAKRIZI, 421.
MALAGA, 150, 209, 275, 278, 283, 284, 320.
MALAIS, 136.
MALEK, 250, 404.
MALEK ADHEL, 223.
MALEK CAMEL, 223.
MALIK (fils de Nowaïrah), 101.
MALEKITES, 401.
MALEK SCHAH (Melik Schah), 214, 220, 230, 357.
MALEM CANA, 383.
MALHADET, 401.
MALTE, 238, 288.
MAMLOUK, 228, 229, 443, 446, 448.
MANGOU KHAN, 228
MANSOUR, 247.
MARABOUTS, 282.
MARDAITES, 116, 159.
MARDAWIGE, 198.
MARED, 7, 21.
MARIA, 23.
MARIN DE TYR, 374.
MARMUDA, 235, 263, 290.
MAROC, 283, 289, 291, 302, 355, 461, 466, 468, 477, 490.
MARWA, 80.
MASCARA, 468, 469, 470, 474, 477.
MASCATE, 446, 449, 457.
MASHALLAH, 337, 339.
MASKEN, 138.
MASOUDI, 378, 423.
MASSOUD, 210, 217.
MAURES INDÉPENDANTS, 129, 133, 145
MAURONTE, 159.
MAUSEL, 110. Voy. MOSSOUL.
MAWARANNAHAR (*Transoxiane*) 216, 227.
MAWIA, 23.
MAZAGRAN, 475.
MAZAGRAN, 477.
MAZANDERAN, 133, 193, 198.
MAZDAC, 22.
MAZDAKITES, 401.
MAZDARITES, 402.
MAZZARA, 239, 240.
MDABEK, 467, 469.
MÉCHOUAR, 470, 472.
MECQUE (la), 5, 13, 14, 28, 30, 37, 42, 56, 61, 78, 108, 130, 138, 182, 185, 203, 214, 223, 440, 453, 459, 462.
MÉDÉAH, 468 et suiv.
MÉDINE, 5, 40, 54, 61, 78, 97, 130, 139, 182, 223, 459, 462.
MEDJANA, 475.
MEDJEZ-EL-AHMAR, 475.
MEDRARITES, 346.
MEDRESCH, 214.
MEIDANI, 412.
MEKRAN, 132, 199.
MELCHIN (Voy. Malek Chmel), 223.
MEMPHIS, 119.
MENTEFIK, 441.
MEQUINEZ, 346, 466.
MERAGAH (observations de), 230, 357-385.
MERIDA, 150, 256, 258 276, 300.
MERIEM-TCHELEBI, 303.
MERINIDES (les), 302.
MERS-EL-KEBIR, 305, 468, 470
MERWAN Ier, 137.
MERWAN II, 168.
MÉSOPOTAMIE, 113.
MESOUAH, 120, 194, 195, 200.
MESSINE, 288.
MESUE, 301.
METIDJA, 471.
MIHMEL, 447.
MIHRAB, 272.
MILAH, 470.
MILIANAH, 471, 475, 477.
MINA, 80
MINARETS, 71.
MIRADJE, 182.
MIRAMOLIN, 215.

Mir Mahenna, 457.
Mirkhond, 428.
Mir-Schemseddin, 400.
Misergum, 477.
Mithcal, 487.
Moallacas, 32, 415.
Moattellas, 401.
Moawiah, 96, 98, 110, 114, 115, 125, 131, 182.
Moawiah II, 136.
Mobanschar, 357.
Moctader-Billah, 196, 197, 217.
Moctafi, 217.
Moctafi-Billah, 196, 197, 217.
Moezz-Eddaulah, 200, 247.
Moezz-Ledinillah, 205.
Moflih, 345.
Mogador, 476.
Mogultaui, 348.
Mohabbed-al-Djohani, 402.
Mohadjir (el), 49, 102.
Mohalleb, 138, 161.
Mohalleb, fils d'Abou Sofra, 162.
Mohammad (V. Mahomet), 35.
Mohammed Ier-II, 319, III—IX, 320.
Mohammed, 215, 216, 226.
Mohammed (Abbassido), 168.
Mohammed Alhamar, 312, 314.
Mohammed-Ali, 463, 465.
Mohammed ben-Aglab, 240.
Mohammed ben-Cassim, 162, 163.
Mohammed-ben-Aladami, 344.
Mohammed-ben-Keladun, 357.
Mohammed ben-Masoud, 398.
Mohammed-ben Mobaschar, 357.
Mohammed ben-Mohamad, 417.
Mohammed ben-Musa-al-Khowaresmi, 339, 364.
Mohammed-ibn-Ommiah, 330.
Mohammed-ibn Soood, 455, 458.
Mohtesib, 182.
Mois sacrés, 78.
Moka, 7, 150, 452, 456, 463.
Mokawkas, 55, 117, 119.
Mokhtar, 137, 138.
Mongols, 213, 2[illegible].
Monnaies musulmanes, 467.
Monnaym, 202.
Montemah, 160.
Moslem[illegible]-Maghribi, 353.
Mosbah, fils d'Oumayr, 18.
Mosnedjamah, [illegible]00, 101.
Mossoul, 183, 184, 196, 198, 220.
Mostain, 180.
Mostaganem, 460, 470.
Mostakfi, 197.
Mostali, 210, 220.
Mostalik, 54.
Mostandjid, 218.
Mostansir, 180, 207, 214, 218, 228.
Mostarchid, 217.
Mostazim, 219-228.
Mosthadi, 218, 221.
Motaki, 197, 200.
Motamed, 189, 193.
Motarrezi, 407.
Motassem, 61, 175—187, 202.
Motawakkel, 175—189, 301.
Motaz, 189, 193.
Motazelites, 187, 399, 400.
Motenabbi, 417.
Mothaded, 193, 196, 197, 203.
Mothadi, 189.
Mothakhallims, 400, 402.
Mothanna, 127, 128.
Motiii, 201.
Mottaled, 29.
Moucaiak, 104.
Moudisahhabat, 32.
Moukhaïrik, 49.
Moumin croyant, 44.
Mounafera (luttes de gloire), 33.
Mounaficoun (hippocrites), 49, 52.
Moundhir Ier, 111, 22.
Mourrakkich, 33, 416.
Mousa-ben-Noseir, 146, 150-152.
Mousa-el-Darkaoui, 471.
Mouslim, 44.
Mousnad (écriture), 21.
Moustariba, 12, 14.
Moutaber, 450.
Moutéarriba, 12, 14.
Moutemmem, 101.
Mouzaia, 477.
Mouzdelifa, 81.
Mowaffek, 189, 192-194.
Mozarabes, 153, 258, 286.
Msilah, 477.
Muezzin, 71, 77.
Muhamad-el-Nasir, 297.
Muhamad ben Abdallah, 289.
Muhamad ben Alhamar, 300.
Muhamad ben Hud, 300.
Muhamad Ier, 252, 257, 258.
Muhamad II 270.
Muhamad-ben-Abdallah, 263 (Voy. Al-mondzor.
Muhamad-el-Mahadi, 275.
Muley Abdallah, 330.
Muley Abderrahman, 446, 468, 477.
Muley Hacen, 321, 325.
Muley Mohammed, 340.
Muley Molec, 340.
Munuza, 157.
Murcie, 151, 276, 277, 279, 286, 291, 300, 313, 353.
Musa-ben-Schakir et ses fils, 340.
Musab, 137, 138.
Musara (bal. de, 234.
Mustapha-ben-Omar, 468.
Mufa, 23.
Muzaffer-al-Iskerledi, 366.
Mystiques, 400.
Mzaoua, 479.

N

NABATÉENS, 4, 17.
NABIGHA-DHOBYANI, 33, 416.
NADHIRITES, 20.
NADIR-CHAH, 457.
NADJERAN, 24, 26, 35. 58.
NADR-BEN-HARETH, 413.
NAKHA, 58.
NAKHLA, 31; 41.
NAKIB, 48.
NAMAZ (la prière), 70.
NAMIR, 128.
NAPOLÉON, 460.
NARBONNE, 156, 260, 261.
NASAFI, 402.
NASAR-ABOUL-GIUZ, 320.
NASRITES, 20.
NASSER-EDDAULAH, 198.
NASSIR-EDDIN-THOUSI, 230, 351, 357, 360, 380, 399.
NECHMEYA, 175.
NEDHAM-EL-MULK, 214, 226.
NEDJED, 4, 7, 8, 13, 28, 31, 52, 54. 58, 100, 140, 454. 158.
NEGUSCH D'ABYSSINIE, 26, 15, 55.
NEIL[illegible] 130, 337, 339.
NESTORIENS, 335.
NIGRITIE, 465.
NIZAMITES, 102.
NISCHABOUR, 346.
NISKI (caractères), 61.
NOAH, 209
NOMAN III, V. 22.
NORAS, 271.
NORMANDS, 267.
NOURAA (combat de), 33.
NOUR-EDDIN, 216, 221.
NOWAIRI. 3, 82, 125.
NUBIE, 122.

O

OATAZES, 308, 310.
OBEIDAH, 52.
OBEIDOLLAH, 135. 5.
OBEIDOLLAH fils de Zyad, 137.
OBOLLAH, 101, 129.
OCAZH, 31, 36, 11, 115.
OCTAI, 227.
ODHENA (Odoenath), 20.
[illegible] 52. 56.
OKBAH, 112.
OLOUG-BEG, 230, 357, 363, 383.
OMAN, 1, 7, 21, 27, 58, 100, 102, 111, 116, 157.
OMAR Ier, 40, 47. 49, 52, 62, 75, 78, 91, 96, 101, 108, 110, 111, 118, 128, 129.
OMAR II, 159, 188.
OMAR, 383.
OMAR BEN-HASSAN, 257.
OMAR-BAN-KHALDOUN. 353.
OMAR-KHEIAM, 215, 351, 359, 367, 380.
OMMIADES, 66, 99.
OMRA (visite des lieux saints), 58, 70.
OPPAS, 149.
ORAN, 291, 306, 467, 471 et suiv.
ORDOUN, 105.
ORLÉANSVILLE, 178.
ORMUZ, 446, 119, 152.
ORTOK, ORTOKIDES, 216, 220.
OSTIE (Port d'). 242.
OTBA, fils de Phazaroun, 130.
OTBI, 126.
OTHMAN, fils d'Affan, 11. 16, 61-62, 91, 96, 97, 120, 121.
OTHMAN, fils de Honwarith, 39, 42.
OTTOMANS. 229, 230, 117.
OUADAY, 465.
OUAD-EL-ALIG, 177.
OUÇAMA, fils de Zeid, 58, 100-103.
OUCHDA, 178.
OUED-ZENATI, 175.
OUMM-AIMAN, 41.
OUMM-KHOLTHOUM. 11.
OURIQUE (bat. d'), 287, 293.

P

PALERME, 288, 133.
PALMYRE, 1
PAPIER DE COTON, 138.
PASTEURS (rois), 11.
PÉLAGE, 151, 260.
PENDJAB, 209.
PERI REIS. 149.
PERSE, 127, 132, 216, 218, 151.
PETRA. 3, 17, 18, 78.
PHÉNICA (bat de), 111.
PHILIPPE II, 329.
PHILIPPE III, 330.
PHILIPPEVILLE, 476.
PHYLARQUES, 19.
PIERRE DE NAVARRE, 308.
PIERRE NOIRE, 13, 52, 203.
PISE, 248, 281.
PLATON DE TIVOLI, 386.
POITIERS (bat. de), 158.
PORTES DE FER, 176.
PORTUGAIS, 115, 119.
PONZA (île de), 242.
POUDRE A CANON, 138.

Q

QUILOA, 152.
QUINTOS (bat. de), 270.

R

RABIA, 33.
RABIA, fils d'Ommiah, 80.
RACHILDIS, 95.
RAIKITES, 198.
RARM (combat de), 33.
RAMADHAN (jeûne du), 51.

RAMDHA (colline voisine de la Mecque), 45.
RAMIRE II, 262.
RAMLAH, 110.
RASCHED, 217.
RASCHID-ELDIN, 428.
RASS-EL-AKBAH, 375.
RAVENDIENS, 202.
RAVENNE (école de), 372.
RAYMOND DE BOURGOGNE, 286.
RAZIS, 389, 392.
RAZZIAS, 237.
RELKA, 71.
RENAUD DE CHATILLON, 223.
RESADA, 237.
RHADI, 197, 199.
RHAHARITES, 277.
RHODES, 114.
RIBA, 79.
RIF (le), 166.
Ribaba, 20, 41.
RIO-SALADO, 305, 323, 324.
ROMAIA, 46.
Rodéric, 147, 149.
RODOLPHE DE BRUGES, 386.
ROGER I, 380, 386.
ROMANOS, 105.
RONCEVAUX (combat de), 261.
ROSTAMITES, 346.
ROUM, 215.
ROUSTEM, 1[illegible]

S

SAANA (Voy. Sanaa).
SABA, 7, 15, 26.
SABÉENS, 13, 24, 35.
SABÉISME, 34.
SAHOUN, 466.
SAD, fils de Mondz, 75.
SAD, fils d'Obadh, 96.
SAFA, 80.
SAFRENS, 130.
SAHAGON (bat. de), 282.
SAHARA, 466.
SAHED XAITA, 473.
SAHIH (le), 466.
SAI, 80.
SAÏD, fils d'Ahou-Wacas, 1[illegible]
SALA-[illegible]bat de), 33.
SAL[illegible]-Eddin), 221.
SALAMANQUE, 262, 290.
SALEH, 139, 405.
SALEM-BEN-ZIAD, 161.
SALHITES, 20.
SAMAIL, 234.
SAMAN, SAMANIDES, 193, 197, 209, 346.
SAMARA, 185.
SAMARCANDE, 132, 161, 184, 346, 362, 438
SAMBAH, 134.
SAMTA, 41.
SANAA, 7, 14, 27, 450, 462, 459.
SANADITES, 480.
SANCHE DE CASTILLE, 263.
SANGIAR, 215, 216.
SANTA-FE, 327.
SAOHADIN (Voy. *Malek-Adhel*), 223
SARAGOSSE, 151, 257, 270, 280, 285.
SARDAIGNE, 238, 266.
Sauda, 46.
SAYYID-YOUSEF, 416.
SCHAFEÏ, SCHAFEÏTES, 401.
Schah-Cholgi, 303.
SCHAHRESTAN, 428.
SCHAH-ROKH, 230, 363, 383, 444.
Schaman, 26.
SCHAMER, 135, 138.
SCHAMOUL-BEN-IOUDA, 357.
SCHANFARA, 419.
SCHARF-EDDAULAH, 208, 347.
SCHEHAB-EDDIN-AHMED-ALFASI, 427.
SCHEIKH (vieillard ou seigneur), 11, 76.
SCHEIKH-EL-ARAB, 476.
SCHEIKH-EL-DJEBEL, 225.
SCHEIKH-EL-IMAM, 407.
SCHELIF, 473.
SCHEMS-EDDIN, 402.
SCHEMS-EDDIN-AL-HALEBI, 361.
SCHEMS-EDDIN, fils d'Aboû-Sofour, 423.
SCHERIF, 403.
SCHERIF-EDDIN-ALI, 428.
SCHERIFS, 310, 400.
SCHIBAM, 7.
SCHIITES, 98, 130.
SCHIRAZ, 183, 346.
SCHIRKOUK, 221.
SCHIRWAN, 198.
SÉBASTIEN, 310.
SEBAOU, 477.
SEBDOU, 477.
SEBECTEGHIN, 209.
SEBJELMESSE, 248, 283, 292.
SÉDILLOT (J.-J.), 352, 356, 382, 408.
SÉDILLOT (C.), 476.
SEDJESTAN, 132, 197.
SLEFIEN, 98.
SEHEL-BEN-BASHAR, 344.
SEHOUN, 104, 405.
SEIF-EDDAULAH, 198.
SEIF-EDDIN, 221.
SELDJOUKIDES, 350.
SELIM Ier, 447.
SELIM II, 450.
SELMAN, 40.
SELSOUS, 177.
SEND-BEN-ALI, 338.
SENNAAR, 437.
SEPTIMANIE, 153, 156, 158, 159, 260.
SÉRAPION, 393.
SERGIUS, 42. V. DJERDJIS.
SÉTIF, 476.
SEVILLE, 150, 267, 278, 284, 287, 29 298, 300, 315, 353.
SEYBOUSE, 475.

SHEMIB, 139.
SIDAYAIHI, 408.
SICAYA, 29.
SICILE, 159, 238, 287, 488.
SICKAH (la), 474.
SIDI-BEL-ABBÈS, 478.
SIDI-HESCHAM, 466.
SIDI-MAHATTAN, 470.
SIDI-TAMTAM, 475.
SIDONIA (bat. de), 299.
SIERRA DE LOS INFANTES, 323.
SIFAXITES, 401.
Sihr (magie), 35.
SIMANCAS (bat. de), 263.
SIMOUN, 9.
SINAN, 308.
SINAN-PACHA, 450.
SIND-HIND, 339.
SIRIUS, 35.
SIWAH, 78.
SLAVONS. Garde slavonne, 259.
SMALA (la), 478.
SOCOTORA, 436, 446.
SOFFARIDES, 192, 196, 346.
SOLIMAN, 152, 153, 159, 163, 167, 215, 396, 448, 450.
SOLIMAN, fils de Sorad, 137.
SOMANITES, 401.
SOMAULIS, 436.
SONNITES, 98, 136, 204.
SOÛUD, 455, 459, 461.
SOPHISTES, 401.
SOUDAN, 437, 465.
SOUFIS (Sophis), 204, 402.
SOULAYM, 101.
SOULLAZ, 33.
SOUMENAT, 209.
SPAHIS, 471.
SUEZ, 443, 445, 449.
SUFETULA, 121.
SULEIMAN, 250, 275.
SUMATRA, 436.
SYRIE, 105, 134, 198, 210, 218, 228.

T

TAABBATA SCHARRAN, 416.
TAADIL (imposition), 271.
TAAZ, 450, 452.
TAAZA, 478.
TABARESTAN, 192, 197, 205.
TABERI, 424.
TABLES ALPHONSINES, 322.
TABOUC, 57.
TADMOR, 105.
TAFNA, 471, 475.
TAGDEMPT, 476.
TAGHLIBITES, 33, 100, 113, 128.
TAHART, 248.
TAI-TSONG, 132.
TAIEF, 6, 30, 31, 46, 57, 58, 100, 450, 462.
TALAVERA, 257, 262.
TALENT, 486.
TALHAH-AL-NASAF, 398.
TALIMITES, 401.
TAMERLAN. Voy. TIMOUR-LENK.
TAMEZAOUAT, 170.
TANGER, 240, 283, 305, 355, 478.
TANTARANI, 417.
TARAPA, 32, 35, 415.
TARENIC, 242, 248, 282.
TARIFA, 300, 323.
TARIK, 140, 152.
TARMIDZ, 132, 161.
TARRAGONNE, 200, 205.
TARTARES MONGOLS, 213.
TASPIN-BEN-ALI, 285, 291.
TASHRHITES, 401.
TAURIS, 183.
TAWAF. Journée pieuse, 45, 82.
TAY, 58, 101.
TAYEF. V. TAIEF.
TCHAD (Lac), 405.
TCHINGHIS-KHAN. V. GENGIS-KHAN.
TEBALA, 30.
TEDJINI, 476.
TLEMCEN, 290, 291, 302, 309, 411, 468, 470, 472.
TOBDAS, 7, 24, 483.
TOLÈDE, 150, 151, 256, 268, 269, 270, 274, 279, 281, 290, 299, 353.
TOLOSA (bat. de), 208.
TOMBOUCTOU, 466.
TONOURHITES, 20, 112.
TORTOSE, 267, 277.
TOULAIAH, 58, 100.
TOURS (bat. de), 158.
TOZUN, 200.
TOGAUL-BEG, 207, 210, 211, 217.

TRIPOLI, 111, 223, 237, 292, 307, 309, 441, 464.
TUNIS, 237, 248, 292, 300, 302, 306, 309, 441, 464, 468.
TURCS, 132, 175, 213.
TURCHIE-BILMÈS, 463.
TURCS KHOZARS, 113, 160, 179.
TURCS ORIENTAUX, 230.
TURCS SELDJOUKIDES, 209, 210.
TURKESTAN, 216.
TYR, 111.

U

UBEDA, 299, 323.
UCLÈS (bat. d'), 285.
USURE (Lois contre l'), 86.

V

VALENCE, 269, 270, 276, 277, 284, 285, 294, 299, 300, 313, 329.
VANEGAS, 320.
VENUSE, 445.
VERDAN, 106.
VIANDES DÉFENDUES, 82.
VIEUX DE LA MONTAGNE, 225.
VISEU, 262, 280.
VITELLION, 386.
VIZIRS, 180.
VOL (Lois contre le), 86.

W

WADI'L-CORA, 55.
WAHABIS, 454 et suiv., 461, 462.
WAHB, 87.
WALID Ier, 71, 146, 147, 151, 152.
WALID II, 167.
WALIS, 152, 276.
WAMBA, 147.
WARAGA, 30, 44.
WASETH, 198.
WATHEK, 175, 187.
WITIZA, 147, 149.
WIZIRS, 274, 276.

X

XATIVA, 300, 313, 439.
XÉRÈS (bat. de), 149.
XIMENEZ, 305, 328.

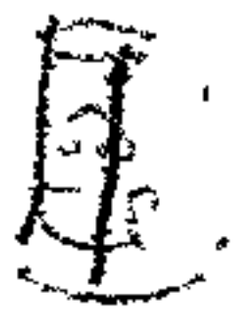
Y

YACOUB, 192.
YACOUBX (bat. d'), 124.
YACOUT, 380.
YAEZ, 300.
YAHIA, 276.
YAHIA-BEN-AL-NASIR, 299.
YAKEM, 200.
YAKOUB, 295.
YANBO, 6.
YÉMEN, 4, 5, 6, 13, 24 et suiv., 37, 55, 58, 100, 182, 224, 390, 441, 443, 448, 462 463.
YERMOUK, 109.
YEZD, 183.
YEZID Ier, 110, 112, 134, 136.
YEZID II, 167.
YOUKINNA, 110.
YOUNIS, 142.
YOUSEF I, II, III, IV, 295, 320, 324.
YOUSEF-BEN-TASFIN, 283, 295.
YOUSEF-HANIFI, 408.
YOUSOUF, 255.
YOUSOUF-BALKIN-BEN-ZEÏRI, 247.
YUSUF, 234.

Z

ZAATCHA, 479.
ZAD, 169.
ZAHARA, 325.
ZAID, fils d'Amr, 39.
ZAID-EL-KHAIL, 34.
ZAMAKSCHARI, 409.
ZAMORA, 258, 260, 262, 280.
ZANGUEBAR, 436.
ZANHAGA, 235, 247, 248, 282.
ZANZIBAR, 452.
ZEBBA (Zénobie), 20.
ZIRID, 443, 448, 450, 452.
ZÉCAT (dîme aumônière), 51, 100.
ZEDJADJ, 408.
ZEGRIS, 320.
ZEHRA, 253, 273.
ZEID, 42, 43, 68.
ZEIDITES, 450, 452.
ZEINAB, 46.
ZÉÏRITES, 246, 248, 282, 288, 292, 480.
ZELACA (bat. de), 284.
ZEMZEM, 13, 30, 203.
ZENDIENS, 202.
ZENDIRISME, 175.
ZÉNÈTES, 246, 247, 255, 259, 264
ZENOBI, 216.
ZENGUIENS, 193.
ZÉNOBIE, 20.
ZHON, *midi*, 71.
ZIAD, 134.
ZIBAN, 477.
ZIZIM, 445.
ZMELAS, 470, 472.
ZOBÉIDE, 185.
ZOBÉIR, 97, 113, 124.
ZOHAIR, poëte arabe, 32.
ZOHAIR, 33.
ZOHÉIR, 415.
ZOHRI, 37.
ZOUAOUA, 476.
ZOUZENI, 429.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.



109. B. 7

TABLE DES CHAPITRES.

Avant-Propos..... Page

LIVRE PREMIER.

Géographie de l'Arabie; des Arabes avant Mahomet.

Chapitre Ier. Géographie de l'Arabie..... 1
Chap. II. Les Arabes avant Mahomet..... 10

LIVRE DEUXIEME.

Mahomet et le Coran.

Chap. Ier. État de l'Arable à la fin du VIe siècle de notre ère..... 38
Chap. II. Mahomet..... 40
Chap. III. Le Coran..... 60

LIVRE TROISIÈME.

Les Arabes peuple conquérant.

Chap. Ier. Les Arabes s'organisent pour porter la guerre au dehors. — Premiers khalifes..... 93
Chap. II. État politique de l'Arable à la mort de Mahomet; répression des faux prophètes; invasion de l'Asie occidentale (632-690)..... 99
Chap. III. Conquête de l'Égypte et de la Perse; invasion de l'Afrique et du nord de l'Asie (638-680)..... 117
Ch[illegible] IV. Histoire intérieure du khalifat depuis l'avénement des X[illegible] Ommiades (660-705)..... 133
Nouvelle période de conquêtes; invasion de l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, de la Gaule, de l'Asie Mineure, de la Transoxiane et des bords de l'Indus..... 142

LIVRE QUATRIEME.

[illegible]eur et décadence des Arabes en

Chap. Ier. Limites de l'empire arabe en 743; lutte des Ommiades et des Abbassides; khalifats d'Orient et d'Occident

CHAP. II. Grandeur des Abbassides ; tentatives de centralisation. Page
CHAP. III. Réaction des nationalités contre le pouvoir central, décadence de l'autorité temporelle des khalifes ; établissement des fathimites en Égypte ; derniers Abbassides . 18
CHAP. IV. Empire des Turcs Seldjoukides ; anéantissement de l'autorité spirituelle des khalifes Abbassides ; invasion des Mongols et des Turcs orientaux ; fin de la domination des Arabes en Asie. 21

LIVRE CINQUIÈME

Grandeur et décadence des Arabes en Occident.

CHAP. Ier. Les Aglabites et les Édrissites, les Fathimites et les Zeirites en Afrique ; les Ommiades en Espagne. 2
CHAP. II. Les succès des Chrétiens sur les Arabes d'Occident sont arrêtés par les Almoravides et les Almohades . . . . . .
CHAP. III. Décadence de la race arabe en Afrique ; établissemen des Turcs à Alger et à Tunis ; la dynastie des Schérifs dans le Maroc. . . . . .
CHAP. IV. Décadence et expulsion des Arabes d'Espagne. 31

LIVRE SIXIÈME

Tableau de la civilisation arabe.

CHAP. Ier. L'École de Bagdad continue l'école d'Alexandrie. — Progrès des sciences exactes. 33
CHAP. II. Des sciences physiques chez les Arabes. 387
CHAP. III. De la philosophie chez les Arabes. — Théologie et jurisprudence ; lettres et arts ; inventions. 398

LIVRE SEPTIÈME.

État actuel de la race arabe

CHAP. Ier. Les Arabes d'Orient . . . . . .
CHAP. II. Les Arabes d'Afrique. . . . . .
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES. . . . . .

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Imprimerie de Ch. Lahure, ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.